B
20.5
UL
2005
P388
1
c.2

CAROLE PELLETIER

UNE APPROCHE PHILOSOPHIQUE, HÉTÉROPOLITIQUE ET FÉMINISTE DE LA VIEILLESSE

Thèse présentée
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de doctorat en philosophie
pour l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

AOÛT 2005

(Tome 1)

© Carole Pelletier, 2005

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITÉ LAVAL

Library and Archives Canada

Published Heritage Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et Archives Canada

Direction du Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

0-494-09691-8

Your file Votre référence
ISBN:
Our file Notre reference
ISBN:

NOTICE:
The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:
L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Canada

RÉSUMÉ

La philosophie peut-elle collaborer à la redéfinition d'une conception de l'être humain accordant pleine humanité à l'individu tout au long de sa vie, vieillesse incluse ? Au plan méthodologique, elle peut d'abord contribuer à clarifier les concepts en cause dans l'étude de celle-ci puis, grâce à la méthode du champ définitionnel, à en proposer une définition raisonnée.

Mais la philosophie peut aussi aider à déployer la dimension « autre » de la pensée, ce qui, en philosophie politique, mène à l'hétéropolitique, préoccupation pour une société idéalisée incarnée dans une fiction (utopie) ou dans un texte théorique (para-utopie). Comme, toutefois, l'hétéropolitique a trop souvent cédé à la tentation de la pseudo-universalité, il faut la compléter par une démarche féministe axée sur le concept d'oppression. En intégrant systématiquement la variable sexuelle, cette démarche permet de mettre en lumière les préjugés concernant la vieillesse féminine qui, issus de la tradition aristotélicienne et transmis au cours des siècles, cautionnent encore aujourd'hui la loi du double standard.

Appliquée aux personnes âgées, la notion d'oppression, jointe à la perspective hétéropolitique, permet d'une part de critiquer la façon dont la société actuelle traite les personnes âgées, d'autre part de déterminer quel nouveau modèle social permettrait le mieux d'améliorer leur sort.

AVANT-PROPOS

Cette thèse doit beaucoup à l'encouragement constant des personnes qui m'ont soutenue tout au long du projet.

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de thèse, monsieur Guy Bouchard, professeur à la Faculté de Philosophie. Je lui suis particulièrement reconnaissante d'avoir assuré, par sa rigueur intellectuelle, un encadrement de grande qualité. Ses commentaires critiques ainsi que ses nombreuses publications m'ont été très profitables.

Je remercie aussi mon conjoint, Yvon Jacob, pour son soutien indéfectible. Grâce à son affection généreuse témoignée au quotidien, grâce à son vif intérêt pour la thématique abordée et aux nombreux échanges qui m'ont permis de croire que le vieillissement peut être vécu dans un cadre de relations (hommes-femmes) égalitaires, c'est avec quiétude que j'ai pu conduire ce travail à terme.

C'est également un témoignage de liens marqués au sceau de l'égalité, cette fois entre les générations, que j'adresse à ma fille, Fanie Pelletier. Non seulement j'ai pu bénéficier de sa confiance inconditionnelle, mais j'ai aussi été influencée par ses observations très pertinentes sur une problématique qui, pourtant, est loin de la concerner actuellement. Je l'invite toutefois à éviter de donner créance aux discours masculinistes prônant l'existence d'un vieillissement féminin, fondé sur une pseudo-précocité (biologique ou psychologique), différent d'un vieillissement masculin, continu et sans heurts. Aussi, dans une dynamique matrilinéaire associant les figures féminines qu'elle a connues, sa grand-mère, Rolande Belley, et son arrière-grand-mère, Émilia Boily, je lui dédie cette thèse, afin qu'elle cultive l'espoir de vieillir avec sérénité dans une société meilleure où, non seulement l'âgisme, mais aussi le double standard à l'égard de la vieillesse, ne prévaudront plus.

À Fanie, ma fille

Tous les adjectifs (dérivés du latin) qui désignent les sexes et les âges de la vie, ont des connotations péjoratives : *sénile*, *puéril*, *infantile*, *féminin*, *femelle* ; seuls *mâle*, *masculin*, *viril*, sont positifs. (Yaguello:1981:145)

Notre société prise la jeunesse [...]. On rappellera ici la boutade qui présente les 7 âges de la femme : petite fille, fillette, jeune fille, très jeune femme, jeune femme, femme encore jeune, femme toujours jeune. (Philibert:1968:100)

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

0.1 Éléments descriptifs 5
0.1.1 Origines 7
0.1.2 Objet 8
0.1.2.1 Extension de l'objet 8
0.1.2.2 Visions sous-jacentes : négative et positive 11
0.1.3 Méthodes 12
0.1.4 Subdivisions et disciplines 13
0.1.5 Thématiques 14
0.1.5.1Types de documents 14
0.1.5.2 Approches : disciplinaire et ontologique 15
0.1.5.3 Thématiques selon la perspective multidisciplinaire 16
0.1.5.4 Thématiques selon la perspective monodisciplinaire 17
0.1.5.5 Contenu de la gérontologie 20

0.2 Éléments critiques 22
0.2.1 Autocritique 22
0.2.1.1 Origines 23
0.2.1.2 Éléments de prospective 26
0.2.2 Critique radicale 28
0.2.2.1 Lacunes reliées à un consensus définitionnel 28
0.2.2.2 Limites de la gérontologie comme science «objective» 32
0.2.3 Apport de disciplines « extrascientifiques » au champ gérontologique 36
0.2.3.1 Contribution de la philosophie à une clarification conceptuelle 36
0.2.3.2 Importance d'une approche féministe 38
0.2.3.3 Élargissement à des prospectives «autres» 40

0.3 Synthèse 42

TABLEAUX 45

NOTES 51

PREMIÈRE PARTIE : **78**
VERS UNE DÉFINITION DE LA VIEILLESSE

CHAPITRE 1. LA MÉTHODE DU CHAMP DÉFINITIONNEL **79**

1.0 Introduction 80

1.1 Illustration de la méthode du champ définitionnel par le concept d'utopie 84
1.1.1 Première phase : choix du corpus 84
1.1.2 Deuxième phase : construction du tableau 85
1.1.3 Troisième phase : examen critique de l'élément générique 85
1.1.4 Quatrième phase : examen critique de l'élément spécifique 88
1.1.5 Cinquième phase : la combinatoire 90
1.1.6 Sixième phase : choix justifié d'une définition 92

1.2 Illustration de la méthode du champ définitionnel par le concept de féminisme 96
1.2.1 Les enjeux de la définition générique 98
1.2.2 Les enjeux de la spécification négative 99
1.2.3 Les enjeux de la spécification positive 100
1.2.4 Vers un champ définitionnel du féminisme 101

1.3 Conclusion 103

TABLEAUX 104

NOTES 108

CHAPITRE 2. UN CHAMP DÉFINITIONNEL DE LA VIEILLESSE **114**

2.0 Introduction 115

2.1 Application de la méthode du champ définitionnel au concept de vieillissement 117
2.1.1 Choix du corpus et construction du tableau 117
2.1.2 Examen critique de l'élément générique 118
2.1.3 Examen critique de l'élément spécifique 122
2.1.4 Impasses 122

2.2 Application de la méthode du champ définitionnel au concept de vieillesse 125
2.2.1 Choix du corpus et construction du tableau 125
2.2.2 Examen critique de l'élément générique 126
2.2.2.1 La vieillesse comme période 127
2.2.2.2 Le seuil de la vieillesse 130
2.2.2.3 Le terme de la vieillesse 134
2.2.2.4 La période antécédente 135
2.2.2.5 Les phases de la vieillesse 136
2.2.2.6 Les éléments résiduels 140
2.2.3 Élément spécifique négatif 141
2.2.3.1 En général 142
2.2.3.2 Par rapport à la deuxième phase 146
2.2.3.3 Par rapport à la dimension sexuale 147
2.2.4 Élément spécifique positif 152
2.2.4.1 En général 152
2.2.4.2 Par rapport à la deuxième phase 156
2.2.4.3 Par rapport à la dimension sexuale 157
2.2.5 Combinatoire des éléments et formulation des enjeux 160
2.2.5.1 Les éléments génériques 160
2.2.5.2 Les éléments spécifiques 161
2.2.5.2.1 Les éléments spécifiques négatifs 161
2.2.5.2.2 Les éléments spécifiques positifs 162
2.2.5.3 Les enjeux 163
2.2.6 Vers un champ définitionnel de la vieillesse 164

2.3 Conclusion 166

TABLEAUX 167

NOTES 178

CHAPITRE 3. LES PRÉSUPPOSÉS THÉORIQUES ET LE CADRE SOCIÉTAL 190

3.0 Introduction 191

3.1 Interrelations entre philosophie, féminisme et hétéropolitique 191
3.1.1 Philosophie et féminisme 193
3.1.2 Féminisme et hétéropolitique 194
3.1.2.1 Le modèle hétéropolitique 194
3.1.2.2 La philosophie hétéropolitique du féminisme 196

3.1.2.3 Du féminisme au postféminisme ? 197

3.2 La dimension hétéropolitique du thème de la vieillesse 201
3.2.1 Les définitions de la vieillesse 201
3.2.2. Les thématiques 202

3.3 Les assises d'un cadre féministe de la vieillesse 205
3.3.1 Le féminisme et le thème de la vieillesse 205
3.3.1.1 Les omissions du féminisme 205
3.3.1.2 L'émergence d'un discours féministe 207
3.3.2 L'application du schéma féministe à la vieillesse 208
3.2.2.1 L'oppression spécifique à la vieillesse : l'âgisme et la misogérontie 208
3.3.2.2 La double oppression : l'âgisme et le gynisme 210

3.4 Les conceptions politisées de la nature humaine 213
3.4.1 Les principales conceptions sexualisées de l'être humain : androtrope, gynotrope et androgyne 213
3.4.2 La nature humaine vs la vieillesse 216

3.5 Les modèles de société : androcratique, gynocratique/gynocentrique, androgynocratique 217

3.6 Conclusion 219

TABLEAUX 220

NOTES 223

DEUXIÈME PARTIE : **244**
UNE APPROCHE HÉTÉROPOLITIQUE ET FÉMINISTE DE LA VIEILLESSE

CHAPITRE 4. LE MODÈLE ANDROCRATIQUE **245**

4.0 Introduction 246
4.0.1 Justification du recours à la fiction 246
4.0.1.1 L'intérêt philosophique de la littérature en général 247
4.0.1.2 L'intérêt philosophique de la science-fiction 248
4.0.1.3 L'intérêt philosophique de l'utopie 249
4.0.1.4 Féminité et masculinité 249

4.0.2 Typologie des textes utilisés et démarche d'analyse 250
4.0.2.1 Typologie du langage-objet 251
4.0.2.2 Démarche d'analyse 252
4.0.2.2.1 Axes de la problématique en fonction des variantes, du corpus et des thématiques 252
4.0.2.2.2 L'analyse féministe de l'hétéropolitique 255

4.1 La variante andro-acmècratique 258
4.1.1 Textes non hétéropolitiques 258
4.1.1.1 Présentation 259
4.1.1.2 Discussion 270
4.1.2 Textes hétéropolitiques 282
4.1.2.1 Présentation 283
4.1.2.2 Discussion 287

4.2 La variante andro-gérontocratique 290
4.2.1 Textes non hétéropolitiques 291
4.2.1.1 Présentation 291
4.2.1.2 Discussion 312
4.2.2 Texte hétéropolitique 321
4.2.2.1 Présentation 321

4.3 La variante andro-mésocratique 324
4.3.1 Textes utopiques 325
4.3.1.1 Présentation 325
4.3.1.2 Discussion 334

4.4 Synthèse et conclusion 353

TABLEAUX 362

NOTES 367

CHAPITRE 5. LE MODÈLE GYNOCRATIQUE/GYNOCENTRIQUE 409

5.0 Introduction 410
5.0.1 L'hypothèse d'un matriarcat 410
5.0.2 Description du corpus et démarche d'analyse 415

5.1 La variante gyno-gérontocratique 417

5.1.1 Textes non hétéropolitiques 417
5.1.1.1 Présentation 417
5.1.1.2 Discussion 427
5.1.2 Textes hétéropolitiques 430
5.1.2.1 Présentation 430
5.1.2.2 Discussion 434

5.2 La variante gyno-acmècratique 438
5.2.1 Textes hétéropolitiques 438
5.2.1.1 Présentation 438
5.2.1.2 Discussion 443

5.3 La variante gyno-mésocratique 444
5.3.1 Textes hétéropolitiques 444
5.3.1.1 Présentation 444
5.3.1.2 Discussion 457

5.4 Synthèse et conclusion 467

TABLEAUX 474

NOTES 477

CHAPITRE 6. LE MODÈLE ANDROGYNOCRATIQUE 499

6.0 Introduction 500
6.0.1 L'androgynie : un concept et une démarche 500

6.0.1.1 La fonction hétéropolitique du concept d'androgynie 501
6.0.1.2 L'androgynie comme modèle féministe 503
6.0.2 Description du corpus et démarche d'analyse 504

6.1 La variante androgyno-gérontocratique 506
6.1.1 Textes non hétéropolitiques 506
6.1.1.1 Présentation 506
6.1.2 Textes hétéropolitiques 528
6.1.2.1 Présentation 528
6.1.2.2 Discussion 534

6.2 La variante androgyno-acmècratique 544
6.2.1 Textes hétéropolitiques 544
6.2.1.1 Présentation 544

6.3 La variante androgyno-mésocratique 545
6.3.1 Textes hétéropolitiques 545
6.3.1.1 Présentation 546
6.3.1.2 Discussion 555

6.4 Synthèse et conclusion 571

TABLEAUX 578

NOTES 581

CONCLUSION **605**

7.1 Préliminaires 606

7.2 Jalons d'un gérontisme d'inspiration féministe 609
7.2.1 Hétéropolitique de la vieillesse 609

7.2.1.1 Volet critique 609
7.2.1.1.1 Misogérontie 609
7.2.1.1.2 Âgisme 612
7.2.1.1.2.1 Prise de conscience 612
7.2.1.1.2.2 Dénonciation des facteurs d'oppression 614

7.2.1.2 Volet constructif 632
7.2.1.2.1 Modèle androcratique 632
7.2.1.2.2 Modèle gynocratique/gynocentrique 634
7.2.1.2.3 Modèle androgynocratique 636

7.2.1.3 Volet effectif 638

7.2.2 Pour une vieillesse humanisée dans le cadre d'une société androgynocratique 642
7.2.2.1 L'élément générique du gérontisme 644
7.2.2.2 L'élément spécifique négatif 644
7.2.2.3 L'élément spécifique positif 646
7.2.2.3.1 Réforme ou révolution 647
7.2.2.3.2 Le modèle masculiniste vs les modèles féministes 648

7.2.2.3.3 Les modèles gynocratiques/gynocentriques vs androgynocratiques 650
7.2.2.3.4 Les orientations du modèle androgynocratique 652
7.2.2.4 Bilan 654

TABLEAUX 656

NOTES 660

BIBLIOGRAPHIE 678

LISTE DES TABLEAUX

0.1 Collectifs et hyper-thèmes 46
0.2A Hyper-thèmes selon l'axe disciplinaire 47
0.2B Hyper-thèmes selon l'axe ontologique 47
0.3 Remaniement des thématiques en fonction des sous-thèmes : Listes initiales (8,6) 48
0.4 Thématiques et sujets apparentés : Liste-type (Hooyman) 49
0.5 Gérontologie et thématiques 50

1.1 Corpus définitionnel relié à l'utopie 105
1.2 Bilan de l'analyse du concept d'utopie 90
1.3 Matrice définitionnelle de l'utopie comme société imaginaire 106

2.1 Vieillissement/vieillesse 116
2.2 Définitions du vieillissement 168
2.3 Définitions de la vieillesse : premier corpus 169
2.4 Définitions de la vieillesse : deuxième corpus 172
2.5 Analyse de l'élément générique 176
2.6 Analyse de l'élément spécifique 177

3.1 Découpage des thématiques selon une double structure 221
3.2 Modèles de société vs conceptions de l'être humain 222

4.1 Les thèmes d'analyse 364
4.2 Liste des (40) textes utilisés 365

4.3 Comparaison des parcours «normatifs» des âges masculins et des âges féminins 366
4.4 Interprétation des textes hétéropolitiques vs le modèle de société et la valence idéologique 357

5.1 Les thèmes d'analyse 475
5.2 Liste des (25) textes utilisés 476
5.3 Interprétation des textes hétéropolitiques vs le modèle de société et la valence idéologique 469

6.1 Les thèmes d'analyse 579
6.2 Liste des (24) textes analysés 580
6.3 Interprétation des textes hétéropolitiques vs le modèle de société et la valence idéologique 575

7.1 Liste des 35 textes hétéropolitiques (utopiques et para-utopiques) 657
7.2 Liste des 31 textes fictifs (romans réalistes) 658
7.3 Liste des 19 textes théoriques 659
7.4 Les thèmes d'analyse 615

LISTE DES SCHÉMAS

0.A Collectifs 16
0.B Vieillissement 31

1.A Thème sociopolitique 94
1.B Les personnages en eux-mêmes 95
1.C Société composée (d'/de) 107

2.A Vieillissement 125

3.A Démarche hétéropolitique 195

4.A Typologie du langage-objet : textes/catégories 363

INTRODUCTION

> À l'orée du XXIe siècle, les modèles se développent de plus en plus, et la vieillesse, éclatée, devient presque uniforme. Il n'y a désormais plus UNE vieillesse, mais DES vieillesses.
> (Pitaud/Vercauteren:1993:13)

> La vieillesse humaine telle que nous la connaissons aujourd'hui est [...] une création de l'histoire. (Philibert:1984:18)

La vieillesse, le mot et la chose, c'est ainsi que pourraient être résumées les assertions de Pitaud et de Philibert. Tout comme on peut difficilement envisager de parler du statut de « la jeunesse »[1], on conçoit mal une vieillesse s'étalant uniformément d'une société à l'autre ou d'une époque à l'autre. Distincte et plurielle, la vieillesse du 21e siècle n'a rien à voir avec celle des siècles antérieurs et, faute d'unicité dans ses représentations, elle évoque des images souvent contradictoires qui ne cessent d'évoluer au rythme d'une démographie galopante (Pitaud:1993:33).

Attribuable aux progrès du 19e et du 20e siècle dans les domaines médicaux et sanitaires[2], l'augmentation de l'espérance de vie[3], spectaculaire, fait aussi écho à une notion nouvelle, celle du vieillissement démographique[4]. Cas unique dans l'histoire, les personnes âgées n'ont jamais été aussi nombreuses : marginales jusqu'au 18e siècle, elles sont aujourd'hui en train de devenir « l'espèce la plus commune de citoyen » (Minois:1987:15). Or, des changements aussi majeurs autorisent-ils à conclure que la vieillesse est un phénomène datant de la période récente ? Hypothèse risquée, parce qu'elle écarte une donnée importante : l'âge[5] représente une dimension fondamentale de l'existence humaine, au plan social et

au plan existentiel. Facteur de classification des sociétés entre jeunes et vieux, la vieillesse correspond en ce sens à une expérience universelle.

Les préoccupations pour la vieillesse et le vieillissement ne remontent donc ni à aujourd'hui ni à hier. Les travaux de Simmons ont montré que les êtres humains, avant même l'invention de l'écriture, s'intéressaient déjà aux moyens de prolonger leur vie et d'exercer leurs prérogatives au sein de la communauté jusqu'à un âge avancé[6]. De même, l'histoire écrite fait ressortir que les considérations d'ordre médical et social spécifiques au vieillissement se sont développées bien avant l'apparition des civilisations grecque et romaine. Dans des contextes démographiques où l'espérance de vie à la naissance atteignait en moyenne à peine 20 ans, les privilégiés, qui atteignaient 50, 60, voire 70 ans, faisaient assurément l'objet d'un certain « respect » (Clayton:1975:15). En fait, qu'elle repose sur des hypothèses préscientifiques[7], sur des conceptions philosophiques[8] ou simplement sur des croyances magiques[9], la documentation ancienne met en lumière que la vieillesse et le vieillissement ont constitué un sujet de réflexion constant au cours des siècles. Le cumul de connaissances aussi bien empiriques que purement spéculatives sur cette thématique recule donc fort loin dans le passé, comme en témoigne la recension considérable effectuée par Freeman (1979) : couvrant les cinq derniers millénaires, sa compilation livre cinq mille titres sur la vieillesse, le vieillissement ou les vieux, thèmes questionnés autant par la médecine, la philosophie et la littérature que par les arts[10].

C'est à partir du 17e siècle que s'amorce vraiment l'étude scientifique du vieillissement, grâce à l'application de la méthode expérimentale aux causes du vieillissement et grâce à l'essor de la démographie. Parmi les recherches les plus significatives de cette époque, celles de Francis Bacon, de Francis Galton, de Benjamin Franklin et de Lambert Quêtelet[11] complètent ce qu'il convient d'appeler la première phase systématique de recherche dans le champ du vieillissement,

préalable nécessaire à l'émergence de la gérontologie moderne (Schwartz:1979:6)[12].

Au début du 20e siècle, la problématique du vieillissement et de la vieillesse fait l'objet d'un nouveau champ de connaissances identifié par trois désignations : « gérontologie », « gériatrie » et « gérontologie sociale ». Or, ce savoir s'est développé sans la philosophie. La thématique de la vieillesse et du vieillissement a, en effet, fort peu intéressé la philosophie contemporaine, à quelques exceptions près[13]. Soulignons, cependant, l'apport particulier du philosophe Michel Philibert qui, pendant une trentaine d'années, a été un des auteurs les plus prolifiques dans le domaine gérontologique[14]. Grâce à ses nombreuses interventions, Philibert a su faire valoir que la démarche philosophique, loin d'être dépassée, peut représenter une contribution essentielle au sein du discours gérontologique, à la fois sur le plan critique et sur le plan éthique.

Notre intention, au cours de ce travail, est de démontrer l'intérêt d'une approche philosophique à l'intérieur des études gérontologiques. Toutefois, l'analyse critique que nous proposons vise plus loin qu'à jeter les bases d'une simple « philosophie de la vieillesse » : elle vise surtout à développer une philosophie « autre », revisitée par la démarche féministe. D'une part, non seulement la philosophie peut contribuer à questionner des phénomènes, mais elle peut aussi aider à déployer la dimension « autre » de la pensée au regard du thème de la vieillesse et du vieillissement. D'autre part, la démarche féministe, qui se base sur le concept d'oppression, dévoile la pseudo-neutralité de tout discours, dont celui de la philosophie[15], et oblige ainsi à tenir compte non seulement de la variable sexuelle, mais aussi de l'identité sexuale[16]. Appliquée à notre thématique, une critique aussi radicale permettra de démonter les mécanismes sous-jacents à l'idéologie de l'oppression fondée sur l'âge. Nous serons donc en mesure de redéfinir une philosophie véritablement « autre », c'est-à-dire une philosophie de la <u>personne</u> dont l'âge, au même titre que le sexe, est une donnée essentielle de

l'existence humaine, voire une philosophie qui ne cautionne ni l'oppression fondée sur le sexe, ni celle relevant de l'âge. Repenser la problématique dans ce contexte constitue notre objectif principal. Préalable à cet objectif, un deuxième s'inscrit dans une démarche de clarification des concepts « vieillissement/vieillesse ».

Nous analyserons, dans la première section de cette introduction, un échantillon de définitions en fonction de questions susceptibles de décrire le statut de la gérontologie et de connaître les préoccupations qui la concernent : en quoi consiste son objet ? quelles méthodes privilégie-t-elle ? quelles sont ses subdivisions et quelles disciplines y contribuent ? quels sont les thèmes abordés, eu égard à son contenu ? Notons que cette analyse, aride à première vue, est néanmoins incontournable : elle relève des exigences inhérentes à la philosophie qui, avant de prendre position sur un objet dont elle n'a pas le monopole, doit commencer par un examen systématique des composantes constitutives d'un champ d'étude donné.

Dans une deuxième section, nous présenterons d'abord les aspects définitionnels qui font l'objet de critiques de la part des spécialistes en gérontologie. Nous proposerons par la suite des pistes de réflexion issues d'une critique plus radicale, c'est-à-dire tenant compte autant de la pertinence d'une approche philosophique de la vieillesse et du vieillissement, que de l'intérêt pour la gérontologie de s'associer à des approches « extrascientifiques »[17], voire à des perspectives « autres ».

0.1 Éléments descriptifs

C'est à partir d'un corpus de 45 textes portant expressément sur la gérontologie[18] que nous avons choisi d'élaborer la partie descriptive. Un inventaire des types de documents permet initialement de les répartir selon six catégories :

- A) 3 documents fondateurs[19] ;
- B) 5 documents méta-gérontologiques, c'est-à-dire portant « sur » la gérontologie[20] ;
- C) 23 documents gérontologiques, c'est-à-dire portant sur son objet, mais comportant, tous ou la plupart, une dimension méta-gérontologique[21] ;
- D) 7 dictionnaires/encyclopédies dont 4 ont été comptabilisés dans la catégorie C[22] ;
- E) 1 « Handbook »[23] ;
- F) 10 ouvrages collectifs[24].

Les 32 documents des catégories B à E comportent, dans l'ensemble, des éléments d'information sur les origines, l'objet, la méthode, et les subdivisions/disciplines de la gérontologie. Des éléments critiques sont fournis par plus de la moitié d'entre eux[25] mais un seul a une portée exclusivement critique[26]. Notons que le choix du corpus assure un équilibre entre des textes traitant de l'une ou de l'autre des désignations de la gérontologie (« gérontologie »; « gériatrie »; « gérontologie sociale »; « vieillesse »; « vieillissement »; « personnes âgées »). Ainsi, presque tous ceux dont l'intitulé se réfère à la « gérontologie sociale », soit près de la moitié, offrent des renseignements sur l'une et/ou l'autre des désignations[27]. Enfin, très peu de documents, parmi ceux des catégories B et C, relèvent de collectifs[28].

Un nombre restreint d'entre eux présente des éléments d'information reliés au contenu, c'est-à-dire aux thématiques. En général, la question du contenu est abordée par un seul auteur et elle vise plutôt un thème particulier[29]. Afin de mieux identifier les thématiques abordées par la gérontologie, nous avons sélectionné 10 documents-collectifs comportant expressément des éléments de contenu

(catégorie F). Parmi ceux qui répondaient à cette exigence, deux proviennent des catégories C et E[30].

Nous soulèverons dans un premier temps les enjeux théoriques reliés au statut disciplinaire de la gérontologie, à partir des éléments définitionnels que recèlent les documents reliés à ces aspects (catégories A à E). Nous compléterons ensuite cette partie descriptive par l'analyse du contenu que livrent les thématiques proposées par les 10 documents-collectifs retenus.

0.1.1 Origines[31]

La gérontologie, on l'a signalé, tire son origine scientifique des recherches d'ordre biologique et psychologique entreprises au 20e siècle au sujet du vieillissement, particulièrement aux États-Unis. Consacré par Élie Metchnikoff en 1903, le néologisme « gérontologie » signifie l'étude scientifique de la vieillesse. Au début du siècle, les fondations de la biologie, de la physiologie et de la pathologie étaient déjà établies. Peu à peu, la croissance des travaux biologiques sur le vieillissement a conduit à une prolifération de théories sur les causes du vieillissement, dont plus d'une centaine ont fait l'objet d'études sérieuses dans la première moitié du 20e siècle (Lawton:1979:30).

En 1909, Ignatz L. Nascher crée le néologisme « gériatrie » pour désigner l'aspect médical du vieillissement[32], alors qu'en 1922, Stanley Hall publie le premier ouvrage axé sur le vieillissement psychologique. Par ailleurs, les études physiologiques étaient surtout inspirées au début par les phénomènes de croissance[33] ; c'est seulement entre 1930 et 1940 que les recherches gérontologiques se sont organisées de façon méthodique. Au cours de la décennie cinquante, la gérontologie et la gériatrie procèdent à la consolidation de leur expertise par la création de nombreuses sociétés de gérontologie, par l'édition de revues spécialisées et par la tenue de congrès nationaux et internationaux[34].

Parallèlement aux recherches biomédicales, les premières études en gérontologie sociale se développent dans les années quarante. Sous l'impulsion de chercheurs tel Burgess[35], une conscience croissante des problèmes que posait le vieillissement de la population commence à émerger. Mais ce n'est qu'en 1949 que l'expression « gérontologie sociologique » est utilisée pour la première fois par Steiglitz, dans son traité de médecine gériatrique. Il reprend peu après ce concept sous le nom de « gérontologie sociale »[36], dont l'usage s'impose rapidement grâce aux travaux de sociologues comme Havighurst et Allbrecht, Donahue ainsi que Tibbitts[37]. L'essor de cette tendance est tel que, dès les années soixante, elle existe comme discipline universitaire indépendante aux États-Unis[38].

0.1.2 Objet

Le savoir gérontologique ici interrogé se présente comme un corpus de définitions, dont nous examinons successivement différents aspects. En premier lieu, l'analyse de l'objet, des méthodes et des subdivisions/disciplines de la gérontologie vise à dégager les enjeux théoriques reliés à un champ d'étude dont la portée varie entre une acception élargie et un sens restreint. En deuxième lieu, cette analyse devrait permettre de faire ressortir les principales orientations qui ont marqué l'évolution de la gérontologie et sur lesquelles s'appuient ces définitions, soit une vision négative d'une part, et une vision positive, d'autre part. Ce deuxième enjeu théorique sera souligné brièvement dans cette section, l'analyse plus étayée constituant un des éléments de la partie critique.

0.1.2.1 Extension de l'objet

L'analyse de la détermination de l'objet de la gérontologie s'effectue en fonction des trois désignations principales : « gérontologie », « gériatrie » et « gérontologie sociale ». Pour chacune d'entre elles, nous montrons d'abord les variations définitionnelles reliées à la détermination de son champ d'étude.

De façon générale, les auteurs s'accordent pour décrire la gérontologie comme l'étude scientifique du vieillissement et/ou de la vieillesse. Étude de l'ensemble des processus associés au vieillissement des adultes vieillissants et âgés, ou, à l'opposé, examen exclusif des aspects biologiques du vieillissement, tels sont les pôles à l'intérieur desquels les définitions peuvent être regroupées.

Ainsi, on assigne à la gérontologie l'étude des causes et des modalités du vieillissement selon une perspective globale, allant jusqu'à associer aux facteurs biologique, psychologique et comportemental[39] ceux relevant de la perspective sociale (EU:425), voire médicale (Jaeger:4). Mais c'est Maddox (p. 416) qui présente l'acception la plus étendue lorsqu'il étend le champ jusqu'aux études « extrascientifiques » telles les « humanities ».

Quelques auteurs, par contre, limitent l'objet de la gérontologie en tenant compte de la spécificité de la gérontologie sociale. Atchley (p. 5), Tibbitts (p. 356) et Zay (p. 240) renvoient les aspects comportementaux et sociaux au domaine de cette dernière, alors que Verzar confine la gérontologie à « l'étude des modifications des éléments cellulaires survenant au cours du vieillissement » (p. 31). C'est la même conception réductionniste qu'adopte Laforest en lui conférant, du moins partiellement, l'étude « [du] processus même du déclin biologique, structurel et fonctionnel » (p. 24)[40].

Présentée parfois sous l'appellation « gérontologie clinique » (Ripon:15; EU:427; GIGS:32; Junod et Raymond:27; Platt:6), la gériatrie s'occupe principalement du vieillissement pathologique. Mais les définitions de son objet présentent, comme c'est le cas pour la gérontologie, des variantes notables qui modifient l'étendue du champ, selon qu'est favorisée ou non une approche plus globale de la médecine. Certains auteurs privilégient une gériatrie qui embrasse à la fois les aspects médicaux, psychologiques et sociaux de la santé et de la

maladie des personnes âgées (Martin:487; Zay:238; Maddox:411; Platt:6). À l'opposé, d'autres rétrécissent le domaine à l'étude de la santé et des soins relatifs aux personnes âgées (Hooyman:1; Harris:78; Jaeger:4), voire à une spécialisation médicale portant exclusivement sur les traitements curatifs (Schwartz:10; Philibert:1980a:6; Ripon:15).

Quant aux définitions portant sur la gérontologie sociale, elles reflètent un consensus apparent sur l'objet spécifique de ce champ : étude des changements qui accompagnent le processus du vieillissement à partir de l'âge mûr, de la nature et des modalités de l'adaptation, du développement de la personnalité et de la santé mentale de la personne vieillissante, telle est, dès les débuts, l'orientation que se donne la gérontologie sociale (Tibbitts:1963:357-359). Qu'il s'agisse du vieillissement et/ou de la vieillesse, la préoccupation majeure de la gérontologie sociale consiste ainsi à analyser les interactions qui existent entre l'individu vieillissant et/ou âgé, d'une part, et la société, d'autre part. À l'encontre de la gérontologie, qui est l'étude du prolongement de la vie du point de vue quantitatif, elle est axée sur les aspects non physiques du vieillissement, et elle s'intéresse principalement à la qualité de la vie des personnes vieillissantes et âgées (Atchley:5; Laforest:34-35; Zay:241). Au-delà des facteurs génétiques, le vieillissement et la vieillesse sont perçus comme les résultats d'un traitement social, favorable ou non, à l'égard des personnes âgées. C'est l'ensemble de ces conditions sociales (technologiques, économiques, politiques et culturelles) que la discipline s'efforce de comprendre « en vue d'une amélioration concrète et durable des interventions et des pratiques sociales » (Carette:1).

Mais faut-il comprendre que les aspects individuels du vieillissement (biologiques, physiologiques et psychologiques) sont exclus de la gérontologie sociale ?[41] Ils peuvent l'intéresser, d'après Atchley (p. 5-6), dans la mesure où ils influencent les façons dont l'individu et la société s'adaptent l'un à l'autre. De façon moins restrictive encore, le *Glossaire international de gérontologie sociale* (GIGS)

invite la gérontologie sociale à tenir compte du vieillissement biologique (p. 51). À signaler aussi que, selon certains auteurs (Tibbitts:359; Philibert:1982:16; Rosenmayr:29-30), ses applications bénéficient autant aux adultes vieillissants qu'aux adultes âgés.

Enfin, un dernier groupe propose des définitions beaucoup plus englobantes. Pour Philibert (p. 22) et Rosenmayr (p. 29), c'est l'étude de l'expérience humaine du vieillissement[42]. Dans la même perspective, Cole (p. XVI) et Achenbaum (p. 72) lui confèrent comme objet le « vieillissement humain ». Or, ces définitions offrant une extension très élargie du champ dépassent toutefois cet enjeu théorique en remettant en cause, implicitement, l'orientation négative qui guide le plus souvent les études gérontologiques. Ce sont ces idéologies ou ces visions sous-jacentes qu'il convient maintenant de présenter.

0.1.2.2 Visions sous-jacentes : négative et positive

La définition de Rosenmayr, en précisant que le vieillissement peut être examiné « soit sous l'angle d'une perte de complexité, soit sous celui d'une augmentation ou d'une récupération » (p. 29-30), montre une rupture entre les définitions selon qu'elles proposent une vision négative ou une vision positive.

Qualifiée par les recherches biomédicales comme l'étude du « processus de déclin », la gérontologie ainsi définie renvoie clairement à une orientation négative. À titre d'exemples : la conception de Verzar selon laquelle « l'abaissement de la capacité d'adaptation » ressort comme un signe constant de sénescence (p. 30); celle de Bourlière soulignant que, dans les domaines psychologique et physiologique, le vieillissement se traduit surtout par « une perte progressive de la faculté d'adaptation aux situations nouvelles, que ne compense pas forcément l'augmentation de l'expérience individuelle »[43].

Ainsi, c'est à l'aulne de ces visions opposées, plus souvent implicites qu'explicites, que les définitions sur l'objet de la gérontologie peuvent être comprises. Ou bien elles se rapportent à une vision négative portant exclusivement sur l'aspect de déclin, en termes de pertes ou de déficits ; ou bien elles tentent de promouvoir une perspective positive en mettant en valeur les acquisitions possibles.

0.1.3 Méthodes

Les méthodes utilisées par la gérontologie sont issues de chacune des disciplines qui la composent. On peut toutefois différencier deux séries de méthodes : les unes dites scientifiques, incluant les observations systématiques ainsi que les enquêtes reliées à des méthodes quantitatives (entre autres, les études transversales et longitudinales) ; les autres dites « extrascientifiques » par les adeptes de la méthode quantitative et se référant plutôt à des approches qualitatives[44].

À cet égard, il convient de faire remarquer que la gérontologie se situe au carrefour de plusieurs disciplines. Mais ce qu'il importe surtout de faire ressortir, c'est la perspective à travers laquelle un champ pluridisciplinaire aborde l'étude d'un objet commun, la vieillesse et le vieillissement. Si l'on reconnaît que chacun des chercheurs aborde la gérontologie avec les méthodes, voire les préjugés propres à son champ (Levet-Gautrat:1985:7), plusieurs auteurs n'en souhaitent pas moins une coopération entre les disciplines. En ce qui concerne la gérontologie sociale, Rosenmayr n'hésite pas à parler de « notion-toît » (p. 29), terme qui suggère la nécessaire collaboration entre les sciences humaines et sociales. Philibert (1963:997) souligne lui aussi que les débats autour d'un problème commun ne seront féconds que s'ils visent un souci d'harmonisation des méthodes et des résultats. Bref, il faut privilégier les échanges interdisciplinaires.

0.1.4 Subdivisions et disciplines

Les liens entre la gérontologie, la gériatrie et la gérontologie sociale sont définis de façon différente selon, encore une fois, l'extension accordée à l'objet. Entre la gérontologie et la gérontologie sociale d'abord, il appert selon bon nombre d'auteurs (Atchley:5; Philibert:1963:997; Tibbitts:367; Zay:240; GIGS:70; Harris:166) que la seconde constitue un sous-champ de la première. Mais les distinctions établies entre les plans quantitatif et qualitatif de l'étude du vieillissement laissent croire que ces liens sont assez artificiels, d'autant plus que certaines définitions (Atchley:5-6; Rosenmayr:30; EU:551; GIGS:70) mettent en lumière que les deux disciplines peuvent, dans une perspective élargie, occuper de façon équivalente le même champ d'étude[45].

On retrouve la même équivocité dans les rapports qui existent entre la gérontologie et la gériatrie. Celle-ci recoupe-t-elle la gérontologie ou bien constitue-t-elle une discipline exclusivement médicale ? Deux scénarios sont possibles. Dans un cas, il y a interférence lorsque la gériatrie ne se confine pas à l'aspect curatif mais s'inscrit dans une démarche préventive. On distingue alors la « gérontologie clinique » de la gérontologie « biologique » ou « expérimentale » (Platt:6; EU:425). À l'opposé, la gériatrie est spécifiquement une sous-discipline de la médecine, sans rapport avec la gérontologie (Schwartz:10; Harris:78). Mais quelques auteurs soulèvent aussi la question des rapports entre la gériatrie et la gérontologie sociale, en envisageant la gériatrie comme l'ensemble des facteurs (biologiques, psychologiques et sociaux) à considérer dans le diagnostic, le traitement et la prévention des maladies des personnes âgées. Dans ce modèle qui maximise les interrelations entre les trois champs d'étude, la gériatrie déborde le champ de la gérontologie biologique et équivaut à ce que Junod et Goda appellent une « gérontologie médico-sociale » (1977:63).

Plus précisément, quelles sont les disciplines qui composent le savoir gérontologique ? Presque toutes participent à l'étude du vieillissement et de la vieillesse. Les recherches biomédicales englobent la biologie cellulaire, la physiologie, l'endocrinologie, la pharmacologie, la dermatologie, la médecine, la psychiatrie, etc. Sont associées à la gérontologie sociale la psychologie, la sociologie, la démographie, les sciences politiques, le droit, l'histoire, la géographie, l'ethnologie, l'économie, le travail social, etc. Quant au champ des « humanities », il recouvre les disciplines reliées aux arts, à l'histoire, à la philosophie, à la littérature, au droit, etc. Il faut en plus ajouter à cette liste la gérontologie sociale appliquée[46], qui recouvre toutes les activités ayant trait à l'intervention au profit des personnes âgées : la recherche-action, la formation, l'évaluation des programmes et des services.

Enfin, en ce qui concerne son statut comme domaine d'étude, Zay fait remarquer qu'il existe un affrontement entre deux conceptions : « pour les uns, elle peut prétendre être une discipline de plein droit ; pour les autres, elle doit être considérée comme un secteur spécialisé à l'intérieur des disciplines et des domaines professionnels » (p. 241)[47].

0.1.5 Thématiques

L'objectif de cette section est de donner, à la suite d'une analyse des thématiques, un portrait synthétique du contenu de la gérontologie. La discussion critique sur ces données est reportée dans la deuxième section.

0.1.5.1 Types de documents

L'analyse est effectuée à partir de 10 documents-collectifs[48] regroupés selon trois catégories : les collectifs constituant des synthèses sur le vieillissement[49] ; un collectif correspondant à un numéro spécial d'une revue[50] ; un collectif issu d'actes de colloque[51]. Ces 10 collectifs font l'objet de regroupements par hyper-thèmes (ou grandes thématiques) qui les différencient des chapitres que nous considérons

comme les thématiques (ou thèmes spécifiques) abordées par les documents. Tous les thèmes sont pertinents pour notre analyse, qu'ils renvoient au vieillissement/vieillesse soit de façon globale, à titre de « synthèses », soit de façon partielle, à titre de « nouvelles directions ». Le **tableau 0.1** (page 46) montre que d'un collectif à l'autre, le nombre d'hyper-thèmes varie de 3 à 7, alors que celui des thématiques s'étend de 12 à 33. Au total, on recense 45 hyper-thèmes.

0.1.5.2 Approches : disciplinaire et ontologique

Eu égard au contenu, le tableau 0.1 fait ressortir que les documents sont susceptibles d'une catégorisation selon l'axe de recherche, catégorisation qui relève d'une double approche, disciplinaire et ontologique. Présentés selon une approche disciplinaire, les collectifs se répartissent ainsi :

a) multidisciplinaire : 9[52]

b) multidisciplinaire/sciences sociales : 6[53]

c) multidisciplinaire/« humanities » : 7[54]

d) sciences sociales/sociologie : 1, 3, (6)[55]

e) monodisciplinaire/psychologie : 4

f) bidisciplinaire/psychologie et biologie : 2

g) condition féminine : 5, 8, 10

Selon une perspective ontologique, les trois documents de la catégorie « g » portent spécifiquement sur la femme, ce qui permet de supposer que les autres ont trait à l'être humain considéré abstraitement, ou qu'ils concernent l'homme sauf lorsqu'ils font expressément allusion à la femme.

0.1.5.3 Thématiques selon la perspective multidisciplinaire

Les axes de recherche montrent un écart entre les axes disciplinaires, selon divers degrés. On remarque en effet une opposition maximale entre une perspective multidisciplinaire (a) et une perspective monodisciplinaire (e). Entre les deux, s'intercalent les collectifs visant une approche bidisciplinaire (f) ; monodisciplinaire apparente, c'est-à-dire recouvrant plusieurs disciplines ou sous-disciplines (d) ; multidisciplinaire limitée (b et c). Si l'on convient d'appeler « polydisciplinaire » les cas intermédiaires, on obtient une répartition triadique : monodisciplinaire vs polydisciplinaire vs multidisciplinaire. Le **schéma 0.A** reproduit ce regroupement qui, par la conjugaison des axes disciplinaire et ontologique, cumule 12 orientations possibles.

SCHÉMA 0.A

Collectifs

Monodisciplinaire				Polydisciplinaire				Multidisciplinaire			
H		F	H+F	H		F	H+F	H		F	H +F
+	-			+	-			+	-		

Ce schéma fait ressortir quatre tendances significatives :

- le regroupement des neuf types de collectifs, dont trois sont susceptibles de deux variantes, indique qu'il n'existe presque rien, expressément, sur l'homme[56], étant donné l'omniprésence de l'universel masculin[57] traduit par la neutralité des thématiques ;

- en corollaire avec le point précédent, on peut supposer que la perspective féminine s'inscrit dans la catégorie « F » et, peut-être, dans celle qui relie les hommes et les femmes (« H + F »)[58] ;

- ce regroupement est insatisfaisant dans la mesure où il ne met pas en évidence les disciplines particulières et leur fréquence, notamment l'omniprésence de la sociologie, tout comme l'absence quasi-totale de la philosophie (sauf de façon mineure dans le champ multidisciplinaire associé aux « humanities »)[59] ;

- ce regroupement ne permet pas de poser le problème du statut de la gérontologie : s'agit-il d'un thème ou d'une discipline ? ou d'un thème pluridisciplinaire ?

Il convient donc d'éluder l'hypothèse de la conjonction des axes (disciplinaire et ontologique) en resituant cette fois-ci les thèmes/hyper-thèmes en fonction des disciplines.

0.1.5.4 Thématiques selon la perspective monodisciplinaire

Le classement des 45 hyper-thèmes et leur analyse en vue de les regrouper selon l'axe disciplinaire conduit à repérer quatre catégories de base : biologie, psychologie, sociologie[60], culture[61]. En effet, c'est à l'intérieur de ces grands secteurs disciplinaires que se distribuent les hyper-thèmes des deux groupes de documents, comme l'illustrent les **tableaux 0.2A** et **0.2B** (page 47)[62]. D'après les informations fournies, les hyper-thèmes se répartissent selon trois dimensions : fondationnelle, descriptive, prospective, selon qu'ils se rapportent aux fondements de la discipline, aux diverses facettes de son objet, ou à des éléments (transdisciplinaires) prospectivistes.

D'abord axé sur une perspective multidisciplinaire, le schème A peut maintenant être remplacé par un schème monodisciplinaire susceptible d'accueillir l'ensemble des documents, comme le montrent les deux tableaux. Mais grâce à cette réarticulation monodisciplinaire, on peut interroger rétrospectivement le schème A : de qui parlait-il ? L'accent mis sur la femme ne serait-il pas relié à l'envahissement du champ par « l'universel masculin », ce qui justifierait en

quelque sorte la nécessité de collectifs portant expressément sur la condition féminine ? À ce moment-ci, c'est la seule hypothèse que nous retiendrons et qui devra être validée dans la partie critique.

De plus, on constate encore une fois l'absence quasi totale de la philosophie, sauf si l'on y rattache l'hyper-thème **9.1** : « Qu'est-ce que vieillir ? ». Mais, même reliés à une préoccupation d'ordre définitionnel, les hyper-thèmes de ce type ne peuvent être que tributaires de leur discipline d'origine. Enfin, le tableau 0.2B met en évidence l'importance de la dimension prospective pour les documents à caractère ontologique. En effet, tous soulèvent des éléments de cet ordre[63].

Ce regroupement comporte aussi d'autres lacunes qui perturbent l'effort de présentation du contenu de la gérontologie, qu'il s'agisse de la redondance de certains hyper-thèmes qui peuvent être placés dans l'une ou l'autre des disciplines de base (biologie, psychologie ou sociologie) : « profil de la femme âgée » ; « capacités psychiques » ; « développement comportemental » ; ou de la surdétermination, flagrante, de la sociologie.

Ces problèmes sont surtout reliés au fait que les hyper-thèmes ne sont pas toujours significatifs. Entre autres, celui intitulé « contexte psychologique » ne permet pas d'identifier les problèmes spécifiques du vieillissement, comme la mémoire ou l'adaptation. De même, la question des stéréotypes ne peut être inférée du seul titre : « profil de la femme âgée ». Quant à celui que l'on retrouve sous l'énoncé : « repères : qu'est-ce que vieillir ? », comment savoir s'il renvoie réellement à une dimension existentielle ?[64] Rien non plus n'indique clairement que la mention « durée de l'homme » permet d'explorer les images de la vieillesse. Il faut donc constater le manque de transparence, voire l'ambiguïté que recèle l'intitulé des hyper-thèmes. Afin de contourner ce problème, il convient d'examiner les thématiques spécifiques et de les classer adéquatement dans l'un ou l'autre des

quatre secteurs disciplinaires. Comme l'ensemble des collectifs totalise 232 thématiques, un tel exercice s'effectue plus facilement à l'aide d'un échantillon représentatif, validé par la suite auprès de l'ensemble des thématiques.

C'est à partir de deux listes de thématiques extraites des collectifs de Hooyman et de Fuller que nous avons procédé à cette analyse[65]. Les 52 thématiques que totalisent les deux collectifs ont été examinées en fonction d'un répertoire de sous-thèmes qu'offrait la liste de Hooyman. Une première épuration a permis de réduire le nombre de thématiques à 17[66]. Le **tableau 0.3** (page 48) montre ce remaniement fait en fonction des sous-thèmes associés. Par ailleurs, à la suite d'une lecture critique de celles qui sont abordées par les autres collectifs, des considérations reliées autant à l'axe disciplinaire qu'à l'axe ontologique ont conduit à l'ajout de neuf thématiques supplémentaires (à partir de la liste-type de Hooyman).

Notons entre autres, à partir des modifications effectuées, que la thématique « profil de la femme âgée » est redéfinie sous l'item « images culturelles et stéréotypes », alors que celle concernant les « modes de vie alternatifs »[67] apparaît sous la thématique « défis, valeurs éthiques ». L'ajout de thématiques permet par ailleurs d'annexer des sujets qui n'avaient pas été abordés par la liste de Fuller : « éducation »[68] ; « bilan de vie »[69] ; « étapes du cycle de vie[70] et développement »[71]. Nous avons enfin, à partir de la thématique générale de Hooyman sur le « champ de la gérontologie sociale », dégagé une thématique portant sur les « interactions sociales ».

Le **tableau 0.4** (page 49) livre le résultat du déploiement des 26 thématiques et des 92 sous-thèmes ou sujets apparentés.

BIBLIOTHÈQUE ★ UNIVERSITÉ LAVAL ★

0.1.5.5 Contenu de la gérontologie

Les sujets apparentés particularisent les thématiques. Comme celles-ci se rattachent aux différents secteurs de l'axe disciplinaire, elles ont été analysées en relation avec chacun d'eux. Une dernière étape d'analyse des thématiques en fonction de ces sujets permet de reconstituer des orientations majeures à l'intérieur de la biologie, de la psychologie, de la sociologie et de la culture. Ainsi, les thématiques relevant du secteur biologie peuvent être réunifiées à l'intérieur de trois grands ensembles : la biologie proprement dite[72] ; la médecine de la vieillesse[73] ; la sexualité, incluant la ménopause[74]. Quant au secteur de la psychologie, il rassemble deux types de thématiques : celles qui portent sur la description « normale » du vieillissement et de la vieillesse[75], et celles qui relèvent d'une description « pathologique »[76].

Nous avons déjà évoqué la part importante de la sociologie dans le champ gérontologique. À cet égard, nous avons jugé utile d'établir un découpage des nombreuses thématiques de ce secteur disciplinaire en fonction de trois orientations :

- la structure économique, incluant les aspects démographiques[77], ceux associés au logement et aux modes de vie[78] ainsi que ceux relevant du statut économique[79] ;

- la structure (para-) familiale, rassemblant les thématiques portant soit sur la personne isolée ou qui le devient,[80] soit sur la personne non isolée[81] ;

- la structure sociopolitique, qui reflète autant l'impact du pouvoir sur les personnes âgées[82] que celui concernant la participation des personnes âgées en termes de pouvoir[83].

Quant au secteur « culture », il rassemble les thématiques associées aux images et aux stéréotypes, à l'histoire de la vieillesse et des personnes âgées[84], à la participation des personnes âgées à la religion et à la spiritualité[85] ainsi qu'à la créativité[86], sans oublier l'éducation permanente et les universités du troisième âge[87].

Notons que cinq thématiques s'inscrivent dans une perspective transdisciplinaire. Une première structure particulière dépasse la neutralité des trois structures composant le secteur social en soulignant que des problèmes spécifiques en termes d'inégalités peuvent toucher des clientèles particulières : les femmes âgées, les races et les minorités ethniques[88].

Un deuxième découpage se réfère à des éléments de prospective en suscitant de nouvelles valeurs et en proposant des défis pour l'avenir[89].

En troisième lieu, les deux thématiques[90] (« âgisme et sexisme », « féminisme et vieillissement des femmes/vieillesse ») issues des collectifs portant sur la condition féminine soulèvent une perspective féministe qui fera l'objet d'une discussion dans la partie critique[91].

À ne pas oublier, enfin, la thématique particulière portant sur les principales théories sociales du vieillissement, lesquelles tentent d'expliquer les interactions sociétales existant entre l'individu et la société : activité, désengagement, continuité, échange social, interactionnisme symbolique[92].

Les résultats de cet examen sont présentés au **tableau 0.5** (page 50). Sans prétendre à l'exhaustivité, ce tableau offre néanmoins une lecture synthétique des thèmes abordés par la gérontologie[93].

0.2 Éléments critiques

Au 20e siècle, une révolution sans précédent a marqué le domaine de la longévité, par l'ajout de trois décennies à la vie moyenne (Riley:1991:6)[94]. Ce phénomène démographique n'est pas sans interpeller les délibérations sur le devenir des sociétés vieillissantes. Il existe en effet une corrélation étroite entre les changements récents des temporalités individuelles et collectives d'une part, et, d'autre part, les grands enjeux sociopolitiques actuels : le renouvellement des générations, l'accroissement du coût des régimes publics de santé et de soutien aux différentes catégories de personnes dépendantes, etc. (Ouellette:1996:1).

Or, de quelle façon la gérontologie a-t-elle participé jusqu'à maintenant à l'analyse de ces déterminants du changement social ? C'est en premier lieu dans une perspective d'autocritique de la part des spécialistes de la gérontologie que cette question est examinée. Par la suite, une critique plus radicale fait valoir la nécessité de contributions « autres » dans le champ de la vieillesse et du vieillissement.

0.2.1 Autocritique

Les débats critiques des gérontologues s'articulent autour de deux enjeux théoriques. L'un concerne les visions contrastées, négative et positive, à l'intérieur desquelles s'est développé le savoir gérontologique, et dont la première a constitué l'idéologie dominante jusqu'au début des années '80. Corollaire de cet enjeu, un deuxième dépasse la démarche de contestation en soulevant des éléments de prospective.

0.2.1.1 Origines

En ce qui concerne ses origines, il est utile de rappeler très brièvement certains aspects d'ordre historique qui ont précédé l'avènement de la gérontologie.

Mentionnons d'abord que les travaux récents sur l'histoire de la vieillesse[95] ont montré qu'il n'y a pas eu d'évolution linéaire de son statut au cours des siècles. Toutefois, la plupart des historiens conviennent que le 18e siècle témoigne d'une rupture avec les siècles précédents, où les considérations sur la vieillesse relevaient d'une conception bien plus souvent négative que positive[96]. Ce renversement culturel est dû en grande partie à la poussée démographique que connaît l'Europe dans la seconde moitié du 18e siècle[97], vieillissement favorisant une prise de conscience de la condition des personnes âgées (Troyansky:1992:6)[98]. La naissance d'une conception « moderne » de la vieillesse, qui met l'accent davantage sur la vie que sur la mort[99], a suscité de la part des écrivains des Lumières de nombreux écrits philosophiques et médicaux offrant une image beaucoup moins sombre de la vieillesse (Troyansky:1985:160; Gutton:1988:149)[100]. Dans un tel contexte, l'image de la personne âgée se modifie profondément dans la littérature, qui exalte le thème de la sagesse et de l'expérience[101] tout comme celui du respect au sein des relations familiales[102]. Voire, considérer la vieillesse comme une entrave au bonheur serait un préjugé, d'après Buffon[103].

Par contre, ce courant est renversé, au siècle suivant, par la conjugaison de plusieurs phénomènes : l'industrialisation et l'urbanisation, l'accroissement du nombre de personnes âgées, les modifications des solidarités familiales et, particulièrement, les débuts de la gériatrie. Les prémisses de cette spécialisation médicale s'enracinent dans les études pionnières de Charcot, effectuées à la fin du 19e siècle à l'hospice de La Salpatrière[104]. Or l'influence de Charcot, persuadé que tous les changements physiques équivalaient à une atrophie générale de l'individu,

tout comme celle de la diffusion des premiers travaux gériatriques visant à présenter la vieillesse selon une description clinique « en tableaux précis, crus et répétitifs de la déchéance physique » (Bourdelais:389)[105], ont contribué fortement à infléchir la vision positive du 18e siècle.

Héritière de cette vision négative du 19e siècle, l'histoire de la gérontologie, particulièrement de la gérontologie biomédicale, s'est donc développée dans un contexte de recherche visant à démontrer la détérioration de l'âge. Et cette tendance n'a pu que peser sur les orientations fondationnelles du savoir, qui ont contribué à une analyse du vieillissement et de la vieillesse en fonction d'une « approche problème »[106]. C'est à travers cette trajectoire qu'il faut lire le premier document sur les rapports entre l'individu et la société, dont le titre, *Social Adjustment in Old Age*[107], est, comme le relèvent Lesemann et Martin (1993:15), fort significatif : la question du vieillissement s'insère dans une problématique unidirectionnelle dès lors qu'elle considère l'individu aux prises avec des changements sociaux auxquels il doit s'adapter. Le discours sur le vieillissement s'est alors mué en un discours sur le « problème du vieillissement », parce qu'il a été modelé non pas en fonction des personnes âgées mais en fonction des autres groupes sociaux, inquiets de la charge accrue que représentent des personnes inactives. Dans un contexte nataliste, populationniste, voire eugéniste[108], la vieillesse est d'emblée apparue comme une menace et un fardeau.

Ajoutons que ce climat de pessimisme est aussi attribuable à « une lecture médiocre des statistiques disponibles qui se prêtent mieux au décompte qu'à la compréhension » (Zay:1988:5). C'est du côté de la démographie, en effet, qu'on peut « dépister les premiers signes d'un usage social perverti du concept de vieillissement, par lequel les données de l'observation objective et savante sont manipulées et détournées de leur sens » (Carette:2002:48). Eu égard à la formation de la notion de vieillissement démographique imputable à Sauvy[109], il faut convenir que ladite notion a propagé l'idée d'une vieillesse synonyme de

décadence tout aussi individuelle que collective, en établissant des liens de cause à effet entre la montée du vieillissement démographique et l'aggravation des difficultés (Bourdelais:1997:395)[110]. Les changements structurels touchant les populations ont été décrits à l'aide de métaphores empruntées au vocabulaire médical, auquel il faut imputer la confusion entre les termes « sénilité » et « sénescence »[111] : le « mal anesthésiant », le « cancer du siècle », la « peste blanche » (Loriaux:1986:4). D'où les considérations négatives selon lesquelles une société vieillie serait associée à « l'atrophie de l'esprit », au « manque de dynamisme », voire à la « stagnation »[112]. Quant aux prévisions chiffrées de la démographie, elles sont interprétées dans le même contexte de dramatisation du discours : « nos vieux à l'abandon », « le temps terrible de la dépendance » (Ennuyer:1991:22). Devenue « prisonnière d'une situation de carence », la gérontologie s'est dès lors « centrée sur ces quatre chevaux de l'Apocalypse : défaillance, exclusion, perte et mort » (Zuniga:1988:69)[113].

C'est sur cette vision alarmiste fondée sur le postulat du déclin que portent les critiques les plus sévères de certains auteurs, principalement Philibert (1980b:17), qui dénoncent l'impact d'une gérontologie-« défectologie » complice de pratiques refusant aux personnes âgées leur initiative, leur autonomie et leur dignité. Dès 1968, Philibert concluait d'ailleurs, à partir du bilan des connaissances sur le vieillissement effectué par Shock (1957), qu'aucune théorie générale de l'avance en âge chez l'être humain ne peut être fondée exclusivement sur les travaux de la biologie, ni sur ceux de la psychologie ou de l'anthropologie sociale (p. 152). Selon lui, aucune des disciplines relevant du champ gérontologique ne peut offrir à la pratique sociale et à la conduite personnelle une conception homogène, indiscutable et normative du vieillissement. Aussi contourne-t-il ce rétrécissement du concept en posant le problème de la spécificité du vieillissement humain : « En quoi vieillir est-il autre chose pour l'être humain que pour les autres animaux » ? Une telle démarche, en s'opposant à l'image unique du déclin et de la

détérioration, représente, pour Levet-Gautrat (1987:4), un des enjeux les plus importants de la gérontologie[114].

0.2.1.2 Éléments de prospective

Les éléments de prospective oscillent entre des suggestions réformistes ou plus révolutionnaires. Un premier volet recèle des propositions reflétant des préoccupations d'ordre méthodologique et d'ordre éthique. On souligne d'abord l'importance de développer des approches différentes de celles issues de la méthode scientifique, où l'interdisciplinarité se substituerait à la multidisciplinarité, tout en accordant une plus grande importance aux sciences humaines dans l'élucidation et l'interprétation des actions sociales et politiques. Fondées sur la conviction que les approches qualitatives doivent être considérées comme un des facteurs importants de connaissance du vieillissement, ces suggestions peuvent viser jusqu'à accroître les études provenant des « humanities », seules susceptibles de stimuler de nouvelles questions, théories et méthodes[115].

Un deuxième volet de propositions opte pour des transformations qui tiennent compte de la production sociale de l'âge, dans le sens où la structuration par âge doit être analysée comme un effet de la structure socioéconomique de la société actuelle. Le vieillissement étant un processus socialement défini[116], il s'agit donc d'assouplir le modèle actuel. C'est pourquoi une reformulation complète des politiques du travail et des politiques sociales devrait favoriser plutôt l'adaptation du travail aux personnes vieillissantes et âgées par des moyens tels la flexibilité de carrière, le recyclage professionnel et des modalités de répartition sur le cycle de vie (Loriaux:28; Zuniga:71). Plus fondamentales, d'autres réflexions portent sur la relativisation du travail et sur un partage social renouvelé remettant en question la distinction entre « travail » et activités « hors travail » : pour changer les contours de la vieillesse, il faut, soutient Guillemard (1981:39), « changer les vies au travail et hors travail qui les ont produits ».

En corollaire, des interventions questionnent les valeurs reliées à une société de consommation : la production, l'idolâtrie de la jeunesse, le pouvoir, la force physique et la beauté, tout comme le déni de la mort (Esprit:99; Driscoll:1988:3). L'on conteste ces valeurs qui, en induisant des stéréotypes et des préjugés à l'égard du vieillissement et de la vieillesse, marginalisent les personnes âgées (Levin et Levin:1980:89-91) et occultent leur individualité (Palmore:1990:7[117]). Aussi recommande-t-on d'abolir les oppositions entre les trois âges (Phillibert:1968:369-74; Ravinel:1980:38-44) : celui de la formation, celui du travail et celui du loisir[118], ordonnancement tripartite qui, eu égard à une polystratification de plus en plus marquée des étapes de la vie, tend d'ailleurs à s'effriter[119]. Notons que le phénomène de l'institutionnalisation de la retraite, tout comme la mise en place d'un système de sécurité de la vieillesse, a conduit à rigidifier le parcours de la vie en trois étapes organisées autour de la seule étape valorisée, c'est-à-dire celle de l'âge adulte consacrée au travail rémunéré[120]. Auparavant, fait remarquer Santerre (1989:157), hommes et femmes continuaient à travailler jusqu'à l'épuisement de leurs forces et se retiraient par la suite grâce à l'épargne ou à la donation.

Des moyens sont sollicités auprès des personnes âgées elles-mêmes en vue de leur revalorisation, qu'il s'agisse de leur pouvoir économique, de leur participation à la vie associative ou de leur insertion dans l'économie informelle. C'est enfin à l'intérieur de nouveaux paradigmes relevant d'une « révolution grise » (Loriaux:30), ferment d'une « révolution culturelle des mentalités » (Paré:1997:80), que les personnes âgées sont incitées à participer pleinement à l'établissement d'une société intergénérationnelle axée sur des valeurs plus humaines (Philibert:1984:23-24).

0.2.2 Critique radicale

La partie descriptive a conduit à mettre en lumière au moins deux problèmes majeurs: un premier se réfère à l'absence de préoccupations fondationnelles relatives à l'objet d'étude de la gérontologie, pour lequel tout consensus sur les définitions de base est quasi inexistant. Ce problème a été soulevé par plusieurs auteurs dans la partie autocritique. Le deuxième problème renvoie aux difficultés d'un savoir qui s'appuie sur une prolifération disciplinaire, sur un foisonnement de méthodes et sur une prédilection pour les approches quantitatives. En corollaire, les assises dites « scientifiques » de la gérontologie ont reposé sur des jugements de valeur, fussent-ils implicites, quant à son objet : le vieillissement et la vieillesse. C'est pourquoi ces questions problématiques interpellent une critique radicale visant à souligner les lacunes de la gérontologie eu égard à l'aspect définitionnel, de même que ses limites comme science « objective ».

0.2.2.1 Lacunes reliées à un consensus définitionnel

L'analyse des définitions portant sur l'objet de la gérontologie soulève un problème de consensus relevé par plusieurs auteurs. Si la gérontologie, souligne Zuniga (1988:68), est un échange et une réflexion sur les personnes âgées, elle doit relever le défi « d'organiser ses efforts autour d'un objet d'étude unifié et consensuel ». Propos entérinés par Levet-Gautrat (1987:4), qui constate que toutes les définitions sont à élaborer, particulièrement celle concernant l'être âgé, qui demeure la moins satisfaisante. De quoi parlons-nous, en effet, et à quelle fin ? Quand est-on vieux et à partir de quel âge ? Existe-t-il un seuil ? Si l'âge de la vieillesse ne coïncide plus avec celui de l'âge de la retraite, à quel(s) critère(s) se réfère-t-on pour définir l'entrée dans la vieillesse ? Parmi la population âgée qui regroupe des personnes ayant jusqu'à 30 ou même 40 ans de différence[121], quelle signification peut-on accorder à des découpages d'âges[122] opposant les jeunes-

vieux, âgés de 60 à 75 ans, aux vieux, âgés de 75 ans et plus (Ennuyer:1991:27)[123] ?

Cette difficulté reliée à la détermination d'un seuil conduit souvent les auteurs à glisser de la vieillesse au vieillissement, accordant à celui-ci un sens qui diffère de l'un à l'autre, selon que l'on envisage ou bien le phénomène strictement biologique ou bien l'aspect psychosocial du processus. Le problème se pose autant pour la gérontologie biomédicale que pour la gérontologie sociale, et il arrive même, d'après Philibert, qu'un chercheur utilise tour à tour plusieurs définitions, plus ou moins implicites, voire incompatibles, du vieillissement[124]. Relevons quelques-unes de ces imprécisions.

La conception de Jaeger, selon laquelle l'aspect médical constitue l'objet de la gérontologie, pose un double problème. D'une part, elle empiète sur la gériatrie. D'autre part, en stipulant que la gérontologie se préoccupe de tous les aspects de la sénescence normale et pathologique, Jaeger se contredit dans la mesure où il avait déjà réservé l'emploi du mot « sénescence » à l'aspect normal du vieillissement biologique (p. 4)[125]. Notons que cette ambiguïté avait déjà été dénouée par Porot (1969) qui suggérait, afin de le distinguer du vieillissement normal, d'utiliser le terme « sénilité » pour définir le vieillissement pathologique[126].

La définition de l'*Encyclopaedia Universalis* (EU) est, elle aussi, porteuse d'une confusion en alléguant que l'objet de la gérontologie englobe tous les niveaux de complexité de l'être vivant, « allant de la molécule jusqu'à la population » (p. 425). Même s'il est vrai que « vieillir dans une société qui vieillit ouvre des perspectives qui dépassent les vieillissements individuels » (Zuniga:71), cette assertion de Zuniga ne légitime pas celle de l'EU, qui amalgame le vieillissement individuel et le vieillissement des populations. Accepter comme « objet » de la gérontologie l'aspect « population », c'est ouvrir la voie à une série d'autres thèmes disciplinaires comme celui de la « mémoire ». Or ces thèmes

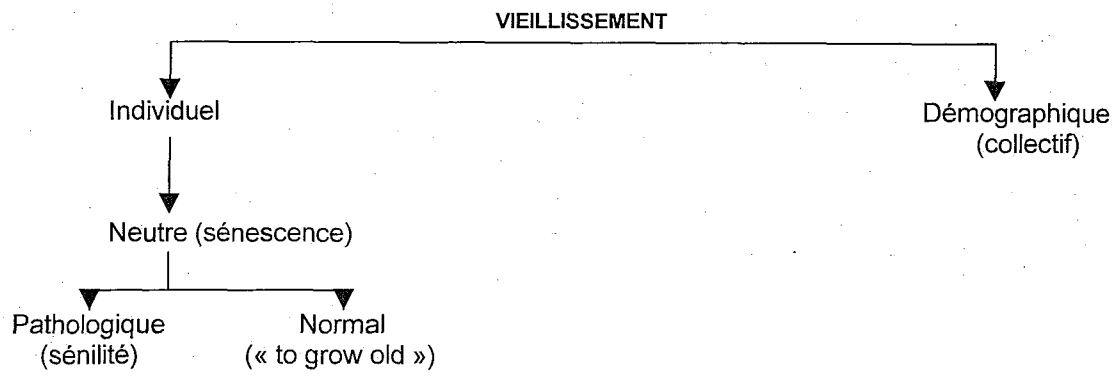
caractérisent l'objet sur le mode du contenu et, de ce fait, ne relèvent pas de la définition stricte de l'objet du champ gérontologique[127].

Mais il y a plus grave encore : la justification délibérée d'un jugement de valeur à partir d'un jugement de fait. À propos du concept « gérescence » utilisé pour qualifier le vieillissement démographique, Paillat (1990:204) argue que cette notion ne peut masquer les enjeux d'une société vieillie, mais son argumentation repose sur des convictions personnelles explicites. C'est en se fondant sur l'analogie entre le vieillissement individuel et le vieillissement social qu'il affirme qu'une société vieillie diffère d'une société jeune parce que, d'après lui, « le dynamisme, l'évolution et l'adaptation sont des traits moins fréquents dans la première que dans la seconde ». Or, ce jugement, qui découle d'un parallèle métaphorique entre une population vieillie et une personne vieillissante, est essentiellement soutenu par une vision négative du vieillissement individuel. Le parti pris de Paillat concernant la perte de la capacité d'adaptation d'une personne au cours de son avance en âge est encore plus flagrant lorsqu'il ajoute que « la preuve contraire n'a [...] pas été apportée ». Appliqué au vieillissement collectif, ce préjugé conduit immanquablement à mettre l'accent sur des « problèmes aigus », entre autres « le fonctionnement correct des systèmes de retraite ou [...] la couverture des besoins de santé ». Une vision négative du vieillissement démographique semble donc la seule lecture « objective », car toute ouverture à des enjeux positifs relèverait, d'après Paillat, d'une « sociologie-fiction »[128]. Indépendamment des considérations partiales qui discréditent son expertise, ajoutons que l'auteur semble oublier qu'une métaphore a ses limites[129]. En premier lieu, la notion de « vieillissement démographique », qui est elle-même une métaphore (Delisle:1996:30)[130], n'a rien à voir avec celle du vieillissement individuel : peut-on dire qu'une population vieillit biologiquement, psychologiquement ou socialement ? En deuxième lieu, tout en reconnaissant le caractère de réversibilité propre au vieillissement démographique[131], Paillat néglige

une donnée importante : une population vieillie comprend aussi des jeunes et des adultes, même s'ils sont moins nombreux que dans une population dite jeune[132].

Voici comment le schéma **0.B** représente les différents concepts utilisés jusqu'à maintenant :

SCHÉMA 0.B



Or, selon quelle méthodologie peut-on se permettre non seulement de transférer au « vieillissement » démographique les caractéristiques du vieillissement individuel, mais encore d'opérer ce transfert en se fondant exclusivement sur le vieillissement individuel pathologique ? Et, plus radicalement encore, en quel sens peut-on parler d'un « vieillissement » démographique ?

Par ailleurs, la gérontologie doit-elle être l'étude du processus du vieillissement entamé dès le moment de la conception, comme l'entendent Philibert et Rosenmayr ? Si plusieurs auteurs définissent la personne vieillissante comme celle ayant atteint la quatrième ou la cinquième décennie de la vie[133], peut-on cependant soutenir que la gérontologie devrait englober l'ensemble des étapes de la vie ? C'est à partir de cette notion considérablement élargie du concept de processus que Philibert propose, dans une perspective d'intégration des âges, le développement concomitant d'une gérontologie et d'une énologie, c'est-à-dire

d'une « science des âges »[134]. Quel que soit l'intérêt de cette proposition[135], elle pose en premier lieu le problème de savoir à l'intérieur de quelle discipline s'inscrira cette science des âges[136]. En deuxième lieu, tout en allant à l'encontre de la définition étymologique de la gérontologie, elle suppose manifestement la prise en compte des résultats du processus du vieillissement de chacun des âges, par exemple d'une « adultologie », avant d'analyser ceux qui se rapportent spécifiquement à la vieillesse.

0.2.2.2 Limites de la gérontologie comme science « objective »

La gérontologie s'est inscrite dès ses débuts dans le contexte d'une approche scientifique modelée sur les méthodes des sciences biomédicales. Par ailleurs, ce savoir multidisciplinaire a rencontré au cours de son développement des difficultés reliées d'abord au manque de consensus, tant à propos des concepts utilisés qu'à propos des questions clefs à débattre[137], puis à l'absence d'harmonisation des méthodes des diverses disciplines qui le composent. Ce sont ces lacunes que dénonce Zay lorsqu'il met en relief la controverse opposant les tenants de la gérontologie, intéressés par le vieillissement physiologique normal, aux tenants de la gériatrie, préoccupés par le vieillissement pathologique (p. 240).

Cependant, les critiques les plus vives concernant la prétention de la gérontologie à se constituer en science « positive », c'est-à-dire soutenue par des propositions vérifiées et des hypothèses systématiques (Philibert:1963:999), visent plus loin que la dénonciation de ces obstacles théoriques et méthodologiques. En mettant en évidence que le vieillissement humain n'est pas réductible au seul changement biophysiologique qui affecte l'organisme, elles interrogent les prémisses sur lesquelles se fonde la partialité qui a guidé jusqu'à récemment la gérontologie et la gérontologie sociale. C'est à travers cette remise en question d'un discours qui n'a pas réussi à poser adéquatement la question de la spécificité humaine, qu'il nous faut maintenant mettre en lumière les convictions, voire les

préjugés sur lesquels ont été élaborées les hypothèses de ce savoir, en nous arrêtant à deux exemples : le concept de déficit et la théorie du désengagement.

Le développement de la psychologie du vieillissement s'est d'abord articulé autour de l'hypothèse basée sur le concept de « déficit »[138]. Celle-ci supposait que les personnes étaient vouées à une dégradation avec l'âge, au sens où leurs aptitudes et leurs compétences intellectuelles, de même que leurs traits de personnalité, étaient soumis à un processus inexorable de diminution.[139] Entre 1950 et 1970, des recherches empiriques ont établi que ce concept s'appuyait sur des travaux entachés d'erreurs de méthodes : la thèse d'un fléchissement général au plan intellectuel, même au niveau de l'« intelligence fluide »[140], n'a souvent été étayée qu'au moyen de données fournies par des comparaisons inadmissibles entre des groupes de sujets[141]. Des correctifs méthodologiques ont permis de reconnaître que les performances intellectuelles, comme les traits de personnalité, « sont bien plus en rapport avec les conditions sociales, écologiques et biologiques qu'avec l'âge de l'état civil » (Lehr:1979:50-51)[142].

Le deuxième exemple est fourni par l'une des théories psychosociologiques[143] du vieillissement développée par Cuming et Henry (1961:211) au début des années soixante, celle du « désengagement ». La thèse est que le désengagement serait un processus irréversible caractérisé par la rupture ou la détérioration des rapports entre l'individu et les autres membres de la société. Relevant de la tradition fonctionnaliste, la théorie stipule qu'il y a réciprocité du désengagement entre la personne âgée et le milieu social : le déclin de ses aptitudes empêche l'individu d'entretenir des rapports avec une société qui, en contrepartie, n'a pas besoin d'une personne dont les forces l'abandonnent. Comme le désengagement est nécessaire à la fois pour la société et la personne âgée, cette dernière serait « naturellement » incitée à se désengager pour permettre aux générations montantes de prendre le relais. En d'autres mots, il est « normal » que la personne âgée soit marginale.

Cautionnée par la gérontologie, cette thèse a donné lieu à un grand nombre de recherches et de débats entre les années soixante et soixante-dix[144]. Les critiques les plus radicales à son égard mettent en lumière ses fondements biologiques. Or, soutient Birren (1996:75), toute théorie reliée aux déficits et aux pertes et édifiée essentiellement sur un argument biologique relève d'une perspective ségrégationniste correspondant à l'âgisme[145] dans le cas des personnes âgées, elle vise à assujettir leurs besoins à ceux des groupes dominants[146]. En ce sens, la non-participation des personnes âgées n'est-elle pas plutôt le résultat de la production sociale de la marginalité qui les maintient dans un état de passivité et de dépendance (Massé et Brault:1984:13) ? Comme le souligne Carette (2002:63) :

> Qui ou qu'est-ce qui fabrique à terme des invalides physiques ou mentaux ou sociaux ? La fatalité, un Dieu méchant ou l'absence de prévention ? le capricieux hasard ou l'absence d'éducation sanitaire ? Qui ou qu'est-ce qui fabrique les grabataires d'aujourd'hui et de demain, sinon l'indifférence, l'incompétence mais aussi les nuisances ou la simple précarité dans les conditions de travail et le cynisme dans la gestion des ressources humaines [...] ?

Paradoxalement, le savoir gérontologique n'a donc pas été à l'abri de considérations âgistes qui témoignent d'une culture environnante. Car si, à l'encontre des autres formes de « différence », l'âge touche <u>toutes</u> les personnes, l'idéal proposé par la mentalité occidentale n'est pas tant d'intégrer les différentes composantes du cycle de la vie mais de préserver, jusqu'à la fin, les caractéristiques de la jeunesse (Noël:1989:94). Sur la question de l'âge, les images culturelles traduisent ce que Friedan, à la suite de Fischer (1977), appelle une gérontophobie latente[147] : phénomène qui exhorte à conserver, à tout prix et jusqu'à la fin, les caractéristiques de la phase initiale de l'existence. Ce phénomène est amplifié par les spécialistes en gérontologie eux-mêmes, assure Friedan (1995:56), dans la mesure où ils s'attardent aux problèmes du vieillissement plutôt qu'à diffuser les résultats d'études innovatrices illustrant des changements positifs pouvant survenir et compenser largement les déficiences dues à l'âge[148]. Si la gérontologie est influencée par l'archétype de la jeunesse, ne risque-t-elle pas, en

s'attardant à retarder le processus du vieillissement au lieu de s'interroger sur ce qu'il signifie, d'aller à l'encontre de son champ de recherche (Hillman:2001:99) ?

C'est en vue de dépasser les limites d'un savoir relevant exclusivement de l'approche fondée strictement sur les méthodes quantitatives qu'au cours de la décennie quatre-vingt-dix s'est développé le courant de recherche relevant des « humanities »[149]. Basant leurs préoccupations sur la question fondamentale formulée par Philibert, les « humanities » visent à élargir la problématique en montrant que le vieillissement n'est pas fatalement synonyme de déclin ou de régression. Cette nouvelle approche convie d'autres disciplines extrascientifiques axées sur l'interprétation, l'évaluation et la connaissance de soi, telles l'histoire, la littérature et la philosophie, à comprendre d'une façon plus globale ce que signifie le fait de vieillir[150].

Essentiellement, il s'agit de conceptualiser la thématique à partir de la signification interprétative qu'en donnent les personnes elles-mêmes, au cours de leur maturité et de leur vieillesse[151]. Les journaux intimes et les mémoires[152], entre autres, foisonnent d'exemples positifs permettant d'analyser les ressources et le potentiel requis pour un vieillissement réussi[153]. L'apport de témoignages sur cette question existentielle, en explorant de nouvelles façons d'aborder le vieillissement et la vieillesse, devra constituer une condition de base nécessaire à l'avancement des études théoriques et empiriques. De même, il y a lieu de croire que ces données différentes pourront atténuer les stéréotypes, les mythes et les images négatives sur la vieillesse et le vieillissement, qui représentent autant de phénomènes reliés directement à l'âgisme (Achenbaum:27-30; Schwartz:215; Birren:1996:75-80).

Mais l'ouverture de la gérontologie à des approches qualitatives guidées par des perspectives moins négatives suffit-elle à lui reconnaître un caractère plus objectif ? De qui parle-t-on, en effet, lorsqu'on se réfère au « vieillissement

humain », à la vieillesse et à la personne âgée ? En d'autres termes, la vieillesse a-t-elle un sexe ? Ainsi, demande Fuller, peut-on imaginer un ethnologue découvrant une nouvelle tribu tout en ignorant dans ses travaux 59 %[154] de ses membres ? C'est exactement, affirme l'auteure, ce que la gérontologie a fait en donnant la préférence aux échantillons masculins dans ses grandes études longitudinales[155]. N'est-ce pas là un biais méthodologique d'une importance cruciale, lorsque l'on sait que la féminisation de la vieillesse constitue une des données majeures de la gérontologie, étant donné l'espérance de vie plus élevée des femmes ? La gérontologie serait-elle sexiste, plus précisément gyniste[156], ainsi que le prétend Charpentier (p. 37) ?

0.2.3 Apport de disciplines « extrascientifiques » au champ gérontologique

L'analyse des documents gérontologiques a révélé l'absence de la philosophie à l'intérieur du champ gérontologique, ce qui incite à discuter de l'intérêt d'une analyse philosophique en ce domaine. De plus, la pseudo-universalité du discours gérontologique renvoie à la nécessité de soulever la question de l'identité sexuelle. C'est autour de ces enjeux qu'en réponse aux lacunes soulevées, nous proposons une esquisse de l'apport de disciplines extrascientifiques à la problématique du vieillissement et de la vieillesse.

0.2.3.1 Contribution de la philosophie à une clarification conceptuelle

Au plan définitionnel, la gérontologie souffre d'une absence de consensus, entre autres sur le concept de vieillesse. En effet, les vieillissements différentiels brouillent les repères lorsqu'il faut la définir et surtout en fixer le seuil (Paillat:1991:3). De plus, vise-t-on l'étude des personnes âgées individuellement ou collectivement ? Parle-t-on de la vieillesse comme étape de la vie ou comme échelon d'âge (Philibert:1984:20) ?[157] Fait-on le procès des pertes ou met-on en évidence les acquis développés au cours du vieillissement ? Non seulement ces

questions n'ont pas toujours reçu les mêmes réponses, mais souvent elles ne sont même pas toujours clairement formulées. D'où, plusieurs définitions sont à élaborer ou à reconsidérer[158].

La réflexion philosophique peut tenter de combler cette carence au plan de la clarification conceptuelle des notions de base que l'on retrouve dans les recherches en gérontologie. Dans la mesure où elle met l'accent sur des considérations quantitatives, la gérontologie, comme toute « science » humaine ayant les mêmes visées, se trouve plutôt démunie (méthodologiquement) lorsqu'elle utilise des notions qui débordent le domaine du strictement mesurable. Or, avant de mesurer les facteurs constitutifs de la vieillesse, il faut savoir ce que signifie ce terme[159]. C'est ici que la philosophie peut mettre à contribution son expertise : sa tâche, en effet, est d'élucider les concepts, de progresser vers une meilleure définition en évaluant de façon critique les arguments, voire les présupposés sur lesquels s'appuient les définitions existantes (Philibert:1963:37-38). C'est précisément ce que souligne Guy Bouchard (1987a:364) en affirmant la nécessité, pour toutes les disciplines et les études qui s'expriment en langage courant, d'inclure une étape d'analyse discursive de leurs définitions fondamentales. À cet égard, il a développé une méthode, celle du champ définitionnel, qui permet de dégager les principaux enjeux théoriques et idéologiques articulant un champ discursif donné. En l'occurrence, cette grille d'analyse nous conduira à repérer, puis à combiner systématiquement les éléments fondamentaux dont les diverses approches de la vieillesse et du vieillissement n'examinent que des segments particuliers. Grâce à cette méthode, nous pourrons ainsi reconstruire les principales conceptions du vieillissement/vieillesse.

0.2.3.2 Importance d'une approche féministe

Aujourd'hui, « être vieux, c'est être vieille » : cette boutade, reprise par plusieurs (Abu-Laban:1984:74; Jaspard et Massari:1990:539; Marcil-Gratton:1990:131), ne fait que traduire l'état de la structure démographique des pays industrialisés. Toutefois, des préjugés concernant la vieillesse féminine, issus de la tradition aristotélicienne et transmis depuis des siècles, cautionnent encore la loi du double standard : est-il même possible de comparer les rides des hommes à celles des femmes (Paillat:1991:3) ? Malgré son espérance de vie plus élevée, la femme serait déclarée vieille beaucoup plus tôt que l'homme : si le seuil de sa vieillesse atteignait la mi-trentaine au 18e siècle, celui de la ménopause continue encore à marquer symboliquement sa « première mort » et ce, même au sein du savoir gérontologique (Wheeler:1997:2).

Tout en représentant la majeure portion des gens âgés, les femmes sont quasi invisibles pour les chercheurs en gérontologie. En faisant référence aux nombreuses recherches qui ont tout simplement omis la variable « femme » lors de la cueillette des données, Burwell (1984:186-189) montre comment les femmes âgées sont sous-représentées comme sujets d'étude. Encore pire, ajoute-t-elle, est la généralisation des résultats de ces études à l'ensemble des personnes âgées, comme s'il n'existait aucune différence entre les deux sexes. Comme l'observe Beth Hess (1990:XI-XII) :

> I became aware, along with many others [...] that researchers and theorists had managed to ignore one cardinal reality of growing old : that more women than men survived to old age in modern industrial societies, and that the existing literature failed to reflect this fact [...]. At this moment, I think we can say that it is a rare gerontologist indeed who fails to take gender into account in doing research, although in their zeal to appear nonsexist, many will speak of « the older person », sex unspecified.

Or, les problèmes de la vieillesse dans le monde industrialisé sont essentiellement les problèmes des femmes âgées. Même si leur espérance de vie est plus longue[160], elle comporte de multiples désavantages : la pauvreté[161], la maladie[162], l'abus[163], le veuvage[164], l'isolement[165], voire la détresse

psychologique[166]. Conséquemment, la qualité de vie des femmes âgées, des femmes très âgées particulièrement, est souvent inférieure à celle des hommes de la même classe d'âge (Van Zonneveld:1980:103)[167]. Toutefois, bien que la majorité des personnes âgées soit constituée de femmes, la plus grande partie de la gériatrie a porté exclusivement sur les hommes (Cohen:1984:9). Cette occultation des femmes est encore plus étonnante lorsqu'on sait que c'est d'abord le corps de la femme âgée qui a été au centre des premières observations gériatriques (Katz:1999:120). En effet, ce sont exclusivement les femmes qui ont fait l'objet des recherches de Charcot, lequel a exercé une médicalisation poussée de leur corps. Il a surtout, affirme Perrot (1998:419), problématisé la sexualité féminine « jusqu'à la dépossession de soi qu'est l'hystérie ».

En considérant tous ces aspects qui influent sur le processus du vieillissement féminin, processus à travers lequel la société renvoie à la femme vieillissante et âgée une nouvelle image d'elle-même délimitée par les perspectives d'un racisme âgiste et sexiste (Puijalon et Trincaz:2000:48-69), on ne peut que reconnaître la nécessité d'une gérontologie différentielle selon la variable sexuelle[168], voire d'une gérontologie féministe. Seule une grille féministe, qui resitue systématiquement l'analyse des phénomènes selon la variable sexuale, permet de faire sortir les femmes vieillissantes et âgées de l'invisibilité. Elle permet surtout, en interrogeant les données du contexte social, d'ouvrir à une lecture différente des phénomènes entourant le vieillissement et la vieillesse des femmes. À titre d'exemple, alors qu'il est proposé aux deux sexes, le bénévolat est une activité assurée majoritairement par les femmes âgées (Charles:2002). Un deuxième exemple concerne la prise en charge des soins familiaux. Outre leurs obligations familiales auprès de leurs enfants[169], les femmes sont de plus en plus interpellées par les exigences de leurs ascendants. Or, c'est à l'intérieur d'une telle lecture que plusieurs auteurs[170] soulignent que la responsabilité féminine de cette prise en charge, clairement associée à une fonction de soin construite socialement, risque de freiner le processus de libération des femmes[171].

Si, historiquement, les luttes féministes ont permis aux femmes d'accéder à certains droits, il leur reste, d'après Jaspard et Massari (1990:549), à conquérir le plus difficile : le droit de vieillir. Eu égard au vieillissement et à la vieillesse, les relations entre hommes et femmes sont donc le lieu d'un enjeu considérable, qui doit s'inscrire dans une optique féministe (Abu-Laban:1984:60; CSF:1999:4).

0.2.3.3 Élargissement à des prospectives «autres»

En négligeant longtemps de recourir à ce que Philibert appelle la littérature « extrascientifique » sur le vieillissement, soit le mythe, les arts, les lettres et les images, la gérontologie s'est privée d'hypothèses, de concepts et de symboles qui auraient pu orienter différemment ses questions. Comment parvenir à une meilleure compréhension de ce que signifie le fait de vieillir, alors que trois mille ans d'histoire montrent que l'être humain a toujours haï et craint la vieillesse (Zay:1984:106) ? Comment se débarrasser des images figées qui imprègnent la notion du vieillissement, analysé à partir d'un seul modèle : celui du déclin et de la détérioration (Levet-Gautrat:1987:4; Laforest:2002:27) ? Au lieu d'aborder le vieillissement comme un problème, n'y aurait-il pas lieu de reprendre sur d'autres bases l'analyse de l'expérience du vieillissement humain, en posant la question autrement : de quelle façon promouvoir l'apport des personnes âgées à la communauté humaine ?

Dans un nouveau contexte sociétal où les étapes de l'existence sont bouleversées et où la répartition des âges est remise en cause, comment la philosophie peut-elle contribuer à analyser ce que Rosenmayr (1984:33-35) appelle un « nouveau potentiel pour une liberté sur le tard » ? Si la philosophie est « un commencement dans l'élucidation »[172], elle peut aussi concourir à établir comment la dimension « autre » de la pensée peut aider à comprendre la problématique de la vieillesse et du vieillissement. En effet, la perspective politique peut se déployer autant dans les écrits réalistes que dans les écrits utopiques (Prélot:3-4, 7-9)

relevant d'une politique autre mettant en scène des sociétés meilleures. Non pas, comme le souligne Gaullier (1988:224), en anticipant une société sans âges, mais plutôt en amorçant une réflexion sur la liberté à tout âge et à travers les âges. C'est en cela que consiste l'apport d'une philosophie politique « autre », c'est-à-dire susceptible de développer des solutions qui dépassent la société telle qu'elle est afin que les personnes vieillissantes s'y sentent à leur place.

Mais la philosophie, à l'instar de la gérontologie, s'est inscrite la plupart du temps dans une perspective pseudo-universelle. Aussi, autant il est nécessaire de réarticuler la philosophie politique en tenant compte des problèmes nouveaux soulevés par le vieillissement et la vieillesse, autant il est essentiel d'orienter notre travail vers une philosophie soucieuse de réinvestir la moitié du genre humain, vers une philosophie d'inspiration féministe. D'une part, en intégrant systématiquement la variable sexuelle, la perspective féministe permet de renouveler radicalement le discours politique. En tant que théorisation critique sur les conditions d'existence des femmes, entre autres sur leur statut et leurs rôles après la période de reproduction, l'approche féministe est indispensable pour corriger la pseudo-neutralité qui a trop souvent caractérisé l'analyse philosophique[173].

D'autre part, en prenant le point de vue des personnes âgées comme victimes de discrimination systémique, une critique radicale comme celle de l'analyse féministe remet en question les données sur lesquelles se fonde leur oppression, tout comme celles cautionnant le double standard relié à l'âge et au sexe. L'approche féministe permet ainsi d'élargir la dimension prospectiviste en sollicitant des solutions fondées sur des paradigmes différents de ceux qui ont été adoptés jusqu'à récemment[174]. Elle peut donc conférer une portée heuristique et éthique à notre thématique.

0.3 Synthèse

Jusqu'à l'avènement de la gérontologie sociale, la gérontologie et la gériatrie ont occupé le domaine du savoir sur le vieillissement et la vieillesse et, dans le sillage des premiers travaux scientifiques entrepris entre les 17e et 19e siècles, les recherches biomédicales ont défini ce champ de connaissances en accaparant la majeure partie de la production scientifique[175]. Voisines et complémentaires à l'origine, la gérontologie et la gériatrie ont dû tenir compte par la suite de la gérontologie sociale qui, dès ses débuts, s'est nettement distinguée de la gérontologie. La tendance de la gérontologie à englober dans son champ la gériatrie a provoqué une certaine ambiguïté en ce qui concerne son objet, ambiguïté qui s'est accrue davantage lorsque la gérontologie sociale a envahi de plus en plus le champ du savoir. En remettant en question les théories de la sénescence inspirées unilatéralement de la biologie, la gérontologie sociale a mis de plus en plus l'accent sur une approche intégratrice, incluant les aspects physiques et psychologiques.

Si l'on retient les distinctions importantes, voire le clivage, que certains établissent entre les sciences biomédicales et les sciences sociales, et si, par ailleurs, la gériatrie est considérée par certains auteurs comme relevant exclusivement de la médecine, quelles sont les autres branches de la gérontologie ? La biologie et la biopsychologie ? Si, en outre, la gérontologie sociale empiète de plus en plus sur le terrain de la gérontologie par des préoccupations reliées au domaine biopsychologique, y a-t-il lieu de croire que celle-ci est en voie d'usurper tout simplement un terme plutôt qu'un champ d'étude donné ?

Depuis les années '90, l'introduction d'approches parallèles distinctes de la voie scientifique de la gérontologie, de la gériatrie et de la gérontologie sociale, a permis d'ouvrir des pistes à d'autres façons de définir le vieillissement et la vieillesse. À cet égard, la démarche philosophique peut, d'une part, aider à la clarification définitionnelle. D'autre part, elle peut aussi collaborer à la définition de valeurs « autres ». En tant qu'étude de la liberté et du bonheur, la philosophie ne peut se soustraire à la redéfinition d'une conception de l'être humain qui accorde la pleine humanité à l'individu tout au long de son vieillissement. En d'autres mots, une philosophie soucieuse de conférer le statut de dignité humaine à toutes les personnes peut-elle se limiter au seul esprit d'un individu adulte, masculin et en bonne santé (Gaullier:1988:199)[176] ? Le thème du vieillissement/vieillesse n'apparaît-il pas fondamental pour une philosophie politique qui se préoccupe des problèmes de la société actuelle et qui tente d'y apporter des solutions ?

On a vu que le vieillissement sociétal n'est pas sans susciter des interrogations et des inquiétudes alimentées par une gérontophobie provenant, à l'instar du sexisme et du racisme, de l'âgisme (Kuhn:1980:62). Face à une vision alarmiste, enracinée dans la lecture de la situation actuelle des personnes âgées et prévoyant une multiplication des problèmes, de quelle façon peut-on recréer un discours plus optimiste (Marcil-Gratton:1987:5-6, 21) ? Et puisque la vieillesse est encore majoritairement féminine, « si le rapport femmes/hommes chez les personnes âgées était différent, la perception des personnes âgées serait-elle aussi négative » (Lavigne:1990:21) ? Ce n'est qu'en fonction d'une critique radicale, comme celle de l'optique féministe, qu'une philosophie politique peut réviser en profondeur l'analyse de la vieillesse.

Dans une première partie, nous montrerons donc d'abord comment s'opérationnalise la méthode du champ définitionnel en présentant l'application qu'en a faite Bouchard aux concepts d'utopie et de féminisme[177]. Le deuxième chapitre proposera par la suite une application systématique de la méthode aux

deux concepts clés de la gérontologie, le vieillissement et la vieillesse, afin de dégager les éléments à discuter pour construire une ou des conceptions pertinentes. Le troisième chapitre conduira à examiner les présupposés et le cadre sociétal sous-jacents à la définition retenue. Plus particulièrement, nous interrogerons les conceptions de la nature humaine que véhicule ladite définition.

La deuxième partie, dédiée à l'analyse d'un corpus de textes principalement fictifs, visera à identifier les principaux types de sociétés idéales mettant en relief des modèles susceptibles de mener à l'amélioration du sort des personnes âgées. Au cours du chapitre quatre, nous examinerons, au moyen d'une critique féministe, un corpus de textes mettant en relief le modèle de société androcratique. Les cinquième et sixième chapitres présenteront les deux principaux modèles qui, dans une perspective féministe, s'opposent à l'androcratie : les sociétés gynocratique/gynocentrique et androgynocratique. En illustrant des paradigmes qui montrent les possibilités d'un monde « autre » que celui d'une société patriarcale au sein de laquelle la variable « âge » donne lieu à une forme spécifique d'oppression[178], ces deux chapitres se situent d'emblée dans une perspective hétéropolitique et féministe[179].

TABLEAUX

Tableau 0.1
Collectifs et hyper-thèmes

SOURCES (Hyper-thèmes/ thématiques) no document	BINSTOCK (4/25) 1	BIRREN (4/24) 2	TIBBITTS (3/19) 3	BIRREN (4/28) 4	COYLE (5/29) 5	HOOYMAN (5/19) 6	COLE (4/20) 7	FULLER (7/33) 8	ESPRIT (5/23) 9	Inst. of G. (4/12) 10
	L'état du champ (4)	Bases de la recherche sur le vieillissement (3)	Les bases et la théorie du vieillissement sociétal (6)	Théorie et mesure de la psychologie du vieillissement (3)	Perspectives historiques et théoriques (5)	Le champ de la gérontologie sociale (4)	Vieillissement, vieillesse et personnes âgées dans l'histoire (4)	Profil de la femme âgée (6)	Repères : Qu'est-ce que vieillir? (2)	Le statut de la femme âgée aujourd'hui (4)
	Vieillissement et structure sociale (7)	Bases biologiques du vieillissement (6)	L'impact du vieillissement sur les activités individuelles et sur les rôles sociaux (6)	Influences des comportements et vieillissement (4)	Enjeux économiques (3)	Le contexte physiologique du vieillissement (3)	Vieillissement, spiritualité et religion (4)	Socialisation (3)	De la ségrégation à l'action sociale (8)	Mécanismes pour changer (2)
	Facteurs sociaux et institutions sociales (7)	Vieillissement et milieux environnementaux (5)	Le vieillissement et la réorganisation de la société (7)	Processus comportementaux du vieillissement (15)	Santé, psychologie et enjeux de vie (9)	Le contexte psychologique du vieillissement (3)	Expression artistique, créativité et représentation de l'âge (5)	Faits et erreurs biologiques (4)	La vieillesse se soigne-t-elle ? (4)	Ressources pour changer (4)
	Vieillissement et intervention sociale (7)	Caractéristiques psychologiques du vieillissement (10)		Applications à l'individu et à la société (6)	Enjeux raciaux, ethniques et démographiques (5)	Le contexte social du vieillissement (7)	Gérontologie humaniste (7)	Liens sociaux (7)	Vieillesse et travail (3)	Statut de la femme demain (2)
					Relations (7)	Le contexte sociétal du vieillissement (2)		Femmes et institutions sociales (8)	Durée de l'homme (6)	
								Modes de vie alternatifs (3)		
								Un regard prospectif : la vieillesse de demain (2)		
AXES DE RECHERCHE	**sc. sociales/ sociologie**	**bidisciplinaire bio/psycho**	**sc. sociales/ sociologie**	**mono/ psychologie**	**condition féminine**	**multi/ sc. sociales**	**multi/ « humanities »**	**condition féminine**	**multi**	**condition féminine**

Tableau 0.2A
Hyper-thèmes selon l'axe disciplinaire

Axe disciplinaire/ Dimension	Biologie	Psychologie	Sociologie	« Culture » (« humanities »)
Fondationnelle	2.1 Bases de recherche	2.1 Bases de recherche 4.1 Théorie et mesure	1.1 État du champ 6.1 Champ de la gérontologie sociale 3.1 Bases et théories	9.1 Repères (« qu'est-ce que vieillir »?)
Descriptive	2.2 Bases biologiques 6.2 Contexte physiologique du vieillissement social 9.3 La vieillesse se soigne-t-elle?	2.3 Vieillissement et milieux environnementaux 2.4 Caractéristiques 6.3 Contexte psychologique du vieillissement social 4.2 Influences des comportements 4.3 Processus comportementaux	1.2 Vieillissement et structure sociale 1.3 Facteurs sociaux et institutions sociales 1.4 Vieillissement et intervention sociale 2.3 Vieillissement et milieux environnementaux 6.4 Contexte social 6.5 Contexte sociétal 9.1 Repères (« qu'est-ce que vieillir ? ») 9.2 De la ségrégation à l'action sociale 9.4 Vieillesse et travail	2.3 Vieillissement et milieux environnementaux 7.1 Vieillesse et personnes âgées dans l'histoire 7.2 Vieillissement, spiritualité et religion 7.3 Expression artistique, créativité et représentation de l'âge 9.5 Durée de l'homme
Prospective		4.4 Application à l'individu et à la société	3.2 Impact sur activités individuelles et rôles sociaux 3.3 Vieillissement et réorganisation de la société	7.4 Gérontologie humaniste

Tableau 0.2B
Hyper-thèmes selon l'axe ontologique

Axe disciplinaire/ Dimension	Biologie	Psychologie	Sociologie	« Culture » (« humanities »)
Fondationnelle				5.1 Perspectives théoriques et historiques
Descriptive	8.1 Profil 8 3 Faits et erreurs 5 3 Santé	8.1 Profil 5.3 Psychologie	8.1 Profil 8.2 Socialisation 8.4 Liens sociaux 8.5 Femmes et institutions sociales 5.2 Enjeux économiques 5.4 Enjeux raciaux, ethniques et économiques 10.1 Statut de la femme âgée aujourd'hui 5.5 Relations	5.3 Enjeux de vie
Prospective	10.2 Mécanismes pour changer 10.3 Ressources pour changer 10.4 Statut de la femme demain 8.6 Modes de vie alternatifs 8.7 Regard prospectif · la vieillesse de demain			

Tableau 0.3
Remaniement des thématiques en fonction des sous-thèmes :
Listes initiales (8, 6)

FULLER (33 chap.)		HOOYMAN (19 chap.)	
THÉMATIQUES	**MODIFICATIONS**	THÉMATIQUES	**MODIFICATIONS**
1. Profil de la femme âgée	1. Stéréotypes	1. Le champ de la gérontologie sociale	1. Démographie 2. Histoire et ethnographie : images culturelles et stéréotypes 3. Interactions sociales
2. Socialisation	2. Processus de socialisation	2. Le contexte physiologique du vieillissement social	4. Biologie 5. Santé et maladies physiques
3. Faits et erreurs biologiques	3. Géropsychiatrie 4. Sexualité 5. Ménopause	3. Le contexte psychologique du vieillissement	6. Intelligence, mémoire et réminiscence 7. Maladies mentales 8. Adaptation et personnalité
4. Liens sociaux	6. Mariage 7. Retraite 8. Veuvage 9. Famille, amitiés et voisinage	4. Le contexte social du vieillissement	9. Réseaux socioaffectifs : famille, couple, amitiés, voisinage 10. Logement et modes de vie 11. Statut socioéconomique et rôles : transition travail/retraite 12. Mort, deuil et veuvage 13. Race et minorités ethniques 14. Femmes âgées
5. Femmes et institutions sociales	10. Formation 11. Féminisme et femmes âgées 12. Sécurité sociale, pauvreté et loi 13. Religion	5. Le contexte sociétal du vieillissement	15. Politiques et programmes sociaux 16. Religion 17. Défis d'avenir
6. Modes de vie alternatifs	14. Logement et modes de vie alternatifs		
7. Le statut futur des aînées	15. Défis pour l'avenir		

Tableau 0.4
Thématiques et sujets apparentés :
Liste-type (Hooyman)

	THÉMATIQUES	SUJETS APPARENTÉS
1	Démographie	Espérance de vie; accroissement de la population âgée; durée de vie; longévité; ratios de dépendance; vieillissement sociétal
2	Histoire et ethnographie : images culturelles et stéréotypes	Représentations; images culturelles et transculturelles; histoire et stéréotypes; attitudes discriminatoires
3	Vieillissement et interactions sociétales	Théories sociales du vieillissement (activité, désengagement, continuité, etc.); interaction individu/société
4	Biologie	Changements sensoriels; forces et habiletés physiques; neurophysiologie; morphologie
5	Santé et maladies physiques	Maladies chroniques; incapacités; autonomie (ou perte); morbidité; dépendance
6	Intelligence, mémoire et réminiscence	Habiletés ou performances cognitives; apprentissage
7	Maladies mentales	Dépressions chroniques; suicide; démence; drogues; psychopathologie
8	Adaptation et personnalité	Concept de soi; estime de soi; créativité; développement
9	Réseaux socioaffectifs : famille, couple, amitiés, voisinage	Réseaux de soutien; environnement affectif; aidant(e)s naturel(le)s; intergénérationnel; « génération sandwich »
10	Logement et modes de vie	Institutionnalisation; « single room occupant » (SRO); communauté; victimisation; abus; crime; négligence; isolement; solitude
11	Statut socioéconomique et rôles : transition travail/retraite	Aspects économique; emploi et discrimination; modifications ou pertes de rôles; pauvreté (jeunes et vieux; femmes âgées); loisirs; bénévolat
12	Mort, deuil et veuvage	Perte; processus de deuil; dignité
13	Race et minorités ethniques	Populations à risque; différences sociales; problèmes spécifiques; inégalités
14	Femmes âgées	Population à risque; groupe spécifique; problèmes spécifiques, différences sociales; inégalités
15	Politiques et programmes sociaux	Politique de logement; programmes de sécurité du revenu; systèmes de pensions; politiques et programmes de santé; médicaments; protection et loi
16	Religion	Dimension spirituelle ; foi
17	Défis ; modes de vie alternatifs ; valeurs, éthique	Prospectives; regard sur l'avenir; changements
	AJOUT DE THÉMATIQUES	
18	Étapes du cycle de vie et développement	Approche développementale selon les âges de la vie
19	Pouvoir gris	Pouvoir de contestation; pouvoir de consommation; associations d'aînés; gérontocratie
20	Âgisme/sexisme	Double standard selon l'âge et le sexe; discrimination fondée sur l'identité sexuale au cours du vieillissement (surtout pour les femmes)
21	Féminisme et vieillissement des femmes	Mouvement de libération des femmes et condition des femmes âgées; préoccupations féministes à l'égard du vieillissement
22	Sexualité	Hétérosexualité; homosexualité; absence de sexualité (surtout pour les femmes)
23	Ménopause (vs andropause)	Hormonothérapie; deuil précoce
24	Éducation	Formation; éducation permanente; universités du troisième âge (UTA)
25	Victimisation, abus, crime	Population âgée : population à risque; exploitation
26	Bilan de vie	Rétrospective

Tableau 0.5
Gérontologie et thématiques

Biologie	Psychologie	Sociologie			Culture
		Structure économique	Structure (para-) familiale	Structure sociopolitique	
♦ biologie proprement dite (anatomie, physiologie, neurophysiologie ; changements sensoriels, etc.) : **Th.4** ♦ médecine de la vieillesse (maladies chroniques, incapacités, pertes d'autonomie) : **Th.5** ♦ sexualité : (ménopause) : **Th.22 ; Th.23**	♦ description « normale » : . capacités psychiques (intelligence, mémoire, etc.) : **Th.6** ♦ personnalité (concept de soi, estime de soi, créativité, développement : **Th.18** adaptation, personnalité, géropsychanalyse) : **Th.8** . bilan de vie : **Th.26** ♦ description « pathologique » (dépressions chroniques), suicide, démence, psychopathologie, géropsychiatrie) : **Th.7**	♦ démographie (espérance de vie, vieillissement démographique, longévité humaine, etc.) : **Th.1** ♦ logement et modes de vie : **Th.10** ♦ statut économique .travail/retraite .emploi et vieillissement .pauvreté (jeunes, vieux et femmes âgées), .modification ou perte de rôles (loisirs, bénévolat) **Th.11**	♦ personne non isolée (mariage, vivant avec une ressource aidante ou bénéficiant du soutien d'un réseau socioaffectif) :**Th.9** ♦ personne isolée ou en voie de l'être (veuvage, institution, isolement, absence de sexualité, victime possible de négligences, d'abus et/ou de crimes) : **Th.12 ; Th.25**	♦ impact du pouvoir sur les personnes âgées : .programmes de sécurité du revenu (pensions) .politiques et programmes de santé : **Th.15** .protection légale vs victimisation (abus et crimes) : **Th.25** ♦ participation des personnes âgées au pouvoir : .pouvoir de consommation .pouvoir de contestation .associations d'aînés .gérontocratie : **Th.19**	♦ images et stéréotypes (représentations, attitudes discriminatoires, normes de la beauté) :**Th.2** ♦ histoire de la vieillesse et des personnes âgées : **Th.2** ♦ participation des personnes âgées à : .religion et spiritualité :**Th.16** .créativité : **Th.8** .éducation permanente et UTA : **Th.24**
♦ **vieillissement et interactions sociétales : Th.3**					
♦ femmes âgées, races et minorités ethniques : **Th.13 ; Th.14** ♦ défis (modes de vie alternatifs), valeurs, éthique : **Th.17** ♦ âgisme et sexisme (double standard) : **Th.20** ♦ féminisme et vieillissement/vieillesse : **Th.21**					

NOTES

INTRODUCTION

1. Comme le constate Hamel (1999:30) pour la catégorie de la jeunesse.

2. Grâce à la révolution médicale (la vaccination, la prévention sanitaire et les antibiotiques) consécutive aux découvertes de Pasteur, lequel formulait en 1865 la théorie bactériologique des maladies infectieuses. Cf. Keeton (1987:118).

3. Au besoin, nous apporterons des précisions lexicales sur certains concepts en nous référant principalement au *Glossaire international de gérontologie sociale* (GIGS:1985), qui offre l'avantage d'une comparaison avec la terminologie anglaise.
   Distinguons dès maintenant quatre concepts qui ne doivent pas être confondus : espérance de vie (*life expectancy*) ; espérance de vie à la naissance (*life expectancy at birth*) ; longévité (*life span*) ; durée de vie (*longevity*). Le premier correspond au nombre moyen d'années restant à vivre pour les personnes d'un âge donné, compte tenu des taux actuels de mortalité par âge ; le second, au nombre moyen d'années restant à vivre aux nouveaux-nés d'une année donnée (cohorte de naissances), compte tenu des taux actuels de mortalité par âge. Le troisième indique l'âge (ou la fourchette d'âge) auquel parviennent les êtres humains dans des conditions optimales. La durée de la vie (ou durée de vie probable) est l'âge auquel, selon la table de mortalité, la moitié des éléments de la cohorte de naissance initiale sont décédés ou âge auquel la moitié des décès se sont produits. Même si cette expression n'a pas de définition quantitative officielle, elle s'exprime le plus souvent en termes d'espérance de vie.
   Ajoutons que la longévité correspond au nombre maximal d'années qu'un spécimen d'une espèce devrait vivre dans des conditions idéales (Zay:1981:316). Celle de l'espèce humaine serait d'environ 115 ans (Duchêne et Wunsch:1990:325).

4. Cette notion se traduit par l'augmentation du poids relatif des personnes âgées (60 ou 65 ans) parmi l'ensemble de la population, alors que l'effectif des jeunes diminue. Dû principalement à la baisse de la natalité, le vieillissement est aussi accentué par la croissance de l'effectif des plus âgés (75 ans et plus).

5. Comme le sexe, l'âge est un élément structurant d'une société. Cf. Rosenmayr (1983:89).

6. Simmons 1945, cité dans Tibbitts (1963:354).

7. Particulièrement, les observations biophysiologiques d'Hippocrate et d'Aristote pour la période grecque avant notre ère, de même que celles de Galien pour la période romaine. Cf. Freeman (1979a:17-26).
Pythagore est un des premiers à présenter une théorie des âges de la vie correspondant aux saisons, où la vieillesse est associée à l'hiver et au froid. Manque de chaleur, manque d'humidité naturelle due à l'excès de phlegme, manque d'huile, manque de sève, telles sont en général les explications qu'apportent les théories anciennes sur le vieillissement. Cf. Gutton (1988:13).

8. Notamment, les conceptions de Platon et d'Aristote, qui seront présentées dans la deuxième partie. À préciser que Jaeger (1992:5) établit une distinction entre les théories anciennes, dont le point de départ est philosophique, et les théories modernes, qui se basent sur des concepts scientifiques.

9. Entre autres, les thèmes reliés à la quête de la prolongation de la vie, dont celui de la réjuvénation exprimé souvent par la fontaine de jouvence.

10. Freeman décrit neuf périodes dans la connaissance scientifique de la vieillesse au cours des cinq derniers millénaires, à partir de l'emploi du terme « gérocomie ». Il présente dans son ouvrage cent textes écrits choisis parmi les cinq mille titres qu'il a recensés.

11. Sous l'influence de Bertillon et de Quêtelet (18e siècle), le développement de la statistique est reconnu comme la condition d'une approche rationnelle de toute science de la longévité : Cf. Guillerme (1964:29).

12. Notons que l'apport de Francis Bacon est considéré par Freeman comme inaugural dans le domaine scientifique du vieillissement. Pour Bacon, la vieillesse est une rupture du pouvoir de réparation des tissus. Dans son livre portant sur le vieillissement : *Historia Vitae et Mortis*, il préconise, en vue de prolonger la vie, de meilleures mesures d'hygiène. Il déconseille néanmoins l'excès en matière d'exercices physiques, persuadé que la durée de vie supérieure des femmes (phénomène amorcé au 16e siècle dans les classes supérieures) était reliée au fait qu'elles sont moins actives ! Cf. Freeman (1979a:11-16).

13. Notamment Simone de Beauvoir et Léopold Rosenmayr.

14. Ce philosophe a d'abord introduit la gérontologie sociale en France, au début des années soixante. Son appui au développement de la gérontologie, reconnu en France et aux États-Unis, concerne autant l'aspect définitionnel de la gérontologie que l'aspect critique.

15. Pseudo-neutralité mise en évidence par Bell (1983:46) et Jaggar (1981:18).

16. Une distinction s'impose ici entre « identité sexuelle » et « identité sexuale ». L'adjectif « sexual » désigne ce qui a trait à la différence entre les sexes sans connotation spécifiquement sexuelle et au-delà des déterminismes biologiques. Bouchard (1989b:49, n. 5 ; 1991a:142, n. 19) traduit « gender » par « identité sexuale » et appelle « sexualisation » le processus d'acquisition de celle-ci. Différente de l'identité sexuelle qui fait référence au sexe biologique (mâle et femelle), l'identité sexuale renvoie donc aux caractéristiques dites « masculines » ou « féminines » issues de la socialisation des êtres humains mâles et femelles en hommes et en femmes : elle correspond à ce qu'on appelle la « masculinité » et la « féminité » (masculin et féminin). Comme Simone de Beauvoir et Élisabeth Badinter l'ont souligné respectivement : « On ne naît pas femme » ; « On ne naît pas homme ». C'est ce vocabulaire que nous adopterons tout au long de notre travail.

17. Nous donnons des précisions sur ce terme plus loin (0.1.3).

18. Ou sur un indicateur équivalent comme « vieillesse », « vieillissement », « personnes âgées ».

19. C'est selon un ordre chronologique que nous nous référons aux créateurs des termes « gérontologie », « gériatrie », et « gérontologie sociale » : Metchnikoff (1903); Nascher (1909); Tibbitts (1954). Les dates renvoient à la première utilisation du mot.

20. Tibbitts (1963); Philibert (1963); Philibert (1980a et 1980b); Rosenmayr (1984); Zuniga (1988).

21. Atchley (1972); Junod et Martin (1977); Verzar (1977); Platt (1979); Lehr (1979); Schwartz (1979); Philibert (1982); Zay (1981); Sournia (1984); Philibert (1984); Glossaire International de Gérontologie Sociale (GIGS:1985); Levet-Gautrat (1985 et 1987); Harris (1988); Laforest (1989); Hooyman (1991); Jaeger (1992); Carette (1992); Ripon (1992); Lesemann et Martin (1993); Charpentier (1995); Novak (1996); Achenbaum (1996); Bourdelais (1997).

22. (Zay) ; (Sournia) ; (GIGS) ; (Harris) ; Maddox (1995) ; *Encyclopaedia Universalis* (EU:1995) ; Birren (1996).

23. Cole (1992).

24. La liste de ces ouvrages collectifs est présentée plus loin.

25. Dont la majeure partie relève des documents de la catégorie C.

26. Charpentier.

27. Sauf, parmi les 15 de cette catégorie, ceux de Rosenmayr et de Levet-Gautrat.

28. Seulement les quatre suivants : Schwartz ; Hooyman ; Cole ; Novak.

29. Tel est le cas de Lesemann, Charpentier, Bourdelais et Philibert. Leurs analyses sur une thématique spécifique seront examinées dans la partie critique.
À remarquer que la fréquence des références à Philibert (quatre jusqu'à maintenant, et une cinquième s'ajoutera dans la partie critique) a déjà été justifiée : voir p. 4 et n. 14.

30. Il s'agit des collectifs de Hooyman et de Cole.

31. Outre les informations sur les orientations fondationnelles de la gérontologie que comportent plusieurs documents, la monographie de Freeman (1979a) et le collectif de Gutman (1979) présentent, à partir d'une documentation considérable, des références sur les fondateurs reconnus dans le domaine. Nous nous limitons cependant à faire ressortir brièvement les éléments historiques soumis par plusieurs des textes du corpus. Ils feront l'objet de commentaires dans la partie autocritique.

32. Le terme « gériatrie » a été utilisé la première fois par Nascher en 1909 dans un article intitulé « Geriatrics ». Ce n'est toutefois qu'en 1914 que Nascher signe le premier ouvrage de médecine gériatrique, lequel présentait en grande partie une mise à jour des travaux de Charcot. Cf. Lawton (1979:29).

33. C'est-à-dire les phénomènes relevant du développement évolutif relié aux premières phases de la vie, particulièrement à l'enfance. À cet égard d'ailleurs, la médecine pédiatrique a d'abord connu les plus grands progrès en cette matière. Cf. Guillerme (1964:15).

34. La Société américaine de gériatrie (1942) et son périodique, *Geriatrics* (1946) ; la « Society of Gerontology » (1946) et son périodique, *The Journal of Gerontology* (1946). Cf. Freeman (1979a:139).

35. Ainsi que d'un groupe de chercheurs en gérontologie sociale de l'Université de Chicago. Cf. Lesemann (p. 15).

36. Dans un article publié la même année dans la revue *Geriatrics*. Cf. Carette (p. 1).

37. Havighurst et Allbrecht (1953) ; Tibbitts (1954) ; Donahue (1960). À signaler néanmoins que Tibbitts, issu du domaine des sciences sociales, est reconnu par d'autres (Philibert ; *Encyclopaedia Universalis* ; Zay) comme le fondateur de la gérontologie sociale. L'intérêt que Tibbitts porte à la dimension sociale du vieillissement se manifeste dès 1954, dans un article intitulé : *A Sociological View of Aging*.

38. En 1960, dix universités américaines sont dotées d'instituts de gérontologie, et huit ont institué des centres de recherche rattachés presque tous à une faculté de médecine ou à un département de biologie. Cf. Tibbitts (1963:364).

39. Selon la définition d'Atchley (p. 5), les aspects comportementaux sont la manifestation des aspects physiques et psychologiques dans le cadre d'un milieu donné. Ils embrassent les attitudes, les attentes, la motivation, l'image de soi, les rôles sociaux, la personnalité et l'adaptation à une situation.

40. La position de Laforest ne s'affirme pas explicitement à l'égard d'une division entre gérontologie et gérontologie sociale. L'auteur oppose simplement deux catégories de sciences : celles qui visent l'étude du vieillissement du point de vue quantitatif (sciences biologiques et médicales) et celles qui se préoccupent du point de vue qualitatif (les sciences psychosociales).

41. Comme l'entend Harris (p. 166).

42. D'après Rosenmayr (p. 29), la période de 45 à 60 ans est identifiée comme « *la phase clef* » de la gérontologie.

43. Dans l'article qu'il présente dans l'*Encyclopaedia Universalis* (p. 427).

44. Notons que cette opposition entre les disciplines dites scientifiques et les disciplines dites « extrascientifiques » repose essentiellement sur l'utilisation de méthodes différentes : quantitatives pour les premières et, pour les

secondes, qualitatives. La différenciation de ces deux perspectives ne doit cependant pas occulter que cette séparation est, à la limite, artificielle, dans la mesure où ces deux types de disciplines constituent des modes d'approche rigoureux, susceptibles d'engendrer des connaissances nouvelles et vérifiables.

45. Par exemple, le GIGS indique que la gérontologie sociale, tout en étudiant les aspects sociaux et psychologiques du processus du vieillissement, s'intéresse de plus en plus à la façon dont ces aspects sont liés au vieillissement biologique.

46. Utilisé pour la première fois par Tibbitts, ce terme vise à distinguer l'étude des aspects sociaux du vieillissement, et la collecte ainsi que la diffusion de l'information scientifique pouvant faciliter la solution des problèmes de l'avance en âge et du vieillissement démographique. Cf. Zay (p. 242).

47. Certains auteurs (Laforest:25; EU:425) ne voient pas la gérontologie comme une science spécifique et nouvelle mais comme une approche particulière des problèmes de la vieillesse et du vieillissement. Pour Jaeger, par contre, elle est à la fois une authentique spécialité et le contraire d'une spécialité, parce que multidisciplinaire. Cf. Jaeger (p. 123).

48. Les trois notes référentielles subséquentes identifient les documents selon leur ordre d'entrée.

49. (1)Binstock (1996) ; (2)Birren (1959) ; (3)Tibbitts (1960) ; (4)Birren (1990) ; (5)Coyle (1997) ; (8)Fuller (1980). Les collectifs de (6)Hooyman et de (7)Cole, déjà retenus (section 0.1), s'ajoutent à cette catégorie.

50. (9)Esprit (1963).

51. (10)The Institute of Gerontology (1973).

52. Ce collectif regroupe un ensemble de disciplines relevant tant des méthodes quantitatives que des méthodes qualitatives : la médecine (incluant la psychiatrie), la biologie, la démographie, le service social, la sociologie, l'ethnologie, la littérature et la philosophie, etc.

53. Tout en mettant l'accent sur les sciences sociales (13 chapitres), ce collectif présente aussi des aspects du vieillissement relevant de la physiologie (3 chapitres) ainsi que de la psychologie (3 chapitres).

54. Ce collectif regroupe des disciplines issues strictement des sciences humaines : l'histoire, les arts, la philosophie.

55. Contrairement à la catégorie b) qui inclut des disciplines autres que les sciences sociales, deux de ces collectifs (1 et 3) sont alimentés exclusivement par ce regroupement disciplinaire, dont principalement la sociologie.

56. L'ajout de l'axe ontologique à la répartition triadique des disciplines montre en effet que presque tous les documents portent sur l'homme : dans le schéma, ces textes correspondent à « H - », c'est-à-dire à ceux qui portent non expressément sur l'homme ; la variante opposée, soit « H+ », soulignerait la présence de documents portant expressément sur l'homme.

57. Plusieurs féministes ont dénoncé l'utilisation abusive du vocable « homme ». Selon Bersianik (1976:238), ce terme est loin d'être neutre : il constitue un terme générique qui n'embrasse en effet que le mâle humain. Si l'on en croit d'ailleurs l'édition de 1984 de la *World Book Encyclopedia*, il ne serait même pas certain que la femme appartienne au genre humain ; s'il y a bien une rubrique associée à la « femme » (*woman*), au mot « homme », on trouve un renvoi à la rubrique « être humain » (*human being*) : Lise Noël (1989:38-39) rapporte ces propos en se référant à leur dénonciation dans *Ms*, novembre 1986.
Aussi, afin d'éviter une connotation identifiant le mâle à l'espèce, connotation qui, parce qu'elle résulte d'une pensée dualiste délimitant deux territoires, le masculin-universel et le féminin-particulier (Audiffren:1989:12), exclut le sexe féminin (Yaguello:1989:11-13), nous employons l'expression « être humain » pour signifier le véritable universel. Quant à l'utilisation du mot « homme », elle est réservée pour désigner le mâle de l'espèce, tout comme celle de « femme » pour la femelle.

58. Ces deux catégories équivalent, dans le schéma, à l'absence des signes « + » et « - ».

59. Lequel champ inclut, entre autres, l'histoire, la philosophie et les arts.

60. Au début, la sociologie a d'abord constitué la discipline privilégiée pour aborder la question du statut de la personne âgée au sein d'une société vieillissante. À titre de secteur disciplinaire, c'est cependant dans un sens élargi que nous y incluons l'ensemble des disciplines associées aux sciences sociales, soit la démographie, l'économie, les sciences politiques, etc., comme c'est le cas pour les secteurs « biologie » et « psychologie », qui englobent d'autres disciplines apparentées.

61. Sont compris dans ce secteur tous les éléments reliés aux « humanities » : ceux relevant de l'histoire, des arts, de la littérature, de la religion, etc.

62. Les 45 thèmes se répartissent en fonction des quatre grandes catégories.

63. C'est à l'intérieur de ses chapitres que le document de Cole propose de tels éléments.

64. Question pertinente : il s'agit plutôt d'un thème relevant d'une description biologique du vieillissement.

65. Ces deux collectifs représentent respectivement les deux regroupements selon les axes disciplinaire et ontologique. Fuller comporte le plus grand nombre de thématiques à l'intérieur de son regroupement (33). Mais le collectif de Hooyman, qui découpe ses 20 thématiques en plus d'une centaine de sous-chapitres, fait ressortir une liste de sous-thèmes ou de « sujets apparentés » permettant de bien caractériser lesdites thématiques. Il offre aussi l'avantage de relever d'une approche multidisciplinaire.

66. La liste de Fuller a été réduite à 15 ; celle de Hooyman, à 17.

67. La thématique concernant le « logement » est aussi reliée à la question des « modes de vie », mais dans une perspective non prospectiviste.

68. Que ce soit par la voie habituelle de formation ou par le biais de l'université du troisième âge. Selon Roger Bernier (1984:87), l'université du troisième âge est celle « qui se met à la disposition du troisième âge par tous les moyens qui sont les siens, remplissant pour cet âge aussi la mission que la société lui a confiée, l'enseignement, la recherche et le service à la collectivité. »

69. Nous conférons à cette notion le sens le plus large possible, comme le fait le GIGS (p. 44) : elle correspond à un processus de revue du passé à l'intérieur duquel la personne situe ses expériences tout au long de son existence.

70. Le concept « cycle de vie » ou « cycle de la vie » (*life cycle*) renvoie à l'existence considérée comme une succession de phases, de la naissance à la mort, notamment enfance, adolescence, âge adulte et vieillesse. Cf. GIGS (p. 43). Mais ce découpage quadripartite ne constitue pas un modèle faisant l'objet d'un consensus.

Ajoutons que cette notion est aussi employée au sens de « cours de l'existence » (*life cycle*), qui se réfère plus précisément au vieillissement considéré comme un processus permanent de la naissance à la mort, les processus biologiques, psychologiques et sociaux agissant les uns sur les autres. Cf. GIGS (p. 44).

71. Ces deux thématiques sont interprétées comme relevant de la personnalité.

72. Tous les aspects de la biologie selon les branches de cette discipline appliquées à l'être humain : anatomie, physiologique, neurophysiologie, etc. Sont inclus aussi les changements sensoriels, de même que les aspects reliés aux habiletés physiques.
Thématique 4.

73. Tous les aspects reliés à la description médicale du vieillissement et de la vieillesse, telles les maladies chroniques, les incapacités, la perte d'autonomie, la morbidité, la dépendance.
Thématique 5.

74. Seuls les aspects reliés au phénomène biologique de la ménopause sont considérés ici.
Thématique 23.

75. Les aspects reliés à la personnalité (développement, concept de soi, estime de soi) ; ceux reliés aux capacités psychiques (intelligence, mémoire/réminiscence en termes d'apprentissage, habiletés et performance, créativité).
À noter que la thématique « bilan de vie » est incluse dans cette orientation : elle relève en grande partie de l'estime de soi.
Thématiques 6, 8, 18 et 26.

76. Les aspects reliés aux maladies mentales (dépressions chroniques, démence) et à ceux de la géropsychopathologie (géropsychiatrie, suicide, drogues).
Thématique 7.

77. Les aspects reliés aux questions démographiques (espérance de vie, accroissement de la population âgée, durée de vie, longévité, ratio de dépendance, vieillissement sociétal), qui peuvent être toutefois ventilés en deux sous-groupes : d'une part, l'accroissement de l'espérance de vie ; d'autre part, l'accroissement de la proportion de la population âgée.
Thématique 1.

À souligner que le document de Bourdelais se réfère à cette thématique qui fera l'objet, entre autres, de la partie critique.

78. Les aspects reliés au logement et aux modes de vie (institutionnalisation, communauté) et pouvant conduire à la solitude, à l'isolement et aux abus en termes de négligence et de crimes.
Thématique 10.

79. Les aspects relevant spécifiquement du statut économique : ceux reliés au travail (avec ou sans discrimination) eu égard à la retraite ; ceux reliés à la pauvreté (possiblement liée à la retraite et en parallèle avec les jeunes et les femmes âgées) eu égard à un revenu suffisant ; la retraite, période de loisirs et de possibilités de bénévolat.
Thématique 11.

80. Les thèmes reliés au statut d'une personne isolée ou en voie de l'être, avec les conséquences sur le mode de vie : veuvage, institutionnalisation, isolement, solitude, victimisation, absence de sexualité (particulièrement chez les femmes).
À signaler que la thématique de la sexualité des personnes vieillissantes a déjà été abordée dans le secteur « biologie », au plan strict des manifestations biologiques que constitue la ménopause.
Thématiques 12, 22 et 25.

81. Les thèmes reliés au statut d'une personne non isolée, bénéficiant le plus souvent d'un réseau familial, de voisins(es), d'amis(es), d'un(e) aidant(e) naturel(le) ; incluant le thème de la sexualité (homosexualité ; hétérosexualité ; absence de sexualité).
À signaler que le concept de « génération sandwich » (équivalent de l'expression « génération pivot ») correspond de plus en plus aux personnes de la génération du baby-boom arrivant à la cinquantaine et se découvrant responsables à la fois de leurs parents âgés et de jeunes adultes, souvent en corésidence avec eux. Pour de plus amples informations sur le concept de « génération », voir Attias-Donfut (1988) et Gaullier (1999:189-216).
Notons enfin que les personnes âgées vivant en couple ne sont pas nécessairement à l'abri des problèmes d'abus (violence conjugale ou violence familiale).
Thématiques 9, 22 et 25.
À remarquer que l'article de Lesemann porte sur la thématique des aidant(e)s naturel(le)s.

82. En termes de programmes et de services de sécurité de revenu et de santé, ainsi que de protection légale à l'égard de la victimisation.

Thématiques 15 et 25.

83. Ce regroupement des thèmes permet de faire ressortir une direction bidirectionnelle des rapports entre les personnes âgées et le système social. Dans le cas où le pouvoir politique agit auprès des personnes âgées, on relève les programmes de sécurité du revenu ainsi que les systèmes de pensions, les lois, politiques et programmes reliés au logement, aux programmes de santé incluant les médicaments, de même que toutes les formes de victimisation (abus, crimes). En ce qui concerne la participation des personnes âgées au pouvoir, sont inclus les thèmes se rapportant à leur pouvoir économique (pouvoir de consommation), ainsi qu'à leur pouvoir politique : associations d'aîné (e)s, gérontocratie. **Thématique 19**.
À souligner qu'un des textes de Philibert (1984) renvoie à cette dernière thématique, en soulevant des éléments reliés à la collaboration des aînés au sein de la société.

84. **Thématique 2**.

85. **Thématique 16.**

86. **Thématique 8**.

87. **Thématique 24**.

88. **Thématiques 13 et 14**.

89. **Thématique 17**.

90. **Thématiques 20 et 21**.

91. Voir 1.2.3.2. Le document de Charpentier aborde ces deux thématiques.

92. **Thématique 3**. Voir plus loin (n. 143) les distinctions entre ces théories.

93. Remarquons que l'absence de collectifs reliés à l'anthropologie sociale, tel celui de Santerre (1989), n'a pas empêché d'identifier une thématique portant sur les inégalités au regard des races et des minorités ethniques.

94. Si l'espérance de vie a augmenté considérablement au cours des siècles, la longévité, soit la durée maximale de l'existence, est demeurée la même. L'on estime que s'il était possible d'éliminer totalement les causes de décès (les pathologies cardiaques, le cancer, etc.), l'espérance de vie serait de l'ordre de cent ans. Mais nous n'en atteindrions pas moins une limite

naturelle de longévité, laquelle est liée au processus de vieillissement. Cf. Keeton (1987:119).

95. En effet, l'histoire de la vieillesse est relativement jeune quand on considère qu'elle ne s'est développée qu'à partir de la mi-décennie '80, hormis les travaux des chercheurs anglo-saxons, dont Peter N. Stearns (*Old Age in European Society*, 1977), Peter Laslett (*The History of Aging and the Aged*, 1977) et David G. Troyansky (1983). Jusqu'à cette époque, note Finley (1983:33), c'est le document de Simone de Beauvoir (paru en France en 1970 et aux États-Unis en 1972) qui constitue le principal travail d'ensemble sur la question. Signalons ici que les références à l'essai beauvoirien renvoient à l'édition de poche parue chez Gallimard, collection « Idées », Paris, 1979a. Les tomes I et II sont désignés par des chiffres romains suivis des numéros de page.

Donc, ce n'est que depuis une quinzaine d'années que la recherche historique sur la vieillesse a pris son essor, grâce aux travaux de Minois (1987) ; Gutton (1988) ; Bois (1989 et 1994) ; Troyansky (1985 et 1992).

96. Notons l'apport important d'Ariès (1971 et 1983) pour la compréhension de cette rupture du 18e siècle avec le siècle précédent. L'auteur montre qu'avant ce siècle, le vieillard (à peine âgé de 50 ans) meurt à la société avant de mourir, les conditions physiques de la vie d'autrefois expliquant en grande partie la précocité de cette mort sociale. Pour connaître plus en détail l'approche d'Ariès, voir : (1971:375 et sq. ; 1983:52-53).

97. Contrairement à celui qui prévaut au 20e siècle, le vieillissement du 18e siècle ne résultait pas d'une baisse du taux de fertilité suivie d'une baisse du taux de mortalité parmi les personnes âgées ; il s'agit plutôt d'une baisse du taux de mortalité parmi les adultes, c'est-à-dire que plus de gens vivaient plus longtemps. Cf. Troyansky (1985:163).

98. Simone de Beauvoir (1979a:1:294) a relevé ce changement de comportements qui rétablit le « vénérable vieillard » au sein de la famille. Mais elle demeure sceptique face à cette nouvelle « sentimentalité » qui s'apparente à une sorte de nostalgie des douceurs d'une institution qui commence à se désagréger.

99. Comme en font foi, d'ailleurs, les nombreux traités et guides de conservation de la santé publiés à cette époque et dont le message serait, à la limite, de vivre en état de vieillesse. À cet égard, Arlette Farge (1982:161-165) souligne que ce nouveau discours portant sur la sobriété et sur l'économie

du corps et du cœur tout au long de la vie, ne comporte cependant aucune préoccupation pour l'environnement social. Si la vieillesse est une morale de vie, cette morale s'adresse par ailleurs à une personne quasi désincarnée, isolée de la société (p. 162).

100. Ces auteurs font observer que, contrairement à ceux du 17e siècle qui avaient été particulièrement cruels envers les vieillards, les écrivains des Lumières traitent la vieillesse comme une catégorie homogène différente de celle des adultes. L'originalité du discours sur la vieillesse au 18e siècle a essentiellement porté sur l'affirmation d'une existence active jusqu'au terme de la vie, et sur le principe que des plaisirs sont possibles à tout âge.
Il faut ajouter que le retour à Hippocrate a favorisé l'évolution d'une médecine soucieuse de diagnostiquer les maux selon le sexe, l'âge, l'alimentation et l'habitat. Les théories médicales ont d'ailleurs été prolifiques à cet égard, inventant les maladies spécifiques au nourrisson, les « affections vaporeuses » des femmes et jusqu'aux maladies des gens de lettres. Cf. Perrot (1985:152).

101. Entre autres dans l'œuvre de Voltaire, où les vieillards sont presque toujours dotés de sagesse. Pour plus d'approfondissement sur l'évolution de la place des personnes âgées dans la littérature : Cf. Beauvoir (1979a:141-342) ; Gutton (1988:160-166) ; Troyansky (1982, 1985 et 1992).

102. Ariès (1983:48-49) fait remarquer qu'à cette époque, il y a une certaine symétrie entre l'évolution des attitudes à l'égard de l'enfant et à l'égard du vieillard. L'arrivée de l'enfant-roi au 18e siècle correspondrait également à l'avènement du noble vieillard.

103. Cité dans Gutton (p. 157).

104. Reconnu plutôt comme neurologue, Charcot demeure néanmoins un des précurseurs importants de la gériatrie. Selon Freeman, le domaine gériatrique a trouvé grâce à lui « *its measuring stick* ». Cf. Freeman (1979a:46).
Gutton reconnaît lui aussi le caractère fondateur des travaux de Charcot, qui ont permis à la gériatrie de prendre son essor en France dès le milieu du 19e siècle. Cf. Gutton (p. 157).

105. Un chapitre complet de la monographie de l'auteur est consacré à cet aspect. Cf. Bourdelais (p. 357-394).

106. Expression fréquemment utilisée par les auteurs pour décrire l'orientation négative de recherches portant unilatéralement sur les « problèmes » du

vieillissement et de la vieillesse. Ainsi, d'après Binet (1962:14), Metchnikoff considérait la vieillesse comme un phénomène pathologique, voire comme une des plus importantes dysharmonies de la nature humaine dans le sens où ni la vieillesse, ni la mort n'étaient accompagnées d'un instinct naturel.
Achenbaum (p. 69-70) ajoute que ni Metchnikoff ni Nascher n'ont été préoccupés par une perspective d'ensemble du vieillissement humain et de la vieillesse.
C'est dans le même sens que Schwartz décrit l'histoire de la gérontologie, « burdened with a preoccupation with the pathologies, deficits, and ills of a biased sample of elderly. During an earlier period most attention was given to sick aged, to those in hospitals, and to severely impaired institutionalized aged » (p. 278). Ajoutons que même l'Association américaine de Gérontologie n'a pas échappé au biais de cette « approche problème » : Cf. Bengston (1975:82-88).

107. Pollak (1948).

108. Dans *L'homme cet inconnu* (1935:246), Alexis Carrel écrit :

> pendant la période où l'individu est incapable de subvenir à ses besoins, il est une charge pour les autres. Si tout le monde vivait jusqu'à quatre-vingt-dix ans, le poids de cette foule de vieillards serait intolérable pour le reste de la population (...). Il serait plus utile de trouver une méthode pour rajeunir les individus dont les qualités physiologiques et mentales justifieraient une telle mesure.

D'où, droit à la vieillesse pour une certaine élite. Sur les débats entourant le vieillissement et la vieillesse, on peut imaginer, fait remarquer Feller (1999b:6), l'influence négative de Carrel, dont l'ouvrage a fait l'objet de 75 tirages en langue française et de 13 traductions.

109. Dans un article fondateur en 1928 (cité dans Bourdelais, p. 112). En 1943, Sauvy montre les effets du vieillissement qui pèsent sur une population active qui a de plus en plus d'inactifs à soutenir : cité dans Bois (1994:106).

110. Bourdelais offre une analyse détaillée de la formation de ce concept qui a eu un impact important sur la perception négative du vieillissement individuel. Pour en savoir davantage sur ce point : Cf. Bourdelais (p. 395-425).

111. Du 19e siècle jusqu'au premier tiers du 20e siècle, la médecine associe la vieillesse à la sénilité par de fréquentes mentions de l'adjectif « sénile » : « *débilité sénile* », « *démence sénile* », « *épuisement sénile* ». Cette période de la vie serait assimilable à un état de total abattement physique et mental, bref à un « *marasme sénile* ». Sur les entraves de la gériatrie française au cours de cette période, voir l'article très documenté d'Élise Feller (1999a).

112. Sauvy (1954) : cité dans Marcil-Gratton (1987:5).

113. Cette démographie apocalyptique est vigoureusement dénoncée par un groupe de chercheurs qui, dans un ouvrage récent (*The Overselling of Population Aging : Apocalyptic Demography, Intergenerational Challenges, and Social Policy*, 2000), démontrent que les prévisions qu'elle induit constituent un ensemble de croyances ; elle ne se vérifie donc pas dans les faits. L'évolution considérable de la santé des personnes âgées ne permet pas de dresser un tableau aussi sombre. À cet égard, les auteurs suggèrent de modifier la définition des personnes âgées, en prenant pour seuil chronologique l'âge de 75 ans, ce qui, à toutes fins pratiques, permettrait de maintenir le taux actuel de cet effectif. En conclusion, ils soulignent que « la panique créée autour du vieillissement de la population participe à l'assaut mené contre l'État par les tenants du néoconservatisme ». À l'encontre de cette vision centrée sur le « fardeau » que constituent les personnes âgées, ils préconisent plutôt d'envisager le vieillissement comme un défi positif pour la société : plus concrètement, il y aurait lieu de l'envisager comme « une occasion de transformer les programmes sociaux qui sont mal équipés pour faire face à ce défi ». Cité par André Pratte (*La Presse*, 04/08/2000:A1-A2).

114. C'est dans cette perspective qu'ont été orientés les travaux du Groupe de travail sur le vieillissement et la santé mentale. En l'absence d'une définition commune des concepts reliés à la « santé mentale » et au « vieillissement actualisé », les auteurs ont adopté une définition qui, tout en reconnaissant le déclin physiologique, intègre à la fois les ressources biologiques, psychologiques, sociales et, surtout, développementales. Cf. Champagne et *al.* (1992).

115. Particulièrement en ce qui concerne les analyses autobiographiques. Cf. Novak (p. 42).

116. Comme l'a montré Guillemard dans ses travaux sur la production sociale de la vieillesse-retraite. Cf. Guillemard (1972 ; 1984 et 1993).

117. *Ageism Negative and Positive*, New York : Springer Publishing Co.

118. C'est à l'encontre de ce modèle du cycle de la vie que de telles mesures visant le « décloisonnement » sont formulées. Au sujet de cette séparation entre les groupes d'âge, Ariès (1983) et Rosenmayr (1983) soulignent qu'elles sont apparues, dans la vie quotidienne, dès le 18e siècle. Au 19e siècle, le phénomène de la révolution industrielle a accentué cette division tripartite de la vie humaine en l'étendant à la vie professionnelle.

119. À partir des années soixante, on assiste à une nouvelle division historique des catégories d'âge : l'émergence des étapes de vie postadolescente avec, en corollaire, un début de dissolution de la « force de l'âge » ou de l'âge normal de l'« adulte ». Cf. Rosenmayr (1983:100). Par ailleurs, d'autres auteurs préfèrent parler de « jeunes adultes » ou de « préadultes » plutôt que de postadolescents : voir Singly (1998). Pour Carette (2002:211), on assisterait à un découpage générationnel de plus en plus fin, où les étapes se multiplient : petite enfance, enfance, préadolescence, adolescence, jeunesse ou adolescence prolongée, jeune adulte, adulte, préretraité, retraité, vieillard, grand vieillard.

120. Il s'agit là d'un phénomène spécifique aux sociétés occidentales, amorcé après la seconde guerre mondiale.

121. Dans la mesure où la mutation des âges modifie considérablement la vieillesse d'aujourd'hui qui couvre, selon Gaullier (1999:178), la période de 50 à 90 ans : on est en effet « vieux » dans l'emploi à partir de 50 ans, alors que l'espérance de vie augmente.

122. Qu'illustre entre autres la dichotomie « troisième âge-quatrième âge ». Cf. Thévenet (1989).

123. Selon le GIGS (p. 31, 52 et 77), même si une catégorisation peut se faire selon l'âge chronologique, la principale distinction entre les « jeunes-vieux » (*young-old*) et les « grands vieillards » (*old-old*) repose essentiellement sur le maintien ou non de leur indépendance fonctionnelle. Celle-ci fait référence à un ensemble d'aptitudes physiques et mentales, ou à des rôles.

124. Philibert (1963:997).

125. Cette imprécision est d'autant plus étonnante qu'elle se retrouve dans le lexique que Jaeger présente au début de son ouvrage.

126. Zay (p. 490) reprend cette distinction en invitant à ne pas confondre sénescence et sénilité : cette dernière revêt en effet un caractère pathologique qui ne se retrouve ni dans le vieillissement, ni dans la vieillesse.
Pour Schwartz aussi, le mot « senescence » signifie simplement « *to grow old* » et est utilisé en référence au vieillissement normal. Cf. Schwartz (p. 10).
Ces distinctions nécessitent d'établir une catégorisation des termes reliés au vieillissement. Théoriquement, le mot « sénescence » correspond à un vieillissement « neutre », lequel est divisible en deux types de

vieillissement : « normal » et « pathologique ». Le terme « sénilité » relève du vieillissement pathologique, alors que l'expression de Schwartz (« *to grow old* ») s'applique au vieillissement normal.
Selon le Secrétariat aux affaires des personnes âgées de l'Ontario, comme les démences ne font pas automatiquement partie du processus de vieillissement, la « sénilité » devient un terme vide de sens qui devrait être remplacé par une description précise d'une déficience cognitive.
Enfin, notons que même si l'adjectif « sénile » désigne simplement, au sens courant, ce qui est « propre à la vieillesse », la connotation médicale péjorative n'a pu que déteindre sur cette acception. En ce sens, l'emploi de l'adjectif « sénescent » serait plus approprié lorsqu'on se réfère au vieillissement non pathologique.

127. Cette définition, qui renvoie aux préoccupations d'une « gérontologie démographique », soulève en outre une difficulté au sujet de la notion de vieillissement. Fait-on référence au vieillissement individuel ou au vieillissement des populations ?

128. Cette intervention négative de Paillat au sein d'un colloque qui visait à débattre des enjeux des sociétés vieillies « dans un esprit opposé au traditionnel pessimisme entourant couramment l'idée de vieillesse et de vieillissement démographique », ne peut qu'étonner. Ajoutons que son argumentation « d'un moindre dynamisme, d'une moindre capacité d'adaptation au progrès » d'une population vieillie est reprise dans un autre de ses articles (1993:2-6).
Rompant avec cette lecture défaitiste soutenue par d'autres démographes, les travaux de Marcil-Gratton prouvent que les données démographiques peuvent être utilisées de façon positive, dans la mesure où l'on tient compte des atouts que possèdent les « vieilles » et les « vieux » de demain. Ces personnes seront très différentes, soutient Marcil-Gratton, car elles possèdent déjà des caractéristiques tout autres que celles des générations précédentes : le travail des femmes et l'évolution des comportements matrimoniaux, entre autres, leur permettront de bénéficier d'une plus grande autonomie et d'une meilleure insertion sociale. Cf. Marcil-Gratton (1987 et 1990).

129. C'est d'ailleurs dans le but explicite d'éviter de confondre le vieillissement individuel et le vieillissement démographique que le concept « gérescence » a été proposé par Sournia (p. 108).

130. L'expression de Sauvy, lorsqu'il évoque en 1979 les difficultés d'une « *France ridée* », s'inscrit dans la même perspective métaphorique et

conduit aussi à l'analyse d'une démographie du vieillissement reliée au déclin. Cf. Bourdelais (p. 168-170).

131. Lorsqu'il s'agit du vieillissement humain, le dictionnaire de Sournia (p. 108) souligne que, dans la mesure où le vieillissement humain résulte d'un jeu complexe de progrès, de régressions et de compensations, il y a lieu de reconnaître aussi une certaine réversibilité.

132. À l'instar d'une population vieille, une population jeune est caractérisée par une proportion relativement importante de jeunes : elle caractérise les pays enregistrant des taux de natalité relativement élevés et des taux de mortalité élevés ou modérés. Cf. GIGS (p. 77).

133. Ici encore, les conceptions diffèrent à propos du début de la phase préalable à la vieillesse, celle de la maturité.

134. Philibert (1963 ; 1968 et 1982).

135. Cette conception vise à rappeler que la vieillesse est tributaire de l'ensemble d'une vie et ne doit pas être dissociée des phases qui l'ont précédée.

136. Pour Philibert, il s'agit évidemment de la philosophie.

137. Particulièrement en sciences sociales. Cf. Finley (1983:44).

138. La discussion qui suit est une synthèse des travaux de Lehr (1979), gérontologue qui a témoigné des erreurs et des biais méthodologiques de la recherche en ce domaine.

139. Cette hypothèse d'un déclin des aptitudes intellectuelles s'appuie sur les travaux de Harvey C. Lehman (*Age and achievement*, 1955), qui ont eu un impact au milieu du siècle. D'après lui, c'est à un âge relativement précoce que se situent les meilleures performances physiques et intellectuelles : entre 30 et 40 ans. Notons que Montaigne, à une époque où l'espérance de vie atteignait à peine 40 ans, adhérait lui aussi à cette conception. Par ailleurs, Lehman souligne que les collaborations majeures dans les arts, la musique, la littérature et les sciences ont été le fait de personnes âgées de 70 ans, 80 ans et même au-delà. Lehman adopte donc une position mixte, en soulignant que la vieillesse comporte à la fois des aspects positifs et négatifs :

> Quelles que soient les causes de l'ascension et du déclin, il est clair que le génie ne fonctionne pas de la même façon tout au long de l'âge adulte. La créativité supérieure augmente relativement vite pour atteindre un maximum qui se situe en général entre 30 et 40 ans puis diminue lentement. Dès qu'il atteint la maturité,

> l'homme est confronté à un paradoxe gérontique que l'on peut exprimer en termes de transfert positif et négatif. Les personnes âgées ont probablement un transfert plus important, à la fois positif et négatif, que les jeunes. Le résultat du transfert positif est que les vieux ont en général une plus grande sagesse et une plus grande érudition. C'est un avantage incalculable. Mais quand la situation demande une nouvelle vision des choses, l'acquisition de techniques nouvelles ou même un nouveau vocabulaire, les anciens semblent stéréotypés et figés. Pour apprendre le nouveau ils doivent souvent désapprendre le vieux, ce qui est deux fois plus difficile que d'apprendre sans avoir à désapprendre. Mais quand la situation demande une accumulation de savoir, alors les vieux retrouvent leur avantage sur les jeunes. Traduit par Minois (1987:410).

Notons que Lehman s'inspire de la thèse de Bachelard, selon laquelle la présence « d'obstacles épistémologiques » entraverait l'acquisition de nouvelles connaissances.

140. L'intelligence fluide, qui diminuerait au cours du vieillissement, correspond au potentiel adaptatif, alors que l'intelligence cristalline se réfère aux mécanismes acquis : ceux-ci ne vieillissent pas.

141. Notamment, Lehr révèle que des études ont comparé les prestations intellectuelles de sujets âgés d'un niveau socioculturel inférieur et de sujets jeunes d'un niveau socioculturel supérieur : y a-t-il lieu de s'étonner si les performances des premiers sont moindres ?

142. À l'encontre des idées reçues, le déclin intellectuel est beaucoup moins étendu et plus lent à apparaître. La capacité d'apprendre, et donc de s'adapter, dépend plus de la personnalité que de l'âge. Encore plus, des enquêtes (entre autres, Labouvie-Vief et Gonda ; Taub et Long) ont montré que la capacité de s'adapter aux changements serait plus grande chez les personnes âgées. Citées dans Brisson (1992:66).

143. Dont les principales, outre le désengagement que nous analysons plus particulièrement, sont celles de l'échange social, de l'interactionnisme symbolique, de l'activité et de la continuité. Puisant leurs fondements dans la sociologie, l'économie et la psychologie, ces théories sont relatives aux conditions sociales sous-jacentes au vieillissement réussi et au bien-être psychologique chez les personnes âgées. La théorie de l'échange social, dont les principes se réfèrent à l'économie classique et à la psychologie behaviorale, conclut à la non-réciprocité des rapports entre les jeunes et les personnes âgées : celles-ci devraient donc viser à intensifier leurs relations avec leurs pairs. La théorie de l'interactionnisme symbolique vise pour sa part à établir un lien entre les déterminismes sociaux et la vie psychique des personnes. Elle met en évidence l'importance des relations sociales non seulement dans la dynamique des relations interpersonnelles, mais aussi

dans l'étiologie du bien-être psychologique. La théorie de l'activité présuppose que, pour contrer les impacts négatifs du vieillissement, les individus doivent demeurer actifs le plus longtemps possible. Quant à la théorie de la continuité, illustrée par l'adage « on vieillit comme on a vécu », elle s'oppose en quelque sorte à celle du désengagement : les personnes qui ont été actives le demeurent durant la vieillesse ; elle remet aussi en question celle de l'activité, dans la mesure où l'« activité » ne serait pas essentielle au maintien du bien-être de la personne âgée. Cf. Delisle (1996:166-176).

144. Au cours de cette période, note Lehr, plusieurs investigations systématiques faites dans de nombreux pays ont conduit à réviser, voire à contester la théorie du désengagement : elle n'est pas démontrée par les faits et, surtout, le désengagement n'est ni inévitable, ni universel.
Schwartz (p. 10) résume bien les critiques de plusieurs gérontologues en soulignant que cette théorie « has serious limitations in accounting for much behavior in old age ».
Remarquons toutefois qu'en 1963, la théorie a été nuancée par l'introduction de la notion de « tempérament » : certaines personnes seraient plus portées que d'autres à se désengager. En ce sens, le désengagement perd le caractère d'obligation et de fatalité qu'on lui avait d'abord attribué.

145. L'*âgisme*, tel qu'il a été défini par Butler (1969), est une attitude préjudiciable courante et une source de discrimination sociale fondée sur des croyances erronées ou des stéréotypes à l'égard de l'âge. Ne se limitant pas (théoriquement) aux personnes âgées, cette forme de discrimination devient un prétexte pour refuser soit à une personne âgée, par exemple, soit à un jeune, l'accès à certaines choses. Par ailleurs, tout comme le sexisme qui, au plan historique, s'est surtout exercé au détriment des femmes, l'âgisme, particulièrement dans des sociétés en vieillissement, s'est surtout déployé à l'égard des personnes âgées.
Puijalon et Trincaz (2000:33) mentionnent que le terme « âgisme » est introduit en 1989 dans le *Petit Larousse illustré* : « *discrimination ou ségrégation à l'encontre des personnes du fait de leur âge* ». Quant au *Dictionnaire Larousse universel*, il interdit, dès l'édition de 1987, d'utiliser ce terme pour qualifier une attitude de discrimination ou de ségrégation à l'égard des jeunes. D'un point de vue sémantique, les auteures suggèrent par ailleurs l'emploi de deux termes différents pour lever toute ambiguïté : « vieillisme » et « agéisme ». Nous proposerons plus loin (chapitre 3) un vocabulaire relié à ce concept.

146. Il aura fallu plus de 60 ans, souligne Birren, pour appréhender le phénomène de l'âgisme comme un enjeu majeur de la gérontologie.

147. Selon Fischer (*Growing Old in America*), la gérontophobie commence par le mépris de quelque chose qui se trouve dans les autres, pour terminer par le mépris de quelque chose qui finit par se manifester en soi. Rapporté par Noël (1989:94).

148. Friedan dénonce l'« approche problème » des théoriciens gérontologues tout comme le mépris déguisé des services gérontologiques et des établissements spécialisés à l'égard des personnes âgées. L'âgisme, soutient-elle, est si probant en gérontologie que certains chercheurs n'osent même pas faire publier des recherches qui soulèveraient de nouveaux schémas de possibilité de développement. Pour en savoir plus sur cette gérontophobie latente que développe largement Friedan, voir p. 24-84.

149. La première somme de connaissances sur cette approche est incluse dans le *Handbook* de Cole, déjà cité.

150. Notons que les « humanities » s'inscrivent elles aussi à l'intérieur d'une approche « scientifique », à l'instar des disciplines axées sur les méthodes quantitatives. Par contre, elles privilégient plutôt les méthodes qualitatives. Voir la note 44 soulignant les nuances à cet égard.

151. C'est précisément dans cette perspective que se situe la démarche de « revue de la vie ».

152. Ces « sources » sont néanmoins incomplètes, puisqu'elles proviennent d'une couche privilégiée de la population, celle des gens lettrés.

153. Des recherches « mixtes », c'est-à-dire puisant à la fois dans la littérature gérontologique et dans l'approche des « humanities », vont dans le même sens. Articulées autour de l'hypothèse de la persistance de dynamismes positifs au cours de la vieillesse, ces recherches visent à mettre en scène les capacités des personnes qui se maintiennent et même se développement avec l'avance en âge. Ce genre d'étude est développé notamment par le groupe de recherche sur l'actualisation de soi des personnes âgées (GRASPA) du Centre de recherche en gérontologie et gériatrie de l'Université de Sherbrooke. Fondés sur le postulat que la personne âgée doit être considérée comme « un individu dont le potentiel peut être développé, comme un être en croissance capable de constituer un actif pour la société », ces travaux contestent implicitement toute conception misant sur la stagnation définitive du développement de la personne au mitan de la vie. Cf. Leclerc et Proulx (1984) ; Leclerc, Lefrançois et Poulin (1992).

154. Pourcentage reflétant la présence des femmes au sein de la population âgée.

155. Les deux premières études longitudinales en gérontologie ont porté expressément sur les hommes : celle de l'Administration des Anciens Combattants et celle de Baltimore. Cette dernière a été enclenchée en 1958 et ce n'est qu'en 1978, vingt ans plus tard, que les femmes ont été ajoutées à l'étude. Cf. Fuller (p. XI) ; Wheeler (p. 2).

156. Le gynisme équivaut au sexisme, soit à une discrimination injustifiée, mais qui s'exerce à l'égard des femmes, alors que l'andrisme est la forme de sexisme qui se manifeste à l'égard des hommes.

157. Philibert a contribué continûment à l'élaboration des concepts fondamentaux reliés à la problématique, tentant de relier les partenaires des divers horizons disciplinaires. À partir des travaux d'ethnologie, des essais de clarification ont été apportés, notamment aux différentes acceptions reliées au concept d'âge : échelon d'âge (*age-grade*), classe d'âge (*age-set*), échelle des âges (*age-scale*), etc. Cf. Philibert 1968 (p. 156) et 1984 (p. 21).

158. C'est dans le cadre de cette reconstruction que se situent, entre autres, les travaux de Pitrou et d'Attias-Donfut. Reliés à une analyse critique des catégorisations technocratiques que constituent les trois groupes d'âge (jeunes – adultes – vieux), ils ouvrent à une perspective qui insère la notion d'échanges entre les générations. En réintroduisant une vision longitudinale et historique dans les champs d'étude souvent abordés à travers une approche strictement synchronique, l'approche intergénérationnelle permet de dépasser les enjeux limités de concurrence et d'opposition entre groupes d'âge. En conséquence, elle fait ressortir que le soutien entre les parents et les enfants s'exerce en fonction du principe de réciprocité. Pour en savoir davantage sur ce modèle novateur : Cf. Attias-Donfut (1988,1990 et 1995) ; Hagestad (1995) ; Pitrou (1990) ; Rosenthal & Gladstone (1994).

159. On retrouve évidemment des définitions en gérontologie, mais comme elles relèvent des méthodes particulières à chacune des disciplines, elles peuvent difficilement s'auto-justifier.

160. Est-ce vraiment un avantage, demande André Lux (1983), quand pour nombre d'entre elles se profile le spectre d'une sous-culture aux quatre dimensions de vieillesse, de solitude, de pauvreté et de morbidité ? Voir les statistiques suivantes qui en témoignent.

161. En 1996, 37,4 % des Québécoises âgées de 65 ans et plus vivaient sous le seuil de faible revenu, comparativement à un taux de 20,2 % pour les hommes. Cf. Conseil national du bien-être social (1996:95).

162. Les femmes âgées sont la clientèle la plus importante (75 % à 80 %) des centres d'hébergement et de soins de longue durée. Cf. CSF:20.
Selon les données de Statistique Canada, l'espérance de vie des femmes canadiennes était de 81,4 ans en 1997, comparativement à 75,8 ans pour les hommes.

163. La grande majorité des recherches portant sur les mauvais traitements envers les personnes âgées ne font aucune différenciation selon les sexes. Cependant, selon les facteurs de vulnérabilité et les données disponibles, il appert que les victimes sont surtout des femmes qui sont dans la catégorie des 75 ans et plus, et dont la santé est souvent précaire. Cf. *Rapport du comité permanent de la santé et du bien-être social, des affaires sociales, du troisième âge et de la condition féminine* (1993:16).
En outre, des données canadiennes signalent que plus d'un quart des femmes âgées sont victimes de mauvais traitements, ce qui est le cas d'un homme sur sept. Cette violence est d'abord exercée par le conjoint, puis par un de leurs enfants, la plupart du temps un fils. Quant aux hommes âgés, ils sont plutôt victimes de leurs enfants. Cf. Statistique Canada (1998).
Sur la question de la violence conjugale, un rapport du Conseil du statut de la femme note que, « [lorsqu'] on a 55 ans et que son mari nous agresse, cela s'appelle de la violence conjugale. Mais quand cela continue encore à 65 ans, on parle de mauvais traitements infligés à une personne âgée » (1999:33). Dans ce contexte, la violence à l'égard des personnes âgées n'est-elle pas surtout une autre facette de la violence exercée à l'égard des femmes en général ? Cf. CSF (p. 32-33).

164. Au cours de la vieillesse, il existe une différence fondamentale entre le statut matrimonial des hommes et celui des femmes. À mesure qu'elles vieillissent, les femmes sont de plus en plus nombreuses à vivre seules. Cette situation dépend de deux facteurs : 1. leur meilleure espérance de vie ; 2. le fait que, le plus souvent, elles ont épousé des hommes plus âgés qu'elles. En 1991, 63 % des femmes âgées de 65 ans et plus vivaient seules, comparativement à 26 % des hommes. Cf. Conseil du statut de la femme au sujet des aînées québécoises (1999:6-7) ; Conseil des aînés (1997:19).

165. Les situations d'isolement social chez les femmes âgées mariées se réfèrent soit au divorce/séparation, soit au veuvage, situations qui appauvrissent leur cadre social. Quant aux femmes âgées célibataires, elles seraient plus représentées dans les maisons de retraite et les institutions de vieillesse à

cause de leur moindre possibilité de maintenir des réseaux sociaux ou familiaux. Par ailleurs, ces expériences d'isolement peuvent constituer autant une force qu'une faiblesse, dans la mesure où, vécues précocement, elles permettent une meilleure adaptation. Cf. Gognalons-Nicolet (1990).

166. Selon l'Enquête de Santé Québec (1992-1993), les femmes âgées de 65 ans et plus surpassent les hommes pour ce qui concerne le niveau élevé de l'indice de détresse psychologique (20 % contre 9 %). La détresse psychologique, dont les manifestations sont des états dépressifs ou anxieux, des symptômes d'irritabilité et des problèmes cognitifs, est un obstacle important à l'intégration sociale des femmes dans leur vie quotidienne. Pour en savoir plus à ce sujet, voir Bellerose (1994).

167. À souligner que, près de 20 ans plus tard, les mêmes constats se retrouvent dans l'étude du Conseil du statut de la femme au sujet des aînées québécoises (1999:33).

168. Les études qui insèrent la variable sexuelle permettent d'objectiver les différences entre femmes et hommes. À titre d'exemple, les résultats de l'enquête *Relations entre générations et soutien familial*, menée en 1992 par la Caisse nationale d'assurance vieillesse, ont mis en évidence l'aide considérable que les femmes des générations intermédiaires, bien plus que les hommes, apportent aux générations âgées. Par delà les enquêtes quantitatives strictes, les enquêtes biographiques, en introduisant le temps vécu dans l'existence humaine, permettent de saisir l'identité de sexe construite. Sur cette question, voir Bozon (1995).

169. Depuis 1996, ces obligations ont été alourdies par la prise en charge des soins de santé à domicile, à la suite du virage ambulatoire qui prévoit le retour accéléré des malades à la maison. L'AFEAS (Le Soleil:1998:A24) a dénoncé avec virulence le caractère gyniste de ce virage, en démontrant que ce sont les femmes qui, dans une proportion de 70 à 80 %, doivent donner des soins spécialisés de santé à la maison. À ce sujet, voir entre autres les travaux de Denyse Côté (1998 et 2002) qui, dans une perspective féministe, font ressortir que les femmes sont, à toutes fins pratiques, les partenaires invisibles et involontaires de ce virage. Pour plus d'approfondissement sur cette question : Cf. Côté et *al.*, 2001 et 2003.

170. Voir Lesemann et Martin (1993:20) sur cet aspect.

171. À l'encontre du mythe du désengagement des familles envers les personnes âgées, remis en question notamment par Pitrou (1978 ; 1985 et 1991), de nombreuses recherches ont fait valoir l'importance du réseau d'entraide

familiale et, surtout, la place centrale qu'y occupent les femmes. En effet, la majorité des aidants sont des femmes et c'est en référence au maternage « naturel » comme modèle de relation d'aide que la demande de soin auprès des personnes âgées s'opère. C'est en ce sens que plusieurs féministes dénoncent cette tâche occulte que constitue le fardeau du soin des personnes âgées, fardeau basé sur une division sexuale des tâches. Selon Walker (1983), entre 35 et 60 ans, près de la moitié des femmes doivent envisager de s'occuper d'un parent âgé. Dans son dernier rapport, le Conseil du statut de la femme souligne également que la responsabilité de parents âgés en perte d'autonomie ne peut qu'ajouter aux contraintes que vivent déjà les femmes (2004:8). Enfin, une étude de Statistique Canada (enquête effectuée auprès de 25 000 Canadiens en 2002) révèle que les hommes de 45-64 ans sont aussi susceptibles de donner des soins que les femmes du même âge : par ailleurs, celles-ci y consacrent deux fois plus d'heures. La constatation est similaire pour les femmes âgées de 65 ans et plus.
Pour une étude plus approfondie, voir : Dalley (*Ideology of Caring*, Londres : MacMillan, 1988) ; Finch (1990) ; Nahmiash et Lesemann (1993) ; Therrien (1989) ; Walker (1991). Voir aussi la revue de littérature et les réflexions préparées par Garant et Bolduc (1990) sur cette question.

172. Paul Ricoeur (*L'Homme faillible*), cité dans Philibert (1963:38, n. 30).

173. La théorisation féministe a coexisté avec une prolifération utopique non accidentelle visant à élucider concrètement la place des femmes dans des sociétés autres (puisque la société les maintenait dans la sphère privée).

174. Nous montrons plus loin (chap. 3) qu'une paralittérature féministe sur la vieillesse a débuté dès les années '60. Elle n'a toutefois pas été investie dans le discours « orthodoxe » de la gérontologie avant la décennie '80. Parmi les nombreux collectifs sur la vieillesse et le vieillissement, seul le *Handbook* de Coyle porte expressément sur la condition féminine et ce, aussi tardivement qu'en 1997.

175. Freeman (1979a) : cité dans Laforest (p. 24).

176. Les dictionnaires philosophiques ne font aucunement mention de la vieillesse et du vieillissement, ni celui de Lalande, ni celui paru sous la direction d'André Jacob. À l'égard de ce dernier, cette omission est d'autant plus frappante qu'il s'agit d'une recension des thèmes contemporains.

177. Signalons la pertinence de l'examen de ces concepts. Loin de se limiter à l'aspect méthodologique, leur analyse permettra de faire progresser le contenu de notre travail.

178. Oppression qui s'ajoute particulièrement à celle fondée sur le sexe, comme nous le montrerons.

179. L'adoption de cette perspective explique pourquoi nous ne consacrons pas à Simone de Beauvoir, pourtant l'une des rares philosophes qui ait analysé en profondeur le thème de la vieillesse, un traitement privilégié. Son étude sur la vieillesse, en effet, ne relève pas des modèles en question ; elle porte plutôt sur la situation présente (et passée) des personnes âgées et, en ce sens, elle nous servira à la description, voire à la critique de cette situation (particulièrement dans la conclusion). Nous utiliserons en ce sens plusieurs de ses textes : certaines fictions, car quatre nouvelles (dont l'une inédite jusqu'en 1992) et deux romans se rapportent spécifiquement au thème du vieillissement ; des textes théoriques divers, dont ses mémoires, de même qu'un récit axé sur la mort de sa mère, ainsi qu'un article, subversif mais peu connu, traitant du mythe de la femme-enfant comme représentation privilégiée dans une société où les valeurs de la jeunesse prédominent ; et, bien entendu, ses deux essais fondamentaux, *Le Deuxième sexe* et *La Vieillesse*. Notons que le traité beauvoirien sur la vieillesse exige à lui seul toute une étude : à toutes fins pratiques, comme le faisait remarquer Woodward en 1995, cet essai été ignoré par les féministes (p. 91). Eu égard à la problématique du vieillissement/vieillesse, tout en reconnaissant l'intérêt d'une étude axée exclusivement sur cette auteure, un examen approfondi dépasse, par ailleurs, le cadre de ce travail.

PARTIE I

VERS UNE DÉFINITION DE LA VIEILLESSE

CHAPITRE 1

LA MÉTHODE DU CHAMP DÉFINITIONNEL

1.0 Introduction

Définir, surtout quand cette opération concerne les concepts de base d'une discipline, cela requiert un travail sérieux dont on ne soupçonnerait guère l'existence quand on constate l'indifférence dont font preuve la plupart des diverses disciplines s'y adonnant. Il ne suffit pas, en effet, d'énoncer une opinion personnelle pour régler la question. Une méthode s'impose et, à cet égard, les trois principales sont les suivantes : la méthode du champ définitionnel, la définition classique et le recours au type idéal. Or, selon Bouchard (1987a), la méthode du champ définitionnel permet de remédier aux inconvénients des définitions de style classique (saisie intuitive, donc subjective, de l'essence) et des définitions fondées sur le type idéal (base empirique restreinte et possiblement biaisée). Avant de l'appliquer aux concepts du vieillissement et de la vieillesse, nous présenterons dans ce chapitre une illustration de son fonctionnement, car Bouchard a explicité sa méthode au moyen de concepts pertinents aux développements ultérieurs de notre travail et qui ont déjà fait l'objet d'une recherche documentaire approfondie, qu'il s'agisse du concept d'utopie, de celui de féminisme ou de celui d'androgynie[1]. C'est pourquoi nous aurons recours de façon exclusive à cet auteur au cours du présent chapitre.

Dans la définition classique issue de Platon et d'Aristote, on prétend, donc, viser la saisie immédiate de l'essence. Cette définition se formule habituellement en termes de genre prochain et de différence spécifique. Considérons en ce sens la caractérisation de l'utopie proposée par Raymond Ruyer (1950:3) : « [Elle] est la description d'un monde imaginaire, en dehors de notre espace ou de notre temps, ou (...) de l'espace et du temps historiques et géographiques. C'est la description d'un monde constitué sur des principes différents de ceux qui sont à l'œuvre dans le monde réel ».

Dans la mesure où le vocable « description » constitue l'élément générique, on peut faire ressortir quatre traits qui spécifient la définition : a) cette description a pour objet un monde ; b) ce monde est imaginaire ; c) il est situé en dehors de notre espace-temps ; d) il repose sur des principes différents de ceux du monde réel. Par ailleurs, l'élément générique pourrait aussi correspondre à deux autres expressions : « description d'un monde » et « description d'un monde imaginaire », ce qui éliminerait deux ou trois éléments spécifiques. Or, les conséquences de ces différentes analyses définitionnelles renvoient aux catégories sous-jacentes à la formulation de la définition ainsi qu'aux types de discussion que celle-ci devrait soulever. Si l'on adopte comme genre le terme « description », on souligne implicitement une opposition entre l'imaginaire et le réel ; si l'on privilégie comme genre le syntagme « monde imaginaire », on procède à une double division : monde imaginaire vs monde non imaginaire ; monde non imaginaire vs non-monde imaginaire. Et ce sont précisément les enjeux de ces diverses possibilités que Ruyer ne parvient pas à élucider complètement. Par exemple, la première opposition visant à opposer l'utopie au roman ne tient pas compte du fait que celui-ci n'est pas exclusivement une description du monde réel : il peut aussi correspondre à une description imaginaire du monde réel. Dès lors, la difficulté de cette méthode est qu'elle risque de greffer la recherche sur une pétition de principe fondatrice tout en négligeant l'apport des autres chercheurs, défaut que la méthode de la définition par le type idéal tente de contourner.

Cette méthode, selon Joseph Gabel (1970), vise à éluder « l'exigence chimérique d'une objectivité absolue (en lui opposant) une subjectivité acceptée et 'fonctionnalisée' ». À partir d'un échantillon de quelques définitions, on obtient un « idéaltype » en adoptant un point de vue permettant d'enchaîner plusieurs phénomènes isolés qui, rassemblés, offrent un tableau de pensée homogène. L'application de cette méthode présente par contre un problème important au plan méthodologique. Si l'idéaltype est la synthèse de définitions proposées par

différents auteurs, il y a toutefois lieu de se questionner sur l'opérationnalisation de la méthode, tant au plan de l'échantillon retenu qu'à celui de l'utilisation qui en est faite. Ainsi, voici deux définitions de l'utopie dont l'une est présentée par Leclerc alors que l'autre est soumise par Desroche :

> (L'utopie est) un projet imaginaire d'une réalité globalement autre ayant pour but de transformer radicalement la réalité existante. (1985:90-91)
> L'utopie serait en quelque sorte un projet imaginaire d'une réalité autre, on est tenté de dire : d'une société autre, car les utopies sociales semblent dominantes. On ne doit pas sous-estimer pourtant l'existence et le nombre des utopies techniques (aéronautiques, architecturales, médicales, par exemple). Les catalogues d'utopies atteignent des centaines de titres dont le traitement méthodique est encore à l'état de projet. (1973:558)

Leclerc ne s'appuyant que sur quatre sources référentielles (Mannheim, Duveau, Desroche et Séguy) pour parvenir à sa définition, on peut d'abord se demander si cet échantillon provenant d'auteurs tous reliés à la démarche sociologique retient effectivement des « éléments qui [...] permettent de se faire une idée cohérente et homogène du phénomène à observer ». De plus, lorsqu'il élimine la notion de « système social » de Séguy (1971:331[2]) au profit de la notion de « réalité » (endossée aussi par Desroche), Leclerc ne justifie pas cet écart. Par conséquent, d'une part l'absence de discussion sur les éléments définitionnels retenus ne peut que soulever la question de l'arbitraire de la méthode. D'autre part, même s'il faut admettre, avec Leclerc, qu'un inventaire complet des définitions de l'utopie est chose quasi impossible, il faut voir qu'un corpus trop restreint occulte les différences réelles qui articulent le champ des définitions et, surtout, les enjeux théoriques que ces différences impliquent. Le même problème se pose lorsque Desroche remplace la notion de « société » par celle de « réalité » sous prétexte qu'en plus des utopies sociales, il aurait existé des utopies techniques, médicales ou autres car, à propos des utopies 'ecclésiastiques' par exemple, Séguy (1971:331 n. 5) se réfère à un concept social, ce qui suggère que ces étiquettes constituent des facettes du social et non de son opposé[3].

La méthode du champ définitionnel entend pallier les inconvénients de chacune de ces approches. Elle présuppose, comme l'approche classique, qu'une

définition formulée en langage courant comporte un élément générique, soit un ensemble plus vaste auquel la chose à définir est rattachée, et un élément spécifique, soit une expression désignant une ou plusieurs caractéristiques qui conduisent à distinguer la chose à l'intérieur de cet ensemble, mais, au lieu de s'appuyer sur une quelconque saisie de l'essence, elle part de l'analyse d'un corpus de définitions pour ensuite calculer, grâce à l'analyse combinatorielle, les définitions possibles du phénomène étudié. Instrument systématique d'enquête textuelle, la méthode est aussi un instrument d'invention conduisant à la découverte de définitions non entrevues au départ, ce qui résout le problème de la nécessaire incomplétude du corpus initial. Enfin, elle peut devenir un instrument d'écriture, en ce sens qu'on peut l'articuler de façon analytique et de façon déductive.

Nous décrirons, en premier lieu, les étapes d'opérationnalisation de la méthode selon la démarche analytique, en résumant l'application qu'en a faite l'auteur au concept d'utopie[4]. En deuxième lieu, nous ferons valoir, à l'aide du concept de féminisme, qui a aussi fait l'objet d'un exercice définitionnel selon la même méthode, les possibilités de sa mise en pratique en fonction d'une démarche déductive. Cette étape d'illustration facilitera l'atteinte d'un double objectif : mettre en place l'instrument qui nous permettra d'élucider les concepts de vieillissement et de vieillesse et, sur le plan du contenu, élaborer deux notions indispensables à la discussion du rôle des personnes âgées dans nos sociétés, celles, précisément, d'utopie et de féminisme.

1.1 Illustration de la méthode du champ définitionnel par le concept d'utopie

L'application de la méthode du champ définitionnel se déroule en six étapes qu'il convient de définir au départ :

- la détermination d'un corpus suffisamment vaste de définitions du phénomène étudié ;
- l'élaboration des deux paradigmes de la définition, celui de l'élément générique[5] et celui de l'élément spécifique ;
- l'examen critique du premier paradigme ;
- l'examen critique du deuxième paradigme ;
- la mise en commun du résultat de ces examens sous forme de combinatoire ;
- le choix justifié de la définition considérée comme la plus adéquate.

En s'intéressant ainsi, d'un point de vue méthodologique, à des objets qui ne relèvent pas (exclusivement) de son champ, la philosophie s'oblige à recourir à une documentation de base suffisamment vaste pour éviter les points de vue unilatéraux : d'où la nécessité d'un corpus initial assez étoffé de définitions.

1.1.1 Première phase : choix du corpus

Si, selon Lapouge (1978:305), « la littérature utopique est infinie », Bouchard ne retient que les textes théoriques portant sur cette littérature. Ces textes constituent un corpus vaste et hétérogène ressortissant à une multiplicité de disciplines, en particulier l'analyse littéraire, la philosophie et la sociologie. De plus, comme ces textes ne répondent pas toujours clairement à la question : « qu'est-ce que l'utopie ? », il faut reconstituer leur définition implicite à l'aide d'éléments souvent épars disséminés dans leurs propos.

Bouchard obtient ainsi un échantillon de 24 définitions qui, à son avis, permet d'échapper à un double écueil : d'une part, un corpus trop restreint pourrait masquer les différences qui articulent le champ des définitions de l'utopie tout comme les enjeux théoriques que ces différences sous-tendent ; d'autre part, étant donné la diversité des disciplines qui se préoccupent de l'utopie, l'inféodation à l'une ou l'autre d'entre elles risquerait d'escamoter des dimensions importantes du problème. Enfin, sur le plan empirique, le repérage des références d'un auteur à l'autre et la fréquence de ces références constituent la manière la plus simple de procéder au choix du corpus.

1.1.2 Deuxième phase : construction du tableau

Déterminer les deux paradigmes de la définition est un exercice qui présente une difficulté majeure : comment distinguer ce qui, au sein des diverses formules, appartient vraiment soit à l'élément générique, soit à l'élément spécifique ? En conséquence, le découpage, selon ces catégories, des formulations regroupées dans le **tableau 1.1** (page 105) ne peut être au début que provisoire. Divers procédés d'analyse systématique devront permettre de dégager, à partir de la première répartition des définitions en sous-groupes, les véritables candidats aux statuts d'élément générique et d'élément spécifique. L'application de ces procédés sera commentée au fur et à mesure de leur emploi au cours de l'analyse de l'élément générique, pour lequel nous assurerons une présentation plus étayée[6].

1.1.3 Troisième phase : examen critique de l'élément générique

Cette phase est d'abord assujettie à un <u>premier procédé</u>, l'homogénéisation linguistique, visant à rassembler les expressions synonymiques. Par exemple, les termes « cité », « communauté », « société », « monde », relèvent d'une même série à l'intérieur de laquelle l'auteur privilégie le terme « société »[7].

Un <u>deuxième procédé</u> consiste à regrouper en catégories et, au besoin, en sous-catégories, les éléments génériques. Trois groupes d'éléments génériques

ressortent de la lecture des suggestions d'éléments englobants. Un premier, composé de neuf définitions, se réfère à la société par l'emploi direct du terme (définitions 12, 17, 18, 21, 22, 23) ou par l'utilisation d'expressions synonymiques : socialisme (4), monde (6), cité (11). Comportant également neuf propositions, un second groupe promeut une forme de pensée : l'imaginaire comme exercice mental (8) ; un projet imaginaire (9, 13) ; une projection (16) ; une tradition de pensée (5) ; une préoccupation (2) ; un schème social, intellectuel ou politique (3) ; un état d'esprit (10) ; un système idéologique total (20). Quant aux six dernières définitions de la troisième catégorie, elles se réfèrent à des modes d'expression : la fiction (14), des histoires imaginaires et fictives (18), le mythe (17), des descriptions souvent romanesques (8b, 15), des constructions verbales (19).

L'examen des formules atypiques constitue un troisième procédé, destiné celui-là à vérifier si elles constituent vraiment des catégories autonomes ou si, au contraire, elles ne résultent pas de l'imprécision de la formulation, ce qui est souvent le cas. Ainsi, la définition de l'utopie en termes d'image d'un désir (1) correspond en contexte au désir d'une image, c'est-à-dire à la quête d'un pays imaginaire reflétant l'histoire de son époque, ce qui permet de la redistribuer dans la catégorie « société » ; et celle qui la présente comme une sorte d'état (7) a trait à une forme de pensée (« conception » ou « spéculation » imaginaire).

À cette étape de la comparaison, on serait tenté d'avancer que, génériquement, le mot « utopie » désigne une société, un mode de pensée ou un mode d'expression (5, 8b, 10, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20). Mais dès que l'on constate que la notion de société figure également dans l'élément spécifique, un quatrième procédé devient nécessaire : le report de ce terme, au moins provisoirement, dans la classe des éléments spécifiques, où il sera plus facile de le discuter avec ses autres occurrences quand on aura évalué les modalités respectives des notions de « mode de pensée » et de « mode d'expression ».

- ***L'utopie comme mode d'expression***

Considérée comme mode d'expression, l'utopie revêt plusieurs acceptions telles que : fiction, histoire imaginaire et fictive, mythe, description, construction verbale. Or, les deux adjectifs « imaginaire » et « fictif » sont ici synonymiques, comme le montre la définition d'Eurich (18). Par ailleurs, la fiction au sens générique n'est rien d'autre qu'une histoire fictive. Ces deux expressions étant interchangeables, nous retenons pour le moment le terme « fiction », étant entendu que ce choix pourrait être contesté, tout comme le reste de l'opération[8]. Quant à la notion de « description », la qualifier de « romanesque » crée une ambiguïté car, au sein de la théorie littéraire, la description correspond non pas au roman considéré globalement, mais uniquement au décor dans lequel s'inscrit l'action des personnages : il vaut donc mieux considérer que l'expression « description romanesque » ne dit rien de plus que les formules « histoire imaginaire » ou « fiction ». En ce qui concerne l'expression « construction verbale », il est préférable de la traduire par la notion beaucoup plus courante de « discours », lequel peut être aussi bien théorique que romanesque, afin d'éviter une éventuelle interprétation restrictive privilégiant le langage oral. Enfin, l'utopie comme mythe est une définition qui n'est assumée que par Frye (17) : mais comme celui-ci utilise aussi le concept de fiction, et comme Ruyer établit une distinction nette entre le mythe et l'utopie, il vaut mieux considérer que Frye se réfère exclusivement à cette dernière, à la fois à titre de discours fictif et de discours théorique[9].

Cette discussion laisse donc, comme hypothèses d'élément générique, deux notions, celles de « discours » et de « fiction », que l'on ne peut subsumer sous un genre immédiatement commun. Elles correspondent en effet à deux ensembles en intersection, puisque le roman, qui est un discours en tant qu'œuvre écrite, ressortit aussi à la fiction[10]. Le terme « fiction » désigne, dans le présent contexte, toute production esthétique racontant une histoire[11].

- ***L'utopie comme mode de pensée***

La plupart des définitions qui lient l'utopie à un mode de pensée utilisent en fait celui-ci comme un pseudo-genre, ainsi que le montre l'inventaire des exemples. On découvre en effet qu'il s'agit de locutions exprimant un « schème social, intellectuel ou politique » (3), une « tradition de pensée » (5), un « état » qui équivaut, on l'a vu, à une conception ou à une spéculation imaginaire (7), un projet imaginaire (9, 13), une projection (16) ou un système idéologique (20). Si l'on considère ces caractéristiques comme spécifiques, il reste trois variantes d'une définition générique de l'utopie en termes de pensée : un exercice mental imaginaire (8), une forme de pensée philosophique (2) et un état d'esprit imaginaire (10).

1.1.4 Quatrième phase : examen critique de l'élément spécifique

Les formulations de l'élément spécifique se partagent en sous-groupes correspondant aux deux hypothèses d'élément générique retenues. Dans le cas des spécifications du mode de pensée, l'utopie est un mode de pensée imaginaire dont l'objet est soit les possibles latéraux (8), soit l'idéal tel que conçu par la philosophie (2), soit une situation immédiate avec laquelle l'esprit est en désaccord et qu'il transcende en tendant à ébranler l'ordre des choses (10).

Les vingt définitions reliées à l'utopie comme mode d'expression peuvent être distribuées, sauf deux d'entre elles, en trois sous-groupes thématiques. Le premier considère l'utopie comme un discours présentant un projet imaginaire de réalité globalement autre ayant pour but la transformation radicale de la réalité existante (9, 13). La seule définition du deuxième sous-groupe fait de l'utopie un discours spéculant sur le bonheur humain parfait (7). Très majoritairement (17 définitions), le dernier sous-groupe se réfère, à deux exceptions près, à la société, et le procédé de réduction des termes imprécis permet de réinsérer ces exceptions dans le sous-groupe[12]. Mais le recours au thème de la société nécessite une

analyse plus détaillée parce qu'il comporte de multiples points de vue classables sous quatre rubriques : le statut ontologique de la société ; la qualification de la société ; les bénéficiaires de l'utopie ; le cadre spatio-temporel de l'utopie.

➢ ***Le statut ontologique de la société***

En ce qui concerne cette perspective, la discussion porte sur les oppositions entre « réalisable vs irréalisable », « imaginaire vs fictive ». Afin de reconstituer une terminologie univoque, on recourt au cinquième procédé, qui consiste à dresser un inventaire des oppositions pertinentes. On obtient alors un inventaire de 4 types de définitions sociétales de l'utopie :

- société imaginaire fictive réalisable ;
- société imaginaire fictive irréalisable ;
- société imaginaire non fictive réalisable ;
- société imaginaire non fictive irréalisable.

• ***La qualification de la société***

Ici également, un inventaire des oppositions s'impose étant donné les multiples points de vue : la société se présente comme parfaite, plus parfaite, meilleure ou idéale. Après discussion, chacun des quatre types de définitions sociétales se subdivise en deux variantes, portant à huit le nombre de types de définitions de l'utopie selon que la société imaginaire, fictive ou non, réalisable ou non, est

- idéale et meilleure, ou
- idéale et parfaite.

➢ ***Les bénéficiaires de l'utopie***

À cet égard, l'utopie est présentée soit comme une société humaine, soit comme une société quasi humaine. L'examen de ces oppositions mène à conclure

qu'il s'agit de propriétés découlant de la définition de l'utopie fictive plutôt que de caractères essentiels.

➢ ***Le cadre spatio-temporel de l'utopie***

Les définitions sur ce point soulignent que l'utopie se situe soit dans un ailleurs spatio-temporel, soit ici mais ailleurs dans le temps, soit maintenant mais ailleurs dans l'espace. Or, si l'on convient que l'utopie comporte toujours une critique implicite ou explicite de la société réelle, on admet du même coup qu'elle ne peut se situer ni ici et maintenant, ni dans un espace-temps indéterminable, c'est-à-dire sans rapport à l'espace-temps connu. À cet égard, Bouchard a déjà montré ailleurs (1985:173-176) que tout univers fictif comporte 64 localisations spatio-temporelles possibles, dont 60 sont accessibles à l'utopie fictive. Les caractéristiques reliées au cadre spatio-temporel seront donc considérées comme des propriétés découlant de la définition de l'utopie.

1.1.5 Cinquième phase : la combinatoire

Tableau 1.2

Bilan de l'analyse du concept d'utopie

TYPES DE DÉFINITIONS	NOMBRE DE VARIANTES	
A.Comme mode de pensée imaginaire portant sur les possibles latéraux, l'idéal au sens philosophique ou la tendance à ébranler l'ordre des choses		3
B. Comme mode d'expression portant : 1. sur le bonheur individuel ; 2. sur un projet imaginaire de réalité globalement autre ; 3. sur une société imaginaire idéale fictive ou non, réalisable ou non, meilleure ou parfaite	 (2) (1) (8)	11
		14

Le **tableau 1.2** établit donc le bilan des résultats des deux phases précédentes : un total de 14 définitions de l'utopie. La lecture du tableau met en évidence que, définie génériquement comme mode de pensée imaginaire, l'utopie a comme objet spécifique soit les possibles latéraux, soit l'idéal au sens philosophique, soit une tendance à ébranler l'ordre des choses. À titre de mode

d'expression, elle s'inscrit dans une catégorisation définitionnelle tripartite. Elle est en premier lieu un discours privilégiant le thème du bonheur humain individuel et parfait soit dans cette vie, soit après la mort[13]. En second lieu, elle est un discours présentant un projet imaginaire de réalité globalement autre, qui a pour but de transformer radicalement la société existante. Selon la dernière catégorie, l'utopie est un discours ou une fiction prenant pour thème principal, sur fond de critique implicite ou explicite de la société existante, une société imaginaire idéale, fictive ou non fictive, réalisable ou irréalisable, meilleure ou parfaite.

Ces 14 types de définitions constituent une matrice dont certains des éléments sont encore susceptibles de combinaisons. En effet, les huit éléments de la catégorie B. 3, traités dans le tableau comme des variables liées, permettent, lorsqu'on les délie, de reconstituer les définitions incomplètes effectives ou simplement possibles. Si, en gardant constante la notion de « société imaginaire », on considère comme variables les éléments « idéale », « fictive », « non fictive », « réalisable », « non réalisable », « meilleure » et « parfaite », on déploie *la combinatoire initiale en 128 formules possibles*. Mais 74 d'entre elles présentent une contradiction interne en joignant des notions antithétiques : « fictive » et « non fictive », « réalisable » et « non réalisable », « meilleure » et « parfaite ». Le **tableau 1.3** (page 106) présente l'ensemble des 54 définitions recevables dont, à l'égard de la notion de « société imaginaire », celles qui s'échelonnent de la plus simple, où l'utopie serait assimilée à une société imaginaire quelconque, aux plus complexes, par exemple une société imaginaire idéale, non fictive, meilleure et réalisable. Le tableau indique aussi lesquelles, parmi ces conceptions, ont été réalisées dans le corpus de définitions[14].

Au total, la méthode du champ définitionnel permet, à partir d'un corpus initial de 24 formulations de l'utopie (et compte tenu des six autres définitions, celles des catégories A., B.1 et B.2) de faire ressortir concrètement 60 définitions possibles de ce concept. Toutefois, pour éviter que la méthode n'aboutisse qu'à un

simple inventaire des possibilités, il reste à choisir la définition reconnue comme la plus adéquate en justifiant ses mérites par rapport aux autres définitions possibles.

1.1.6 Sixième phase : choix justifié d'une définition

Tout en soulignant les nombreux problèmes pertinents que l'on pourrait soulever et discuter longuement lors de cette phase ultime, Bouchard s'emploie à proposer un exemple de la façon dont elle pourrait être franchie : c'est en fonction des choix stratégiques que comportent les 60 types de définitions qu'il enclenche le débat, choix articulés autour de trois questions : la pertinence d'une définition de l'utopie, le choix de l'élément générique à privilégier et, enfin, celui de l'élément spécifique approprié, lequel détermine concrètement l'extension du champ de l'utopie.

Considérant que nous avons suffisamment étayé le processus par lequel la méthode du champ définitionnel se développe, nous éviterons toutefois d'entrer dans les détails de cette argumentation, et nous nous limiterons à exposer les principales conclusions de l'auteur :

a) l'utopie mérite une définition théorique, ne serait-ce que pour tenir compte des projets utopiques du socialisme « scientifique » qui ont eu un impact majeur sur l'évolution de l'histoire humaine ;
b) l'utopie doit être formulée plutôt en termes de mode d'expression qu'en termes de mode de pensée, dans la mesure où celui-ci doit à tout le moins accéder au mode d'expression pour s'offrir à la discussion ;
c) l'utopie a trait à la société, tout en intégrant l'individu ;
d) l'utopie recèle une critique au moins implicite de la société ;
e) l'utopie a comme champ limite ou comme extension la notion de « société imaginaire idéale » entendue comme idéalisation du thème sociopolitique ;
f) l'utopie, au sens large, peut intégrer à la fois le domaine théorique et le domaine fictif ;
g) l'utopie, au sens strict, est réservée à l'utopie fictive.

Mode d'expression portant sur une idéalisation du thème sociopolitique impliquant une critique explicite ou implicite de la société, tels sont les éléments définitionnels qui ressortent des premières propositions. Or, à l'égard de la fiction et de la théorie, si l'avant-dernière conclusion ne semble pas conférer de limites au champ de l'utopie, la dernière, par contre, lui assigne clairement une acception réduite. Sur le plan épistémologique, en effet, il existe un clivage entre l'utopie théorique et l'utopie fictive et ce, même si la théorie peut solliciter la fiction d'une part, et que, d'autre part, la fiction peut avoir une portée théorique. Aussi convient-il de les distinguer en réservant le terme d'« utopie » à ce que jusqu'ici on a appelé l'utopie fictive, et en parlant de « para-utopie » dans le cas des utopies dites théoriques[15].

Bouchard (1987a:351) propose le néologisme « *hétéropolitique* » pour rendre compte, au-delà de leur divergence, de la parenté de l'utopie et de la para-utopie, lesquelles ne sont que deux manifestations de l'hétéropolitique. En remplaçant le terme « utopie » dans l'une de ses acceptions, la notion d'hétéropolitique comble un vide en dénommant un secteur spécifique, celui du thème sociopolitique idéalisé. L'adoption de ce terme, celle du concept de « para-utopie », ainsi que la décision de restreindre l'extension du mot utopie, visent à limiter, voire à neutraliser les connotations péjoratives du mot « utopie » : d'une part, qualifier de « chimère » une simple fiction, ce serait défoncer une porte ouverte ; mais, d'autre part, n'étant point associés à la notion d'un « idéal séduisant mais irréalisable » (Lalande), les néologismes « para-utopie » et « hétéropolitique » permettent d'aborder avec sérieux et sans préjugés le champ de la conscience anticipante révolutionnaire.

En conclusion, voici comment Bouchard (1989a:97) représente schématiquement les diverses manifestations du thème sociopolitique :

SCHÉMA 1.A

THÈME SOCIOPOLITIQUE

Idéalisé		**Non idéalisé**	
Fiction	Utopie • eutopie • dystopie	Péri-utopie	Fiction
Non-fiction	Para-utopie • laïque • religieuse : messianismes-millénarismes	Théorie politique « réaliste »	Non-fiction
Hétéropolitique		**Politique**	

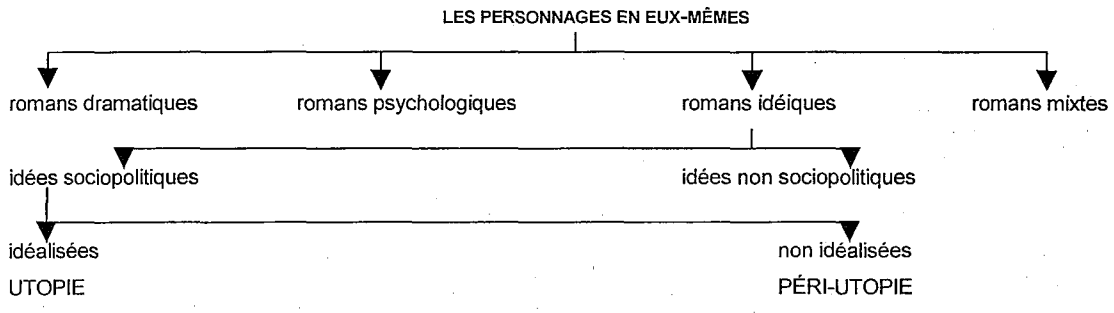
Mentionnons qu'à l'encontre de l'opinion de plusieurs commentateurs de l'utopie, le terme « idéalisé » ne signifie pas perfection mais simplement l'opposé du réalisme politique : l'idéalisation utopique, positive ou négative, correspond à une société qui, par rapport à la société de référence, est meilleure ou pire. Quant au terme « péri-utopie », il renvoie aux histoires fictives mettant l'accent sur le thème sociopolitique sans l'idéaliser. Comme nous le verrons plus loin (chapitre 6), le roman de Callenbach, *Écotopie*, est en partie une péri-utopie parce qu'il met aussi en scène le lieu que l'on quitte pour atteindre l'utopie, soit, dans ce cas-ci, les États américains non sécessionnistes.

Au sens strict du terme, le mot « utopie » désigne donc toute fiction qui présente, sur fond de critique explicite ou implicite de la société réelle, une société imaginaire idéalisée positivement (eutopie) ou négativement (dystopie). Quant au concept d'hétéropolitique, il englobe tout discours argumentatif et toute fiction qui, avec la même préoccupation critique, présentent une société idéalisée.

Avant de conclure, nous jugeons utile, pour les fins de la deuxième partie de notre travail, d'aborder brièvement la science-fiction, définie restrictivement comme

« roman scientifique » par Ruyer et opposée en ce sens à l'utopie, mais rapprochée de celle-ci par d'autres. Car si, d'après Sternberg (1958:17-19), la science-fiction est la forme moderne de l'utopie qui, au XIXe siècle, est rebaptisée « anticipation », quels sont les rapports entre les deux ? Pour Suvin (1977:69), l'utopie n'est pas un genre, mais le sous-genre sociopolitique de la science-fiction. Pour Bailey (1972:20-22), l'utopie n'est science-fictive que lorsqu'elle propose des inventions et découvertes imaginaires. Peut-on dès lors conclure que la science-fiction présente toujours un pôle utopique ? Pour résoudre la question des rapports entre les deux[16], Bouchard (1988c) a d'abord élaboré un cadre théorique qui réconcilie les définitions de la science-fiction et de l'utopie en les rattachant à une classification des romans fondée sur les personnages en eux-mêmes. En effet, un univers fictif est constitué de personnages qui évoluent dans un espace et un temps spécifiques. Ces personnages peuvent être considérés en eux-mêmes ou par rapport à nous. Dans le premier cas, ils se définissent par leurs actions, par leur psychologie ou par leurs idées : cette définition sous-tend la classification classique de l'univers romanesque en romans dramatiques, romans psychologiques et romans idéiques ; à ces trois formes s'ajoutent quatre catégories mixtes[17] : romans psycho-dramatiques, psycho-idéiques, idéo-dramatiques ou idéo-psycho-dramatiques. Le schéma 1.B reproduit cette particularisation de l'univers romanesque selon les personnages en eux-mêmes :

SCHÉMA 1.B



Avec ces distinctions, Bouchard peut restreindre la portée de l'affirmation de Suvin : le thème sociopolitique n'est utopique que s'il est idéalisé positivement ou

négativement. En ce sens, comme l'utopie met l'accent sur les idées, c'est dans le prolongement du roman idéique qu'elle sera circonscrite, plus précisément dans la catégorie des idées sociopolitiques idéalisées. Elle résulte de la conjonction des formes romanesques qui, à la fois, mettent l'accent sur les idées sociopolitiques idéalisées et adoptent, comme perspective temporelle, l'anticipation (explicite ou implicite). Et un texte qui décrit une histoire située totalement ou partiellement dans l'avenir relève, à cet égard, de la science-fiction. C'est pourquoi la seule dimension scientifique ou technologique d'un roman ne peut le transformer d'emblée en récit science-fictif. L'utopie, conclut Bouchard, appartient donc à la science-fiction[18]. Par contre, même si elles se rapportent toutes les deux à la littérature irréaliste, l'une, l'utopie, vise plus qu'à fomenter des transformations quelconques : elle tend à une métamorphose de la société elle-même.

Or, presque par définition, le féminisme en appelle à une telle métamorphose.

1.2 Illustration de la méthode du champ définitionnel par le concept de féminisme

Dans son acception contemporaine, le mot féminisme est apparu au 19e siècle[19], mais son usage a été entaché de connotations fort péjoratives, symbolisant principalement une lutte anti-masculine. Cette acception négative est tellement prégnante que « personne n'ose plus se poser en défenseur des femmes sous peine de mériter cette étiquette », fait remarquer Benoîte Groult (1984:170-171). La difficulté de définir le féminisme tient aussi au fait qu'il existerait autant de définitions qu'il existe de luttes de femmes visant tant leur propre intérêt que celui des peuples du monde[20]. Entreprise difficile, voire impossible ? Non. Une typologie des tendances théoriques du féminisme a déjà été élaborée par Guy Bouchard (1991b:169), qui en relève 20. Il a aussi démontré, en analysant par la méthode du champ définitionnel un corpus de 21 conceptions, que le concept de féminisme

pouvait recouvrir 756 définitions possibles[21] : notre objectif est de présenter déductivement les résultats de cette analyse.

Préalable nécessaire à la démarche déductive, l'approche analytique a d'abord permis l'élaboration d'un champ définitionnel articulé selon l'élément générique et l'élément spécifique. Selon la définition opératoire de Bouchard (1988c:63), le féminisme concerne les femmes en tant que collectivité « sexuale » et leur situation injustement inférieure dans la société. Examiner par une approche déductive le terme « féminisme », c'est aborder le concept en fonction des enjeux théoriques sur lesquels s'appuie cette conviction originelle issue du champ définitionnel :

- le féminisme est-il une lutte rassemblant uniquement les femmes ?
- qu'est-ce qui distingue l'oppression des femmes des autres formes d'oppression ?
- comment s'opère la critique de la société ou, en d'autres termes, quelle est la cause que l'on attribue à l'injustice faite aux femmes ?
- cette critique est-elle centrée exclusivement sur la condition des femmes ou peut-elle s'étendre à d'autres catégories de personnes dont le sort est également injuste ?
- quels sont les nouveaux modèles de société préconisés, et peuvent-ils inclure les hommes ?

Ces enjeux concernent les trois éléments constitutifs de toute définition du féminisme. Selon le *Larousse* (1980) et le *Robert* (1982), celui-ci serait une doctrine ayant pour but l'amélioration du sort des femmes dans la société. Or, ce modèle de définition, à prime abord binaire (élément générique, élément spécifique neutre), recèle un élément implicite qui doit être mis en évidence. La nécessité d'améliorer une situation présuppose en effet qu'elle est insatisfaisante. Trois éléments fondamentaux se retrouvent ainsi, explicitement ou non, dans toute définition du féminisme : un élément générique, dans ce cas l'énoncé du féminisme

comme doctrine, un élément spécifique négatif dénonçant (ici implicitement) la situation insatisfaisante, et un élément spécifique positif annonçant la situation souhaitée. Tels seront les trois vecteurs de notre présentation des enjeux.

1.2.1 Les enjeux de la définition générique

Sur le plan générique, les définitions concernent l'orientation du féminisme, le nombre et le statut de ses protagonistes. En termes d'orientation, on insiste sur le caractère théorique (au sens large) du féminisme ; ainsi, Janet Richards (1980:1[22]) fait état de la prise de conscience d'une injustice sociale qui affecte les femmes à cause de leur sexe. D'autres formulations privilégient plutôt un concept praxéologique, tel celui de mouvement ou de lutte. Mais théorie et praxis peuvent se rejoindre, selon les propos de Ti-Grace Atkinson (1975:93[23]) : « Le féminisme est bien entendu un concept politique autant qu'un mouvement ».

En ce qui a trait au nombre de ses protagonistes, en soulignant que le passage de l'expérience de l'aliénation à l'analyse de celle-ci peut se faire isolément, au sein d'un groupe ou à travers la conscience collective, Sylvie Le Bon (1975:55[24]) parle du féminisme comme d'une entreprise individuelle, collective ou mixte. Mais, en ce qui concerne le statut de ses protagonistes, cette entreprise doit-elle être réservée aux femmes ou est-elle également accessible aux hommes ? Alors que Naty Garcia Guadilla (1981:27[25]) convie hommes et femmes dans la lutte pour l'égalité sexuale, Lucie Valeska (1981:23[26]) invite exclusivement les femmes à y participer. Quant à Andrée Michel (1980[27]), en ne précisant pas si les féministes sont nécessairement des femmes, elle introduit la possibilité d'accueillir les discours féministes d'auteurs masculins, dont celui de John Stuart Mill (1975[28]).

Théorie et/ou praxis, individuelle et/ou collective, de femmes ou d'hommes seulement, ou de femmes et d'hommes réunis par un objectif commun, le féminisme englobe donc, sur le plan générique, 27 formulations possibles. Or chacune de celles-ci se particularise en fonction de la cause assignée à

l'oppression des femmes (élément spécifique négatif des définitions) et de la solution proposée (élément spécifique positif des définitions).

1.2.2 Les enjeux de la spécification négative

Prendre en considération l'élément spécifique négatif des définitions du féminisme, c'est identifier la cause assignée à l'oppression des femmes. Qui est d'abord leur oppresseur ? Le sexe opposé est incriminé dans plusieurs définitions par des expressions apparentées qui, dans l'ensemble, renvoient au procès du patriarcat : institutions patriarcales (Rosi Braidotti:1983-84:39-40[29]), sexisme patriarcal (Andrée Michel:1980:3[30]) ; suprématie masculine (Mary Anne Warren:1980:IX[31]), etc. Mais l'oppression, définie en termes de sexe, peut également l'être en termes de classe ou de race[32], voire en termes mixtes[33] ; elle peut découler de l'opposition de classe entre la bourgeoisie et le prolétariat, ou elle peut tenter de relier les deux ou les trois formes d'oppression. L'oppression de classe, par exemple, devient une tendance féministe lorsque la libération des femmes est considérée comme une conséquence nécessaire du renversement de la société capitaliste[34] : elle se distingue alors de la tendance selon laquelle la lutte doit être menée sur les deux fronts simultanément.

D'un autre point de vue, revendiquer la spécificité sexuale de l'oppression des femmes relève d'un féminisme autonome, comme l'explique Betty Friedan (1978[35]) : « notre révolution est unique ». Un féminisme hétéronome, par ailleurs, peut être illustré par l'espoir que la victoire du socialisme entraînera l'émancipation des femmes, comme le croyait Simone de Beauvoir à l'époque du *Deuxième sexe*. Quant à la position d'un féminisme polynome, préconisée par Miriam Schneir (1972:XVIII[36]), elle vise à l'association aux luttes des autres groupes opprimés (Noirs, travailleurs, colonisés) : contrairement au cas du féminisme hétéronome, il n'y a pas ici subordination d'une lutte à l'autre ; chacune revêt une égale importance.

Donc, l'oppression affecte les femmes selon leur identité sexuale, selon leur appartenance à une classe économique, selon leur identité raciale ou ethnique, ou simultanément par rapport à deux de ces facteurs, voire, aux trois, ce qui totalise sept tendances possibles.

1.2.3 Les enjeux de la spécification positive

Quels sont les modèles de société proposés par le féminisme, et lesquels d'entre eux en permettent l'accès aux hommes ? Les définitions se répartissent en deux catégories principales selon que l'on vise le maintien ou non de la société existante. Dans le premier cas, la solution proposée vise une égalité des droits, comme le signale Andrée Michel (1980:3).

Le deuxième volet, c'est-à-dire le non-maintien de la société existante dans une perspective d'égalité réelle, comporte trois variantes. La première préconise l'élimination physique des hommes, comme le suggèrent les propos de Betsy Warrior : « Si les hommes veulent détruire la terre et tous ses habitants, par la violence et les guerres, tous les hommes doivent être tués afin de préserver le reste de l'humanité »[37]. La seconde variante est une réfutation en quelque sorte de la proposition précédente : Gisèle Halimi (1984:30-31[38]) souligne que le féminisme ne se satisfait pas, dans sa quête d'égalité, d'une simple inversion des rapports de pouvoir. La troisième variante, représentée par Shulamith Firestone (1972:55[39]), voit le féminisme comme ferment de la mutation la plus profonde, c'est-à-dire d'une société sexualement égalitaire : refusant toute forme de domination, cette égalité concrète diffère de la simple égalité des droits qui ne modifie pas en profondeur les structures de la société existante.

En termes plus généraux, on peut considérer que les hommes, dans la société nouvelle, seront absents ou présents. Le féminisme oppose à la société androcratique trois modèles de société nouvelle : gynocentrique, gynocratique et androgynocratique[40]. La société sans hommes est gynocentrique : ce

gynocentrisme est réel si tous les hommes sont éliminés ; il est symbolique quand des groupes de femmes tentent de vivre comme si les hommes n'existaient pas, par exemple dans une commune plus ou moins autarcique[41]. Si les hommes font partie de la société nouvelle, ce sera soit en êtres soumis dans une gynocratie, soit en tant que partenaires égaux dans une société androgynocratique, comme l'illustre le schéma 1.C (page 107).

1.2.4 Vers un champ définitionnel du féminisme

Les quatre variantes de l'élément spécifique positif ajoutées aux 189 conceptions du féminisme issues de la combinaison de l'élément générique avec l'élément spécifique négatif portent finalement le nombre des tendances à 756[42]. Est-il possible de parvenir maintenant à une définition qui engloberait toutes ces options et ce, sans amoindrir la richesse des choix sur lesquels elles reposent ?

Nous avons déjà souligné plusieurs enjeux théoriques que soulevaient les définitions tant sur le plan générique que sur le plan spécifique. En ce qui concerne, par exemple, le féminisme théorique individuel ou collectif, qui peut être considéré comme une entreprise exclusivement féminine ou également accessible aux hommes, opter pour l'une ou l'autre de ces possibilités risque d'occulter une partie de l'histoire du féminisme. Si on favorise la théorie collective, on doit exclure les œuvres d'auteures comme Virginia Woolf et Simone de Beauvoir. De même, si on attribue exclusivement la théorie aux femmes, on doit écarter la contribution d'auteurs masculins, dont celles de François Poulain de la Barre, de Condorcet et de John Stuart Mill. Par rapport à la source de l'oppression, privilégier un féminisme autonome soutenant la spécificité de l'oppression sexuale peut empêcher de reconnaître les enjeux importants d'un féminisme polynome qui inclurait l'oppression de la classe et celle de la race.

Encore une fois, comment traduire les nombreuses options dans une définition qui n'occulterait pas les enjeux politiques qu'elles sous-tendent ? Dans la

mesure ou l'on définit le féminisme en termes d'oppression et de libération, on n'élimine aucune option. L'élément générique doit cependant être simplifié, réduit à une seule dimension : théorie et/ou pratique[43]. On obtient dès lors la formule synthèse (réduite) suivante :

> ***Le féminisme est une théorie et/ou une pratique (3) dénonçant, voire combattant l'oppression que subissent les femmes (x 7) afin de les en libérer (x 4) soit sur le mode de la réforme (égalité des droits au sein d'une société androcratique), soit sur celui de la révolution (égalité réelle), laquelle peut mener à une société androgynocratique, à une société gynocratique ou à une société gynocentrique.***

Cette formule ne constitue pas une définition du féminisme mais un champ définitionnel impliquant 84 façons différentes de le définir. Grâce à l'analyse combinatorielle, on peut donc réussir à replacer les définitions de départ au sein de l'ensemble exhaustif des choix possibles en corrigeant la partialité du point de départ due à un corpus limité de définitions, et en engendrant des conceptions éventuellement inédites.

Il serait cependant prématuré de poursuivre la démarche au-delà de ce résultat préliminaire et de procéder dès maintenant au choix justifié d'une définition, car la problématique de la vieillesse, qu'il faut maintenant mettre en place de façon plus précise, aura nécessairement un impact sur ce choix[44].

1.3 Conclusion

Nous avons déjà évoqué les difficultés d'un champ de connaissances qui ne parvient pas à rassembler les multiples disciplines qui le composent autour d'un objet d'étude consensuel, soit le vieillissement et la vieillesse. Nous avons en outre fait valoir l'importance d'associer la philosophie au discours gérontologique qui, jusqu'à maintenant, s'est articulé en dehors de cette réflexion. Un des apports de la philosophie, avons-nous soutenu, consiste précisément à analyser de façon critique les concepts sur lesquels sont édifiés les savoirs[45].

En vue de présenter une définition raisonnée du vieillissement et de la vieillesse, nous leur appliquerons dans le chapitre suivant la méthode du champ définitionnel qui, nous l'avons vu, permet d'opérer une analyse systématique des différentes variables définitionnelles autour desquelles s'articulent les concepts. L'illustration de la méthode par les concepts d'utopie et de féminisme a de plus permis de mettre en place les éléments qui guideront l'élaboration du cadre théorique utilisé ultérieurement[46] pour l'analyse de cette définition.

TABLEAUX

Tableau 1.1
Corpus définitionnel relié à l'utopie

AUTEUR	ÉLÉMENT GÉNÉRIQUE	ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE
1.Morton 1964	image d'un désir	
2.Moore 1974	forme de pensée philosophique	préoccupée par l'idéal
3.Andrews : sans date	tout schème social, intellectuel ou politique	impraticable au moment de sa présentation
4.Engels : 1963	socialisme	irréalisable
5.Kateb 1972	tradition de pensée	à propos de la société parfaite
6.Rhodes 1967	monde	meilleur situé soit dans un autre monde d'après la vie, soit maintenant mais ailleurs, soit dans la transformation de la société actuelle en vue d'une bonne vie
7.Johnson 1968	état	du bonheur humain parfait
8.Ruyer 1950	a) exercice mental imaginaire b) description	sur les possibles latéraux d'un monde imaginaire reposant sur des principes différents de ceux du monde réel et situé hors de notre espace-temps
9.Desroche 1973	projet imaginaire	d'une réalité autre
10. Mannheim 1954	état d'esprit imaginaire	transcendant la situation sociale existante, avec laquelle il est en désaccord, et tendant à ébranler l'ordre des choses
11.Freund 1981	cité idéale	imaginaire (irréalisable) ou anticipée (tentant de se réaliser)
12.Duveau 1961	société	imaginaire ou idéale, meilleure sinon parfaite, future
13.Leclerc 1985	projet imaginaire	d'une réalité globalement autre, ayant pour but de transformer radicalement la réalité existante
14. Negley et Patrick 1952	fiction	décrivant une communauté ou un État particuliers dont elle prend pour thème la structure politique
15.Lalande	tableaux représentant sous forme de description complète et détaillée, souvent comme un roman,	l'organisation idéale d'une société humaine
16.Soboul 1974	projection	à partir de la critique de la société actuelle, d'une société idéale future
17. Frye 1966	mythe	d'une société humaine imaginaire, principalement fictive, plus désirable ou parfaite, située dans le futur ou dans un lointain ailleurs
18.Eurich 1967	histoires imaginaires, fictives	de gens idéaux vivant dans des sociétés meilleures
19.Suvin 1977	construction verbale	d'une communauté quasi humaine fondée sur la distanciation née de l'hypothèse d'une possibilité historique autre, où les institutions socio-politiques, les normes et les relations individuelles sont organisées selon un principe plus parfait
20.Séguy 1971	système idéologique total	visant explicitement ou implicitement, par l'appel à l'imaginaire seul ou par passage à la pratique, (à remplacer) les systèmes sociaux globaux existants en les transformant radicalement
21.Manuel 1966	société	idéale, imaginaire, anticipée
22.Plattel 1974	société	humaine, imaginaire et idéale, issue de l'intention critique d'échapper aux conditions existantes
23.Gerber 1955	société	humaine, imaginaire, idéale, fictive, du futur

Tableau 1.3
Matrice définitionnelle de l'utopie comme société imaginaire

No	idéale	fictive	non fictive	réalisable	irréalisable	meilleure	parfaite	Définition
1	+	+		+		+		
2	+	+		+			+	
3	+	+		+				
4	+	+			+	+		
5	+	+			+		+	
6	+	+			+			
7	+	+				+		
8	+	+					+	
9	+	+						*15, 23*
10	+		+	+		+		
11	+		+	+			+	
12	+		+	+				
13	+		+		+	+		
14	+		+		+		+	
15	+		+		+			
16	+		+			+		
17	+		+				+	
18	+		+					*15*
19	+			+		+		
20	+			+			+	
21	+			+				*11*
22	+					+		
23	+				+		+	
24	+				+			*11*
25	+				+	+		*12*
26	+						+	*12*
27	+							*(2), 16, 21, 22*
28		+		+		+		
29		+		+			+	
30		+		+				
31		+				+		
32		+					+	
33		+						
34		+				+		*18*
35		+					+	*17*
36		+						*14*
37			+	+		+		
38			+	+			+	
39			+	+				
40			+			+		
41			+				+	
42			+					
43			+			+		*20*
44			+				+	*17*
45			+					
46				+		+		
47				+			+	
48				+				
49						+		
50							+	
51								*4*
52						+		*6, (9), (10), (13), 19*
53							+	*(8)*
54	-	-	-	-	-	-	-	-

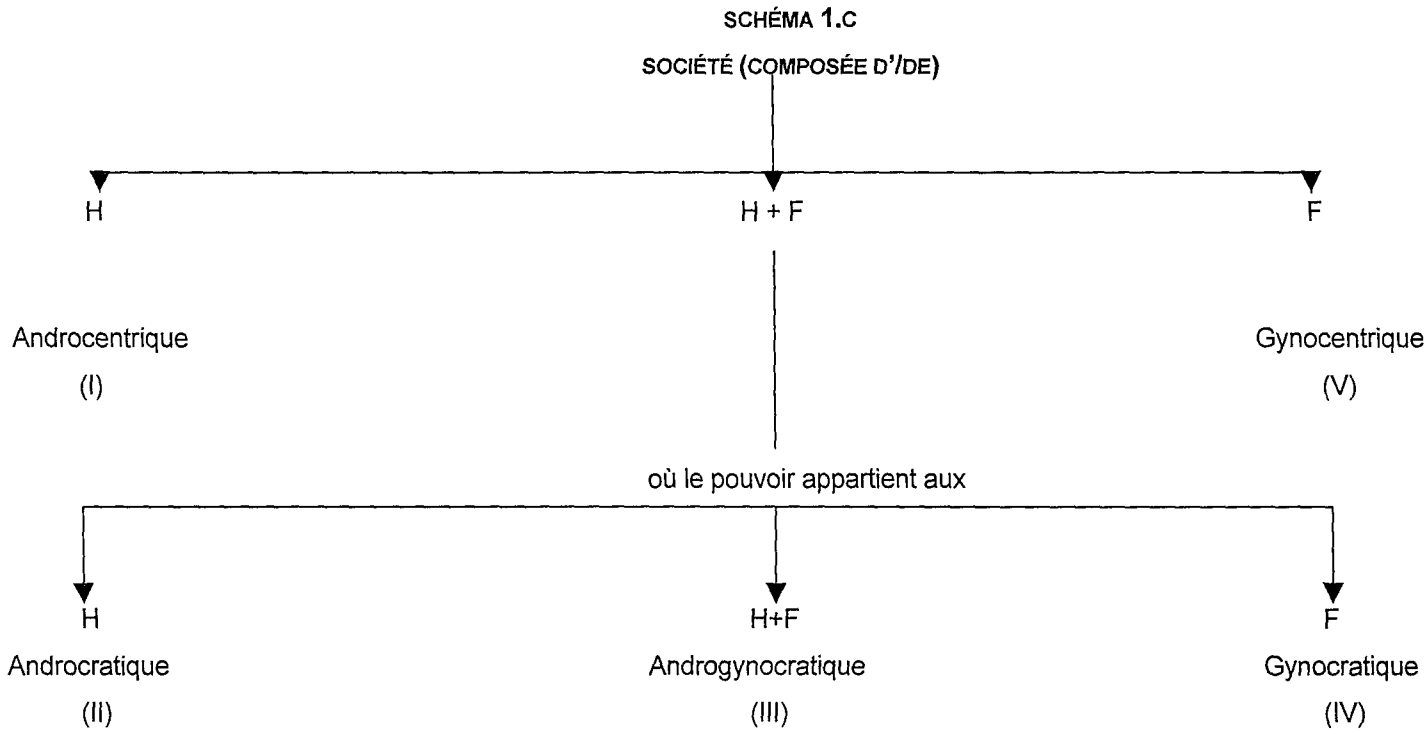


SCHÉMA 1.C
SOCIÉTÉ (COMPOSÉE D'/DE)
H
H + F
F
Androcentrique
(I)
Gynocentrique
(V)
où le pouvoir appartient aux
H
H+F
F
Androcratique
(II)
Androgynocratique
(III)
Gynocratique
(IV)

NOTES

CHAPITRE 1

1. L'analyse du concept d'androgynie sera particulièrement utilisée dans la deuxième partie de notre travail (chapitre 6). Par ailleurs, ce qui, pour les bénéfices de l'exposé méthodologique, semble relever de la juxtaposition entretient en fait, au niveau du contenu, des rapports étroits que nos analyses ultérieures rendront évidents : il existe un remarquable corpus d'utopies féministes dont une bonne partie fait référence, d'une façon ou de l'autre, à l'androgynie.

2. « On appelle utopie tout système idéologique total visant, implicitement ou explicitement, par l'appel à l'imaginaire seul (utopie écrite) ou par passage à la pratique (utopie pratiquée), à transformer radicalement les systèmes sociaux globaux existants. »

3. « Aucune mise en question de l'église ou d'une église n'est possible sans une mise en question des sociétés où elles existent. »

4. À partir de l'article (1987a) consacré par Bouchard à la présentation de la méthode du champ définitionnel et à son application à l'utopie. Nous nous inspirons aussi d'une analyse préalable et très détaillée du concept d'utopie effectuée par l'auteur en 1985.

5. Notons que l'expression « élément générique » ne renvoie à aucune hiérarchie de genres et d'espèces préalablement déterminée. Il s'agit simplement, comme le fait remarquer Bouchard, d'un élément qui *joue le rôle* d'un genre : il doit donc être considéré comme une « classe englobante » ou un « ensemble englobant ».

6. Pour les motifs que commande un résumé. De toutes façons, les mêmes procédés s'appliquent à l'analyse de l'élément spécifique.

7. Précisons que la justification de ce choix importe peu dans le présent contexte : de toute façon, elle varie nécessairement d'un corpus à l'autre ; à la limite, il peut s'agir d'une simple convention destinée à éliminer des redondances évidentes.

8. Si tel était le cas, il faudrait amplifier l'exercice de justification.

9. Puisqu'elle n'est que « principalement fictive ».

10. En tant qu'œuvre racontant une histoire.

11. Toute fiction n'est donc pas romanesque : *1984* a une portée aussi utopique comme film qu'en tant que roman. Cf. Bouchard (1987a:342).

12. Les définitions d'Andrews (3) et de Séguy (20). La notion de « schème intellectuel », chez Andrews, est équivalente à celle de « schème sociopolitique théorique », et elle inclut dans la problématique de l'utopie, en plus des sociétés fictives, les descriptions théoriques de sociétés idéales. La définition de Séguy qui allie l'utopie à un système idéologique, est trop restrictive puisque, prise au pied de la lettre, elle ne peut inclure les utopies écrites ; de plus, elle comporte une contradiction interne : elle devrait s'appliquer aux « utopies pratiquées » qui, en tant que sociétés réelles, ne peuvent être des systèmes idéologiques. Ne seront donc retenus comme éléments pertinents de la définition de Séguy que le recours à l'imaginaire et la notion de « transformation des sociétés existantes ». Cf. Bouchard (1987a:343).

13. La définition de Rhodes (6) renvoie à la fois au bonheur individuel (B.1) et à la société imaginaire idéale, fictive ou non (B.3).

14. Bouchard (p. 360, n. 55) signale que les chiffres entre parenthèses se réfèrent aux définitions qui ont été ramenées à la problématique de la société imaginaire.

15. La para-utopie peut être laïque ou religieuse. Dans le dernier cas, elle se réfère soit aux messianismes, soit aux millénarismes. Alors que le messianisme est défini par Henri Desroche (1969 :7) comme une croyance religieuse en la venue d'un Rédempteur qui mettra fin, pour un groupe ou pour l'ensemble de l'humanité, à l'ordre actuel des choses pour lui substituer un ordre nouveau fait de justice et de bonheur, le millénarisme renvoie à un mouvement socio-religieux dont le messie est le personnage. Cité par Bouchard (1989c:95, n. 2).

16. Bouchard montre que les rapports entre les deux ont été définis de cinq manières différentes : exclusion, intersection, identification, inclusion ascendante et inclusion descendante. Pour plus de détails, voir Bouchard (1985:181-184).

17. Selon que deux, sinon les trois éléments revêtent une égale importance.

18. L'utopie n'est cependant pas entièrement science-fictive. Pour en savoir plus sur cette question, cf. Bouchard (1993b).

19. Il est d'usage d'attribuer le premier emploi du mot « féminisme » à Charles Fourier : la date d'origine varie de 1808 (date de publication de la première édition de la *Théorie des quatre mouvements*) à 1837, l'année de sa mort, et à 1841 (date de la publication de la seconde édition, posthume, des *Quatre mouvements* dans ses *Œuvres complètes*). Bien que le paragraphe célèbre de Fourier associant le « progrès » dans la liberté pour les femmes au progrès social en général relève d'une conception assurément « féministe », le mot n'y figure ni dans la première, ni dans la seconde édition, selon les recherches minutieuses de l'historienne Karen Offen. Quant à l'année 1837, donnée par les grands dictionnaires, elle semble être une mystification, d'autant plus qu'il s'agit d'une année où Fourier n'a presque rien publié. Offen signale enfin que ce problème de l'invention du mot « féminisme » attribué à Fourier n'a pu être résolu lors d'une consultation faite auprès de spécialistes américains des œuvres de ce dernier (Élizabeth C. Altmann; Jonathan Bercher et Nicholas Riasanovsky).
Par ailleurs, le néologisme « féministe » forgé dans les années 1830 relevait d'abord du discours médical : il désignait la présence de caractères physiologiques féminins chez certains hommes. Selon le *Robert*, il est apparu la première fois en 1872 sous la plume d'Alexandre Dumas fils, dans son pamphlet antiféministe *L'Homme-Femme.* Dumas le détourna de son sens pour promouvoir la différence sexuelle qui, dans un processus égalitaire, viriliserait les femmes.
L'adjectif « féministe » réapparaît cependant en 1882 : cette fois dans son acception positive, il serait attribué dans une des lettres d'Hubertine Auclert, la championne française du suffrage des femmes. Or, l'édition postérieure de cette lettre publiée en 1908, après la mort d'Auclert, fait soudainement état du mot « féminisme ». Jusqu'à preuve du contraire, selon Offen, le premier usage du substantif ne peut être attribué ni à Fourier ni à Auclert. Il faut donc convenir avec l'historienne Michelle Perrot, qu'aucun texte fondateur ne peut garantir l'orthodoxie du mot « féminisme ».
Pour en savoir davantage sur l'origine de ces deux mots, consulter Offen (1987:493-96); Dumont (1999:524-25); Perrot (1989:22-23); Bard (1999:21-37).

20. Leacock (1984:82-83), citée dans Bouchard (1986a:25).

21. Les résultats de l'analyse de Bouchard sont commentés dans les textes suivants : 1989a; 1991b et 1994b.

22. *The Sceptical Feminist. A Philosophical Inquiry*, London :Routledge & Kegan Paul.

23. *Odyssée d'une Amazone*, Paris:Éditions des femmes.

24. « Le deuxième sexe : l'esprit et la lettre », in *L'Arc*, 61:55-60.

25. *Libération des femmes : le M.L.F.*, Paris:PUF, Le sociologue.

26. « The Future of Female Separatism », in *Quest*, p. 20-31.

27. *Le féminisme*, Paris:P.U.F., Que sais-je ?, n. 1782.

28. *L'asservissement des femmes* : Paris:Payot.

29. « Pour un féminisme critique », in *Les cahiers du GRIF*, 28:37-44.

30. *Le féminisme*, Paris:PUF, coll. Que sais-je ?, no 1782.

31. *The Nature of Woman. An Encyclopedia & Guide to the Literature*, Inverness:Edgepress.

32. Sur la question du racisme, voir l'excellente étude d'Angela Davis (*Femmes, race et classe*, 1983), qui met en relief l'importance de lier les trois formes d'oppression (sexuale, classuelle et raciale) dans les luttes de libération. D'après Davis,

> Quelle que soit leur race, les ouvriers peuvent être incités au viol, convaincus que la virilité leur accorde la privilège de dominer les femmes. Cependant, puisqu'ils ne possèdent ni autorité économique ni autorité sociale [...] qui leur garantirait l'impunité, ils y sont moins encouragés que les hommes de la classe capitaliste. Quand les ouvriers acceptent l'incitation au viol de l'idéologie phallocrate, ils acceptent aussi, par compromis, une compensation illusoire à leur manque de pouvoir [...]. Le capitalisme encourage les hommes qui exercent le pouvoir économique et politique à pratiquer l'exploitation sexuelle quotidienne [...]. Le racisme et le sexisme, pivots stratégiques d'une exploitation économique accrue, sont plus que jamais encouragés. (p. 251)

33. Sexe et classe ; sexe et race ; race et classe ; sexe, race et classe.

34. C'est le cas du féminisme marxiste dont l'approche, selon Gisèle Halimi, est insuffisante : elle lui reproche entre autres de reléguer l'oppression des femmes dans la sphère privée, en supposant qu'elle se résorbera d'elle-même après la révolution socialiste : Cf. Bouchard:1991b:149.

35. « Our Revolution Is Unique », in MAHOWALD, Mary (1978), p. 12-19.

36. *Feminism. The Essential Historical Writings*, New York:Vintage Books.

37. Citée dans Ballorain (1972:277).

38. « Perdre plus que nos chaînes », in *Choisir, Fini le féminisme ?,* Paris:Gallimard, p. 27-45.

39. *La dialectique du sexe*, Paris:Stock.

40. L'appellation de ces trois modèles de sociétés nouvelles permet d'éviter la confusion entre individu et société. Des approfondissements seront apportés dans le chapitre 3.

41. Nous unifions ces deux variantes.

42. Cette prolifération des définitions du féminisme ou orientations féministes ne relève pas d'une simple manie combinatorielle : en plus de correspondre au foisonnement (réel ou possible) du féminisme lui-même, elle permet de mesurer l'absurdité de toute critique globale du féminisme qui ne tiendrait pas compte de ses multiples orientations.

43. L'option reliée au mode d'action est d'une certaine façon récupérée implicitement par l'analyse de l'oppression, qui peut être une entreprise effectuée isolément ou collectivement. Quant à l'enjeu concernant la participation ou non des hommes, il est surtout soulevé par les modèles de société, même si l'on peut questionner leur présence ou leur absence au sein des mouvements féministes.

44. L'absence de la variable « âge » dans le champ définitionnel se justifie par l'utilisation d'un texte méthodologique qui ne l'a pas retenue. Les définitions que comporte le corpus renvoient majoritairement à des documents couvrant la décennie soixante-dix (1970 à 1980, inclusivement). Or, il s'agit là d'une époque où l'oppression fondée sur l'âge n'avait pas encore été théorisée par le féminisme. Cette omission fera l'objet d'une discussion dans le chapitre 3.

45. Cette discussion est étayée dans la section 0.2.2.1.

46. Chapitre 3.

CHAPITRE 2

UN CHAMP DÉFINITIONNEL DE LA VIEILLESSE

2.0 Introduction

Les définitions issues des dictionnaires présentent l'intérêt d'être formulées selon le modèle de la définition binaire : élément générique et élément spécifique. Consultons à cet égard le *Robert* (1977) sur les concepts de vieillissement et de vieillesse. Le vieillissement est décrit comme un « *processus physiologique normal que subit tout organisme vivant au cours de la dernière période de sa vie, [c'est-à-dire] de la vieillesse* ». La vieillesse est caractérisée par un « *affaiblissement global des fonctions physiologiques et des facultés mentales et par des modifications atrophiques des tissus et des organes* ». Outre les termes de « caducité », de « déclin » et de « décrépitude » attribués comme synonymes à la vieillesse, ceux de « sénescence » et de « sénilité » constituent des notions de référence supplémentaires. Le premier équivaut au « *processus physiologique du vieillissement* », alors que le second renvoie à « *l'ensemble des aspects pathologiques et régressifs caractéristiques de la vieillesse* ». Mais l'exemple apporté pour illustrer la sénilité permet de supposer qu'elle peut constituer un trait propre à la vieillesse : « *Malgré ses quatre-vingts ans, il n'est pas du tout sénile* ».

Tels que formulés, les concepts de vieillissement et de vieillesse offrent, selon le modèle de définition binaire, le découpage suivant :

Tableau 2.1
Vieillissement/vieillesse

Concept	Élément générique	Élément spécifique
Vieillissement	Processus normal de déclin physiologique	qui apparaît au cours de la vieillesse
Vieillesse	Dernière période de la vie	caractérisée par un processus normal de déclin et de dégradation qui peut englober des aspects pathologiques et régressifs

La lecture du **tableau 2.I** soulève trois idées principales :

A. Le vieillissement renvoie à la vieillesse, laquelle est définie en fonction du vieillissement.

B. Le vieillissement/vieillesse est un processus normal de déclin mais où la pathologie peut interférer facilement avec la normalité.

C. La définition du vieillissement/vieillesse, élaborée en fonction de traits exclusivement biologiques, offre une interprétation toute négative.

Sur le plan du contenu, on peut probablement questionner la justesse de telles définitions : le vieillissement est-il un processus exclusif à la vieillesse ou comporte-t-il des manifestations spécifiques à cet âge ? la sénilité est-elle une caractéristique de la vieillesse ou, dans le contexte d'un processus normal, ne doit-elle pas être considérée comme un accident parfois réversible ? la vieillesse se résume-t-elle à la somme des altérations physiologiques ou peut-elle receler d'autres aspects ? Ces questions sont pertinentes et seront traitées plus loin.

Ce que nous voulons illustrer pour le moment, c'est l'interdépendance, au plan strict des éléments définitionnels, des deux concepts de vieillissement et de vieillesse, interdépendance qui s'apparente à l'interchangeabilité par un phénomène de conversion de l'élément générique de l'un en élément spécifique de l'autre. Or, c'est à cette difficulté de saisir isolément les notions de

vieillissement et de vieillesse que nous serons d'abord confrontée au cours de ce chapitre consacré à l'application de la méthode du champ définitionnel à ces deux concepts clés de la gérontologie. Le chapitre se divise en deux sections : la première est une mise en pratique de la grille d'analyse au concept de vieillissement, et la seconde, au concept de vieillesse[1].

2.1 Application de la méthode du champ définitionnel au concept de vieillissement

Rappelons que la méthode du champ définitionnel suppose que le choix d'un corpus de définitions soit suffisamment significatif pour permettre de dégager, au cours du travail d'analyse, les oppositions pertinentes ainsi que les enjeux théoriques qui les sous-tendent. Nous avons sélectionné, en ce sens, 10 définitions reliées au vieillissement. Nous présenterons d'abord le corpus selon l'élément générique et selon l'élément spécifique, et nous amorcerons par la suite l'analyse de l'élément générique. Mais les problèmes que pose la notion de vieillissement obligeront à reprendre l'analyse du corpus en fonction du concept de vieillesse. Nous procéderons à l'examen des éléments générique et spécifique de ce concept, et nous soulignerons par la suite les limites de la définition-synthèse obtenue.

2.1.1 Choix du corpus et construction du tableau

Parmi les définitions retenues, deux proviennent d'auteurs reliés à la gérontologie biologique (Bourlière et Jaeger) et sept se réfèrent au domaine de la gérontologie sociale (Abu-Laban ; Friedan ; Leclerc ; Philibert ; Pitaud ; Zay ; Tibbitts). La dixième définition, celle de Simone de Beauvoir[2], est issue du *Deuxième sexe* : elle présente un intérêt certain dans la mesure où elle pourra être comparée plus loin à celle qui est présentée dans son traité sur la vieillesse.

Le **tableau 2.2** (page 168) établit le découpage provisoire des conceptions du corpus selon les deux paradigmes définitionnels[3]. La liste des éléments relevés en fonction du concept de vieillissement est reproduite ci-après.

Liste :

Élément générique	Élément spécifique
Processus : 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9	continu ou brusque (2) ; normal, i.-e. biologique et programmé (3)
	de décroissance inéluctable (4, 9) ; différentiel chez un même individu et entre les individus (4, 9)
	de détérioration progressive du potentiel humain (5)
	non réductible au biologique (6)
	non réductible à une succession d'étapes ou de phases (8)
	correspondant à des transformations graduelles de l'organisme vivant avançant en âge (8)
Phénomène : 9	d'involution de certains systèmes débutant dès la naissance
Phénomène complexe : 10	de maturation et de déclin qui embrasse la seconde moitié de l'existence
Type de modifications : 4	qualitatives et quantitatives ou lente atrophie des tissus et organes
Étape du développement : 3	
Étape de croissance : 5	

Examinons d'abord les propositions d'élément générique.

2.1.2 Examen critique de l'élément générique

C'est autour de cinq groupes de thèmes que huit propositions s'articulent, alors que deux ne comportent pas d'élément générique : elles spécifient des aspects du vieillissement féminin (1, 7). C'est aussi le cas pour Beauvoir, mais sa définition présente un élément générique.

À première vue, c'est en fonction d'une perspective biologique que la majorité des huit propositions reliant le vieillissement à un processus, à un phénomène et/ou à type de modifications, s'accordent. Par ailleurs, plusieurs auteurs manipulent à la fois le concept de vieillissement et celui de vieillesse, soulignant ce que nous avions déjà remarqué plus haut, à savoir

l'interdépendance des deux notions. La façon d'utiliser les deux concepts s'effectue selon trois scénarios :

1. à partir de l'explication d'un processus-vieillissement qui s'étend de la naissance à la vieillesse (9) ;
2. en référence à l'époque immédiatement antérieure à la vieillesse (10) ;
3. sur le mode de l'analogie, en procédant par glissement sémantique du vieillissement à la vieillesse (4).

Dans les deux derniers cas, si l'interprétation biologique des trois termes apparentés (processus, phénomène, type de modifications) permet de définir le concept de vieillissement eu égard à celui de vieillesse, c'est par un procédé de réduction qui retient seulement, de la notion de vieillissement, l'aspect « dégénérescence ». Cela est évident chez Jaeger. D'après lui, l'essor des sciences biologiques qui a marqué un tournant au début du 20e siècle dans les théories du vieillissement a permis d'établir que le vieillissement, tout en constituant la suite normale de la croissance, était dû à une « certaine perte de capacité de régénération du corps humain ». Or en quoi la compréhension de ces deux notions contraires, vieillissement-régénérescence et vieillissement-dégénérescence, peut-elle éclairer, au plan définitionnel, la vieillesse ? S'agit-il de comprendre comment ces processus parallèles interfèrent dans le cadre du cycle de vie ? Si oui, l'analyse doit être reprise à partir d'un autre concept, par exemple celui de « cycle de vie », lequel devra toutefois, à un moment donné, poser la question du processus-vieillissement spécifique à la vieillesse. Mais s'agit-il plutôt de définir l'âge auquel débute le processus de déclin spécifique à la vieillesse ? Question délicate, si l'on considère que l'introduction de la notion de vieillissement différentiel rend encore plus imprécis les seuils de vieillesse.

S'il peut sembler utile d'appréhender le concept de vieillesse en fonction de celui de vieillissement, il est toutefois imprudent de confondre ces deux notions et ce, pour deux raisons. La première, évidente, c'est qu'on risque d'oblitérer la

réalité d'un vieillissement-processus qui déborde celle du vieillissement-vieillesse. À la limite, la substitution d'un concept à l'autre non seulement contrefait l'exercice définitionnel (l'élément générique de l'un est transféré dans la colonne de l'élément spécifique de l'autre), mais peut conduire à des explications amphibologiques. C'est le cas de Bourlière lorsqu'il définit le vieillissement comme un processus continu tout en décrivant la vieillesse comme l'aboutissement du vieillissement.

Le deuxième motif d'ordre critique soulève la légitimité de décrire un processus en termes de croissance-déclin applicables seulement au vieillissement normal. En effet, ne limite-t-on pas par là toute recherche d'autres modèles fondés sur la persistance de dynamismes qui se développent avec l'âge et, surtout, au cours de la vieillesse (3, 5) ?[4] Un tel modèle peut-il, en outre, expliquer en quoi consiste exactement le rapport accroissements/diminutions spécifique à la vieillesse, si cette dernière équivaut, selon Tibbitts, au moment où « les pertes l'emportent sur les gains » (10) ? Question, encore une fois, qui renvoie à celle du vieillissement différentiel.

Reconnaître une corrélation entre les deux notions, c'est ainsi constater les limites qui empêchent la notion de vieillissement de contribuer à la définition de la vieillesse. Qui plus est, le recours constant au vieillissement pour décrire la vieillesse est suspect : en procédant par des références continuelles à d'autres notions[5] dont l'analyse finit par faire obstruction au concept de départ, cette tactique de dérobade ne souligne-t-elle pas l'embarras des auteurs, voire leur refus, de définir le concept de vieillesse en lui-même ? Témoigne d'ailleurs de cette difficulté l'absence d'entrée concernant la notion de vieillesse dans certaines encyclopédies, même spécialisées en gérontologie[6].

Par suite, si le vieillissement est un processus continu non réductible à une succession d'étapes ou de phases et correspondant à des transformations graduelles de l'organisme vivant (8) ; s'il est un processus de détérioration progressive du potentiel humain (5) ; si, d'après le premier scénario décrit plus haut, il constitue un phénomène d'involution de certains systèmes débutant dès la naissance et se poursuivant au cours du développement intra-utérin, de l'enfance, de l'adolescence, de l'état adulte et de la vieillesse (9) : alors il faut bien admettre qu'il est coextensif à l'ensemble de l'existence humaine et ne correspond pas au problème visé. Et comme certains auteurs emploient le terme « vieillissement » au sens de vieillesse, c'est plutôt autour de cette dernière notion que l'analyse doit être circonscrite et, en ce cas, reprise, en ne tenant plus compte des définitions axées sur le vieillissement « continu ».

À titre d'élément générique, un des critères permettant de choisir le mot le plus approprié devrait être celui qui distingue la vieillesse de l'âge mûr, lequel succède à l'adolescence et à l'enfance. Le premier terme de la définition de la vieillesse devrait à la fois être commun à l'ensemble de ces distinctions qui articulent l'existence humaine et, en plus, refléter leur succession chronologique. Le meilleur candidat, à cet égard, est celui qui correspond à « période de l'existence humaine ». Parmi les cinq termes déjà inventoriés, les seuls équivalents documentaires sont ceux de Friedan et de Leclerc : « étape du développement » et « étape de croissance de l'être humain »[7]. Aucun autre terme générique n'est possible, car tout ajout à cette notion ne peut servir qu'à distinguer la vieillesse des autres périodes. C'est, entre autres, le cas des vocables « processus », « phénomène » et « modifications » qui, parce qu'ils sont susceptibles de caractériser ladite période, peuvent être dès lors reportés au sein de l'élément spécifique.

2.1.3 Examen critique de l'élément spécifique

La liste qui suit montre la réarticulation des paradigmes en fonction de l'élément générique obtenu à partir de l'analyse du concept de vieillissement.

Liste :

Élément générique	Élément spécifique
Période de l'existence humaine	Processus continu ou brusque (2)
	Processus biologiquement programmé (3, 4, 8)
	Processus de transformation graduelle de tout organisme vivant (8)
	Phénomène biologique et culturel, social, économique (5, 6, 9)
	Phénomène complexe de maturation et de déclin (10)
	Le début de la vieillesse varie selon des indices arbitraires (8)
	La retraite est un problème important chez l'homme (1)
	Changement radical d'orientation (3)
	Absence de place dans la société (3)

Les expressions utilisées renvoient presque toutes à deux catégories : l'une biologique, l'autre socioculturelle. Ainsi, Friedan se réfère au biologique lorsqu'elle parle de « processus biologiquement programmé » mais elle recourt aussi au social en mettant en relief le problème de la « retraite forcée ». C'est la même conception hybride que traduisent les expressions suivantes : « phénomène non réductible au biologique » (6), « phénomène complexe de maturation et de déclin [...] sur les plans biologique, psychologique et social » (10). En somme, la description du changement biologique renvoie au facteur biologique, alors que l'expression « changement d'orientation » (3) précise le socioculturel. La seule définition à connotation exclusivement biologique est celle de Bourlière.

2.1.4 Impasses

Reliée surtout à une formulation inadéquate d'un concept à définir, l'impossibilité de parvenir à rassembler les définitions sous un élément générique consensuel empêche de poursuivre le traitement du corpus selon l'analyse

combinatorielle. Comme, en effet, seulement deux propositions définissent la vieillesse à titre de période de l'existence humaine, ce corpus trop restreint occulte les différences qui parcourent le champ des définitions de la vieillesse et, de ce fait, empêche de formuler des oppositions de telle façon que chacune devienne une matrice de questions. À l'instar de la méthode du type idéal, on peut cependant relever les divers éléments soulignés sous forme de définition synthèse :

> *La vieillesse est une période de l'existence humaine caractérisée par de profonds changements à la fois biologiques et socioculturels. Sur le plan biologique, les effets irréversibles du vieillissement deviennent de plus en plus marqués et peuvent aller jusqu'à entraver la capacité d'adaptation de l'individu. Du point de vue socioculturel, le facteur crucial correspond à la retraite forcée, à l'absence de place dans la société qui en résulte, voire à l'état dépressif qui peut s'ensuivre.*

Mais cette définition est loin d'être neutre et soulève au moins quatre problèmes :

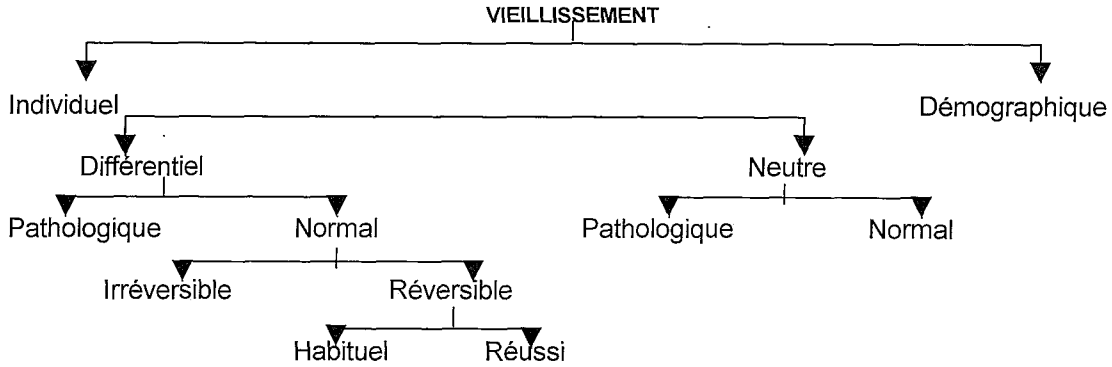
1. La conception de la vieillesse est presque entièrement négative.
2. Cette image négative résulte en partie d'une valorisation de la jeunesse qui doit être remise en cause.
3. Elle découle en outre de la réduction de l'existence humaine à l'activité productive.
4. L'accent mis sur la « retraite » comporte une part de gynisme.

Les formulations de Friedan, de Leclerc et de Philibert sont une réplique à cette vision négative : elles dénoncent la valorisation de la jeunesse tout comme les limites d'une société axée sur une « éthique fonctionnaliste ». Sur le mode positif, les éléments proposés par Friedan et Leclerc visent à élargir une définition trop restrictive, c'est-à-dire confinée à une perspective biologique de déclin.

Enfin, parmi les trois définitions se référant au vieillissement féminin, deux soulignent l'optique gyniste que recèle le problème de la retraite. Abu-Laban et Pitaud reconnaissent aux femmes une « flexibilité psychique plus étendue, en raison de la pluridimensionnalité de leurs obligations tout au long de leur vie ». Beauvoir, par contre, attribue à un vieillissement féminin, considéré « brusque » comparativement à un vieillissement masculin « continu », des traits de « dépersonnalisation et d'inutilité ».

En conclusion, loin d'être stérile, cet exercice définitionnel a d'abord permis d'illustrer concrètement les impasses auxquelles conduit le choix d'un corpus traitant d'un concept mal formulé. Il a ensuite fourni des données qui, tout en permettant de distinguer les notions de vieillesse et de vieillissement, contribuent à mieux saisir les différentes acceptions de ce dernier. En effet, si l'emploi du mot gérescence mène à distinguer le vieillissement « démographique » (collectif) du vieillissement « individuel »[8], celui-ci peut être envisagé en fonction d'un double point de vue : un vieillissement « différentiel »[9] distinct d'un vieillissement « neutre »[10], selon qu'est considérée ou non la pertinence de multiples variables touchant le vieillissement. Dans les deux cas, le vieillissement peut être « pathologique » ou « normal »[11]. Or, les commentaires de Leclerc et de Friedan sur la possibilité d'autres schémas de vieillissement différentiel[12] modelés non pas en fonction d'un processus de déclin mais plutôt d'un processus de croissance, remettent en cause le caractère irréversible souvent accolé au vieillissement normal[13]. Celui-ci peut dès lors être abordé sous l'angle d'une réversibilité associée à une adaptation relevant soit d'une simple compensation, soit de l'utilisation optimale des potentialités. En ce sens, un vieillissement normal « réversible » est susceptible d'une double division : un vieillissement « habituel »[14] et un vieillissement « réussi »[15]. Schématiquement, la représentation de ces concepts spécifiques au vieillissement est la suivante[16] :

SCHÉMA 2.A



Enfin, la démarche a surtout permis d'identifier un élément générique dont le bien-fondé pourra être débattu au cours de la prochaine étape, à savoir l'application de la méthode au concept de vieillesse.

2.2 Application de la méthode du champ définitionnel au concept de vieillesse

La mise en place d'un nouveau corpus mettant en relief les différences réelles qui articulent le champ des définitions de la vieillesse nécessite une identification des conceptions qui concernent vraiment cette problématique. Or, la difficulté de repérer celles qui s'y rapportent exclusivement nous oblige à choisir un corpus plus large, c'est-à-dire qui présente au moins un certain nombre de propositions non équivoques concernant le concept à définir.

2.2.1 Choix du corpus et construction du tableau

Le corpus est composé de 26 définitions, dont une partie correspond déjà au modèle binaire de l'élément générique et de l'élément spécifique, ce qui devrait faciliter l'application de la méthode. La moitié du corpus est ainsi formée d'un sous-corpus tiré de formulations offertes par des dictionnaires et encyclopédies sur le thème de la vieillesse :

- quatre issues des premiers dictionnaires d'avant 1800, celui de Glanville[17] au 16e siècle, et ceux de Richelet[18], de Furetière[19] et de l'Académie[20] au 17e siècle ;
- une relevant d'un dictionnaire du 19e siècle[21] ;
- huit tirées de dictionnaires/encyclopédies du 20e siècle[22].

Le **tableau 2.3** (page 169) présente ce premier corpus.

Parmi les 13 définitions du deuxième corpus, les deux premières proviennent des fondateurs de la philosophie occidentale, Platon[23] et Aristote[24], dont les conceptions sur la vieillesse sont incontournables. Tous deux ont en effet marqué, au cours des siècles, le développement de la réflexion sur la vieillesse, et cet apport important a été reconnu par les historiens de la vieillesse et les gérontologues du 20e siècle[25]. Les autres définitions qui traitent de la vieillesse contemporaine sont en général formulées par des auteurs issus de l'univers gérontologique, comme le confirme le **tableau 2.4** (page 172) : Beauvoir ; Deutsch[26] ; Levet-Gautrat ; Mishara ; Friedan ; Ennuyer ; Laforest ; Ravinel ; Guillemard ; Kuhn ; Philibert.

Nous analysons donc systématiquement les éléments des deux corpus, colonne par colonne[27], tout en procédant, au besoin, aux ajustements nécessaires. C'est d'après un ordre alphabétique (A à M) que nous recensons les définitions du premier corpus, afin de les distinguer de celles du deuxième, qui s'échelonnent selon un ordre numérique (1 à 13).

2.2.2 Examen critique de l'élément générique

Quatre catégories d'information ressortissent à l'élément générique : la vieillesse comme période ; son seuil ; son terme ; la période antécédente. Quant aux phases, elles relèvent de la division et non de la définition.

2.2.2.1 La vieillesse comme période

PREMIER CORPUS

Liste :

- Suit l'âge précédent : A
- Terme de la vie (de l'homme) : B
- Dernier temps de la vie : C
- Dernier âge de la vie : C, D, F
- Âge très avancé : E, G
- Période de la vie humaine : F
- Dernier âge de la vie d'un homme et d'une femme : F
- Dernière période de la vie normale : H
- Déclin généralisé : I
- Dernière étape normale de la vie : J
- Dernière phase du cycle de vie : K
- Dernière période de l'existence : M

C'est en fonction de l'élément générique retenu que nous examinons d'abord les concepts du premier corpus. La lecture des items met en évidence un consensus quasi unanime, qui permet de reconnaître la pertinence de l'élément générique tout en le précisant dans l'échelle des phases de l'existence.

Parmi les 13 propositions, 10 corroborent en effet que la vieillesse est la « dernière période de l'existence humaine normale », dès que l'on procède à l'homogénéisation des synonymes du syntagme « période » adopté par trois propositions (F, H, M) : terme (B) ; temps (C) ; âge (A[28], C, D, [F]) ; étape (J) ; phase (K). Les deux autres propositions d'élément générique sont éliminées, l'une parce qu'elle est trop vague (« l'âge très avancé » : E, G), l'autre parce qu'elle renvoie à un élément spécifique négatif (« déclin généralisé » : I). Une dernière définition ne propose aucun élément générique (L).

Le qualificatif « normal » ajouté par deux propositions (H, J) se réfère à deux acceptions différentes : l'une suggère de ne pas confondre la vieillesse avec la période précédant une mort prématurée ; l'autre invite à considérer la vieillesse comme une période normale. Par ailleurs, le qualificatif « humain » est pertinent dans le présent contexte : il précise en effet qu'il s'agit de l'homme et de la femme (F), ce qui permet d'éviter l'ambiguïté du terme « homme » (B).

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

- Dernier âge de la vie (de l'homme) : 2
- État (plus terreux, donc plus sec et plus froid ; comme la mort, la maladie ; diminution et déclin : 2
- Phénomène biologique ayant des conséquences psychologiques et comportant une dimension existentielle, c'est-à-dire modifiant le rapport de l'individu au temps, au monde et à sa propre histoire: 3
- Phase : 4
- Dernière étape : 5
- Étape du développement continu (de l'être humain) : 7
- Troisième âge : (7)
- Processus : 9
- État d'une personne : 9
- Dernière période de la vie : 10, 11
- La personne âgée est celle qui a vécu plus longtemps que la plupart de celles qui l'entourent et à qui il reste moins de temps à vivre : 13

À nouveau, le traitement analytique des propositions permet d'agréer la formule « dernière période de l'existence humaine », identifiée expressément par deux définitions (10, 11). La notion de « dernière étape » (5) en constitue un synonyme, tout comme celle de « dernier âge de la vie » (2). Les expressions « phase » et « étape », auxquelles renvoient respectivement Deutsch (4) et Friedan (7), relèvent de la même acception parce qu'elles n'indiquent aucune phase ou étape postérieure. Quant au pluriel adopté par Mishara (6) pour identifier au sein de la vieillesse des « étapes », il peut être compris comme une distinction de sous-étapes à l'intérieur de l'étape qu'est la vieillesse. Ennuyer (8)

définit de même la vieillesse selon deux phases : le 3e âge et le 4e âge. Remarquons que l'expression « personne âgée » (13), utilisée par Philibert, est un synonyme de vieillesse, c'est-à-dire du terme à définir. C'est aussi ce que signifie le terme « troisième âge » utilisé par Friedan (4).

Les idées d'« état » et de « processus » soulevées par Laforest (9), difficilement conciliables lorsque formulées par un même auteur, relèvent de l'élément spécifique : la période pourrait se caractériser par un état ou un processus. C'est en ce sens que doit aussi être comprise la formulation d'Aristote (« état » : 2), plutôt axée sur le vieillissement que sur la vieillesse. La conception aristotélicienne de la vieillesse/état, définie comme aboutissement du vieillissement, est en effet tributaire de sa théorie selon laquelle le vieillissement serait dû à la dissipation progressive d'un capital de chaleur avec lequel tout être vivant naît. Reliée aux théories anciennes d'explication par perte selon les éléments et les humeurs, cette explication physiologique[29], périmée aujourd'hui, a néanmoins influencé jusqu'au 17e siècle les conceptions qui relient la vieillesse à « la mort » et à « la maladie »[30]. De la théorie aristotélicienne, il y a toutefois lieu de garder l'idée d'une caractérisation biologique de la vieillesse, avec la mort comme limite. Mais les expressions de « maladie », de « diminution » et de « déclin » doivent être transférées dans l'aspect négatif. La notion de « phénomène » à laquelle se réfère Beauvoir (3) est, elle aussi, étroitement associée au concept de vieillissement : elle constitue un élément spécifique dans la mesure où elle caractérise la période vieillesse/vieillissement comme phénomène biologique. Notons que cette proposition évoque précisément les difficultés d'une définition de la vieillesse appréhendée par l'entremise du concept de vieillissement[31].

Lorsque Friedan décrit l'étape de la vieillesse comme un « développement continu » (7), elle accorde au concept de vieillissement une signification positive opposée à celle d'Aristote. Cet aspect doit être reporté dans la colonne de

l'élément positif. Enfin, les définitions de Platon (1) et de Kuhn (12) ne comportent aucun élément générique.

2.2.2.2 Le seuil de la vieillesse

PREMIER CORPUS

Liste :

- 60 ans : A, F, G, J
- 40 ans : B
- 50 ans : C, B
- 50 ans : maturité mentale ; 60 ans : 2e maturité, d'où, vieillesse : déclin : I
- 65 ans : L, M
- Idée d'âge chronologique : K
- *Vieillissement différentiel* : F, H, (I), (J), (M)

Il ressort clairement que la catégorie du seuil est la plus importante : définie globalement ou par rapport à une première phase, elle fait l'objet de l'ensemble des propositions selon trois groupes d'éléments : le seuil chronologique, l'idée d'âge chronologique et le vieillissement différentiel. Parmi les 11 propositions identifiant un seuil chronologique[32], neuf font état d'un seuil variant de 40 à 65 ans (A, B, C, F, G, J, L, M)[33]. On doit cependant en éliminer une, parce qu'elle comporte une contradiction : après avoir identifié une première vieillesse qui s'échelonne de l'âge de 40 à 70 ans, Richelet (B) la situe ensuite après l'âge mûr qui s'étend, cette fois, entre 30 et 50 ans. Une information doit être reportée dans l'élément spécifique négatif : la caractérisation de la maturité comme période de déclin (I). Quant à la notion d'« âge chronologique » (K), elle est redondante par rapport aux divers seuils chronologiques. Enfin, parmi les cinq propositions qui soulèvent l'idée de vieillissement différentiel, l'une insiste sur le fait que cette notion de seuil est « arbitraire » (J), alors que les autres renvoient à des « variations individuelles » (F, I) et « culturelles » (H, M).

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

- 60 ans (homme) et 50 ans (femme) : fin des obligations militaires pour l'un et l'autre sexe : 1
- Seuil de 50 ans (homme) et précoce chez la femme : 2
- Âge de la retraite (65 ans) : 3
- Fait plus culturel que biologique : aboutissement psychosomatique du vieillissement : 3
- Liée aux choix d'une société où le rôle dépend des compétences : 3
- Vieillesses différentielles selon les classes sociales, les sexes et les types de sociétés : 3
- Seuil de 50 ans (femme), annoncé par la ménopause : 4
- Seuil variable selon le critère considéré (biologique/social/juridique/chronologique/etc.) : 5
- Pas d'entrée mais des entrées différentes et successives dans des vieillissements affectant des champs plus ou moins étendus de la vie : 5
- Seuil de 65/70 ans coïncidant avec l'âge de la retraite : 6
- De 60 ans à la veille de la mort : différentes avenues entre les gens ; changement radical d'orientation ; s'oppose au modèle masculin de la jeunesse ; lien à la retraite : 7
- Correspond à la retraite, fait d'abord social défini biologiquement par l'âge à l'exclusion des autres variables : catégorie socioprofessionnelle, sexe, ressources financières, etc. : 8
- Âge avancé/de la retraite : 9
- Variations du parcours des âges selon la classe sociale ; importance de l'âge et du sexe : 11
- Fait plus culturel que biologique : 11
- Différences entre sexes et classes : 12
- L'âge est fondamentalement un problème social, pas seulement un problème personnel ou individuel : 12
- Personne plus âgée que la plupart de celles qui l'entourent : 13
- Variabilité du critère utilisé : chronologique/physiologique/psychologique/social : 13
- Statut variable selon les époques et les lieux : 13

À l'encontre du corpus précédent, celui-ci illustre par divers clivages l'idée de vieillissement différentiel : homme vs femme (1, 2, 3, 4, 6[34], 7, 8, 11, 12) ; privilégiés/riches ou pas (3, 8, 11, 12) ; Occident ou pas (3, 13). Des clivages extrinsèques ressortent aussi : la scission entre les vieux, les jeunes et/ou les adultes matures (1, 2, 7, 13). Mais, de toute évidence, les références les plus nombreuses pointent le clivage sexual, ce qui incite à poursuivre l'analyse en mettant en lumière cette composante.

De plus, sauf pour une énonciation de Levet-Gautrat qui écarte en quelque sorte l'idée d'un seuil (5), les critères utilisés dans la liste se rapportent au biologique, au culturel, au social (retraite), au chronologique, au psychologique, au sexe, aux ressources et au juridique. Mis à part le sexe et les ressources (8), variables renvoyant aux clivages susmentionnés, les autres critères peuvent, par homogénéisation linguistique, être regroupés. Les définitions qui affirment que le seuil de la vieillesse se réfère plutôt à un fait social (8) ou culturel (3, 11), l'opposent en ce sens aux variations individuelles (biologiques et psychologiques[35]). Quant au juridique, il s'inscrit dans la perspective sociale, tout comme le chronologique est inclus dans le biologique. Le social et le culturel pouvant être assimilés, il reste donc deux variables, biologique et sociale, dont la première est fortement mise en évidence chez Aristote et Deutsch, alors que les autres définitions mettent en relief la dimension sociale (« choix d'une société où le rôle dépend des compétences » : 3 ; « changement radical d'orientation » (7) dont le trait récurrent est la retraite (3, 6, 7, 8, 9).

Chez Aristote, les signes du vieillissement qui présagent de la vieillesse (calvitie et canitie, résultant respectivement de la froideur et de la putréfaction) relèvent de l'élément négatif. S'appuyant sur le principe que « la vieillesse du corps entraîne celle de l'esprit », et comme l'acmé de l'intelligence de l'homme se situe à 50 ans[36], c'est à cet âge qu'il détermine le seuil de la vieillesse masculine, sans que ne soit précisé le seuil féminin autrement que par l'expression, dûment répétée : « plus précoce »[37]. Comme il préconise un écart d'âge d'une vingtaine d'années entre les époux[38], il est plausible de croire que la même différence, qui détermine le zénith corporel de l'un et de l'autre (18/20 et 35/37 ans), fixe aussi les seuils respectifs de la vieillesse : c'est donc autour de 33/35 ans, bien avant la ménopause[39], que débuterait la vieillesse féminine[40]. Deutsch, par ailleurs, en la situant à 50 ans, se réfère explicitement au phénomène biologique de la ménopause qui annonce la fin de la reproduction et donc de la fonction sociale féminine. Beauvoir souligne aussi le fait physique de la ménopause, mais à

l'encontre de Deutsch, elle distingue clairement cette période de celle de la vieillesse : celle-ci est fondée sur un critère social, l'âge de la retraite, situé généralement à 65 ans, qu'il s'agisse des femmes ou des hommes[41].

Quant à Platon, lorsqu'il utilise les termes « vieux », « âgé », « vieillard », il les associe rarement à des âges chronologiques. Néanmoins, on peut déduire que, dans la cité platonicienne, les seuils féminin et masculin de la vieillesse renvoient à des facteurs biologiques et sociaux. D'une part, c'est respectivement à l'âge de 55 et de 40 ans qu'il impose la fin de la procréation obligatoire de l'homme et de la femme, seuil qui détermine le début de la période de liberté sexuelle. D'autre part, c'est à l'âge de 60 ans et de 50 ans qu'il limite, respectivement, l'exécution des tâches militaires pour les hommes et pour les femmes[42]. Notons qu'en Grèce ancienne, ce chiffre de 60 ans est le plus souvent donné comme seuil de la vieillesse masculine (Corvisier:1985:56). Mais en ce qui concerne les femmes, le seuil est déterminé par des raisons d'ordre biologique, en liaison avec la ménopause.

En résumé, les définitions du premier corpus présentent un seuil de la vieillesse qui varie, au plan chronologique, de 50 à 65 ans (50/60/65 ans). Reconnu comme arbitraire par quelques-uns, ce seuil est cependant susceptible de variations individuelles et culturelles. L'investigation de ces éléments, en ce qui concerne les définitions contemporaines du deuxième corpus, mène à conserver l'idée d'un seuil variable selon le critère utilisé, se situant entre 50 et 70 ans. Mais il faut reconnaître que cette idée est plutôt formulée en fonction de la composante sociale, dont la fréquence d'énonciation équivaut presque à la totalité des propositions[43].

2.2.2.3 Le terme de la vieillesse

PREMIER CORPUS

Liste :

- Mort : A
- Prise de conscience de la mort : K

Défini globalement ou par rapport à sa dernière phase, le terme de la vieillesse est marqué soit par des notions comme la mort (A), soit, chez Zay, par une référence à « la prise de conscience de la mort » (K). Mais à titre de phénomène biologique, la mort est le terme de la vieillesse : c'est pourquoi cet aspect biologique appartient à l'élément générique. Par ailleurs, la façon dont Zay formule la prise de conscience de la mort, qu'il associe à l'idée d'un « retour dans le passé », oblige à la reporter dans l'élément négatif.

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

- État du corps annonçant la mort : 2
- 60 ans – veille de la mort : 7

L'analyse de la variable biologique fait ressortir quelques éléments qui relèvent de la catégorie du terme : la formulation d'Aristote, axée sur sa physiologie, renvoie à la mort comme limite extrême (2), alors que l'expression de Friedan associe la vieillesse/âge chronologique à la veille de la mort (7).

Ainsi, dans l'un et l'autre corpus, la mort comme phénomène biologique constitue le terme de la vieillesse. En ce sens, la catégorie du terme est une composante de la période de la vieillesse[44] : elle sert à en fixer la fin.

2.2.2.4 La période antécédente

PREMIER CORPUS

Liste :

- Sénecté : A
- Âge mûr/viril (de 30 à 50 ans) : B
- Âge viril : C
- Maturité : H

La formulation de Glanville (A) diffère des trois autres par son rappel de l'ensemble des phases de l'existence, au nombre de six. On peut néanmoins l'alléger en rassemblant l'enfance, la *pueritia* et l'adolescence, soit de 0 à 35 ans ; la maturité (jeunesse et senecté), de 35 à 60 ans ; la vieillesse, de 60 ans à la mort[45]. Deux autres définitions indiquent que cette période de maturité, qui se termine à 50 ou 60 ans, est celle qui précède la vieillesse (B). La dernière renvoie simplement à l'« âge viril » (C).

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

- Pleine maturité corporelle (masculine : 30 à 55 ans ; féminine : 16/20 à 40 ans) : 1
- Maturité intellectuelle (50 ans) : 1
- Âge viril : 1
- Maturité atteinte à 49-50 ans, selon une division tripartite ou quadripartite de l'existence: 2
- La classe des adultes actifs : 3
- Rôles reliés à la maternité : 3
- Maternité : (16-50 ans) : 4

Chez Platon et Aristote, la période de maturité est définie à la fois aux plans physiologique et intellectuel. Notons d'abord que le modèle platonicien des âges est pensé selon une ligne ascensionnelle dont le sommet est la vieillesse. Platon fixe le sommet de la vigueur corporelle respectivement à 40 et 55 ans pour la femme et l'homme, mais ce n'est qu'après une éducation qui porte ses fruits à 50 ans qu'il considère le philosophe en pleine possession de ses moyens intellectuels. On obtient ainsi deux chiffres fixant la fin de la maturité.

Contrairement à celui de Platon, le modèle aristotélicien des âges est conçu comme un itinéraire à deux pentes. Au plan biologique, la pente ascendante se termine à 35 ans ; au plan intellectuel, à 50 ans[46]. Notons que l'âge marqueur du vieillissement biologique[47] était situé beaucoup plus tardivement qu'aujourd'hui[48].

C'est à l'intérieur d'une composante sociale que Beauvoir situe la période de maturité masculine : l'insertion professionnelle dans la classe des « adultes actifs ». La « maternité » équivaut, chez elle comme chez Deutsch, à la période précédant la vieillesse féminine, mais, comme nous l'avons vu, selon une durée différente[49].

La période immédiatement antécédente serait donc la maturité, qui s'achèverait à 50/55/60 ans. Une seule définition se réfère à un facteur social (C), alors que les autres la définissent en termes bio/chronologiques ou, pour la femme, en fonction d'un statut relevant de la sphère privée, celui de mère (3, 4). À signaler qu'on retrouve, encore une fois, les mêmes fluctuations que pour le seuil de la vieillesse. À retenir, en outre, le caractère discriminatoire de la notion aristotélicienne d'âge « viril » qu'empruntent Richelet et Furetière.

2.2.2.5 Les phases de la vieillesse

PREMIER CORPUS

Liste :

- Vieillesse (60 à 70 ans) vs sénilité (70 ans à la mort) : A
- 1ère vieillesse (50 à 70 ans) vs 2e vieillesse (70 ans à la mort), i.-e. âge décrépit : B
- 1ere vieillesse (50 à 75 ans) vs 2e vieillesse (75 ans à la mort), i.-e. âge décrépit : C
- Troisième âge vs quatrième âge : H, L
- Première maturité mentale (50 ans) vs deuxième maturité mentale (60 ans et plus) vs déclin généralisé (pour certains) : I
- Jeunes vieux (autonomes) vs grands vieillards (non autonomes) : L

- Autonomes et non autonomes : L

Le seuil d'entrée dans la vieillesse étant arbitraire, on retrouve nécessairement des fluctuations concernant le seuil de la première phase : 50 (B, C) ; 60 (A) ; 65 ans (L). L'âge (A, B, C, H), l'autonomie/non-autonomie (L) ainsi que la non-décrépitude/décrépitude (B, C, I[50]) constituent en général les critères d'opposition des phases. Quant à l'expression « quatrième âge » (H), elle autorise à identifier un « troisième âge » qui précède cette phase.

On remarque une triple polarité des phases : une opposition entre le troisième et le quatrième âge ; entre la non-décrépitude et la décrépitude; entre l'autonomie et la non-autonomie. L'opposition « troisième âge » vs « quatrième âge » (H, L) nécessite d'abord une meilleure formulation parce qu'elle présuppose un découpage du cycle de vie qui n'est pas universellement admis (en trois (I) ou en quatre périodes), en rattachant deux âges à la troisième période (A, B, C, I). Afin d'adopter une expression plus neutre, analysons maintenant comment fonctionne cette opposition à l'intérieur même de la vieillesse, selon qu'on distingue deux vieillesses, la première vs la deuxième (C), ou qu'on découpe deux phases à l'intérieur de la vieillesse (A).

Affirmer qu'il existe deux vieillesses en fonction du critère de l'opposition non-décrépitude/décrépitude, cela souligne le caractère négatif de la deuxième phase à laquelle est associée la décrépitude, tout en attribuant à la première phase une caractérisation positive. L'opposition non-sénilité/sénilité est aussi soulevée par la notion de « décrépitude » impliquée dans la description de la deuxième phase en termes de « décrépitude/sénilité » (A, B, C). En ce sens, la considération sur le « déclin généralisé » est directement reliée à la « décrépitude/sénilité » : elle sous-entend que la phase antérieure (première maturité), loin de faire l'objet d'un tel déclin, est plutôt marquée par un déclin partiel, ce que confirme la formule « seconde maturité » décrite de façon

purement négative (« difficultés d'intégration personnelle », « les pertes commencent à l'emporter sur les gains »)[51].

Mais quel est le rapport du déclin partiel à la vieillesse ? Comment gérer un déclin différentiel[52] qui n'affecte pas tous les individus, ni au même âge, ni de la même façon ? Si la vieillesse correspond au déclin généralisé, la maturité mentale suffit-elle à caractériser une personne comme « non vieille » ? On voit que cette conception, trop floue, doit être neutralisée : elle parvient difficilement à cautionner une définition purement négative de la « deuxième maturité ». En effet, même si la première phase implique un certain déclin qui annonce la vieillesse, un déclin non généralisé ne doit-il pas annuler la deuxième phase ? Pour ces raisons, nous privilégions l'opposition « non-autonomie/autonomie » (L), qui permet de neutraliser le caractère péjoratif des oppositions « non-décrépitude/décrépitude », « non-sénilité/sénilité »[53].

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

- [première] vieillesse (liberté sexuelle) vs [deuxième] vieillesse (sérénité sexuelle) : 1
- [première] vieillesse (33/50-50/70 ans) vs [deuxième] vieillesse (50-70 ans et plus) : 2
- Trois étapes (65-70 ans ; 70-74 ; 75 ans et plus) : 6
- Troisième âge (non-dépendance) vs quatrième âge (dépendance) : 8
- Vieillesse qui va bien vs vieillesse qui va mal : 8

À l'instar du premier corpus, on retrouve des catégories d'opposition : selon l'âge ; selon l'axe dépendance/non-dépendance ; selon le clivage « vieillesse qui va bien » vs « vieillesse qui va mal ». Cette dernière opposition peut se réduire à la précédente, lorsqu'on constate que le déclin de la deuxième (« vieillesse qui va mal ») commence à 70 ans et que, surtout, les imprécisions sont levées par la dichotomie « déments/non déments ». La catégorisation tripartite de Mishara, qui relève de la première opposition, peut aussi se réduire à l'axe dépendance/non-dépendance : c'est en effet à partir de la deuxième étape (70-74 ans) que

commencent à surgir des problèmes de perte d'indépendance, que peut éventuellement compenser la vie en couple.

L'opposition d'Aristote se fonde sur une corrélation biologique entre activité sexuelle et activité procréatrice : la fin de la force de l'âge se situant à 50 ans, la fin pour l'activité procréatrice est fixée à 55 ans, consacrant en même temps le terme de l'activité sexuelle[54]. Ces chiffres, bien sûr, valent pour l'homme. La situation de la femme devrait logiquement s'inscrire à l'intérieur d'une durée similaire, mais en fonction de seuils différents : 33 à 35 ans pour le début de la vieillesse, ce qui consacre la fin de la procréation[55].

L'opposition de Platon, par ailleurs, établit une nette distinction entre activité procréatrice et activité sexuelle : après avoir statué sur la durée moyenne de la maturité sexuelle[56], Platon accorde à l'homme et à la femme, au terme de cette période, le droit à la liberté sexuelle. Or, comment peut-il à la fois attribuer ce droit[57] et faire valoir les mérites d'une « sérénité sexuelle » reposant de toute évidence sur le déclin de la capacité à cet égard ?[58] On peut donc penser raisonnablement qu'il reconnaît deux phases au sein de la vieillesse, du moins masculine : une période de liberté sexuelle et une phase de « pseudo »-sérénité (probablement due à l'impuissance).

Si nous résumons cette discussion sur les phases de la vieillesse, nous devons reconnaître qu'une majorité d'auteurs identifient deux phases principales : une vieillesse/première phase dont le seuil varie de 50/60/65 ans à 70/75 ans, et une vieillesse/deuxième phase qui va de 70/75 ans jusqu'à la mort. On admet en général que la première phase se réfère à l'autonomie alors que la deuxième est plus susceptible d'entraîner des pertes d'autonomie. Mais les termes « décrépitude » et « déclin généralisé » se rapportent à l'aspect négatif, alors que la non-décrépitude constitue un trait de l'élément positif.

2.2.2.6 Les éléments résiduels

PREMIER CORPUS

Liste :

- Tempérament du corps sec et froid : B
- L'esprit conserve force et vigueur : C
- « Si jeunesse savait... » : E, F, G, H
- Plus grande espérance de vie des femmes : F
- Physiologiquement : encrassement, déchets : G
- Hygiène de vie : E
- *Procédés de rajeunissement passagers* : G
- Quête du sens de l'existence : K
- L'organisme se transforme : K

Parmi ces éléments résiduels, certains comportent des connotations positives (C[59], E, F,[60], G), alors que d'autres sont à joindre à l'aspect négatif (B, G). Quant à la « plus grande espérance de vie des femmes » (F), elle devrait en principe concerner le terme de la vieillesse. Mais comme elle exprime un clivage sexuel, nous la reportons dans l'élément positif. Le seul élément neutre (K), mais par ellipse, correspond aux « transformations », qui sont soit positives, soit négatives. Elles doivent donc être rattachées à l'une et à l'autre de ces colonnes[61].

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

- Longévité supérieure des femmes : 3, 6, 12
- Le processus d'individuation façonne le troisième âge de façon spécifique : 7
- Les ouvriers sont condamnés à la mort sociale : 11
- Études où la vieillesse est refermée sur soi : statut et rôles ont un poids fondamental : 11

Les deux premières expressions relèvent de l'élément positif : la « longévité supérieure des femmes » (3, 6, 12), et l'expression de Friedan, selon laquelle le « processus d'individuation façonne le troisième âge de façon spécifique » (7).

L'allusion à la « mort sociale » (11) est en quelque sorte une métaphore permettant un parallèle entre le plan individuel et le plan social. Quant à l'accent mis sur la production sociale de la vieillesse/retraite, qui permet d'expliquer les limites des « études où la vieillesse est refermée sur soi » (11), il implique une occultation de la dimension biologique. Mais alors qu'elle déclare que « l'âge et le sexe sont les matériaux premiers de toute différenciation sociale », sur lesquels se fonde la « construction des catégories sociales », il faut remarquer que Guillemard ne retient cependant dans son analyse que le clivage classuel[62]. Ces deux éléments, classe et sexe, se rapportent aux clivages déjà énumérés[63].

2.2.3 Élément spécifique négatif

Rappelons que l'élément spécifique est une expression désignant une ou plusieurs caractéristiques propres à la classe englobée et permettant de délimiter celle-ci au sein de la classe englobante que constitue l'élément générique. Dans le cas des définitions de la vieillesse, les tableaux 2.3 et 2.4 montrent le double découpage de l'élément spécifique : négatif ; positif. Chacune de ces deux colonnes fait maintenant l'objet d'une analyse.

Les facteurs répertoriés sont d'ordre biologique, psychologique, sociopolitique et culturel[64]. Ces quatre catégories de facteurs se subdivisent en trois sous-catégories : en général, par rapport à la 2e phase et par rapport à la dimension sexuelle. C'est en fonction de ces trois sous-groupes que nous analysons d'abord les facteurs biologiques et psychologiques et, ensuite, les facteurs sociopolitiques et culturels.

2.2.3.1 En général

A. Facteurs biologiques

PREMIER CORPUS

Liste :

- Corps/forces/physiologie affaiblis : C, E, H
- Défauts du visage : C
- La vieillesse ne « peut plus » : C, E, F, G, H
- Infirmité/incapacité : C, E
- Fin des capacités sexuelles/risque de mort : E
- Sénilité et aspect pathologique : K
- Efficience globale décroît : I
- Risques pathologiques variables : J
- Tempérament du corps sec et froid : B
- Physiologie/encrassement/déchets : G
- Accumulation de déchets insolubles : G

Les références d'ordre biologique à la pathologie (K, J) suggèrent un clivage entre le normal et le pathologique, ce qui laisse entendre que les autres facteurs correspondent plus ou moins à la « normalité ». La vieillesse « normale » est présentée dans des termes qui évoquent des liens avec une diminution globale des capacités physiques pouvant aller jusqu'à l'infirmité. À titre d'exemples, soulignons la « fin des capacités sexuelles sous peine de mort subite » (E) et la « détérioration du visage » (C), phénomènes dont les explications, dépassées aujourd'hui, renvoient au « tempérament » corporel (sec et froid : B)[65]. Quant à la représentation d'une physiologie due à « l'encrassement des tissus » résultant de « l'accumulation de déchets insolubles » (G), elle reflète les théories contemporaines sur le vieillissement, entre autres celle de Metchnikoff[66]. L'idée de variabilité est importante autant pour la « sénilité » (J) que pour la « normalité », elle renvoie aux fluctuations déjà soulevées concernant le seuil. La fréquence des références au proverbe : « si vieillesse pouvait » (C, E, F, G, H) symbolise clairement l'idée d'une diminution

globale des capacités physiques tout en marquant un clivage entre les vieux et les jeunes.

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

- Vieillesse flétrie et rebutante : 1
- L'état du corps équivaut à la mort ou à une maladie naturelle : 2
- Déclin physique/biologique/fonctionnel : 3, 9
- Infirmités inhérentes à ne pas nier : 7
- Absence de jeunesse : 7
- Diminution de l'espérance de vie : 9

Les descriptions du deuxième corpus renvoient au déclin, à l'incapacité et à la diminution (3, 9). Quant à Platon, l'allusion à une vieillesse « flétrie et rebutante », est une de ses rares critiques négatives[67]. Définie le plus souvent par ce qu'elle n'est pas, soit une « absence de jeunesse », la vieillesse comporte cependant, ajoute Friedan, des « infirmités à ne pas nier » (7). Sont aussi ajoutées les métaphores d'Aristote empruntées à la maladie et à la mort (2)[68].

B. Facteurs psychologiques

PREMIER CORPUS

Liste :

- Diminution des capacités mentales : A, C, D, E
- Soupçonneux, avare, sans amitié : B
- Espérance affaiblie : E
- Efficience globale décroît : I
- Ladre : E
- Morose, ennui, vide : B, E, K
- Prise de conscience de la mort : K

La « diminution des capacités mentales », décrite aussi comme « la décroissance de l'efficience globale », est sans conteste l'idée dominante parmi les facteurs psychologiques. On insiste aussi généreusement sur des traits de

caractère péjoratifs, lesquels se retrouvent sous diverses expressions : « soupçonneux », « avare », « incapable d'amitié », « ladre ». Enfin, l'évocation de la « prise de conscience de la mort » (K) explique sans doute en partie la vision négative de l'existence : « espérance affaiblie » ; « morose, ennui, vide ».

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

- Regret des plaisirs de la jeunesse : 1
- Décrépitude intellectuelle : 2
- Régression de l'expérience : 2
- Bavard, soupçonneux, étroit d'esprit, incapable d'amitié : 2
- Déclin de la faculté d'adaptation à la nouveauté et à l'invention : 3

À l'égard des facteurs psychologiques, Platon reconnaît que certaines personnes peuvent « regretter les plaisirs de la jeunesse » (1). Mais la plupart des éléments d'ordre psychologique sont proposés par Aristote. Outre la « décrépitude intellectuelle », sont dénoncés plusieurs vices de caractère tributaires de la vieillesse, traits que l'on retrouve d'ailleurs dans les dictionnaires d'avant 1800 (« bavard », « soupçonneux », « incapable d'amitié »)[69]. Aristote considère aussi que l'expérience acquise constitue plutôt une « accumulation d'erreurs »[70]. Thèse corroborée par Beauvoir qui, à partir de la distinction entre intelligences cristalline et fluide[71], relie la vieillesse au « déclin de la faculté d'adaptation à la nouveauté et à l'invention » (3).

C. Facteurs sociopolitiques et culturels

PREMIER CORPUS

Liste :

Facteurs sociopolitiques	**Facteurs culturels**
Adaptation difficile dans une société valorisant le travail et la réussite matérielle : I	Font trop la leçon aux jeunes : C
Isolement et solitude : K	Barbon : D
La probabilité de vivre seul varie : L	

Seuil de la retraite à 65 ans : L, M

La recension des facteurs sociopolitiques montre une division sous-jacente: une structure économique et une structure (para)-familiale. Le « seuil de la retraite » (L, M) et la « difficulté d'adaptation », si le travail est valorisé (I), renvoient à la première. Par ailleurs, le phénomène de l'isolement et de la solitude, qui est un trait global (K) ou variable (L), relève de la seconde. Attestant d'un clivage entre jeunes et vieux, l'expression : « faire la leçon aux jeunes » (C) sous-entend le ridicule auquel s'exposent les personnes âgées dans leurs rapports avec les plus jeunes, tout comme le mot « barbon » (D) concrétise la raillerie à leur égard.

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

Facteurs sociopolitiques

Vieillards corruptibles : 2
Statut surnuméraire du vieillard : 2
Perte de fonctions actives/statut/rôle : 3, 5
Participation restreinte aux groupes sociaux : 5
Situation de renoncement : 5
Diminution du revenu : 6
Crise de la retraite : 6
Caducité des connaissances : 13
Charge, fardeau : 13

Facteurs culturels

Ostracisme d'une société privilégiant les valeurs de la jeunesse : 3
Image d'impotence et d'inutilité : 3
Culture du déni de la vieillesse et de la mort : 8
Valeurs de la jeunesse : 7, 10

Les facteurs sociopolitiques traduisent bien l'idée d'une retraite considérée comme une « crise » (6) et une « situation de renoncement » (5). Elle est étroitement associée à la perte des « fonctions actives, du statut et du rôle » (3, 5), à la « caducité des connaissances » (13), à une « participation restreinte aux groupes sociaux » (5), à une « charge et un fardeau » (13). Au plan politique, la conception d'Aristote sur la corruptibilité de la vieillesse l'amène à restreindre le statut du vieillard, qui devient assimilable à celui d'un « surnuméraire » (2)[72].

Quant aux autres suggestions qui ressortissent à l'aspect culturel, elles mettent l'accent sur « l'ostracisme d'une société privilégiant les valeurs de la jeunesse » (3, 7, 10), voire la « culture du déni de la vieillesse et de la mort » (8), ce qui conduit à une « image d'impotence et d'inutilité » (3).

2.2.3.2 Par rapport à la deuxième phase

A. Facteurs biologiques et psychologiques

PREMIER CORPUS

Liste :

Facteurs biologiques	**Facteurs psychologiques**
Toux, crachat, ordure : A	Vieillesse chagrine, surtout la dernière : B
Décrépitude : A, B, C	L'esprit perd de sa force et de sa vigueur : C
Déclin généralisé : I	Décrépitude, déclin généralisé : B, C, I
Autonomie fonctionnelle difficile : L	Autonomie fonctionnelle difficile : L

Les items biologiques s'articulent autour d'une idée centrale, celle d'un déclin généralisé (I), dont la perte de l'autonomie fonctionnelle (L) est la conséquence. L'expression crue de Glanville (« le vieillard est plein de crachat et d'ordure ») illustre nettement cette idée.

Quant aux facteurs psychologiques, ils constituent une reprise de l'idée de la diminution des capacités mentales et accentuent la vision négative. Une expression souligne distinctement des traits qui sont l'inverse de ceux de la phase précédente : « la perte de la force et de la vigueur de l'esprit » (C) se manifeste au cours de la deuxième phase.

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

Facteurs biologiques	**Facteurs psychologiques**
Dépendance : 6	Perte d'autonomie : 6

Perte d'autonomie : 6 Déments : 8
Dépendants : 8

C'est au cours de la deuxième phase que Mishara (6) et Ennuyer (8) localisent les problèmes de dépendance, physique et/ou psychologique, et de perte d'autonomie.

B. Facteurs sociopolitiques et culturels

Aucun élément n'est spécifié dans le premier corpus à cet égard. Dans le deuxième, la référence à « l'institutionnalisation » dans les cas (associés à la deuxième phase) de perte d'autonomie (6), renvoie à la structure politique la responsabilité de fournir des « systèmes publics de santé » (8). Mais en précisant que « d'autres variables peuvent entrer en jeu » dans les cas de perte d'autonomie, Ennuyer réduit la portée négative des facteurs biologiques.

2.2.3.3 Par rapport à la dimension sexuale

A. Facteurs biologiques et psychologiques

PREMIER CORPUS

Liste :

Facteurs biologiques/hommes
Fin des capacités sexuelles/danger de mort subite : E
Rides de la peau, perte de la souplesse articulaire : G
Disparition progressive des fonctions génitales : G

Facteurs biologiques /femmes
Fort dégoûtante, décrépite, ratatinée : B
Les vieilles femmes ne sont pas belles : F

Facteurs psychologiques/hommes
Affaiblissement des capacités sensorielles : G
Affaiblissement des facultés mentales : G

Facteurs psychologiques/femmes
La vieillesse est l'enfer des femmes : E

Tout en décrivant les nombreux effets du vieillissement biologique qui reprennent de façon concrète l'idée de « diminution globale des capacités

physiques », les définitions du *Larousse* (19e et 20e siècles) s'adressent à l'homme expressément : « les fonctions sexuelles s'éteignent » (E) ; « disparition progressive des fonctions génitales » (G). Mais les notions de « diminution globale » et de « déclin généralisé » sont exacerbées lorsqu'il s'agit de la femme, allant jusqu'à la caricature : « dégoûtante », « ratatinée », « roupieuse » (B).

Au plan psychologique, la diminution des capacités mentales, ajoutée à celle des capacités sensorielles, est commentée exclusivement pour l'homme : « affaiblissement de la vue, de l'ouïe, de la sensibilité tactile et gustative » (G). En ce qui concerne la femme, par ailleurs, la même idée de paroxysme se retrouve dans le passage lui prédisant que la vieillesse est un « enfer » (E).

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

Facteurs biologiques/hommes

Déclin de l'activité procréatrice : 2

Déclin de l'activité sexuelle : 1, 2, 3, 4

Facteurs biologiques/femmes

Longévité inférieure : 2

Fin du service reproducteur : 2, 3, 4

Perte des qualités féminines individuelles : de la beauté, etc. : 4

Excès du désir sexuel : âge dangereux : 4

Facteurs psychologiques/hommes

Vit dans le passé : 2, 3, 4, 5

Sentiment d'inutilité, de solitude : 3

Réactions psychiques au déclin : 4

Facteurs psychologiques/femmes

Solitude : 3

Mélancolie morbide: 4

Désastre, narcissisme accru : 4

Réactions psychiques au déclin : 4

Jugement diminué : 4

Vit dans le passé : 4

Les facteurs biologiques concernant l'homme sont presque tous reliés au déclin de l'activité procréatrice et de l'activité sexuelle. Deutsch situe ce déclin au cours de la cinquantaine, ce qui correspond au seuil d'Aristote[73]. Chez la femme, comme on ne peut retenir l'idée d'Aristote sur sa « longévité inférieure » (2), il est surtout fait référence à la ménopause, qui marque la « fin de son service

reproducteur » (2, 3, 4). À cet égard, Deutsch souligne largement les manifestations physiques de la disparition de ses « qualités féminines individuelles », dont la « perte de sa beauté », de même que les bizarreries de conduite d'une « excitation sexuelle débridée » qui justifieraient de qualifier l'époque de la ménopause d'« âge dangereux ».

Quant aux facteurs psychologiques, le fait de vivre « dans le passé » correspond plutôt à un comportement masculin[74] qui s'expliquerait, d'après Deutsch, par des réactions psychiques au déclin sexuel. Par contre, Beauvoir et Levet-Gautrat analysent cet élément, auquel s'ajoute le phénomène de la « solitude », comme une attitude de « régression » face à l'événement de la retraite et à l'image d'« inutilité » que renvoie la société à la personne âgée. Dans ce cas, les deux éléments correspondent plutôt à des facteurs d'ordre comportemental, à la frontière du psychologique et du culturel.

La femme âgée affiche, elle aussi, des réactions psychologiques similaires à celles de l'homme, mais dues essentiellement, d'après Deutsch, au phénomène biologique de la ménopause : « *jugement diminué* », « *mélancolie morbide* », « narcissisme accru », les qualificatifs abondent pour décrire le « désastre » de la ménopause.

B. Facteurs sociopolitiques et culturels

PREMIER CORPUS

Liste :

Facteurs sociopolitiques/hommes

Malheur lié au mariage d'un vieillard avec une jeune femme : C

Facteurs culturels/hommes

Objet de railleries : D

Facteurs sociopolitiques/femmes

Facteurs culturels/femmes

La femme âgée n'est pas belle : F

Il faut voir que le paroxysme relié au terme « enfer » joue probablement ici encore pour les femmes âgées, d'autant plus qu'elles sont caractérisées comme « non belles » (F). Mais l'homme âgé est lui aussi l'objet de railleries de la part des femmes (D), sans que ne soit précisé toutefois s'il s'agit de jeunes femmes ou de femmes âgées. La perspective la plus discriminatoire est soulevée par l'expression, quelle que soit sa pertinence, du « malheur » lié au mariage d'un vieillard avec une jeune femme (C). On n'indique aucun facteur sociopolitique concernant la femme.

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

Facteurs sociopolitiques/hommes

Écartés de la vie politique : 2
Difficulté d'adaptation à la retraite : 3, 5, 6, 11
Radicale discontinuité dans l'existence : 3
Isolement et solitude : 3
Statut analogue à celui de la femme : paillasson : 3
La vieillesse est une tragédie : 3
Écartés des fonctions actives : 5
S'adaptent moins bien à l'institutionnalisation : 3
Moins déterminés : 10
Désinsertion sociale, accent sur la survie : 11

Facteurs culturels/hommes

Travail et réussite matérielle valorisés : 3, 5, 6, 11
Disqualification, ostracisme par une société privilégiant les valeurs de la jeunesse : 3

Facteurs sociopolitiques/femmes

Couche la plus défavorisée : 3
Solitude et isolement : 3, 12
Veuvage et probabilités inférieures de remariage : 3, 6,
Institutionnalisation : 6
Pauvreté, contraintes économiques : 3,10, 12
Assument les responsabilités familiales : 10

Facteurs culturels/femmes

Pas de gérontophilie au féminin : 3
Tendance des femmes à épouser des hommes plus âgés qu'elles : 12
Les problèmes bio/psychologiques sont des réponses à l'oppression : 12

C'est la neutralité de l'expression « personne âgée » qui s'effrite dès qu'on l'analyse à travers la composante sexuale. Ainsi, l'élément déjà recensé : « la probabilité de vivre seul varie »,[75] s'inscrit avec évidence à l'intérieur du clivage

sexual, lorsque les faits suivants sont pris en compte : les femmes constituent « la couche la plus défavorisée » (3) et connaissent, plus que les hommes, des problèmes de « solitude », d'« isolement » (3, 12), de « pauvreté » (3, 10 12), ainsi que le mode de vie de « l'institutionnalisation » (6). Elles sont aussi confrontées à des problèmes reliés au « veuvage », que ne compensent pas des probabilités de remariage équivalentes à celles des hommes (3, 6). Et même au sein de la cellule conjugale, elles doivent assumer la « majeure partie des responsabilités familiales » (10). L'ensemble de ces facteurs sociopolitiques reflète ainsi une culture qui manifeste « peu de tolérance à l'égard du vieillissement féminin » (6), illustrée entre autres par l'absence d'une « gérontophilie au féminin » (3)[76]. C'est donc en réponse à cette société « malade » que peuvent être analysés les problèmes biopsychologiques des femmes, victimes, selon Kuhn, d'une « oppression spécifique » (12).

Quant aux facteurs sociopolitiques négatifs spécifiques à l'homme, plusieurs d'entre eux sont la résultante du phénomène de la retraite. « L'isolement et la solitude » (3), la « difficulté à s'adapter » (3, 5, 6, 11[77]) la « radicale discontinuité dans l'existence », la « désinsertion sociale et l'accent sur la survie » (11), tous ces éléments dépeignent la signification importante que revêt la perte de son statut de travailleur, statut qui a constitué sa raison de vivre. À ces facteurs, on doit ajouter sa « moins grande détermination » (10) et ses problèmes d'adaptation face à « l'institutionnalisation » (3). Ces éléments sont toutefois générés par une culture qui, tout en valorisant le travail, « disqualifie et ostracise ses travailleurs âgés parce qu'elle privilégie les valeurs reliées à la jeunesse » (3). Le statut ambigu du retraité (« sous-homme ou surhomme ») correspondant à celui de la femme (« idole ou paillasson » : 3), Beauvoir conclut que la vieillesse est « une tragédie pour l'homme »[78].

2.2.4 Élément spécifique positif

2.2.4.1 En général

A. Facteurs biologiques et psychologiques

PREMIER CORPUS

Liste :

Facteurs biologiques

Longévité grâce à une vie sobre, à une existence régulière et à une bonne santé ; hygiène de vie : E, G

Il n'est pas prouvé que la vieillesse serait une maladie : K

Existence de procédés de rajeunissement passagers : G

Facteurs psychologiques

Expérience : B, E, F, G

80 % des personnes en font une période heureuse : K

Quête du sens de l'existence : K

Les items d'ordre biologique peuvent être reformulés de la façon suivante : la vieillesse n'est pas nécessairement pathologique (K) et elle peut être retardée/prolongée grâce à une vie saine (E, G) et/ou grâce à des procédés de rajeunissement dont l'effet est passager (G)[79].

Il faut remarquer, dans la liste des facteurs psychologiques, la récurrence de l'idée d'expérience. Un autre facteur peut être résumé par les deux autres items : « chercher à donner un sens à son existence » (K) et le fait que « 80 % des personnes en font une période heureuse » (K). À signaler que cette dernière assertion de Zay s'oppose à l'image négative qu'il avait déjà soulevée en soulignant que la vieillesse n'est pas la période la « plus gaie et la plus heureuse »[80].

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

Facteurs biologiques

Pseudo-sérénité sexuelle : 3

Facteurs psychologiques

La mémoire et l'expérience multiplient les capacités

Le troisième âge est une richesse (santé) : 8

d'exécution et de jugement : 1, 3
Nouveau sens à la vie : 7
Processus d'individuation : 7
Situation de croissance : 9
Marche vers la plénitude de l'« être » : 10
Réinterprétation de l'expérience : 13

L'expression de Beauvoir relative à la « pseudo-sérénité sexuelle » recèle une remise en cause de la dépossession, chez la personne âgée, de sa sexualité[81]. Quant aux remarques relatives aux personnes « en santé » (8), elles impliquent un clivage (santé vs maladie), qui n'est cependant pas spécifique à la vieillesse.

Les éléments psychologiques positifs se réfèrent à la mémoire et à l'expérience, qui « accroissent les capacités d'exécution et de jugement » (3). Sont aussi soulignés d'autres éléments d'ordre existentiel : la « capacité de donner un nouveau sens à sa vie » (7), « l'aspiration à la croissance » (9), le désir de « plénitude » (10) et la « réinterprétation de l'expérience » (13).

B. Facteurs sociopolitiques et culturels

PREMIER CORPUS

Liste :

Facteurs sociopolitiques

Utilité de l'expérience pour des fonctions politiques : E
Le travail est une consolation : E
Nécessité de soins sociaux et de santé vs perte d'autonomie (2e phase) : L

Facteurs culturels

Le vieillard est plus fou et plus sage : B
La vieillesse est honorable : C
Le vieillard est grave : C
Beauté des vieillards : F

Au plan de la structure économique, le travail comme consolation lors de la vieillesse (E) exprime une idée révolue[82]. Relié à la structure (para-)familiale, l'élément concernant « l'utilité de l'expérience pour la direction domestique » comporte une connotation gyniste explicite (E). Lorsque dédiée aux fonctions

politiques, « l'expérience » s'inscrit avec évidence dans la structure sociopolitique[83]. C'est dans la même structure que s'inscrivent les « soins sociaux et de santé aux personnes en perte d'autonomie » (L).

Au plan culturel, on pourrait considérer comme négatif le fait que le vieillard soit déclaré plus « fou » ; mais il peut servir à relativiser la sagesse et la gravité qui lui sont attribuées. Remarquons que tous les traits positifs qu'on impute à la vieillesse : « gravité », « honorabilité »; y inclus la « beauté », ne sont formulés que pour l'homme.

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

Facteurs sociopolitiques

Pouvoir politique : 1
Respect des enfants : 1, 2
Vieillesse positive pour les privilégiés : 1, 3, 8 , 11, 12
Autonomie : 5
Adaptation à de nouveaux rôles : 6
Nouvelles manières de travailler et d'aimer : 7
Temps de la disponibilité : 10
Transformer le « faire » en « être » : 10
Nouveaux modèles d'emplois partagés : 12
Cohabitation intergénérationnelle : 12
Mentorat : 12
Rôle de conseiller : 13
Rôles d'éducation, de détermination de son identité : 13
Rôle d'humanisation des enfants : 13
Rôle de gouvernants dans une gérontocratie modérée : 13

Facteurs culturels

Vieillesse et sagesse : 1, 2, 13
Vieillesse et prudence : 2, 13

Nécessité de rompre avec la dépendance : 5
Reconnaissance d'un état âgé différent de l'état adulte, porteur de ses propres valeurs et dispensateur de ses joies : 5
Nécessité de modifier le système de valeurs, de se libérer de l'éthique fonctionnaliste pour découvrir une humanité essentielle : 9
Nouveaux schémas de carrière : 7
Nouveaux enjeux qui ne concernent ni l'argent, ni le pouvoir, ni l'âge, ni la beauté : 10
Modèle de jeunesse entravant le développement : 10

Les traits de sagesse (1, 2[84], 13) et de prudence (2[85], 13) constituent d'abord des points positifs conférés à la vieillesse. Tout en renvoyant partiellement à un élément négatif concernant la dépendance des personnes

âgées à l'égard de leurs proches, la nécessité d'une rupture avec cette « dépendance » constitue surtout, chez Levet-Gautrat, une condition nécessaire à la « reconnaissance d'un état âgé différent de l'état adulte, porteur de ses propres valeurs et dispensateur de ses propres joies » (5). Ce que confirment les propos de Laforest incitant la personne âgée à modifier son « système de valeurs » et à « se libérer de l'éthique fonctionnaliste pour découvrir une humanité essentielle » (9) ; ceux de Friedan sollicitant de « nouveaux schémas de carrière » (7) ; ceux de Ravinel promouvant de nouvelles valeurs « qui ne concernent ni l'argent, ni le pouvoir, ni l'âge, ni la beauté ». Mais encore faut-il que la personne âgée se libère du modèle de la jeunesse, qui « entrave le développement » (10).

Quant aux facteurs sociopolitiques, certains interpellent plus précisément la structure politique. Sont identifiés des rôles politiques associés aux éléments de sagesse, allant d'un « rôle de conseiller » (13) et du « mentorat » (12) à l'exercice plus concret du « pouvoir politique » (1) grâce à un « rôle de gouvernants dans une gérontocratie modérée » (13)[86]. D'autres concernent plutôt des aspects existentiels reliés à une quête de l'« autonomie personnelle » (5) et à la « détermination de son identité » (13), en suggérant de « transformer le 'faire' en 'être' » (10) et, plus concrètement, de trouver de « nouvelles manières de travailler et d'aimer » (7). Ce que tentent d'illustrer les projets de Kuhn : « nouveaux modèles d'emplois partagés » et « cohabitation intergénérationnelle » (12). Dans le contexte de cette adaptation à « de nouveaux rôles » (6), Philibert en propose deux : l'« éducation » et l'« humanisation des enfants » (13). Eu égard aux relations entre adultes et parents âgés, Aristote et Platon insistent sur la notion de « respect » des premiers à l'égard des seconds. Enfin, si la vieillesse, « temps de la disponibilité » (10), peut être vécue de façon positive, certains font cependant remarquer qu'une telle vieillesse ne peut être l'apanage que des « privilégiés » (1, 3, 11, 8, 12).

2.2.4.2 Par rapport à la deuxième phase

Le nombre réduit d'éléments autorise une analyse d'ensemble des quatre facteurs.

PREMIER CORPUS

Liste :

Facteurs biologiques	**Facteurs psychologiques**
Certains échappent aux infirmités de la 2e phase : A	Perte d'autonomie située à la 2e phase : L
L'indépendance fonctionnelle de la 1ère phase ne se situe pas à un âge particulier : L	1ère phase : esprit garde force et vigueur : C
La 2e phase implique une perte d'autonomie, laquelle exige des soins sociaux et de santé : L	La 1ère phase est « non décrépite » : B, C
La 1ière phase est « non décrépite » : B, C	

Selon cette liste, il ressort que la première phase est positive, au regard d'une deuxième qui peut être négative. Quant à la perte d'autonomie, qui pourrait suggérer un élément négatif, elle est adoucie par le fait que « des soins sociaux et de santé » sont requis. En ce sens, il s'agit bien d'un facteur sociopolitique. Enfin, l'indépendance fonctionnelle attribuée à la première phase est variable et ne dépend pas d'un âge chronologique précis, mais cette variabilité amoindrit le caractère négatif de la deuxième phase.

En somme, si la première phase est globalement positive (« indépendance fonctionnelle » : L ; « l'esprit garde force et vigueur » : C), si elle « n'est pas nécessairement liée à un âge particulier » (L), elle peut, à la limite, supprimer la deuxième phase. D'ailleurs, certains n'échappent-ils pas « aux infirmités de la 2e phase » (A) ?

DEUXIÈME CORPUS

À l'instar des éléments négatifs, on ne retrouve pas d'aspects reliés à la deuxième phase, si ce n'est la remise en question du lien entre la dépendance/démence avec le seul facteur de l'âge (8).

2.2.4.3 Par rapport à la dimension sexuale

A. Facteurs biologiques et psychologiques

PREMIER CORPUS

Sauf l'aspect de la plus grande espérance de vie des femmes (D), aucun autre élément concernant la variable biologique ne ressort.

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

Facteurs biologiques/hommes	**Facteurs psychologiques/hommes**
Facteurs biologiques/femmes	**Facteurs psychologiques/femmes**
Meilleure espérance de vie : 3, 12	
Favorisées sexuellement : 3, 4	
Vivent plus souvent les deux dernières phases : 6	

Ici encore, très peu de facteurs, et qui ne concernent que les femmes. Mais leur « meilleure espérance de vie » (3,12) et le fait qu'elles soient « plus favorisées sexuellement » (3, 4) sont des éléments qui sont fortement atténués par ceux qu'on a déjà énumérés au plan négatif. Qu'elles « vivent plus souvent les deux dernières phases de la vieillesse », selon Mishara, traduit bien, entre autres, l'envers d'une espérance de vie plus longue, soit des problèmes de perte d'indépendance à partir de 70 ans, qui peuvent conduire au placement en institution[87].

B. Facteurs sociopolitiques et culturels

PREMIER CORPUS

Liste :

Facteurs sociopolitiques/hommes

Facteurs culturels/hommes
Les vieillards sont beaux : F

Facteurs sociopolitiques/femmes
Utilité de l'expérience pour la direction domestique : E

Facteurs culturels/femmes

Ici, deux seuls items, dont l'un se réfère indirectement à la femme. « L'utilité de l'expérience pour la direction domestique» comporte d'abord une connotation gyniste manifeste (E). La référence à la «beauté des vieillards» est issue du *Larousse* (XIXe siècle), qui avait déjà décrété, sur le mode négatif, que les vieilles femmes ne sont pas belles.

DEUXIÈME CORPUS

Liste :

Facteurs sociopolitiques/hommes
Pouvoir aux vieux ; philosophe-roi: 1, 13
Rôle de sacerdoce : 2
Plus favorisés économiquement : 3
Entraide H vs F qui évite le placement : 6
Probabilités inférieures de veuvage : 6
Possibilités inférieures de placement : 6
Probabilités supérieures de remariage : 6
Bénéficient de l'inégale répartition des responsabilités familiales : 10

Facteurs culturels/hommes
Gérontophilie : 3

Facteurs culturels/hommes et femmes
Nouveaux schémas féministes : 7
Nouveaux rôles vs l'androgynie : 7

Facteurs sociopolitiques/femmes
Accès aux fonctions publiques : philosophe-reine : 1, 13
Développent des liens d'amitié : 10
Transmission de leurs connaissances : 10
Capacité d'apprentissage et de découverte : 10

Facteurs culturels/femmes
Changer l'image des femmes dans les médias : 12
Épanouissement comme grand-mère : 4
Modification des mœurs : 6

Les facteurs sociopolitiques concernant les hommes renvoient à des avantages économiques (« plus favorisés » : 3) qui attestent d'une rupture entre les sphères publique et privée : ils bénéficient en effet de « l'inégale répartition

des responsabilités familiales » (10). Non seulement leurs « possibilités inférieures de placement » sont-elles dues à leur moindre espérance de vie (dont l'envers positif est la diminution des probabilités de « veuvage » : 6), mais elles renvoient en grande partie à la structure familiale à l'intérieur de laquelle l'entraide conjugale permet d'éviter l'institutionnalisation (6). Paradoxalement, malgré encore une fois leur espérance de vie inférieure à celle des femmes, les hommes bénéficient de « probabilités supérieures de remariage » (6). On peut donc soupçonner que les stéréotypes à l'égard de la vieillesse masculine sont moins accentués, d'autant plus que, selon Beauvoir, la « gérontophilie »[88] ne s'exerce qu'à leur égard (3).

Chez Aristote, seul l'homme âgé peut occuper un « rôle de sacerdoce » (2), à l'encontre de Platon qui, dans sa *République*, permet aux deux sexes d'accéder à la plus haute des fonctions, celle de « philosophe » (1)[89]. Quant à Deutsch, elle entrevoit, pour les femmes âgées, un épanouissement dans le rôle de « grand-mère » (4). Ravinel souligne, pour sa part, leurs capacités « d'apprentissage et de découverte », de développement de « liens d'amitié » ainsi que de transmission de « leurs connaissances » (10).

Au plan culturel, alors que Mishara souhaite une « modification des mœurs » qui autoriserait un écart d'âge entre hommes et femmes au profit de celles-ci (6)[90], Friedan soulève deux éléments d'ordre culturel relevant d'une perspective « féministe » et « androgyne » (7), et Kuhn en appelle à un « changement de l'image des femmes dans les médias » (12).

Au terme de cette analyse de l'ensemble des définitions de notre corpus, la prochaine étape consiste à procéder à la combinatoire des éléments et à la formulation des enjeux.

2.2.5 Combinatoire des éléments et formulation des enjeux

2.2.5.1 Les éléments génériques

Un bilan récapitulatif des catégories d'analyse des deux sous-corpus, eu égard à l'élément générique, figure dans le tableau **2.5** (page 176).

Le tableau fait ressortir que l'expression « dernière période de l'existence humaine » est entérinée par plus de la moitié des propositions de l'ensemble du corpus (14 occurrences), dont la grande majorité proviennent surtout du premier corpus (10 occurrences). Comme presque toutes les définitions utilisent l'adjectif « dernière », il serait redondant de compléter la formule par le qualificatif « terminale ». Aucune proposition ne manifeste d'ailleurs une équivoque entre la mort et la vieillesse : reconnaître que la vieillesse se termine par la mort n'équivaut pas à énoncer que toute mort implique la vieillesse. Nous sanctionnons aussi la formule de Sournia, qui ajoute le qualificatif « normale » au mot « période », dans la mesure où il annule toute confusion avec une vieillesse décrite *en soi* comme phase pathologique.

Sur la question du seuil, on remarque d'abord la forte insistance mise sur l'âge chronologique et/ou biologique par les définitions du premier corpus (huit propositions). Il faut cependant noter que ces propositions reliées à l'axe biologique sont issues de sources d'information précédant le 19e siècle.

À l'encontre de ce corpus, le deuxième offre des suggestions où la composante sociale l'emporte largement. C'est l'âge de la retraite qui constitue l'âge marqueur de la vieillesse pour cinq propositions (3, 6, 7, 8, 9), dont trois avaient néanmoins indiqué un âge biologique[91]. Mais ces définitions renvoient toutes à la vieillesse masculine. Devons-nous adopter deux seuils, féminin et masculin ? En ce cas, le seuil féminin correspondrait soit à celui de la ménopause, comme chez Deutsch, soit à un âge chronologique, comme l'établit

Beauvoir. Et nous aurions donc deux types de seuil : l'un, masculin, associé à une composante sociale, l'autre, féminin, relié à une composante biologique.

De même, y a-t-il lieu de reconnaître des phases ? S'il existe deux phases selon l'opposition autonomie/non-autonomie, comment, d'une part, gérer les variations individuelles ? Si les vieillissements différentiels brouillent les repères, sur quels critères, d'autre part, pouvons-nous distinguer l'autonomie spécifique à la vieillesse de celle qui est propre à la période précédente, la maturité ? Ce qui nous renvoie encore une fois à la question du seuil.

Pour ces raisons, nous optons pour une expression plus neutre comme la suivante : définie génériquement, la vieillesse est « la dernière période de l'existence humaine, celle qui succède à la maturité et qui s'échelonne, au plan chronologique, de 50/60/65/70 ans jusqu'à la mort »[92].

Une telle formule présente un double avantage, celui de contourner le problème du seuil ; celui d'éviter un découpage (non consensuel) de phases à l'intérieur de la période.

2.2.5.2 Les éléments spécifiques

Rappelons que les éléments spécifiques, négatifs et positifs, ont été analysés d'après trois catégories principales : l'une, selon les facteurs biologiques, psychologiques, sociopolitiques et culturels ; l'autre, selon la composante sexuale ; la dernière, selon la référence à la deuxième phase. Le bilan de ces éléments est présenté dans le **tableau 2.6** (page 177).

2.2.5.2.1 Les éléments spécifiques négatifs

Dans les deux corpus, la catégorisation des facteurs biologiques et psychologiques fait ressortir l'opposition entre le « normal » et le « pathologique ».

Si cette opposition est justifiée, y a-t-il lieu de décrire la vieillesse comme une « diminution globale des capacités physiques et psychologiques » ? Mais une telle formule est-elle compatible avec les commentaires tirés de la discussion sur la deuxième phase, selon lesquels une première phase, globalement positive, pourrait dans certains cas annuler la deuxième ? Or même cette précision à l'égard d'une vieillesse vécue uniformément de façon « normale », ne suffit pas à nier complètement l'existence d'une certaine détérioration, selon Friedan. Si on ajoute à cette remarque les nuances que comporte l'idée de variabilité, tant pour le normal que pour le pathologique, on doit atténuer le qualificatif « globale » en le remplaçant par « progressive ».

Alors que les définitions du premier corpus insistent presque exclusivement sur les facteurs biologiques et psychologiques, celles du deuxième permettent de pousser la description des facteurs sociopolitiques et culturels.

De façon générale, les définitions s'accordent pour relever un ensemble de pertes vis-à-vis les structures sociopolitiques : perte ou déclin du statut ; pertes d'ordre économique ; pertes reliées à la structure para-familiale, comme le veuvage. À l'égard des facteurs culturels, près du tiers des propositions[93] font référence à l'ostracisme dont sont victimes les personnes âgées à l'intérieur d'une société vouée aux valeurs de la jeunesse.

Quant aux facteurs culturels, ils manifestent eux aussi le clivage sexual : si l'intolérance d'une société atteint surtout l'identité sociale masculine, elle affecte en plus, chez la femme, son identité en tant qu'être sexué.

2.2.5.2.2 Les éléments spécifiques positifs

Par rapport aux facteurs biologiques, les définitions insistent sur l'aspect non pathologique de la vieillesse et sur les possibilités de parer au processus de détérioration, entre autres par une bonne hygiène de vie et par des techniques de

rajeunissement. Au plan psychologique, l'accent porte sur des qualités que l'on impute à la vieillesse, qualités qui sont l'envers de celles du plan négatif : la sagesse due à l'expérience, la noblesse, la beauté, l'aspiration à la croissance, etc.

Issus presque exclusivement des définitions du deuxième corpus, les éléments d'ordre sociopolitique interpellent en général l'ensemble des structures en vue de soutenir l'autonomie de la personne ou de compenser des pertes. C'est ce qu'illustrent, entre autres, les propositions relatives à l'élaboration de nouveaux rôles ainsi qu'à de nouveaux modèles de cohabitation. En corollaire, les suggestions émises au plan culturel visent à améliorer l'image de la vieillesse.

2.2.5.3 Les enjeux

Un des premiers enjeux reliés à la vieillesse concerne la problématique du seuil : à partir de quel âge peut-on situer l'entrée dans la vieillesse ? Quels sont les critères pour la définir ? Ceux relevant d'une composante biologique (la ménopause) ou d'une composante sociale (la retraite) ? Il importe de voir que le choix du seuil de la retraite entraînerait des conséquences importantes. Ce qui nous mène à un deuxième enjeu, celui de la sexualisation du discours sur la vieillesse.

De quelle vieillesse parlons-nous en réalité, étant entendu qu'il s'agit de la vieillesse humaine ? Favoriser l'option du seuil de la retraite n'équivaut-il pas à orienter dès le départ la définition dans une perspective androcentrique ? En principe, le clivage sexual repéré dans presque toutes les propositions du deuxième corpus a autorisé à révoquer ce seuil qui, de toute évidence, est discriminatoire. Les facteurs sociopolitiques reflètent clairement le clivage sexual, car ils se rapportent pour la plupart au phénomène de la retraite. Si la vieillesse/retraite est une tragédie pour l'homme, selon les termes de Simone de

Beauvoir, le sort de la femme n'est pas moins sombre pour autant, d'autant plus qu'il traduit, encore plus expressément que pour l'homme, le clivage classuel.

Par rapport à la dimension sexuale, nous avons aussi noté que les traits psychologiques suggérés par les définitions du premier corpus ne concernaient que l'homme. Dans l'ensemble, les facteurs sociopolitiques positifs visent davantage la condition masculine, qu'il s'agisse de privilèges d'ordre économique et politique[94] ou d'atouts reliés à la sphère para-familiale.

Un troisième enjeu, enfin, se rapporte au clivage classuel. Ne pas en tenir compte, c'est sous-estimer les impacts, tant négatifs que positifs, de l'ensemble des facteurs sur la condition de la vieillesse. C'est aussi ignorer que les différences de classe sont susceptibles d'influencer le seuil d'entrée dans la vieillesse. C'est finalement accorder un traitement partiel/partial à une lecture sexualisée de la vieillesse : les femmes âgées ne constituent-elles pas, économiquement, la couche la plus défavorisée ?

2.2.6 Vers un champ définitionnel de la vieillesse

En termes de combinatoire, l'élément générique offre une seule option, celle de dernière période de l'existence humaine : aucune autre option n'est envisageable. La caractérisation de la période s'effectue selon des facteurs positifs et/ou négatifs. Sur le plan de l'élément spécifique, on recense quatre options : le biologique, le psychologique, le sociopolitique, le culturel. La plupart des définitions du premier corpus combinent plutôt les facteurs biologiques et psychologiques, alors que certaines du deuxième vont jusqu'à relier les quatre facteurs. Enfin, un nombre important de définitions analysent la période selon des différences sexuales ou classuelles[95], ce qui ajoute deux options[96]. Mais ces six variantes ne sont pas mutuellement exclusives : elles se retrouvent liées dans presque toutes les définitions, ce qui donne 63 classes[97], chacune susceptible

de 3 valeurs pour un total de **189** options. À ce niveau de généralité, on obtient cependant des types de définitions plutôt que des définitions concrètes.

Aussi, nous proposons la formule-synthèse suivante qui reconstitue l'ensemble des options retenues :

La vieillesse est la dernière période de l'existence humaine, celle qui succède à la maturité et s'échelonne, au plan chronologique, de 50/60/65/70 ans jusqu'à la mort. Cette période, au cours de laquelle l'autonomie des personnes peut être entravée sur les plans biologique, et/ou psychologique, et/ou social, et/ou culturel, est vécue de façon positive et/ou négative en fonction de variables comme le sexe ou la classe : au plan négatif, par une détérioration progressive des capacités physiques et mentales ainsi que par un rapport déficitaire aux diverses structures sociopolitiques et par une image publique péjorative ; au plan positif, par la possibilité d'échapper (en partie et/ou provisoirement) au processus de détérioration physique et mentale, ainsi que par un rapport prolongé ou compensateur aux structures sociales et par une image publique plus favorable.

Cette matrice de 189 options possibles de la vieillesse constitue en fait un champ définitionnel, en ce sens que presque chaque terme renvoie à une multiplicité d'options ou d'explications à donner.

2.3 Conclusion

Cette lecture philosophique axée sur l'angle méthodologique a permis de fournir une clarification raisonnée des concepts de vieillissement et de vieillesse. Elle a d'abord conduit, en mettant en lumière une forme de dérobade face à un « concept difficile à cerner », à établir que le véritable problème à circonscrire concerne la notion de vieillesse, laquelle intègre le concept de vieillissement. Elle a ensuite permis d'analyser de façon systématique un corpus de textes, malgré la difficulté majeure reliée à la reconstitution de conceptions à partir de fragments de propositions.

À cet égard, le corpus était composé d'un sous-corpus de conceptions dont la moitié, en provenance des dictionnaires d'avant 1800, étaient issues de définitions « non scientifiques ». Quant aux formulations du deuxième corpus émanant en grande partie du champ gérontologique, elles représentaient des approches scientifiques sans définition formelle. C'est ce qui a justifié la nécessité d'une approche définitionnelle raisonnée, soit la méthode du champ définitionnel. Cet examen systématique a finalement conduit à l'élaboration d'une définition de la vieillesse, plus précisément d'un champ définitionnel : à partir d'un corpus significatif, nous avons obtenu 189 conceptions possibles de la vieillesse.

Au cours du prochain chapitre, nous dégagerons les principaux paramètres permettant à la fois d'inscrire le discours sur la vieillesse à l'intérieur d'une pensée hétéropolitique et, grâce à l'approche féministe, de détourner toute vision purement androcentrique/androcratique de cette problématique. En recourant aux thématiques préalablement identifiées, nous pourrons par la suite valider et, au besoin, enrichir les enjeux des diverses définitions proposées. Nous pourrons de même proposer un cadre à l'intérieur duquel un choix devra éventuellement s'imposer.

TABLEAUX

Tableau 2.2
Définitions du vieillissement

AUTEUR	ÉLÉMENT GÉNÉRIQUE	ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE
1. A.-Laban **1984 : 69-78**	[gyno-vieillissement]	Le vieillissement est une expérience traumatisante pour la femme parce que son image subit une dévalorisation dès le début de la quarantaine. Elle subit des désavantages économiques et des pertes socioémotionnelles. Sa longévité accrue peut être un désavantage cumulatif: pauvreté, veuvage, solitude, dévaluation sociale.
2. Beauvoir **1968a II : 283, 289, 305,**	Processus [gyno-vieillissement]	continu chez les hommes et brusque chez les femmes ; affranchit celles-ci, [mais en leur accordant] une sagesse négative (contestation, *accusation, refus). Perte brusque de la féminité, de l'attrait érotique et de la fécondité qui justifient leur existence et les privent de tout avenir* environ la moitié de leur vie d'adulte. [D'où] : sentiment d'inutilité et de dépersonnalisation chez la femme âgée pour laquelle la vieillesse est une lamentable tragédie.
3. Friedan **1995 : 60-83**	Processus biologique et programmé Étape du développement	inévitable et irréversible, refusant toute possibilité de développement et impliquant une adaptation à la retraite forcée; celle-ci conduit à une absence de place dans la société et à la dépression. continu de l'homme. qui [dans une perspective de vieillissement réussi] implique un changement radical d'orientation chez l'homme, i.e. briser le cocon de jeunesse illusoire, inventer de nouvelles manières de travailler, aimer, favoriser l'androgynie.
4. Bourlière **1963 : 724-731**	Processus Type de modifications	de décroissance inéluctable mais différentiel chez un même individu et entre les individus. qualitatives et quantitatives [où survient] une lente et régulère atrophie de la grande majorité des tissus et des organes [conduisant à] une difficulté croissante d'adaptation aux situations nouvelles, une tendance à se figer dans des attitudes rigides et dogmatiques ; la sénilité n'est que l'aboutissement d'une lente décroissance.
5. Leclerc **1984 : 39-55**	Processus Étape de croissance de l'être humain	de détérioration progressive du potentiel humain [ce qui ne signifie pas] que le développement s'arrête au mitan de la vie. où des dynamismes se développent avec l'âge : donner un sens global à la vie, capacité d'intériorisation; sentiment de liberté vis-à-vis des conventions sociales; facilité d'intégration des diverses composantes du moi grâce au processus de réminiscence, [indiquant] que la *personne âgée continue le processus d'actualisation de ses potentialités.*
6. Philibert **1982 : 9-22-24, 27 et 28**	Processus	non réductible au biologique. Société industrielle distribuée en 3 âges (enfance-jeunesse improductive, âge adulte actif, vieillesse improductive).
7. Pitaud **1981 : 116-141**	[gyno-vieillissement]	Le problème du vieillissement social semble plus important chez les femmes que chez les hommes. La vieillesse de la femme a véhiculé et véhicule encore de nos jours l'image même de la dévalorisation [...] parce qu'elle vit un double handicap : le vieillissement et son sexe. Elle est toujours décrétée vieille plus tôt qu'un homme. Mais elles réussissent mieux que les hommes à vivre cette dernière étape, car elles ont une flexibilité psychique plus étendue, en raison de la pluridimensionnalité de leurs obligations tout au long de leur vie.
8. Zay **1981 : 593**	Processus	continu non réductible à une succession d'étapes/phases. aboutissant à la vieillesse. normal de transformation graduelle de l'organisme vivant avançant en âge.
9. Jaeger **1992 : 9-16, 28, 41**	Processus Phénomène	débutant à la conception et se poursuivant au cours du développement intra-utérin, de l'enfance, de l'adolescence, de l'état adulte et de la vieillesse vécu généralement de façon différente selon les individus. Tous ne vieillissent pas au même rythme et n'accèdent pas à la même vieillesse. À chaque étape s'entrecroisent le biologique, le culturel, le social, l'économique, l'individu et le groupe, le normatif et le psychologique.
10. Tibbitts **1963 : 359**	Phénomène	complexe de maturation et de déclin qui embrasse toute la seconde moitié de l'existence adulte [...] ; dès la fin de la quatrième décennie de leur vie, les individus prennent généralement conscience du déclin de leur énergie physique et éprouvent le besoin de rechercher, dans l'activité mentale, la source de leur satisfaction personnelle [...] l'âge mûr [est] caractérisé à la fois par des accroissements et des diminutions, les éléments positifs étant la maturité mentale [...].

Tableau 2.3
Définitions de la vieillesse : premier corpus

Sources	Élément générique	Élément spécifique		
		« Neutre »	Négatif	Positif
A. GLANVILLE (1556)	Dernier âge de la vie qui suit la *senecte*	- 2 phases : vieillesse (60 à 70 ans) ; senies : 70 ans jusqu'à la mort Après cet âge s'ensuit vieillesse, qui dure selon les uns jusques à septante ans et selon les autres, elle n'a point de terme jusque la mort	- Vieillesse ainsi appelée parce que les gens y appetissent, car les vieilles gens n'ont pas si bon sens comme ils ont eu et radotent en leur vieillesse... - La dernière partie de la vieillesse est appelée *senies* en latin, et en français elle n'a pas d'autre nom que vieillesse... Le vieillard est plein de toux et de crachat et d'ordure jusques à tant qu'il retourne en cendres et en poudre dont il a été prins	- certaines personnes ne sont pas atteintes par les infirmités de la dernière partie de la vieillesse
B. RICHELET (1679)	Terme de la vie de l'homme	- première vieillesse (40-70 ans), phase entre l'âge mûr ou l'âge viril (de 30 à 50 ans) ; deuxième vieillesse, l'âge décrépit (70 +) - vieillesse est un tempérament du corps, sec et froid - F. Â. : de 40 à 70 ans (même que pour H)	- vieillesse chagrine, surtout la dernière - caractère soupçonneux, avare, causeur, incapable d'amitié - femme âgée : fort dégoûtante, décrépite, ratatinée, roupieuse	- nécessaire d'honorer la vieillesse - vieillard à la fois plus fou et plus sage (ambiguïté...)
C. FURETIÈRE (1690)	Dernier temps Dernier âge de la vie	- phase qui suit l'âge viril (jusqu'à 50 ans) - première vieillesse (de 50 à 75 ans) : l'esprit conserve toute la force et toute la vigueur deuxième vieillesse : 75 ans et +, c'est l'âge décrépit - prov. : « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait » : perte de forces	- affaiblissement du corps et de l'esprit : défauts de l'esprit et du visage augmentent - tristesse reliée à l'imminence de la mort - usure, perte de la vigueur, infirmité, caducité ; être cassé - ridicule face aux jeunes gens - malheurs d'un mariage avec J. F.	- acquis d'expérience (proverbe)
D. ACADÉMIE (1694)	Dernier âge de la vie		- affaiblissement de l'esprit : vieillard ne sait plus ce qu'il dit et radote - pénard - barbon : mot de raillerie utilisé par les jeunes gens et les femmes - ladre	

Tableau 2.3 (suite)
Définitions de la vieillesse : premier corpus

Sources	Élément générique	Élément spécifique		
		« Neutre »	Négatif	Positif
E. LAROUSSE DU XIXe SIÈCLE	Âge très avancé La plus proche parente de la mort. [Dernier âge de la vie]	- vieillesse et mort - « Si jeunesse savait…» - hygiène de vie et longévité	- affaiblissement des forces et des facultés, de l'imagination et de l'espérance - incapacité, vide, ennui, morosité - fin des capacités sexuelles danger de mort subite - la vieillesse est l'enfer des femmes	- le travail est une consolation - l'expérience est un atout utile pour l'exercice de fonctions politiques et pour la direction domestique - secret de longévité : vie sobre et tranquille
F. LITTRÉ	Dernier âge de la vie - période de la vie humaine. Dernier âge de la vie d'un homme et d'une femme	- seuil d'entrée à 60 ans, mais qui peut être plus ou moins retardée ou avancée par la constitution individuelle, le genre de vie, etc. - prov. : « Si jeunesse savait...» - plus grande espérance de vie des F	- les vieilles femmes ne sont pas belles - perte de forces	- beauté chez les vieillards masculins - acquis d'expérience
G. LAROUSSE DU XXe SIÈCLE	Âge très avancé, la plus proche parente de la mort. [Dernière période de l'existence humaine]	- seuil de 60 ans : vieillesse physiologique due à l'encrassement des tissus - résulte, physiologiquement, de l'accumulation de déchets insolubles - notion de vieillissement différentiel - hygiène de vie - Procédés de rajeunissement passagers - Prov. : « Si jeunesse savait … »	- chez l'homme : rides de la peau, perte de la souplesse articulaire, durcissement et contractilité affaiblie des muscles, fragilité des os, etc.	- la vieillesse peut être retardée par une existence régulière et surtout par une bonne santé

Tableau 2.3 (suite)
Définitions de la vieillesse : premier corpus

Sources	Élément générique	Élément spécifique		
		« Neutre »	Négatif	Positif
H. LE GRAND ROBERT	Dernière période de la vie normale	qui succède à la maturité - vieillesse relative selon les cultures - quatrième âge - Prov. : « Si jeunesse savait... »	- affaiblissement global des fonctions physiologiques	
I. EU	Déclin généralisé	- toutes les capacités physiologiques comme psychologiques ne sont pas influencées de la même façon par l'âge : différences interindividuelles - 50 ans : maturité mentale - 60 ans : seconde maturité	- décroissance de l'efficience globale dès le début de l'âge adulte (20-25 ans) - difficulté d'adaptation dans une société misant sur le travail et la réussite matérielle - 60 ans : les pertes commencent à l'emporter sur les gains	
J. SOURNIA	Dernière étape normale de la vie	- 60 ans : seuil arbitraire et catégorie statistique - p. â. : qui a vécu plus longtemps que la plupart de celles qui l'entourent et à qui il reste moins de temps à vivre	- risques pathologiques, probabilité de vivre seul, etc. diffèrent	
K. ZAY	Dernière phase du cycle de vie	durant laquelle l'organisme se transforme - Idée d'âge chronologique - Retour dans le passé ; prise de conscience de la mort ; quête du sens de l'existence	- sénilité et aspect pathologique - personne âgée est isolée et solitaire - période de la vie pas très gaie	- 80 % des personnes réussissent à en faire une période heureuse - le lien entre vieillesse et maladie n'est pas prouvé
L. GIGS		- Distinctions entre jeunes-vieux et grands vieillards (selon le critère de l'autonomie fonctionnelle) ; troisième âge (65 ans, seuil de la retraite) et quatrième âge (75 ou 80 et plus)	- grands vieillards : p. â. ayant de la difficulté à maintenir leur autonomie fonctionnelle (plutôt 75 ans et plus)	- jeunes-vieux : indépendance fonctionnelle, sans âge chronologique particulier
M. HARRIS	Dernière période de l'existence	- 65 ans : seuil arbitraire et vieillissement différentiel - synonymes : personnes âgées ; « âge d'or » ; « adulte âgé »		

Tableau 2.4
Définitions de la vieillesse : deuxième corpus

	Élément générique	Éléments spécifiques		
		« Neutre »	Négatif	Positif
1. Platon		- pleine maturité : hommes, de 30 à 55 ans (fin de la procréation obligatoire) - 55 ans : début de la vieillesse - F : pleine maturité : 20 à 40 ans - liberté sexuelle pour H et F	- non appréciée pour ceux qui regrettent les plaisirs de la jeunesse (clivage) - vieillesse « flétrie et rebutante »	- pouvoir aux vieux qui détiennent l'expérience et la sagesse - possibilité d'une philosophe reine - accès aux fonctions publiques non militaires après 40 ans pour les F - pouvoir aux magistrats : 50-70 ans - sacerdoce : 60 ans pour H et F - « Les yeux de l'esprit ne commencent à être perçants que quand ceux du corps commencent à baisser »
2. Aristote	Dernier âge de la vie Selon une division tripartite ou quadripartite (saisons, humeurs) (enfance – jeunesse – maturité – vieillesse)	- signes annonciateurs du vieillissement: calvitie chez l'H causée par la froideur; canitie résultant d'une putréfaction - vieillesse est froide et sèche) - seuil d'accès : 50 ans chez l'H - vieillesse plus précoce chez la F	- manque de chaleur et d'humidité - comme la mort, maladie - diminution ; déclin - caractère : bavard, soupçonneux, étroit d'esprit, timoré, égoïste, pusillanime, dénué de passions et incapable de désintéressement - ne peut connaître le bonheur - involution de l'expérience - H : écarté de la vie politique à cause de la décrépitude - domination mâle dans les rapports H/F - F : longévité inférieure et vieillit plus vite - F : vit dans le passé	- sphère privée : importance du respect des enfants à l'égard des parents vieillissants - rôle de sacerdoce pour l'H - vieillesse et sagesse - vieillesse et prudence
3. Beauvoir	Phénomène	biologique, psychologique, existentiel et social - aboutissement et prolongement psychosomatique du viellissement - modifie le rapport au corps, au temps, à l'activité et à autrui - fait plus culturel que naturel - conditionnement par les choix pratiques et moraux d'une société où le rôle social dépend des compétences - seuil d'accès : âge de la retraite (65 ans) - vieillesses différentielles selon les classes sociales, les sexes et les types de sociétés	- déclin des forces physiques et de la faculté d'adaptation à la nouveauté et à l'invention - H défavorisés biologiquement au plan sexuel - H plus défavorisés par l'exclusion du travail : radicale discontinuité dans l'existence - disqualification, ostracisme parce que la société privilégie les valeurs liées à la jeunesse - statut analogue à celui de la femme : idole et paillasson vs sous-homme : l'Autre - impotent et inutile - vieillesse : tragédie pour les H - F : couche la plus défavorisée : solitude, maladie, veuvage - H : s'adaptent moins bien que F	- mémoire et expérience multiplient les capacités d'exécution et de jugement - sagesse, progrès, repos : pour des privilégiés - sérénité sexuelle : écarte l'image du vieillard lubrique - l'Autre : intercesseur, magicien, prêtre : au-delà de la condition humaine - F : meilleure adaptation - F : favorisées biologiquement au plan sexuel

Tableau 2.4 (suite)
Définitions de la vieillesse : deuxième corpus

	Élément générique	Éléments spécifiques		
		« Neutre »	Négatif	Positif
4. Deutsch	Quatrième phase (Gyno-vieillesse)	- conception en quatre âges : enfance, puberté, maternité (16-50 ans) - signe précurseur : ménopause : fin du service reproducteur	- ménopause : dissolution de la féminité - humiliation narcissique et dégénérescence psychologique : jugement diminué, régression vers l'imagination, homosexualité latente, dépersonnalisation, excitation sexuelle accrue - H : puissance sexuelle faible à partir de 50 ans	- épanouissement possible comme grand-mère
5. Levet-Gautrat	Dernière étape État âgé	- critère : bio/social/juridique/chronologique/etc. (variation) - variation du sentiment de l'individu - pas d'entrée dans la vieillesse mais des entrées différentes et successives dans des vieillissements affectant des champs plus ou moins étendus de la vie - un trait de culture - pas de modèle idéal - statut mal défini : expérience et savoir non transposable	- écart des fonctions actives : pas de rôle social reconnu et valorisé - situation de renoncement - participation restreinte aux différents groupes sociaux - homme adulte vit dans son passé	- pour déboucher sur l'autonomie, deux opérations majeures : - 1. rupture avec dépendance et contre-dépendance par rapport à ses enfants et à leurs substituts - 2. reconnaissance d'un état âgé, différent de l'état adulte, porteur de ses propres valeurs et dispensateur de ses propres joies
6. Mishara	Étapes	- seuil : 65/70 ans parce que coïncide avec l'âge de la retraite (H) - 3 étapes : 65-70 ans; 70-74 ans; 75 ans et plus - F : vie marqué par étapes de vie familiale ; connaissent plus souvent les étapes 2 et 3 parce que longévité supérieure - H : vie marquée par étapes de carrière	- crise de la retraite - diminution du revenu - crise du veuvage - perte d'indépendance : placement en institution - probabilités supérieures de veuvage et inférieurs de remariage pour les F (via longévité supérieure)	- développer sa capacité d'occuper le temps libre et de s'adapter à de nouveaux rôles - précédée par période de symbiose H+F - entraide évitant le placement en institution - H : probabilités supérieures de remariage
7. Friedan	Étape du développement continu (de l'être humain)	qui implique un changement radical d'orientation - dilemme travail vs retraite/vieillesse implique travail comme course au succès et au pouvoir - insurmontable si s'oppose au modèle [masculin] de la jeunesse - plus de différences entre les gens qu'avant : le processus d'individuation façonne le 3e âge de façon spécifique	- absence de jeunesse - comporte des infirmités inhérentes victimes passives, retour à l'enfance	- féminisme implique de nouveaux schémas de carrière : travail et engagements familiaux et autres intérêts : implique constantes improvisations - la vieillesse aventureuse implique de donner un nouveau sens à sa vie, inventer de nouvelles manières de travailler/agir/aimer, favorisant l'androgynie

Tableau 2.4 (suite)
Définitions de la vieillesse : deuxième corpus

	Élément générique	Éléments spécifiques		
		« Neutre »	Négatif	Positif
8. Ennuyer	Troisième âge et quatrième âge	- retraités (H) implique 3e et 4e âge - vieillesse et/ou retraite : faits sociaux définis biologiquement - l'âge définit vieillesse qui va bien/mal à l'exclusion des autres variables (catégorie socio-professionnelle, sexe, ressources, etc.)	- dépendants et déments (4e âge) - incapacité liée seulement à l'âge chronologique même si d'autres variables peuvent jouer - incapacité plus ou moins croissante avec l'âge devient une opposition binaire : ni vieux ni dépendant vs vieux et dépendant - société primitive : déni de la vieillesse et de la mort - dualisme jeunes vs vieux	- ceux qui sont une richesse - en santé (3e âge)
9. Laforest	Processus État d'une personne	- âge de la retraite - avancée en âge	- de déclin structurel et fonctionnel de l'organisme - consécutif au déclin biologique (vieillissement) - implique une diminution de l'espérance de vie	- aspiration à la croissance - sa réussite implique de modifier le système des valeurs, se libérer de l'éthique fonctionnaliste (performance/production) pour découvrir une humanité essentielle
10. Ravinel	Dernière période de la vie	- nulle tâche n'est spécifiquement féminine ou masculine	- femmes âgées et discriminations sociales, contraintes économiques - répartition inégale des responsabilités de la vie quotidienne - H : moins déterminés que les femmes - F : confinées aux responsabilités et soucis de la vie quotidienne - épreuves sur le plan physique et moral - modèles de jeunesse entravent le développement - déclin	- temps de disponibilité à soi et aux autres - H : bénéficiaires de l'avantageuse répartition des responsabilités - F : plus actives et plus déterminées ; apprentissage et découverte, participation, transmission de leurs connaissances - défi de la vieillesse : transformer le « faire » en « être » - nouveaux enjeux qui ne concernent ni l'argent, ni le pouvoir, ni l'âge, ni la beauté

Tableau 2.4 (suite)
Définitions de la vieillesse : deuxième corpus

	Élément générique	Éléments spécifiques		
		« Neutre »	Négatif	Positif
11. Guillemard	Dernière période de la vie (cycle de vie)	- sociétés industrielles posent un problème social - études où la vieillesse est refermée sur soi : âge (statut et rôles) ont un poids fondamental ; elles ignorent le contexte social (richesses, pouvoir) [et sont] fatalistes - adapter dynamique de production de la vieillesse - importance de l'âge et du sexe - variations classuelles du parcours des âges - l'âge social n'est pas réductible à l'âge bio/chronologique	- classe ouvrière défavorisée (mort sociale) retraite dans classes sociales défavorisées = mort sociale - type de retraite : désinsertion sociale, accent sur la survie	- classe supérieure avantagée pour insertion sociale après la retraite - différents types de réinsertion
12. Kuhn	[Gyno-vieillesse]	- espérance de vie plus grande des F - différences entre sexes et entre classes	- pauvreté, isolement, incompréhension du corps médical	- plus d'expérience - favoriser de nouveaux modèles d'emplois partagés et la cohabitation intergénérationnelle
13. Philibert	[déf. personne âgée]	- le terme de personne âgée a un sens universel. C'est toujours et partout une personne plus âgée que la plupart de celles qui l'entourent. Une personne âgée a une plus longue expérience de la vie et une plus longue mémoire - une personne qui sait que le temps qui lui reste à vivre est plus court que celui qu'elle a déjà vécu. - statut variable selon les époques et les lieux - obsolescence des savoirs	- espérance de vie réduite des H - caducité des connaissances - personne âgée est une charge et un fardeau	- réinterprétation de l'expérience - utile au groupe et aux individus - prudence et sagesse - rôles : direction conseil, maîtrise des rituels - rôles de conservation et transmission des connaissances traditionnelles - rôles d'éducation du peuple, de détermination de son identité et de l'orientation - rôle d'humanisation des enfants - rôle de réinterprétation de la vie individuelle et collective : sagesse - rôle de gouvernants par une gérontocratie tempérée

Tableau 2.5
Analyse de l'élément générique

Dernière période	Seuil	Terme	Phases	
			Phase I	Phase 2
Dernière période : F, H, M, 10, 11	Seuil biologique : 40 à 65 ans : A, B, C, F, G, J, L, M,	Phénomène biologique de la mort : A, 2	Seuil chronologique de 50 à 65 ans : A, B, C, L	
Dernier terme de la vie : B	Seuil biologique : 50/60/65 ans : 1, 2, 3, 4, 6, 7	Veille de la mort : 7	Liberté sexuelle	vs sérénité sexuelle : 1
Dernier temps : C	Seuil social : 1		Seuil chronologique de 30 à 50 ans : 2	
Dernier âge : C, D, F, 2	Âge de la retraite : 3, 6		Autonomie	vs non-autonomie : L
Dernière étape : J, 5	Lien à la retraite : 7, 8, 11, 19		Décrépitude	vs non-décrépitude : B, C, I
Dernière phase : K	Fait plus culturel que biologique : 3, 11		Troisième âge	vs quatrième âge : H
	Dépend des choix d'une société où le rôle dépend des compétences : 3		Non-dépendance	vs dépendance : 8
	Seuil variable selon le critère utilisé : 5		Vieillesse qui va bien	vs vieillesse qui va mal : 8
	Changement radical d'orientation : 7		Trois étapes : 65-70 ; 70-74 ; 75 + : 6	
	Correspond à la retraite, à l'exclusion des autres variables : 8			
	Seuil arbitraire : J			
	Variations individuelles : F, I			
	Vieillissement différentiel : F, H, I, M			
	Variations culturelles : H, M			
	Variables endogènes : sexe : 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 11, 12			
	Variables endogènes : classe : 1,3, 8, 11, 12			
	Variables endogènes : selon les époques et les lieux : 3, 13			
	Variables exogènes : scission entre les vieux, les jeunes et/ou les adultes : 1, 2, 7, 13			

Tableau 2.6
Analyse de l'élément spécifique

Élément négatif	Élément positif
Diminution globale des capacités ; infirmités ; détérioration, fin des capacités sexuelles : B, C, E, G, H, I	Vieillesse n'est pas nécessairement pathologique : K
Maladie naturelle et mort : 2	Autonomie : 5 ; deuxième phase non nécessairement synonyme de perte d'autonomie : A
Déclin (généralisé) ; incapacité : I, 3, 9	Variabilité : la perte peut être retardée/prolongée par une vie saine et/ou par procédés (passagers) de rajeunissement : G
Aspect pathologique variable : J	Première phase autonome : 8
Diminution globale des capacités avec accent sur fonctions génitales chez les hommes : E, G	Sagesse et prudence : 1, 2, 13 ; âge de l'expérience : B, C, E, F, G
Diminution physique poussée au paroxysme chez les femmes : B, F ; perte des qualités féminines individuelles (beauté, etc.) : 4 ; fin du service reproducteur (2, 3, 4)	Période heureuse pour 80 % des gens : K
Diminution des capacités mentales : A, C, D, E, I	Mémoire et expérience multiplient les capacités d'exécution et de jugement : 1, 3
Décrépitude intellectuelle ; démence : C, L, 2, 6, 8	Capacité d'apprentissage et de découverte : 10
Expérience très négative pour les femmes au plan psychologique (narcissisme accru, mélancolie morbide, désastre, enfer) : E, 4	Situation de croissance ; processus d'individuation ; plénitude de l'être ; réinterprétation de l'expérience : 7, 9, 10, 13
Régression de l'expérience : 2	Travail vs consolation (E)
Jugement diminué chez les femmes : 4	Expérience utile pour la direction domestique chez les femmes : E
Déclin de la faculté d'adaptation à la nouveauté et à l'invention ; retour dans le passé : 2, 3, 4, 5	Participation à la vie politique (hommes) : E
Vision négative de l'existence (idée de la mort) : K	Soins sociaux/de santé : 8
Ostracisme d'une société valorisant le travail, la productivité et la réussite matérielle : I, 3, 5,6, 7, 8, 10, 11	Adaptation de nouveaux rôles et à de nouvelles manières de travailler, d'agir et d'aimer : 6, 7
Isolement et solitude : K, 3	Pouvoir politique : 1, 13
Traits péjoratifs : soupçonneux, avare, ladre : 2	Nécessité de rompre avec la dépendance : 5
Mariage malheureux pour les hommes âgés mariés à de jeunes femmes: C	Rôles de mentorat et de conseiller : 12, 13
Problème de la retraite comme radicale discontinuité : 3, 5, 6, 11 ; tragédie pour les hommes : 3	Rôle de sacerdoce : 2
Désinsertion sociale et accent sur la survie: 11	Nouveaux schémas (valeurs, enjeux) qui ne concernent ni l'argent, ni le pouvoir, ni l'âge, ni la beauté : 9, 10
Capacité d'adaptation moins grande des hommes face à l'institutionnalisation : 3	Cohabitation intergénérationnelle : 12
Problèmes de pauvreté et de contraintes économiques plus importants pour les femmes : 3, 10, 12	Espérance de vie plus grande des femmes : 3, 12
Institutionnalisation plus fréquente pour les femmes : 6	Femmes favorisées sexuellement : 3, 4
Contraintes liées aux responsabilités familiales pour les femmes : 10	Avantage des hommes vs l'inégale répartition des responsabilités familiales : 10
Veuvage et probabilités inférieures de remariage chez les femmes : 3, 6	Probabilités inférieures de veuvage et de placement pour les hommes, ainsi que probabilités supérieures de remariage : 6
Absence de gérontophilie au féminin : 3	Gérontophilie au masculin : 3

NOTES
CHAPITRE 2

1. Le découpage des définitions peut sans doute créer une impression de discontinuité, mais c'est la seule façon de systématiser les options, les problèmes et enjeux, car comparer globalement les définitions aboutirait à la cacophonie discursive.

2. Dans le *Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir consacre un chapitre substantiel au vieillissement féminin ; elle traite de deux âges considérés importants chez la femme, celui de la ménopause et celui de la vieillesse.

3. Le tableau présente une synthèse des formulations des conceptions des auteurs ainsi que les sources référentielles.

4. Leclerc et Friedan développent d'autres modèles qui dépassent les limites inhérentes au vieillissement dit « normal » : Leclerc analyse les conditions qui autorisent, dans une perspective de vieillissement « réussi », la poursuite du processus d'actualisation des potentialités ; quant à Friedan, elle propose un modèle de développement (explicité entre autres dans le chapitre 6) dont les critères ne peuvent être basés sur ceux de la jeunesse.

5. Comme l'âge ou le cycle de vie.

6. Notamment, l'*Encyclopaedia Universalis*.

7. Remarquons que ces connotations peuvent comporter un biais positif.

8. Voir 0.2.2.1.

9. Le vieillissement différentiel est un concept qui tient compte des modes et des processus différenciés de vieillissement, lesquels renvoient à des variables comme le sexe, la classe sociale, les différences culturelles, l'éducation, etc. Si, de façon générale, il est appliqué plutôt au vieillissement normal, il faut aussi admettre sa pertinence pour le vieillissement pathologique, dans la mesure où ces variables peuvent influer sur les pathologies du vieillissement.

10. La notion de vieillissement dit « neutre » correspondrait plutôt à celle qui a prévalu dans les débuts de la gérontologie. Elle tend à étendre à l'ensemble des individus les caractéristiques tant biologiques que

psychologiques du vieillissement, lesquelles sont formulées le plus souvent de façon négative.

11. Des distinctions sur les notions de vieillissement neutre, normal et pathologique ont déjà été apportées : Cf. 0.2.2.1.

12. Eu égard au vieillissement différentiel, Leclerc et Friedan accordent une importance particulière à l'hétérogénéité intra-groupe. Le concept de vieillissement différentiel, au-delà des variables objectives déjà énumérées, est abordé par les auteurs sous l'angle de l'adaptation individualisée.

13. À l'encontre de l'opinion décrétant irréversible la diminution du fonctionnement intellectuel avec l'âge, des recherches ont montré qu'il est en effet possible d'obtenir, grâce à un entraînement approprié, une augmentation sensible de la mémoire et de la performance intellectuelle au cours de la vieillesse. Cf. Leclerc (p. 42) ; Friedan (p. 80-81).

14. Le vieillissement « normal », qui implique un processus irréversible biologiquement programmé, devient « habituel » lorsqu'il tient compte d'éléments qui ne sont pas considérés comme pathologiques et peuvent donc être évités, modifiés ou inversés. Cf. Friedan (p. 61-62).

15. Le vieillissement réussi (VR), synonyme de « vieillissement heureux », stipule qu'il existe des dynamismes positifs qui se maintiennent avec l'âge, voire qui peuvent se développer. Un vieillissement réussi est celui « où l'individu se maintient constamment en état d'expérimenter, continue de faire des choix et d'avoir une place dans la société » (Leclerc:53). Le VR se fonde essentiellement sur le concept de l'adaptation individualisée, lequel renvoie à une capacité non seulement de compensation, mais aussi d'utilisation optimale des potentialités. Les études sur le vieillissement réussi visent, à partir d'une connaissance des tâches et des défis spécifiques au troisième âge, à identifier les composantes associées au bien-être psychologique (BEP). Celui-ci est défini habituellement par les concepts de satisfaction de vie, de moral et de bonheur. Les échelles de mesure à son égard se basent sur la perception subjective de la personne. L'hypothèse proposée est la suivante : il existe une relation positive et significative entre la santé, principalement celle dite subjective, et le BEP. Cf. Leclerc et al. (1992:24-25).
Ajoutons que les travaux du GRAPSA (Cf. 0.2.2.2, n. 146) suggèrent un autre type de vieillissement : le vieillissement « actualisé » ; synonyme de vieillissement heureux, le vieillissement actualisé repose sur le postulat que l'être humain naît avec un potentiel quasi illimité.
Tout comme les recherches portant sur le vieillissement réussi, celles sur le vieillissement actualisé explorent les relations entre la santé et la

personnalité. Mais l'hypothèse de cette dernière est l'inverse de la première : elle postule que le BEP influence la santé. Plutôt que de se limiter à mettre en évidence l'existence de corrélations, elle utilise des mesures fiables et s'attache à expliquer les mécanismes reliant le comportement et la santé. Le concept de BEP dépend non plus de trois, mais de six composantes : l'acceptation de soi, des relations interpersonnelles positives, l'autonomie, le contrôle de son environnement, un sens à la vie, la croissance personnelle. À l'encontre des tests basés sur la perception subjective de la personne, on privilégie l'utilisation d'un test normatif (celui de Shostrom) pour mesurer l'actualisation de soi. Plus précisément, le modèle de Shostrom s'appuie sur l'hypothèse centrale que l'actualisation de soi (AS) a une influence sur la santé objective (SO), mais plus encore sur la santé subjective (SS), et que ces deux variables déterminent le degré d'utilisation des services professionnels et institutionnels (US). Cf. Leclerc (1992:24-29). Or, même si les recherches du GRAPSA se démarquent de celles sur le vieillissement réussi (d'une part, l'angle de définition du VR est élargi par l'utilisation du concept d'actualisation de soi ; d'autre part, le type de relation postulée entre le VR et la santé diffère), les auteurs admettent leur difficulté à cerner les assises théoriques du vieillissement actualisé (p. 204). Pour l'instant, nous considérons que ce nouveau type de vieillissement est une variante du vieillissement réussi.

Notons enfin que Friedan remet en question la théorie du vieillissement réussi, dont les fondements reposent sur le schéma de la jeunesse. Cette théorie, en effet, s'applique de façon limitative « à ceux qui ne présentent que peu ou pas de diminution par rapport aux jeunes ». Or, demande Friedan (p. 62) : « envisager la vieillesse – 'normale' ou 'pathologique', 'normale' ou 'réussie' – uniquement en terme de déclin de la jeunesse, n'est-ce pas perdre de vue l'immense potentiel de ces nouvelles années de vie, de ce troisième âge ? »

16. Ce schéma enrichit nettement celui qui avait déjà été présenté. Cf. 0.2.2.1.

17. *Le Grand propriétaire de toutes choses, très utile et très profitable pour tenir le corps en santé*, traduit par Jean Corbichon : Glanville 1556 : livre VI.

18. *Dictionnaire françois contenant les mots et les choses* : Richelet 1679.

19. *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois* : Furetière 1690.

20. *Dictionnaire de l'Académie Française* 1694.

21. *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, 1865-1890 : Larousse.

22. *Littré. Dictionnaire de la langue française* 1958 ; *Larousse du XXe siècle* 1928 ; *Le grand Robert de la langue française* 1992 ; *Encyclopaedia Universalis* 1995 ; Sournia ; Zay ; GIGS ; Harris.

23. La conception de Platon est tirée de formulations extraites de *La République* et des *Lois*, de même que d'un court commentaire du *Banquet* (1964:219 a) qui souligne, à l'encontre de la position d'Aristote, que le déclin du corps n'entraîne pas celui de l'esprit (« *Les yeux de l'esprit ne commencent à être perçants que quand ceux du corps commencent à baisser* »). Enfin, une allusion à la vieillesse « flétrie » et « rebutante » se retrouve dans le *Banquet*.

24. La conception d'Aristote est tirée d'extraits de nombreux documents : principalement de la *Politique* en ce qui concerne l'organisation de la famille dans la cité idéale ; de *l'Éthique à Nicomaque* et de la *Rhétorique* pour la question du « caractère » des vieillards et de leurs qualités, quasi toutes négatives ; de *La génération des animaux*, du *Traité du ciel* et des *Parva Naturalia*, pour des références biologiques sur la vieillesse et sur la longévité humaine ; de brefs fragments tirés du *Protreptique* et des *Topiques* qui nuancent les qualités négatives de la vieillesse.

25. Notamment : Minois ; Bois ; Gutton ; Freeman ; Finley.

26. À l'instar de S. de Beauvoir et de Philibert, Deutsch n'est pas reliée au champ gérontologique. Mais comme nous le verrons dans le chapitre 4, ses analyses de la psychologie féminine au cours du vieillissement et de la vieillesse sont néanmoins utiles à la compréhension des réflexions de Simone de Beauvoir à ce sujet (particulièrement dans le *Deuxième sexe*).

27. C'est-à-dire en fonction des deux paradigmes, l'élément générique et l'élément spécifique.

28. L'expression « suit l'âge précédent » n'étant suivie d'aucun autre âge, elle équivaut à la « dernière » période.

29. Des précisions ont déjà été fournies sur les théories anciennes du vieillissement : Voir Introduction (page 53, n. 7).

30. Conceptions recensées dans les dictionnaires d'avant 1800 et dans *Larousse du XIXe siècle*.

31. Voir 2.1.2.

32. Les définitions D et E n'indiquent pas un tel seuil.

33. Deux occurrences pour Richelet (B).

34. L'âge de la retraite équivaut chez Mishara, comme chez les autres auteurs (3, 6, 7, 9), à l'âge de la vieillesse masculine.

35. Philibert est le seul à soulever la question du critère psychologique. Pour le moment, nous l'inscrivons dans la variable biologique. L'aspect psychologique sera analysé de façon distincte plus loin.

36. Cf. *Politique* (1970:1335 b).

37. Reliée à la théorie des éléments, la conception de la vieillesse-sécheresse chez Aristote repose sur une distinction importante entre l'homme et la femme. L'homme est en effet « plus chaud », alors que la femme est par nature plus faible et plus froide : c'est en cela qu'il faut considérer sa nature comme une « défectuosité naturelle ». Ainsi, à l'intérieur de l'utérus, la différenciation de ses parties s'opère lentement, phénomène dû à sa moindre chaleur. Dès lors, « hors de la mère, la femelle en raison de sa faiblesse atteint vite l'âge adulte et la vieillesse » : *De la génération des animaux*, 1961:775 a) ; *Parva Naturalia* 1951:465 a).
Nous verrons plus loin comment cette référence à une vieillesse précoce marque encore aujourd'hui le vieillissement féminin.

38. « [P]uisque [...] la fin du temps de la procréation a été fixée, d'une manière générale, pour l'homme au chiffre extrême de soixante-dix ans et pour la femme à cinquante ans, il faut que l'union des sexes commence à un âge tel qu'elle atteigne son terme à cette époque » (*La Politique*:1335 a).

39. Dérivée du mot grec *klimacter*, l'expression « climatère », qui définit la ménopause, a signifié, surtout à partir du 18e siècle, « période critique ». C'est en fonction de cette expression que Deutsch développe sa conception de la femme âgée.

40. Comme Aristote accorde à l'homme un sursis ne dépassant pas cinq années après l'âge de 50 ans, la même marge de manœuvre peut s'appliquer à la femme. Par ailleurs, attribuer à la femme un seuil de vieillesse aussi prématuré ne relève pas d'une pseudo-précocité relevant strictement de l'ordre biologique. En indiquant que la vigueur de l'intelligence de l'homme atteint son sommet autour de 50 ans, Aristote ne suggère-t-il pas que l'intellect féminin culmine dès l'âge de 30 ans ? Sur la

portée gyniste de cette position aristotélicienne, voir la discussion de Bouchard (2004a:234-6) présentée dans *Les «mâles mutilés». La conception aristotélicienne de la femme et de quelques autres spécimens humains (ou apparentés)*, tome 1, « Les Cahiers du GRAD », no 9.

41. Dans son traité sur la vieillesse, Beauvoir traite du phénomène de la vieillesse/retraite, ce qui l'autorise à définir comme « vieux », « âgé », « vieillard » toute personne (homme ou femme) de 65 ans et au-delà.

42. Cf. *Les Lois* (1950:VI, 787 b).

43. Si l'on excepte celles d'Aristote et de Deutsch.

44. Dans la mesure où toute période a nécessairement un commencement et une fin.

45. Découpage de l'existence humaine qui correspond largement, comme nous le verrons plus loin, à la perspective aristotélicienne. Un détail, toutefois : le seuil de la vieillesse (masculine) s'amorce à l'âge de 50 ans chez Aristote.

46. Chiffres masculins.

47. L'âge correspondant à une génération.

48. Nous savons maintenant que les facultés intellectuelles déclinent après 25 ans et les facultés musculaires après 30 ans : Cf. Gutton (12-13).

49. Voir 2.2.2.2.

50. Décrépitude en termes de « déclin généralisé ».

51. Font écho à celles de Tibbits ces descriptions de l'*Encyclopaedia Universalis*.

52. Cette idée renvoie, encore une fois, à la question du vieillissement (différentiel), plus précisément du vieillissement-déclin.

53. L'opposition autonomie/non-autonomie, plutôt descriptive, est loin de correspondre à l'opposition non-décrépitude/décrépitude telle qu'exprimée dans les dictionnaires anciens. En effet, le vocable « décrépitude », en se référant à une « extrême déchéance physique », à la « sénilité » et à la « caducité », est carrément péjoratif.

54. Cf. *Politique* (1335 b). Notons que l'activité sexuelle peut se poursuivre si son absence compromet la santé.

55. Aristote ne thématise pas la fin de l'activité sexuelle de la femme au-delà de la procréation.

56. Dans *La République*, tout en fixant à 20 ans un seuil féminin, Platon n'indique pas de seuil précis chez l'homme pour le début de l'activité procréatrice, sinon en ces termes : « *après avoir passé le temps de sa plus fougueuse ardeur à la course* » (1992:461 a). Toutefois, ayant précisé que la durée ordinaire pour la procréation est de 20 ans pour la femme, et de 30 ans pour l'homme, le seuil masculin s'établit donc à 25 ans puisque « *[l'homme] procréera pour la cité jusqu'à 55 ans* ». Dans les *Lois* (VI, 787 b), l'absence de concordance sur l'âge requis pour contracter une union légitime est flagrante : les variations vont de vingt-cinq/trente à trente/trente-cinq ans pour l'homme et de seize/vingt à dix-huit/vingt ans pour la femme. Remarquons que ces chiffres font ressortir une différence d'âge entre les sexes beaucoup plus importante que celle qui est suggérée dans *La République*, où elle n'atteint que cinq ans.

57. Soulignons que, pour Platon, le droit à cette liberté sexuelle demeure en deçà de l'idéal de sérénité préconisé dans sa cité idéale.

58. Dans le dialogue avec le vieillard Céphale (*La République*, 329 c-d), la conversation s'engage sur le bonheur que goûte à la fin de sa vie l'« homme » modéré dans ses désirs, particulièrement sur la paix qu'apporte l'extinction des sens. Cette conception de la vieillesse comme période de pseudo-sérénité sexuelle, reprise par Sénèque et Cicéron, sera fortement critiquée par Beauvoir.

59. Il s'agit de caractéristiques positives de la première phase de la vieillesse, que Furetière oppose à celles de la deuxième phase.

60. Utilisé aussi dans trois autres définitions (E, G, H), le proverbe : « *Si jeunesse savait...* » implique une référence positive à l'expérience que confère le cumul des années.

61. Relèvent de l'élément négatif les caractéristiques suivantes : « fragilité croissante » ; « présence de certains handicaps » ; « ralentissement de l'activité physique et mentale ». La caractéristique positive fait état de la vieillesse comme époque heureuse pour 80 % des gens. Ces éléments seront repris et discutés plus loin.

62. Cette position est significative de la vision marxiste, qui suppose que le problème sexual se réglera avec la fin de l'oppression de classe.

63. Voir 2.2.2.2.

64. Nous distinguons les facteurs sociopolitiques associant les éléments des contextes économique, social et familial, de ceux qui interpellent le culturel en termes de représentations ou d'images de la vieillesse.

65. En référence à la physiologie d'Aristote.

66. D'après Metchnikoff, la dégénérescence des organes serait due à un phénomène d'auto-intoxication, soit « *l'envahissement des tissus par les macrophages* ».

67. Un visage flétri représente les « laideurs qui suivent l'âge, laideurs dont la simple mention est rebutante » : Cf. *Phèdre* (1964:240 e). Notons que cette allusion se réfère explicitement à l'homme vieillissant qui, dans ses rapports amoureux avec un jeune homme, s'expose au ridicule. Dans *La République* (1992:452 a), par contre, Platon vise les deux sexes, dont les corps ridés sont « désagréables à voir ». Il souligne, à cet égard, l'inconvenance des « femmes déjà avancées en âge » qui, « à l'exemple des vieillards [...] se plaisent encore aux exercices du gymnase ».

68. Dans le *Traité du ciel* (1949:288 b) Aristote associe la vieillesse à l'impuissance : « Le ralentissement d'une chose est dû [...] à une impuissance, et l'impuissance est contre nature ».

69. Une nuance importante doit être apportée : ces traits négatifs sont formulés dans *La Rhétorique*, œuvre relevant d'un genre traduisant souvent davantage les idées reçues que l'opinion de l'auteur. En établissant un portrait repoussoir du vieillard qui est le pendant exact du discours platonicien de Céphale, Aristote vise plutôt à refléter la situation objective et les préjugés de son époque : Cf. Minois (p. 96). Par ailleurs, il faut croire qu'Aristote admet la pertinence de ces traits péjoratifs, puisqu'on les retrouve en grande partie dans l'*Éthique à Nicomaque*. Dans ce morceau de bravoure privilégiant l'homme mature, Aristote trace en filigrane son propre auto-portrait, comme le montre pertinemment Bouchard (2005:49-50) dans *Les langues fourchues. La néo-sophistique des commentateurs contemporains d'Aristote*, Québec : Faculté de philosophie de l'Université Laval, coll. « Les Cahiers du GRAD », no 10, 2005.

70. Pour Aristote, l'expérience n'est pas un facteur de progrès. Dans la *Rhétorique* (1932:1389 b), le vieillard est en effet présenté comme un homme qui a passé toute une longue vie à accumuler des erreurs :

> [P]arce que [les vieillards] ont vécu de nombreuses années, qu'ils ont été trompés et ont commis des erreurs en plus d'occasion, et aussi que la plupart du temps les choses humaines vont mal, ils s'abstiennent de toute affirmation, et, en toutes leurs paroles, ils restent par trop au-dessous de ce qu'ils devraient.

71. Distinction déjà établie dans l'Introduction (0.2.2.2, n. 134).

72. Terme adopté par Marcel Prélot (1964) dans sa présentation de *La Politique*. La traduction de Tricot est la suivante : « [Les vieillards] sont des citoyens en un certain sens seulement : ce ne sont pas des citoyens au sens tout à fait complet du terme, mais on spécifiera que les [enfants] sont des citoyens encore imparfaits et les seconds des citoyens ayant passé l'âge de la maturité [...]. (1970:1275 a).

73. Voir 2.2.2.2.

74. Une seule occurrence pour la femme : 4

75. Voir 2.2.3.1.

76. Il faut remarquer que le substantif « gérontophilie » et le qualificatif « gérontophile » ont des sens différents dans le dictionnaire de Zay (1981:243). Alors que le premier est défini comme le comportement d'une personne « *qui soutient, qui aime les personnes âgées* », le second, emprunté à la définition de Piéron (1973:186), revêt une signification négative : « *appétence sexuelle pathologique à l'égard des vieillards* ». Le concept de « pédophilie » ne présente pas la même opposition : étymologiquement, il signifie « *l'amour des enfants* », sans connotation sexuelle. Par ailleurs, employé comme substantif ou comme qualificatif, il se rapporte à la violence sexuelle commise par un adulte sur les enfants.

77. Pour Guillemard, les positions de classe déterminent des trajectoires de vie typiques à la retraite, construites à partir d'indicateurs relatifs au budget-temps. Il est évident que la classe ouvrière sera défavorisée lors de la retraite, à la fois économiquement et socialement.

78. Dans le *Deuxième sexe*, Beauvoir met l'accent sur l'aspect particulièrement tragique de la vieillesse féminine, puisque la femme âgée se sait maintenant inutile (1968:II:298).

79. Notons ici que la conception d'une « vieillesse retardée » présuppose une vision négative.

80. Voir 2.2.3.1.

81. Cet élément est à relier d'une part à la biologie (recouvrant exclusivement l'activité sexuelle, indépendamment de la capacité reproductrice), d'autre part à l'aspect culturel (représentation de la sexualité de la personne âgée). C'est pourquoi ce deuxième aspect sera réinséré plus loin dans la perspective culturelle.

82. Tirée du *Dictionnaire du XIXe siècle*, époque qui ne connaît pas l'institutionnalisation de la retraite, cette assertion ne peut renvoyer à aucune autre activité que celle du travail.

83. Idée qui persiste encore aujourd'hui, si l'on se réfère à l'institution du Sénat.

84. Dans le *Protreptique* (1989), Aristote conçoit que la vieillesse puisse être associée à la sagesse, puisque celle-ci est acquise avec le temps.

85. Un des rares autres traits positifs de la vieillesse que l'on trouve chez Aristote (dans les *Topiques*:1967).

86. Philibert, comme nous l'avons déjà vu (0.1.5.5), entérine l'idéologie gérontocratique du système platonicien.

87. Voir 2.2.3.2.

88. Contrepartie positive à titre de démystification de la « pseudo-sérénité sexuelle », la gérontophilie dont parle Beauvoir n'est pas d'ordre platonique. Elle est associée à la dimension sexuelle, mais dont seraient privées les femmes âgées, faute de partenaires gérontophiles.

89. C'est seulement dans la *République* que les philosophes, hommes et femmes, dirigent la cité. Dans les *Lois*, le pouvoir est accordé à des magistrats mâles qui appliquent un code de lois, alors que les femmes exercent surtout des rôles de surveillance. Dans la lignée platonicienne, Philibert promeut lui aussi une gérontocratie modérée dirigée par des hommes ou des femmes.

90. Comme, selon Mishara, le plus souvent les femmes ont tendance à épouser des hommes plus âgés qu'elles, le fait d'épouser des hommes plus jeunes leur permettrait en quelque sorte de résoudre les problèmes spécifiques à leur vieillesse : le veuvage, la pauvreté, la solitude et l'institutionnalisation. Mais quelles sont précisément ces « mœurs » qui ont

justifié la « tendance des femmes » à s'inscrire dans une mesure qui leur est préjudiciable, particulièrement aujourd'hui ? Tendance plutôt masculine, dont les fondements, d'ordre sociopolitique, seront analysés dans le chapitre 4.

Au cours des années soixante, afin de pallier la pénurie d'hommes d'un certain âge, le gériatre Victor Kassel propose une autre solution, la polygamie après 60 ans. Tout en faisant d'abord valoir que cette forme de mariage pourrait théoriquement être perturbée par la jalousie entre les vieilles épouses pour s'assurer les faveurs de l'époux, Kassel annule ensuite cette crainte par une argumentation fort misogyne :

> Les femmes peuvent aller à l'extrême dans ce sens, et détruire la paix du foyer. C'est possible. Mais entre des *vieilles malodorantes, mal fagotées, indifférentes* et des dames pleines de vivacité, de bonne volonté et bien habillées, le choix est évident. Il peut y avoir des problèmes, mais quel mariage – monogame ou polygame – est sans problèmes ? Rapporté par Abu-Laban (1984:70-71 ; la traduction française et les italiques sont de l'auteure).

91. Les définitions 3, 6 et 7.

92. En recensant les divers seuils énumérés, cette formule est simplement descriptive.

93. 3, 5, 6 et 11.

94. Sauf chez Platon et Philibert.

95. Le clivage entre les sociétés occidentales et les sociétés dites « traditionnelles » n'est pas retenu. Cet aspect n'est traité que par deux auteurs, Beauvoir et Philibert. En outre, leurs commentaires sur les sociétés traditionnelles visent principalement à circonscrire le statut et les rôles des personnes âgées dans les sociétés occidentales. Quant au clivage entre les jeunes et les adultes vs les personnes âgées, il est investi implicitement dans la dimension culturelle (par rapport à la jeunesse en général).

96. Le sexe et la classe comportent eux-mêmes des variables. Par ailleurs, remarquons que la variable « race » ne constitue pas un élément abordé par les définitions.

97. Dans la mesure où chaque élément définitionnel spécifique (biologique, psychologique, sociopolitique, culturel, sexe et classe) est présent/absent ($2^6 - 1$).

CHAPITRE 3

LES PRÉSUPPOSÉS THÉORIQUES ET LE CADRE SOCIÉTAL

3.0 Introduction

Charnière entre les deux parties de notre travail, ce chapitre vise principalement à établir le cadre permettant d'ouvrir à une philosophie[1] politique[2] de la vieillesse incluant une dimension à la fois hétéropolitique et féministe.

En premier lieu, nous dégagerons les relations qui existent entre la philosophie, le féminisme et l'utopie. Nous ferons d'abord ressortir, à partir des limites d'une philosophie politique qui s'est développée sans tenir compte des intérêts des femmes, la nécessité d'y intégrer la théorie féministe. Après avoir esquissé les jalons d'une philosophie hétéropolitique, nous démontrerons ensuite les liens privilégiés qu'entretiennent le féminisme et l'hétéropolitique.

En deuxième lieu, nous ferons valoir le bien-fondé d'une démarche féministe qui permet, à l'égard de la vieillesse, de subvertir une lecture androcratique et la conception androtrope qui la fonde. Comment, à cet égard, le thème de la vieillesse a-t-il été étudié par le féminisme ? Comment la démarche féministe peut-elle contribuer à l'analyse de l'oppression fondée sur l'âge ?

En troisième lieu, nous discuterons des principales conceptions sexualisées de l'être humain ainsi que de leur application à la vieillesse.

Enfin, nous présenterons les modèles de société qui se réfèrent à ces conceptions politisées de la nature humaine.

3.1 Interrelations entre philosophie, féminisme et hétéropolitique[3]

D'après Alison Jaggar (1981:18), les questions d'ordre éthico-politique et les problèmes reliés à la nature d'une société juste relèvent de la philosophie, tout

comme, entre autres, la description adéquate des notions de liberté et d'égalité, et l'étude des relations entre individu et société. Or, la conception de la nature humaine sur laquelle reposent ces notions est plus que contestable. C'est en effet un truisme de la critique féministe que de déclarer que la philosophie politique, tout comme la philosophie en général, a été non seulement gyniste, mais misogyne[4] : dans la foulée de Platon[5], et surtout d'Aristote[6], la plupart des philosophes occidentaux ont, en effet, fait montre d'une piètre estime pour la femme. Apparentée à un homme réduit par les Pères de l'Église, elle sera décrite par Thomas d'Aquin (1961:1, q.92, a. 1 et 2; q. 93, a. 4, ad 1) comme un « être défectueux et accidentel » moins pourvu en raison que l'homme. Quant à l'opinion des philosophes modernes, elle est imprégnée de la même condescendance. Pendant que Schopenhauer (1979:138) affirme que les femmes sont le sexe second à tous les égards, Kant (1969:37-49), tout en assujettissant le « beau sexe » au « sexe noble », rejette les prétentions de la femme au savoir : celle qui sait le grec est si peu une femme « qu'elle pourrait aussi bien avoir une barbe ». Mettons fin à ce florilège de « perles » misogynes[7]. Malgré quelques exceptions, il faut considérer la philosophie occidentale comme « une idéologie de la suprématie mâle » (O'Brien:1987:20). Il faut donc reconnaître que, de façon générale, elle a été masculiniste (Le Doeuff:1980:144-149).

Or, même si on peut lui reprocher de s'être attardée au développement d'une « métaphysique des sexes » reflétant « le sexisme ordinaire du social » (Collin:1992:244), on ne peut sous-estimer[8] la portée du projet propre à l'activité philosophique : entre autres, clarifier les concepts et procéder à l'évaluation critique des arguments. La philosophie a aussi comme tâche de remettre en question l'acquis (Bell:1983:44), d'analyser et de débattre les théories existantes avant d'en construire une nouvelle[9]. Mais le féminisme, lui aussi, se livre à ces entreprises : quels rapports entretient-il donc avec la philosophie ?

3.1.1 Philosophie et féminisme

D'un point de vue idéologique, et en termes de politique sexuale, l'univers discursif se partage en deux sous-ensembles : les discours masculinistes, qui promeuvent les valeurs des hommes, et les discours féministes, qui dénoncent l'oppression des femmes et souhaitent y mettre fin[10]. L'adoption d'une perspective féministe permet de mettre à jour la pseudo-neutralité des diverses formes de discours, y compris le discours philosophique et ce, afin d'interpeller l'Autre (Bouchard:1988a:18). Si, selon Atkinson (1975:47), le féminisme ne peut tirer aucun bénéfice d'une approche qui présuppose l'inégalité, peut-on cependant renouveler ce discours ? Cela est possible, d'après Okin (1979:10), mais à condition de le soumettre à une révision radicale.

Réexaminer le discours philosophique, qui a presque toujours subrepticement identifié la personne humaine à sa variante masculine[11], voilà une tâche entreprise par plusieurs philosophes féministes : entre autres, Bell (1983:44-45), Gallant (1984:9-10), Griffiths & Whitford (1988:I) et Le Doeuff (1989:25) ont fait valoir la nécessité de reconsidérer les catégories fondamentales et les cadres théoriques de la nature humaine. Ce sont d'abord les notions de personne, d'être humain et d'homme au sens générique qui devront être débarrassées de leur ambiguïté pseudo-universelle. Cette étape est nécessaire non seulement parce que nous existons en tant qu'être sexués, mais parce que cette abstraction pseudo-neutre a cautionné la domination masculine : à cause de leur sexe, les femmes ont toujours été jugées comme moins humaines. Or, souligne Christine Delphy (1975:61-67), le recours au concept d'oppression est la base de toute démarche féministe ; son emploi change radicalement les données de toutes les sciences humaines qui s'appuient sur des faits dits « naturels » pour expliquer la situation des femmes. À titre de facteur explicatif, le concept d'oppression, explique Delphy, opère une « révolution épistémologique » parce qu'il prend en compte la totalité de l'expérience humaine.

« Féminiser » la philosophie, cela signifie, d'une part, dénoncer sa masculinisation occulte et, d'autre part, rendre manifeste l'oppression des femmes dans l'élaboration de la théorie. Aussi, il est légitime de penser que l'entreprise féministe peut mener éventuellement à la transformation de la société en révélant par exemple une « nouvelle parole », laquelle, selon le vœu d'Annie Leclerc (1974:8), ne serait pas oppressive. Et c'est précisément parce qu'elle vise à élaborer une philosophie « autre » que la démarche féministe devient fondamentalement indissociable de l'hétéropolitique. « Féminiser » la philosophie tout autant que l'ensemble des discours, c'est donc nécessairement contribuer à la lutte contre l'oppression et à l'instauration de structures libératrices. Pourtant, n'est-ce pas là une problématique qui ressortit traditionnellement à la vision « utopique » du monde ?

3.1.2 Féminisme et hétéropolitique

L'utopie au sens large (l'hétéropolitique) et les discours féministes sont en lien étroit, comme nous le montrerons après avoir mis en relief les composantes du modèle hétéropolitique.

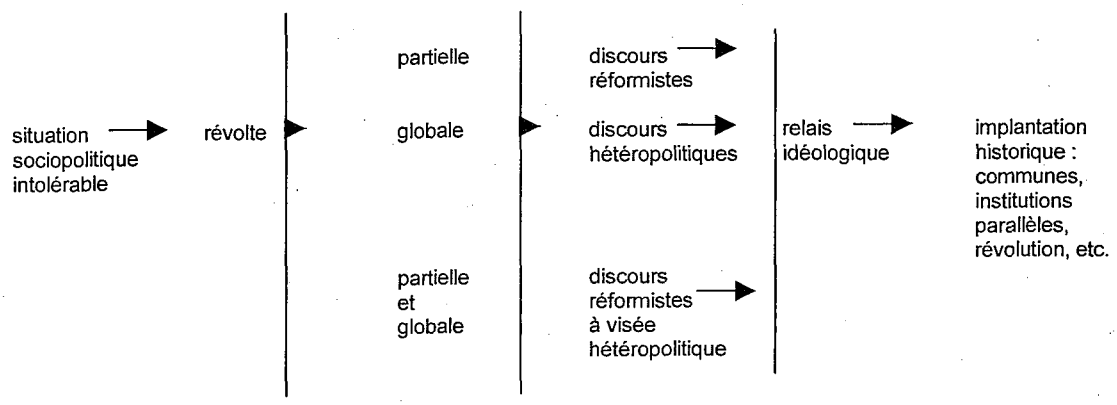
3.1.2.1 Le modèle hétéropolitique

Telle que nous l'avons définie, l'hétéropolitique s'oppose à la fois à la théorie politique « réaliste » et à la politique au sens électoral ou dictatorial du terme[12]. Elle constitue une démarche en trois étapes. La première, d'ordre discursif, comporte deux volets : une critique de l'ordre établi suscitée par la révolte contre une situation sociopolitique intolérable, suivie de l'esquisse d'une hétéropolis incarnant plus ou moins concrètement la possibilité d'un avenir meilleur. Selon le caractère partiel ou global de la révolte contre la société de référence, le volet discursif se concrétisera soit dans un projet de réforme, soit dans une esquisse hétéropolitique. En certains cas, en effet, la réforme peut représenter un moyen immédiat et partiel dont la fin, à plus long terme, est hétéropolitique[13]. Partielle

et/ou globale, la révolte doit néanmoins, pour acquérir une efficacité historique, déborder le cadre du discours, individuel ou collectif, et déboucher sur une seconde étape, celle du relais idéologique, qui traduit le modèle de société meilleure en objectifs, en stratégies et en tactiques de réalisation. Quant à la dernière étape, elle correspond à l'implantation historique du modèle, c'est-à-dire à sa réalisation concrète. Au regard de cette étape, il importe de signaler l'écart entre l'utopie et la para-utopie, écart qui justifie à nouveau la nécessité de dissocier ces deux concepts. Le rôle des utopies s'arrête au niveau du relais idéologique, car elles ne se présentent jamais comme des modèles à réaliser tels quels, leur visée se limitant à disposer l'esprit des lectrices et des lecteurs à la réception de messages para-utopiques réalisables. La para-utopie, par ailleurs, peut soit être développée en détail, soit demeurer simplement nucléaire. Dans ce dernier cas, elle peut fonctionner sur le mode négatif[14] ou sur le mode positif[15]. Schématiquement, voici comment Bouchard (1988a:28) représente l'ensemble de ce processus :

SCHÉMA 3.A

DÉMARCHE HÉTÉROPOLITIQUE



Préciser comment la démarche reflétée par ce schéma s'applique à la situation des femmes nous permettra maintenant d'esquisser les contours d'une philosophie hétéropolitique du féminisme.

3.1.2.2 La philosophie hétéropolitique du féminisme

Dans sa visée d'une société idéale « autre », l'hétéropolitique ne peut éviter de soulever la problématique du rapport entre les sexes : ou elle préserve le *statu quo*, ou elle le transforme plus ou moins radicalement. Inversement, la redéfinition des rapports sexuaux réclamée par les divers discours féministes appelle, implicitement ou explicitement, une transformation de la société allant d'une simple réforme à une révolution totale. En d'autres termes, si l'hétéropolitique ne peut éluder les problèmes qui préoccupent le féminisme, le féminisme, quels que soient ses courants de pensée[16], ne peut se dissocier de l'hétéropolitique. C'est en ce sens que Vonarburg (1994:453) soutient que la pensée féministe est de nature fondamentalement utopiste. C'est en ce sens qu'il faut comprendre les propos de Baruch (1984:XII) :

> Its emphasis on new modes of living with regard to the individual, the family, and the state, and its attempt to change « human nature » as men traditionnaly have defined it, entitle feminism to a place among the grand visionary schemes ; feminism is the arch utopia with its negation not only of a particular social order, but of the entire principle of patriarchy (...).

Le féminisme s'inscrit donc dans la démarche hétéropolitique[17]. Sur le plan du premier volet, discursif, qui dénonce la partialité de la société de référence, le concept d'oppression fait d'abord ressortir les omissions de l'idéologie androcratique. L'ensemble des sujets susceptibles d'induire une aliénation tant individuelle que sociale sont ainsi requestionnés : la maternité, l'amour, le mariage en tant qu'institution capitaliste, etc. Cette critique mène, à un second niveau, aux propositions déjà signalées[18] : d'une part certaines réclament moult réformes, d'autres proposent une transformation plus radicale de la société, c'est-à-dire un monde « autre », à l'intérieur duquel « le pouvoir ne constituerait pas la suprême valeur » (Beauvoir:1979b:8).

Sur le plan du relais idéologique, c'est le féminisme lui-même, en tant que praxis, qui élabore des stratégies de réalisation modifiant, radicalement ou non, la société de référence. Quant à l'implantation historique d'éléments sociopolitiques

relevant d'une société meilleure que la société patriarcale, les changements produits par les revendications féministes ont été nombreux. Mentionnons le droit à la scolarisation ; le droit de vote ; le droit à la libre disposition du corps ; les droits matrimoniaux et parentaux ; le droit au travail.

3.1.2.3 Du féminisme au postféminisme ?

Faut-il conclure de ce bref bilan des acquisitions féministes qu'une société nouvelle est enfin advenue ; que, dans les domaines touchant l'opposition entre sphère privée et sphère publique, l'homme n'est plus, selon les termes de Protagoras, « la mesure de toute chose » ? Et par rapport aux autres modèles de société distincts de l'androcratie, avons-nous réussi, en évitant les pièges de la gynocratie et du gynocentrisme réel, à passer d'une société androcratique à une société androgynocratique ? Voire, vivons-nous dans un monde postféministe, demande Diane Lamoureux (1994:321-332) ?

Certes, en moins d'un siècle, le féminisme a considérablement modifié les rapports entre hommes et femmes en provoquant des mutations majeures dans les comportements. Mais, quel que soit le nom qui le désigne (sexisme/gynisme, machisme, androcratie, androcentrisme[19], phallocratie[20]), quelles que soient les sources qui l'alimentent (misogynie, gynophobie[21] ou « gynécophobie »[22]), nous vivons encore dans un système patriarcal, affirment Bersianik (1994:459), Bard (1999b:463) et Montreynaud (2001:59)[23]. Résumons quelques-unes des manifestations de cette domination masculine qui perdure dans des formes renouvelées.

Si le féminisme de la deuxième vague a, entre autres, enclenché la conquête de la dignité du corps des femmes, il faut constater que les changements dans les rapports sociaux se heurtent à des obstacles tangibles (notamment, d'ordre économique) mais aussi à un maintien des stéréotypes (Dagenais:1993c:1). Le « backlash » dénoncé par Susan Faludi (1993) n'est pas

un simple retour en arrière mais une redéfinition des stratégies visant à contrecarrer l'égalité dans les rapports sexuaux. Le gynisme, qui a toujours accompagné en filigrane l'effort d'émancipation des femmes, se déguise en effet sous mille facettes, suggérant constamment des modèles de référence selon l'âge, le rang, le statut social ou matrimonial, images d'un idéal type qui, d'après Michelle Perrot (1992:177), représentent une tyrannie pour les femmes. Le gynisme se manifeste encore aujourd'hui, entre autres, par une résistance à l'autonomie des femmes vis-à-vis leur corps[24], leur sexualité et leur fertilité[25] ; à leurs revendications concernant la féminisation du langage[26] ; à la conciliation travail-famille[27] ; à leur participation équitable à la vie professionnelle[28] ; à leur accès formel à l'éducation[29] ; à leur insertion dans les pôles de décision[30] ; à leur refus de dépolitiser le privé[31] ; à leurs efforts pour contrer la résurgence d'une féminité mythique[32]. Aussi y a-t-il lieu de craindre, selon Pierrette Bouchard, la relance d'une parole masculiniste nostalgique d'une distribution des rôles entre hommes et femmes au profit du mâle[33]. D'après Martin Dufresne, il existe présentement une offensive contre les avancées des femmes afin de protéger les privilèges masculins[34]. Quant à Christine Delphy, elle signale que cette contre-offensive patriarcale qui remet en question l'ensemble des acquis féministes, non seulement oppose les hommes et les femmes, mais aussi les femmes entre elles[35].

Finie la guerre des sexes ? Si le mouvement féministe a représenté une force subversive exceptionnelle au cours des dernières décennies, il doit néanmoins poursuivre son entreprise de subversion. Car ce serait oublier que quelques décennies de militantisme féministe ne peuvent suffire à extirper les fondements d'une idéologie dominante qui a prévalu depuis plus de trois mille ans et qui a répandu l'image de la femme comme homme raté, c'est-à-dire « intellectuellement sous-développée, physiologiquement fragile, moralement faible et perverse » (Sartin:1968:15). Ce serait oublier que, selon les mots de Virginia Woolf (1951:75-76), « l'histoire de l'opposition des hommes à l'émancipation des femmes est plus intéressante peut-être que l'histoire de cette émancipation elle-

même ». Ce serait oublier enfin que si la « condition » des femmes a changé, rien n'assure que la société actuelle n'est pas toujours imprégnée d'« androculture ». Comme le proclame Germaine Greer dans *La femme entière* (2002:23),

> en l'an 2000, plus d'hommes détestent les femmes et plus farouchement qu'en 1970. Notre culture est devenue beaucoup plus virile qu'il y a trente ans [...]. Pendant que les femmes se battaient pour mener une vie d'adultes dignes et responsables, les hommes ont régressé dans des fantasmes et des comportements d'une virilité délirante.

C'est pourquoi la critique féministe a toujours un sens, particulièrement dans une société aux prises avec des enjeux nouveaux comme ceux du vieillissement. En un sens, toute référence à un soi-disant post-féminisme plus ou moins calqué sur le post-structuralisme (et/ou le post-modernisme) risque de marginaliser les enjeux féministes en les suggérant plus ou moins résolus, ce qui équivaut, pratiquement, à jouer le jeu du « ressac » masculiniste. Et c'est essentiellement à l'intérieur d'un cadre conjoint, hétéropolitique et féministe, que peut se déployer une analyse « autre » du phénomène de la vieillesse. Ramenée à ses ingrédients essentiels, la démarche hétéropolitique comporte en effet les étapes suivantes :

a) la prise de conscience d'une situation intolérable due à une oppression ;
b) un sentiment de révolte menant à un discours féministe ;
c) un relais idéologique, soit le mouvement des femmes ;
d) l'implantation historique de changements relevant de modèles différant du système patriarcal, tout comme l'élaboration d'innovations souhaitées.

Or, le féminisme, tel qu'on l'a décrit[36], se caractérise d'abord par les deux concepts clefs d'oppression (a) et de libération (d) ; mais il comporte aussi une dimension théorique (b) et une orientation pratique (c), parallèlement à un aspect individuel (b) et à une approche collective (c et d), comme en témoigne l'élément générique de sa définition (théorie et/ou pratique individuelle et/ou collective). Il s'insère donc de plein droit dans la démarche hétéropolitique.

Si l'on reconnaît la justesse des propos de Noël (1989:265) selon lesquels l'amélioration du sort des femmes est une cause universelle, inclusive de toutes les formes d'oppression ; si l'on admet avec Atkinson (1975:137) que l'oppression sexuelle est source et cause de toutes les autres oppressions, et que tout projet de transformation sociale doit au préalable résoudre cette opposition fondamentale ; bref, si l'on adhère aux thèses du féminisme radical ou même si, comme le féminisme socialiste, on prône la nécessité de conjoindre les luttes contre les diverses formes d'oppression, l'on ne peut que constater le bien-fondé de la démarche féministe qui, en tant que particularisation de l'hétéropolitique, peut aussi s'appliquer à d'autres couches de personnes dont la condition est également injuste, en l'occurrence les personnes âgées, dont plus de la moitié, faut-il le rappeler, sont des femmes.

Comment, alors, ce cadre hétéropolitique <u>et</u> féministe peut-il contribuer à améliorer le sort des personnes âgées ? Dans la mesure où plus de 50 % de celles-ci sont des femmes et dans la mesure où les femmes sont victimes de discrimination injustifiée et/ou de mépris sinon de haine, il semble que le féminisme doive au moins se préoccuper du sort de celles-ci, à condition :

- a) de prendre conscience de leur situation (ce qui, pour des raisons conjoncturelles que nous préciserons, n'a pas toujours été fait) ;
- b) de se révolter contre cette situation et de le dire ;
- c et d) de tenter d'y mettre fin.

Une telle démarche peut-elle bénéficier à toutes les personnes âgées, quel que soit leur sexe ? Il serait prématuré de répondre à cette question avant d'avoir procédé à l'analyse hétéropolitique des discours sur la vieillesse, en commençant par ceux du corpus définitionnel. Nous montrerons d'abord que les définitions constituent en un sens des variations sur les conceptions de Platon et d'Aristote, conceptions relevant de visions contrastées : une géronto-sophocratie chez le premier, une « acmècratie » chez le second[37]. Nous verrons ensuite comment l'approche

féministe permet d'élargir le cadre hétéropolitique à l'intérieur duquel s'insèrent les définitions de la vieillesse.

3.2 La dimension hétéropolitique du thème de la vieillesse

Afin d'interroger les conceptions de la vieillesse dans une perspective hétéropolitique, nous aurons recours à deux sources d'information : les définitions sur la vieillesse et les thématiques.

3.2.1 Les définitions de la vieillesse

Les définitions des dictionnaires d'avant 1800 s'inscrivent dans la lignée aristotélicienne en reprenant fidèlement l'idée d'une vieillesse assimilée à la dégradation au travers des pertes que subit le corps : perte des forces, perte de chaleur, perte des sens, etc. La définition de Richelet rappelle particulièrement les propos tenus par Aristote sur les tares morales du vieillard : soupçonneux, avare, causeur, incapable d'amitié[38]. Mais elle présente surtout une distinction notable entre la caractérisation de l'homme et celle de la femme : celle-ci est essentiellement décrite par son physique : vieille décrépite, vieille ratatinée ; avec la vieillesse, le corps féminin, beaucoup plus que le corps masculin, devient objet de répulsion dès l'âge de 40 ans.

Quant aux définitions contemporaines de notre corpus, la plupart abordent la vieillesse dans la lignée platonicienne parce qu'elles atténuent la portée de la dimension biologique au profit de la dimension sociale[39]. Certaines d'entre elles représentent même l'ébauche d'un discours hétéropolitique sur la vieillesse : elles portent, explicitement ou implicitement, un jugement sur la société d'aujourd'hui, qui ostracise ses membres en fonction de l'âge. Telles sont les définitions de Levet-Gautrat, de Philibert, d'Ennuyer et de Ravinel, qui fournissent toutes des éléments d'ordre critique. Cependant, rares sont celles qui présentent des moyens de libération : nous ne recensons que celles de Kuhn et de Friedan. Si certaines

définitions du deuxième corpus traduisent une double opposition, entre les âges et entre les sexes, il faut admettre par contre que la définition combinatorielle ne permet pas de reconnaître l'amorce de cette dimension hétéropolitique, particulièrement l'opposition entre les sexes. Entre autres, c'est en posant un élément générique uniforme que nous avons pu neutraliser les considérations reliées à la problématique d'un seuil selon le sexe.

Rappelons que l'élaboration de notre champ définitionnel a été entravée par l'ambiguïté de notions telles que « biologique », « psychologique », « social » ou « culturel », notions qui désignent aussi bien des aspects de l'individu que des disciplines. Mais cette difficulté peut être contournée en recourant à l'objet de ces disciplines plutôt qu'aux disciplines elles-mêmes. Ainsi, le corps et l'esprit n'équivalent-ils pas à l'individu en lui-même ? Quant au milieu social, ne correspond-il pas au rapport de l'individu à la société ? Or, nous disposons d'un matériel d'information, les thématiques, qui pourrait rendre plus manifestes les principaux aspects d'une définition trop abstraite, construite à partir d'un champ définitionnel comportant, pour la moitié d'entre elles, des formulations relevant d'approches disciplinaires. Il suffit, par un simple remodelage du tableau 0.5, de masquer les structures disciplinaires afin de faire ressortir leur objet.

3.2.2 Les thématiques

Les thématiques identifiées dans le tableau remanié (**tableau 3.1**, page 221) relèvent, pour la plupart, d'une double structure : elles concernent l'individu en lui-même ou l'individu en société.

Celles du deuxième groupe permettent de comprendre les interactions de la personne âgée avec diverses structures sociopolitiques, dont la famille, le milieu institutionnel et les instances de pouvoir. Par ailleurs, celles du premier groupe ne sont pas « neutres », comme le souligne la démarche hétéropolitique. En effet, une herméneutique hétéropolitique de la vieillesse considère un phénomène

biologique comme un facteur sociopolitique qui doit être examiné dans le cadre sociétal et selon une double dimension : critique, puis constructive. Ainsi, les aspects biologiques et psychologiques de la personne prennent une signification différente dans une société donnée, à la lumière des images et des stéréotypes de la culture sous-jacente, ce que démontre bien l'opposition ménopause/retraite axée sur des seuils différents d'entrée dans la vieillesse. Mais le phénomène de la ménopause peut revêtir un autre sens dans le contexte d'une société qui, par exemple, accorderait un statut privilégié aux femmes qui ont dépassé l'âge de procréer. Ce constat s'applique aussi à l'ensemble des caractéristiques biopsychologiques de la personne vieillissante et/ou âgée : le statut conféré aux membres âgés relève des valeurs qu'une société attribue aux dites caractéristiques.

Quant aux six thématiques « transversales », elles reflètent une dimension hétéropolitique de la vieillesse. En soulignant la nécessité d'élargir la compréhension du vieillissement en fonction de l'ensemble des interactions sociétales (Th. 3), elles font ressortir l'oppression que constitue l'âgisme (Th. 20), oppression déjà annoncée par la thématique (verticale : Th. 2) concernant les représentations discriminatoires. Elles indiquent aussi deux autres formes d'oppression reliées à la vieillesse, celles concernant les femmes âgées ainsi que les personnes d'autres races ou de minorités ethniques (Th. 13, 14, 20). Ces thématiques se rapportent donc au moment critique de la dimension hétéropolitique.

Reliée au deuxième moment de la démarche hétéropolitique, une thématique propose de nouveaux défis portant sur les modes de vie, les valeurs et l'éthique (Th. 17). Plus largement encore, la thématique intitulée « féminisme et vieillissement » (Th. 21) souligne la nécessité d'une analyse féministe du vieillissement.

Ainsi, en transcendant la structure disciplinaire, les thématiques offrent une lecture différente des éléments spécifiques de notre définition. Premièrement, elles mettent l'accent sur la personne elle-même et sur ses rapports avec la société. Deuxièmement, certaines thématiques transversales (Th. 13, 14 et 20) font ressortir l'importance d'une lecture du tableau en fonction d'une double oppression, l'âgisme et le sexisme/gynisme. Nous verrons plus loin l'impact de cette réarticulation sur notre définition. Pour l'instant, il nous importe plutôt de montrer que la perspective hétéropolitique demeure néanmoins à l'état embryonnaire.

Il faut en effet constater que les thématiques, à l'instar des définitions, présentent des éléments d'information qui, dans l'ensemble, ne dépassent pas le premier volet du modèle hétéropolitique, celui d'une critique de l'ordre établi[40]. Surtout, la critique esquissée fournit peu d'indications sur la nature de l'oppression relative à l'âge, tout en laissant un vide sur les modalités de l'oppression reliée au sexe. D'une part, sauf pour deux d'entre elles (Th. 3 et 11), la majorité des thématiques verticales visent plutôt la condition de l'homme âgé. D'autre part, la combinaison de l'âgisme et du sexisme/gynisme renvoie à la question d'un double standard au sein de la vieillesse, et cette problématique doit être étayée. Notons à cet effet que la thématique de la sexualité souligne seulement les manifestations biologiques de la ménopause, sans poser sa contrepartie masculine, l'andropause. Or, les enjeux sociaux de la sexualité selon le sexe doivent être soulevés : particulièrement, les stéréotypes sexuels à l'égard de leur vieillissement et de leur vieillesse peuvent en effet constituer des éléments qui privent les femmes de la dimension sexuelle.

Ces limites justifient donc le recours à un corpus complémentaire de textes utopiques et para-utopiques, lesquels nous permettront d'identifier les principaux types de sociétés idéales mettant en évidence les hétéropolis susceptibles de mener à l'amélioration du sort des personnes. Par ailleurs, si une herméneutique

hétéropolitique vise un nouvel « humanisme », celui-ci doit être revu et corrigé par la perspective féministe qui, comme nous l'avons montré, est essentiellement « utopique » au sens large, c'est-à-dire hétéropolitique. Comment l'approche féministe peut-elle en ce sens soutenir efficacement une lecture de l'oppression fondée sur l'âge, voire déployer les paramètres d'analyse de l'hétéropolitique esquissée ? En d'autres termes, quelles sont les assises d'un cadre féministe de la vieillesse ?

3.3 Les assises d'un cadre féministe de la vieillesse

Avant de faire ressortir la contribution de l'analyse féministe à la théorie de la vieillesse, il y a lieu d'examiner l'apport du néo-féminisme[41] à cette question.

3.3.1 Le féminisme et le thème de la vieillesse

En 1968, d'après une enquête effectuée par Fanny Deschamps[42], les hommes affirment (toujours) que toute femme âgée de 50 ans devrait disparaître. Nous sommes à l'aube du renouveau féministe de la deuxième vague. Que retrouve-t-on dans le discours féministe de cette époque sur la vieillesse ? Presque rien, du moins dans l'idéologie « orthodoxe ».

3.3.1.1 Les omissions du féminisme

Dès le début des années soixante-dix, Myrna Lewis et Robert Butler (1972:223-231) se demandaient pourquoi le féminisme avait ignoré les femmes âgées. Les commentaires sur le néo-féminisme et la vieillesse soulignent soit l'absence de préoccupations à cet égard, soit la vision négative sous-jacente au discours.

En 1977, dans le numéro spécial de la revue *Mathusalem* portant sur les rapports entre le féminisme et le vieillissement féminin, les féministes se défilent sous prétexte qu'« on ne peut pas parler de ce qu'on n'a pas vécu »[43]. Sur le

phénomène de la ménopause, Évelyne Sullerot (1979:178) déplore le silence du féminisme : « Les féministes qui ont tant parlé ces dernières années, ne se sont pas préoccupées de ce problème ». Germaine Greer (1992:49), pour sa part, leur reproche de n'avoir pas su définir une « libido féminine qui ne s'exprime pas uniquement par réaction aux exigences du mâle » : cette lacune aurait contribué, selon elle, au maintien des stéréotypes sur le vieillissement féminin.

Au sein de cette deuxième lutte féministe, il faut remarquer que ce sont les préoccupations de jeunes femmes qui ont dominé (Payne et Whittington:1980:26; Browne:1998:XVIII; Arber et Ginn:1999:277-8) : les enjeux reliés à la reproduction (contraception et avortement) ; le soin des enfants ; l'accès égal au travail. Toutefois, fait remarquer Atkinson, les femmes âgées n'ont pas toujours partagé ces intérêts[44]. Mais cela suffit-il à légitimer le fait que les critiques portant sur les stéréotypes liés aux rôles sexuaux et les dénonciations de l'« innéité » d'une nature féminine n'aient considéré que la situation des femmes de moins de 35 ans ?[45] Les questions reliées à l'amour, à la sexualité, au mariage, au clivage entre les sphères publique et privée sont-elles exclusives à la période de la jeunesse ? N'y a-t-il aucune place dans le féminisme « pour une pensée de l'inutile, du vieillissement ou de la mort, pour une pensée [...] des 'choses qui ne dépendent pas de nous', comme si n'y était digne d'être pensé que le domaine du maîtrisable » (Collin:1993:19) ? La problématique du gynisme n'est-elle pas liée à celle de l'âgisme ?[46] À quelques exceptions près[47], les féministes n'ont pas saisi l'occasion de remettre en question, dès le début du mouvement, les constructions culturelles de la femme après la mi-vie[48]. Plus encore, la référence à la « sororité », en ayant induit une forme d'« apartheid de l'âge » a, d'après certaines critiques (Rich:1984:61[49]; Lorde:1997:540; Angier:2000:277), oblitéré la relation verticale tout en créant des divisions entre jeunes femmes et femmes plus âgées[50]. Peut-être faut-il y voir un conflit de générations (Charpentier:1995:14), voire une ségrégation mère/fille, assimilable au rejet d'un modèle représentant l'ordre patriarcal (Markson:1997:64) ? Par ailleurs, les jeunes féministes n'ont-elle pas été

soutenues par des féministes qui étaient leurs aînées, telles Betty Friedan et Simone de Beauvoir ?[51]

Dans le texte de présentation du numéro spécial sur la vieillesse paru dans la revue féministe *Pénélope* (1985), Françoise Cribier s'étonne de constater que « ce qui fait la force des femmes, leur capacité à survivre et donc à vieillir », ait le plus souvent été envisagé, même par les féministes, sous ses aspects les plus négatifs[52]. À l'égard du vieillissement et de la vieillesse des femmes, les féministes de la deuxième vague ont manifesté des attitudes d'hostilité (Phillipson:1982:63) relevant de la gérontophobie (Greer:1992:20)[53]. Elles ont été, selon les termes de Reinharz (1986:507), « socialized into our [...] geronto-phobic culture ». Le néo-féminisme, concluent Woodward (1995:88; 1999:XI) et Calasanti/Slevin (2001:187-190 et 196), a été profondément âgiste[54].

3.3.1.2 L'émergence d'un discours féministe

En marge de la prise de conscience reliée aux enjeux spécifiques du néo-féminisme, une réflexion féministe sur la vieillesse s'est cependant développée très tôt, comme en témoignent les premières recensions bibliographiques sur les problèmes spécifiques de la femme vieillissante et âgée, dont celle de Borenstein (1982), qui présente près de 900 titres dont la plupart ont été publiés dans les années soixante et soixante-dix ; celle de Dolan et Gropp (1984), qui identifie 420 titres publiés entre 1979 et 1982. En témoignent aussi les premiers collectifs rassemblant des textes parus à partir des années soixante-dix, dont ceux de Fuller et Martin (1980)[55], de Markson (1983), de Lesnoff-Caravaglia (1984a), sans oublier celui publié dès 1973 par l'*Institute of Gerontology*. En témoignent de même les études pionnières consacrées soit au vieillissement féminin en général, dont celle de Dulude (1978), soit, avec Neugarten (1963), à un aspect spécifique comme la ménopause, ou même, avec Bisseret (1979) et Pitaud (1981 et 1983), à la retraite féminine. En témoignent enfin les instances parallèles féministes créées dès le début des années soixante-dix : en plus de celles déjà notées, celle des

« Panthères Grises », organisation intergénérationnelle créée sous l'initiative de Maggie Kuhn[56].

De quelle façon l'amorce de ce discours contribue-t-elle à l'analyse de l'oppression de la vieillesse ?

3.3.2 L'application du schéma féministe à la vieillesse

L'analyse des définitions a permis de relever certains aspects de l'oppression que l'on peut synthétiser sous un vocable à première vue neutre : la misogérontie[57]. L'âge constitue un facteur d'oppression qui, en effet, affecte à la fois les hommes et les femmes. Et comme c'est par le concept d'oppression, rappelons-le, que la démarche féministe parvient à faire ressortir les lacunes de l'idéologie patriarcale, voyons d'abord comment ce concept permet de cerner les fondements de l'âgisme et de la misogérontie.

3.3.2.1 L'oppression spécifique à la vieillesse : l'âgisme et la misogérontie

C'est grâce entre autres au procédé d'assimilation de la vieillesse à l'enfance que la misogérontie s'exprime le plus souvent. L'analogie entre le vieillard et l'enfant développée par le psychiatre Paul Balvet[58] se fonderait sur la « réduction affective infantile », justifiant par là l'expression populaire « retourner en enfance ». Toujours selon Balvet, à la différence de l'enfant qui est promesse, le vieillard n'a plus rien à donner. Par suite, parce qu'elle est une caricature d'enfant, une enfance dérisoire, toute vieillesse, même sans démence, est une « vieillesse psychiatrique » (1963:833).

Mais de quelle réduction s'agit-il ? Par rapport à qui l'homme âgé serait-il « réduit » ? Essentiellement, d'après Balvet, par rapport à l'homme adulte (jeune et mature[59]), c'est-à-dire l'homme qu'il était et qu'il n'est plus. Ce qui signifie « privation » de tous ordres : des rapports affectifs qu'il entretenait étant adulte ; de

l'indépendance économique ; de l'appartenance au groupe humain ; d'une personnalité qui permettait de se distinguer de l'ambiance et de lui faire face (p. 838).

C'est à l'encontre de cette image, qu'elle juge « condescendante et méprisante », que Betty Friedan décrit, dans *La révolte du 3ème âge* (1995), ce qu'elle appelle la « mystique de la détérioration ». Remettant en question les valeurs d'une culture axée sur la jeunesse, elle démontre que le mythe d'une vieillesse décrite uniquement comme déclin s'appuie sur un modèle masculin (« machiste ») axé sur une double opposition, entre les sphères publique/privée et entre les valeurs freudiennes amour/travail. Ce modèle, d'après Friedan, s'ajuste essentiellement à des paramètres fondés sur le pouvoir et sur les performances, qu'il s'agisse de la carrière ou de la sexualité[60].

En écho aux propos de Friedan, Puijalon et Trincaz (2000 :102) dénoncent les diktats du « jeunisme »[61], qui impose un modèle uniforme comme s'il n'existait qu'une seule classe d'âge. À cet égard, les personnes âgées font face à un double message : « rester jeune » et « accepter son âge » (p. 140). Cette demande paradoxale se traduit ainsi :

> [c]onserver au maximum les attributs de la jeunesse, la beauté, la santé, la forme physique, mais sans imiter les jeunes sous peine de sombrer dans le ridicule. Ce qui leur est demandé surtout, c'est de ne pas manifester trop de déchéance, de ne pas être trop visibles dans le paysage social, lorsque leur corps ne correspond plus aux normes en vigueur. (p. 117)

Par conséquent, une philosophie politique de la vieillesse qui sous-entend que l'avance en âge équivaut nécessairement à un déclin dévoile les critères d'une culture qui n'accorde le statut de pleine humanité qu'à l'homme adulte. Ainsi, au sein des études anthropologiques entre autres, c'est presque toujours l'homme adulte qui est considéré comme le représentant véritable de sa culture (Michard-Marchal et Ribery:1982:7). Mais cette dernière proposition ne concerne pas seulement l'opposition entre les âges : elle souligne aussi, implicitement, que l'homme a prééminence sur la femme. Et cette deuxième opposition, cette fois

entre les sexes, doit nécessairement accompagner la première : c'est d'ailleurs à cet élargissement du cadre d'analyse que nous convie la démarche féministe. En effet, une philosophie politique de la vieillesse inspirée par le féminisme doit tenir compte des deux variables, l'âge et le sexe. Car, comme le souligne Guillaumin (1979:17), « il n'y a pas deux hiérarchies distinctes, [...] celle des sexes et celle de l'âge, mais une, continue, qui n'est visible que lorsqu'on met les classes de sexe au centre du tableau ».

À cet égard, une critique inspirée par la démarche féministe a fait ressortir très tôt la question du double standard au sein des études portant sur la vieillesse, en dénonçant l'invisibilité des femmes, c'est-à-dire un traitement à la fois âgiste, gyniste et misogérontiste de leur condition. Voyons comment s'est articulée l'analyse de cette double oppression, intégrant cette fois les deux variables, l'âge et le sexe.

3.3.2.2 La double oppression : l'âgisme et le gynisme

C'est d'abord par une remise en question de la pseudo-neutralité de ses travaux que l'analyse de l'oppression fondée sur l'âge et le sexe s'est déployée dans le champ de la gérontologie. Faisant une synthèse des critiques (explicitement) géro-féministes qui ont analysé la façon dont la condition des femmes et la différenciation sexuelle ont été abordées en gérontologie sociale[62], Hélène David (1994:146-147) formule quatre critiques principales[63] :

- la perspective asexuée et l'absence de visibilité sociale des femmes vieillissantes ou âgées ;
- des cadres d'analyse relevant de stéréotypes parce qu'ils reposent sur des résultats biaisés ainsi que sur des failles méthodologiques[64] ;
- la sous-représentation des femmes et des enjeux qui les touchent particulièrement ;

- l'occultation des conditions de vie réelles des femmes, particulièrement les conséquences psycho-sociales de leur situation d'infériorité sociale[65].

Dans la mesure où une philosophie politique de la vieillesse humaine s'articule sans tenir compte de la variable sexe, elle est gyniste. C'est donc à l'aulne d'une démarche de dénonciation des biais gynistes qui imprègnent le champ gérontologique (Vickers:1984) qu'ont été discutées l'ensemble des disciplines. Ce constat s'applique autant au domaine des sciences sociales, où le sexe masculin équivaut, pour certains, au groupe d'âge (Noël:1989:32)[66], qu'au domaine des sciences biomédicales, qui a systématiquement négligé les femmes (Charpentier:33 ; Datan:1989:12-19).

Au plan de la critique, c'est essentiellement contre les valeurs androtropiques[67] d'un système capitaliste fondé sur la productivité (Wheeler:129) qu'est orientée l'analyse de l'oppression. Ces valeurs stigmatisent autant les hommes que les femmes au cours de leur vieillissement et de leur vieillesse. Mais en mettant en évidence la variable sexe à partir de la décennie '70, la démarche féministe a permis de soulever la question d'une double oppression eu égard à la vieillesse féminine. Les titres sont d'ailleurs éloquents à cet égard : « *The Double Standard* » (Bell:1970)[68]; « *The Double Standard of Aging* » (Sontag:1972); « *Old and Female. Testing the Double Jeopardy Hypotheses* » (Chappell et Haven:1980); « *Double Stigmata : Female and Old* » (Lesnoff-Caravaglia:1984b); « *The Double Standard of Aging and Older Women's Employment* » (Nuccio:1989); « *Age and Gender in Relation to Body Attitudes : Is There a Double Standard of Aging ?* » (Wilcox:1997). Dans l'ensemble, les travaux ont mis en lumière les assises d'une société patriarcale sur lesquelles reposaient des choix de valeurs reliées à la jeunesse : force, santé, efficacité, auxquelles il faut ajouter celle du « piège » de la beauté (inaltérable) pour la femme. Mentionnons que la ménopause, qui signifie la fin de la capacité reproductrice des femmes, a toujours constitué un marqueur de la vieillesse féminine beaucoup plus précoce que celui de la vieillesse masculine. Par

suite, une philosophie politique de la vieillesse humaine qui s'articule sans tenir compte de l'oppression spécifique que vivent les femmes âgées est à la fois gyniste et âgiste.

C'est précisément cette critique issue d'une démarche géro-féministe qui permet d'élargir non seulement le cadre d'une philosophie hétéropolitique de la vieillesse, mais aussi la portée hétéropolitique du féminisme. En débusquant les fondements qui alimentent l'âgisme et le gynisme spécifique au vieillissement, cette analyse s'attaque d'abord aux structures mêmes de l'idéologie patriarcale. Mais en même temps qu'elle s'y oppose, elle cherche aussi à susciter des modèles différents.

C'est en ce sens que la lecture de l'oppression fondée sur l'âge faite par Maggie Kuhn et Betty Friedan ressortit à la démarche féministe : d'une part, elle remet en question les critères androtropiques sur lesquels reposent non seulement l'oppression exercée en fonction de l'âge, mais la double oppression vécue par la femme en fonction de son sexe et de son âge ; d'autre part, elle suggère certains moyens de libération.

Si, à un niveau général, le féminisme conteste essentiellement l'oppression des femmes, on a vu que certaines orientations peuvent néanmoins accueillir d'autres groupes victimes d'une oppression, dont les personnes âgées[69]. Nonobstant les omissions de certaines tendances du féminisme concernant la variable de l'âge, l'analyse féministe abordée sous l'angle de l'oppression permet donc de démasquer la pseudo-neutralité des discours sur la vieillesse qui, d'une part, s'inscrivent à l'intérieur d'un schéma de l'avance en âge préjudiciable aux personnes âgées et, d'autre part, ne tiennent pas compte de la variable sexuelle[70]. Elle peut aussi, ce qui constitue le deuxième moment de la démarche hétéropolitique, offrir des modèles de société différents où, en principe, les femmes et les hommes âgés peuvent maintenir leur participation au sein d'une société

prenant en compte à la fois la sphère privée et la sphère publique. Mais ces modèles doivent s'appuyer sur des conceptions de l'être humain susceptibles d'agréer à la fois les variables de l'âge et du sexe. Quelles sont à cet égard les conceptions de la nature humaine ? Signalons qu'en soulevant cette question, nous ne visons pas à inventorier les définitions purement biologiques ou psychologiques de l'être humain. Nous cherchons plutôt à identifier les différentes façons qui justifient soit l'égalité politique des sexes, soit la supériorité de l'un ou de l'autre : il s'agit des conceptions politisées de l'être humain.

3.4 Les conceptions politisées de la nature humaine

Nous présentons d'abord les conceptions de la nature humaine qui, au plan politique, cautionnent les rapports entre les sexes. Ensuite, nous faisons ressortir l'application de la typologie des conceptions retenues au thème de la vieillesse.

3.4.1 Les principales conceptions sexualisées de l'être humain : androtrope, gynotrope et androgyne

Prudence Allen (1985:1-3) montre que les concepts d'égalité et de différence, notions philosophiques traditionnelles, ont constitué une question fondamentale dans l'histoire de la philosophie. La première a trait à l'égalité en dignité humaine et en valeur de l'homme et de la femme, alors que la seconde renvoie aux différences philosophiquement significatives entre les deux sexes. Non seulement les philosophes n'ont pas traité ces thèmes comme un sujet accessoire, mais ils ont contribué à forger les catégories à partir desquelles s'articule la pensée contemporaine sur l'identité sexuelle.

À partir de ces deux notions, Allen développe une typologie de cinq modèles de conceptions de l'être humain :

a) l'« unité des sexes » (*sex unity*) postule que l'homme et la femme ne sont pas significativement différents et qu'ils sont égaux ; est dérivée de cette conception celle qui néglige les différences entre les sexes (*sex neutrality*) ;

b) la « polarité des sexes » (*sex polarity*), pour laquelle les hommes et les femmes sont significativement différents et où l'homme est supérieur ; de cette théorie dérive la « polarité inversée » (*reverse polarity*), dans laquelle la femme est supérieure ;

c) la « complémentarité des sexes » (*sex complementarity*), où l'homme et la femme sont significativement différents et égaux.

On obtient trois modèles principaux qui peuvent être résumés ainsi : un premier prônant l'unité sexuale ; un deuxième fondé sur la polarisation sexuale à l'avantage de l'homme ; un troisième soutenant l'égalité des sexes tout en les considérant significativement distincts.

Bouchard[71] formule deux critiques importantes de cette typologie. Premièrement, le modèle de la neutralité sexuale pose un problème. En ignorant les différences sexuelles et sexuales (décrétées non significatives), il élude toute discussion sur le piège que comporte le concept d'égalité. En effet, selon la logique de l'universel masculin, une expression telle « tous les hommes sont égaux » ne vaut que pour les mâles humains, sauf si l'égalité sexuale est affirmée de façon explicite. Ce qu'affirme formellement Isabelle Alonso (1999) en contrant la pseudo-neutralité de l'expression dans ces termes : « Tous les hommes sont égaux… même les femmes. »

Deuxièmement, il y lieu de questionner les fondements de la typologie que propose Allen, soit les termes « différence» et «égalité ». D'une part, la différence ne s'oppose pas à l'égalité mais à la ressemblance. D'autre part, l'égalité est l'envers de l'inégalité et elle peut être à l'avantage soit de l'homme, soit de la femme. En ce cas, la ressemblance entre les sexes équivaut non pas à une négation de toute différence, mais à une absence de différences pertinentes. Or il faut voir que la complémentarité est susceptible d'une double valence : négative, ce qui l'assimile à l'inégalité, ou positive, ce qui la relie à l'égalité.

Au terme de cette discussion, Bouchard développe une catégorisation de modèles issue cette fois de la combinaison des concepts de différence et d'égalité:

1. une conception androgyne qui, fondée sur les concepts de ressemblance et d'égalité, renvoie à l'unité sexuale ;

2a. une conception androtrope qui, fondée sur les concepts de différence et d'inégalité, se réfère à la polarisation sexuale à dominante masculine ;

2b. une conception gynotrope qui, fondée sur les concepts de différence et d'inégalité, privilégie la polarisation sexuale à dominante féminine ;

3. une conception complémentariste qui, axée sur les concepts de différence et d'égalité[72], se fonde sur la complémentarité sexuale ;

4a. une conception anti-androtrope qui refuse la polarisation sexuale à dominante masculine ;

4b. une conception anti-gynotrope qui refuse la polarisation sexuale à dominante féminine[73].

Étant donné l'importance que prendra la conception androgyne (la seule, parmi les trois principales, à ne pas reposer sur la discrimination), il n'est peut-être pas inutile, cependant, d'en affiner davantage les contours en précisant les liens qui existent entre l'androgynie et l'hétéropolitique, puis les rapports entre androgynie et féminisme.

3.4.2 La nature humaine vs la vieillesse

Pendant des siècles, la pensée occidentale s'est articulée en termes de différences, de contradictions et d'oppositions. En reposant sur la différence et l'inégalité favorable aux hommes, l'idéologie patriarcale correspond en effet à la conception androtrope. C'est précisément en mettant en lumière la fameuse dichotomie nature/culture que la démarche féministe a manifesté son rôle critique des rapports inégalitaires entre les sexes. Mais si l'on admet généralement que le poids de ce discours varie selon l'ethnie, la race et l'appartenance de classe, on fait par ailleurs moins ressortir son impact sur la variable « âge ».

Remarquons d'abord que la dichotomie nature/culture accorde une place fondamentale au corps des femmes. Postulant que les hommes ont pu s'affranchir de la nature, cette conception recèle par contre l'idée que les femmes sont restées prisonnières de leur corps, particulièrement de leur fonction de reproduction. Reliée à celle des sphères privée/publique, l'idéologie nature/culture a « naturalisé » les femmes et les hommes dans des catégories distinctes[74].

Dans le prochain chapitre, nous analyserons plus en profondeur les fondements de l'éthique patriarcale édifiée sur l'enchaînement des termes « femme » = « nature » = « reproduction » : qu'il suffise pour le moment de voir que cette idéologie, consacrée par la formule augustinienne « *tota mulier in utero* », a contribué à ériger l'opposition de la femme comme utérus à l'homme comme animal politique.

Or, si l'on convient que la philosophie occidentale a développé une conception de la personne humaine modelée sur la personne humaine mâle, il faut aussi reconnaître que ce modèle n'a, à toutes fins pratiques, considéré que le mâle adulte[75]. Il sera donc nécessaire de formuler une conception de la nature humaine qui accueille la personne humaine femelle et qui ne comporte pas de biais construits à l'encontre des personnes âgées. Mais il faut aussi se demander à quels modèles de société correspondent ces conceptions de la nature humaine.

3.5 Les modèles de société : androcratique, gynocratique/gynocentrique et androgynocratique

La documentation consultée jusqu'à maintenant permet d'établir une typologie des modèles de société. En termes de sociétés nouvelles, les trois principales conceptions de l'être humain[76] correspondent aux trois types de société suivants[77] :

- la société androcratique[78] ;
- la société gynocratique/gynocentrique[79] ;
- la société androgynocratique.

Chacun de ces modèles de société[80] est susceptible d'une division tripartite :

- une société mésocratique (neutre ou intermédiaire), où la variable âge n'intervient pas, c'est-à-dire où le pouvoir est partagé entre les adultes et les personnes âgées, voire, dans le cas de la société androgynocratique, entre les sexes[81] ;

- une société acmècratique, où la participation au pouvoir est réservée soit aux femmes matures, soit aux hommes matures, soit aux femmes et aux hommes matures ;

- une société gérontocratique, où la participation au pouvoir est réservée soit aux femmes âgées, soit aux hommes âgés, soit aux femmes et aux hommes âgés[82].

Le **tableau 3.2** (page 222) présente une synthèse de ces trois distinctions qui orientent la suite de notre démarche.

3.6 Conclusion

Au cours de ce chapitre, nous avons discuté les deux présupposés à partir desquels peut être définie une analyse philosophique autre de la vieillesse.

Nous avons d'abord mis en lumière les paramètres d'une herméneutique hétéropolitique qui permet de transgresser le discours âgiste sur la vieillesse et de proposer des modèles de société suscitant un nouvel humanisme. Nous avons ensuite démontré que la démarche féministe est indissociable de l'herméneutique hétéropolitique. Elle peut à la fois contribuer à l'analyse de l'oppression fondée sur l'âge et, surtout, de la double oppression fondée sur l'âge et le sexe. Nous avons enfin défini, du point de vue de la vieillesse, une typologie des principaux modèles de société ayant comme assise une typologie des conceptions politisées de l'être humain.

La deuxième partie de notre travail consistera à mettre en lumière, à l'aide de textes utopiques et para-utopiques, le statut et les rôles réservés aux personnes âgées au sein des différents modèles de société retenus. Le chapitre 4 portera sur un corpus relevant d'un modèle de société androcratique. Quant aux chapitres 5 et 6, ils feront valoir, dans une perspective féministe, des textes s'inscrivant respectivement dans une société gynocratique/gynocentrique et dans une société androgynocratique. Et comme, par définition, certains de ces modèles de société n'existent pas encore, puisqu'ils prétendent remplacer la société androcratique, nous devrons recourir à des textes de fiction pour en suggérer les contours et y dessiner la place des personnes âgées. Au terme de cet exercice d'herméneutique anticipante, il nous restera à évaluer ces modèles et à préciser notre propre position.

TABLEAUX

Tableau 3.1

Découpage des thématiques selon une double structure

Facteurs biopsychologiques		**Structure sociopolitique**			
Individu en lui-même		**Individu en société**			
♦ biologie proprement dite (anatomie, physiologie, neurophysiologie , changements sensoriels, etc) **Th.4** ♦ medecine de la vieillesse (maladies chroniques, incapacites, pertes d'autonomie vieillesse **Th.5** ♦ sexualite (menopause) **Th.22 ; Th.23**	♦ description « normale » capacites psychiques (intelligence, memoire, etc) **Th.6** ♦ personnalite (concept de soi, estime de soi, creativite, developpement **Th.18** adaptation, personnalite, geropsychanalyse) **Th.8** bilan de vie **Th.26** ♦ description « pathologique » (depressions chroniques), suicide, demence, psychopathologie, geropsychiatrie) **Th.7**	♦ demographie (esperance de vie, vieillissement demographique, longevite humaine, etc) **Th.1** ♦ logement et modes de vie **Th.10** ♦ statut economique travail/retraite emploi et vieillissement pauvrete (jeunes, vieux et femmes âgees), modification ou perte de rôles (loisirs, benevolat) **Th.11**	♦ personne non isolee (mariage, vivant avec une ressource aidante ou beneficiant du soutien d'un reseau socioaffectif) **Th.9** ♦ personne isolee ou en voie de le devenir (veuvage, institution, isolement, absence de sexualite, victime possible de negligences, d'abus et/ou de crimes) **Th.12 ; Th.25**	♦ impact du pouvoir sur les personnes âgees programmes de securite du revenu (pensions) politiques et programmes de sante **Th.15** protection legale vs victimisation (abus et crimes) **Th.25** ♦ participation des personnes âgees au pouvoir pouvoir de consommation pouvoir de contestation associations d'aînes gerontocratie **Th.19**	♦ images et stereotypes (representations, attitudes discriminatoires) **Th.2** ♦ histoire de la vieillesse et des personnes âgees **Th 2** ♦ participation des personnes âgees a religion et spiritualite **Th.16** creativite **Th.8** education permanente et UTA **Th.24**
♦ **vieillissement et interactions sociétales : Th.3**					
♦ femmes âgees, races et minorites ethniques **Th.13 ; Th.14** ♦ defis (modes de vie alternatifs), valeurs, ethique **Th.17** ♦ âgisme et sexisme (double standard) **Th.20** ♦ feminisme et vieillissement **Th.21**					

Tableau 3.2

Modèles de société vs conceptions de l'être humain

Conception androtrope	Conception gynotrope	Conception androgyne
A. Société androcratique	**B. Société gynocratique/gynocentrique**	**C. Société androgynocratique**
1 mesocratique (où la variable âge n'intervient pas)[1]	4 mesocratique (ou la variable âge n'intervient pas)	7 mesocratique (ou la variable âge n'intervient pas)
2 acmecratique (reservee aux hommes matures[2])	5 acmecratique (reservee aux femmes matures)	8 acmecratique (reservee aux femmes et aux hommes matures)
3 gerontocratique (reservee aux hommes âges)	6 gérontocratique (reservee aux femmes âgees)	9 gérontocratique (reservee aux femmes et aux hommes âges)

1 Lorsque la variable « âge » n'intervient pas, nous considérons que les personnes de toutes categories d'âge sont interpellees En pratique, il s'agit le plus souvent de personnes associees a deux categories d'âge l'âge de la maturite et l'âge de la vieillesse

NOTES

CHAPITRE 3

1. Ce qui précède relevait aussi d'une lecture philosophique, mais d'un point de vue méthodologique.

2. Selon les distinctions entre science politique et philosophie politique telles qu'elles sont précisées entre autres dans les dictionnaires, la première se préoccupe des faits politiques au sens de ce qui concerne l'État et le gouvernement, par opposition aux faits économiques, aux questions sociales, etc. Quant à la seconde, au sens aristotélicien de « *considération de la vie en commun des hommes selon les structures essentielles de cette vie* », elle explicite, d'après Éric Weil, ce qui est contenu dans sa catégorie philosophique, à l'aide de concepts qui lui sont propres, et auxquels on peut attribuer le nom de catégories politiques, c'est-à-dire de concepts fondamentaux. Rapporté par Bouchard (1991a).

3. Le développement de cette section (3.1 à 3.1.2.2) s'inspire largement de l'analyse faite par Guy Bouchard (1988a,1989a,1991a et 1993a) des relations entre la philosophie, le féminisme et l'utopie.

4. Il y a lieu d'établir une distinction entre le gynisme et la misogynie. Ce dernier terme se réfère à des attitudes injurieuses et méprisantes à l'égard des femmes et son pendant envers les hommes est la misandrie. Pour de plus amples développements sur les rapports entre le gynisme et la misogynie, voir les précisions de Jeanne Calo (1975:57-66) et de Michèle Le Doeuff (1989:351, n. 46).

5. Premier représentant articulé de la misogynie, Platon n'est toutefois pas gyniste, comme l'a montré Bouchard (1989b:9-60). Par exemple, tout en admettant que les femmes aient dans la *République* les mêmes fonctions que les hommes, le philosophe n'hésite pas à affirmer que l'homme ladre et injuste sera puni en étant changé en femme à sa seconde naissance. Toutefois, plusieurs féministes, comme Prudence Allen (1985), voient en lui un précurseur de l'égalité des sexes.

6. Pour Aristote, il est clair que le mâle l'emporte sur la femelle et que, de ce fait, il est par sa nature destiné à la commander. Pour une présentation systématique du gynisme et de la misogynie d'Aristote, cf. Bouchard, G. (2004a), ainsi que *Les langues fourchues…* (2005).

7 Plusieurs philosophes, de Platon à Jean-Paul Sartre, sont immortalisés dans les deux recensions de propos misogynes rédigées par Benoîte Groult (*Cette mâle assurance*, 1993) et Agnès Michaux (*Dictionnaire misogyne*, 1993)

8 Même les féministes en conviennent Cf Mahowald, M.B , ed (*Philosophy of Woman Classical to Current Concepts*, Indianapolis Hackett Publishing Co , 1978 44-45, Osborne, M L (*Women in Western Thought*, New York Random House, 1979 6-11; Richards J. (*The Sceptical Feminist A Philosophical Inquiry*, Londres, Boston.Routledge & Kegan Paul, 1980 5-6) citées dans Bouchard (1988 50, n. 19)

9. Gould, C , Wartofsky, M eds (*Women and Philosophy Toward a Theory of Liberation*, New York · G P Putnam's Sons, 1976·2), cités dans Bouchard (1988a.16)

10 Dans un cas comme dans l'autre, le message peut avoir aussi bien une femme qu'un homme comme auteur Une nuance importante s'impose cependant à cet égard. Dans la mesure où le masculinisme reflète l'attitude de certaines femmes féministes qui, surtout lorsqu'elles sont des personnages notoires (voir note 35), déçoivent grandement les féministes (par leur conversion à l'antiféminisme), il faut toutefois reconnaître que l'ensemble des femmes appartiennent encore, dans une société patriarcale, à la classe des personnes opprimées En ce sens, l'attitude masculiniste de certaines d'entre elles peut-elle être équivalente à celle des hommes, puisque ceux-ci, comme le souligne Beauvoir (1972b·34), bénéficient *ipso facto* des droits et des privilèges de la classe des oppresseurs ? Car, souligne-t-elle, même si, à titre individuel, un homme d'aujourd'hui n'a pas fondé le régime patriarcal, « l'homme n'est pas impunément complice et profiteur d'un système » Même s'il ne l'a pas lui-même établi, « il en profite, même s'il est de ceux qui le critiquent. Et il l'a intériorisé » Voire, conclut l'auteure, « même si un homme est féministe, il faut garder ses distances et se méfier du paternalisme Les femmes ne veulent pas qu'on leur octroie l'égalité, elles veulent la conquérir ». (p. 35)
Dans la même veine, Armande Saint-Jean (1983·198) précise que, même si tous les hommes n'exercent pas le pouvoir que le patriarcat leur confère ni n'exercent ce pouvoir de façon despotique, cela n'infirme en rien le fait suivant

> « c'est aux mâles DOMINANTS que le système réserve le pouvoir, en leur laissant le choix de l'exercer avec plus ou moins d'intensité ou d'autorite
> Nul choix n'est laissé aux DOMINÉES d'adhérer ou non à ce statut hérité a la naissance [ ]
> Les DOMINANTS détiennent le monopole du pouvoir et le conservent même quand ils consentent à en partager l'exercice avec des DOMINÉES infiltrées dans leur clan et adhérant fidèlement à leurs valeurs »

C'est dans cette optique que Marilyn French soulève, dans l'un de ses romans intitulé *Les bons sentiments*, la question du masculinisme des femmes, eu égard à celui des hommes. Selon French (1980:160) : « on ne peut pas parler de partage égal des responsabilités ou du blâme, quand il n'y a pas égalité de pouvoir. Non, on ne peut pas trouver autant d'excuses à l'oppresseur qui opprime qu'à l'opprimé qui se soumet ».

11. Sauf quelques exceptions : Cornélius Agrippa, Poulain de la Barre, John Stuart Mill, etc.

12. Voir 1.1.6, schéma 1.A.

13. Il existe cependant des réformes ponctuelles ou multiples qui ne changent pas la structure de la société, comme c'est le cas pour le féminisme libéral.

14. Ce qui est dénoncé ne devra pas se retrouver dans la cité idéale.

15. On signale, mais sans les élaborer, certaines améliorations.

16. Ne relevant pas d'un discours monolithique, le féminisme est évidemment pluriel. En témoignent d'ailleurs les différentes tendances qui l'animent, dont les principales sont : le féminisme libéral, le féminisme marxisme, le féminisme socialiste et le féminisme radical (Cf. Jaggar:1983).

17. Lorsque nous affirmons que la pensée féministe est essentiellement hétéropolitique, nous ne prétendons pas que tous les textes féministes sont expressément des utopies ou des para-utopies détaillées ; nous suggérons cependant qu'ils s'insèrent tous dans une problématique sociopolitique globale dont la dimension hétéropolitique est incontournable.

18. Rappelons d'abord la polarisation entre égalité des droits et égalité concrète, selon qu'on vise ou non le maintien de la société existante. À la société androcratique s'opposent donc trois modèles : la société gynocentrique (réelle ou symbolique) ; la société gynocratique ; la société androgynocratique. Voir 1.2.3.

19. Alors que l'androcratie est une notion qui se réfère au pouvoir, soit à la domination de l'homme sur la femme, la perspective androcentrique, explique Molyneux (1977:78-79), se rapporte au biais théorique et idéologique qui se centre principalement, sinon exclusivement, sur les « *male subjects* », de même que sur les rapports qu'ils établissent entre eux. Quels que soient les domaines d'étude abordés, cette perspective aura tendance à exclure les femmes et donc à aboutir à des analyses

défectueuses, parce que partiales, des rapports sociaux dans lesquels elles sont situées.

20. Voir la discussion de Christine Bard (1999b:22) sur l'évolution du vocabulaire se référant à la domination masculine.
Quel que soit le vocable privilégié, nous devons admettre qu'aucun ne peut oblitérer l'impact majeur de l'oppression sexuale : même idolâtrée, la femme a toujours été en marge et non au centre de la condition humaine.

21. La gynophobie se nourrit de la peur et de l'angoisse face à la liberté de plus en plus grande des femmes. Ces deux phénomènes, explicités par Jean Delumeau (1978), ne doivent pas être sous-estimés : ils génèrent d'autres formes plus subtiles de gynisme, allant jusqu'à contrefaire le féminisme en prétendant dévoiler les « excès des féministes ». « *'Excès', mot clé de la récusation* », rappelle Bard (p. 23), comme si les féministes étaient allées « trop loin » dans la revendication des droits des femmes, dans leur volonté de changement, autrement dit dans leur quête d'égalité et d'autonomie (Descarries:1998:1-2). Notons à ce sujet que lesdits « excès » sont, explicitement ou non, mis en cause pour commenter l'évolution des phénomènes sociaux, entre autres en attribuant aux femmes la responsabilité du déclin de la natalité. Pourtant, souligne Lavigne (1990:210), si la reproduction humaine est maintenant contrôlable, ce contrôle ne suppose-t-il pas une décision humaine, non seulement d'une femme mais aussi d'un homme ?

22. Mot employé par Léon Daudet pour décrire le comportement d'Octave Mirbeau. Ce terme renvoie, comme pour la gynophobie, à la peur et à la haine irrationnelles de la femme. Cf. Daudet, Léon, « Octave Mirbeau », *Candide*, 29 octobre 1936 : cité dans Michel (1999:115).

23. Pour Christine Delphy, c'est à partir du féminisme de la deuxième vague que le terme « patriarcat » a pris un sens explicitement politique. Selon l'auteure (1981:60), « les féministes ont [...] d'une certaine façon inventé ce terme, dans l'acception et surtout le rôle qu'elles lui donnent. Et, bien évidemment, pour les féministes, sa connotation n'est plus positive mais au contraire négative ».

24. Le pouvoir de l'homme sur le corps de la femme s'exprime depuis longtemps par la violence. Pour Antoinette Fouque (2002:56), la véritable violence consiste à faire des femmes une race à part dont on exploite les ressources charnelles. « À force d'insister sur le sort des femmes du tiers-monde, déclare-t-elle, on pourrait croire que, dans nos sociétés de droit, après trente ans de féminisme, les femmes en ont fini avec un certain type

de violences spécifiques ». Loin d'être en voie de disparition, la misogynie s'exprime particulièrement par la violence, sous toutes ses formes. Partout, explique Fouque, les femmes « ont affaire à cette prime de haine qui les vise, comme si leur corps doté d'une fonction indispensable pour l'espèce [...] était l'objet d'une haine immémoriale ».

25. L'apparition de la *Moral Majority* au cours de la décennie quatre-vingt, en prônant le retour aux valeurs traditionnelles, a conduit à l'établissement d'un climat défavorable au féminisme : outre le retour au mythe de la féminité définie par la maternité, notons la remise en question du droit à l'avortement et la répression de la sexualité hors de l'institution du mariage. À signaler de même l'utilisation de nouvelles technologies de fécondation pour procréer des enfants que les hommes considèrent comme les leurs (« maternité subrogée »). Cf. French (1992:14-15).

26. S'il y a eu des avancées importantes en cette matière au Québec, ce n'est toutefois pas le cas en France, particulièrement à l'égard de la féminisation des titres. Or, rappelle Gisèle Halimi (1995:28-29), le langage n'est pas innocent : c'est un état d'esprit, une mentalité, une culture. Refuser aux femmes, encore aujourd'hui, d'être désignées par un titre féminin, c'est manifester une volonté de les maintenir dans l'orbite de la fonction masculine. Mais, souligne l'auteure, cette résistance provient aussi des femmes, qui croient qu'un titre est dévalorisé lorsqu'il s'exprime au féminin. À cet égard, voir la note 10 qui, d'une certaine façon, peut expliquer l'attitude de ces femmes.

27. Dans *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* publié en 1982, on prévoyait que des « changements profonds ne seront amorcés que lorsque le monde du travail s'adaptera aux responsabilités domestiques des femmes et des hommes également » (p. 499). Dix ans plus tard, la recherche de Pauline Fahmy et de Hélène Lee-Gosselin met en relief la présence de plusieurs obstacles à cet égard : « la rigidité injustifiée des horaires, l'absence, l'insuffisance ou l'inadéquation des moyens de formation en emploi, les exigences excessives de mobilité et de disponibilité incompatibles avec les exigences de la vie familiale, ainsi que la discrimination à l'embauche et lors des promotions » (1992:167). Récemment, les résultats des travaux d'une recherche sur la maternité et la précarisation de l'emploi conduite par Maria de Koninck et Romaine Malenfant font ressortir qu'encore aujourd'hui, les femmes font face à un dilemme, celui de combiner travail et famille. Mener de front les exigences d'une carrière professionnelle et celles relevant de l'unité familiale constitue un poids tel qu'on assiste actuellement à un retour des femmes au foyer. Or, ce choix est imposé aux femmes parce que le marché du travail ne leur

offre pas la possibilité de concilier emploi et famille. Cette situation se retrouve à tous les niveaux socioprofessionnels, selon Marie-Thérèse Chicha, qui fait référence aux recherches américaines menées auprès de femmes cadres : les résultats montrent que les femmes qui assument un rôle de mère n'ont pas accès aux mêmes possibilités que leurs collègues masculins en matière de promotion et d'avancement de carrière ; comme elles s'estiment perdantes sur les deux fronts, elles sont contraintes de prendre un temps d'arrêt pour s'occuper de leurs enfants (Lemieux:2001:32-39).

S'il est nécessaire que le milieu du travail s'adapte aux exigences de la maternité et de la famille, il importe aussi que les hommes fassent valoir l'importance d'harmoniser les deux sphères et ce, afin d'annuler le double standard imposé aux femmes. Ce sont elles, en effet, qui continuent à assumer la double tâche. À cet égard, Dominique Méda (2001:70) signale que tant que les femmes demeureront les principales responsables des enfants et des tâches domestiques, les plans d'égalité ne pourront mener à des résultats satisfaisants. Voire, « des mesures qui ne s'attacheraient qu'à la résolution des inégalités liées à une seule des sphères seraient vouées à l'échec ».

Il faut enfin signaler le discours sur la période limitée de la fertilité des femmes. Celles-ci, soumises à la fameuse « horloge biologique » parce que, contrairement aux hommes, elles ne peuvent procréer jusqu'à la fin de leur vie, seraient déchirées entre des choix de carrière et des choix de maternité. À toutes fins pratiques, les femmes devraient limiter leur ambition professionnelle afin de pouvoir s'épanouir comme mères. C'est ce que fait valoir l'auteure américaine Sylvia Ann Hewlett dans sa récente monographie : *Creating a Life : Professional Women and the Quest for Children* (2002) : rapporté par Galipeau (2002:A22). Nous discuterons plus amplement de cette question dans le chapitre 4.

28. Les femmes, qui constituent *le tiers* de la main-d'œuvre dans le monde, exécutent les *deux tiers* des heures de travail tout en cumulant les charges reliées aux responsabilités domestiques. Elles touchent seulement *un dixi*ème du revenu mondial et ne possèdent que le *centième* du patrimoine immobilier (Halimi:1995:23-24). Quant aux conditions de vie professionnelle, elles sont encore régies par un régime d'inégalité « aux multiples visages », comme le montrent les témoignages parus dans un collectif récent : *Vous avez dit Égalité*e ? (2001). Encore aujourd'hui, les femmes sont « obligées d'en faire deux fois plus pour fournir les preuves de leurs compétences – preuves que personne ne demande à un homme ». (p. 10)

29. L'accès des filles à l'éducation, au Québec comme ailleurs, dans toutes les classes sociales et jusqu'aux cycles supérieurs, a été une des victoires du féminisme au cours des dernières années. Par ailleurs, la problématique de

l'abandon scolaire des garçons constitue présentement le fer de lance privilégié contre le féminisme, comme si la réussite des filles avait produit ce phénomène. Or, ce phénomène demeure un enjeu politique important pour les femmes, comme le soulignait déjà, en 1993, Pierrette Bouchard, spécialiste de ladite problématique. D'après elle, « la nécessité pour les garçons de s'adapter au changement social, de même que leurs réticences à le faire, [soulèvent] une contradiction : les exigences de la réussite scolaire les placent devant les limites des stéréotypes sexuels auxquels ils adhèrent » (p. 33). L'antiféminisme sur cette question se distille régulièrement dans les médias. Parue dans *La Presse*, l'interprétation de Pierre de Passillé (2002:A19) fait entre autres ressortir que le « grave déficit scolaire [des garçons] » serait attribuable à la présence d'un féminisme « pernicieux », « excessif », « réducteur » et « revanchard » qui saperait « l'estime de soi masculine, condition du développement personnel et scolaire ». À toutes fins pratiques, les jeunes garçons « sentent [...] que les hommes ne reçoivent pas le respect qui leur revient, que leur dignité et leur intégrité sont souvent attaquées ». Dans un article intitulé «Faire réussir les garçons ou en finir avec le féminisme ? La montée d'une idéologie conservatrice», Pierrette Bouchard (2002) dénonce avec véhémence ce type de discours anti-féministe dont les fondements relèvent beaucoup plus de l'opinion que d'une analyse étoffée. Selon l'auteure, l'approche biaisée d'« une généralisation à tout un sexe de problématiques qui concernent les deux sexes, à des degrés divers selon les conjonctures », est une manifestation d'un discours anti-féministe fondé sur des arguments essentialistes qui prétendent que « démontrer de l'attention en classe et manifester de la curiosité intellectuelle [...] serait plus féminin que masculin ». Or, un tel discours occulte volontairement une série de problèmes tels que la « persistance des écarts de salaire entre hommes et femmes, la pauvreté plus marquée de ces dernières [...] ou l'analphabétisme, situation toujours plus désespérante pour les femmes et les filles » (p. 1). En outre, les classes ou les écoles non mixtes souvent proposées comme solutions à ce problème constituent des formules ségrégationnistes qui visent « [le] renforcement des assignations sexuées pour ne pas dire un retour en arrière » (p. 3). L'auteure conclut que « l'ouverture à l'autre, la tolérance et l'inclusion sont des valeurs qui se conjuguent avec la réussite scolaire. Pas l'inverse ». Notons que l'article de P. Bouchard a été diffusé sur internet, *La Presse* ayant refusé de le publier ! Encore récemment, Bouchard (Hamann:2003) s'oppose aux discours tendancieux de Pierre Bélanger, de Simon Langlois et de Marcel Monette. Constatant la baisse de l'inscription masculine à l'université, Bélanger déplore que les filles, « poussées par les grands mouvements féministes, [aient] dépassé les gars au début des années 1980 ». D'après lui, « même les filles qui sont faibles en classe veulent faire des études universitaires »

(p. 20). Quant à Langlois, il s'inquiète de la croissance du taux des diplômées universitaires qui, non seulement pourrait perturber la « congruence des statuts », mais aurait des impacts démographiques puisque « les femmes plus scolarisées ont moins d'enfants. [On] peut prévoir que la fécondité ne remontera pas ». Encore plus catastrophique, la part grandissante des postes professionnels accordée aux femmes pourrait avoir « des conséquences sur la vie de couple et sur le bien-être des hommes eux-mêmes » (p. 20). Enfin, Monette prédit de sombres scénarios pour les hommes qui ne seraient pas prêts à un tel changement : « L'homme qui n'accepte pas de perdre son rôle principal de pourvoyeur pourra sombrer dans la dépression, éprouver une frustration qui peut conduire à la violence ou encore mettre un terme à la relation. L'autre solution est de s'adapter ». Certes, il est possible de changer, mais c'est là une transformation « très déstabilisante » (p. 20). Face à ces propos, Pierrette Bouchard (p. 20-21) estime que le débat sur les difficultés scolaires des garçons souffre d'abus de généralisations. Tout en écartant l'hypothèse de l'absence de modèles masculins à l'école primaire, elle refuse les mesures visant à adapter la pédagogie pour les garçons et le retour aux classes non mixtes. Elle souligne que « les gens extrapolent à tout un sexe des problèmes qui relèvent peut-être d'autres facteurs ».
Sur la question de l'ascension scolaire des femmes : alors que celles-ci ne comptaient, en 1970, que pour 20 % des étudiants en formation médicale, en 2002-2003, la proportion des femmes inscrites parmi les étudiants de première année de médecine atteint le sommet historique de 80 %.
Par contre, on constate que l'insertion des femmes dans l'enseignement supérieur stagne ; pour l'année 2002-2003, à peine 27,2 % d'entre elles se retrouvent au sein de l'ensemble du corps professoral dans les universités québécoises et ce, malgré l'implantation de programmes d'accès à l'égalité (données de la CREPUQ). En outre, un nombre limité de femmes sont titulaires d'une chaire de recherche du Canada : voir Lee-Gosselin (2003).

30. Même si plusieurs recherches historiques montrent que les mouvements de femmes au début du siècle ont directement contribué à la constitution de l'État-providence (Masson:1999:11), la présence des femmes dans les instances politiques formelles continue d'être marginale. Un article de Manon Tremblay (1996:197-233) souligne à cet égard l'exclusion des femmes par les sciences politiques, selon une croyance androtropique qu'elles étaient toutes recluses dans l'univers domestique.

31. À la suite du désengagement de l'État en matière de santé, le déplacement des responsabilités vers les « milieux naturels » masque le fait que les femmes se retrouvent principales responsables du bien-être des membres de la famille. C'est précisément cette occultation du privé politisé par l'État

qui compte sur le travail gratuit et invisible des femmes que dénoncent Nicole Bouchard, Claude Gilbert et Marielle Tremblay (1999:63-81). Or, la prise en charge de personnes dépendantes ou en perte d'autonomie en contexte domestique consolide la perception que le travail féminin « n'a pas de valeur marchande et contribue au renforcement de la division sexuelle du travail » (p. 77).
De même, Michelle Asselin, coordonnatrice de la Coalition féministe pour la transformation du réseau de la santé et des services sociaux, souligne que les femmes « font les frais des compressions dans le réseau de la santé » (Pouliot:2002:28). Elle fait valoir que seulement 7,4 % des services requis par une personne en perte d'autonomie vivant à domicile sont fournis par le réseau public.
Quant à Francine Ducharme, titulaire à l'Institut universitaire de gériatrie de Montréal d'une chaire de recherche entièrement consacrée aux aidantes naturelles, elle fait remarquer que, parce qu'elles sont éduquées à soigner et à se dévouer pour autrui, les femmes représentent encore aujourd'hui plus de 80 % de l'ensemble des aidants : mère, fille ou épouse. Aussi, elle souhaite que le nombre d'aidants masculins augmente, ce qui aura un effet sur les services publics offerts. Car, contrairement aux femmes, ceux-ci n'hésitent pas à demander de l'aide lorsqu'ils se retrouvent incapables d'effectuer une tâche (Pouliot:2002:26-28 et 32).

32. Wolf (1991 et 1994) montre que le piège de la beauté axée sur les caractéristiques de la jeunesse et de la minceur contribue à édifier une féminité mythique. Nous développerons plus loin (chapitre 6) cette argumentation.

33. Selon Pierrette Bouchard (2003a), on assiste présentement à un *ressac* plutôt qu'à un *backlash*. Ce dernier terme, en effet, prête à confusion dans la mesure où il laisse supposer que deux forces égales se rencontrent dans une séquence d'action/réaction : la montée du masculinisme face au courant féministe, les forces étant égales ; les hommes contre les femmes ; les filles qui ont eu leur tour et qui doivent laisser la place aux garçons. Or, cette idée d'équivalence entre les deux groupes de sexe est celle sur laquelle repose la stratégie des masculinistes qui veulent faire croire que l'égalité est atteinte. Selon le discours masculiniste, le mouvement des femmes aurait réalisé l'égalité des sexes et, en quelques décennies, les femmes auraient rattrapé les hommes dans pratiquement tous les domaines. Mais les femmes, font remarquer les masculinistes, seraient allées trop loin, en dépassant les limites de l'équité pour reléguer les hommes au second rang et cela, même dans les champs qui leur étaient traditionnellement réservés. Dans une communication au titre percutant : *Hommes, n'engendrez plus*, Daniel Cormier dénonce les lois qui, en matière de garde des enfants lors

d'un divorce, pénaliseraient les hommes en les réduisant à de simples « pourvoyeurs de matériel génétique ». Privés de la garde de leurs enfants par un appareil législatif qui favorise les femmes (« manipulatrices nées »), les hommes (« compétiteurs nés ») n'ont donc pas d'enfants : ils n'ont qu'une « pénalité alimentaire ». Remettant en question le féminisme qui, d'après lui, ne contribue qu'à détruire la famille, il propose d'abord l'instauration d'une loi permettant de rétablir le statut de chef de famille accordé uniquement à l'homme :

> Au gouvernement il y a un premier ministre, dans l'entreprise il y a un patron, dans une ville il y a un maire, dans un organisme à but non lucratif il y a un président et dans une armée il y a un général (pas un général et une générale avec la même autorité et les mêmes pouvoirs). Dans une famille il y a un mari, le chef de famille. Quand il n'y a pas de chef dans la famille ou que son autorité n'est pas respectée, ça ne marche pas. La preuve, nous n'avons qu'à constater quel est le résultat des beaux changements légaux du mariage. Les mariages ne fonctionnent plus. Les familles éclatent. Les couples ne veulent plus faire d'enfants. Bref... ça ne marche pas.

Il faudrait ensuite interdire le divorce aux femmes, ce qui éliminerait près de 90 % des divorces qui sont, dans une proportion de 80 %, réclamés directement par elles, alors que 10 % de ceux qui sont demandés par les hommes seraient, indirectement, toujours initiés par les femmes. C'est pourquoi, conclut Cormier :

> il faut que la loi interdise aux femmes de divorcer, comme cela [a] été dans le passé dans la majorité des cultures. Jusqu'à tout récemment un homme demandait la main d'un fille à son père. S'[il] la lui accordait, elle devenait sa femme et ne pouvait divorcer.

C'est précisément en fonction de cette stratégie biaisée que Pierrette Bouchard propose le concept de « ressac » qui renvoie à l'idée de resserrement du contrôle patriarcal sur le féminisme, ce dernier étant « l'obstacle » rencontré. Enfin, dans une analyse qui fait ressortir l'idéologie masculiniste comme discours visant à remettre en question les acquis des femmes et à discréditer le féminisme, P. Bouchard (2003b:111) fait remarquer que la stratégie utilisée au cours de la dernière décennie consiste à faire du groupe dominant des hommes la catégorie actuellement discriminée.

34. Propos rapportés par Sylvie St-Pierre (2002:22) sur le problème de l'échec scolaire des garçons. En écho aux commentaires de Pierrette Bouchard sur ce dossier, Dufresne ajoute dans un autre article qu'en présentant les garçons comme des victimes, le chantage à la castration propagé par des idéologues de droite contribue à maintenir une culture gyniste, au sein de laquelle les hommes continueront à se faire materner par les femmes tout en profitant de leur travail.
C'est enfin dans ce contexte de victimisation des garçons qu'il faut lire les propos du psychanalyste Noël Montgrain (2003:28), pour qui la sexualité

masculine connaîtrait un profond malaise. Selon lui, étant donné que le système d'éducation est basé sur le modèle féminin (!), il importe que les garçons puissent se référer à des modèles masculins, afin de ne pas s'identifier à des hommes roses, voire à des poules mouillées. D'après Montgrain, il faudrait même se demander s'il est « bon qu'un garçon soit élevé par une mère monoparentale » !

35. Delphy (2004) fait remarquer que les acquis féministes sont actuellement en butte à plusieurs types d'obstacles : les attaques « masculinistes » ; le « backlash » idéologique et la mauvaise volonté politique ; le matraquage du mythe de « l'égalité-déjà-là ». Cette contre-offensive se constate dans tous les pays et, déplore-t-elle,

> ce sont en majorité des femmes qu'on envoie en première ligne pour dire que le féminisme ne passera pas ou n'est pas passé ; n'est pas ou n'est plus utile ; a toujours été nocif ou l'est devenu. Parmi elles, d'anciennes féministes ou sympathisantes, dont la parole est dégustée avec cette gourmandise un peu obscène autrefois réservée aux 'confessions' d'anciens staliniens.

Dans la même foulée, Gisèle Halimi (2003) dénonce un « complot » entretenu par des arguments antiféministes et réactionnaires. En synthèse, le féminisme serait « une entreprise de 'victimisation' des femmes, qui 'fragilisent les hommes', les transforment en 'objets' de leurs nouveaux 'maîtres', les féministes ». Or, fait remarquer Halimi, ce discours est entre autres cautionné par Élisabeth Badinter qui, dans son dernier ouvrage (*Fausse route*, 2003), « tente de faire oublier que le féminisme, par ses combats, a jeté les bases d'un changement social important, avec plus de justice, plus d'égalité ».

C'est aussi le constat d'Élaine Audet qui questionne le « féminisme » de Badinter lorsque cette dernière affirme que « le féminisme français actuel est monolithique, essentialiste et anti-hommes » ; en outre, « il diaboliserait la sexualité masculine et aurait réussi à faire prévaloir un nouvel ordre moral ». Empruntant la thèse de Denise Bombardier (*La déroute des sexes*, 1993) selon laquelle les féministes sont allées trop loin et risquent ainsi de se couper à jamais des hommes, Badinter prédit l'impasse entre les sexes dont les féministes, bien sûr, seraient responsables. Aussi, Badinter préconise « le renforcement des stéréotypes sexuels dans l'enfance, la libéralisation de la prostitution et accuse les féministes de puritanisme par leur présumée incapacité de prendre en compte les nouveaux courants de la sexualité ». Pour Audet, une telle lecture correspond tout à fait à un discours antiféministe, puisqu'elle « nie la domination masculine ». Après avoir fait ressortir le « manque de rigueur méthodologique » et la présence de « sources contestables » que comporte l'ouvrage, Audet (2003:12-13) conclut qu'

> [e]n fermant *Fausse route*, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi É. Badinter insiste tant pour se déclarer féministe, sinon pour tromper son lectorat et convaincre les femmes qu'elles ont tout intérêt à se rallier au masculin universel. [...] Drôle de féministe, qui nie la hiérarchie fondée sur le sexe et qui s'acharne à dénigrer en bloc les féministes à coups d'amalgames, de généralisations et de mensonges, et ne ressent de solidarité qu'envers les hommes avec qui elle s'identifie totalement en espérant être reconnue 'un homme comme tout le monde' dans un universalisme au masculin pluriel [...]
> La plus grande imposture de ce livre consiste sans doute à prétendre que les féministes victimisent les femmes par leur résistance aux formes d'oppression qu'elles subissent. Ce sont leurs luttes au contraire qui leur ont permis d'étendre, d'hier à aujourd'hui, leur autonomie dans tous les domaines.

36. Voir 1.2.1.

37. Dans la deuxième partie, nous approfondirons les conceptions de Platon (chapitre 6) et d'Aristote (chapitre 4).

38. Dans la *Rhétorique*. Voir toutefois les réserves émises à l'égard de ce texte (2.2.4.1, n. 69).

39. Sauf celle de Deutsch.

40. Seule la thématique 17 propose des défis concrets.

41. Cette expression renvoie à la seconde phase du féminisme apparue en Occident (d'abord aux États-Unis) à la fin des années soixante.

42. Enquête effectuée auprès de 133 hommes et dont les résultats ont paru dans l'ouvrage : *Ils parlent d'elles*. Rapporté par Sartin (1968:103).

43. Cité dans Puijalon et Trincaz (2000:87-88).

44. Atkinson (1975:246). Article paru en juin 1972 lors de la conférence de la Libération des Femmes Âgées tenue à New York et dont le titre est très évocateur : « La femme âgée. Le dépotoir d'échecs ».

45. Le MLF de 1970 a été, rapporte Sylvie Chaperon, parcouru de clivages idéologiques et générationnels, et ce sont surtout les aspirations des filles du baby boom qui se sont imposées. Entre autres, l'avortement et, surtout, la liberté sexuelle, n'ont pas été des thèmes mobilisateurs pour les anciennes. Celles-ci étaient préoccupées entre autres par le sujet de la ménopause, objet de réflexion en quelque sorte abstrait pour les plus jeunes. Sur cette question, voir le chapitre spécial développé par Chaperon (2000:342-375).

46. Nous faisons référence à la monographie intitulée *Le sexisme ordinaire* (1979b) dont le but, souligne en préface Simone de Beauvoir, est de faire émerger le rêve d'un monde autre où chacun pourrait connaître la gaieté de vivre. Il faut croire que ce rêve ne concerne que les jeunes femmes, car aucun des textes ne s'adresse à la femme vieillissante.

47. Quatre exceptions notables :
    a. Une initiative d'envergure concernant la discrimination sexuale dans le régime de retraite des établissements universitaires américains : pour obtenir une pension de retraite identique ou moindre que celle des hommes, les femmes versaient des cotisations supérieures en vertu de l'argument de leur plus grande longévité. En 1970, le groupe WEAL (Women's Equity Action League), après avoir découvert que seulement une proportion de 16 % d'entre elles vivaient plus longtemps, a intenté une action juridique contre plus de 2 000 établissements. En 1983, la Cour suprême reconnaissait le bien-fondé d'un jugement antérieur (1978) qui proclamait le principe des pensions de retraite égales pour des cotisations égales. Cette décision de l'annulation du régime des cotisations féminines supérieures n'a toutefois pas eu d'effet rétroactif. Ce fait est rapporté par Castro (1984:237-238).
    b. La création au sein du Women's Liberation Movement, dès le début des années 1970, de la section OWL (Older Women's Liberation) qui recrute des femmes « vieilles » (Tanner:1971:116) : or, le terme « vieilles », fait remarquer Angier (2000:277), s'appliquait à l'époque à celles qui étaient âgées de plus de 30 ans ! Entre autres problématiques abordées par cette section, celles du soutien auprès de parents âgés dépendants ; de la nécessité d'une éducation non sexiste des adolescents ; des difficultés de la famille monoparentale, etc.
    c. La prise en compte de la variable âge par Françoise d'Eaubonne en 1974 dans *Le Féminisme ou la mort.* Selon l'auteure (p. 18), la vieillesse masculine, même toute empreinte de tristesse, n'a toutefois rien à voir avec la vieillesse féminine vécue sous le sceau de l'abjection. Quant à la ménopause, correspondant à la fin du désir mâle, elle signifie condamnation et limitation.
    d. Lors du « Tribunal International des Crimes contre les Femmes » tenu à Bruxelles en mars 1976, une série de résolutions ont été adoptées concernant, entre autres, la situation des femmes âgées. Voir « Simone de Beauvoir : le *Deuxième Sexe*, trente ans après », *Marie-Claire*, no 290, octobre 1976, p. 15. Rapporté par Louise Beaudet-Zéphyr, dans sa thèse doctorale sur *Le féminisme de Simone de Beauvoir : hier et aujourd'hui* (1981:129), à laquelle Beauvoir a apporté son soutien en précisant à madame B.-Zéphyr certains points importants, tant sur ses propres conceptions que sur ses rapports avec le Mouvement de Libération des Femmes » (B.-Zéphyr:1981:V).

Notons que la monographie de Beaudet-Zéphyr (précisément, une dissertation doctorale soutenue à la City University of New York) a été reprise intégralement l'année suivante par son époux, Jacques J. Zéphyr, sous le titre *Le néo-féminisme de Simone de Beauvoir trente après le Deuxième Sexe : un post-scriptum*. Plutôt spécialiste de l'œuvre de George Duhamel, et n'ayant jamais abordé jusqu'à ce moment la problématique du féminisme, dont celui de S. de Beauvoir, Jacques J. Zéphyr mentionne néanmoins que cet ouvrage a été produit avec la « collaboration » de Louise B.-Zéphyr ! Notons que l'on ne retrouve par la suite aucune publication de Jacques J. Zéphyr liée à la problématique. Or, c'est là un fait reconnu, il s'agit là d'un document de référence très important sur le néo-féminisme de Simone de Beauvoir : Jacques J. Zéphyr est, en effet, cité par de nombreux auteurs. Il faut regretter que cette renommée usurpée n'ait pu permettre à son auteure véritable, Louise Beaudet-Zéphyr, d'être reconnue par les spécialistes de l'œuvre beauvoirienne.

48. Il faut signaler cependant deux commentaires se rapportant à la femme plus âgée, parus dans *Libération des femmes année zéro* (1972) :
    a. Contrairement à son homologue masculin, la femme de 50 ans qui réussit professionnellement peut se voir interdire toute vie sexuelle et être ainsi acculée à une grande solitude (p. 81).
    b. La caricature extrême de la féministe est celle d'une vieille dame agressive et ridicule. Cette image du féminisme est destinée à décourager toute nouvelle tentative de révolte et à mieux mouler la femme dans l'image opposée, celle d'une féminité jeune, jolie, docile et conformiste. Or l'arme du ridicule porte d'autant mieux que la femme, conditionnée dès son enfance à être jugée sur son apparence, y est particulièrement sensible. Mais la féministe ridicule est, à la limite, la preuve même de l'oppression de la femme : âgée, car c'est tard que la femme se rend compte qu'elle a été flouée, quand elle n'a plus sa fraîcheur pour lui attirer des compliments, quand les enfants pour lesquels elle s'est sacrifiée la quittent ; aigrie, car il est trop tard (p. 179-180).

49. *Look Me in the Eye : Old Women, Aging and Ageism.* The Women's Press:London : MACDONALD, Barbara & RICH Cynthia, 1984. Rapporté par Cherry Russell (1987:130).

50. Notons la parution d'un texte rarissime sur cette question dans l'anthologie de Robin Morgan (1970:170-175) : l'écrivaine Zoe Moss, alors âgée de 43 ans, témoigne de l'invisibilité de la femme vieillissante (*It Hurts to be Alive and Obsolete : the Ageing Woman*). On retrouve aussi un article sur la

femme d'âge moyen écrit par Florence Rush dans *Notes From the Third Year : Women's Liberation* (1971:18-21).

51. Particulièrement Simone de Beauvoir, âgée de plus de 60 ans lors de son engagement dans le mouvement.

52. Citée dans Jaspard et Massari (1990:540).

53. Dans la fougue de sa jeunesse, Sheila Rowbotham (1976:52) décrit les femmes âgées comme des personnes aux jambes enflées et aux chevilles épaisses, « auxquelles [elle espérait] ne jamais ressembler ». Or, à la question « *How old is 'older'?* », Ti-Grace Atkison répond : « *the older woman is all of us* » : citée dans Wheeler (1997:1).

54. Encore aujourd'hui, malheureusement, les féministes ne semblent pas toujours reconnaître les enjeux majeurs que soulève la thématique vieillissement/vieillesse. Ainsi, l'ouvrage collectif rassemblé par Jaggar (1994 : *Controversies in Feminist Social Ethics*) comporte un seul texte sur le sujet, et il traite celui-ci d'une façon négative. Dans son article intitulé « The Myth of the Perfect Body », Roberta Galler considère en effet que « [the] disabled women also began a dialogue within the feminist community » (p. 235). Discutant des imperfections et des infirmités physiques, l'auteure invite à réexaminer l'idéologie féministe de l'autonomie par rapport à la dépendance. Dans un contexte social qui impose un modèle idéal dont les traits sont l'autonomie et la force, Galler souligne que cette norme est discriminatoire à l'égard des femmes infirmes/handicapées qui représentent plutôt la faiblesse, la passivité et l'incompétence. Or, tout au long de son analyse, Galler associe systématiquement, et sans aucune nuance, les femmes handicapées ou invalides aux femmes vieillissantes :

> The feminist ideal of autonomy does not take into account the realistic needs for help that disabled, aging – and, in fact, most –women have. [...] The disabled (and aging) woman poses a symbolic threat by reminding us how tenuous that model, 'the myth of the perfect body', really is, and we might want to run from this thought. [...] However, disabled (and aging) women are coming out. (p. 236)

Il faut souligner par contre la contribution de Francine Saillant (1994) qui, lors du XIIe colloque interdisciplinaire de la Société de Philosophie de Québec tenu en octobre 1992 et organisé conjointement par Guy Bouchard (Faculté de philosophie) et Maria de Koninck (à cette époque, titulaire de la Chaire d'étude sur la condition des femmes de l'Université Laval), présente une réflexion féministe très pertinente sur l'apport des femmes à la production des soins auprès des personnes dépendantes, dont les personnes âgées. Selon Saillant,

> la société post-moderne est une société sans Autre. On veut des malades gestionnaires, bien organisés, autonomes, scientifiquement contrôlés. Pas de bave,

> pas de gros mots. Que des silences feutrés, c'est l'idéal de l'autonomie [...]. Le système de santé des soins, invisible et invisibilisé, prend pour point de départ l'acceptation de l'altérité. Les soins, librement choisis, non confinés à un genre, à une classe ou à une profession, parfaitement visibles et valorisés, pourraient être à la base d'une nouvelle éthique socio-sanitaire, d'une politique de la santé.

Il est par ailleurs très surprenant de ne retrouver aucune mention de cette thématique dans le collectif paru en 1995, *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, collectif qui se veut « l'état des lieux des recherches actuelles sur les rapports hommes-femmes, dont se dégagent à la fois les questions en débat, les polémiques théoriques et leurs enjeux politiques, les avancées scientifiques et les évolutions sociales ». Cf. Ephesia 1995.

55. Presque tous les articles présentés dans ce collectif ont été publiés auparavant dans des revues spécialisées au cours de la deuxième partie des années soixante-dix.

56. Des précisions sur cette organisation seront apportées dans la Conclusion.

57. Comme toute forme d'oppression qui déstabilise la réciprocité nécessaire à l'établissement de rapports égaux entre des groupes sociaux, l'âgisme équivaut à une forme de discrimination injustifiée, particulièrement envers les personnes âgées (voir 0.2.2.2). Par ailleurs, une conception de la vieillesse peut être âgiste sans receler de propos injurieux ou méprisants. C'est pourquoi nous utilisons le vocable « misogérontie » pour décrire le mépris s'exerçant à l'égard du vieillissement/vieillesse de la femme et/ou de l'homme : il recouvre donc l'ensemble des propos misogynes et/ou misandres sur cette thématique. À cet égard, nous montrerons que la vision platonicienne, loin d'être âgiste, n'est toutefois pas parfaitement exempte de misogérontie (chapitre 6). Notons enfin que la gérontophobie, c'est-à-dire la peur du vieillissement et de la vieillesse, alimente souvent la misogérontie, tout comme la gynophobie est entretenue par la misogynie.

58. Étonnamment, l'article de Balvet est publié dans le numéro spécial « Vieillesse et vieillissement » de la revue *Esprit* (paru en 1963) qui présente, dans l'ensemble, des communications beaucoup plus positives, toutefois exclusivement reliées à l'homme âgé.
Il faut signaler que Balvet avait d'abord pensé la vieillesse selon l'optique d'un psychiatre. Mais il a corrigé son analyse en vieillissant. Entré en maison de retraite, il avouait : « J'ai dit beaucoup de bêtises sur la vieillesse dans ma vie [...]. En vieillissant, on grandit encore ». Rapporté par Puijalon et Trincaz (2000:210).

59. Nous qualifions comme personnes « matures » les hommes et les femmes qui, dans une catégorisation tripartite des âges de la vie (jeunesse-maturité-vieillesse), s'inscrivent dans la période précédant la vieillesse.

60. L'analyse de Friedan sera développée plus en détail dans le chapitre 6.

61. Selon la définition du *Petit Larousse illustré* (1999), le jeunisme est la tendance à exalter la jeunesse, ses valeurs et à en faire le modèle obligé : rapporté par les auteures.

62. Notamment par Bélisle-Gouault (1990); Gee & Kimball (1987); Nett (1982); Szinovacz (1982).

63. Les critiques auxquelles se réfère David, tout en se référant à l'analyse féministe de l'oppression reliée au sexe, sont cependant particulièrement sensibilisées à l'oppression relevant des deux paramètres : l'âge et le sexe.

64. À titre d'exemple, des données recueillies avec des questionnaires fermés ne permettant pas de tenir compte de l'expérience particulière des femmes.

65. Entre autres, le caractère plus discontinu de l'emploi féminin constitue une différence importante entre le profil de carrière des hommes et celui des femmes. Même si elle reflète la division sexuelle du travail, cette distinction est rarement mise en évidence (Bellemare:1992:123-148).

66. L'identification d'une classe d'âge, quelle qu'elle soit, au groupe de sexe mâle, est une forme de gynisme que l'on retrouve souvent chez les auteurs, comme le montre Michard-Marchal (1982:7-8) à partir de l'exemple du discours de Pierre Bourdieu sur le thème de la jeunesse :

> Encore aujourd'hui, une des raisons pour lesquelles les adolescents des classes populaires veulent quitter l'école et entrer au travail très tôt, est le désir d'accéder le plus tôt possible au statut d'adulte et aux capacités économiques qui lui sont associées : avoir de l'argent, c'est très important pour s'affirmer vis-à-vis des copains, vis-à-vis des filles (...), donc pour être reconnu et se reconnaître comme 'un homme'. (1980:146-147 ; je souligne).

67. Nous privilégions ce vocable : l'usage du terme « androcentrique » est réservé, comme nous le verrons plus loin, à un modèle de société. À remarquer que le modèle de société androcratique est implicitement soutenu par une idéologie androtropique.

68. Retracé dans l'article d'Abu-Laban (1984:70 et 77), ce texte de Bell a été publié dans *Transaction*, périodique par ailleurs introuvable.

69. À l'encontre de certaines orientations féministes préconisant l'autonomie du mouvement (féminisme libéral et féminisme radical) ou prônant sa subordination à la lutte des classes (féminisme marxiste), le féminisme socialiste tend à relier diverses formes d'oppression et ce, sans accorder une priorité à l'une ou l'autre d'entre elles.
L'étude de Colette Browne (*Women, Feminism, and Aging*, 1998) offre une analyse détaillée sur les limites initiales des tendances féministes concernant la problématique du vieillissement/vieillesse. En outre, elle fait ressortir une série de thèmes qui pourraient être étayés par chacune de ces orientations. À titre d'exemple, elle propose aux féministes radicales, pour lesquelles l'oppression est due au système patriarcal, d'inclure les femmes agées dans leur dessein d'auto-définition de la femme :

> What radical feminists can offer a new epistemology of women and age, then, is the insistence that older women define themselves so their multiple truths can be told ; an understanding of the political and sexualized nature of women's oppression and inequalities ; and an expansion of the discourses on sources and consequences of women's oppression to include analyses of reproduction, sexuality, control over health issues, and violence from a life-span perspective. (p. 110)

70. Notons que la pertinence de la démarche est reconnue par plusieurs géro-féministes actuelles. D'après Browne (1998:XXI) entre autres, « [f]eminist theory is [...] about developping interventions to stop all oppressions ».

71. Sur la typologie de Prudence Allen, nous résumons ici la discussion de Guy Bouchard (2004a:319-325) présentée dans *Les «mâles mutilés»...*

72. Il s'agit de la combinaison des termes soutenant le « féminisme de la différence ».

73. Cette typologie constitue un instrument d'investigation des conceptions politisées de l'être humain. À cet égard, les deux dernières conceptions générées par la combinatoire (4a et 4b) représentent des possibilités théoriques qui doivent être validées ; elles peuvent en effet correspondre à des conceptions relevant d'un discours de la différence cautionnant l'inégalité.

74. Ce que montre Guillaumin (1978:10) en faisant ressortir les trois principaux éléments de l'idéologie naturaliste. Le premier, *le statut de chose*, exprime les rapports sociaux de fait : les appropriés, étant des propriétés matérielles, deviennent des éléments matérialisés dans la pensée elle-même. Le second correspond à ce qu'il convient d'appeler une *pensée d'ordre* : les choses étant ce qu'elles sont, cela fait fonctionner correctement le monde. Quant au troisième élément, spécifique à la pensée moderne depuis le 18e siècle, il s'agit du *naturalisme*, qui proclame que le statut du groupe humain, comme

l'ordre du monde qui le fait tel, est *programmé* de *l'intérieur de la matière vivante.*

75. Dans une acception rétrécie, le terme « âge adulte » est associé explicitement aux personnes qui se situent dans la période de la maturité, soit celle précédant la vieillesse. En principe, l'expression « personne adulte » s'adresse aussi à la personne âgée.

76. Nous ne retenons pas les deux conceptions « anti », étant donné qu'elles ne sont qu'heuristiques. Nous mettons aussi de côté la conception complémentariste parce qu'elle met l'accent sur les différences indépendamment de leur pertinence sociale.

77. En principe, chacun des quatre modèles de société (androcratique, gynocratique, gynocentrique, androgynocratique) peut correspondre, selon une combinatoire aveugle, à chacun des trois types de conception de l'être humain, ce qui engendre 12 combinaisons. Mais, en pratique, il existe des incompatibilités évidentes :
    - une société androcratique ne peut relever d'une conception androgyne ou gynotrope ;
    - une société gynocratique ou gynocentrique ne peut relever ni d'une conception androgyne, ni d'une conception androtrope ;
    - une société androgynocratique renvoie exclusivement à une conception androgyne.

    D'où l'élimination des neuf combinaisons antinomiques et la rétention des trois associations compatibles.

78. Le modèle de société androcentrique n'est pas pertinent, dans la mesure où il n'est que fictionnel et, surtout, rarissime, car il présuppose une société d'hommes capables de se perpétuer sans femmes : c'est là un défi pourtant relevé par certains auteurs. Entre autres, dans l'*Histoire véritable* de Lucien de Samosate (2e siècle de notre Ère), les mâles, qui ignorent ce que sont les femmes, conçoivent par le « gras de la jambe ». Rapporté par Versins (1973:738).

79. Il s'agit effectivement de deux modèles différents ; pour des fins de simplification de l'analyse, ils ont cependant été unifiés. À rappeler que le gynocentrisme comporte deux variantes : il peut être soit réel, soit symbolique (voir 1.2.3).

80. Les modèles de définition « autres », par définition encore inexistants, requièrent le recours à la fiction.

81. Cette variante postule la non-pertinence de l'âge.

82. Les modèles de société acmècratique et gérontocratique posent la pertinence de l'âge : l'un, au profit des personnes matures, l'autre, au profit des personnes âgées.

PARTIE II

UNE APPROCHE HÉTÉROPOLITIQUE ET FÉMINISTE DE LA VIEILLESSE

CHAPITRE 4
LE MODÈLE ANDROCRATIQUE

4.0 Introduction

Au cours de ce chapitre, nous analyserons, au moyen d'une approche hétéropolitique et féministe, un corpus de textes illustrant le modèle de société androcratique qui, eu égard au vieillissement et à la vieillesse, relève d'une conception androtrope.

Trois sections seront consacrées à l'examen de notre corpus en fonction des trois variantes du modèle androcratique (andro-acmècratique, andro-gérontocratique et andro-mésocratique), ainsi que d'une série de thèmes reliés à la vieillesse et au vieillissement.

Auparavant, nous mettons en place dans cette introduction des principes dont la portée déborde le présent chapitre. En premier lieu, nous faisons valoir le bien-fondé du recours à une documentation dont une partie importante est rattachée à la littérature romanesque. En deuxième lieu, nous présentons la typologie au sein de laquelle se distribuent les textes des corpus utilisés, de même que la démarche sur laquelle s'appuie leur analyse. Mentionnons enfin que la longueur de ce chapitre est justifiée par le fait qu'il présente le modèle négatif (et existant) : en ce sens, il s'oppose globalement aux deux chapitres suivants qui offrent des paradigmes positifs (et à venir, peut-être).

4.0.1 Justification du recours à la fiction[1]

Afin de montrer comment elle peut orienter la réflexion philosophique, il convient de légitimer l'intérêt philosophique de la littérature en général ainsi que de la science-fiction et de l'utopie. En outre, nous faisons ressortir l'application à des contenus spécifiques qu'en font deux philosophes, Simone de Beauvoir et Élisabeth Badinter.

4.0.1.1 L'intérêt philosophique de la littérature en général

Loin de s'opposer, littérature et philosophie entretiennent des liens étroits, comme l'attestent les témoignages de littérateurs et de philosophes. Selon Karl Jaspers (1973:2), la littérature imprègne le discours philosophique : « Tout au commencement, comme au cours des siècles, je vois la philosophie naître du mythe, de la religion, de la poésie, du langage. L'origine propre de la philosophie est comme cachée dans autre chose dont elle se nourrit ou à quoi elle s'oppose ».

Même si l'activité propre à la philosophie consiste à «se penser [...] elle-même et [à] faire l'expérience de ce qu'est l'être en sa totalité», elle ne peut éviter, insiste Jaspers, « de s'élaborer à partir du tout originel de l'activité spirituelle dans laquelle pensée et poésie ne font qu'un avec religion et mythe, et avec vivre et agir » (p. 17-18).

Pour sa part, Albert Camus (1961:134-5) soutient qu'à l'instar du philosophe, le romancier crée son univers en respectant lui aussi des exigences de logique, de clarté, de raisonnement et d'intuition.

Modes d'expression plus semblables que différents, d'après Maurice Merleau-Ponty (1963:49), littérature et philosophie ne peuvent plus être séparées. L'une et l'autre, en effet, contribuent à « faire parler l'expérience du monde et [à] montrer comment la conscience s'échappe dans le monde ». À la limite, « le roman ou le théâtre seront de part en part métaphysiques, même s'ils n'emploient pas un seul mot du vocabulaire philosophique ».

Enfin, Martha Nussbaum (1999)[2], qui allègue que la forme elle-même fait partie du contenu, préconise l'insertion de la littérature dans la philosophie (morale et politique).

Tout en ne se réduisant pas l'une à l'autre, littérature et philosophie entretiennent ainsi des liens étroits : c'est en effet en assumant les mêmes ambiguïtés qu'elles s'interrogent sur les grandes questions métaphysiques : le rapport au monde ainsi que le mystère de l'être et de l'existence. Et ces questions alimentent tout particulièrement la science-fiction et l'utopie.

4.0.1.2 L'intérêt philosophique de la science-fiction

D'après Platon (1958:155d), la vraie marque du philosophe est le sentiment de l'étonnement. Or, plus que toute autre forme littéraire, la science-fiction, pensée essentiellement anticipante, a pour fonction de provoquer l'étonnement. Elle constitue un genre littéraire qui spécule à propos de la société, de l'humanité, bref, de la réalité et de tout autre sujet relevant de la catégorie générale *philosophie*[3] (Merril:1967:3). Quelle que soit sa teneur idéique, déclare Pamela Sargent (1975:LIX), elle dispose à une ouverture d'esprit et elle procure une certaine compréhension de notre univers. C'est pourquoi Guy Bouchard (1995b:43) allègue que la philosophie a tout intérêt à se préoccuper d'un type de discours proposant des projets de sociétés meilleures ; en mettant en présence des personnages différents de nous (Extraterrestres, Robots, Ordinateurs « intelligents », Mutants), la science-fiction permet, en effet, de réfléchir sur les relations que nous entretenons avec l'Autre et sur les présupposés de notre conception de la nature humaine (p. 50). Comme Ursula Le Guin (1975b:238-9) l'explique :

> [L'Autre] peut être différent de vous par son sexe ; ou par son revenu annuel ; ou par sa façon de se vêtir et de faire les choses ; ou par la couleur de sa peau, ou le nombre de ses jambes ou de ses têtes. En d'autres mots, il y a l'Autre sexual, l'Autre social, l'Autre culturel et finalement l'Autre racial[4].

4.0.1.3 L'intérêt philosophique de l'utopie

Trois caractéristiques permettent de distinguer l'utopie de la théorie et de la philosophie politiques, tout comme des autres formes littéraires, dont la science-fiction : elle est essentiellement fictive, elle porte sur la description d'une communauté ou d'un État particulier et, enfin, son thème est la structure politique de cet État ou de cette communauté. Rappelons que l'utopie littéraire résulte de la conjonction des formes romanesques qui, d'une part, adoptent comme perspective temporelle l'anticipation (explicite ou implicite) et qui, d'autre part, mettent l'accent sur les idées sociopolitiques idéalisées[5]. À l'instar de la science-fiction, l'utopie permet donc une mise à distance par rapport à un présent insatisfaisant. Mais surtout, sa préoccupation pour le thème sociopolitique idéalisé l'incite à déclencher une métamorphose de la société elle-même. À cet égard, le potentiel révolutionnaire de la science-fiction caractérise aussi l'utopie. Dans les termes de Frederick Polak[6], la pensée utopique tournée vers le futur est la source de tout idéalisme social ; elle a grandement influencé la philosophie, et la philosophie sociale est sa filleule.

4.0.1.4 Féminité et masculinité

Dans le *Deuxième sexe*, Beauvoir utilise largement la forme littéraire romanesque pour illustrer les mythes sur lesquels s'appuie la conception masculiniste de la féminité. Elle cite plusieurs romanciers dont les œuvres permettent de dégager les représentations multiples, et souvent contradictoires, de l'idéal féminin tel que défini par l'homme : conception animiste chez John Steinbeck et Colette ; perception du vieillissement féminin lié à la décrépitude chez Alfred Villon ; illustration de la femme représentant la mort chez Jean Cocteau et Jacques Prévert ; haine de la mère chez Michel Leiris ; dégoût de la chair féminine chez William Faulkner ; idéal de la femme qui subit librement la domination masculine chez Peter Cheyney ; etc.

Pour rendre intelligibles les difficultés d'une masculinité en quête d'elle-même, c'est au même procédé que recourt Elisabeth Badinter dans *XY. De l'identité masculine* (1992). Face au continent noir de la féminité, laquelle a toujours été opposée à une masculinité qui paraissait aller de soi, Badinter tente de montrer que cette évidence millénaire commence à s'effriter. Il suffit, dit-elle, de lire les romans masculins des dernières années pour voir que le modèle masculin traditionnel a montré ses limites (p. 10), dont celle de l'identification entre performance sexuelle et masculinité. La dérive des hommes de 30 à 40 ans, sans identité, impuissants avec les femmes et régressant dans l'homosexualité occasionnelle de l'adolescence (p. 187), est illustrée par de nombreux écrits romanesques masculins, entre autres ceux de Richard Ford, Peter Rosei, Knut Faldbakken, Michaël Krüger, Michael Delisle, etc.

Pour Beauvoir et Badinter, la littérature représente donc une ressource documentaire importante qui permet d'alimenter la réflexion philosophique sur des concepts. Car, si l'utilisation de romans, dans le cas de la féminité, montre surtout le caractère pérenne d'une conception mythique, elle peut aussi étayer l'hypothèse inverse : celle de la déconstruction de la notion d'une masculinité perçue comme immuable[7]. Et ces deux notions sont bien entendu directement impliquées dans l'étude du vieillissement humain, que nous allons maintenant approfondir dans une perspective hétéropolitique.

4.0.2 Typologie des textes utilisés et démarche d'analyse

La notion d'hétéropolitique est susceptible d'une double acception : elle désigne soit une catégorie de textes se référant au « langage-objet », soit un modèle d'interprétation[8]. Aussi convient-il d'établir la distinction entre la nature du corpus et la démarche d'analyse.

4.0.2.1 Typologie du langage-objet

Adopter une perspective féministe, cela présuppose une certaine politisation des enjeux. Si donc, pour le féminisme et selon un slogan célèbre, « le personnel est politique », la vieillesse, comme la masculinité et la féminité, s'inscrit dans la « politique » au sens élargi du terme. Ce qui ne signifie pas pour autant que les textes consacrés à la vieillesse (le « langage-objet » de la présente étude) se présentent tous eux-mêmes comme ressortissant à la politique. Il faut donc distinguer ceux qui ne s'en réclament pas (les « apolitiques ») de ceux qui en relèvent et, parmi ceux-ci, il faut opposer ceux qui correspondent à une politique de type réaliste à ceux qui sollicitent l'hétéropolitique. D'où une tripartition initiale du corpus que le schéma 4.A (p. 359) articule d'une part en opposant les avatars de la fiction (fiction réaliste, péri-utopie, utopie : eutopie/dystopie[9]) à la non-fiction, c'est-à-dire à la théorie (dont relève la para-utopie) ; d'autre part en distinguant la perspective féministe (F) et le point de vue masculiniste (M). On obtient ainsi seize catégories de textes[10].

Au sein de ce chapitre, le corpus pertinent totalise 40 textes. Plusieurs d'entre eux sont masculinistes dans le sens où ils traduisent les valeurs d'une société androcratique. Par contre, certains transgressent ces valeurs, parfois de façon substantielle. Soulignons à cet égard que la polarisation en fonction d'écrits masculinistes/féministes s'effectue à l'égard d'une approche féministe qui, même si elle ne peut être parfaitement neutre[11], prend en compte systématiquement la variable sexuelle. Par ailleurs, c'est au nom de la critique féministe que doit être questionné en profondeur, au regard de la variable de l'âge, le caractère masculiniste ou féministe d'un texte donné. Car, en ce qui concerne les deux variables, sexe et âge, les valeurs relevant de l'androcratie ne peuvent se limiter au gynisme (vs la misogynie) : certaines formes d'âgisme et de misogérontie peuvent en effet receler un écart gyniste qui, dans une perspective féministe, doit être identifié et dénoncé[12].

Tout en se rapportant à l'une ou l'autre des trois catégories maîtresses, les textes se répartissent très majoritairement au sein de trois sous-catégories, la théorie, la fiction réaliste et l'utopie, avec une concentration dans les deux dernières[13]. Cependant, afin de ne pas alourdir le processus d'analyse, leur traitement peut s'inscrire au sein d'une catégorisation bipartite relevant de l'opposition « non hétéropolitique/hétéropolitique ». Cette typologie simplifiée intègre tous les documents, théoriques et fictifs[14].

Voyons maintenant comment on peut analyser ce corpus.

4.0.2.2 Démarche d'analyse

Deux questions à soulever. Comment, en premier lieu, s'articule notre problématique en fonction des variantes du modèle de société androcratique ainsi que des thématiques se rapportant à la vieillesse ? En deuxième lieu, comment l'approche féministe peut-elle appuyer la critique des textes choisis au regard de la vieillesse ?

4.0.2.2.1 Axes de la problématique en fonction des variantes, du corpus et des thématiques

La démarche privilégiée, celle d'une critique féministe, nécessite d'assujettir l'analyse du corpus au concept d'oppression en fonction des deux variables, le sexe et l'âge. Quel est, comparativement à celui de l'homme âgé, le statut d'une femme vieillissante et âgée dans une société androcratique ? Par définition, la société androcratique est celle où le pouvoir appartient aux hommes. Eu égard à la vieillesse, elle comporte trois variantes : andro-mésocratique[15], andro-acmècratique et andro-gérontocratique. D'une manière générale, ces variantes ont tendance à dénier une partie de l'existence des femmes, soit la vieillesse, dont elles situent le seuil vers la quarantaine, présageant la fin de la procréation et celle de la sexualité. Plus spécifiquement, dans la variante

acmècratique, on peut supposer que les femmes âgées seront invisibles, du fait que ne seront présentées ou valorisées que des femmes jeunes ou, du moins, qui n'ont pas encore atteint l'âge de la ménopause. Dans la variante gérontocratique, les femmes pourront encore être invisibles ou bien, présentes, leur statut et leurs rôles seront inféodés à ceux des hommes (matures et âgés) et inférieurs à ceux des femmes plus jeunes : à la limite, on assisterait même à ce qu'on pourrait qualifier, au plan strict de la sphère privée, de gyno-éphébocratie[16]. Ces variantes doivent être discutées en fonction des deux paramètres d'analyse suivants : celui du partage (ou non) du pouvoir social entre les adultes et les vieux ; celui des rapports hommes/femmes dans une perspective de vieillissement. Parmi les 10 textes hétéropolitiques de notre corpus[17], 4[18] s'inscrivent dans la première variante, 5[19] dans la deuxième et 1[20] dans la troisième. Deux de ces textes dépeignent une utopie instable et seront donc rediscutés dans la variante qui correspond à la société vers laquelle ils évoluent.

Une société androcratique privilégie la hiérarchie, dont celle des âges (French:1986:316-318)[21]. Or, celle-ci présente des contradictions : s'agit-il d'une courbe ascendante ou d'une courbe brisée ? Dans le dernier cas, à partir de quel âge le déclin s'amorce-t-il ? Surtout, comment comprendre que la politique androcratique, même lorsqu'elle propose la variante gérontocratique, pratique toujours une misogérontie dont les manifestations diffèrent d'un sexe à l'autre ? À cet égard, les textes non hétéropolitiques[22] représentent des sources documentaires nécessaires à l'identification des fondements essentialistes à la base des variables du sexe et de l'âge, ainsi qu'à la description des modalités de la double oppression. Quant aux romans réalistes[23], d'une part ils visent à approfondir la portée des textes théoriques en étayant de façon concrète certains traits de l'idéologie masculiniste ; d'autre part, lus en fonction de thématiques peu développées par les romans utopiques, ils devraient contribuer à mettre en évidence l'ambivalence d'une société androcratique au regard du vieillissement et

de la vieillesse et, partant, à pondérer les représentations qui se dégagent des textes antérieurs au 20e siècle[24].

Parce qu'ils s'opposent à la situation politique existante, les discours hétéropolitiques relevant de la deuxième catégorie proposent par ailleurs des projets de sociétés nouvelles, en principe différentes de la société de référence (en l'occurrence, la société androcratique). Enfin, chacune des deux catégories fera l'objet d'une discussion orientée par la critique féministe.

Un examen préalable du corpus a conduit à identifier, parmi les 26 thématiques déjà retenues (Tableau 0.5), un ensemble de thèmes abordés par l'un ou l'autre des textes. Les 14 thèmes d'analyse identifiés ont été rassemblés à l'intérieur d'un découpage bipartite portant soit sur les rapports de la personne avec la société en général, soit sur ceux de la personne avec l'environnement immédiat. Le **tableau 4.1** (page 364) présente ceux qui sont retenus en fonction de cette division, ainsi que les thématiques d'origine auxquelles ils renvoient. Par le croisement des variables sexe et âge, l'investigation de sujets peu étayés devrait surtout, dans le contexte d'une herméneutique hétéropolitique et féministe, faire ressortir les différences sexuées de l'âgisme.

Dans le but de rendre manifestes les paramètres de l'idéologie masculiniste axée sur l'homme adulte, nous procédons à l'examen des textes selon l'ordre suivant : la variante andro-acmècratique, la variante andro-gérontocratique et la variante andro-mésocratique. Le tableau **4.2** (page 365) présente la liste des 29 écrits fictifs composant notre corpus[25] : nom de l'auteur, titre et année de parution. On retrouve aussi, dans ce tableau, un inventaire des titres des textes non fictifs principalement utilisés[26]. Le tableau ne recense toutefois pas les nombreuses critiques féministes des textes et/ou des thématiques : ces références seront signalées au fur et à mesure de leur utilisation.

Étudier la production androcratique dans la perspective du rapport entre les sexes et ce, en fonction du paramètre de l'âge, commande donc de sonder les fondements essentialistes déjà soulevés[27], particulièrement ceux qui soutiennent la double oppression. Mais avant d'aborder l'analyse de notre corpus, il s'avère utile de rappeler brièvement l'apport de l'analyse féministe concernant l'hétéropolitique masculiniste[28].

4.0.2.2.2 L'analyse féministe de l'hétéropolitique masculiniste

Reconnue comme un genre essentiellement masculin[29], c'est-à-dire rédigé par des hommes pour un public masculin, en grande partie adolescent (Sargent:1975:10-12; Leconte:1976:257-59; Rey:1983:11[30]), la science-fiction a été à la remorque de l'idéologie patriarcale prônant que la femme est l'Autre de l'homme. Écoutons les propos de Marianne Leconte et de Mary Kenny Badami :

> [C'est] un domaine réservé aux hommes, décrivant un univers d'hommes, glorifiant les vertus et les qualités masculines, développant outrancièrement le mythe du héros, exaltant sans pudeur, à travers ses multitudes de mâles courageux et invincibles, la supériorité d'un sexe, à tel point que l'on pourrait même ajouter la supériorité du sexe. (Leconte:1976:260)
> There is little to discuss about 'the role of women in science fiction' because [...] until very recently women have had almost no role in science fiction [...]. Female sex roles in science fiction generally add up to 'The Invisible Woman'. (Badami:1976:6)

Mentionnons toutefois que la science-fiction a subi des transformations : d'abord influencée par les sciences physiques et les technologies nouvelles, elle a ensuite glissé vers les sciences humaines[31], lesquelles privilégient la critique sociale. Or, cette évolution n'a pu que favoriser l'accès des femmes au genre, en leur permettant de spéculer sur le statut du deuxième sexe dans la société future (Leconte:1976:265). C'est pourquoi Anderson (1976:11) fait remarquer que les écrivaines féministes, en reconnaissant le potentiel révolutionnaire de la science-fiction, ont élargi les cadres du genre en l'investissant de préoccupations permettant d'explorer le potentiel humain. C'est pourquoi aussi Vonarburg

(1984:186) considère que le questionnement sur la nature humaine, jugée acquise, constitue l'un des principaux apports des femmes à la science-fiction.

Quant à la production utopique, elle a été, du 16e siècle[32] jusqu'au début du 20e siècle, quasi exclusivement masculine. Cette production est aussi essentiellement positive, comme c'est le cas chez More, Campanella, Bacon, Mercier, Cabet ou Morris. Cependant, tout en ayant comme fonction d'identifier des problèmes sociaux et de tenter d'y apporter des solutions, l'utopie a d'abord adopté, sur la problématique du rapport entre les sexes, la position traditionnelle de la philosophie politique. D'après Lyman Tower Sargent (1973; 1981), la grande majorité des utopistes a ignoré la question du rôle et du statut des femmes. Pour la plupart d'entre eux, il y a lieu de conclure que l'infériorité des femmes relevait du truisme. Jusqu'aux années soixante, l'écriture utopique, par essence spéculative, s'est paradoxalement révélée d'un « conservatisme navrant [...] vis-à-vis des préoccupations des femmes » (REY:11).

Au cours du 20e siècle, on assiste par contre à deux mutations : la conversion de l'utopie masculine en dystopie (Huxley, Orwell) ; l'augmentation notable, grâce au féminisme de la deuxième vague, du nombre d'écrivaines[33], lesquelles ont contribué à renouveler le genre eutopique[34]. En mettant en évidence la place secondaire occupée par les femmes au sein de la théorie politique, l'analyse féministe a d'abord remis en question la perdurance de rôles sexuaux stéréotypés générés par une idéologie patriarcale promouvant des rapports de domination/subordination. Articulée surtout à partir des années soixante-dix, la lecture féministe de la production utopique[35] s'est ainsi révélée très pertinente sur la question du rapport entre les sexes[36] : en général, Lyman Tower Sargent (1981:97) fait remarquer qu'au sein de la production utopique masculine d'avant le 20e siècle, on peut retracer quatre modèles eutopiques du rapport entre les sexes : la femme est la servante de l'homme ; elle vit déjà en eutopie ; si des réformes sont nécessaires, elles sont cependant mineures ;

hommes et femmes sont des espèces distinctes : l'égalité se résume à jouer chacun son rôle plutôt qu'à tenter de le changer.

Cependant, comme l'atteste la rareté des études à cet égard, la plupart des commentateurs, sauf Albinski (1988[37] et 1989[38]), Baruch (1979a[39]), Freibert (1983[40]), Khanna (1984a[41]), Patai (1981[42]; 1982[43]), Pearson et Pope (1981[44]), Lyman Tower Sargent (1973[45]), Pamela Sargent (1975[46]) Sylvia Strauss (1976[47]) et Carl Yoke (1980[48]), ont oblitéré la problématique du vieillissement/vieillesse[49]. Ce n'est qu'à la fin des années quatre-vingt-dix, avec la parution du collectif de Woodward (1999)[50], que l'on peut enfin extraire, à partir d'une démarche hétéropolitique et féministe, des représentations culturelles sur le vieillissement. Il faut par contre déplorer la négligence de Cohen-Safir (2000) qui, dans sa récente monographie, omet d'explorer la production utopique sous l'éclairage de l'âge[51] : particulièrement, sa critique des textes de Platon, More, Bacon et Rabelais élude complètement les considérations sur la vieillesse que l'on retrouve pourtant chez la majorité d'entre eux. Et Cohen-Safir classe indifféremment ces quatre utopistes sous l'étiquette d'auteurs « misogynes », ce qui mène à un exposé pour le moins confus et, par conséquent, à des mésinterprétations[52].

Cette lacune de la part de la critique féministe surprend : l'utopie « classique »[53], même à des époques où les sociétés ne connaissaient pas les problèmes d'une démographie vieillissante, renvoie souvent à des questions relatives au statut et aux rôles des personnes âgées, ainsi qu'à des préoccupations relevant de la longévité, comme l'hygiène, l'alimentation, les horaires de travail. Certes, l'écrit utopique est presque exclusivement masculin jusqu'au 20e siècle. Mais est-il pour autant uniquement masculiniste ? Si la critique féministe de cette production s'est élaborée en fonction des enjeux du néo-féminisme, exclusivement reliés aux femmes jeunes, elle a pu donner lieu à des lectures partielles, voire, à la limite, partiales. En ce sens, la portée féministe de certains textes n'a-t-elle pas été sous-estimée ? En jugeant eutopiques des

sociétés dont les mesures ne seraient favorables qu'aux femmes ou aux hommes adultes, l'analyse féministe n'aurait-elle pas induit des biais gynistes et/ou âgistes ? Nous ferons valoir, à cet égard, que les critiques féministes de l'*Utopie* de Thomas More[54], en ne tenant pas compte d'un contexte sociopolitique marqué par l'idolâtrie de la jeunesse, ont méjugé de la portée égalitaire du texte morien. À l'opposé, les critiques positives de la société édifiée par William Morris dans *Nouvelles de nulle part*, devront être nuancées en fonction de la combinaison des deux variables.

4.1 La variante andro-acmècratique

Au regard de la variable âge, la variante acmècratique du modèle androcratique s'appuie sur une conception de la nature humaine privilégiant la jeunesse et l'âge mûr, la beauté et la force. Selon les historiens de la vieillesse, la Grèce antique n'a pas été une terre accueillante pour les vieux et elle s'est volontiers moquée d'eux. À l'exception de Sparte, conclut Minois (1987:115), « ni les dieux ni les hommes n'aimaient les vieillards ». C'est dans ce contexte qu'Aristote, s'opposant à Platon, a développé sa conception de la vieillesse[55].

4.1.1 Textes non hétéropolitiques

Outre Aristote, trois autres auteurs sont abordés, dont Cicéron en fonction de sa contribution explicite à la vieillesse. Quant à Sigmund Freud, il constitue une référence incontournable parce que son discours alimente le double standard, particulièrement sur deux thèmes : l'atrophie du développement de la personnalité et la perte de la capacité de séduction au cours du vieillissement féminin. Dans la lignée de Jung, Esther Harding traite du thème de la domination fondée sur l'âge au profit de l'homme. L'apport de textes fictifs[56] contribuera enfin à éclairer ces thématiques.

4.1.1.1 Présentation

1. ARISTOTE

Dans *La Politique*, Aristote n'accorde qu'à l'homme grec adulte, citoyen et libre, la pleine possession de la faculté délibérative :

> [C]'est d'une façon différente que l'homme libre commande à l'esclave, le mâle à la femelle, et le père à l'enfant. Et bien que les parties de l'âme soient présentes en tous ces êtres, elles y sont présentes d'une manière différente : l'esclave est totalement privé de la faculté délibérative ; la femme la possède, mais démunie d'autorité ; quant à l'enfant, il la possède bien, mais elle n'est pas développée. (1260 a 8-12)

Au sein de cette humanité (mâle), il existe paradoxalement trois sous-espèces, dont deux, l'esclave et la femme, sont par nature enfermées en soi, et dont l'une, l'enfant mâle, est susceptible de progression[57]. La cité naturelle a pour objectif d'assurer le bien-être de ses citoyens, alors que la famille est vouée à la reproduction et au maintien de la vie. L'homme, plus précisément le citoyen de la cité, occupe des tâches publiques différentes selon son âge, alors que la femme est destinée à une fonction relevant uniquement du privé : la reproduction et la conservation de ce que l'époux acquiert. Au nom de la Nature, affirme Aristote, le mâle est « au-dessus de la femelle ». Alors qu'au nom du principe de séniorité, l'homme peut commander au plus jeune, la femme demeure toujours assujettie à l'autorité masculine[58]. De l'avis d'Aristote, le silence de la femme contribuerait même à sa beauté ![59]

Contrairement à Platon, d'une part Aristote ne prévoit aucun rôle public pour la femme qui ne peut plus procréer ; d'autre part, tout en concédant que l'homme âgé peut être doté de traits apparentés à la sagesse, il envisage une réduction de son rôle, voire la perte de son statut de citoyen. Et même s'il faut souligner l'un des rares traits positifs de sa conception, le respect des parents âgés, il faut voir que c'est moins de la personne âgée qu'il se préoccupe que de la continuité de la famille[60]. Cette acmècratie qui consacre l'homme adulte[61] comme

modèle du citoyen se fonde sur une vision hiérarchisée des âges, mais, comme nous l'avons déjà signalé[62], dont la courbe est brisée à partir de 50 ans.

En outre, et c'est là une question importante pour la suite de notre travail, Aristote établit une corrélation biologique entre activité sexuelle et activité procréatrice. Et, à cet égard, il y a lieu de souligner sa rigidité en ce qui concerne la capacité à procréer, particulièrement chez les hommes. Aristote se conforme aussi à une pratique courante de l'époque concernant la différence d'âge qui doit prévaloir, eu égard au mariage et à la procréation : une différence d'au moins 20 ans. Il souligne d'abord le terme maximal de la capacité procréatrice : à 50 ans pour la femme et à 70 ans pour l'homme. Ainsi posé, ce cadre lui permet de justifier la différence d'âge de 20 ans entre l'homme et la femme, différence jugée nécessaire à l'harmonie de leurs facultés génératrices. Son modèle idéal de procréation doit être ajusté à la pleine vigueur corporelle des deux sexes, soit respectivement à l'âge de 18 et de 37 ans. Le déclin corporel, tout comme celui de l'esprit, s'amorçant selon lui à l'âge de 50 ans (chiffre masculin), c'est donc à cet âge qu'il fixe la fin de la procréation chez l'homme. À la limite, il peut admettre un sursis maximal de cinq ans, approchant le chiffre de 55 ans défini par Platon. Toutefois, contrairement à ce dernier, c'est pour des raisons d'ordre biologique qu'il resserre le calendrier masculin à l'intérieur d'une période de moins de 20 ans, auquel correspond un calendrier féminin ne devant pas dépasser l'âge de 35 ans. Si Aristote met l'accent sur les dangers d'une maternité trop précoce[63], laquelle peut produire des enfants imparfaits, débiles et de petite stature, c'est surtout à la paternité tardive qu'il s'oppose. Ainsi, dans l'hypothèse où un enfant serait conçu lorsque le père aurait 50 ans ou plus, outre le fait que cet enfant risque d'être chétif, monstrueux ou pis, de sexe féminin, il se verrait doté d'un père qui possède toutes les caractéristiques de la sénilité : veule, radoteur, etc. Aristote est on ne peut plus clair : passé l'âge de 55 ans, un homme doit renoncer à la procréation ; il n'aura des rapports sexuels (inféconds) que « pour des raisons évidentes de santé »[64].

Enfin, la vieillesse féminine est assimilée, selon la théorie des éléments, à l'idée de sécheresse[65]. Au fur et à mesure qu'elle vieillit, la femme est comparée paradoxalement à une « vieille précoce » et à un enfant. Or, cette idée d'un vieillissement féminin brusque et accéléré[66], opposé à un vieillissement masculin continu et graduel, a grandement influencé la pensée occidentale et subsiste encore aujourd'hui, comme en témoignent les descriptions de Simone de Beauvoir dans le *Deuxième sexe*. Dans cet essai qui démystifie la féminité produite par l'ordre patriarcal, elle montre les conséquences d'une intériorisation des connotations négatives reliées au vieillissement féminin. Très tôt, en effet, la femme est obsédée par « l'horreur du vieillissement » (II:277) : dès l'âge de 35 ans, elle subit une sorte de pré-mutilation biologique et est déjà touchée par la « fatalité de la mort »[67]. Les propos du *Deuxième sexe* ne peuvent être plus explicites (1968a:II:276-277) :

> Tandis que [l'homme] vieillit continûment, la femme est brusquement dépouillée de sa féminité. [...] Bien avant la définitive mutilation, la femme est hantée par l'horreur du vieillissement [...;] c'est généralement vers 35 ans que la femme, ayant enfin surmonté toutes ses inhibitions, atteint son plein épanouissement érotique [...; mais] elle assiste impuissante à la dégradation de cet objet de chair avec lequel elle se confond.

Au sein de son œuvre romanesque, Beauvoir dépeint le sort que réserve la société androcratique aux femmes qui ont dépassé cet âge fatidique. La plupart de ses héroïnes sont délaissées par leur époux ou leur amant, lesquels amorcent un nouveau départ avec des femmes jugées plus intéressantes et souvent plus jeunes[68].

1.a Simone de Beauvoir

Deux nouvelles présentées dans *La Femme rompue*[69], mettent en scène des héroïnes au début de la quarantaine dont l'une, confinée à la solitude, vit dans une colère paranoïaque perpétuelle en ressassant les trahisons de son mari. Quant à l'autre, elle sombre dans la dépression après la fin brutale d'un amour qui a duré 20 ans.

Dans *Les Mandarins*[70], Anne, âgée de 40 ans, tente de se suicider après la rupture d'une brève passion avec un écrivain américain. Quant à Paule, une femme très belle âgée de 37 ans, elle est tourmentée par une jalousie hystérique à l'égard de son amant, Henri. Celui-ci l'abandonne finalement et fonde une famille avec Nadine, une femme dont la jeunesse compense le physique ingrat : « même laide, une femme jeune est une femme » (I:24)[71]. Ce roman traduit la misogérontie induite par l'androcratie à l'égard du vieillissement féminin, ainsi qu'en font foi les nombreuses descriptions de « femmes âgées » (dès 40 ans) stigmatisant une décrépitude physique sans équivalent avec l'aspect physique des hommes du même âge[72]. Comme le souligne Anne, ces femmes font déjà partie des « vieilles peaux » : traits brouillés, bouche qui s'effondre, peau molle, corps bosselé (II:376). Par contre, les personnages masculins adoptent tous une attitude positive au regard du vieillissement, consolidant ainsi la vision patriarcale d'un vieillissement masculin quasi invariable et sans heurts alors que le vieillissement féminin, soudain et précipité, dépouillerait très tôt les femmes de leur féminité, c'est-à-dire de leur pouvoir de séduction. Comme l'appréhende Anne qui, à l'aube de ses 40 ans, entrevoit déjà sa vieillesse au fond du miroir : « Mon visage peut encore paraître lisse et dru, mais d'un instant à l'autre, le masque va s'effondrer, dénudant de des yeux enrhumés de vieille femme. Les saisons se recommencent, les défaites se réparent : mais il n'y a aucun moyen d'arrêter ma décrépitude » (I:128).

Si certains textes de S. de Beauvoir traduisaient l'abandon et la solitude que véhicule la conception androtrope de la vieillesse féminine, un traité cicéronien va maintenant nous permettre de mettre en évidence un autre registre : l'invisibilité des femmes.

2. CICÉRON

L'ouvrage sur la vieillesse de Cicéron[73] constituerait, d'après l'un de ses biographes, « une certaine vision du monde et de la place que pouvait y occuper la cité des humains »[74]. Or, une telle cité ne tient pas compte d'une moitié du genre humain, les femmes. Nulle allusion[75] à la condition de la femme[76] et, en aucun endroit, il n'est fait référence à la vieillesse féminine.

Dans ce texte qu'il rédige à l'âge de 62 ans, Cicéron s'emploie en effet à faire valoir le rôle de conseiller politique que peuvent utilement jouer les personnes âgées. Il s'agit, conformément au modèle de Platon, d'un dialogue entre des personnages historiques : Caton l'Ancien, âgé de 84 ans et toujours vert, et deux jeunes hommes : Scipion et son ami Lélius. Ces derniers expriment à Caton leur admiration pour l'activité dont il fait preuve à un si grand âge, et le vieillard leur livre sa conception optimiste de la vieillesse, laquelle se résume ainsi : grâce à une sagesse acquise avec l'âge, le vieillard sait accepter avec bonne grâce cette période de la vie.

Membre de la classe sénatoriale et partisan d'une démocratie élitiste, Cicéron s'oppose fortement à ceux qui croient qu'un gouvernement de vieillards est inévitablement conservateur. Il croit donc que l'âge n'empêche pas de prendre part à la vie active : au contraire, c'est même un devoir pour ceux qui en ont les capacités et qui, surtout, sont bien nantis. Cicéron concède à cet égard que « la vieillesse ne peut être simple dans l'extrême pauvreté ». Par ailleurs, il disserte longuement sur les plaisirs dont bénéficie le sage quand, enfin libéré de toute passion, il peut profiter de ses ressources intérieures. Sur la question de la sexualité, qu'il aborde avec le même détachement que Platon, il apporte cependant une conclusion ambiguë : même si les vieillards n'en sentent pas le besoin, la vieillesse n'en est pas entièrement privée[77].

En général, Cicéron soutient que les plaintes formulées à l'égard de la vieillesse sont plutôt attribuables à des défauts de caractère qu'à des traits de la vieillesse : aussi est-il mensonger de considérer les vieux comme des gens moroses, irritables ou portés à l'avarice. Or, même s'il s'agit là d'une idée généreuse, elle est loin de faire l'unanimité, encore aujourd'hui. Un des romans de Patricia Highsmith donne en effet une autre image, correspondant plutôt au portrait qu'en fait Aristote.

2.a Patricia Highsmith

Ne désirant pas avoir d'enfants, Loïs et Herbert Mac Intyre, professionnels dans la trentaine, décident de vivre avec un couple de personnes âgées. Lors de leur visite dans une maison de retraite, une infirmière leur signale qu'un projet d'adoption de vieilles gens doit être envisagé pour « le restant de leurs jours », d'où le titre de la nouvelle. Le choix des Mac Intyre se porte sur Albert et Mamie Forster, des septuagénaires qui, apparemment, sont légèrement handicapés par l'âge. Quelques jours après l'arrivée de leurs « chers petits vieux », la situation vire toutefois rapidement au cauchemar. Les Mac Intyre sont de plus en plus accaparés par de multiples corvées imposées par Albert et Mamie, lesquels développent des habitudes d'incontinence et sont affalés toute la journée devant la télévision. Présentés comme rebutants, grotesques, égoïstes et manipulateurs, Albert et Mamie sont « une véritable croix, un calvaire, un enfer » : tous les vieux mériteraient d'être précipités du haut d'une falaise, songe secrètement Loïs. Comment se résout cette coexistence dysphorique ? En rentrant à la maison un soir, après avoir aperçu une fumée s'échappant de la fenêtre de la chambre des Forster, le couple Mac Intyre les abandonne froidement à leur sort.

Analysons maintenant la conception de Freud au sujet du vieillissement et de la vieillesse.

3. SIGMUND FREUD

La psychologie freudienne s'est élaborée en fonction du postulat que la normalité s'appuie sur la conformité psychologique au sexe biologique. Face à la norme idéale d'une psychologie élaborée en fonction de l'opposition « nature-culture », l'hypothèse d'une spécificité psychologique féminine repose sur un modèle où la biologie est prégnante. Après avoir, dans la plus pure tradition aristotélicienne, désigné comme « actif » ce qui est masculin et comme « passif » ce qui est féminin, Freud est persuadé que la femme dite normale doit accéder à une sexualité axée exclusivement sur la jouissance vaginale[78]. Faute de quoi, n'ayant pas dépassé la phase infantile, elle est considérée immature[79]. En outre, il croit déceler chez la femme une tendance plus marquée aux comportements et aux buts passifs ainsi qu'aux tendances masochistes. Et ce masochisme caractérise essentiellement l'activité sexuelle féminine, dont le rôle est passif tant au niveau du coït qu'à celui de l'accouchement. Sur cette question, dans ses *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Freud (1971:152) déclare fermement : « Le masochisme est donc bien [...] essentiellement féminin. Mais alors, quand vous rencontrerez des hommes masochiques (et il n'en manque guère), vous en serez réduits à déclarer qu'ils présentent dans leur caractère des côtés nettement féminins ».

Freud considère que la beauté de la jeunesse représente le principal atout de la femme. Aussi écrit-il à sa fiancée :

> Bien avant l'âge auquel un homme peut s'assurer une situation sociale, la nature décide de la destinée d'une femme, en lui donnant la beauté, le charme et la douceur. [...] Le destin de la femme doit rester ce qu'il est : dans sa jeunesse, celui d'une délicieuse et adorable chose; dans l'âge mûr, celui d'une épouse aimée[80].

Or, comme l'idéologie patriarcale fonde l'existence de la femme sur sa capacité de séduction, elle doit ensuite miser sur une rivalité « naturelle » entre les femmes, toujours selon la même dichotomie décrite plus haut. *Malaise dans la civilisation* (1986:55) développe de façon explicite l'argumentation freudienne de

l'incapacité culturelle des femmes, à partir de « l'envie du pénis » qui porterait à la jalousie, à l'injustice sociale ainsi qu'à un narcissisme plus grand. Le but biologique féminin, peut-on lire, s'oppose à la civilisation :

> [L]es femmes ne tardent pas à contrarier le courant civilisateur ; elles exercent une influence tendant à le ralentir et à l'endiguer. Et pourtant ce sont ces mêmes femmes qui, à l'origine, avaient établi la base de la civilisation grâce aux exigences de leur amour. Elles soutiendront les intérêts de la famille et de la vie sexuelle alors que l'œuvre civilisatrice, devenue de plus en plus l'affaire des hommes, imposera à ceux-ci des tâches toujours plus difficiles et les contraindra à sublimer leurs instincts, sublimation à laquelle les femmes sont peu aptes. Comme l'être humain ne dispose pas d'une quantité illimitée d'énergie psychique, il ne peut accomplir ses tâches qu'au moyen d'une répartition opportune de sa libido. La part qu'il en destine à des objectifs culturels, c'est surtout aux femmes et à la vie sexuelle qu'il la soustrait [...]. La femme, se voyant ainsi reléguée au second plan par les exigences de la civilisation, adopte envers celle-ci une attitude hostile.

Sur la question du vieillissement et de la vieillesse, il existe pour Freud des différences importantes entre les sexes. Symbolisant de façon générale une expérience de retour à l'inertie (entropie) et à la rigidité[81], le vieillissement féminin, particulièrement, recèlerait une moindre plasticité que le vieillissement masculin ; en outre, la vieillesse féminine serait vécue de façon beaucoup plus précoce chez la femme. Mais à quel âge une femme devient-elle vieille ? D'après l'auteur, il existe deux seuils de vieillesse féminine, l'un se référant à la dimension psychologique, l'autre à l'aspect biologique. Étudiant le rôle de la femme en tant qu'être déterminé par sa fonction sexuelle, Freud remarque que, dès l'âge de 30 ans, la femme serait fixée dans une quasi-rigidité comportementale due à la perte de sa capacité à évoluer (1971:177). S'il existe une « énigme » pour l'auteur, c'est bien celle de la femme de 30 ans : car, au plan du développement de la personnalité, contrairement à un homme de 30 ans, qualifié comme « un être jeune inachevé, susceptible d'évoluer encore »,

> la femme du même âge nous effraie par ce que nous trouvons chez elle de fixe, d'immuable ; sa libido ayant adopté des positions définitives semble désormais incapable d'en changer. Là, aucun espoir de voir se réaliser une évolution quelconque ; tout se passe comme si le processus était achevé, à l'abri de toute influence, comme si la pénible évolution vers la féminité avait suffi à épuiser les possibilités de l'individu[82].

Le deuxième seuil se situe à 50 ans. Même si, lors du vieillissement masculin, la baisse de la puissance sexuelle peut produire chez certains hommes

une névrose d'angoisse que l'on retrouve chez les femmes qui abordent la ménopause, ces manifestations ne correspondent pas pour eux à l'entrée dans la vieillesse. Pour la femme au contraire, l'âge de la ménopause fixe de façon définitive le seuil de sa vieillesse, puisqu'elle devient dysfonctionnelle au plan de la reproduction. Tout en éprouvant un accroissement de son désir sexuel, la femme ménopausée non seulement devient sexuellement invisible[83], mais elle acquiert, de surcroît, des traits de caractère imputables à la perte de sa féminité :

> It is a well-known fact, and one that has given much ground for complaint, that after women have lost their genital function their character often undergoes a peculiar alteration. They become quarrelsome, vexatious and overbearing, petty and stingy ; that is to say, they exhibit typically sadistic and anal-erotic traits which they did not possess earlier, during their period of womanliness. Writers of comedy and satirists have in all ages directed their invectives against the 'old dragon' into which the charming girl, the loving wife and the tender mother have been transformed[84].

À l'opposé de Freud, Esther Harding ne perçoit pas la femme vieillissante comme un être asexué. Par ailleurs, elle s'oppose aux relations hommes-femmes qui reposeraient sur un écart d'âge au profit de la femme. Se basant sur les travaux de Jung, selon lesquels la psychologie de la femme ressortit au principe d'Éros alors que celle de l'homme s'appuie sur le principe dominant du Logos, Harding établit que le scénario de l'épouse-mère est presque toujours voué à l'échec.

4. ESTHER HARDING

D'après l'auteure, le scénario de l'époux-père (ou de la femme-enfant) permet à la jeune femme d'achever sa propre maturité grâce à la sécurité que lui apporte ce dernier. Étant plutôt motivée par l'affection que par la passion, elle est rassurée par le fait que les exigences sexuelles de son époux ne seront pas élevées. Entre eux, il y aura échange d'affection, voire de déférence, et il est fort plausible de croire qu'ils deviendront deux entités séparées psychologiquement, notamment grâce à l'expérience de la maternité. Par contre, le scénario de l'inversion des âges au profit de la femme est basé sur l'immaturité de la femme[85]. Celle-ci empêchera l'évolution du jeune homme qui ne pourra accéder au principe

masculin dont il a besoin pour résoudre le problème de son adaptation au monde et, partant, pour atteindre sa propre maturité émotionnelle. Aussi Harding en arrive-t-elle à la conclusion suivante (1970:140) :

> A woman who marries a son-husband is as a rule un-developed in her feminine nature, and is unconscious of her reactions, which may well be undeveloped, childish and egotistic [...]. So long as her own emotional nature is immature, she will continue to seek her fulfillment by making someone else dependent on her, her own inner childishness being projected onto or reflected in the man to whom she is attracted.

Un des romans de Colette, *Gigi*, corrobore en partie la thèse de Harding.

4.a Sidonie-Gabrielle Colette

Gilberte, une adolescente de 15 ans, décide d'épouser un ami de sa famille, « tonton » Gaston. Homme très fortuné, accusant une différence d'âge de près de 20 ans, il lui promet qu'elle sera « gâtée comme aucune femme ne l'a été » et qu'il la protégera contre tous les ennuis. Bref, il sera un peu comme son « parrain ». Aucune suite à ce court récit ne permet de connaître l'évolution des rapports amoureux entre une trentenaire et un quinquagénaire[86]. Il est toutefois plausible de croire que, pour Colette, l'écart des âges entre les sexes peut constituer une entrave au cours du vieillissement, comme le suggère l'histoire de Chéri et Léa racontée dans un diptyque, *Chéri* et *La fin de Chéri*.

Chéri raconte la liaison entre une femme de 43 ans et un jeune homme de 19 ans. Entre Léa et Chéri, il s'agit au début d'une relation mère-enfant, celle d'un « nourrisson méchant » que Léa n'avait pu enfanter. Léa avoue avoir toujours désiré la « chair ferme ». Elle-même, dont la jeunesse a été « préservée des vieillards », a constamment privilégié les rencontres avec les hommes très jeunes. Même si elle découvre qu'elle est maintenant amoureuse de Chéri, Léa l'incite à épouser une jeune femme, Laure. À l'aube de ses 50 ans, elle refuse de vivre une aventure amoureuse avec un quadragénaire, ne pouvant accepter les flétrissures du vieillissement masculin : « des mains sèches et soignées, sillonnées de

tendons et de veines, [le] front barré de rides, [la] bouche prise entre des guillemets de rides » (1969:134).

Ne trouvant pas le bonheur avec sa jeune épouse, Chéri reprend contact avec Léa. Mais cette rencontre se solde par le suicide de Chéri, lequel ne peut supporter tout ce qui était « féminin et vieux », particulièrement la transformation de Léa en vieille femme grotesque et quasi virile. La description qu'en fait Colette dénote, selon Germaine Greer (1992:58), le mépris et la hantise que lui inspire la vieillesse féminine :

> Rouge, d'un rouge un peu blet, elle dédaignait à présent la poudre, et riait d'une bouche pleine d'or. Une saine vieille femme, en somme, à bajoues larges et à menton doublé, capable de porter son fardeau de chair, libre d'étais et d'entraves [...]. Elle avait un geste nouveau de la tête pour rejeter en arrière sa drue chevelure grise, et à chaque coup de tête, Chéri voyait danser brièvement le bas de son visage pareil à celui de Louis XVI. (1970:78 et 80)

Selon l'idéologie patriarcale, la transgression des barrières de l'âge n'est donc autorisée que pour les hommes. À l'extrême, peut être admise une relation entre une femme plus âgée et un jeune homme, mais elle doit s'inscrire dans une durée temporaire. Le modèle pertinent est celui de la femme initiatrice, comme le propose l'auteur hongrois Stephen Vizinczey dans *Éloge des femmes mûres*.

4.b Stephen Vizinczey

Publié en 1965 et réédité récemment (2001), le roman de Vizinczey relate les souvenirs amoureux du jeune András Vajda tout au long d'une adolescence qui s'attarde jusqu'à l'aube de la trentaine. Déjà développée par Nietzsche[87], l''idée-maîtresse du roman est que les jeunes hommes doivent être initiés à la sexualité par des femmes expérimentées, lesquelles sont séduites par leur maladresse et leur manque d'expérience[88]. Comme le souligne András : « Essayer de faire l'amour avec quelqu'un qui a aussi peu d'expérience que l'on en a soi-même me semble à peu près aussi insensé que de s'aventurer en eau

profonde avec quelqu'un qui ne sait pas nager non plus. Même si on ne se noie pas, le choc est terrible » (p. 55).

Haïssant la puérilité des adolescentes, le jeune András choisit surtout des femmes mariées et ayant des enfants. À plus de 20 ans, il continue à privilégier les femmes dans la trentaine : « À vingt ans, si intelligente et chaleureuse soit-elle, une fille ne possédera jamais, et de très loin, le savoir et la sensibilité qu'elle aura à trente-cinq ans » (p. 132).

La fin de l'histoire laisse voir néanmoins que cette préférence pour les femmes mûres, aussi généreuses et aimantes soient-elles, ne peut persister. Dans le dernier chapitre intitulé « De la satiété », où il est maintenant âgé de 30 ans, András admet, tout en refusant toujours de vieillir, que « les aventures d'un homme entre deux âges sont une autre histoire » (p. 239). Comme le fait remarquer Noël (1989:132) : « que la partenaire plus mûre soit présentée comme une simple initiatrice pour son compagnon (dans le cinéma européen) ou qu'elle soit d'emblée objet de ridicule (dans les films américains), ce type de relation amoureuse ne semble jamais pouvoir durer »[89].

4.1.1.2 Discussion

Dans une culture patriarcale, la norme prépondérante est celle du mâle adulte blanc. Or, c'est à partir de prémisses biologiques que sont élaborées les hypothèses de comportements différenciés au regard du sexe, de l'âge et de la race. Entre autres, en postulant toujours l'infériorité intrinsèque de personnes non associées à cette norme, les différences de conformation du cerveau ont permis aux théories évolutionnistes d'établir une hiérarchie de certains groupes humains (Noël:1989[90]). Au 19e siècle par exemple, d'après les cranimotriciens, qui s'emploient à mesurer le volume du cerveau humain, celui-ci serait plus gros chez l'homme que chez la femme, chez l'adulte d'âge mûr que chez le vieillard, chez un individu de race supérieure que chez un autre de race inférieure. En corollaire,

les anthropométriciens, intéressés à l'ensemble du corps humain, développent une thèse hiérarchique des races, dite théorie de la récapitulation : celle-ci stipule que le Noir adulte, la femme blanche et l'enfant blanc représentent tous une étape antérieure dans l'évolution du mâle blanc, particulièrement le mâle adulte[91]. En dépeignant négativement des traits d'ordre intellectuel et physique que l'on attribue à ces catégories de personnes, on ne peut aboutir qu'à justifier l'existence de rapports hiérarchiques entre les groupes de la société.

Comme le fait remarquer Colette Guillaumin (1992:49), tout discours naturaliste « revient toujours à dire que la Nature, cette nouvelle venue qui a pris la place des dieux, fixe les règles sociales et va jusqu'à organiser des programmes génétiques spéciaux pour ceux qui sont socialement dominés ». Par rapport à nos deux variables, la supériorité du mâle adulte blanc[92] sur la femme et sur la personne âgée est donc sanctionnée par des différences articulées en fonction de ce modèle « universel », différences pensées en termes de manque ou de défaut de nature. Si la féminité, tout entière expliquée par la fonction de reproduction, est enfermée dans le concept d'une « nature », la vieillesse, envisagée comme une période de déclin, ne peut incarner que la forme par excellence de la décrépitude physique et de la stagnation intellectuelle. Et cette conception s'inscrit fidèlement dans la tradition aristotélicienne, laquelle, première expression articulée de l'âgisme et de la misogérontie tout comme du gynisme, inspire encore aujourd'hui les discours de la différence sexuelle subordonnés à la logique oppositionnelle qui régit tout le domaine de la connaissance (Lévesque:2002:10).

La conception d'Aristote (**1**) repose, en effet, sur une triple polarité : celle des âges, celle des classes et celle des sexes. Au regard de la variable âge d'abord, ce modèle nous permet de concevoir une typologie des âges (jeunesse, maturité, vieillesse) parallèle à une typologie des rôles (préfonctionnel, fonctionnel, dysfonctionnel[93]). Or, si l'on interprète la vieillesse en termes de

dysfonctionnalité, on peut pressentir des inégalités relevant de l'âgisme. Même si Aristote accorde à l'homme âgé des fonctions de sacerdoce[94], il envisage aussi de l'écarter complètement de toute fonction et ce, au nom d'une même « dysfonctionnalité », cautionnée par des explications d'ordre physiologique. Aussi, la conception aristotélicienne est âgiste pour les motifs suivants :

- la vieillesse équivaut à un déclin biologique et psychologique ;
- la vieillesse conduit à l'acquisition de traits de caractère presque entièrement négatifs ;
- la vieillesse est incompatible avec la paternité ;
- la vieillesse mène à une réduction des rôles sociaux[95].

Tout en jetant les bases d'une discrimination injustifiée à l'égard des personnes âgées, cette représentation de la vieillesse est émaillée d'éléments relevant nettement de la misogérontie : le mépris d'Aristote se traduit par l'évocation d'une vieillesse décrite comme période de « décrépitude », de « régression » et d'« impuissance », ainsi que par l'image de « corruptibilité » qui l'autorise à restreindre le statut du vieillard[96]. Enfin, son jugement sur la vieillesse n'est pas dénué d'ambiguïté lorsqu'il attribue alternativement au vieillard des traits de prudence et de sagesse[97]. C'est là, signale Noël (1989:138 et 139), une des tactiques du discours de l'oppresseur : « il n'est pas vraiment d'exemple où une caractéristique attribuée au dominé soit flatteuse à tous les points de vue. [...] Loués souvent pour leur sagesse, les vieux auront en même temps encouru le reproche de prudence excessive »[98].

Le même cadre d'analyse s'applique à la variable sexe. Si l'on interprète la vieillesse en termes de dysfonctionnalité, et si l'on admet que la société continue à identifier le rôle des femmes à leurs tâches reproductrices « naturelles », on peut entrevoir un écart gyniste dans le rapport à la vieillesse. Une femme qui atteint l'âge de la ménopause est presque complètement dysfonctionnelle, donc vieille, la fin de son activité maternelle ne lui permettant pas de s'insérer dans la

sphère publique. En s'attachant à décrire la « défectuosité naturelle » de la femme qui légitimerait, quel que soit son âge, sa dépendance vis-à-vis de l'ordre masculin, Aristote établit les paramètres d'un schéma dichotomique gyniste et ce, au regard des deux sphères :

- au plan de la vie familiale, privée de toute éducation, liée à un homme de 20 ans son aîné, elle est confinée très tôt à un rôle de reproductrice, soit vers l'âge de 18 ans[99] ;
- au plan de la vie publique, la femme ne peut exercer aucun rôle, même lorsqu'elle atteint l'âge de la ménopause.

Cette conception repose de même sur une misogérontie portant à la fois sur l'esprit et le corps :

- plus petite et plus faible que l'homme, « homme mutilé », elle est identifiée conjointement à l'eunuque et à l'enfant ;
- plus froide (selon la théorie des éléments), elle est assujettie à un vieillissement vécu précocement et ce, tant au plan biologique qu'au plan intellectuel.

Pour Aristote donc, non seulement l'homme détient un esprit supérieur, mais il possède aussi des traits qui renforcent sa suprématie, dont la taille et la force physique[100].

Comme le signale Claude Lévesque (2002:44-45), la logique binaire des catégories aristotéliciennes de l'acte et de la puissance, de la forme et de la matière, de l'activité et de la passivité a fait son chemin dans l'histoire de la pensée occidentale[101]. Ainsi, l'on remarque que la différenciation normée des rôles sexuaux est posée comme nécessaire à l'adaptation de l'individu. Légitimant les différences d'éducation et de statuts sociaux, l'arrière-fond patriarcal d'une nature différente entre les sexes demeure présent dans toutes les élaborations théoriques, dont celles de la psychologie. Hurtig et Pichevin (1982:11-12 et 16),

notant que le postulat de la normalité passe nécessairement par la conformité psychologique au sexe biologique, relèvent à cet égard certains schèmes qui sont prégnants comme facteurs d'explication des différences sexuelles :

- la stabilité de comportements, d'attitudes et de rôles en adéquation avec les normes appropriées à son sexe ;
- le caractère universel et irréversible des différences psychologiques, c'est-à-dire non modifiables et permanentes au cours de la vie individuelle, au cours de l'histoire, et au travers des différentes cultures ;
- la présence d'un noyau biologique de la femme qui résiste, car ses comportements sont supposés directement dépendants de moments physiologiques spécifiques, par régulation du système nerveux central ;
- l'impossibilité pour la femme de constituer un objet de connaissance pour une psychologie générale, car le mâle (si possible blanc, adulte, bien nanti et en bonne santé) se constitue en norme.

C'est dans ce sens que Freud (**3**) a cédé au principe de l'idéologie patriarcale, en affirmant la primauté de la version masculine (Lévesque:11) : entre autres, quand il qualifie de « masculine » une libido censée transcender les sexes et impose une phase phallique aux deux sexes ; quand, au nom de la passivité et du narcissisme générés par l'envie du pénis, il limite le devenir de la femme à la sphère privée ; quand, à partir d'une correspondance entre la vieillesse et une forme de dessèchement qu'il nomme entropie, il met en relief un vieillissement féminin défini par une rigidification prématurée ; quand il pousse à l'extrême l'hypothèse de l'inertie féminine, amorcée dès 30 ans et recouvrant tous les plans : physique, psychologique et comportemental. Comme l'anatomie de la femme commande un déploiement de sa personnalité en fonction de sa capacité de séduction et de son statut de mère[102], il est évident que la ménopause marquera la fin de son développement, tout en la spoliant de sa sexualité. La position freudienne sur le vieillissement trahit donc la présence d'un double standard, qu'accentue l'invisibilité virtuelle de la femme de 50 ans.

C'est pourquoi, expliquent Hurtig et Pichevin (p. 14), les inventaires de traits psychologiques au regard des différences sexuelles sont nécessairement imprégnés de connotations axiologiques à dominante négative pour les traits « féminins » (par exemple, esprit vindicatif, exhibitionnisme, jalousie), à dominante positive pour les traits « masculins » (par exemple, ténacité, sens des responsabilités, confiance en soi). Au préalable, l'homme est toujours saisi comme représentant de l'espèce humaine[103]. Voici d'ailleurs comment Françoise d'Eaubonne (1974:123) résume les caractéristiques intellectuelles généralement attribuées à l'homme et à la femme :

> Au phallus se rattacheront [...] des facultés intellectuelles : intelligence critique, analyse, spéculation, don d'abstraction, à la limite : génie créateur, et des qualités morales : force, courage, endurance, énergie et audace, loyauté, sens des responsabilités ; et des défauts admis : égoïsme et sensualité. Au vagin, ou plutôt à l'absence de phallus, se rattacheront les absences à peu près absolues de toutes les facultés intellectuelles énumérées ci-dessus, et sera reconnue *l'intuition*, afin de ménager par ce recours à une sorte de magique prescience tout ce qui pourrait, dans une intelligence féminine, vexer l'amour-propre masculin ; puis des qualités morales : abnégation, sens du sacrifice, don d'amour, soif de dévouement ; des défauts admis : faiblesse, mensonge, absence de sens moral, conservatisme, désaffection pour les grands intérêts.

On voit ainsi qu'à partir d'un système d'oppositions biopsychologiques, hommes et femmes ne peuvent, à la phase de maturité, être jugés d'après des critères équivalents. En effet, au regard de la conception de l'idéal humain, homme <u>et</u> adulte, il n'existe pas d'interaction, pour la femme, entre les deux termes qui la composent. Non seulement la femme est une « non-homme »[104], mais elle ne peut répondre à l'idée d'un « homme adulte » : dotée d'une intelligence inférieure, elle se voit en quelque sorte refuser l'accès à une maturité équivalente à celle de l'homme[105], selon l'opposition qui renvoie au conflit « émotion/raison ». Toujours secondaire, la femme n'est jamais adulte comme l'homme. Or, cette absence d'adéquation entre les termes « femme » et « adulte » s'inscrit dans la tradition aristotélicienne, qui stipule que le parcours féminin s'effectuerait dans un état de « juvénilité indépassable »[106]. C'est aussi l'avis de Comte, pour qui la femme vivrait dans une sorte d'« enfance

continue »[107]. Également l'opinion de Proudhon qui, parce que le génie est la virilité de l'esprit, croit fermement que la femme, à l'instar de l'enfant, en est totalement dépourvue[108]. N'est-ce pas là, enfin, l'expression du jugement d'incapacité d'accéder au statut d'adulte qui a cautionné, pendant des siècles, le statut de « mineure » à l'intérieur duquel la femme a été confinée ?

Quant au modèle freudien, il laisse entrevoir que le pseudo-avantage de la beauté féminine compenserait non seulement la force physique, mais aussi l'intelligence masculine. En vertu de cette association à l'inaptitude intellectuelle, la prétendue beauté accordée exclusivement au sexe féminin relève d'une culture patriarcale qui refuse aux femmes l'accès à la maturité, d'autant plus que beauté équivaut à jeunesse[109]. Autrement dit, la désirabilité de la femme, note Christiane Olivier (1980:198), est toujours une question d'âge ; d'ailleurs, l'âge n'est-il pas la bête noire des femmes ? D'après Una Stannard (1971), les très jeunes filles, particulièrement, font l'objet d'une admiration spéciale parce qu'elles représentent la dépendance de l'enfance. Le masque[110] de la beauté féminine est le visage de l'enfance, révélant l'immaturité sexuelle de la culture (p. 130). C'est pourquoi aussi, souligne Chesler (1979:78), l'on considère évident que les filles « grandissent » (dans leur enfance éternelle) plus rapidement que les garçons. Même Harding (**4**) qui, dans l'héritage jungien, soutient la primauté du principe « animus » relié au masculin, reconnaît que le scénario de la femme-enfant, très prisé au 19e siècle, représente encore le modèle favorisé par la société. Mais sur quels arguments « naturels » se fonde la légitimité de l'écart d'âge entre les sexes au profit de l'homme ?

Marqueur d'une dévalorisation sociale pour la femme, le chiffre de 35 ans correspondrait, d'après Levet-Gautrat (1985:134), à une norme socioculturelle reposant sur trois motifs :

a. La prégnance de l'image de la femme au foyer, dont le statut dépend de l'homme pourvoyeur.

b. L'obligation pour les femmes de concevoir des enfants avant l'âge de 35 ans.

c. L'existence de normes de comportement sexuel masculin qui canalisent le désir vers les jeunes femmes.

Analysons les deux premières justifications, en reportant temporairement l'examen de la troisième à la section suivante.

La première ressortit à l'idéologie masculiniste selon laquelle l'homme, supérieur à la femme, détient « naturellement » le pouvoir pour la dominer. À l'instar de la supériorité physique, l'écart des âges entre les sexes constitue un facteur de domination qui tente de justifier l'atrophie du vieillissement féminin et, comme nous le verrons plus loin, de cautionner une gérontophilie exclusivement au profit de l'homme.

Or, la différence entre les âges au profit de l'homme ne peut être neutre, comme nous l'avons déjà montré. D'après Marilyn French (1986:150-151)[111], elle recèle fréquemment un écart gyniste souvent occulté. Dans le *Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir (1968a:II:86-94) mettait déjà l'accent sur ce pouvoir. Même si cette différence entre les sexes est moins grande qu'au 19e siècle, mentionne-t-elle, l'épouse est encore plus jeune que son mari, lequel voit dans sa femme un « bébé ». C'est là un point, déclare-t-elle, dont on n'a pas assez reconnu l'importance :

> [O]n prend souvent pour des différences de sexes les conséquences d'une inégale maturité ; en beaucoup de cas la femme est une enfant non parce qu'elle est une femme, mais parce qu'elle est en fait très jeune.
> [Comme] le mari est souvent plus âgé qu'elle, qu'il possède en tout cas un prestige viril, qu'il est le 'chef de la famille' selon la loi, il détient une supériorité morale et sociale ; très souvent il possède aussi – du moins en apparence – une supériorité intellectuelle.

Ce motif est on ne peut plus clair chez Hésiode. Dans *Les travaux et les jours* (1979:111), il invitait les hommes (âgés d'au moins 30 ans) à épouser une femme jeune, vierge et n'ayant pas dépassé quinze ans, et ce, afin de l'instruire dans les bonnes mœurs[112]. Cette consigne ne peut être justifiée entièrement par des raisons d'ordre biologique : on peut très certainement y voir des motifs sociopolitiques de pouvoir relié à l'âge, comme le souligne Marilyn French : « l'importance accordée au principe de l'homme plus âgé que la femme [...] vient de la conviction qu'il faut qu'il y ait domination masculine » (p. 546) ; cette idée, poursuit-elle, repose sur une conception des relations entre les sexes à base de pouvoir, y inclus la vie amoureuse. Quant à Chesler (1979:35), elle fait remarquer que le modèle de sexualité d'une culture patriarcale a comme assises la faiblesse, la jeunesse et l'idolâtrie monogame d'une jeune femme. D'après elle, ce modèle incestueux, quasi universel, consiste, pour l'adulte mâle, à épouser une jeune fille économiquement plus pauvre, physiquement plus faible et généralement plus jeune[113]. C'est d'ailleurs ce qu'avait relevé Simone de Beauvoir, dans un article très subversif publié en 1959[114]. En réaction à la femme adulte, les cinéastes[115] comme les écrivains[116], constate-t-elle, ont inventé, à partir de la moitié du 20e siècle, le mythe de la « femme-enfant ». Or, la différence d'âge flatte la vanité masculine, d'une part en rétablissant la distance nécessaire pour faire naître le désir, d'autre part, en permettant à l'homme mûr expérimenté d'assumer le rôle de guide et de protecteur. Ce mythe révèle, selon Beauvoir, la difficulté pour l'homme d'affronter une femme adulte qu'il considère comme une rivale, une mante religieuse ou un tyran[117]. Aussi préfère-t-il s'abandonner aux charmes de la 'nymphe' en qui l'image redoutable de l'épouse et de la mère n'est pas encore visible (p. 370)[118]. Et c'est précisément sur cet infantilisme féminin que se fonde la domination fondée sur l'âge au profit de l'homme. Qui plus est, précise Guillaumin (1979:17), c'est en mettant en lumière la structure de classe sur laquelle repose la hiérarchie fondée sur l'âge que la lecture d'un schéma dit « naturel », conduisant (statistiquement) les femmes à accepter des hommes plus âgés qu'elles, prend un autre sens[119]. Il faut donc se demander si les femmes ont

« naturellement » une propension à épouser des hommes plus âgés, comme le prétend Mishara (1985:132), et si l'orientation androtropique du pouvoir de l'âge résulte vraiment d'une domination « consentie » par la cadette du couple. Se situant à un peu plus de deux ans dans les sociétés contemporaines d'Europe et d'Amérique du Nord, cet écart, fondé sur l'asymétrie des capitaux féminins et masculins, serait entre autres expliqué par la théorie des échanges : la jeunesse des femmes compenserait le statut social et les revenus masculins (Bozon:1990:328)[120]. Même s'il se retrouve à toutes les époques et dans toutes les cultures, ne faut-il pas y voir, à l'instar de Bozon (1990:601, « un effet de la structure inégalitaire des rapports sociaux de sexe » ?

Refusant d'accréditer la thèse psychosociologique héritée de la biologie selon laquelle, à âge égal, les femmes seraient dotées d'une maturité supérieure à celles des hommes[121], Bozon montre par ses enquêtes que cette « préférence », qui constitue une attitude traditionnelle, s'estompe dans les situations où les femmes voient leur autonomie s'accroître et où leur statut dépend moins du mari[122]. Par ailleurs, « si l'homme mûr est valorisé par les femmes jeunes parce que l'âge apparaît comme l'accoucheur de la position sociale de l'homme, il y a inversement dévaluation de la femme mûre par les hommes moins jeunes parce que l'âge [...] reste symboliquement borné par la fin de la vie fertile » (p. 350). Il va de soi que ce dernier commentaire se rapporte nécessairement à la fertilité de la femme. En cela, il sollicite l'analyse du deuxième motif, soit la nécessité pour les femmes de concevoir avant l'âge de 35 ans, étant donné le danger de mongolisme.

Cette justification est-elle aujourd'hui désuète ? Les femmes sont-elles toujours assujetties à une « horloge biologique » qui les obligerait à enfanter avant l'âge de 35 ans, voire plus tôt ? Jusqu'à très récemment, la maternité a été étroitement enfermée dans le critère de l'âge : avant la 30e année, un certain seuil est dépassé et la future mère est qualifiée de « primipare âgée ». Maternité

« tardive », maternité « à risques » et même « à hauts risques » (Valabrègue:1982:128), ces qualificatifs, tout en contribuant à rendre illégitime et anormal le désir d'enfanter à partir de la trentaine, correspondent de moins en moins à l'allongement de l'espérance de vie dont ont surtout profité les femmes. L'on sait que, même si une grossesse tardive présente plus de dangers que celle entreprise à 25 ans, les progrès de la médecine permettent aujourd'hui à des femmes quarantenaires de mener, sans risque, leur grossesse à terme. Par contre, si l'on en croit les dernières recherches à ce sujet, la question de la maternité tardive semble régresser, car tout incite les jeunes femmes à donner suite à leur projet de maternité avant l'âge de 30 ans. Le magazine *Time*[123] a même présenté une série de statistiques dans ce sens : déclin de la fertilité des femmes dès le cap de 27 ans ; risque d'une fausse couche qui double à l'âge de 35 ans; etc. Bref, à l'âge de 42 ans, 90 % des ovules d'une femmes seraient anormaux.

Enfin, que la vie des femmes soit tributaire de la beauté, comme le professe Freud, c'est là un fait que l'idéologie masculiniste s'emploie à véhiculer. Dès le début des années soixante-dix, Susan Sontag (1972) a soutenu que, malgré les impératifs du prestige de la jeunesse, le vieillissement masculin n'est pas pénalisé comme l'est celui de la femme. Dans la mesure où la virilité correspond à la compétence, à l'autonomie et au contrôle de soi, alors que la féminité est associée à la faiblesse, à la passivité et à la beauté, vieillir s'inscrit donc dans un cadre négatif pour la femme (Farge:1982 ; Jaspard et Massari:1990). Dans son analyse de la presse « féminine », Anne-Marie Dardigna (1980:185) souligne que la beauté serait un *destin* pour la femme, tout comme la *bosse des mathématiques* le serait pour un héros masculin : possédé à la naissance. Or, depuis quelques années, des discours tenus par des femmes invitent au retour à une féminité axée sur l'apparence physique. Alors que Lysiane Gagnon (1983) s'interroge sur ce qu'il adviendra des petites filles élevées par des féministes qui auront refusé de leur apprendre l'art subtil de séduire,

Susan Brownmiller[124], dans *Feminity* (1984), parle avec indulgence des appareils et artifices qui créent l'illusion de la « féminité ». Faisant remarquer que la compétition des femmes pour avoir accès à deux ressources limités – les hommes et les emplois – est particulièrement féroce, elle se montre favorable à des stratégies de pouvoir centrées sur l'apparence physique[125]. Sur l'hypothèse freudienne d'une rivalité « naturelle » entre les femmes, Nancy Friday (1993:146-148)[126] considère qu'il ne s'agit pas d'un jeu inventé par les hommes pour les diviser. Une telle compétition résulte plutôt d'un puissant ressort de la sélection naturelle qui garantit la perpétuation de l'espèce. Contrairement, dit-elle, « à ce que disent les féministes », il est temps d'assurer pleinement la fonction et l'importance de la beauté dans la vie des femmes, d'y voir non un « complot des mâles » mais une force que poursuivent les femmes dès que commence la compétition entre femelles. Qui plus est, le syndrome de Lolita dénoncé par Beauvoir (1959) semble présentement resurgir, lorsque l'on considère le phénomène occidental actuel de la précocité « provoquée » de l'adolescence et, surtout, de la sexualisation des toutes jeunes filles (Bouchard et Bouchard:2003c)[127].

Toutefois, il y a fort à parier que, dans cette compétition des femmes au regard des différentes générations, les femmes plus âgées seront certainement les grandes perdantes[128]. L'on voit finalement qu'il y a toujours lieu de poser la question du droit des femmes à vieillir, en interrogeant le mythe aristotélicien d'un vieillissement féminin plus précoce. Les femmes vieillissent-elles plus vite que les hommes ? Se fanent-elles plus tôt que les hommes, comme le prétend l'historien Georges Minois ?[129] Isabelle Alonso (1995:55-57) :

> Pour le savoir, il faudrait d'abord se demander si on regarde les hommes et les femmes avec les mêmes yeux. Nous pardonnons aux hommes les marques de l'âge, nous sommes capables de trouver du charme à leurs rides. Ces mêmes rides sur un visage féminin le condamnent irrémédiablement. Une femme n'est acceptable que jeune. Les rides féminines inspirent la répulsion et provoquent une réprobation totale. [...] Observez le visage des hommes au pouvoir politique, économique et culturel [...]. Et imaginez que ce visage est celui d'une femme. Oui, ces paupières lourdes, ces mentons multiples et empâtés, ces couperoses congestionnées, ces bajoues tremblotantes. Si c'étaient ceux

d'une femme ? Seraient-ils supportables à l'œil ? [...]. Eux ont le droit de vieillir, pas nous !

Voire, les signes du vieillissement masculin non seulement sont occultés, mais ils seraient même jugés positivement. Au sujet de la canitie entre autres, qui touche les deux sexes, le double standard est évident :

> In a description of male and female ideals in advertising, the ideal woman's hair is 'not gray', while that of the ideal man is 'any color, even gray' [...]. (Gerike:1990:40)
> [G]ray hair for a white, middle-class, heterosexual man may cause him to be viewed positively [...] as 'distinguished'. (Calasanti et Slevin :2001:193)

Au regard de la sexualité, Adrienne Rich (1980:180) note qu'une des lois du patriarcat est de dénier aux femmes le droit à l'expression de leurs désirs, particulièrement lors de la maturité :

> Les divisions du travail et les répartitions du pouvoir dans le patriarcat réclament une Mère qui non seulement souffre mais encore soit dépourvue de sexualité. La Vierge Marie, virgo intacta, parfaitement chaste. Les femmes sont autorisées à être 'sexuelles' uniquement à un moment donné de leur vie, et la sensualité de l'âge mûr (et à n'en pas douter, la sensualité des femmes vieillissantes) a été jugée grotesque, dangereuse et déplacée.

Comparant la vieillesse féminine à la vieillesse masculine, Phyllis Chesler 1975) fait ressortir que plus les femmes vieillissent, « moins elles disposent d'alternatives sexuelles [...] Elles n'ont jamais eu directement accès au pouvoir politique et économique – à quelque âge que ce fût. Plus une femme vieillit, plus elle est 'perdue' » (p. 253).

Pour les hommes, au contraire,

> [les] possibilités de choix s'élargissent [...] en fonction de l'augmentation des richesses, de la sagesse et du pouvoir qui sont l'apanage de la vieillesse masculine. Dans la culture patriarcale, le pouvoir mâle, qui repose sur l'oppression de certains hommes et des femmes, est détenu par les hommes les plus âgés. (p. 254)

4.1.2 Textes hétéropolitiques

Dans cette section, nous procédons à l'examen de textes hétéropolitiques dont la caractéristique est de réformer, voire de bouleverser certains paramètres de la société andro-acmècratique. Pour ce faire, nous avons choisi quatre auteurs masculins dont les écrits, tout en constituant des productions liées à des époques

différentes, symbolisent des modèles eutopiques : d'une part, prenant appui respectivement sur le modèle de référence du 17e siècle, le roman utopique de Bacon (*La Nouvelle Atlantide*) ; d'autre part, livrant une lecture critique de la société du 20e siècle, ceux de Bloch (*La fourmilière*), de Matheson (*Le test*), de Nolan et Johnson (*Quand ton cristal mourra* ; *Retour à l'âge de cristal*).

4.1.2.1 Présentation

I) FRANCIS BACON

L'organisation patriarcale est on ne peut plus évidente dans *La Nouvelle Atlantide* : le pouvoir en place est un État providence sous l'autorité de Pères de la Maison de Salomon, lesquels sont tous recrutés parmi des hommes d'âge moyen. Dans cette société, l'absence quasi totale des femmes se traduit par la description de personnages masculins : « rois », « maîtres », « confrérie ». Un des rares passages où elles manifestent leur présence raconte la Fête de la Famille, coutume qui consacre officiellement le pouvoir androgérontocratique au sein de la famille. Voyons comment se déroule cette fête publique qui symbolise parfaitement la situation des femmes dans la perspective androcratique :

> elle est accordée à tout homme qui vit assez longtemps pour compter, issus de sa chair, trente descendants vivants, âgés de plus de trois ans. [...] Deux jours avant cette fête, le Père de Famille que l'on appelle le Tirsan réunit trois amis de son choix. Le Gouverneur de la ville ou de l'endroit où la fête est célébrée se rend également auprès de lui. Et tous les membres de la famille, hommes et femmes, sont convoqués. [...] S'il est une mère de la chair de laquelle soit issue toute la lignée, on installe à la droite du siège du Tirsan, derrière un écran, une loge surélevée, desservie par une porte dérobée [...] ; c'est là qu'elle se tient assise, <u>invisible</u>. (NA:107-109 ; je souligne)

Au sein de cette confrérie, les femmes sont confinées dans la sphère privée et n'ont pas accès au savoir de l'Académie, où elles n'agissent qu'à titre de domestiques.

La structure familiale reflète la rigidité de l'organisation patriarcale : fondée sur le rejet de la polygamie, l'institution du mariage est assujettie à l'autorité paternelle. Elle est conçue comme « remède à l'immorale concupiscence »

(p. 113), laquelle est attribuée à la femme. Au sein de la famille baconienne, patrilinéaire et patrilocale, les rapports intergénérationnels sont sous l'autorité absolue du père, lequel doit approuver le choix des enfants en matière d'union conjugale[130]. Ils sont de plus marqués par la hiérarchie du sexe et de l'âge, comme le décrit bien la fête familiale. Lorsque le Tirsan fait son entrée, sa descendance l'entoure selon les règles suivantes : les hommes marchent devant lui et les femmes à sa suite (p. 209). Lorsque le patriarche appelle ses enfants, il le fait dans un ordre qui respecte celui de l'âge. Enfin, c'est parmi sa descendance mâle qu'il choisit l'enfant adulte qui vivra avec lui dans sa maison[131].

Dans cette société, où l'espérance de vie (celle des hommes) semble élevée[132], les hommes âgés bénéficient de soins particuliers (bains et baumes). Quant à ceux qui présentent une descendance nombreuse, ils se voient attribuer une pension par l'État, ainsi que de nombreux privilèges et exemptions.

Or, contrairement à cette image baconienne d'une société eutopique pour les hommes âgés, voici maintenant quatre textes qui, tout en ayant une approche différente pour résoudre le problème de la surpopulation au 20e siècle, ont ceci en commun : tous posent le problème de la lutte de pouvoir entre la génération des vieux et celle des personnes matures et, au départ, développent des moyens pour la résoudre au profit des dernières : élimination pure et simple des citoyens âgés, suppression de la vieillesse par la réduction de l'espérance de vie. À noter, par ailleurs, que la plupart des récits qui abordent l'euthanasie comme solution à des problèmes de surpopulation[133] se limitent au premier volet discursif de la démarche hétéropolitique, c'est-à-dire à la description de formes d'ostracisme à l'égard de la vieillesse[134] : c'est le cas de la nouvelle de Richard Matheson, *Le test* (1954).

II) RICHARD MATHESON

En 2003, afin de contrer la surpopulation, la société élimine les vieillards sur demande de leurs enfants ou s'ils échouent à passer un test. Toutes les personnes âgées de plus de 65 ans doivent, aux cinq ans, passer un test visant à évaluer leurs performances tant physiques que psychologiques. À la veille de se présenter pour la troisième fois, Tom Parker est aidé par son fils Leslie, qui le prépare patiemment à l'examen. En vain, car le vieillard rate toutes les questions. Se doutant que son père a peu de chances de réussir le test, Leslie éprouve des sentiments contradictoires : désespoir de le perdre mais aussi crainte qu'il ne réussisse malgré tout le test et ne vive cinq nouvelles années avec eux. Mais le vieux Tom, au lieu de se présenter et d'échouer le test, se suicide sans que son fils ne tente de l'en empêcher. Et c'est ainsi que la vie peut continuer son cours habituel :

> Personne ne parlait de la mort. L'administration convoquait par lettre. On faisait passer les tests et ceux qui avaient échoué, étaient convoqués à nouveau, pour la piqûre. [...] Le problème de la surpopulation était résolu. Tout se faisait d'une façon officielle, impersonnelle, sans pleurs ni éclats. (p. 12)

III) WILLIAM NOLAN ET GEORGE JOHNSON

Le diptyque de Nolan *Quant ton cristal mourra*[135] et *Retour à l'âge de cristal* s'ouvre sur une explosion démographique due autant à l'absence d'une politique de contrôle des naissances qu'à l'augmentation de l'espérance de vie. On a affaire à une société où l'espérance de vie est de 70 ans et où sévit le culte de la jeunesse. Une guerre entre jeunes et vieux conduit d'abord à l'instauration d'une société eutopique pour les jeunes adultes, qui réussissent à s'affranchir de l'autorité de la vieille génération ; constituant le principe de base, le rejet de la vieillesse en général commande donc l'extermination de tous les citoyens âgés.

L'application de cette solution permet d'endiguer les dangers imminents de surpopulation. Mais en quelques années, faute d'un contrôle des naissances, la société connaît une augmentation effrénée du groupe des jeunes âgés de moins

de 21 ans : en l'an 2000, ceux-ci représentent plus de 80 % de la population du globe. En 2016, le monde entier est jeune et la population ne cesse de s'accroître. Aussi a-t-il été nécessaire de mettre en place un plan pour atténuer cette expansion : la réduction « artificielle » de l'espérance de vie par un décret qui stipule que tout individu âgé de 21 ans doit accepter publiquement de mourir.

Cette longévité réduite impose donc une redéfinition du parcours des âges, selon une structure tripartite qui, cependant, exclut la phase de la vieillesse. Dès sa naissance, chaque personne se voit implanter au creux de la paume un cristal radioactif (« la fleur de temps ») qui correspond aux phases suivantes : jaune pour l'enfance (0-6 ans), bleu pour l'adolescence (7-13 ans) et rouge pour la maturité 14-21 ans). Vingt-quatre heures avant d'atteindre l'âge de 21 ans, le cristal clignote du rouge au noir pour, enfin, virer définitivement au noir : c'est l'heure du suicide obligatoire. Ceux qui refusent d'y consentir en fuyant sont pourchassés et tués par des limiers entraînés spécialement pour exécuter cette mission.

IV) ROBERT BLOCH

La fourmilière de Bloch présente un monde où la proportion des personnes âgées est importante. L'élimination de la pauvreté généralisée, des guerres et des maladies contagieuses, la diminution des horaires de travail et le droit à la retraite à l'âge de 50 ans, autant de mesures positives qui ont contribué à assurer une espérance de vie dépassant 90 ans. En apparence, une société eutopique stable, dirigée par des hommes vieillissants. Mais en l'absence d'une politique de contrôle des naissances, la population ne cesse de s'accroître et atteint, mondialement, 6 milliards de personnes. Afin de pallier les déficiences d'une économie qui assure de moins en moins un partage suffisant de la nourriture et de l'espace vital, les Naturalistes appliquent une mesure visant à réduire de plus de la moitié l'espérance de vie.

En effet, les femmes enceintes sont obligées de recevoir un vaccin qui empêche les enfants de grandir, ce qui conduit à la création d'une nouvelle espèce humaine dont la taille ne dépasse pas 90 cm. Ces « minus », à taille réduite, aux membres délicats et à la tête démesurée, sont vieux à 30 ans, leur espérance de vie étant réduite à 40 ans. Surgit donc un double conflit : celui des grands, devenus les Monstres, contre les nains ; celui des Minus, adultes dès 18 ans, contre les vieux au pouvoir. En moins de deux générations de minus, comme ceux-ci sont impatients de prendre le pouvoir, les sexagénaires du régime des Monstres sont de plus en plus minoritaires dans les instances de pouvoir. Une lutte est engagée par de vieux rebelles dirigés par Harry, héros principal ayant appris qu'il est le père d'un minus devenu médecin.

4.1.2.2 Discussion

L'analyse des discours utopiques montre d'abord, au plan de la variable sexe, une ressemblance notable entre toutes les sociétés proposées, quelle que soit leur époque. Par ailleurs, sur la question de l'âge, on remarque un écart important entre deux groupes de textes : le premier, représenté par Bacon ; le deuxième, illustré par les trois autres auteurs.

Au sein de la société baconienne (I), où la communauté de scientifiques est exclusivement mâle, très peu de femmes sont décrites. Non seulement, notent Le Doeuff et Llesera (1995:59[136]), croise-t-on des Pères Fondateurs à tous les détours du récit, mais la Maison de Salomon ne compte de femmes que parmi les domestiques. À l'intérieur de cette société sexuellement austère et dont la structure familiale est intensément patriarcale (Baruch:1979a:33; 1984c:212), les rapports très hiérarchisés entre les sexes maintiennent les femmes dans un statut inférieur (Sargent:1973:304; 1981:89). Étant dissimulées derrière l'écran de l'androtropie, elles sont, comme le suggère le passage se référant à la Fête du Tirsan, pratiquement éclipsées. Pour Cohen-Safir (2000:46), en reprenant à son compte la non-éducation des femmes, la société baconienne s'oriente pour

celles-ci vers un cauchemar. À l'instar de Cohen-Safir (p. 48), Borgese (1963:128) dénonce l'élitisme d'une société où s'opposent savants et domestiques, ce qui ne peut que renforcer la domination sur les femmes. Selon Le Doeuff et Llesera (p. 61), il s'agit d'une utopie masculiniste dans tous les sens du terme, soutenue par un machisme évident.

Au regard de la variable de l'âge, il existe une propension chez Bacon au respect de la vieillesse masculine. L'utopie baconienne présente une société androcratique mixte : acmècratique en ce qui concerne la sphère publique, gérontocratique au sein de la famille. Dans un contexte où la hiérarchie est très présente, celle des âges ne peut être que bénéfique pour l'homme âgé ; cependant, aucune amélioration du statut de la femme âgée n'est prévue.

Si l'on passe, maintenant, au second groupe de textes, il faut rappeler que, de la fin du 19e jusque vers les années 1950, où prolifèrent les histoires de science-fiction, nous avons déjà souligné que la place des femmes s'inscrit dans un cadre très conformiste, allant de l'invisibilité au simple statut de faire-valoir. Aussi, il faut prévoir que les rôles attribués aux femmes par les auteurs masculins seront très secondaires. Selon la synthèse qu'en fait Ursula Le Guin (1975b:238), les femmes sont souvent caricaturées comme des poupées, de loyales petites épouses ou les maîtresses des héros confirmés. L'octroi de tels rôles, explique Joanna Russ (1972:83), repose sur la croyance en une passivité due à leur faiblesse physique. Si, parfois, les femmes sont actives ou ambitieuses, elles s'apparentent au diable. En général, elles constituent surtout l'enjeu de luttes et de rivalités entre mâles. Enfin, elles sont toutes très belles et, la plupart du temps, jeunes. C'est exactement ce que traduisent les textes contemporains présentés, spécialement le diptyque de Nolan.

Ces trois sociétés relèvent d'abord de la variante andro-acmècratique[137], c'est-à-dire qu'elles sont dirigées (selon leur échelle de vie respective) par des hommes dans la force de l'âge. Or, ceux-ci présentent, chez Nolan et Johnson (**III**), tous les signes de la virilité traditionnelle. Appartenir à l'élite, pour un homme, c'est devenir un tueur, c'est-à-dire un agent du Profond Sommeil (p. 157). Le rôle du limier requiert force, impassibilité, sévérité, dureté. Bref, c'est « un ennemi à craindre tout autant qu'à respecter » (p. 169).

Chez Matheson (**II**), le modèle traditionnel est maintenu par l'identification du père à l'autorité. Par contre, l'auteur prête au fils des traits de caractère qui adoucissent ce modèle traditionnel. Pour sa part, Bloch (**IV**) décrit des personnages masculins qui correspondent surtout à des aventuriers solitaires.

Quant aux femmes, elles évoluent en général dans un contexte très conservateur. Chez Matheson, où la division entre les sphères publique et privée est claire, l'épouse de Leslie est maintenue au foyer. Dans la deuxième société (celle de Nolan), outre le fait qu'elles mettent au monde des enfants, les femmes peuvent travailler soit dans le milieu de la mode, soit comme danseuses dans les maisons de verre ; elles peuvent aussi cultiver des roses et collectionner des pierres précieuses. Au plan physique, elles sont toutes très jolies, même les femmes chefs de bandes. La conception duelle de la femme s'affirme aussi clairement : face à Jessica, représentant la mère, la putain Lucrèce, agressive, coriace, pervertie jusqu'à la moelle, qui dépasse en cruauté la plupart des autres Routards (p. 53).

Dans la société de Bloch, tout en étant moins présentes, les femmes échappent toutefois à la caricature : parmi les rares femmes qui interviennent, l'on retrouve d'abord les procréatrices qui assurent le plan des Naturalistes en acceptant, au cours de leur grossesse, les injections qui réduisent la taille des bébés. Nonobstant la description des personnages masculins portant surtout sur

leurs capacités intellectuelles, est mise en relief la révolte de certaines femmes contre ce plan, révolte avortée puisqu'elle n'a pas été endossée par les hommes : « Les femmes révoltées ne furent ni droguées, ni abattues, ni mises en quarantaine : on se contenta de les stériliser. Il en serait peut-être sorti quelque chose si les hommes les avaient suivies ; mais les hommes, en général, se montrèrent réalistes » (p. 178).

Bloch met aussi en scène un personnage féminin influent, Minnie Schultz, qui, dans une perspective d'adaptation à la situation, considère que les femmes qui adhéreront à un plan susceptible d'allouer plus de place et moins de nourriture seront en quelque sorte des pionnières, puisqu'elles auront le courage de vivre dans un monde entièrement nouveau : « recevoir ces piqûres, avoir un bébé de cette façon...c'est aussi être un pionnier. Aider à la venue de monde de gens différents. Et si c'est pas être un pionnier, c'en n'est pas loin » (p. 163).

Au regard de la variable de l'âge, la nouvelle de Matheson ne fait qu'amorcer une réflexion critique sur les choix âgistes qui tentent de légitimer l'euthanasie des personnes âgées. Leslie sait que cette loi a été ratifiée avec la connivence tacite de tous les individus : « les gens voulaient rester entre eux, et vivre leur vie propre » (p. 15). Cette société n'évolue pas vers une société mésocratique, comme c'est le cas dans les deux autres que nous rediscuterons plus loin.

4.2 La variante andro-gérontocratique

La variante gérontocratique de la société androcratique s'appuie à la fois sur le pouvoir politique des hommes âgés, ainsi que sur des privilèges exclusifs à la vieillesse masculine. Le corpus présenté ici propose donc une société au sein de laquelle le pouvoir est conféré, de façon occulte ou non, aux hommes âgés. Par ailleurs, en écho aux modèles relevant de la variante acmècratique, en

principe les sociétés relevant de cette variante auront encore tendance à occulter la présence des femmes en général ; quant aux femmes âgées, ou bien elles seront invisibles, ou, si elles sont mises en scène, leur statut et leurs rôles seront subordonnés à ceux des hommes et inférieurs à ceux des femmes plus jeunes. Nous abordons au préalable l'examen de quatre thématiques particulières qui confortent spécialement le pouvoir gérontocratique : la ménopause et sa contrepartie masculine, l'andropause ; la mort, l'immortalité et la régénérescence ; la sexualité et la gérontophilie.

4.2.1 Textes non hétéropolitiques

Thème sur lequel ont discouru de nombreux auteurs masculins, la ménopause a fait l'objet de la réflexion des littérateurs comme des hommes de science. À cet égard, nous présentons d'abord les textes des auteurs suivants : Denis Diderot, Gardanne[138] et Hélène Deutsch ; nous complétons leur analyse théorique par trois romans. Ensuite, nous examinons le thème de l'andropause à partir de la réflexion faite par Yvon Dallaire et nous montrons, à partir de deux romans masculins, les contradictions qu'elle recèle. Quant à la troisième thématique, la mort, l'immortalité et la régénérescence, elle sera surtout illustrée par des romans. Enfin, la sexualité et la gérontophilie font l'objet d'une discussion plus étayée, à cause de la parution de données récentes à ce sujet.

4.2.1.1 Présentation

La ménopause a souvent été associée à l'hystérie, notion développée la première fois par Hippocrate. Celui-ci considérait l'utérus comme une créature mystérieuse et rebelle, habitant le corps de la femme et la torturant si elle ne satisfaisait pas à ses exigences.

❑ LA MÉNOPAUSE

5. DENIS DIDEROT

D'après Diderot, l'utérus constitue l'essence de la femme et, à toutes fins pratiques, il prend possession du corps féminin. Tout le reste s'en déduit, fait remarquer Badinter (1989:34-36), dans la mesure où tout ce qui précède et suit la période de reproduction est vide et laissé à l'abandon. Petite fille, son éducation est négligée, vieille, nul ne s'intéresse plus à elle. Et comme elle se décompose plus vite que l'homme, « tout s'affaisse, tout s'aplatit, tout pend » au cours de son vieillissement. Enfin, la femme n'étant destinée qu'au plaisir de l'homme, lorsqu'elle atteint la ménopause, tout est perdu pour elle. Aussi Diderot est-il persuadé que la femme ménopausée, « négligée de son époux », « délaissée de ses enfants », est « nulle dans la société » : la dévotion est donc son unique et dernière ressource (1994:954)[139].

Même choisi et assumé, le célibat féminin a toujours été sujet à caution. Une femme qui refuse les structures du mariage et de la famille ne peut se sentir que désemparée et solitaire. Que dire maintenant du sort qui attend la femme cinquantenaire ? Si l'on en croit Diderot, c'est l'exil de la stérilité affective et sexuelle. Reposant sur l'éternelle dualité production-reproduction, cette dualité quasi naturelle entre la fin de la séduction féminine à la mi-vie et une séduction masculine toujours reconnue est une des lois du système patriarcal. Deux romans, l'un, rédigé par Simone de Beauvoir, l'autre, par Benoîte Groult, illustrent bien ce mythe d'une nature féminine du vieillissement.

5.a Simone de Beauvoir

Notons d'abord que, dans le *Deuxième sexe*, Beauvoir soulignait les effets positifs de la ménopause :

> [L]a femme se trouve délivrée des servitudes de la femelle ; elle n'est pas comparable à un eunuque car sa vitalité est intacte ; cependant elle n'est plus la proie des puissances qui la débordent : elle coïncide avec elle-même. On a dit parfois que les femmes âgées constituaient un 'troisième sexe' ; et en effet elles ne sont pas des mâles mais ne sont plus des femelles ; et souvent cette autonomie physiologique se traduit par une santé, un équilibre, une vigueur qu'elles ne possédaient pas auparavant. (I:49)[140]

Par ailleurs, Beauvoir démontre que la femme, quel que soit son âge, « ne réussit [pas] à être à la fois efficace et indépendante » (II:305). Cette libération de la femme ménopausée ne peut donc se refléter dans le domaine social, comme le prouve l'extrait suivant :

> Déchargée de ses devoirs, elle découvre enfin sa liberté. Malheureusement dans l'histoire de chaque femme se répète le fait que nous avons constaté au cours de l'histoire de la femme : elle découvre cette liberté au moment où elle ne trouve plus rien à en faire. Cette répétition n'a rien d'un hasard : la société patriarcale a donné à toutes les fonctions féminines la figure d'une servitude; la femme n'échappe à l'esclavage que dans les moments où elle perd toute efficacité. Vers cinquante ans, elle est en pleine possession de ses forces, elle se sent riche d'expériences; c'est vers cet âge que l'homme accède aux plus hautes situations, aux postes les plus importants : quant à elle, la voilà mise à la retraite. On ne lui a appris qu'à se dévouer et personne ne réclame plus son dévouement. Inutile, injustifiée, elle contemple ces longues années sans promesses qui lui restent à vivre et elle murmure :' Personne n'a besoin de moi !'. (II:289)

C'est pourquoi, si l'évocation du vieillissement féminin dans ses romans est, nous l'avons vu, synonyme d'abandon et de tristesse, la femme ménopausée ne peut, dans une société androcratique qui associe la ménopause à un « troisième sexe », échapper à ce modèle[141]. Dans *Les belles images*, Dominique, figure exemplaire d'une femme qui vieillit en beauté, est pourtant abandonnée par son amant Gilbert. À 56 ans, il épouse une jeune femme de 20 ans. Femme d'affaires indépendante, Dominique n'en sombre pas moins dans le désespoir : « à cinquante et un ans on ne refait pas sa vie. [...] Socialement une femme n'est rien sans un homme. [...] Même avec un nom une femme sans homme, c'est une demi-ratée, une espèce d'épave » (1966:53 et 149).

Comme, d'une part, elle veut éviter d'être ravalée au rang de femme facile par de nouvelles liaisons sans lendemain et comme, d'autre part, elle sait ne pas pouvoir

trouver aisément un mari à son âge, elle décide de reprendre la vie commune avec son ex-mari.

À l'instar de Dominique, Iris, un des personnages de Benoîte Groult dans *La part des choses* (1972), souligne que l'arrivée de la cinquantaine annonce la solitude du rejet.

5.b Benoîte Groult

Dans ce premier roman, Benoîte Groult dépeint en effet une héroïne qui, au moment de la ménopause, bascule dans la paranoïa. En évoquant le passage d'une femme encore belle à une vieille femme « que les regards effleurent sans jamais s'allumer » (p. 72), Groult montre ce qu'il advient d'Iris, qui organise un voyage autour du monde dans le but d'oublier les avatars du vieillissement : « Amollie par les démaquillants, démunie de ses faux cils, bijoux et accessoires magiques, Iris avec sa chevelure de gitane ressemblait à une sorcière sur le déclin qui aurait perdu ses secrets » (p. 72).

Fixée sur son apparence, Iris, refuse d'être rassurée par Alex, son époux, qui continue pourtant à l'aimer telle qu'elle est, « désarmée, cabossée, rudoyée par la vie ». Mais Iris ne ressent que « honte et terreur à l'idée de ce qu'elle allait devenir », sachant ce que représente une femme ménopausée dans une culture patriarcale :

> En dehors de leur brève période de papillon, le monde n'était pas fait pour les femmes, et par une cruelle inversion du cycle habituel, elles commençaient papillons pour se retrouver soudain métamorphosées en chenilles et privées de ces ailes et de cette beauté, si précieuses. (p. 177)

Iris adopte jusqu'au bout le modèle stéréotypé de la femme vieillissante en coopérant en quelque sorte à sa rupture avec Alex, qui retrouve l'amour avec la jeune Betty, de 26 ans sa cadette.

6. GARDANNE

Dans son *Avis aux femmes qui entrent dans l'âge critique* écrit en 1816, Gardanne, l'inventeur du mot « ménopause »[142], décrit comme suit les méfaits de cette période :

> les traits du visage s'affaissent, les mouvements vitaux tombent dans la langueur [,..] la peau perd son coloris, sa douceur, sa souplesse, elle se ride et acquiert une teinte sombre. Les cheveux quoique se conservant plus longtemps que ceux de l'homme, paraissent également perdre de leur épaisseur et de leur couleur primitives ; la voix éprouve une altération plus ou moins marquée, les mamelles se flétrissent, enfin le corps entier tombe dans le dépérissement.
> [C]es transformations physiques s'accompagnent d'une évolution intellectuelle, morale et caractérielle analogue. En fait la femme se rapproche un peu de l'homme, en un mot c'est une virago[143].

Cependant, cette transformation de la femme ménopausée a, d'après Gardanne, sa contrepartie positive. En effet, comme les modifications physiques s'inscrivent dans un processus d'évolution « intellectuelle, morale et caractérielle », la femme est enfin affranchie de toute coquetterie ; elle peut alors devenir un esprit doux et intelligent, que les hommes apprécient sans le craindre. Voire, elle peut parvenir à l'honneur suprême : ressembler à l'homme. Cette idée rejoint la conception de certaines sociétés primitives : les femmes ménopausées, enfin libérées du flux menstruel, deviennent des êtres asexués qui peuvent bénéficier de certains privilèges masculins[144].

7. HÉLÈNE DEUTSCH

Désignée par sa fonction reproductrice, la femme, pour Hélène Deutsch, trouve toute sa gratification dans la maternité. À la disposition de l'homme pour la reproduction de l'espèce, elle est totalement subordonnée à sa « nature ». La ménopause correspond donc à « l'âge critique », à une crise vécue sous le signe d'une humiliation narcissique qu'il est difficile de surmonter. C'est maintenant que la femme a terminé son existence en tant que créatrice d'une vie nouvelle : elle a atteint sa fin naturelle, sa mort partielle[145], en tant que servante de l'espèce. Toute l'activité de la femme ménopausée consiste dès lors à lutter contre son déclin.

Pour Deutsch, cela est clair, la ménopause constitue un « désastre »[146]. Au plan physiologique, la femme perd tout ce qu'elle a acquis à la puberté : avec la disparition du service reproducteur, s'évanouissent sa beauté et, de ce fait, sa féminité. C'est alors, pour certaines, un « âge dangereux », caractérisé par toutes sortes de bizarreries dans la conduite : comme à l'époque de la puberté, elles font montre d'une activité quasi hypomaniaque ou bien elles régressent dans le passé : idées hypocondriaques, états dépressifs, dépersonnalisation, mélancolie morbide, le tout accentué par l'image de la proximité de la mort[147]. Bref, la réalité est devenue si pauvre en promesses que la résignation sans compensation est souvent la seule solution.

À l'instar de Freud, Deutsch fait remarquer qu'à l'encontre de son époux dont la puissance sexuelle est généralement faible à cet âge[148], la femme ménopausée montre un accroissement de l'excitation sexuelle. Souvent sujette à des psychoses ménopausiques, elle peut soit céder à une homosexualité antérieurement latente, soit cultiver des fantasmes de prostitution avec de jeunes garçons.

Si la femme âgée affiche des réactions psychologiques similaires à celles de l'homme, elles sont cependant essentiellement attribuables, d'après Deutsch, au phénomène biologique de la ménopause : « jugement diminué », « mélancolie morbide », « narcissisme accru», les qualificatifs abondent pour décrire le « désastre » de la ménopause.

Enfin, Deutsch n'envisage qu'une option positive pour les femmes âgées : la sublimation dans le rôle de « grand-mère ». Mais elle n'indique pas si cette solution est aussi la seule valable pour l'homme âgé[149].

Considérée comme une période « critique » ou de « folie climatérique », la ménopause a ainsi constitué un objet de recherche privilégié pour la médecine[150]. Mais, dans son étude documentée sur ce thème, Germaine Greer (1992:12-13) souligne que, jusqu'à récemment, l'abondante littérature sur ce sujet n'a pratiquement jamais été écrite par des femmes[151]. Et, si les livres sur la ménopause pullulent, présentant généralement une description minutieuse « d'une machine à procréer [...] maintenant hors d'usage » (24), il est par contre étonnant de constater le silence sur la question de l'andropause. Les hommes éprouvent-ils des symptômes apparentés à la ménopause, comme l'affirme Gail Sheehy (1979:278) ? Plus encore, l'andropause existe-t-elle ?

- **L'ANDROPAUSE : UN TABOU ?**

8. YVON DALLAIRE

Existe-t-il effectivement une ménopause mâle ? Évidemment non, clame le psychologue Yvon Dallaire (1998:8). C'est même un non-sens, soutient-il. Il n'existe aucun changement hormonal radical survenant à un moment précis de l'existence masculine, alors que chez les femmes « tout est une question d'intensité ». À la limite, Dallaire note une légère baisse de production de testostérone à partir de 50 ans, tout comme la présence, chez certains, de symptômes physiologiques et psychologiques analogues à la ménopause, telles les bouffées de chaleur et les modifications de l'humeur. Mais, conclut l'auteur, que les hommes soient rassurés : le vieillissement n'est heureusement pas égal chez l'homme et la femme. Car, contrairement à la femme ménopausée, « l'homme âgé conserve sa capacité reproductive jusque sur son lit de mort »[152]. Quant au fameux « démon du midi », il s'agit simplement d'un phénomène provoqué par l'anxiété de performance : il n'a donc rien à voir avec des désordres hormonaux. Bref, l'andropause n'est pas, loin de là, un phénomène de vieillissement chez l'homme. Il s'agirait tout au plus d'une période temporaire de difficultés mineures, d'autant plus que le taux de testostérone correspond, en

général, à 80 % de celui qu'il était à l'âge de 30 ans. La déclaration de Dallaire, aussi rassurante soit-elle sur le pouvoir reproducteur *ad infinitum* de l'homme, souligne néanmoins les possibilités d'une baisse de la capacité sexuelle[153]. Remarquons pour l'instant qu'il n'établit aucun lien entre les deux[154], à l'instar du héros de Bazin, un septuagénaire qui, désirant un enfant, était rassuré par les commentaires de son médecin concernant la capacité quasi infinie de reproduction de l'homme : « le sperme est fabriqué à mesure, il est toujours frais. Ce sont les ovules féminins, en place depuis la naissance, qui courent des risques – de trisomie, par exemple – s'ils ont trop attendu. Pas de problème » (p. 239)[155].

À l'encontre de Dallaire par contre, dès les années quarante, Margaret Mead (1979:168) avait déjà observé que les hommes, au milieu de la vie, étaient à la merci de crises apparentées à la ménopause. Rappelons que, pour Freud et Deutsch aussi, la ménopause a son pendant chez l'homme. D'après eux, l'homme vieillissant, beaucoup plus que la femme, est angoissé par le déclin de sa sexualité. Ce que corrobore Gaullier (1988:333), en affirmant que l'impuissance est pour l'homme un tabou et une angoisse. En fait d'ailleurs foi le récit de Raymond Gary. Quant au roman de Gilbert Cesbron, il concrétise à l'extrême l'expression de cette angoisse sexuelle.

8.a Raymond Gary

Dans son roman *Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable*, Romain Gary s'est attaqué à ce sujet tabou en décrivant les affres de l'impuissance : à l'âge de 59 ans, Jacques Rainier connaît en effet des défaillances du pénis. À la suite des aveux d'un ami angoissé par la baisse d'une virilité mythique axée sur les prouesses sexuelles de la jeunesse, la peur du déclin sexuel l'envahit et l'obsède. Amoureux de Laura, une jeune femme de 37 ans sa cadette, il est effrayé à l'idée de ne pouvoir maintenir un rythme sexuel comparable à celui des jeunes hommes. Même si Laura affirme l'aimer pour ses

tempes grisonnantes et pour son expérience de la vie, il tient à être constamment rassuré sur son « œuvre virile » ; lorsqu'une amie lui fait remarquer que « les hommes vieillissent toujours mal quand ils restent jeunes », il refuse de renoncer à son personnage d'homme fort et puissant. Il recourt donc à un palliatif pour sauver son honneur : des phantasmes où il est secondé dans la stimulation amoureuse par la présence d'un homme plus jeune, entre autres Ruiz. Après une tentative de suicide, Rainier part en voyage avec Laura et Ruiz, lequel devrait agir comme chauffeur... et comme palliatif réel. Mais un tel palliatif est farfelu, note Marcelle Bisson (1992): si un mâle faiblit, qu'un autre vienne à son secours. Au surplus, conclut-elle (p. 93), « tous ne peuvent se payer un Ruiz à domicile ! ». Il faut reconnaître que Raymond Gary a été l'un des premiers à dénoncer les difficultés, au cours du vieillissement, d'une sexualité masculine écartelée entre performance et impuissance. Par ailleurs, il faut voir aussi qu'il n'envisage pas d'adaptation de la sexualité à la réalité du vieillissement. Comme le souligne son héros à la fin du roman : « plutôt crever » que d'accepter une sexualité ... « moins élémentaire » (p. 244).

8.b Gilbert Cesbron

L'angoisse sexuelle prend une importance nouvelle ; pour les hommes, les stéréotypes se réfèrent au « démon de midi », illustré, outre le remariage avec une jeune femme, par « l'explosion désordonnée avant de ne plus pouvoir, la boulimie de connaître tout ce qu'on a raté ; la collection des assurances vieilles » (Gaullier:333). Plusieurs hommes ne considèrent plus leur sexe comme un organe de plaisir ; comme le fait remarquer Badinter (1992:204), il s'agit plutôt d'un outil dédié à la performance, comme une chose séparée de soi.

Le *Dom Juan en automne* de Gilbert Cesbron expose parfaitement ce phénomène. Laurent Deneuve, incapable d'oublier la négligence de sa mère à son égard, se demande ce que veut dire aimer. Comme tout bon « chasseur », il possède ce qu'il appelle sa « panoplie » : cuir blond, eau de toilette chaleureuse,

voiture de sport découverte qui est « sa complice et sa maquerelle » (p. 104). Son approche de séduction, souligne-t-il, est influencée par celle de Napoléon : « il faut les *bousculer*. Une chance sur deux, au moins, de l'emporter, à la condition d'aller jusqu'au bout sur-le-champ » (p. 100). Assiégeant continûment toutes les femmes « un cran au-dessous », belles ou laides, jeunes aussi bien qu'en « pleine maturité », il commente même dans son journal, tel un collectionneur, l'appréciation de ses conquêtes :

> Elle était prodigieusement mal habillée, coiffée, maquillée. Quant à son parfum, il venait des souks. Ses gestes, sa démarche, du cinéma muet. Mais jeune, très jeune – et cette grâce ensevelie qu'on peut toujours ressusciter. Il m'a fallu deux mois de patience, de persuasion, de tyrannie (d'amour croyait-elle), pour la rendre divine. Alors, bien sûr, je l'ai quittée. C'était Cendrillon qui m'intéressait, pas la princesse. (p. 113)
> Je l'appelais « mon Rubens ». Sa gaine, son soutien-gorge pressaient ses chairs comme l'eussent fait des mains. [...] Elle était en sa pleine maturité : la rose qui, demain, invisiblement s'affaissera ; le fruit dont le jardinier vous dit : 'Mangez-le aujourd'hui'. Une merveille condamnée ; elle seule paraissait ne pas s'en soucier, et cela la condamnait doublement. Je n'ai jamais connu une personne aussi réjouie et aussi pathétique. (p. 101)

À l'arrivée de la cinquantaine, Deneuve découvre trop tard que Valérie, mariée depuis 20 ans avec son ami Frédéric, est la seule femme dont l'amour fidèle aurait pu le sauver de ses fantômes : sa mère et son amante Véronique, qu'il a abandonnée et dont il a eu un fils. Avant qu'il ne meure d'un cancer, Valérie lui fait part du secret de Dom Juan : « sauver la face ! c'est sa hantise ; c'est aussi la maxime des impuissants » (p. 170).

❑ LA MORT, L'IMMORTALITÉ ET LA RÉGÉNÉRESCENCE

La **mort** est un thème étroitement rattaché à la vieillesse. Dans son essai, Simone de Beauvoir compare l'homme âgé à un survivant, à un mort en sursis (1979a:II:247). Comme elle le souligne par ailleurs, pour de nombreux poètes, tels Sigogne, Marot et D'Aubigné, beaucoup plus que l'homme, c'est la femme qui, lors de sa vieillesse, représente l'« image de la mort »[156].

9. GALIEN

Thème important au cours de l'histoire de l'humanité, **l'immortalité** s'exprime soit par la longévité, soit par la régénérescence. La gérocomie, mot d'abord employé par Galien et se référant à la partie de la médecine qui prescrit un régime aux vieillards, a établi l'hypothèse du rajeunissement des hommes par l'influence des jeunes filles, plus précisément par la chaleur ou le souffle. Cette tradition de l'influence rajeunissante de la femme a toutefois sa contrepartie négative dans la mesure où une partenaire âgée était jugée dangereuse[157], Jonathan Swift et Aldous Huxley, pour leur part, n'acceptent la longévité qu'à la condition qu'elle prolonge la jeunesse et non la vieillesse. Voyons d'abord comment Swift explore la deuxième hypothèse.

9.a Jonathan Swift

Dans *Voyage à Luggnagg*[158], texte fictif relevant de la péri-utopie, Swift montre les avatars funestes du scénario de l'allongement de la période de la vieillesse. Rencontré parmi les Luggnaggiens, un groupe d'immortels[159] (ou de « sturldbruggs ») affiche tous les signes de la décrépitude. Vers 30 ans, ils commencent à être mélancoliques et ils le deviennent de plus en plus jusqu'à 80 ans, âge à partir duquel ils sont déclarés comme morts civilement. Ils ont pour lot toutes les infirmités physiques et mentales des vieillards, de même qu'une infinité d'autres qui naissent par l'atroce perspective de ne jamais en finir. Voici la description qu'en fait Gulliver (1976:266) :

> Ils ne sont pas seulement entêtés, hargneux, cupides, susceptibles, vaniteux, bavards mais incapables de toute amitié et même de toute affection pour leurs descendants, qu'ils perdent de vue après la seconde génération. Ils ont deux passions dominantes : l'envie et des désirs rentrés. Ce qu'ils envient, ce sont les vices de la jeunesse ; ce qu'ils désirent, c'est la mort des vieillards.

Mais parmi ces immortels généralement haïs et méprisés, Swift note que les femmes sont encore plus horribles que les hommes. Aux difformités ordinaires de l'extrême vieillesse, elles joignent « une allure spectrale [impossible] à

décrire » (p. 268). Pour Swift, même si l'aspiration à une longue vie est le souhait universel de l'humanité, rares sont donc les hommes qui avoueraient privilégier un tel désir d'immortalité. En effet, « [l]e problème n'est pas d'organiser une vie toujours en son printemps, toujours comblée de bonheur et de santé, mais de supporter une existence perpétuellement en butte aux misères de la vieillesse » (p. 264-265).

9.b Aldous Huxley

Dans *Jouvence* (1939), roman axé sur l'idée de conserver la jeunesse (masculine), Aldous Huxley examine les possibilités des techniques de réjuvénation auprès d'un homme âgé. Malgré les attentions de Virginie-« Bébé », sa « fille-maîtresse », son « enfant-concubine » âgée de 22 ans, Jo Stoyte-« Oncle Jo », riche sexagénaire, est terrifié par le vieillissement. Les soins que lui dispense le docteur Obispo visent à retarder la sénilité qui est décrite ainsi :

> Vous voilà [...] n'ayant pas dépassé l'âge moyen, mais déjà chauve, déjà presbyte et à court de souffle ; déjà plus ou moins édenté ; incapable d'effort physique prolongé ; chroniquement constipé [...] ; votre mémoire déjà moins bonne qu'elle ne l'était ; votre digestion capricieuse ; votre force virile en déclin, - si tant est qu'elle n'ait pas déjà disparu pour tout de bon. (1939:67)

Le dernier commentaire de Jo Stoyte résume à lui seul ce qu'il attend principalement de la thérapie de rajeunissement. Afin de garder auprès de lui Virginie, laquelle ne peut s'empêcher de le tromper avec des hommes plus jeunes, il se soumet à un traitement à la testérone visant à restaurer sa puissance sexuelle. Enfin, en accord avec Swift, Huxley considère que les femmes âgées sont de loin plus répugnantes que les hommes âgés : ce sont de « vieilles toupies carabinées », dont les « mamelles pendantes et flétries » provoquent le dégoût horrifié de Virginia[160]. En plus d'être âgistes, ces deux histoires attestent donc d'un double standard notoire.

10. GERMAINE GREER ET SIMONE DE BEAUVOIR

Comme le fait remarquer Germaine Greer (1995:180), à partir du moment où, en 1889, le professeur Brown-Sequart s'injecte, à l'âge de 72 ans, des extraits de testicules animaux, la thérapie de rajeunissement, conduite par et pour des hommes, a d'abord porté essentiellement sur la revitalisation de la virilité[161]. Au début du 20e siècle, les femmes sont peu représentées dans la clientèle des médecins de la jeunesse, lesquels considéraient généralement que, tandis que les hommes mûrs souhaitent garder leur potentiel sexuel, les femmes ne souhaitent conserver que leur pouvoir de séduction : « les hommes [voudraient] jouir, les femmes séduire » (Greer:97 et 181). C'est d'ailleurs ce que souligne Simone de Beauvoir dans *La Vieillesse* (1979a:II:68-69) :

> Ce sont surtout les hommes qui, pour garder leur capacité d'érection, recourent aux 'électuaires', aux 'dragées d'Hercule', aux traitements hormonaux. Aujourd'hui des femmes suivent des traitements pour retarder la ménopause. Mais quand celle-ci s'est produite, si elles gardent le souci de rester jeunes, elles n'ont pas celui de conserver une 'vigueur sexuelle'. [...] Biologiquement, les hommes sont les plus désavantagés ; socialement, leur condition d'objet érotique défavorise les femmes.

Mais le jugement de Simone de Beauvoir n'est-il pas un peu sommaire ? Les femmes vieillissantes ont-elles réellement l'opportunité d'exprimer leurs désirs sexuels ? C'est à cette question que Gertrude Atherton tente de répondre, dans une nouvelle écrite à l'époque des travaux de Voronoff : *Black Oxen* (1923).

10.a Gertrude Atherton

Ce texte présente l'histoire de Mary, une femme de 58 ans qui, grâce aux techniques de réjuvénation, retrouve l'apparence de ses 30 ans. Devenue amoureuse d'une jeune écrivain de 34 ans, elle découvre alors l'intolérance de la société, manifestée par des ressentiments exprimés à la fois par les femmes de sa génération et par les femmes plus jeunes, ces dernières se retrouvant en compétition avec elle sur le marché matrimonial. Or, Mary remarque que les techniques de réjuvénation ont des significations opposées pour les deux sexes.

Demeurant stériles malgré ces techniques, les femmes ménopausées ne peuvent prétendre à une sexualité qui est d'abord vouée à la reproduction. Et c'est précisément là, pense-t-elle, que réside l'avantage des hommes : les normes culturelles autorisent les hommes âgés à épouser des femmes jeunes, alors qu'elles refusent aux femmes qui ont passé l'âge de procréer de bénéficier des avantages de la jeunesse : même si elles retrouvent l'apparence de la jeunesse, elles ne peuvent prétendre à une vie sexuelle et amoureuse avec un homme plus jeune. Cette conclusion nous mène à approfondir les thématiques de la sexualité et de la gérontophilie.

❑ LA SEXUALITÉ ET LA GÉRONTOPHILIE

Comme le fait remarquer S. de Beauvoir dans son essai sur la vieillesse, la sexualité des personnes âgées est un thème qui a constamment été décrié au cours de l'histoire. Dans le théâtre comique, souligne-t-elle (1979a:I:140), l'homme âgé est surtout ridiculisé pour sa lubricité et son impuissance. La femme âgée, pour sa part, est immonde lorsqu'elle prétend encore à l'amour.

Encore aujourd'hui, la société accepte difficilement la sexualité des personnes âgées ; hommes et femmes sont confrontés au modèle où le phallus symbolise le pouvoir mâle. Si la femme éprouve une anxiété à mesure qu'elle ne répond plus aux critères obligés de la séduction (beauté et jeunesse), - pour l'homme âgé, les appréhensions portent surtout sur la performance. Cette attitude négative à l'égard de la sexualité vieillissante est illustrée on ne peut plus clairement dans *L'amour au temps du choléra*, de Gabriel Marcia Márquez, qui met en scène deux vieux amants octogénaires qui se retrouvent après plusieurs années de séparation.

10.a Gabriel Marcia Márquez

Une des rares contributions au mythe de l'amour et, surtout, de la sexualité chez les personnes âgées, le roman de Márquez recèle paradoxalement des traits relevant de la misogérontie. Márquez présente en effet ses vénérables personnages comme dégoûtants au plan physique. Florentino et Fermina dégageraient une odeur horrible, évoquant celle des charniers : « Florentino [...] frissonna : ainsi qu'elle-même l'avait dit, elle avait en effet l'odeur aigre de la vieillesse. Toutefois [...] il se consola à l'idée qu'il exhalait sans doute une odeur identique [...]. C'était l'odeur des ferments humains » (p. 365).

Comme cette odeur gêne leur premier contact physique, Fermina se met à boire de l'anis, ce qui permet à Florentino de se risquer à explorer son corps, décrit comme suit : « le cou fané, le buste cuirassé de baleines métalliques, les hanches aux os rongés, les muscles de biche fatiguée [...] » (p. 368).

Quand elle se déshabille sous la lumière allumée, Florentino lui demande pourquoi elle préfère ne pas être regardée : « Parce que, répond-elle, cela ne va pas te plaire ». Alors il la regarde et la voit nue jusqu'à la taille, telle qu'il l'avait imaginée : « les épaules ridées, les seins flasques et les côtes enveloppées d'une peau aussi pâle et froide que celle d'une grenouille » (p. 369).

Quant à Fermina, qui sent lorsqu'elle le caresse « le vieux cœur infatigable qui battait avec la fougue, la hâte et le désordre d'un coeur adolescent » (p. 370), elle tient surtout à « le chercher », c'est-à-dire à essayer de trouver son pénis qui est « non armé ». Mais lors de la deuxième rencontre, il y a pénétration, geste que Fermina juge rapide et triste. Par la suite cependant, enfermés dans un bateau condamné à naviguer pour toujours sur le fleuve pestilentiel où flottent des cadavres, Florentino et Fermina vivent, d'après Márquez, un vrai bonheur : « Ils firent l'amour, sages et tranquilles, tels deux petits vieux flétris, et ce souvenir

devait rester dans leur mémoire comme le meilleur de ce fantastique voyage » (p. 376).

En créant une histoire où les personnes âgées doivent faire l'amour « comme des grands », c'est-à-dire en limitant leur sexualité à l'acte de conception, Márquez élimine toute tendresse et rend ses personnages pitoyables. Selon Greer (262-263), cette description de deux amants faisant héroïquement l'amour malgré d'énormes difficultés, comme deux cadavres galvanisés, est très âgiste. Elle repose sur l'idée qu'il faut transcender la vieillesse par l'imitation de la jeunesse, au lieu d'explorer d'autres moyens susceptibles d'établir des relations sexuelles adultes, particulièrement dans la perspective de la vieillesse[162].

11. JEFF DIAMOND

Déjà évoqué, il existe un motif d'ordre essentialiste[163] érigé sur la croyance que les hommes seraient « naturellement » attirés par les jeunes femmes, alors que la réciproque n'existerait pas. Comme le souligne Diane Keeton (1987:184) : « C'est un lieu commun de remarquer que les hommes, même quand ils ne désirent nullement avoir de progéniture, sont universellement attirés par les femmes jeunes et en état de mettre au monde des enfants ».

Cette idéologie, qui cautionne la gérontophilie au profit de l'homme, est soutenue par les psychologues évolutionnistes qui tentent de justifier le droit à une polygamie virtuelle reliée à l'âge, droit conféré par le pouvoir *ad infinitum* de reproduction[164]. Selon Jeff Diamond (1999:225), la fascination des hommes pour la beauté et la jeunesse serait inscrite dans leur tissu biologique. Loin de constituer un facteur de domination sur la femme, cet attrait vise à assurer la réussite reproductive. En cela, il est naturel, affirme Diamond, et il devrait être légitimé[165]. S'inspirant étroitement des travaux de David Buss[166] (1994:7-28), il ajoute : « aussi frustrant que cela puisse paraître à de nombreuses femmes, les désirs des hommes sont différents ». Selon la dialectique de l'argument circulaire,

Diamond justifie ce penchant naturel des hommes par son caractère universel : « Comme l'habileté des femmes à concevoir et enfanter décroît avec l'âge, la jeunesse est un indicatif infaillible de capacité reproductive. Dans la plupart des cultures à travers le monde, on accepte et on célèbre l'attrait qu'exerce la jeunesse sur les hommes » (p. 225)[167].

Par suite, le fait que les hommes accordent plus d'importance que les femmes à l'apparence physique et à la jeunesse de leur partenaire serait une donnée naturelle parce qu'universelle : exemple typique du discours masculiniste qui se prétend universel et objectif en s'appuyant sur des « lois naturelles » qui, parce qu'elles correspondent à un principe d'ordre, sont jugées bonnes en soi et, de ce fait, considérées comme une inclination à laquelle on ne peut échapper (Noël:1989:23). En riposte à la thèse de Buss, il faut mentionner la critique virulente de Nathalie Angier (2000), qui atténue grandement le caractère « naturel » de cette idéologie reprise par plusieurs psychoévolutionnistes :

> Les hommes donc placent la jeunesse et la beauté parmi les critères de choix essentiels de la partenaire, tandis que les femmes privilégient plutôt l'ambition et le succès financier. En Nouvelle-Zélande, en Chine, en France, au Bangladesh, partout, nous parlons le même jargon caractéristique de l'espèce. Les hommes veulent une femme jeune et jolie, les femmes un homme mûr et argenté. Quel est le critère préférentiel de l'homme qui veut que la femme mérite le temps qu'il lui consacre ? L'enquête vient là aussi à la rescousse : elle doit avoir l'air d'une Madone [...]. (p. 384)
> Reste que les enquêtes montrent que les femmes préfèrent les hommes qui gagnent bien leur vie. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Tout simplement que les hommes gagnent plus facilement leur vie et beaucoup mieux que les femmes, même aujourd'hui. Ce sont les hommes qui possèdent ou dirigent l'essentiel de ce qui en vaut la peine. Ils constituent moins de 50 % de la population mondiale, mais possèdent entre 88 et 95 % de la richesse mondiale – en devises, minerais, forêts, or, actions, champs de blé [...]. (p. 385)

Poursuivant son analyse des enquêtes que Buss a effectuées auprès des femmes, Angier met en question leur caractère objectif en présentant des motifs non avoués qui ont pu biaiser lesdites enquêtes :

> Il y a une autre raison qui incite les femmes intelligentes disposant d'une bonne qualification professionnelle à répondre aux enquêteurs qu'elles souhaitent un compagnon bénéficiant d'un statut socioéconomique au moins égal au leur et si possible supérieur. Elles sont assez futées pour savoir combien l'ego masculin est susceptible – est-ce génétique ? – et ne tiennent surtout pas à ce que l'humiliation et le ressentiment de celui qui gagne moins que sa femme viennent empoisonner l'atmosphère du couple [...]. Les

> femmes trouvent-elles une séduction naturelle aux hommes plus âgés ? L'âge procure-t-il un statut de mâle alpha ? Ou s'agirait-il de quelque chose de moins flatteur, comme le fait que l'homme âgé tire sa séduction non pas de son pouvoir mais de la perte d'une partie de ce pouvoir, étant moins présentable, moins désirable et du même coup susceptible de manifester plus de gratitude et de sollicitude, en donnant à la jeune fille le sentiment d'un rapport de forces mieux équilibré au sein du couple ? Petit calcul rapide : il est homme, je suis femme – un point pour lui. Il est vieux, je suis jeune – un point pour moi. Dans la même veine, la femme peut accorder peu de valeur à l'apparence physique d'un homme dans la mesure où elle recherche quelque chose de bien plus important : de l'espace pour respirer. *Et quelle femme peut respirer en présence d'un beau jeune homme dont l'ego*, s'il s'exprimait sous forme de vapeur, occuperait toute la partie aérienne de la biosphère ? Pas même, j'en ai peur, une belle jeune femme. (p. 387-8)

Mais encore. Au-delà des différences de tempérament qui opposeraient les deux sexes (*masculin/sec/bouillant* vs *féminin/humide/froid*)[168], il existerait une précocité « naturelle » propre au sexe féminin. « C'est vingt jours plus tôt que le mâle que l'embryon féminin prend vie dans le sein maternel », affirme Agrippa. Et cette nubilité physiologique[169] ne peut se compléter que par une maturité intellectuelle plus rapidement atteinte. Or, cette croyance qu'on attribue à des causes toutes naturelles se fonde plutôt sur l'idée du rôle social auquel la jeune fille est confinée, celui d'une certaine aisance dans la société[170]. Mais de façon paradoxale, selon les tenants de l'école freudienne[171], il semble que cette précocité de la jeune fille n'ait pas d'impact sur le développement de sa personnalité[172].

Simone de Beauvoir (1979a:II:109) fait remarquer qu'au sein d'une société patriarcale, la femme âgée est rarement reconnue comme désirable par son conjoint[173], qui lui préfère les femmes plus jeunes. Dans une entrevue avec Madeleine Gobeil (1973:42), Beauvoir reprend les propos qu'elle avait déjà livrés dans *La Vieillesse* à ce sujet :

> L'image masculine peut très bien s'accommoder d'une barbe blanche, de cheveux blancs, de rides, puisque, dans nos sociétés, l'homme n'est pas l'objet. La femme se voit assigner certaines qualités pour qu'on puisse dire qu'elle est belle, désirable. Il y a certaines conditions. Elle ne les retrouve pas. Peut-être qu'on peut ne pas se déplaire si on se prend pour une femme âgée, qui n'a pas de prétention à la sexualité, à la féminité. Mais ce n'est pas la même chose pour un homme qui peut penser qu'il est attirant, séducteur à 80 ans. À cet âge-là, Victor Hugo avait des histoires vénales, mais il y avait aussi des jeunes femmes qui tombaient amoureuses de lui [...]. Il est tout à fait exceptionnel de voir un

> homme jeune amoureux d'une femme de 80 ans comme dans le film 'Harold et Maude' [...].

Il faut donc penser que la sexualité au cours de la vieillesse n'est autorisée socialement que lorsque l'un des partenaires, en l'occurrence la femme, est jeune. Aussi, la gérontophilie ne peut-elle s'appliquer aux femmes, même si l'histoire de Colin Higgins est une des rares tentatives pour subvertir cette représentation[174].

11.a Colin Higgins

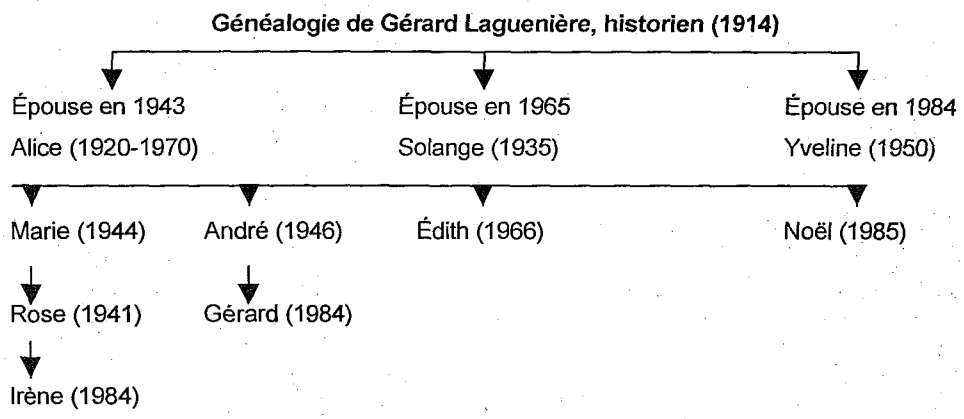
Dans le roman de Higgins, *Harold et Maude* (1971), les protagonistes ont respectivement 19 ans et 79 ans. Malgré leurs différences, les deux héros vont apprendre à se connaître et à s'aimer. Harold, qui souhaite épouser Maude, se bute à l'opposition de son entourage. Comment peut-on aimer la vieillesse, demande la mère d'Harold ? Une telle union, qui dépasse les limites acceptables d'un rapport mère-fils, est en effet jugée contre nature, comme l'enseigne avec sérieux le père Finnegan :

> avec l'union conjugale vont les devoirs conjugaux, et la procréation. De plus, je manquerais à mes devoirs si je ne vous disais pas que l'idée de [...] *rapports sexuels*... [...,] l'idée de votre jeune et ferme corps [...] *se pressant* contre les chairs flétries, les seins pendants, les fesses molles d'une vieille femme [...,] franchement et sincèrement, cette idée me donne envie de *vomir*. (1995:275-277)

La fin du roman montre que la gérontophilie au profit de la femme ne peut être que dysphorique : le jour même de ses quatre-vingts ans, Maude met fin à son existence en s'empoisonnant. Selon Noël (1989:132), ce suicide, qui suit de peu le moment où le couple a fait l'amour[175], est tout à fait gratuit. Tout en ayant une visée progressiste, ce roman répond aux critères obligés d'une culture qui refuse un paradigme de la transgression de l'âge, celui impliquant une femme avec un homme plus jeune[176]. Des textes masculinistes ont cependant thématisé la situation inverse de façon euphorique : c'est le cas du roman d'Hervé Bazin.

11.b Hervé Bazin

Publié alors que Bazin est âgé de 77 ans, ce roman illustre parfaitement que le démon de midi non seulement peut être résolu de façon positive, mais n'est qu'un prélude au démon de minuit. C'est avec fierté que, dans *Le démon de minuit*, Gérard Laguenière, historien, présente sa généalogie :



Comme l'indique le titre, il s'agit de l'histoire d'un septuagénaire, Gérard Laguenière, dont les relations avec les différentes femmes de sa vie ont ceci de particulier : la différence d'âge entre elles et lui ne cesse de s'accroître : Alice, dix ans ; Solange, vingt; Yveline, 36. Sans parler d'une liaison avec Béatrice, de 45 ans sa cadette : à près de 70 ans, Gérard, qui a déjà connu son démon de midi avec Solange, connaît maintenant son démon de minuit. Car il sait que, grâce à son statut social, il peut séduire les jeunes femmes. Se définissant comme un *adulte prolongé*, il admet qu'il est gérontophobe : peur de vieillir et, surtout, peur des femmes vieillissantes. Solange, sa deuxième épouse, qui faisait à 30 ans la convoitise des autres hommes affublés « d'épouses fanées », traverse, à 48 ans, les affres de la ménopause. Voici comment Gérard décrit le lot d'une « jolie femme sur le retour » : « les vertiges, les migraines, l'impression d'étouffer, d'avoir chaud, d'avoir froid, [...], la chasse, pour l'essai, pour la gloire, pour rien le plus

souvent, à la poursuite de quelqu'un dans le quelconque qui défile sans faire attention à votre faim d'être ce que vous avez été » (p. 27).

À la suite d'une attaque cardiaque, Gérard rompt avec Solange, qui le trompe impunément. Déjà grand-père et bientôt arrière-grand-père, il reconnaît avoir peu de dispositions pour ce rôle : « Père, oui. Peu patriarche ! » (p. 171). Refusant de faire partie des « moribonds atteint de longévité », refusant surtout tout ce qui s'apparente à la vieillesse, particulièrement celle des femmes, il songe avec répulsion aux « lèvres-limaces graissées de rouge et aux dentiers des dames qui lui seraient normalement dévolues » (p. 208). Gérard choisit donc Yveline comme troisième épouse, « catherinette prolongée, mais faisant toujours partie de la tribu des Visages-Lisses » (p. 144). Or, si Gérard réussit une nouvelle vie amoureuse et sexuelle, s'il s'enorgueillit surtout de sa nouvelle paternité alors qu'il est déjà arrière-grand-père. Solange par contre, dont le capital jeunesse est épuisé, échoue dans sa relation avec un homme de 20 ans son cadet. Échec prévisible, car « les rapports de maternage mère-fils ne peuvent durer », contrairement aux rapports impliquant une différence d'âge au profit des hommes. Pour conclure, dans ce roman gyniste se combinent misogérontie et gynisme à l'égard du vieillissement féminin[177].

Or, la gérontophilie au masculin repose sur les mêmes arguments masculinistes que la domination andro-gérontiste. Sur la question de l'écart d'âge, nous avons déjà fait ressortir l'argumentaire de l'idéologie masculiniste qui cautionne le caractère « naturel » de cette domination. C'est en fonction de la même démonstration que s'articule la gérontophilie masculine, comme l'affirme l'anti-héros de Nabokov.

11.c Vladimir Nabokov

Selon le personnage quadragénaire de *Lolita*, les jeunes femmes seraient attirées « naturellement » par les hommes âgés, ce qui consolide les penchants « naturels » de ces derniers pour la jeunesse féminine. Écoutons les propos de Humbert Humbert, le séducteur pédophile pervers que décrit Nabokov dans *Lolita* :

> Dans certaines régions de l'Inde, le mariage et la cohabitation avant l'âge de la puberté n'ont, de nos jours encore, rien d'exceptionnel. Chez les Lepchas, des octogénaires copulent avec des fillettes de huit ans sans que nul ne s'en formalise. Après tout, Dante n'aima-t-il pas sa Béatrice alors qu'elle avait neuf ans à peine – une radieuse enfant au visage peint, habillée de rouge et chargée de bijoux ? (p. 27)

Pour Humbert, la gérontophilie est réservée exclusivement aux hommes âgés, lesquels sont en quelque sorte sollicités par des « nymphettes ». Ces dernières, selon le critère du « nymphisme » décrit par Humbert, sont de jeunes vierges entre les âges limites de neuf et quatorze ans. Elles ne sont pas nécessairement belles ou intelligentes, mais, à l'instar d'Ève la tentatrice, elles possèdent une « nature démoniaque ». En ce qui concerne l'écart d'âge entre les deux partenaires, il est préconisé, pour que « le charme de la nymphette soit efficace », un intervalle de plusieurs années, « jamais moins de dix [...], ordinairement trente ou quarante [et même, dans certains cas notoires, jusqu'à quatre-vingt-dix ans] ». Ce qui revient à admettre les hommes centenaires !

4.2.1.2 Discussion

Sur la question centrale de la nature humaine, nous l'avons indiqué[178], l'idéologie masculiniste s'est articulée autour de l'idée que l'élément féminin est, comme le résume pertinemment Alonso (1999:103), l'opposé intégral de l'homme. Autrement dit, « il faut être homme pour être humain » (French:1986:111). Définie à partir du référent masculin équivalant à l'espèce humaine, la femme est jugée moins humaine parce que différente. Mais différente de quelle façon ? Comment s'effectue l'articulation d'un discours masculiniste laissant croire que

l'humain mâle représenterait, plus que l'humain femelle, « l'humanité véritable » (Grimshaw:1986:18) ?

C'est principalement au moyen de dichotomies visant à renforcer une prétendue supériorité masculine que le discours masculiniste s'est toujours élaboré. Or, la polarisation de base, sur laquelle s'édifient les autres, se réfère au « corps/esprit ». La femme a été, en effet, souvent décrite comme un corps plutôt que comme un esprit. Comme elle est supposée vivre son corps plus intensément, elle en serait l'esclave plus que l'homme (Bechtel:2000:42). Pour Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes, la « constitution » de la femme se réduit à un manque (de force, de santé, d'équilibre) ou à un excès (de jouissance, d'intuition), et son « destin » se résume à la reproduction.

Si la conception masculiniste établit un rapport de non-correspondance entre l'être humain femelle et l'être humain mâle, c'est précisément l'ajout de la variable âge à ce modèle universel qui permet de saisir que la femme ne peut s'accorder à la norme idéale d'un homme « adulte ». Aussi, pour maintenir la loi du double standard au cours du vieillissement féminin, la tactique de systématisation du processus de naturalisation s'appliquera à l'ensemble du parcours de vie féminin, en ce sens où le mécanisme de contrôle du corps se rapportera à la fois au phénomène de la ménopause et à la sexualité en général. Avant de voir comment s'opère cette oppression spécifique à la femme, rappelons l'idéologie essentialiste supportant la maxime séculaire : « L'homme a la force ; la femme, la beauté ».

Comme l'explique Angenot (1977:107), c'est parce que la femme a été définie comme un être génétiquement plus faible que l'homme qu'elle s'est vu attribuer une distinction particulière afin de pallier cette différence, celle de la beauté. Cette équivalence entre les deux termes a, en effet, été imposée depuis des siècles. Le privilège de la beauté, le seul accordé à la femme[179], se révélerait

fragile et voué à la disparition (Sarde:1983:399), comme l'attestent les poètes qui ont abondamment célébré les femmes pour leur beauté : par contre, ils ne les ont admirées que dans leur jeunesse. En ce qui concerne le vieillissement des femmes, Bailbé montre bien dans son essai[180] comment, au plan physique, certains éléments caricaturaux reviennent de façon obsessionnelle, l'anatomie surtout étant décrite à souhait : la vieille est édentée, les rides labourent son visage et, sorcière par excellence, elle grince des dents comme le Diable, avec lequel elle a lié commerce. Certes, les deux images de la femme endiablée, la vieille et la jeune, ont souvent été en concurrence. Mais, en matière de sorcellerie, « laide » et « âgée » sont des termes conjoints, selon Reginald Scot[181]. Dans son traité de démonologie, il précise que « les sorcières sont d'ordinaire des femmes âgées »[182]. C'est d'ailleurs pourquoi, entre les représentations de la putain et de la mère, celle de la sorcière constitue l'image la plus emblématique du vieillissement féminin (Bechtel:2000:143)[183].

En outre, l'élaboration de l'idéologie d'une « nature » féminine confinée à la matrice a renforcé l'association féminité-maternité. Comme le démontrent bien Barbara Ehrenreich et Deirdre English (1982:129), le discours médical sur cette question est sans appel : « Il ne faut pas oublier que l'Utérus est l'organe *régulateur* du corps féminin. C'est l'organe le plus excitable et le plus intimement lié à chaque partie du corps par la ramification de ses nombreux nerfs ».

Mais un double renforcement fait ressortir la corrélation entre la stérilité, c'est-à-dire la sexualité non destinée à la procréation, et l'hystérie. Dangereuse est la matrice, comme le soulignent, bien avant Diderot et Deutsch, les propos de Platon dans le *Timée* (1992:91 a-d) :

> [L]orsque chez les femmes, ce qu'on appelle la « matrice » ou « l'utérus », et qui est un être vivant possédé du désir de faire des enfants, est demeuré stérile longtemps après avoir dépassé l'âge propice, alors cet organe s'impatiente, il supporte mal cet état, et, parce qu'il se met à errer de par tout le corps, qu'il obstrue les orifices par où sort l'air inspiré et qu'il empêche la respiration, il jette le corps dans les pires extrémités et provoque d'autres maladies de toutes sortes[184].

Cette idée que les tensions de la ménopause étaient en fait les sursauts de l'agonie de ce sauvage utérus a persisté jusqu'au 18e siècle. Dans *L'Histoire naturelle de la femme* rédigée par Moreau de la Sarthe (1803)[185], il est expliqué que si la femme survit jusqu'à la ménopause, l'utérus se rebelle contre l'abandon forcé de son pouvoir sur l'organisme. Et c'est précisément cette hystérisation du corps de la femme qui, dans l'institution patriarcale, reflète l'affrontement entre le cerveau et l'utérus[186].

Au 19e siècle, un auteur anonyme écrit un essai sur « La femme et ses relations psychologiques », dans lequel sont décrites les transformations alarmantes consécutives à l'arrêt de la fonction ovarienne : « Comme les ovaires s'atrophient, l'apparence extérieure se modifie. La silhouette devient anguleuse, le corps maigrit, la peau se ride. Les cheveux changent de couleur et perdent leur luxuriance, le teint est moins doux et transparent, le menton et la lèvre supérieure se couvrent de duvet »[187].

On assiste alors à la création de la « femme-virago », représentation qui la rapproche un peu de l'homme. Par contre, cette femme est repoussante auprès des deux sexes : à l'égard des hommes, elle est dépouillée des attributs d'une féminité mythique ; auprès des femmes, elle devient odieuse en acquérant des traits autoritaires et en leur prédisant leur avenir[188].

Au 20e siècle, l'idée d'un « âge critique » est toujours tenace. David Reuben, auteur d'une étude célèbre (1969) sur la ménopause[189], déclare que les femmes ménopausées se caractérisent par une plus grande abondance de poils faciaux, une voix plus profonde et une apparence plus grossière. Les rendant peu attrayantes, cette pseudo-virilisation les métamorphoserait en une créature qui n'est « pas réellement un homme, mais qui n'est plus une femme fonctionnelle [...] : de tels individus [...] vivent dans un monde d'intersexe ».

De surcroît, des troubles de comportements seraient reliés à cette période : mélancolie, dépression, destruction de la personnalité, psychoses, névroses. Pour éliminer les méfaits de la ménopause et restituer aux femmes leur féminité, le monde médical et l'industrie pharmaceutique ont, au cours des années soixante, orienté leurs recherches sur le développement des œstrogènes de substitution. Déterminé à vaincre cette maladie « sérieuse, douloureuse et souvent invalidante », Robert Wilson (*Feminine forever*, 1966)[190] déclare que les femmes qui refusent l'hormonothérapie substitutive sont identifiables au premier regard :

> J'ai vu des femmes non traitées se faner jusqu'à devenir des caricatures d'elles-mêmes. Certaines avaient perdu jusqu'à quinze centimètres de stature à la suite de transformations osseuses pathologiques provoquées par le manque d'œstrogènes. D'autres subissaient des troubles métaboliques d'une telle ampleur que cela les mettait littéralement en danger de mort[191].

Sur le thème de la sexualité chez les personnes âgées, Jaspard et Massari (1990:547) soulignent que dans les médias, particulièrement les journaux féminins, il est rarement question de ce sujet. Le troisième âge apparaît sans sexe, sans âge même. Badinter (1986:287) écrit : « Lorsqu'ils vieillissent, l'homme et la femme sont de moins en moins différenciés. Les vieillards suivent le chemin inverse des nourrissons pour finir comme eux commencent : apparemment désexualisés ». Évoquer la sexualité des vieux, et a fortiori des vieilles, semble déplaire, voire choquer. Comment interpréter autrement le scandale provoqué dans les années 90 par une affiche publicitaire montrant un couple de septuagénaires enlacé, allongé sur un drap, nu jusqu'à la taille ?[192]

Pourtant, le sexologue Zwang affirme qu'« il n'existe aucune limite d'âge à l'activité sexuelle de l'homme et de la femme [...]. Le gros 'problème érotique' du troisième âge, comme celui de l'adolescence, c'est celui du partenaire »[193]. Sur cette question, Beauvoir, Masters et Johnsons de même que Kinsey sont d'avis que l'avantage est du côté de la femme. On reconnaît à la femme une plus

grande stabilité sexuelle : à 60 ans, ses possibilités de désir sont les mêmes qu'à 30 ans.

Mais, comme le montre le roman de Bazin, les hommes s'imaginent volontiers tout-puissants sur le plan sexuel, particulièrement en ce qui concerne leur capacité à procréer[194]. C'est d'ailleurs en exploitant l'opposition activité-passivité que Carrel (1935:144) parvient à cristalliser l'infériorité de la femme ménopausée. S'opposant aux tenants d'une féminité entièrement passive, Carrel croit que la période de fertilité de la femme est associée à l'activité parce que l'ovaire exerce une action analogue à celle du testicule sur son organisme. Le testicule, en effet, « engendre la violence, la brutalité, les caractères qui distinguent le taureau de combat du bœuf qui traîne la charrue le long du sillon ». Mais chez la femme, l'atrophie de l'ovaire au moment de la ménopause annule ces effets ; c'est alors qu'elle aborde sa période de passivité. À l'encontre de la durée du testicule « qui reste actif jusqu'à l'extrême vieillesse », la moindre durée de vie de l'ovaire qui confine la femme ménopausée à la passivité lui donne « une infériorité manifeste sur l'homme ».

Or, qu'en est-il en réalité ? Quelles sont les données actuelles des recherches sur cette question, étant donné que, dès 1960, des recherches montraient déjà que la capacité d'engendrer des hommes, à un âge avancé, était déjà questionnée ? Même si, théoriquement, l'homme peut procréer jusqu'à la fin, il est étonnant de constater que son âge est rarement mis en cause par la médecine à propos de cette faculté. Alors que l'âge moyen de l'andropause est sensiblement plus élevé que l'âge de la ménopause, c'est toujours à la durée et à l'intensité de la fertilité de la femme que la médecine s'intéresse au premier chef. En 1960, Elizabeth Parker, endocrinologue et gynécologue, faisait remarquer que l'opinion selon laquelle l'infertilité incombe à la femme parce que l'homme serait toujours capable d'engendrer est loin d'être prouvée (1968:211). Mais ce sujet est délicat, note Valabrègue (1982:169-170), car il est impossible de mettre en doute

ce qui équivaut à la virilité masculine. Rassemblons quelques éléments historiques à ce sujet.

Dans un contexte nataliste[195], les Romains avaient déjà prévu d'interdire à tout homme de plus de soixante ans d'épouser une femme de moins de cinquante ans, et à toute femme de plus de cinquante ans de prendre pour mari un homme de moins de 60 ans. Il est donc clair que l'on reconnaissait, parallèlement à la stérilité associée à la ménopause, une certaine forme d'impuissance masculine que l'on établissait à l'âge de 60 ans[196]. Au 18e siècle, les procès intentés par de jeunes femmes mariées à des sexagénaires confirment l'hypothèse de l'impuissance. Par ailleurs, ces procès aboutissent peu lorsque l'accusé est d'âge respectable. Des arguments qui auraient entraîné la déchéance matrimoniale d'un jeune époux militent en faveur d'un vieillard, voire se retournent contre la jeune plaignante : car « que pouvait espérer la demoiselle [...] d'un mari de soixante-cinq ans » ? Même si plusieurs juristes de l'époque identifiaient la vieillesse à la frigidité et à l'impuissance, ils évitaient de prononcer une sentence d'exclusion contre le vieillard, afin de préserver les privilèges de la vieillesse masculine. Selon Darmon (1979:69), ces jurisconsultes « ne pouvaient faire l'amalgame de l'impuissance et de la vieillesse sans s'inclure d'office, aujourd'hui ou demain, dans ces 'structures d'exclusion' qu'ils avaient eux-mêmes façonnées »[197].

Au Colloque international de démographie historique tenu en septembre 1979 à Kristiansand, Jean-Noël Biraben souligne que la vitalité du sperme augmente chez l'homme de la puberté à 19 ou 20 ans pour diminuer ensuite jusque vers 60 ans, avant de chuter rapidement à partir de cet âge. On peut dès lors se demander si l'âge de l'époux a un effet sur la fécondité. Peu d'études, par ailleurs, ont abordé ce sujet quasi tabou. Parmi les premières, celle de Bideau et de Perrenoud (1979)[198], fait ressortir deux constats :

1. quel que soit l'âge de la femme, la fécondité est toujours un peu plus faible quand l'homme a au moins 10 ans de plus ;
2. le taux de fécondité vraiment affecté par l'âge du mari concerne les femmes de 25-29 ans mariées avec des hommes ayant 30 ans ou plus qu'elles, c'est-à-dire des sexagénaires en moyenne.

À l'instar des femmes, les hommes seraient-ils donc assujettis à une « horloge biologique » ? Cette hypothèse a été confirmée par les études récentes de Ford (2000) et de Sallmen (2001) publiées dans la revue *Human reproduction* : cette horloge se mettrait en marche dès la trentaine. Selon Ford, la probabilité qu'il faille plus d'un an pour concevoir un enfant passerait de 8 % à 15 % selon que l'homme a 25 ou 35 ans. Voire, la chance de féconder une femme au cours d'une année de tentatives baisserait de 3 % tous les ans après le 24e anniversaire[199].

Mais on peut se demander s'il existe, à l'instar des femmes, des risques du côté des pères âgés ou très âgés. C'est effectivement le cas, selon une recherche très récente[200] montrant que l'âge du père au moment de la conception jouerait un rôle important dans la santé de l'enfant : le lien entre une paternité tardive et la schizophrénie serait multiplié par deux si le père a 45 ans lors de la fécondation ; par trois s'il est âgé de plus de 50 ans. Également, un âge avancé du père serait un facteur de risque de maladies génétiques[201]. Sujet tenu « tabou » pendant longtemps, la pathologie de la fécondité masculine commence donc à être mise en lumière par des études systématiques prenant en compte des facteurs ne relevant pas exclusivement de l'âge maternel. Soulignons toutefois que les résultats de ces diverses recherches n'ont pas fait l'objet d'une diffusion importante, du moins dans les médias imprimés ![202]

En outre, depuis toujours, seules les femmes font l'objet de statistiques sur les questions reliées à la fertilité. Comme tous les démographes, Yves Landry, en faisant référence à la « durée utile du mariage » (1992:203), écarte les femmes

qui ont dépassé l'âge de la fécondité. Or, même si les avancées de la science ont permis de contourner les limites naturelles de la procréation féminine, force est de constater que la société ne considère pas les maternités tardives comme acceptables, surtout celles qui, grâce aux nouvelles technologies de reproduction, surviennent après la ménopause. C'est ce que révèle la couverture médiatique qui, en 1994, a entouré l'épisode de la naissance d'un bébé dont la mère était âgée de 63 ans. Cet événement extraordinaire a, selon le mots d'Isabelle Alonso (1995:133), « alimenté le système des deux poids deux mesures » :

> Scandale [... !] Mère à 63 ans ! Les journaux se déchaînent ! [...] On s'interroge sur les motivations de ces femmes qui veulent faire tard ce qu'elles auraient dû faire tôt ; sur leur entêtement à devenir mère à l'âge d'être grand-mère. [...] Et puis, quelques jours après ces terribles événements, qui faisait la couverture du magazine le plus tiré du pays ? Jacques Martin, père comblé à 62 ans ! Dans le même magazine, quelques semaines plus tard, Jacques Lanzmann pose ému, blanc de crin à la Victor Hugo. Sauf que c'est pas l'art d'être grand-père qu'il cultive à 68 ans ! C'est avec ses deux petits jumeaux de quatre mois qu'il sourit à l'objectif ! [...] Une mère de 63 ans une dangereuse irresponsable qu'il faut empêcher de nuire, un père de 68 ans l'est-y pas mignon à pouponner de la sorte ?

Selon Anna Grabinski (2001:2), au regard des techniques de procréation médicalement assistée, le refus d'en faire bénéficier les femmes ménopausées recèle une discrimination à caractère biologique[203]. Or, c'est sous un angle différent que doit être abordée la question d'une maternité tardive reliée aux techniques de procréation, soit la réalité sociale regroupant toutes les considérations d'ordre familial, parental et psychologique. Et ce schéma doit aussi s'appliquer à la paternité tardive. Grabinski propose à cet égard deux solutions qui permettraient d'éviter que la femme soit discriminée par rapport à l'homme, auquel on n'interdit pas de procréer même à un âge avancé :

- exiger que l'un au moins des membres du couple soit en mesure (en principe), du fait de son âge, d'élever l'enfant jusqu'à sa majorité : ainsi, tant la maternité tardive que la paternité tardive deviendraient envisageables ;
- préciser que les deux membres du couple doivent être en âge de procréer **et**, sur le modèle suisse, préciser qu'ils doivent être en mesure d'élever l'enfant jusqu'à sa majorité : de ce fait, tant la maternité que la paternité tardive seraient exclues[204].

4.2.2 Texte hétéropolitique

Un seul texte relevant d'une société andro-gérontocratique est présenté, *Le Meilleur des Mondes*, récit dystopique d'Aldous Huxley. Examiné en profondeur dans la prochaine section, il sera rediscuté avec un autre texte qui a marqué l'évolution du genre utopique chez les auteurs masculins : *1984*, de George Orwell.

4.2.2.1 Présentation

V) ALDOUS HUXLEY

Au sein de la société de Huxley[205], la population mondiale est stabilisée à deux milliards d'habitants. Comme le fait remarquer le Directeur de l'Incubation et du Conditionnement, en l'absence de techniques de reproduction, il faut 30 ans pour que 200 ovules parviennent à maturité. Grâce à la fécondation in vitro, un seul ovaire permet maintenant de produire plus de 15 000 individus. En vertu de la devise planétaire : « Communauté, Identité, Stabilité », des manipulations génétiques permettant de produire des hommes et des femmes conformes au type normal visent à contrer la surpopulation de même que l'anarchie[206]. Ainsi, c'est grâce à une hiérarchisation rigoureuse des individus qu'on peut garantir la stabilité sociale.

Comportant cinq castes (Alpha et Bêta, castes supérieures[207] ; Gamma, Delta et Epsilon, castes inférieures), cette société oligarchique est administrée par 10 administrateurs mondiaux qui déploient une efficacité parfaite pour assurer le meilleur des mondes. Tous les postes de direction sont exclusivement assumés par des hommes : directeur de l'Incubation et du Conditionnement, directeur adjoint de la Prédestination. Également, les 10 administrateurs sont tous des hommes, dont Mustapha Menier, l'Administrateur Résident de l'Europe Occidentale. Quant aux femmes, elles occupent principalement des postes

d'infirmière et d'éducatrice[208]. En marge de cette société, des humains vivent dans des réserves ; à l'égal des bêtes, ils ont conservé toutes leurs coutumes dégradantes, comme la « grossière reproduction vivipare ».

Dans ce meilleur des mondes, la maladie a été éliminée et, surtout, la vieillesse. Stimulé en permanence par les sels de magnésium et par la transfusion de sang jeune, le métabolisme permet de conserver l'apparence de la jeunesse jusqu'à 60 ans. Après, la sénilité galope si vite qu'elle n'a pas le temps de flétrir les visages : « rien que le cerveau et le cœur ». Au sein des réserves par ailleurs, où vivent John et sa mère Linda, sont maintenues des choses scandaleuses : la maternité, la maladie, le vieillissement et la vieillesse. Face aux femmes sexagénaires qui, même moribondes, ont toujours l'apparence de jeunes filles, Linda, à 44 ans, ressemble à « un monstre de sénilité flasque et distordue ».

Dans une telle société, où chaque personne aime ce qu'elle est *obligée* de faire, le travail est valorisé tout autant que les loisirs : travail léger inscrit dans une journée de sept heures et demie alternant avec la ration de soma[209]. Quant à l'idée d'une retraite, elle constitue une forme d'hérésie, comme le mentionne Mustapha Menier : « Les vieillards, aux mauvais jours anciens, renonçaient, se retiraient, s'abandonnaient à la religion, passaient leur temps à lire, à penser – *à penser !* » (p. 109).

« Vieux, jeune ? Trente ans ? Cinquante ans ? cinquante-cinq ? C'était difficile à dire ». Même si, grâce aux techniques de réjuvénation, la question de l'âge semble superflue, la société de Huxley est gérontocratique. D'une part, face à une espérance de vie de 60 ans, les quinquagénaires appartiennent au groupe des personnes âgées. Or, ce sont précisément eux qui occupent les postes les plus élevés, entre autres à titre d'Administrateur et de directeur de l'Incubation et du Conditionnement. D'autre part, comme le signale Menier, les promotions sont accordées « en temps utile », soit en fonction de l'âge[210].

C'est cependant dans les rapports avec l'environnement immédiat que se déploient particulièrement les effets pervers de l'orthodoxie totalitariste. Au niveau de l'éducation, chaque personne est d'abord conditionnée à adopter la psychologie propre à sa caste, ce qui permet aux directeurs de lui assigner la place convenable dans la hiérarchie sociale et économique. Élevés dans le Centre de Conditionnement de l'État, les enfants sont soumis à un système eugénique à toute épreuve aux plans biologique, psychologique et comportemental. Au plan biologique, les hommes des deux castes supérieures sont grands et forts ; quant aux femmes, celles qui correspondent au standard physique féminin sont « potelées, blondes et pas trop grandes ». Au plan psychologique, le caractère demeure constant pendant toute la durée de la vie : les forces, les désirs et les goûts sont toujours ce qu'ils étaient à 17 ans. Comme les désirs juvéniles ne font jamais défaut, le décorum infantile est de règle, ce qui équivaut à se conduire « comme un bébé en flacon ». Quant à l'aspect comportemental, il est conditionné par l'application de décharges électriques néo-pavloviennes et par l'hynopédie[211]. Outre le cours sur le Sexe Élémentaire[212], un cours sur le Sentiment des Classes Sociales permet d'inculquer à chacun l'horreur des autres classes que la sienne. Efficace la vie durant, cette formation repose sur une maxime de base répétée 100 fois, trois nuits par semaine pendant quatre ans :

> Les enfants Alphas sont vêtus de gris. Ils travaillent beaucoup plus dur que nous, parce qu'ils sont si formidablement intelligents. Vraiment, je suis joliment content d'être un Bêta, parce que je ne travaille pas si dur. Et puis, nous sommes bien supérieurs aux Gammas et aux Deltas. [...] Et les Epsilons sont encore pires. Ils sont trop bêtes pour le savoir. (p. 66)

Sur le thème des rapports interpersonnels, même si les inconvénients de la grossesse ainsi que la servitude de la maternité ont été éliminés, même si la famille et la monogamie sont choses du passé, l'individu ne constitue qu'une cellule du corps social et « chacun appartient à tous les autres ». Une liberté sexuelle affranchie de tout sentimentalisme constitue la règle, dont l'idéal

masculin est représenté par Helmholtz, amant infatigable auprès de nombreuses femmes. L'intimité et la vie privée étant interdites, un comportement exclusif est considéré comme vicieux et antisocial. Conditionnés à détester la solitude, tous ont le devoir d'être heureux, quitte à recourir au soma et au cinéma sentant. Et toute déviance à cet égard est dangereuse pour la société. Les penchants qu'éprouve Bernard Marx pour l'intimité[213], les excès d'indépendance de Helmholtz Watson, les prétentions de John à la liberté, incluant le droit d'être malheureux, de vieillir, d'être laid et impotent, sont des délits qui conduisent à l'exclusion de ce meilleur des mondes. Contrairement à John qui pleure la mort de Linda, les enfants de cette société sont conditionnés très tôt à considérer la mort comme un fait naturel, comme tout autre processus physiologique : « Chaque marmot passe deux matinées par semaine dans un Hôpital pour Mourants. On y tient tous les jouets les plus perfectionnés et on leur donne de la crème au chocolat les jours de décès » (p. 280).

L'utopie de Huxley contribue de façon particulière à la problématique d'une société andro-gérontocratique. Au sein du *Meilleur des mondes*, l'on retrouve, en effet, deux thématiques qui contribuent à consolider le pouvoir d'une telle société : la régénérescence et la gérontophilie. C'est en fonction de cette perspective, peu analysée par les critiques[214], qu'il faudra particulièrement commenter les différences entre la société de Huxley et celle de Orwell.

4.3 La variante andro-mésocratique

D'après Mathieu (1991:19-20), la vieillesse-retraite n'a rien à voir avec la sénescence physiologique, puisque ce sont les sociétés qui, d'une part, en prolongeant les capacités intellectuelles des individus et, d'autre part, en abaissant de plus en plus l'âge de la retraite, créent le problème du troisième âge. Et ce problème, précise-t-elle, est dû à la « *non-concordance* entre vieillesse biologique et vieillesse sociale ». Même si Mathieu ne procède pas à la jonction

des deux variables, on comprend toutefois qu'une vision marginalisante, fondée sur la dichotomie non-activité professionnelle/activité professionnelle, elle-même générée par l'opposition sphère privée/sphère publique, concerne uniquement le sujet mâle. Comme le précise Guillemard (1993:11) en se référant elle aussi à la vieillesse masculine[215], on assiste à l'avènement d'une vieillesse-retraite ne correspondant plus au « principe unificateur qui donnait un sens homogène et une identité à ce troisième temps de la vie ». Si la vieillesse constitue ainsi une construction sociale, l'on peut envisager une société où la variable âge n'intervient pas : c'est précisément ce que propose la variante « mésocratique ». Nous présentons maintenant quelques romans utopiques qui illustrent cette variante.

4.3.1 Textes utopiques

Rappelons qu'une société andro-mésocratique, à l'intérieur de laquelle le pouvoir est partagé entre les adultes et les personnes âgées, s'appuie sur une conception androtrope. Six sociétés relèvent de cette variante : *L'an 2440*, de Louis-Sébastien Mercier, *Voyage en Icarie*, d'Étienne Cabet et *Nouvelles de nulle part*, de William Morris. Déjà mentionné, *1984*, de George Orwell, répond aussi aux paramètres d'une société mésocratique. Nous ajoutons enfin deux textes déjà présentés (4.1.2), ceux de Nolan et de Bloch : l'un et l'autre, en effet, mettent en scène des sociétés instables : relevant d'abord de la variante andro-acmècratique, elles évoluent finalement vers la variante andro-mésocratique.

4.3.1.1 Présentation

VI) LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER

Très détaillée, l'utopie de Mercier présente une critique de la société du 18e siècle où prévalaient, entre autres, l'absolutisme royal et les privilèges de la noblesse. Le personnage principal est un septuagénaire qui découvre en 2440 un nouveau monde : une monarchie renouvelée qui demeure héréditaire tout en étant constitutionnelle. L'administration des affaires, tant politiques que civiles, est confiée à un Sénat, alors qu'un monarque veille à l'exécution des lois. Il y a,

assure Mercier, une égalité entre les citoyens : cette égalité repose toutefois sur des distinctions « naturelles » entre les hommes : la vertu, le génie et le travail.

Dans sa société future, Mercier vise à asseoir la domination de l'ordre masculin par un déni de l'égalité des rapports sexuaux, y inclus la domination fondée sur l'âge[216]. À cet égard, sa critique du 18e siècle est sans équivoque (322-323) : « L'égalité absolue entre époux était une grave erreur de législation et la source des plus grands désordres [...]. La désunion des époux venait donc de la faute du législateur qui n'avait pas mis un frein au sexe né pour en recevoir un, et qui pousse ses vices à toute extrémité quand il n'a plus de barrière ».

Aussi, en 2440, Mercier remet à l'honneur le principe « naturel » de la nécessaire subordination de la femme. Afin de restreindre le plus possible son statut au sein de la cellule conjugale, il la déleste de tout pouvoir économique par l'élimination de la dot. Selon Mercier, il lui suffit amplement d'être dotée de ses charmes et de ses vertus : patience, douceur et modestie. Conséquemment, l'époux est enfin redevenu ce qu'il était « dans l'ordre de la nature » : pourvoyeur exclusif, seul maître et juge absolu dans son foyer. Confinée à l'apprentissage de l'économie domestique et à l'éducation des jeunes enfants, la femme est uniquement éduquée à l'art de plaire, car « la nature lui a donné [...] de quoi exercer son empire quand elle ne voudra point l'outrepasser». (p. 324). Sur la question du divorce, seul le mari peut répudier sa femme. Enfin, Mercier croit qu'il y a beaucoup moins de variété dans le caractère des femmes que dans celui des hommes : selon lui, «presque toutes les femmes se ressemblent » (p. 232).

Dans cette société, la population a doublé à la suite de modifications profondes du système de santé et de soins[217]. Pour les vieillards spécialement, un régime alimentaire approprié est prévu. En général, les personnes peuvent espérer bénéficier d'une espérance de vie pouvant aisément atteindre 90 ans[218], d'autant plus que sont préconisés des horaires de travail modérés et ponctués

d'intervalles de repos, dispositions qui contribuent à assurer une vieillesse heureuse.

VII) ÉTIENNE CABET

Dans *Voyage en Icarie*, Cabet présente une société dont la population a doublé à la suite de l'élimination de divers fléaux : infanticides, guerres, assassinats, duels et suicides. Le taux de mortalité a baissé de moitié, alors que l'espérance de vie a doublé, dépassant 70 ans[219]. Pour Cabet, ces facteurs constituent une rupture majeure avec la société de référence qui, en exploitant le travailleur tout au long de sa vie, le condamnait à une vieillesse malheureuse.

Grâce à un système public de santé très sophistiqué, tous les citoyens peuvent bénéficier de soins adéquats. Pour les maladies légères, ils sont traités à l'intérieur de leur famille, étant donné que chaque Icarien possède une connaissance universelle de l'hygiène incluant la préparation des remèdes. Dans les cas de maladies graves, les personnes sont transportées dans des hospices conçus de façon à éloigner toute contrariété, comme le bruit et les mauvaises odeurs, de même que les souffrances inutiles. Des visites régulières sont effectuées par des médecins compétents qui travaillent en équipe. Médecins, chirurgiens, pharmaciens et gardes-malades demeurent dans l'environnement immédiat, ce qui leur permet d'être facilement disponibles pour les cas d'urgence. Les transformations de la vie ont été si radicales qu'il n'existe plus d'ateliers insalubres ni, par conséquent, d'accidents de travail. L'horaire de travail est de sept heures par jour en été et de six heures en hiver ; à partir de 13 heures, tous sont libres. Hommes et femmes exercent l'un des métiers, des arts ou des professions déterminés par la loi. Théoriquement, les hommes peuvent être exemptés du travail à partir de 65 ans et les femmes, à 50 ans. Mais presque personne ne se prévaut de ce droit, car le travail est peu pénible. En somme, chacun s'exerce à « trouver tous les moyens possibles de rendre le travail court, varié, agréable et sans danger » (p. 36). Signalons que les personnes âgées,

hommes et femmes, bénéficient toujours de l'affection toute particulière de leurs proches. La structure intergénérationnelle qui est à la base des rapports familiaux l'est aussi au plan social : à titre d'exemple, le bal, lors du mariage, est l'occasion d'une danse générale entre tous et toutes sans considération de l'âge.

Sur la question de l'eugénisme, l'on sait que, pour Platon, les enfants mal constitués étaient exposés. Dans la société icarienne, une loi spéciale interdit le mariage de futurs époux dont l'un ne pourrait donner naissance qu'à des enfants infirmes. Afin d'améliorer le développement physique et intellectuel de l'Humanité, une commission de perfectionnement de l'espèce humaine préconise les unions entre personnes différentes : « le brun choisit une blonde [...], le montagnard une fille de la plaine [...] : La République négocie avec plusieurs des plus beaux peuples étrangers pour avoir un grand nombre de beaux enfants des deux sexes qu'elle adopte, élève et marie avec ses propres enfants » (p. 123).

À l'instar de l'utopie morienne[220], Cabet offre un modèle de société qui fait l'apologie de la communauté des biens. Soutenant que la cause fondamentale des maux sociaux réside dans l'inégalité, il propose une réorganisation démocratique reposant sur l'égalité et la fraternité :

> Profondément convaincus par l'expérience qu'il ne peut y avoir de bonheur sans association et sans égalité, les Icariens forment ensemble une société fondée sur la base de l'**égalité** la plus parfaite. Tous sont *associés, citoyens, égaux en droits et en devoirs* ; tous partagent également les *charges* et les *bénéfices* de l'association ; tous ne forment aussi qu'une seule **famille**, dont les membres sont unis par les liens de la **fraternité**. (1979:35)

Dans cette société, la république est propriétaire de tout, en ce sens qu'elle loge et meuble chaque famille et chaque citoyen. De plus, chaque personne est nourrie et vêtue avec le capital social, suivant le sexe, l'âge ainsi que d'autres circonstances prévues par la loi. Et, même si l'entretien et le raccommodage des vêtements constituent le travail des femmes, il est prévu de l'alléger par l'établissement d'une blanchisserie nationale.

Cette affirmation de l'égalité pour tous présente toutefois une contradiction : la « naissance civique » étant réservée à « tous les hommes de *vingt et un ans* » (p. 251), les Icariennes n'ont donc pas le statut de citoyennes même si, paradoxalement, elles peuvent accéder à tous les postes de la sphère publique.

La famille icarienne est multigénérationnelle et gérontocratique. Composée de 24 à 26 personnes, elle se consolide autour des valeurs du mariage et de la maternité. Au sein du couple, Cabet favorise une égalité de rapports, en accordant cependant une prépondérance à l'époux. L'éducation, considérée comme la base et le fondement de la société icarienne, est fournie à tous et à toutes. Les femmes reçoivent une formation similaire à celle des hommes, étant donné qu'on leur reconnaît une intelligence égale. Elles peuvent avoir accès à la médecine, au professorat, à l'astronomie et même à la prêtrise. De 5 à 17 ans, il est prévu une instruction publique où l'autodiscipline est à base de justice interne. Les écoliers s'enseignent les uns les autres et tout est dirigé vers l'utilité. Même les jeunes mariés sont éduqués, tout comme les jeunes mères, qui sont préparées à la maternité. À noter l'importance, pour Cabet, des rapports qui prévalent entre les groupes d'âge : le système d'enseignement mutuel se fonde sur le principe de doyenneté, c'est-à-dire sur la subordination des plus jeunes aux plus âgés. Si la mère est chargée de l'éducation *intellectuelle* et *morale* des enfants pendant leurs cinq premières années, c'est toutefois le père qui dirige cette éducation. Enfin, chaque personne étant avide d'apprendre tout au long de sa vie, un système d'éducation permanente est prévu.

VIII) WILLIAM MORRIS

Contemporain de Cabet, William Morris présente, dans *Nouvelles de nulle part*, une société communiste qui résulte d'une guerre civile ayant bénéficié à tous les citoyens et citoyennes : « C'est le peuple tout entier qui est notre Parlement »

(1976:231). Toute forme de discrimination sociale ou classuelle étant éliminée, cette société propose une vision de l'humanité où une égalité de principe est accordée aux deux sexes. En effet, l'abolition de la propriété se traduit, en termes sociaux, par une conversion du rapport entre l'homme et la femme. Comme le souligne le vieil Hammond, beaucoup d'actes violents dépendaient d'une perversion des passions sexuelles, ce qui engendrait, entre autres, la jalousie morbide. Maintenant, « l'idée [...] que la femme était la propriété de l'homme, que ce fût le mari, le père, le frère ou n'importe qui [...] a disparu, naturellement, en même temps que la propriété individuelle » (p. 243).

La population est comparable à celle de la société anglaise, tout en étant mieux répartie dans les milieux ruraux. L'espérance de vie est associée à la durée de la beauté physique, celle des femmes et des hommes (p. 195). Ces derniers, particulièrement, sont dotés d'une excellente santé ; certains d'entre eux sont nonagénaires, voire centenaires, tel le vieil Hammond, âgé de 105 ans. D'où, pas de malades ou de vieillards malheureux, comme c'est le cas dans la société industrielle du 19e siècle que dénonce Morris par la voix du vieil Hammond[221]. À remarquer aussi qu'il n'existe pas de différences raciales au sein de cette communauté. La diversité des races contribue même à les rendre utiles et attrayantes l'une à l'autre.

Chez Morris, où la maternité et le mariage se basent sur l'amour[222], le concept de famille correspond à une cellule étendue pouvant accueillir quiconque partage les mêmes intérêts[223].

IX) GEORGE ORWELL

Dirigée par un personnage mythique appelé Big Brother, infaillible, tout-puissant et quasi immortel, l'Océanie totalise 300 millions d'individus répartis ainsi : 15 % de membres du Parti intérieur (« cerveau » de l'État)[224] et du Parti extérieur (« mains » de l'État), 85 % de prolétaires. L'absence d'un système de

santé, une hygiène médiocre de même qu'une alimentation rationnée conduisent à un vieillissement prématuré : en général, l'espérance de vie est d'environ 60 ans pour la classe des prolétaires et elle ne semble pas dépasser 70 ans[225] pour les deux autres classes. À l'instar des femmes prolétaires, celles du Parti extérieur vieillissent prématurément : c'est d'ailleurs le cas pour madame Parsons qui, âgée d'à peine 30 ans, montre déjà un « visage ridé et poussiéreux ». Par ailleurs, malgré les conditions de vie meilleures offertes aux membres du Parti intérieur, rien ne laisse supposer qu'ils bénéficient d'une espérance de vie supérieure[226]. Quant aux prolétaires, leurs conditions de vie sont beaucoup plus astreignantes : comme à l'époque capitaliste, certaines femmes travaillent encore dans des mines de charbon.

Les membres des deux partis sont dispersés dans quatre ministères (la Vérité, la Paix, l'Abondance et l'Amour) qui, de fait, s'occupent respectivement des mensonges, de la guerre, de la famine et de la torture. Le dévouement absolu au système (24 heures de travail par jour) constitue l'idéal-type. Si l'activité professionnelle correspond à une routine fastidieuse, elle est parfois entrecoupée de distractions collectives obligatoires. Dans cette société où n'existe pas la collectivisation des tâches domestiques, les femmes collaborent néanmoins à la sphère publique. De façon générale, les femmes font partie des fonctionnaires subalternes, les administrateurs du Parti intérieur étant tous des hommes. Celles qui sont célibataires et qui présentent une bonne réputation de chasteté, se retrouvent majoritairement au Pornosec, sous-section du Commissariat aux Romans au sein du ministère de la Vérité. Leur rôle consiste à produire la pornographie à bon marché que l'on distribue aux prolétaires. Cette fonction leur est exclusive, puisque leur instinct sexuel est plus facile à maîtriser que celui des hommes : voire, les hommes risqueraient d'être corrompus par les obscénités qu'ils manient.

Au sein de l'unité familiale, qui constitue une extension de la Police de la Pensée, les valeurs telles l'intimité et la solidarité sont bannies par le Parti. Dès l'âge de 7 ans, la formation des enfants est axée sur l'espionnage, pratiqué particulièrement auprès de leurs parents. À 16 ans, les jeunes participent à un examen permettant de déterminer s'ils sont admissibles au Parti Intérieur ou au Parti Extérieur[227]. À partir de 18 ans, ils peuvent s'inscrire à un groupe qui prône la chasteté, la ligue Anti-Sexe des Juniors. Quant aux filles, elles reçoivent très tôt une formation spéciale visant à déraciner tout sentiment naturel relié à la sexualité : applications d'eau froide, parades, slogans, musique martiale. Enfin, l'uniformisation par le vêtement et l'absence de différences physiques garantissent un pseudo-égalitarisme. Le type physique idéal fixé par le Parti, « garçons grands et musclés, filles à la poitrine abondante, blonds, pleins de vitalité, bronzés par le soleil », est toutefois, selon les propos de Wilson, contredit par le type « scarabée » qui semble prospérer sous la domination du Parti : « petits hommes courtauds qui, très tôt, devenaient corpulents. Ils avaient de petites jambes, des mouvements rapides et précipités, des visages gras sans expression, de très petits yeux » (p. 91)[228].

La société océanienne où, de sa naissance à sa mort, « un membre du Parti vit sous l'œil de la Police de la Pensée », ne tolère aucune vie privée. Contrairement aux prolétaires pour lesquels les émotions, la famille et les rapports individuels constituent des valeurs, les membres du Parti ne se retrouvent ensemble qu'au cours des séances quotidiennes des deux minutes de la Haine. Fondée sur la crainte, la rage, le triomphe et l'humiliation, cette société réprime sévèrement toute émotion autre que l'amour éprouvé pour Big Brother. Comme le souligne O'Brien à Winston Smith : « Nous avons coupé les liens entre les enfants et les parents, entre l'homme et l'homme, entre l'homme et la femme. Personne n'ose plus se fier à une femme, un enfant ou un ami » (p. 376).

En corollaire, l'acte sexuel est fortement réprimé. La privation sexuelle, particulièrement encouragée, entraîne en effet une hystérie canalisée en fièvre guerrière et en dévotion pour les dirigeants. Le « crimesex » concerne tous les écarts sexuels (adultère, homosexualité), y inclus la sexualité normale pratiquée pour elle-même[229]. La seule forme de sexualité tolérée est donc celle dédiée exclusivement à la procréation, avec absence de jouissance sexuelle pour la femme. C'est à l'intérieur de cette limite que le Parti autorise les mariages[230]. Toutefois, les prostituées prolétaires sont tolérées[231]. Lors d'une rencontre avec l'une d'elles, Winston alors âgé de 36 ans, éprouve un tel choc face à l'image de cette femme vieillissante qu'il consigne l'événement dans son journal :

> Elle avait un visage jeune, recouvert d'une épaisse couche de fard. C'est en réalité le fard qui m'attire, sa blancheur analogue à celle d'un masque, et le rouge éclatant des lèvres [...]. À la lumière, je vis qu'elle était tout à fait une vieille femme, de cinquante ans au moins. Mais j'allai de l'avant et le fis tout de même. (p. 95 et 102 ; je souligne)

Face à la morale puritaine du Parti, la relation amoureuse entre Winston et Julia constitue qu'un acte de rébellion, d'autant plus que Julia affirme sainement sa sexualité[232]. Mais comme cette société exerce un contrôle total, allant même jusqu'à programmer les révoltes individuelles[233], les sentiments ne Winston ne peuvent être que reniés et détournés en une adoration quasi mystique pour Big Brother.

X) WILLIAM NOLAN

Deux hommes âgés vont contribuer à la dissolution du conflit qui règne entre les générations. Dans cette société, c'est l'homme le plus sage et le plus vieux du monde qui conduit la lutte. Âgé de 42 ans, Ballard aide les fugitifs qui, comme lui, ont refusé de mourir, à rejoindre Argos, une station spatiale abandonnée où les gens peuvent élever leurs enfants et vieillir. Logan, ancien limier devenu fuyard, prend finalement conscience des effets pervers d'une culture qui méprise la vieillesse : « Mourir jeune, horrible gaspillage, honte, et dépravation. Les jeunes ne bâtissent pas. Ils utilisent. Les merveilles de

l'Humanité ont été accomplies par ces hommes mûrs et sages, qui vécurent sur cette terre avant nous » (p. 199).

Après plusieurs péripéties à la suite desquelles Ballard est assassiné, Logan reprend le flambeau. En détruisant le système d'oppression représenté par un vaste système informatique[234] qui régissait la durée de vie, il ouvre la voie à un nouveau monde qui inclut les personnes âgées[235].

XI) ROBERT BLOCH

Dans la société de Bloch, Harry s'emploie, avec une poignée de mâles septuagénaires, à travailler à la survie d'une société en voie d'extinction. La création de la race des minus s'est révélée un échec parce que la population ne cesse de diminuer, l'espérance de vie continuant à chuter d'une génération à l'autre. Le retour à la naissance d'enfants normaux s'impose mais il n'y a plus de femmes normales pour les mettre au monde. Harry, et les derniers survivants de la première race décident de collaborer avec les minus en leur transmettant leur savoir. « Nous sommes peut-être vieux, dit-il, mais nous pouvons toujours vous transmettre ce que nous avons appris » (p. 148). Harry leur enseigne que la seule solution possible est l'intervention de la césarienne qui, appliquée aux femmes naines, permettra de régénérer la race humaine.

4.3.1.2 Discussion

Nous procédons à l'analyse des sociétés en fonction de deux sous-groupes : d'une part, les sociétés de Mercier, Cabet et Morris ; d'autre part, celles de Huxley, Orwell, Nolan et Bloch. Nous abordons d'abord l'examen de la variable sexuelle. Par la suite, nous nuançons les commentaires critiques par l'ajout de la variable de l'âge.

4.3.1.2.1 Les sociétés de Mercier, Cabet et Morris

Dans la société de Mercier (**VI**), où les rôles de premier rang sont occupés par des hommes adultes, il existe toutefois un partage de certaines fonctions avec des hommes vieillissants et âgés. Ainsi, le rôle de conseil est attribuable à une sagesse que confère le vieillissement défini par une diminution de la vigueur sexuelle dès la quarantaine, au moment où, d'après Mercier, s'éteignent « les passions turbulentes » (p. 108). Le déclin physique général n'apparaîtrait qu'à partir de 70 ans, entraînant, selon lui, la perte d'une « certaine sensibilité dans l'âme » (p. 226). La conception de la vieillesse reflète néanmoins une ambiguïté. Parmi les utopistes de l'époque classique de notre corpus[236], seul Mercier prévoit une retraite masculine à l'âge de 70 ans[237]. Quant aux femmes, on peut questionner ce que signifie concrètement leur obligation de plaire en « captiv[ant] le cœur de [leur] époux ». Qu'arrive-t-il lorsque s'amorce le vieillissement féminin ? Mercier n'en dit rien, mais on peut supputer que la loi du double standard s'appliquera, le divorce y compris[238].

La discussion sur les textes de Cabet (**VII**) et de Morris (**VIII**) porte d'abord sur la variable sexe. Nous montrerons ensuite comment la deuxième variable, celle de l'âge, permet de nuancer certains propos critiques reliés à la première.

En ce qui concerne la société icarienne, comme la plupart des critiques féministes de l'utopie sont anglophones, on trouve peu de commentaires à son sujet[239]. Parmi les six critiques[240] répertoriées, l'une, formulée par Benoîte Groult, est très négative. Son reproche principal porte sur la contradiction entre l'égalité d'instruction et l'absence de droits civiques pour les femmes. En corollaire, le caractère gynolâtre de la société icarienne empêche toute possibilité d'une véritable émancipation féminine. Tout en étant favorable aux femmes, Cabet ne cherche pas à assurer leur liberté mais leur « protection ». C'est pourquoi il remplace l'égalité et la fraternité par une adoration quasi mystique du rôle féminin

traditionnel : « on voit bien, conclut Groult, les limites de ce féminisme-là » (p. 81). Albistur et Armogathe (p. 416-418), tout en souscrivant aux propos de Groult, font aussi ressortir que le fondement essentiel du communisme icarien est l'institution familiale, à l'intérieur de laquelle l'adultère et le concubinage seront des crimes inexcusables, de même que le célibat volontaire sera fortement réprouvé. Si les époux se choisissent librement, le mariage est presque obligatoire. Et si la loi proclame « l'Égalité entre les époux », elle rend la voix du mari prépondérante. Il s'agit donc, pour ces critiques, d'un féminisme mitigé, voire parfois simpliste. Michèle Sarde, quant à elle, considère Cabet comme « un féministe partiel » : même si elles obtiennent une éducation et des droits égalitaires[241], les Icariennes sont par ailleurs limitées à leurs propres problèmes, elles n'interviennent que sur les questions les concernant particulièrement et elles reçoivent un traitement de faveur[242]. Il ressort de l'analyse de Claude Cohen-Safir que le texte de Cabet comporte à la fois des valeurs socialistes révolutionnaires tout en reflétant « un certain effet moralisateur destiné à ramener de l'Ordre dans l'Histoire » (62-63). Identifiant le roman comme l'une des sources européennes des utopies féministes[243], Cohen-Safir ajoute toutefois qu'il décrit une société standardisée à l'extrême, où les femmes sont pudiques et les hommes respectueux, et où les premières ne jouissent cependant d'aucun statut particulier[244]. Mais, conclut-elle, l'aspect communautaire et l'essor du machinisme en vue de faciliter les tâches domestiques devraient assurer aux femmes une relative liberté. Quant à Guy Bouchard (p. 19), il met surtout en évidence le caractère positif et avant-gardiste des éléments non patriarcaux de la société icarienne : malgré l'apologie du mariage, de la maternité et de la famille, Cabet propose des mesures qui, pour l'époque, étaient « passablement progressistes ». Enfin, Lyman Tower Sargent[245], après avoir souligné que la plupart des utopies classiques se réfèrent soit au modèle de Platon (suppression de la famille et égalité relative des femmes), soit au modèle morien (maintien de la famille et infériorité des femmes)[246], suggère que Cabet emprunte à l'un et à l'autre : la famille est la base d'un système où les

femmes sont les égales des hommes, « although his concern for equality is solely political and economic » (p. 304).

Or, la critique de Sargent est d'autant plus singulière qu'elle discrédite l'argument principal des quatre autres commentateurs. Ceux-ci, en effet, ont raison de mettre en relief la contradiction flagrante entre l'apologie de l'égalité universelle et l'absence de droits politiques pour les femmes[247]. En cela, Cabet ne peut éviter de prêter le flanc à la critique. Cependant, il convient de relever que Groult et Sarde examinent la société icarienne au sein d'une réflexion d'ensemble sur les auteurs « féminolâtres »[248] français du 19e siècle, dont Cabet. Opposant les adorateurs de la féminité à Condorcet par exemple, Groult (p. 70-71) signale que l'idolâtrie de la femme équivaut à une forme déguisée de misogynie[249] : « paternellement admonestées ou amoureusement modelées, il ne [...] restait [aux femmes] qu'à ressembler à cet exemplaire idéal de féminité que leur présentaient tant d'autorités masculines incontestables » (p. 70-71). Et Michèle Sarde (p. 538) écrit : « Il est toujours gratifiant et épanouissant d'être adorée. Toutes les femmes n'eurent pas la lucidité nécessaire pour déceler que cette adoration n'avait qu'un caractère provisoire et ne s'adressait qu'à leur beauté et à leur jeunesse ».

Il est vrai que le texte de Cabet est gynolâtre, tout comme celui de Morris. Il est vrai de même que les déclarations rebattues sur la beauté et la grâce des femmes sont lassantes. Mais cette adoration relève-t-elle, selon Albistur et Armogathe, d'une politique de protection assimilant la femme aux faibles, voire, comme le prétend Benoîte Groult, d'une stratégie relevant d'une misogynie avérée ? Ne peut-on dégager dans la société icarienne des éléments qui subvertissent l'image pérenne d'une féminité passive et aliénée, telle qu'on la retrouve dans les sociétés de Bacon et Mercier ? Nous reprendrons ce problème plus loin, après avoir analysé les allégations, mieux étayées, relatives à *Nouvelles de nulle part*.

Concernant le roman de Morris, trois parmi les sept critiques[250] insistent sur des aspects qui restreignent le rôle sociopolitique des femmes. Tel est d'abord l'exposé d'Elaine Baruch. D'une part, elle juge que le statut des femmes est élevé ; n'étant plus victimes de la sentimentalité, les femmes sont libres de choisir leurs partenaires et, ce qui n'était pas le cas des femmes victoriennes, elles apprécient le corps masculin. D'autre part, Baruch déplore le fait que Morris considère comme « naturel et nécessaire » pour la femme le choix de la responsabilité des tâches relevant du privé, tout comme celui de la maternité. Cette argumentation se retrouve aussi chez Daphne Patai et Sylvia Strauss. Pour Patai, le travail domestique ne peut être respecté que s'il est accessible aux personnes des deux sexes. Par rapport à l'éducation des enfants, on ne retrouve aucune mention concernant le rôle du père. Quant à Strauss, elle affirme que le rétablissement des contacts personnels est l'essence de l'utopie de Morris ; aussi met-elle d'abord l'accent sur les côtés positifs qu'entraîne la fin de la propriété privée : abolition de la famille nucléaire ; partage de la responsabilité des enfants par l'ensemble de la communauté ; absence de coercition pour les deux sexes concernant les modalités de la vie conjugale, laquelle n'est plus fondée sur la jalousie mais sur l'amour et le respect ; permissivité sexuelle pour les deux sexes. Mais comme Baruch et Patai, Strauss termine son analyse en faisant ressortir la présence d'un biais patriarcal : celui d'une nature passive qui oriente la femme vers la domesticité et la maternité.

En invitant à ne pas verser dans l'anachronisme, Bouchard signale l'importance de tenir compte du contexte historique. En ce sens, il fait ressortir les principes fondamentaux et les percées progressistes d'un roman qui propose une société sans classes où, entre autres, les femmes ne dépendront plus économiquement des hommes et où le mariage, librement consenti, pourra être dissous à volonté. Comme c'est le cas pour Cabet, conclut Bouchard, Morris s'efforce réellement d'améliorer le sort des femmes, à une époque où l'on

n'entendait pas encore de revendications systématiques en leur faveur. Le roman, à cet égard, ne dénonce-t-il pas avec pertinence le sort misérable des femmes au 19e siècle (p. 29, 40-41)[251] ?

C'est dans ce sens qu'intervient aussi Eric Rabkin. Étant donné que les tâches reliées à la sphère privée ne définissent pas substantiellement l'identité et l'image de soi des femmes, ce qu'il faut considérer surtout, ce sont les aspects relevant de l'égalité : « Women in Morris society are free [...] to terminate a marriage by walking out just as men are ; they are free to take the necessities of life from society just as men are ». (p. 21-22).

Quant à Cohen-Safir (p. 81), elle note que le mariage constitue une union authentique et qu'il donne aux femmes l'accès à plusieurs droits : être sincères et délivrées des conventions ; savoir sculpter, construire des maisons et ramer ; diriger leur vie aussi bien que les hommes. Par contre, même si on doit à Morris l'évocation de la fin des rapports de domination entre les hommes et les femmes, celles-ci continuent d'être confinées aux rôles domestiques et dans la maternité (p. 175). Pour Rowbotham (p. 102), enfin, Morris envisage des relations humaines très variées et d'une grande souplesse. Détestant l'esprit de jalousie et la possession, il insiste beaucoup sur l'égalité des droits et des sexes ainsi que sur l'indépendance absolue de la femme. Plus que la plupart des socialistes de son époque, conclut-elle, Morris a le sens de la nature saine et normale des relations sexuelles ; il est d'avis que l'union libre exclut les simulacres d'amour et que l'amitié peut subsister après le refroidissement de l'amour sexuel.

Si ces deux sociétés semblent relativement moins eutopiques malgré les intentions positives des deux utopistes, peut-on nuancer les commentaires négatifs qui supportent cette hypothèse ? À propos de Cabet, une lecture plus équitable de son texte ne révèle-t-elle pas l'importance pour lui de reconnaître aux femmes non seulement une intelligence comparable à celle des hommes, mais

aussi l'accès à la même éducation, ainsi que la possibilité d'être promues aux plus hauts postes, dont la prêtrise ? En cela, malgré le plaidoyer pour le mariage, la maternité et la famille, Cabet ouvre la voie à des mesures qui, pour l'époque, sont loin d'être conformistes. Aussi, les remarques très fragmentaires de Sarde, de Groult et de Cohen-Safir ne rendent pas justice à un écrit qui, malgré son caractère gynolâtre, présente au 19e siècle une percée d'émancipation qui est loin d'être négligeable. Entre autres, les remarques sur l'accomplissement des tâches relevant uniquement du privé sont partiales, ne serait-ce qu'en minimisant les nombreux moyens collectifs prévus par Cabet pour alléger les corvées de la vie domestique et, partant, pour éliminer la double charge de travail[252].

À l'égard de Morris, des observations similaires peuvent aussi amoindrir la portée négative des critiques. Car, en mettant exclusivement en relief des fonctions qui seraient reliées à une pseudo-nature féminine, Baruch, Cohen-Safir, Patai et Strauss négligent d'approfondir plusieurs aspects : ces fonctions s'insèrent au sein d'une société où les femmes ne dépendent plus économiquement des hommes, où le mariage peut être dissout à volonté par l'un ou l'autre des partenaires, où les enfants bénéficient d'une liberté leur permettant d'apprendre ce qu'ils veulent et comme ils le veulent et, enfin, où la souplesse des modes de cohabitation, tout en favorisant des choix qui font éclater les barrières de la famille biologique et nucléaire, permet certainement de neutraliser les effets négatifs d'une solitude non choisie, particulièrement lors d'un veuvage[253]. Enfin, alors qu'au 19e siècle on privilégie le modèle matrimonial père-fille[254], dans ces deux sociétés, la différence d'âge entre les jeunes époux est faible[255] ou nulle[256].

Abordons maintenant la variable de l'âge, laquelle devrait permettre de compléter les commentaires critiques énoncés et, surtout, de débattre du sujet controversé de la gynolâtrie.

Comme nous l'avons déjà mentionné[257], la question du vieillissement a fait l'objet de peu d'attention de la part des critiques féministes de l'utopie. Une des rares, Sylvia Strauss, effleure cette problématique en mentionnant que, chez Morris[258], le culte de la beauté féminine est présenté « as injunction », particulièrement la beauté de la jeunesse (p. 128). Dans l'ère de repos imaginée par Morris, cohabitent en effet des enfants heureux, des jeunes femmes très jolies et des jeunes hommes fort beaux, auxquels s'ajoutent d'« adorables vieux messieurs » nonagénaires, voire centenaires, éclatants de vigueur et de santé (Dupont:1976:19). Bref, l'eutopie par excellence, selon Dupont : « sur la liste des choses tristes, laides, déplaisantes ou néfastes, à qui [Morris] interdit l'accès de sa république vacancière, figurent notoirement la plupart des machines, les cités tentaculaires, le mauvais temps et les vieilles femmes »[259].

Si on ne retrouve à peu près pas de femmes âgées[260], il faut convenir qu'on ne rencontre pas non plus de femmes vieillissantes qui pourraient gêner le regard, d'autant plus qu'elles paraissent encore jeunes, autant que les femmes de la vingtaine : c'est le cas d'Annie qui, malgré son aspect juvénile, avoue être âgée de quarante-deux ans (p. 117). Quant aux hommes, non seulement ils semblent vieillir normalement, mais on tolère chez eux « un visage aussi ratatiné qu'une pomme séchée » (p. 187). Alors que la jeune génération n'est pas intéressée par les histoires du passé ressassées par leurs aînés[261], les vieillards sont toutefois admis à divers titres : sages, commentateurs, confidents, protecteurs des amoureux. Il faut donc bien admettre avec Dupont que la société de Morris constitue un monde fort agréable, principalement pour les vieux messieurs.

À l'opposé, Cabet présente une société où évoluent des femmes vieillissantes et âgées, même celles qui ne répondent pas aux critères de la beauté[262]. À l'encontre de Morris, Cabet propose un principe qui renferme toute la morale devant inspirer les rapports entre les sexes et entre les âges. Et, il

convient de le remarquer, l'utopiste insiste fortement sur la notion d'un respect « inviolable » pour les femmes :

> nous avons l'habitude de respecter et d'assister toutes nos concitoyennes comme si elles étaient nos *mères*, nos *femmes*, nos *sœurs* ou nos *filles*. (p. 13)
> Ici, je vois ce que j'avais toujours regretté de n'apercevoir nulle part : je vois appliquer ce principe qui renferme toute la morale : *Fais à autrui comme tu voudrais qu'il te fit* ; je vois chacun traiter les femmes des autres familles comme il voudrait que les autres hommes traitassent sa mère ou sa fille, sa femme ou sa sœur. Quelques dépravés que nous soyons dans les autres pays, il n'est personne qui ne soit prêt à risquer sa vie pour défendre l'honneur, je ne dis pas de sa femme et de sa fille, mais de sa mère et de sa sœur ; et cependant combien peu d'entre nous ont du respect et des égards pour les mères et les sœurs des autres !. (p. 296)

Or, même si Morris endosse un principe qui semble à première vue analogue, le libellé de la déclaration faite par le vieil Hammond, très différent, ne renvoie qu'à deux générations : « la femme [...] est respectée comme mère et comme éducatrice de nos enfants, désirée comme femme, chérie comme compagne, rassurée sur l'avenir de ses enfants [...] » (p. 203 et 205).

Pour Cabet, l'expression de la galanterie masculine n'est pas, comme chez Morris, dédiée uniquement aux jeunes et jolies femmes ; les jeunes Icariens étant respectueux et empressés non seulement auprès des femmes de leur âge (dont leurs sœurs), mais aussi auprès de toutes les vieilles femmes comme auprès de leurs mères, on a donc affaire à un cadre intergénérationnel impliquant au moins trois générations. Cabet, qui s'insurge contre « l'abandon général de la jeunesse pour les femmes âgées » dans notre civilisation, est très explicite à ce sujet :

> si Paris est un paradis pour quelques jeunes et jolies favorites de la fortune et de l'Aristocratie [...], pour combien de malheureuses femmes du Peuple n'est-il pas un enfer, tandis qu'ici, chéries et protégées dans leur Printemps et leur été, chéries et respectées dans leur Automne et leur Hiver, [...] toutes les Icariennes trouvent toujours le paradis dans leur Pays ! (p. 297)

Nous sommes donc en présence de deux textes gynolâtres, dont l'un s'appesantit sur la jeunesse de la femme, alors que l'autre inscrit cette vénération au sein d'un contexte élargi qui inclut les femmes âgées. Dans la société icarienne, le soupçon d'une adoration purement romantique des femmes est, à

cet égard, largement infirmé, sinon révoqué. Car respecter toutes les femmes, n'est-ce pas aussi rompre le double standard moral dont profitent habituellement les hommes, incluant le viol et l'adultère ? Respecter les femmes âgées en interdisant leur mise à l'écart, voire en favorisant une galanterie qui reconnaît leur pleine féminité, c'est là une conception du vieillissement féminin qui est encore absente de la plupart des discours contemporains.

La position de Morris, en revanche, est typique du modèle androcratique qui s'appuie sur l'invisibilité des femmes vieillissantes et âgées. Cette forme d'âgisme, axée unilatéralement sur le vieillissement féminin, induit un écart gyniste qui atténue grandement la portée des considérations égalitaires de Morris. Enfin, si la gynolâtrie ne concerne qu'un groupe de femmes, en l'occurrence les jeunes ou celles qui ont l'apparence de la jeunesse, elle relève d'une misogynie qui s'exprime sur le mode de l'exclusion. Car gommer le vieillissement et la vieillesse des femmes relève d'un dédain pour celles qui trahissent le principe de base d'une société « éphébo-gynolâtre ».

4.3.1.2.2 Les sociétés de Huxley, Orwell, Nolan et Bloch

Alors qu'Huxley (**V**) présente de façon explicite une société gérontocratique, Orwell (**IX**) décrit plutôt une société mésocratique, au sein de laquelle il y a partage du pouvoir entre des adultes et des dirigeants influents âgés. La première est une dystopie rose, la deuxième, une dystopie noire. Même si, dans la société de Huxley, la contrainte se dissimule sous une apparence favorable à l'individu, elle conduit, comme dans la société d'Orwell, à l'aliénation totale de l'individu. C'est d'ailleurs ce que fait remarquer Huxley dans *Retour au meilleur des mondes* (1958:39) en comparant les deux dystopies : « Dans *1984,* l'appétit de puissance se satisfait en infligeant la souffrance ; dans *Le Meilleur des Mondes*, en infligeant un plaisir à peine moins humiliant ».

D'après Sargent (1973:309)[263], on peut penser que la dystopie masculine serait, à l'encontre de la version eutopique, plus favorable aux femmes. Il convient de soulever ici un point majeur. Il faut bien voir, comme le souligne Bouchard (1994b:486), que l'analyse des dystopies masculines pose un problème théorique important. Dans une société pire que la nôtre où la condition des femmes peut n'être guère enviable, si le propre de la dystopie est de condamner une telle société, comment juger des rapports qu'elle institue entre les sexes[264] ? Cette considération devra être prise en compte, spécialement dans le cas de la dystopie noire d'Orwell. En premier lieu, eu égard à la variable sexuelle, voyons quel est le statut des femmes dans les dystopies de Huxley et d'Orwell. En deuxième lieu, nous ferons ressortir certains aspects qui relèvent de la variable de l'âge.

Dans son analyse des deux sociétés, Baruch souligne d'abord chez Huxley des aspects qui pourraient relever d'une perspective féministe : disparition du privé au profit de la communauté, abolition du mariage au profit de la permissivité sexuelle, fin de la maternité biologique au profit de la reproduction artificielle[265]. Mais en présentant une critique du totalitarisme, Huxley envisage-t-il sérieusement que, non seulement « tout le monde est heureux à présent », mais que les femmes sont libérées ? Si chacun a le droit de satisfaire ses désirs sans aucune contrainte, si la sexualité est un produit de consommation au même titre que le soma, pourquoi Bernard Marx est-il malheureux et puni lorsqu'il refuse de se conduire « comme un bébé en flacon » ? Pourquoi John se suicide-t-il parce qu'il privilégie les valeurs inverses de l'intimité et de l'amour ? Tout simplement parce que ces conduites déviantes démontrent que, dans cette forme de totalitarisme, l'abstention sexuelle est un acte de rébellion, alors que dans la société répressive d'Orwell, le même comportement constitue un acte de conformité : « Aimes-tu l'amour, demande Winston à Julia ? [...] Pas simplement l'amour qui s'adresse à une seule personne, mais l'instinct animal, le désir simple et indifférencié. Là était la force qui mettrait le Parti en pièces » (p. 180-81).

Dans la société océanienne, Winston clame sa haine du puritanisme qui est à la base du système. C'est pourquoi, à l'encontre de John qui, dans une société axée sur la promiscuité sexuelle, montre une attitude d'exclusivité, Winston désire une femme comme Julia, qui a saisi le sens caché du puritanisme du Parti.

Quoi qu'il en soit, indépendamment des effets pervers et antinomiques d'une organisation totalitaire, son articulation pseudo-eutopique devrait, en principe, bénéficier aux deux sexes. Or, même si Sargent (p. 310) croit que les femmes sont égales aux hommes dans le *Meilleur des mondes*, Baruch (1979a:39) par contre déclare qu'elles ne participent aucunement à l'élaboration du cadre sociopolitique de cette société, comme c'est d'ailleurs le cas dans la société océanienne. Dans cette dernière, signalent Patai (1984), Munk (1983) et Nielsen (1984), on ne retrouve aucune critique de l'organisation des rôles selon le sexe. Nonobstant sa défense de la justice sociale, Orwell dépeint essentiellement un monde masculin qui exalte à l'extrême les valeurs de l'idéologie masculine : domination, violence et agressivité. Aussi, conclut Baruch, dans ces deux sociétés les femmes ne peuvent être qu'opprimées (1984d:215) :

> Despite their ostensible attempt to equalize the sexes, [...] Huxley and Orwell use women in highly conventional ways – as symbols of men's sexuality. [...] They see sex, when aligned with fantasy, as that which makes us human and keeps us from being machines. [...] What is liberation for men may be enslavement for women.

Mais si, au sein de ces deux dystopies, les femmes sont utilisées comme symboles sexuels, s'agit-il de <u>toutes</u> les femmes, quel que soit leur âge ? Car, dans une société fondée sur le pouvoir gérontocratique, comme c'est le cas dans *Le meilleur des mondes*, en principe les hommes âgés sont plus favorisés que les hommes jeunes et que les femmes, lesquelles le sont pourtant davantage lorsqu'elles sont jeunes. Aussi est-il pertinent d'introduire maintenant la variable de l'âge.

Au préalable, il faut interpréter comme un thème majeur le phénomène de la régénérescence qui parcourt le *Meilleur des mondes*. Dans cette société, on ne retrouve en effet « aucun visage qui ne fût jeune et n'eût la peau tendue, de corps qui eût cessé d'être mince et droit » ; même les femmes sexagénaires ont l'aspect de « jeunes filles presque enfants » (p. 341). Malgré cette uniformisation de l'apparence physique due à des traitements de réjuvénation, il va de soi que chaque personne connaît la catégorie d'âge à laquelle elle appartient, dans ce sens où elle discerne facilement des différences qui marquent la distance entre les jeunes et les vieux : Lenina sait que, comme plusieurs autres personnes, le directeur est « vieux », malgré son air de jeunesse. Mais dans cette société où même les vieillards pratiquent la copulation jusqu'au terme de leur vie, il est étonnant de voir que, malgré l'absence de signes physiques du vieillissement, parmi les rares femmes présentées, les seules identifiées comme désirables sont Lenina et Fanny[266]. Or, celles-ci sont toutes les deux dans la jeune vingtaine, et toutes deux fertiles.

En outre, la permissivité sexuelle est loin de constituer un privilège accordé à <u>toutes</u> les femmes. Selon les propos de Fanny (p. 86), à un âge donné les femmes sont contraintes à une relation exclusive, ce qui n'est pas le cas pour les hommes. Mais alors que le seuil féminin fixé pour cette obligation correspond au chiffre magique (!) de 35 ans, il n'existe aucune limite à cet égard pour les hommes âgés, lesquels bénéficient d'une gérontophilie exclusive. Car, dans le *Meilleur des mondes*, seuls les hommes âgés copulent jusqu'à la fin, mais avec de jeunes femmes[267]. Il y a donc lieu de penser que la vie sexuelle des femmes de plus de 35 ans est à peu près nulle[268].

C'est en négligeant d'analyser les particularités d'une société andro-gérontocratique que les critiques n'ont pu étayer ce point important. Et c'est en approfondissant l'examen de ces sociétés sous l'éclairage de la variable de l'âge

que l'on peut constater la présence de statuts et de rôles différents pour les hommes comme pour les femmes, tout en mettant en lumière deux thématiques qui consolident le pouvoir gérontocratique, soit la régénérescence et la gérontophilie. La société de Huxley, tout en étant gérontocratique, est âgiste : l'élimination de la vieillesse par la régénération est basée sur la croyance que la vieillesse correspond à la laideur et à l'impotence (p. 403). Comme elle constitue une maladie, il est clair que la longévité ne peut conduire qu'à la dévolution[269]. Cette société est ainsi très dystopique pour les femmes : doublement gyniste car, d'une part, les femmes représentent plutôt des objets sexuels ; à ce titre d'autre part, en disparaissant de ce meilleur des mondes dès l'âge de 35 ans, elles sont confinées à une « retraite » équivalant à près de la moitié de leur existence. Enfin, il s'agit d'une société très misogérontiste à l'égard des femmes, comme l'atteste la description excessive de la monstruosité par excellence, le corps mûr de Linda :

> Il y eut un halètement convulsif, un murmure d'étonnement et d'horreur [...]. Bouffie, affaissée, et, parmi ces corps juvéniles et fermes, ces visages que rien ne distordait, monstre étrange et terrifiant d'âge mûr, Linda s'avança dans la pièce, souriant coquettement de son sourire brisé et décoloré, et roulant tout en marchant, d'un geste qu'elle croyait être une ondulation voluptueuse, ses hanches énormes. (p. 258-259)

Quant aux femmes de la société océanienne, beaucoup plus nombreuses[270], elles sont présentées à des âges variés. Les critiques ont néanmoins insisté fortement sur le personnage de Julia et sur celui d'une grand-mère prolétaire qui, tout en chantant, étend des couches sur une corde à linge. À l'égard de la première, les commentaires reposent sur la dichotomie corps-esprit : Julia est dénuée d'intelligence, elle possède un instinct animal et, à la limite, elle n'a même pas de nom propre. Certes, en déclarant à Julia qu'elle n'est révolutionnaire qu'en-dessous de la ceinture, on peut soupçonner chez Winston Smith la présence d'une misogynie latente. Mais n'est-ce pas sous-estimer la description plutôt bienveillante qu'en fait Orwell : « Elle était, par certains côtés, beaucoup plus fine que Winston et beaucoup moins perméable à la propagande du parti » (p. 219).

Par contre, au lieu de se concentrer sur le personnage de Julia, les critiques portant sur la misogynie d'Orwell à l'égard de Julia auraient dû faire ressortir la présentation caricaturale faite par Winston de son ex-femme, Catherine, une femme « grande, très blonde, aux gestes magnifiques », mais complètement obnubilée par la propagande du Parti, à l'instar de presque toutes les femmes :

> Tout au début de leur vie conjugale, [Winston] avait décidé qu'elle avait, sans contredit, l'esprit le plus stupide, le plus vulgaire, le plus vide qu'il eût jamais rencontré. Elle n'avait pas une idée dans la tête qui ne fût un slogan et il n'y avait aucune imbécillité, absolument aucune, qu'elle ne fût capable d'avaler si le Parti la lui suggérait. Il la surnomma mentalement : 'L'enregistrement sonore.' Cependant, il aurait supporté de vivre avec elle s'il n'y avait eu, précisément, le sexe. (p. 99)

Pis : « figée à jamais par le pouvoir hypnotique du Parti » (p. 100), symbolisant à l'extrême le produit du système, Catherine, trop « stupide » pour déceler le caractère non orthodoxe de ses opinions (p. 191), est même incapable de dénoncer Winston (p. 191).

Par ailleurs, selon certaines critiques, le respect de Smith pour la grand-mère lavandière et chanteuse s'apparenterait à un romantisme qui exalte l'oppression domestique et la maternité. Smith, il est vrai, admire le « ventre fertile » de cette femme qui a donné naissance à près d'une quinzaine d'enfants. Toutefois, comme le prolétariat évoque l'espoir pour Smith, cette femme prolétaire ne représente-t-elle pas aussi un phare pour la survie de la communauté ? À l'instar de la mère de Smith, de Catherine et de Julia, dont les gestes magnifiques « enveloppants et protecteurs » semblent annuler une culture, ne symbolise-t-elle pas le rêve de la fin d'une société cauchemardesque ?

De plus, un autre argument s'impose, relié au thème de la beauté. Aucune critique n'a fait ressortir le traitement peu conventionnel de ce thème par Orwell. Julia elle-même n'est d'abord pas dotée d'une beauté conforme à des standards :

même jeune, « la bouche mise à part, on ne pouvait dire qu'elle fût belle. On voyait une ou deux rides autour des yeux quand on la regardait de près » (p. 181). Mais quand Julia se farde et se parfume pour lui dans l'intimité, elle devient non seulement beaucoup plus jolie, mais beaucoup plus féminine[271].

Si plusieurs femmes prolétaires âgées (cinquantenaires ou sexagénaires) sont jugées monstrueuses, avec des « avant-bras rouge brique », la lavandière qu'observe longuement Smith est vue autrement :

> frappé par l'attitude caractéristique de la femme, bras épais levés pour atteindre la corde, puissante croupe saillante de jument, [il] se rendit compte pour la première fois qu'elle était belle. Il ne lui était jamais venu à l'idée que le corps d'une femme de cinquante ans, épanoui en des dimensions monstrueuses par les maternités, puis endurci, rendu rugueux par le travail jusqu'à être d'un grain plus grossier que celui d'un navet trop mûr, pouvait être beau. Mais il était beau. Et, après tout, pourquoi ne le serait-il pas ? Le corps solide et informe, comme un bloc de granit, et la peau rouge et rugueuse, avaient le même rapport avec le corps d'une fille que le fruit de l'églantier avec une rose. (p. 310-311 ; je souligne)

Pour Smith, le corps épanoui d'une femme de 50 ans a un style de beauté particulier et, d'après lui, il peut être aussi beau que celui d'une jeune femme. Soit. Mais à quelle femme s'adresse cet éloge ? S'adresse-t-il à toutes les femmes vieillissantes ? Comme le signale Nielsen (1984), il faut bien voir que ce regard, tout entier concentré sur un corps alourdi par les maternités, correspond à une nostalgie des valeurs reliées à la vie familiale et à un rôle traditionnel des femmes. Cet éloge de la beauté féminine porte explicitement, en effet, sur la fertilité de la femme. Car, à l'égard de la prostituée cinquantenaire, Smith conserve toujours le souvenir de l'image rebutante d'un visage à la bouche caverneuse[272].

Dans cette société qui tolère la gérontophilie au profit des hommes[273], force est de reconnaître que s'il est un pouvoir que Smith n'utilise pas, même ébloui par la jeunesse de Julia, c'est bien celui de la différence d'âge. À cet égard, la critique de Baruch[274] est irrecevable. En laissant entendre que la relation entre Smith et Julia s'inscrit à l'intérieur d'un rapport mythique de

domination fondé sur l'âge, Baruch ne tient aucunement compte des réserves de Smith à ce sujet. Non seulement il n'a pas choisi Julia, mais il se méfie particulièrement des jeunes femmes parce qu'elles adhèrent inconditionnellement à l'idéologie de la chasteté[275], comme ce fut le cas pour son ex-femme. Pour Smith, tellement honteux de son corps « pâle et maigre, des varices en saillie sur ses mollets, de la tache décolorée sur son cou-de-pied » (p. 204) qu'il n'ose se montrer nu en présence de Julia, il n'y a pas d'attirance « naturelle » entre une jeune femme et un homme (plus) âgé, comme en font foi les indications textuelles suivantes :

> Vous êtes très jeune [...]. Vous avez dix ou quinze ans de moins que moi. Que pouvez-vous trouver de séduisant dans un homme comme moi ? (p. 176)
> J'ai trente-neuf ans. J'ai une femme d'avec laquelle je ne puis divorcer. J'ai des varices. J'ai cinq fausses dents. (p. 172)
> [T]andis qu'il regardait le corps mince et vigoureux qui se déplaçait devant lui, la ceinture écarlate juste assez serrée pour faire ressortir la courbe des hanches, le sens de sa propre infériorité lui pesa lourdement. [...] Déjà, sur le chemin qui partait de la gare, il s'était senti sale et rabougri, sous le soleil de mai. (p. 171)

Par ailleurs, si, dans la société océanienne, l'être le plus intelligent est en même temps le moins normal, Julia, considérée comme moins intelligente que Smith, n'est-elle pas alors beaucoup plus saine ? Contrairement aux commentaires réduisant les relations entre Julia et Smith à un acte strictement politique, on découvre, comme le fait observer avec pertinence Esther Rochon, un Winston Smith enfin détendu dans ses rapports amoureux. Comme le souligne Rochon (p. 32), il aurait sûrement été intéressant que Julia soit dotée d'une pensée plus originale, au lieu d'être cantonnée dans un rôle assez traditionnel (muse, complice, repos du guerrier). Mais à l'inverse des hommes qui, tout en ayant l'apanage de l'intelligence, commandent en réprimant et en torturant, plusieurs personnages féminins incarnent des valeurs de survie qui sont loin d'être négligeables dans une telle société[276]. Lorsqu'elle tente de démontrer que l'œuvre d'Orwell, incluant *1984*, est traversée par la misogynie, non seulement Daphne Patai[277] neutralise ces éléments positifs que l'on retrouve dans le roman, mais elle propose une interprétation qui est quasi inopérante dans le récit[278].

Certes, il va de soi que le récit comporte plusieurs éléments reliés à une vision androtropique. Il faut bien voir que le système totalitaire est une extension de l'idéologie masculiniste[279], ce que ne montre pas Orwell dans la description d'un tel régime qui, en réglementant particulièrement la sexualité, exerce des pressions plus profondes sur les femmes[280] : en Océanie, les femmes ne sont-elles pas soumises à un contrôle spécial visant à extirper tout instinct sexuel ? En ce sens, nous n'endossons pas la critique de Baruch (1979b:41), selon laquelle la question de l'égalité sexuale perdrait toute signification dans une société totalitaire, hommes et femmes devenant les victimes indifférenciées de la tyrannie[281]. Dans son roman *Swastika Night*, Katharine Burdekin a bien démontré comment, au contraire, une telle société est éminemment préjudiciable pour les femmes[282].

Eu égard à la variable de l'âge, la société océanienne n'est pas âgiste, contrairement au *Meilleur des mondes*, où la thématisation du « droit de vieillir » dans une société autre ne concerne pas les femmes : réclamé exclusivement au masculin par John, ce principe laisse peu d'espoir pour l'amélioration du sort des femmes vieillissantes et âgées. Même adressé par cette monstrueuse Linda qui, à la limite, aurait pu bénéficier de traitements susceptibles de lui conférer l'apparence d'une jeunesse artificiellement continuée, ce vœu n'aurait pas remis en question la « véritable » féminité : celle qui, dans une perspective aristotélicienne, limite la période de jeunesse des femmes à l'âge de 35 ans. Par contre, même s'il y a dépassement d'une attitude de misogérontie à l'égard du vieillissement féminin dans *1984*, il faut admettre que la reconnaissance d'une beauté spécifique de la femme vieillissante, étroitement liée à un respect mythique de la capacité reproductive, est limitée à la mère et à la grand-mère.

Enfin, il faut aussi retenir que la gérontophilie au profit des hommes constitue un double standard.

Contrairement aux deux précédentes, la société de Nolan (**X**) évolue vers un monde meilleur où sera annulée la guerre entre les générations et où sera restauré le droit de vieillir. Or, même s'il s'agira d'un monde sans chef où subsistera l'entraide entre hommes et femmes tout comme entre les âges (p. 183), cette vision eutopique ne repose sur aucune critique de l'oppression des femmes, spécialement lors de leur vieillesse. Quant à la société de Bloch (**XI**), ce qui importe pour Harry et ses vieux rebelles, ce n'est pas de diriger mais de contribuer, grâce à leur savoir et à leur expérience, à *former* les dirigeants (p. 129). Cette conclusion, on le voit, se déploie essentiellement dans un univers masculin.

4.4 Synthèse et conclusion

Dans l'idéologie patriarcale, nous l'avons vu, des associations telle « femme-sexualité-nature » vs « homme-rationalité-culture » tentent de cautionner la différence sexuale. L'homme s'étant d'abord marqué comme « esprit », la femme, identifiée comme « corps » et comme « sexe » (*tota mulier in utero*[283]), est dès lors perçue comme un corps menstrué, pré-menstrué, enceint, avant la ménopause, pendant et après celle-ci. Il s'agit là, explique Préjean (1994:17), de marques qui construisent, uniquement à partir d'événements physiologiques, une « nature féminine », un « destin ». Si le parcours masculin ne livre rien sur les âges du corps, le parcours féminin serait, par contre, rythmé par des événements physiologiques (ménarchè, grossesse, accouchements/maternité, ménopause) auxquels toutes les femmes seraient assujetties (Kérisit:2000:204). C'est ce que montre le **tableau 4.3** (page 366), en comparant les parcours « normatifs » des âges masculins et féminins[284].

La lecture comparative des parcours sexués des âges permet de voir que, hormis les risques de cancer de la prostate[285], le seul événement purement physiologique susceptible d'influer sur le vieillissement masculin est celui de l'accident cardio-vasculaire, lequel constitue le marqueur le plus significatif de la « surmortalité masculine ». Quant aux signes de l'avance en âge pour la femme, contrairement à ceux, beaucoup moins nombreux, du vieillissement masculin, ils sont d'ordre biologique et se rapportent presque tous au plan de la vie familiale. En d'autres termes, le « naturalisme » de la vieillesse diffère selon les sexes. Comme le fait remarquer Guillaumin (p. 70) :

> La conception qu'il existe une finalité naturelle dans les relations sociales n'est pas d'application uniforme : le naturalisme ne vise pas indifféremment tous les groupes impliqués dans les rapports sociaux ou, plus exactement, s'il les concerne tous, il ne les vise pas de la même façon ni au même niveau.

Relevant les stéréotypes associés à la vieillesse, Gerike (1990:37) souligne que, contrairement à la jeunesse, associée implicitement à la compétence, à la vitalité, au pouvoir de séduction, à la sexualité et à la santé, la vieillesse, en général, renvoie à l'incompétence, à la léthargie, à l'absence de pouvoir de séduction, à la non-sexualité et à la maladie[286]. Dans une société patriarcale, les hommes peuvent faire l'objet de misogérontie et même d'âgisme, particulièrement en ce qui concerne le retrait non volontaire de la sphère publique. Par contre, il existe une sorte d'âgisme qui, s'adressant exclusivement aux femmes, recouvre une forme de gynisme dont les manifestations visent spécialement le corps :

> In a patriarchal society, the power and privilege of women reside in their utility to men. They must be able and willing to bear children [...]. In such a society, women beyond the menopause are useless ; they obviously cannot bear children. They may also be dangerous : with the growing assertiveness that often comes to women as they age, many are unwilling to remain subversient [...]. The assumption that women are no longer sexual beings when they have passed their childbearing years is clearly an aspect of patriarchy [...]. Sexism in combination with ageism also causes women problems in the job market as they age. (p. 37 et 39)

D'après Rosenthal (1990:6), tout en étant jugées laides et asexuées, les femmes vieillissantes sont encore plus stigmatisées que les hommes âgés par les stéréotypes du vieillissement : ce sont elles surtout qui sont perçues comme des personnes non productives, dépendantes, séniles et incapables d'évoluer[287]. Plus fondamentale parce que subie plus précocement, leur exclusion diffère ainsi de celle que peuvent vivre les hommes. Rejet total par l'invisibilité, ainsi que l'ont montré certains textes utopiques, tel est le mode de l'âgisme envers les femmes, ce qui constitue un double standard eu égard au vieillissement et à la vieillesse. Dès la fin des années soixante-dix, Barbara Payne et Frank Whittington faisaient remarquer que les femmes voient leurs gains s'éroder au fur et à mesure de leur vieillissement ; elles doivent donc poursuivre leurs efforts de libération en s'attaquant à une nouvelle forme de discrimination :

> However, recently attention has begun to be paid to the peculiar position of older women and the double standard of aging in our society. Moreover, as the contemporary younger woman grows older, she may expect to continue in old age to experience the advantages

she has gained as a young woman but will likely find her hardwon liberation being eroded by age discrimination and replaced by a new form of bondage. (1980:26[288])

Pour sa part, Ann Gerike (1990:41-42) souligne, à ce sujet, le diktat d'une culture qui n'accepte, selon les propos de Bazin, que les « Visages-Lisses » :

> In general, increasing attention is being paid to the 'older [i.e., middle-aged] woman,' with innumerable magazine stories and newspaper articles about well-known women (such as Diahann Carroll, Joan Collins, Jane Fonda, Ali McGraw) turning forty or even fifty, proclaiming that they have no problems with growing older. The message they give about age, however, is a mixed one : 'It's all right to get older as long as you look as young as possible.' (Can one imagine a Civil Rights movement with the slogan 'Black is beautiful as long as you look as white as possible' ?) That the normal physical signs of age, particularly wrinkles and gray hair, are unattractive is usually assumed without question. The assumption that women 'lose their looks' as they age is implicit in the frequent description of a woman as 'good-looking for a woman of her age.'

Cette stratégie fondée sur le double standard lors de la vieillesse féminine, vise finalement, comme l'explique Baba Copper (1986:47), à diviser les femmes entre elles :

> The ageism that old women experience is firmly embedded in sexism – an extension of the male power to define, control values, erase, disempower, and divide. Woman-to-woman ageism is an aspect of the horizontal conflict that usurps the energies of the colonized – part of the female competition for the crumbs of social power.
> How can the same word be used for the experience of teenagers, old women, and the most powerful men in the world ? Yet we say that all these are subject to *ageist* attitudes – stereotyping and denigration because of age. But each age group – children, teens, midlife women, old women, old men – have radically different expectations of their due, their rightful social place. For an old woman, ageism is a killer, because her sense of worth has been eroded by a lifelong pursuit of youth/beauty. [...]
> I believe that age passing is one of the primary learning arenas of female competition, as well as an apprenticeship to hatred of old women.

Or, si le féminisme consiste à reconnaître que le statut des femmes est inférieur à celui des hommes (Jaggar:1981:5[289]), il faut voir que la variable âge peut accentuer cette inégalité qui prévaut dans les rapports sexuaux. Les critiques féministes qui ont omis d'analyser l'oppression reliée à l'âge n'ont donc pu mettre en relief cette forme de sexisme spécifique qu'est le gynisme attribuable au vieillissement. Si le gynisme et l'âgisme sont, comme le souligne Albinski (1989:9[290]) des éléments constitutifs d'une société dystopique, la lutte contre ces deux types d'oppression doit alimenter la critique féministe ; car, selon les termes de Freibert (1983:67), une véritable utopie féministe doit adopter des principes

ainsi que des pratiques susceptibles de créer une société qui serait « free of oppression and discrimination based on sex, race, age, class, religion, and sexual orientation, thereby assuring women opportunities for personal autonomy »[291].

Ainsi, un texte masculiniste[292] « pur », c'est-à-dire relevant avec évidence du modèle androcratique androtrope qui cautionne le gynisme et/ou la misogynie, serait aussi gérontiste et/ou misogérontiste. Au regard de cette hypothèse initiale, nous procédons maintenant au bilan des analyses et des discussions. Le **tableau 4.4** montre la répartition des textes en fonction de deux rubriques principales : le modèle de société et la valence idéologique. Nous précisons d'abord la position des textes, eu égard aux sociétés proposées, par rapport à deux subdivisions : « eutopique/dystopique » et « stable/instable ». Par rapport à la valence idéologique, nous répartissons les textes au sein d'une triple catégorie : « masculiniste pur », « masculiniste modéré » et « quasi féministe » et ce, en fonction des deux variables.

Tableau 4.4

Interprétation des textes hétéropolitiques vs le modèle de société et la valence idéologique[293]

	MODÈLE DE SOCIÉTÉ	VALENCE IDÉOLOGIQUE						
	Andro-cratique	Masculiniste « pur »	Masculiniste « modéré »	Quasi-féministe	Variable sexe		Variable âge	
	Eutopique/ Dystopique				gyniste	miso-gyne	âgiste	miso-gérontiste
	Stable/ Instable						f/h	f/h
Bacon	E S	+	-	-	+	+	+ f	+ f
Huxley	D S	+	-	-	+	+	+ f	+ f
Matheson	D S	+	-	-	+	-	+ f + h	-
Mercier	E S	+	-	-	+	+	+ f	+ f
Nolan & Johnson	D I	+	-	-	+	+	+ f + h	+ f
Nolan	D/E I	+	-	-	+	-	(+) f + h	(+) f
Bloch	D/E I	-	+	-	(+)	-	(+) f + h	-
Orwell	D I	-	+	-	(+)	-	-	(+) f
Cabet	E S	-	-	+	(+)	-	-	-
Morris	E S	-	-	+	-	-	+ f	+ f

Par rapport à la variable sexe, sauf pour deux textes, ceux de Cabet et Morris, les huit autres présentent une société gyniste[294]. Tout en octroyant aux femmes des statuts et des rôles inférieurs à ceux des hommes, deux d'entre elles présentent aussi des traits misogynes (Mercier et Huxley).

En ce qui concerne la deuxième variable, celle de l'âge, nous avons cependant montré que quatre parmi ces textes font état, à l'égard des deux sexes, d'une discrimination à l'endroit des personnes âgées : Matheson, Nolan et Johnson, Nolan, Bloch. Les deux derniers textes, se référant à une société instable, évoluent vers une société andro-mésocratique. Mais dans trois sociétés (celles de Bacon, Mercier et Huxley), ce sont uniquement les femmes vieillissantes et/ou âgées qui font l'objet d'une discrimination particulière, liée à leur sexualité, cautionnant ainsi un double standard vis-à-vis du vieillissement/vieillesse[295] : gynistes et âgistes, les sociétés de Bacon et Mercier correspondent ainsi à des eutopies ratées. Enfin, le texte d'Huxley recèle une misogérontie explicite à l'égard des femmes. Parmi ces textes, six relèvent de la première catégorie : « masculiniste pur ». Celui de Bloch, tout en mettant l'accent sur les personnages masculins, souligne néanmoins des aspects révolutionnaires chez quelques femmes. En outre, est totalement absente dans ce texte quelque référence à une forme d'âgisme spécifique à la femme. Aussi, nous classons ce texte à l'intérieur de la deuxième catégorie, associée au masculinisme modéré.

La critique de Rochon met en relief des aspects qui permettent d'interpréter le texte orwellien de façon moins péjorative que ne le fait, entre autres, Patai. En dénonçant le despotisme d'un monde dystopique, *1984* avalise indirectement des valeurs que défend le féminisme, entre autres la liberté et l'égalité. Mais comme « l'égalité humaine » à laquelle se réfère Orwell vise explicitement l'abolition des distinctions de classes, sans considération pour la problématique sexuale, il y a lieu de croire que, dans une société où ne prévaudra

plus la dictature, les femmes conserveront un statut traditionnel de gardiennes de la famille, celle-ci fût-elle idéalisée. À l'instar de Bouchard (1988b:190), on peut donc déplorer qu'Orwell n'ait pas analysé plus profondément la famille en tant qu'institution patriarcale et qu'il ait adhéré à l'idéologie des rôles sexuaux différents pour l'homme et pour la femme.

Toutefois, l'intégration de la variable âge permet de réduire, voire d'annuler la critique du caractère misogyne du roman. Malgré la présence d'une gérontophilie dont les hommes seraient les seuls bénéficiaires, la conception positive du vieillissement féminin que développe graduellement Winston Smith à l'égard de certaines femmes atténue l'aspect négatif d'une conception traditionnelle des positions sexuales. Tout en s'inscrivant à l'intérieur de la tradition masculiniste, cette utopie diffère néanmoins des textes de Bacon ou de Huxley, carrément sexistes à l'égard de toutes les femmes, particulièrement les femmes vieillissantes et âgées[296]. C'est pourquoi nous la situons, à l'instar de l'utopie de Bloch, dans la deuxième catégorie.

Quant aux écrits de Cabet et Morris, ils ont fait l'objet d'avis divergents de la part des critiques féministes qui, de façon quasi exclusive, n'ont considéré que la variable sexuelle. Force est de reconnaître que l'ajout de la variable de l'âge a permis de pallier l'insuffisance des interprétations qui, relevant uniquement de l'autre variable, n'ont pu être nuancées en fonction de l'ensemble des phases de la vie.

Par rapport à la première variable, leur examen a d'abord fait ressortir que les sociétés présentées offraient des éléments novateurs qui, de l'avis de certaines critiques, se retrouvaient au sein des utopies féministes, qu'il s'agisse de l'accès des femmes à l'éducation ou de la transformation du rapport entre les sexes. En cela, ces deux utopies, qui tendent véritablement à proposer des structures propices à l'établissement de rapports égalitaires, se distinguent

nettement des huit textes précédents. Par ailleurs, tout en reconnaissant leur caractère très progressiste, nous avons aussi montré leurs limites respectives : l'absence de droits politiques pour les Icariennes ; l'âgisme de Morris à l'égard du vieillissement féminin. À mi-chemin entre des textes masculinistes et féministes, ces deux eutopies appartiendraient à une catégorie que l'on pourrait qualifier d'utopies « quasi féministes ».

La lecture critique de ces deux eutopies nous permet de conclure que la société icarienne demeure la plus accueillante pour les femmes ; malgré ses imperfections, elle a le mérite de tenir compte de l'ensemble des étapes de leur vie, la vieillesse incluse. Si, selon Sarde (p. 369), l'idôlatrie du corps féminin porte sur « une femme sans enfance, sans vieillesse, sans défaut, sans conscience, l'éternel féminin », la société de Morris, à l'inverse de l'utopie icarienne, devient dystopique pour les femmes vieillissantes[297] et âgées. Aussi doit-on considérer éminemment partiales les réactions féministes à l'égard de Cabet : en n'examinant que les intérêts des femmes jeunes, non seulement elles ont oblitéré les générations de femmes plus âgées, mais elles ont, paradoxalement, opéré une ségrégation indéniable. Fort probablement à leur insu, ces critiques ont contribué à fortifier, eu égard au vieillissement, à la fois l'âgisme et le double standard.

Au cours de ce chapitre, nous avons donc illustré la façon dont s'articule l'idéologie masculiniste à l'égard de la vieillesse, laquelle a été surtout analysée en tant que processus social. Quelles que soient les variantes envisagées, andro-acmècratique, andro-gérontocratique ou andro-mésocratique, nous avons montré comment les statuts assignés aux hommes et aux femmes, de même que les rôles homologues, sont socialement déterminés. À l'égard de l'âgisme et de la misogérontie qui les sous-tendent parfois, la remise en question de l'idéologie « naturaliste » sur laquelle les conceptions du vieillissement/vieillesse s'appuient a toutefois conduit à saper l'image universelle et intemporelle de la vieillesse.

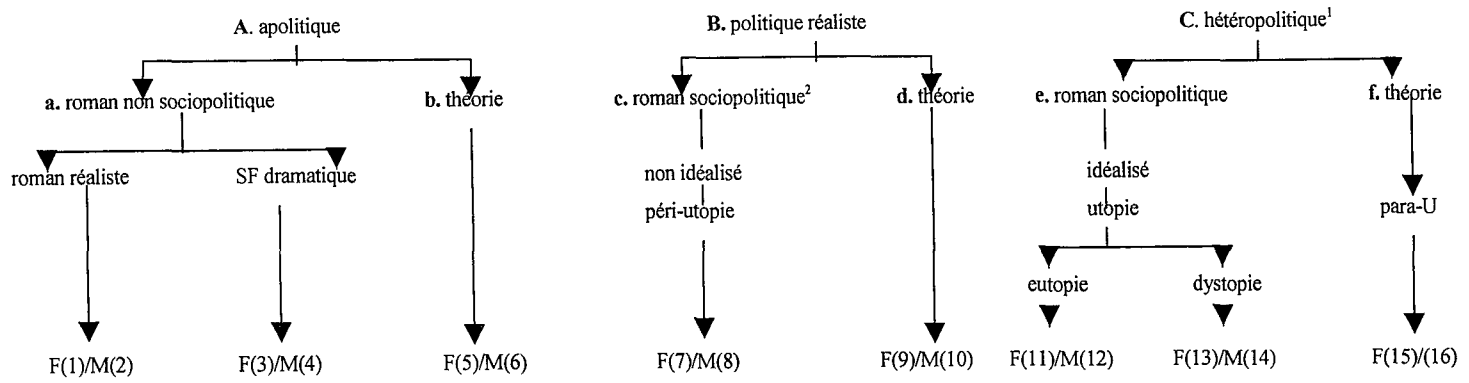
Nous avons de même abordé le concept de vieillesse en termes de rapports sociaux de sexe, dans le but de relever les différences qui prévalent entre le vieillissement féminin et le vieillissement masculin. À cet égard, la critique féministe de différentes thématiques cautionnées par le schéma d'une féminité définie par le système patriarcal (normes de la beauté ; ménopause vs andropause ; gérontophilie), nous a permis de mettre en lumière que les représentations péjoratives du vieillissement féminin résultent de la manière dont sont identifiés les rôles féminins, intégrés et reproduits dès la jeunesse (Jaspard et Massari:1990:541).

Mais grâce à la démarche féministe, essentiellement hétéropolitique, il est possible de découvrir de nouvelles façons d'entrevoir le statut et les rôles de la femme, tout au long de son existence. Aussi, les deux prochains chapitres mettront-ils en relief d'autres modèles de société relevant de deux tendances de l'hétéropolitique féministe : d'une part, le gynocentrisme et la gynocratie ; d'autre part, l'androgynie.

TABLEAUX

SCHÉMA 4.A

TYPOLOGIE DU LANGAGE OBJET : TEXTES/CATÉGORIES



1 Pour un rappel de la notion d'hétéropolitique, voir section 1.1.6.
2 Lorsqu'il aborde le thème sociopolitique, le roman peut le faire de deux façons : non idéalisée (péri-utopie) ou idéalisée (l'utopie : eutopie/dystopie).

TABLEAU 4.1

Les thèmes d'analyse

Structure sociopolitique	Thématiques	Rapports avec la société	Rapports avec l'environnement immédiat
		Thèmes/sujets	
L'organisation économique et sociale	Th. 15 Th. 19 Th. 11	Le statut et les rôles Le pouvoir gris Le travail et la retraite	
	Th. 10	Le logement	
	Th. 1	La démographie vs l'espérance de vie	
	Th. 5 Th. 5 et 6		La santé L'autonomie (physique et mentale) vs la dépendance
	Th. 8		L'adaptation et la créativité
L'organisation (para-) familiale	Th. 9 Th. 12		L'amour, la sexualité (vs la gérontophilie), le mariage Le veuvage, le deuil, l'immortalité vs la régénérescence, la mort
	Th. 9		Les rapports intergénérationnels
	Th. 9 et 12		Les réseaux socioaffectifs vs l'isolement
Les représentations socioculturelles	Th. 2 Th. 20		Les images/normes de la beauté vs les modifications biopsychologiques L'âgisme, la misogérontie et le double standard (vs sexisme)
	Th. 23		La ménopause vs l'andropause
	Th. 24		L'éducation

TABLEAU 4.2

Liste des (40) textes utilisés

TEXTES FICTIFS			
AUTEUR	TITRE	CATÉGORIE	ANNÉE DE PARUTION
ATHERTON, Gertrude	*Black Oxen*	Fiction réaliste	1923
BACON, Francis	*La nouvelle Atlantide*	Fiction irréaliste (eutopie)	1627
BAZIN, Hervé	*Le démon de minuit*	Fiction réaliste	1988
BEAUVOIR, Simone de	*Les Mandarins*	Fiction réaliste	1954
	Les belles images	Fiction réaliste	1966
	Monologue	Fiction réaliste	1967
	La femme rompue	Fiction réaliste	1967
BLOCH, Robert	*La fourmilière*	Fiction irréaliste (dystopie)	1958
CABET, Étienne	*Voyage en Icarie*	Fiction irréaliste (eutopie)	1839
CESBRON, Gilbert	*Dom Juan en automne*	Fiction réaliste	1975
COLETTE, Gabrielle-Sidonie	*Chéri*	Fiction réaliste	1920
	La fin de Chéri	Fiction réaliste	1926
	Gigi	Fiction réaliste	1943
GARY, Raymond	*Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*	Fiction réaliste	1975
GROULT, Benoîte	*La part des choses*	Fiction réaliste	1972
HIGGINS, Colin	*Harold et Maude*	Fiction réaliste	1971
HIGHSMITH, Patricia	*Pour le restant de leurs jours*	Fiction réaliste	1981
HUXLEY, Aldous	*Le meilleur des mondes*	Fiction irréaliste (dystopie rose)	1931
HUXLEY, Aldous	*Jouvence*	Fiction réaliste	1939
MÁRQUEZ, Gabriel Marcia	*L'Amour au temps du choléra*	Fiction réaliste	1987
MATHESON, Richard	*Le test*	Fiction irréaliste (dystopie)	1954
MERCIER, Louis-Sébastien	*L'an 2440*	Fiction irréaliste (eutopie)	1770
MORRIS, William	*Nouvelles de nulle part*	Fiction irréaliste (eutopie)	1891
NABOKOV, Vladimir	*Lolita*	Fiction réaliste	1955
NOLAN, W. F. & JOHNSON, G.C.	*Quand ton cristal mourra*	Fiction irréaliste (dystopie)	1969
NOLAN, William F.	*Retour à l'âge de cristal*	Fiction irréaliste (dystopie)	1979
ORWELL, George	*1984*	Fiction irréaliste (dystopie noire)	1948
SWIFT, Jonathan	*Voyage à Luggnagg*	Péri-utopie	1976
VIZINCZEY, Stephen	*Éloge des femmes mûres*	Fiction réaliste	1965
TEXTES NON FICTIFS			
AUTEUR	TITRE	CATÉGORIE	ANNÉE
ARISTOTE	*La Politique*	Théorie	1949
BEAUVOIR, Simone de	*Le Deuxième Sexe* *La Vieillesse*	(Para-utopie)/Théorie (Para-utopie)/Théorie	1949 1970
CICÉRON	*La vieillesse*	Théorie	1966
DALLAIRE, Yvon	*L'andropause existe-t-elle ?*	Théorie	1998
DEUTSCH, Hélène	*La psychologie des femmes : maternité*	Théorie	1962
DIDEROT, Denis	*Sur les femmes*	Théorie	1994
DIAMOND, Jeff	*L'andropause*	Théorie	1999
FREUD, Sigmund	*Nouvelles conférences sur la psychanalyse*	Théorie	1971
GARDANNE	*Avis aux femmes qui entrent dans l'âge critique*	Théorie	1816
GREER, Germaine	*Le passage. L'expérience de la ménopause*	Théorie	1995
HARDING, Esther	*The Way of All Women*	Théorie	1970

Tableau 4.3

Comparaison des parcours « normatifs » des âges masculins et des âges féminins

	Homme			Femme		
Âges	Enfance et Adolescence	Maturité	Vieillesse	Enfance et adolescence	Maturité	Vieillesse
Corps		(Accident cardio-vasculaire)		Ménarche (Accouchements)	Ménopause	(Ostéoporose)
Travail	Apprentissages	Emplois (chômage)	Retraite	Apprentissages	Emplois/ (chômage) Travail domestique	Retraite
Famille		(Couple/ séparation/ paternité)	(Veuvage/ remariage) (Grand-père)		(Couple/ séparation/ maternité) (Le « nid vide »)	(Veuvage) (Grand-mère)

NOTES
CHAPITRE 4

1. Les sous-sections 4.1.1, 4.1.2 et 4.1.3 résument l'analyse fouillée que l'on retrouve dans plusieurs textes de Guy Bouchard, particulièrement les suivants : 1976; 1986b; 1989a; 1992c et 1995b.

2. Cf. « Introduction : Form and Content, Philosophy and Literature », in *Love's Knowledge. Essays in Philosophy and Literature*, New York:Oxford University Press, p. 3-53.

3. Commentaire de Judith Merril (1967:3) dans l'introduction à : *SF The Best of the Best.* Cité par Bouchard (1995b:48).

4. Nous empruntons à Bouchard (1995b:68) sa traduction du texte de Le Guin.

5. L'utopie n'est pas totalement distincte de la science-fiction : les deux sont en section. Voir 1.1.6.

6. Rapporté par Bouchard (1989a:95).

7. Notons à ce propos que Beauvoir signalait à la fin des années soixante-dix que la masculinité, tout comme la féminité, était *fabriquée.* Se référant au livre de Belotti (*Du côté des petites filles*), elle faisait remarquer que sa formule « On ne naît pas femme, on le devient », était toujours pertinente :

   > Je [la] maintiens tout à fait. Tout ce que j'ai lu, vu, appris pendant ces trente années m'a complètement confirmée dans cette idée. On fabrique la féminité comme on fabrique d'ailleurs la masculinité, la virilité. Il y a eu beaucoup d'études très intéressantes de psychanalystes, de psychologues, ou autres, pour démontrer ce fait. Cf. Viansson-Ponté (1978:1).

8. L'hétéropolitique comme modèle d'interprétation est précisément le point de vue proposé lors de la conclusion. Cette acception sera donc réactivée à ce moment.

9. L'idéalisation peut être positive ou euphorique, négative ou dysphorique. L'eutopie et la dystopie peuvent toutes deux être susceptibles d'une autre sous-division : elles peuvent être élaborées soit sur le mode sérieux (*La nouvelle Atlantide* et *1984*), soit sur le mode comique/satirique (*L'assemblée des femmes* et *Le meilleur des mondes*). La dystopie elle-même, selon une catégorisation formulée par Bouchard (1992e:139-140; 1994c:29), peut être dite « rose » ou « noire » : dans le premier cas, la

domination s'exerce avec le plus de bienveillance possible (*Le meilleur des mondes)* ; dans le deuxième, elle s'exerce de façon sadique (*1984*).

10. Ce schéma s'appliquera aussi aux corpus des deux chapitres suivants. Éventuellement, des modifications pourront être apportées selon la nature des textes utilisés.

11. Le féminisme contemporain, souligne Jaggar (1983), a remis en question la conception de la nature humaine pseudo-neutre de la théorie traditionnelle. En dénonçant les paradigmes androcentriques qui constituent ses fondements, l'approche féministe est donc la seule qui peut tenir compte de l'identité sexuale. Par ailleurs, comme aucune clarification conceptuelle n'échappe à un parti pris et comme le féminisme, à travers la diversification de ses tendances, ne constitue pas une idéologie monolithique, il faut aussi se demander ce que signifie, dans une perspective de reconstruction, une théorie politique non androcentrique. Quelle voie doit-on privilégier : gynocentrique/gynocratique ou androgynocratique ? À partir de quel concept de base la notion d'être humain sera-t-elle analysée ? Situer, par exemple, la catégorie « femme » au centre des préoccupations féministes n'équivaut-il pas à répéter, sur le mode de l'inversion, les biais androcentriques qui avaient déjà été dénoncés ? Pour une analyse approfondie des rapports entre l'approche féministe et la théorie politique traditionnelle (masculiniste), voir Bouchard (1991a).

12. Nous aurions pu adopter une hypothèse intentionnellement rigoriste, celle de l'idéologie masculiniste altérant l'ensemble des textes. Or, notre intention, au cours de ce chapitre, vise à montrer que l'examen de la variable âge peut faire ressortir des aspects qui, à la limite, peuvent conduire à invalider cette hypothèse.

13. Plus de 70 % (29/40) des textes appartiennent à ces deux catégories.

14. La péri-utopie est illustrée par « Voyage à Luggnagg », un des textes de Swift que l'on retrouve dans les *Voyages de Gulliver.* Quant à la para-utopie, elle n'est représentée que par les deux textes de Simone de Beauvoir : *Le Deuxième sexe* et *La Vieillesse.*

15. Où la variable de l'âge n'intervenant pas, il y a partage du pouvoir entre les hommes adultes et les hommes âgés. Lorsque la variable de l'âge intervient, la participation au pouvoir peut être réservée soit aux hommes adultes, soit aux hommes âgés.

16. Introduit au début du 20e siècle par le sociologue français Gabriel Tarde, le terme « éphébocratie » fait référence à un gouvernement dominé par les jeunes : cité dans Martel:1997:6.

17. Nous ne comptabilisons pas les deux para-utopies de S. de Beauvoir, car elles sont spécialement utilisées pour leur dimension critique.

18. Variante andro-mésocratique : *Voyage en Icarie* (Cabet, 1979); *L'an 2440* (Mercier, 1977); *1984* (Orwell, 1972); *Nouvelles de nulle part* (Morris, 1976). Au fur et à mesure de leur insertion dans le travail, les auteurs des textes hétéropolitiques sont identifiés par le code numérique (chiffres romains).

19. Variante andro-acmècratique : *La Nouvelle Atlantide* (Bacon, 1995); *La fourmillière* (Bloch, 1975a); *Le test* (Matheson, 1954); *Quand ton cristal mourra* (Nolan et Johnson, 1969); *Retour à l'âge de cristal* (Nolan, 1979).

20. Variante andro-gérontocratique : *Le meilleur des mondes* (Huxley, 1970).

21. Selon Marilyn French, « la hiérarchie incarne la supériorité, et la supériorité de tout supérieur est absolue ». Même les organisations marginales, celles qui ne sont pas de type hiérarchique en fonction de la variable «âge» parce qu'elles comprennent surtout des hommes jeunes, n'autorisent pas la procédure démocratique. En d'autres termes, la hiérarchie, incluant celle de l'âge, est permanente. Quant à Kate Millett (1971:39), elle soutient que même s'il existe, dans l'institution patriarcale, une domination du plus âgé sur le plus jeune, celle-ci n'est pas toujours à l'abri des contradictions et des exceptions. Le principe de la domination des hommes plus âgés est en effet très souvent violé.
Dans *La Vieillesse* par contre, Simone de Beauvoir (1979a:I:142-143) allègue qu'à l'instar des femmes, les vieux n'ont pas de statut : le pouvoir qu'ils détiennent leur serait toujours octroyé par les hommes adultes actifs.
Des historiens de la vieillesse (Minnois, Corvisier, Finley), en faisant valoir le statut important des hommes âgés à titre de roi, de général en chef ou de magistrat, témoignent par ailleurs de la place privilégiée du vieillard sur la scène politique. Wang (1995), notamment, fait ressortir plusieurs exemples de sociétés gérontocratiques au cours de l'histoire, où le pouvoir politique et social appartient, de manière légale ou en fait, aux vieux. Entre autres, les vieillards dirigeaient les administrations et avaient des attributions législatives et judiciaires dans presque tous les pays de l'Ancien Monde (p. 44). Si la Grèce classique prôna surtout le culte de la jeunesse aux dépens de la vieillesse, le pouvoir des anciens s'est néanmoins manifesté dans la *gérousia* de Sparte, laquelle dirigeait

réellement la politique intérieure et étrangère, préparait des projets de lois présentés ensuite à l'Assemblée et pratiquait la justice (p. 46). Le monde romain a, quant à lui, toujours fait confiance aux vieillards en leur attribuant des postes importants : empereurs, sénateurs, préfets de la ville de Rome (48). Il faut aussi souligner l'âge respectable de nombreux papes et de plusieurs doges de Venise, aux XIe et XIIe siècles. En matière d'intérêt et de conduite politiques, même si la jeunesse a plus souvent été exaltée au cours des siècles, les personnes âgées ont donc joué un rôle majeur. C'est aussi le cas aujourd'hui, tant au plan du pouvoir religieux, où les évêques et les papes représentent des gérontes, qu'à celui du pouvoir profane : l'électorat contemporain, tout en se méfiant des risques de déclin intellectuel reliés à l'âge, a continué à confier les rênes d'un État aux plus âgés (le président Tito de l'ancienne Yougoslavie ; le président Tchang Kaï-Chek de Formose ; le premier ministre anglais Winston Churchill ; le président français Charles de Gaulle rappelé deux fois au pouvoir), nonobstant les cas où les choix ont porté sur des chefs plus jeunes (particulièrement aux États-Unis, avec John Kennedy et Bill Clinton). En bref, conclut Wang, beaucoup d'administrations (de ministères, d'associations, d'entreprises, de sociétés multiples) étaient, et sont toujours, des gérontocraties s'attribuant une sagesse reliée à l'expérience (p. 51).

22. Les textes des auteurs suivants : Aristote; Cicéron; Simone de Beauvoir; Hélène Deutsch; Yvon Dallaire; Jeff Diamond; Denis Diderot; Sigmund Freud; Germaine Greer, Gardanne et Esther M. Harding. D'autres textes, dont l'impact se limite à la théorisation d'une thématique particulière, seront utilisés. Nous aurons enfin recours à Galien pour illlustrer le thème de l'immortalité. Au fur et à mesure de leur insertion dans le travail, les auteurs sont identifiés par le code numérique (chiffres arabes).

23. *Black Oxen*, (Atherton, 1923); *Le démon de minuit* (Bazin, 1988); *Les Mandarins*, *Les belles images*, *Monologue* et *La Femme rompue* (Beauvoir, 1954, 1966, 1967b et 1967c); *Dom Juan en automne* (Cesbron, 1975); *Chéri, La fin de Chéri*, *Gigi* (Colette, 1969, 1970a et 1967); *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* (Gary, 1975); *La part des choses* (Groult, 1972); *Harold et Maude* (Higgins, 1995); *Pour le restant de leurs jours* (Highsmith, 1981); *Jouvence* (Huxley, 1939); *L'Amour au temps du choléra* (Márquez, 1987); *Lolita* (Nabokov, 1959); *Éloge des femmes mûres* (Vizinczey, 2001). Il faut aussi inclure la péri-utopie de Swift (*Voyage à Luggnagg*, 1976), correspondant à un texte sociopolitique non idéalisé. Par ailleurs, le roman de Gertrude Atherton, écrit en 1923, est introuvable : nous nous référons donc à l'article de Susan Squier (*Incubabies and Rejuvenates : The Traffic between Technologies of Reproduction and Age-Extension)*, tiré du collectif de Woodward (1999).

Au fur et à mesure de leur insertion, les auteurs sont d'abord reliés, eu égard à la thématique illustrée, aux théoriciens ou théoriciennes d'origine ; à cette numérotation est ajoutée une codification alphabétique (en minuscules et italiques). Exemple : *1.a* ; *1.b* ; *2.a* ; *2.b* ; *2.c*, etc.

24. Ceux de Bacon, de Mercier, de Cabet et de Morris.

25. Sont distingués les 19 romans non sociopolitiques, réalistes ou science-fictionnels, et ceux (10 romans) qui se préoccupent du thème sociopolitique.

26. Les deux essais de Simone de Beauvoir sont utilisés ici à titre de texte théorique, en fonction de leur dimension critique sur des thèmes particuliers. Dans le chapitre 6, cependant, nous analyserons le *Deuxième sexe* dans une perspective hétéropolitique, puisqu'il constitue une para-utopie.

27. Voir 3.4.2.

28. Nous nous rapportons aux discours relevant de la science-fiction et de l'utopie.

29. Jusqu'aux années soixante, selon Badami (1976:11), les auteures n'existaient presque pas. Parmi les rares écrivaines, ajoute Rey (1983:69), certaines adoptaient même un pseudonyme masculin (les noms de James Tiptree Jr., Andre Norton et Francis Steven masquent Alice Sheldon, Alice Mary Norton et Gertrude Barrows Bennett), voire des initiales neutres (C.L. Moore).

30. D'après Rey (p. 11), un pourcentage de plus de 90 % lors d'un sondage réalisé en 1949 dans la revue *Astounding*.

31. Au début des années soixante.

32. L'origine du genre utopique est généralement attribuée à l'*Utopie* de Thomas More, comme l'indique notamment Duveau (1961:73-80).

33. Sur la question de la participation des femmes à l'utopie, la situation équivaut à celle de leur accès à la science-fiction, soit une contribution d'abord limitée. À titre d'exemple, pour la période de 1888 à 1900, Freibert (1983:67-68) note que, sur un total de 160 utopies publiées aux États-Unis, une douzaine de textes ont été écrits par des femmes. Par ailleurs, à partir des années soixante-dix, le rythme moyen de production d'utopies féministes a considérablement augmenté : selon Kessler (1984:9-10), il est

passé à une utopie féministe tous les 10 mois, comparativement à la période 1920-1970 où on enregistre une utopie féministe tous les cinq ans. Complétant les relevés de Patai (1981) et de Kessler (1984), les compilations de Bouchard (1992b:2) montrent un total de 250 utopies féminines, dont 38 % sont d'inspiration féministe.
Ajoutons que le prix Hugo, distinction spéciale accordée annuellement par la World Science Fiction Society (WSFS) au meilleur écrit de science-fiction, n'a été décerné à aucune femme au cours de la période 1953-1967. Cependant, 13 écrivaines ont reçu ce prix entre 1968 et 1986. Rapporté par Browning (2004:21, n. 8).

34. Mutations reconnues par plusieurs critiques, dont Albinski (1988a et 1988b), Heilbrun (1984:117), Patai (1983) et Rohrlich (1984).
Il faut noter que Bouchard a largement contribué à la diffusion de leur interprétation dans le monde francophone. Notamment, voir les articles suivants : 1988a; 1988c; 1989c; 1989d; 1992b; 1993b; 1994b; 1995a.

35. Il importe de voir que la radicalisation du mouvement féministe et l'invasion des femmes dans le genre science-fictionnel ont permis d'alimenter cette critique.

36. Entre autres, les 45 références critiques suivantes : Albinski (1988a); Badami (1976); Bainbridge (1982); Barr (1981 et 1983); Baruch (1979a; 1984a à 1984d); Borgese (1963); Bouchard (voir les 8 références de la note 34) ; Cohen-Safir (2000) ; Cranny-Francis (1990); Donawerth et Kolmerten (1994); Khanna (1982, 1984a et 1984b); Leconte (1976); Mellor (1982); Monk (1980); Nielsen (1984); Okin (1979); Patai (1974 et 1982); Pearson (1981); Pearson & Pope (1981); Rey (1983); Russ (1972a, 1972b et 1980); Sanders (1981); Lyman Tower Sargent (1973 et 1988); Pamela Sargent (1975); Scott (1981); Strauss (1970); Vonarburg (1978) et Waugh (1988).

37. Albinski, en faisant ressortir la nécessité d'éliminer, entre autres formes d'aliénation, le sexisme et l'âgisme, s'inscrit à l'intérieur d'un féminisme polynome.

38. Sont mis en évidence les rôles différents des jeunes femmes et des femmes âgées dans un des romans de Joanna Russ, *L'autre moitié de l'homme*. Ce texte sera analysé dans le chapitre 5.

39. Baruch souligne chez More la présence d'une mesure qui favorise grandement la vieillesse féminine. Nous aurons l'occasion de la mettre en relief dans le chapitre 6.

40. À l'instar d'Albinski (voir note 37), Freibert considère que le féminisme doit résoudre les oppressions reliées à l'âge et au sexe.

41. D'après Khanna, le processus du vieillissement serait exploré dans les utopies féministes.

42. Dans une bibliographie recensant des utopies anglaises et américaines produites par des femmes pour la période 1836-1979, Patai identifie un texte écrit par Harriet Alfarata Thompson. Intitulé *Idealia, A Utopia Dream ; or, Resthaven* (1923), ce récit met en scène une société où le travail est perçu comme un plaisir et où la liberté est associée à la santé et au bonheur. Fait inhabituel par ailleurs, dans cette société les jeunes et les vieux prennent soin les uns des autres.

43. Patai mentionne que, dans la société gynocentrique que Mary E. Bradley décrit dans *Mizora* (1880-81), on laisse entendre que la sexualité serait dégradante pour les femmes au cours de leur vieillesse.

44. La vieillesse d'Odo, personnage principal d'une nouvelle de Le Guin (1979b) intitulée *À la veille de la Révolution*, est analysée en fonction des thèmes de la sexualité et de la mort. Ce texte sera examiné dans le chapitre 6.

45. Lyman Tower Sargent analyse deux textes faisant référence au thème du vieillissement/vieillesse : le premier, rédigé par madame George Corbett (*New Amazonia : A Foretaste of the Future* :1881), le second, par Elisabeth Mann Borgese, (*My Own Utopia* :1963).

46. Pamela Sargent recense deux textes se rapportant à notre problématique : *Minister Whithout Portfolio* (1951), rédigé par Mildred Clingerman ; *Somerset Dream* (1969), de Kate Wilhelm. Le premier récit met en scène une grand-mère qui rencontre dans un parc des êtres venus d'ailleurs. Tout en ne comprenant pas ce qu'ils sont, elle leur parle amicalement et assure une harmonie interstellaire. Selon Sargent (p. 18), il s'agit d'une histoire qui, parce qu'elle s'appuie sur l'ignorance du personnage féminin, fait plutôt ressortir l'insignifiance de toutes ces petites choses que font les femmes. Quant au récit de Wilhelm, il concerne des recherches sur les rêves dans une ville en grande partie habitée par des personnes âgées. L'auteure fait, entre autres, ressortir les tensions éprouvées par une doctoresse entre ses obligations professionnelles et ses responsabilités envers ses vieux parents.

47. Strauss note l'importance du culte de la beauté féminine chez certains auteurs. Nous aurons l'occasion de faire valoir cette critique.

48. Yoke commente la description sensible que fait Ursula Le Guin de la vieillesse féminine, à travers Odo, protagoniste principale du récit *À la veille de la Révolution*.

49. Cette remarque n'est pas étayée par une enquête exhaustive. Néanmoins, parmi plus de 80 études critiques examinées soit dans une monographie, soit dans un périodique ou dans un collectif, à peine 12 % identifient, la plupart du temps très succinctement, certains aspects relevant de cette question. Aucun texte n'inscrit par ailleurs ces éléments au sein d'une réflexion approfondie sur l'âge, ou sur le vieillissement/vieillesse, sauf celui de Pearson et Pope, qui recense les caractéristiques de la femme vieillissante et âgée que l'on retrouve surtout dans les romans réalistes, dont *L'été avant la nuit*, de Doris Lessing.

50. *Figuring Age : Women, Bodies, Generations*. L'intention générale de l'ouvrage est de faire sortir les femmes âgées de l'invisibilité, d'une part, en mettant en lumière les représentations culturelles âgistes de la vieillesse et, d'autre part, en suscitant des modèles différents. Pour ce faire, sont utilisés des textes tant fictifs (entre autres, des romans, des films et des photographies) que théoriques.

51. On trouve une seule et brève allusion à la vieillesse féminine se rapportant à l'un des romans de Joanna Russ, *L'autre moitié de l'homme.*

52. C'est autour de trois thèmes que l'auteure propose une relecture de l'utopie « classique » : la communauté des femmes ; le paternalisme d'État dans le contexte de la famille ; le schisme corps et âme (p. 12). Au sujet de Platon d'abord, tout en relevant des « conceptions très modernes » (p. 21) sur la place des femmes dans *La République*, Cohen-Safir conclut qu'il s'agit malgré tout d'une « *utopie misogyne* » (p. 26). À ce sujet, son analyse oscille entre des arguments gynistes et des arguments égalitaires. D'une part, l'infériorité naturelle des femmes reposerait sur une « *conception sexiste des âmes* » (p. 24). D'autre part, Platon ne s'inscrirait pas dans une conception « *totalement patriarcale de la société* », car « l'aspect le plus positif de la relation hommes-femmes dans La République réside dans le partage des tâches éducatives et domestiques » ; par contre, cette égalité comporterait des ambiguïtés, étant donné que « les femmes dans la société sont appelées à une égalité d'identité avec la norme masculine » (p. 25).
L'analyse de l'*Utopie* de More se termine ainsi : « en dépit du caractère conventionnel de l'organisation familiale et conjugale, il faut reconnaître à

More le mérite d'avoir réfléchi à l'insertion des femmes dans divers emplois et à leur éducation ». À l'instar de la démonstration déployée pour Platon, les arguments reposent plutôt sur le caractère gyniste de la société morienne lorsqu'il exige que « la femme demeure figée dans un rôle domestique non subversif » (p. 31). Or, même si, selon l'auteure, More montre qu'il était « partisan d'une société patriarcale » (p. 27) et qu'il était « plus en retard sur la question des femmes [...] que dans sa vie privée » (p. 31), y a-t-il lieu de considérer l'utopiste comme misogyne ?
Concernant Rabelais, on s'étonne de lire que ce serait « simplifier [son] art [que de qualifier] son attitude de misogyne » (p. 36). À la limite, ajoute Cohen-Safir, les épithètes péjoratives de Rabelais sur la question de l'anatomie des femmes reproduiraient plutôt les opinions « des théologiens du Moyen Âge que [ses] idées » (p. 38).
Quant à Francis Bacon, dont *La Nouvelle Atlantide* proposerait, à l'instar de More, une « sorte de voyeurisme collectif légalisé » (p. 49) lors de l'entrevue prénuptiale, l'argument de Cohen-Safir sur l'invisibilité (p. 50) des femmes porte plutôt sur son gynisme que sur sa misogynie.
De fait, Platon est le seul auteur réellement misogyne, même si la démonstration de Cohen-Safir s'attache plus à critiquer le caractère pseudo-féministe de *La République*. Le Panurge du *Pantagruel* de Rabelais, qui réclame chez la femme des qualités telles « la pruderie, la loyauté, la soumission, l'intelligence, la fidélité et les 'belles manières' » (p. 38), reflète plutôt une conception gyniste des rapports sexuaux, même si Cohen-Safir cherche à les justifier. Un verdict de gynisme s'applique aussi à Bacon, mais selon un autre registre : l'invisibilité des femmes. Quant à la misogynie de More, elle n'est étayée par aucun propos : les considérations se rapportant à l'écart entre sa vie privée et son texte utopique ne peuvent légitimer une telle sentence. En proposant une lecture de la misogynie de ces quatre utopistes, l'analyse de Cohen-Safir aboutit ainsi à des contradictions et à des conclusions injustifiées dues à l'emploi de concepts mal définis : sexisme, misogynie et patriarcat. En ce sens, son analyse est très décevante.

53. Nous nous référons aux textes de More et de Bacon, de Cabet et de Morris.

54. La société de More sera étudiée dans le chapitre 6.

55. Même si l'accent est mis sur *La Politique*, c'est à partir de plusieurs textes théoriques qu'est résumée la théorie politique d'Aristote : cf. 2.2.1.

56. Sept romans et nouvelles, dont les noms des auteurs (es) sont insérés au fur et à mesure de leur application à un thème.

57. Pour un développement sur la hiérarchie aristotélicienne des différentes catégories d'êtres et sur leur rapport respectif à la partie délibérative de l'âme, voir Bouchard, G. : 2004a:198-203. L'auteur apporte également des développements dans *Les bœufs bipèdes. La théorie aristotélicienne de l'esclavage et ses interprètes francophones*, Québec : Presses de l'Université Laval, 2004b:143-160.

58. La faculté de délibérer étant sans autorité chez la femme adulte, l'homme peut donc diriger la famille en monarque.

59. « *À une femme le silence est un facteur de beauté* » (1260 a 30). Tenu par Agamemnon dans l'*Ajax* de Sophocle, ce propos est repris par Aristote sans aucune critique. Voir par ailleurs la critique qu'en fait Bouchard (2005:175-178), à partir d'une analyse des interprétations formulées par deux féministes « aristophiles » (Arlene Saxonhouse et Mary Nichols). Bouchard met en relief les arguments tendancieux qui peuvent mener à l'oblitération du caractère gyniste de ce propos.

60. D'après Finley (1983:41), à l'approche de la mort les hommes sans enfants craignaient qu'il n'y ait personne pour réaliser les sacrifices et les rites coutumiers en leur faveur. Comme les femmes étaient destinées en se mariant à intégrer une autre maison et vu la faible espérance de vie des enfants, les hommes adoptaient donc des adultes de sexe masculin, généralement des parents. French (1986:151) ajoute que, comme le mariage leur répugnait, les hommes célibataires de Sparte furent privés de leurs droits de citoyens. À Athènes, un magistrat était chargé de veiller à ce qu'aucune famille ne s'éteignît faute de descendant mâle.

61. C'est-à-dire l'homme « mature ».

62. Voir 2.2.2.4.

63. Tout en souscrivant à l'idée d'une fécondité assumée avant l'âge de 20 ans, au regard d'un vieillissement féminin hâtif, Aristote s'oppose par contre à l'idée d'une maternité vécue au cours de l'adolescence, période qui précède l'âge de 18 ans.

64. L'adultère, considéré « d'une manière absolue et sans exception » comme une « diversion déshonorante », est jugé comme une infraction importante si l'un ou l'autre des conjoints est encore en âge de faire des enfants. Notons cependant que l'adultère est thématisé du point de vue de l'homme, tout comme la sexualité non associée à la procréation.

65. Voir 2.2.2.2.

66. Dans *Lysistra* déjà, Aristophane écrit : « Un homme, à son retour [de l'armée], fût-il chenu, a vite fait d'épouser une jeune fille. Mais la femme n'a qu'une courte saison ; si elle n'en profite, personne ne veut plus l'épouser ; et elle reste là à consulter l'avenir ». Rapporté par Puijalon et Trincaz (2000:69).

67. Tout en distinguant la ménopause de la vieillesse, Simone de Beauvoir insiste cependant sur cette phase préparatoire à la ménopause.

68. À l'instar de Freud chez qui le début de la trentaine constituait, pour la femme, un marqueur de déclin généralisé. Simone de Beauvoir fixe toutefois cet âge à 35 ans.

69. La première s'intitule *Monologue* ; la deuxième se rapporte à l'appellation de la série des trois nouvelles : *La Femme rompue*.

70. Les références renvoient à l'édition de poche parue chez Gallimard, collection « Idées », Paris, 1968b. Les tomes I et II sont désignés par des chiffres romains suivis des numéros de page.

71. Dans les romans de Simone de Beauvoir, il s'agit d'un rare personnage féminin dépourvu d'attraits physiques. Lors d'une entrevue avec Francis Jeanson, Beauvoir (1966:284-286) admet que la beauté féminine est très importante, particulièrement pour les jeunes femmes. Elle fait par ailleurs remarquer que, malgré son physique disgracieux, Nadine possède un certain charme faisant en sorte qu'on finit par oublier sa laideur.
Par ailleurs, le personnage de Josette Belhomme que l'on retrouve dans *Les Mandarins* subvertit l'image immuable de la beauté en soulignant qu'elle peut comporter une sorte de malédiction pour la femme. À 26 ans, presque « intimidée par sa propre beauté » (I:460), Josette est « humiliée d'être belle » (p. 476). Comme le fait remarquer d'Eaubonne (1986:218), « est réifiée en objet d'art ce qui lui retire le statut d'être humain ».

72. En général, le sentiment de l'âge qu'éprouvent les personnages masculins est associé aux rapports qu'ils entretiennent avec des hommes plus jeunes, mais toujours dans un contexte professionnel. C'est le cas de Robert (60 ans) et de Henri (35 ans) à l'égard des jeunes dans la vingtaine. Pour les femmes, par contre, l'apparence physique constitue le marqueur par excellence, comme le traduisent bien les propos de S. de Beauvoir dans *La force des choses* :

> Les jeunes femmes ont un sens aigu de ce que l'on peut, ou ne peut pas faire, quand on n'est plus jeune. 'Je ne comprends pas, disent-elles, comment une femme de quarante ans peut se teindre les cheveux, s'exhiber en bikini, flirter

avec les hommes. Quand j'aurai leur âge...' Ce jour arrive ; elles se teignent les cheveux, se mettent en deux-pièces, font des sourires aux hommes.

73. *De Senectute*, rédigé en 45. Cf. traduction sous le titre *Savoir vieillir* (Touya:1990).

74. Cité par Touya (1990:8), se rapportant aux propos de Pierre Grimal, l'un des biographes de Cicéron.

75. Ou presque, si l'on excepte deux références :
    a. l'une se rapportant à la loi Voconia que Cicéron a soutenue, à l'âge de soixante-cinq ans, « d'une voix forte et à pleins poumons » (1990:28) ; or, cette loi visait à limiter le droit de succession des femmes !
    b. l'autre relative à la débauche d'un vieux consul par les manigances d'une « prostituée » (p. 52), alors qu'il s'agissait d'un jeune garçon !

76. Cicéron n'a aucun souci d'inclure les femmes dans son traité, tout comme d'ailleurs dans sa *République*. Cicéron, souligne Borgese (1963:124), est un conservateur fort peu préoccupé par la condition féminine. Comme les époux et les pères détiennent une juridiction absolue sur les femmes, les vertus féminines valorisées sont la chasteté, la modestie et l'obéissance.

77. Cicéron pouvait difficilement prétendre le contraire : à 60 ans, après 29 ans de mariage avec Terencia, il divorce afin d'épouser une jeune pupille (Minois:1987:159). Selon Sournia (1995:3), il évitait ainsi de rendre des comptes sur la gestion problématique des biens de sa pupille.

78. Selon Freud (1962:297), le clitoris joue chez la petite fille le rôle d'un « pénis inachevé ». C'est pourquoi la transformation de la petite fille en femme commande qu'elle change de zone érogène, que « cette sensibilité se déplace en temps voulu et totalement du clitoris à l'entrée du vagin ».

79. À la féminité «normale» s'opposeraient deux autres scénarios : l'inhibition sexuelle (ou la névrose) et la formation d'un complexe de virilité (1971:166).

80. Dans *Une lettre à Martha*. Rapporté par Sartin (1968:165).

81. Dans une lettre à Lou Andreas-Salomé, Freud (1972:154) décrit le vieillissement comme suit : « a crust of indifference creeping up [,...] a way of beginning to grow inorganic ». Rapporté par Brennan (1999a:134).

82. C'est sur cette déclaration défaitiste, fondée sur une « impression » ressentie au cours de ses analyses, que Freud termine sa conférence sur

la féminité. Une note d'espoir toutefois : il admet que la femme, individuellement, « peut être considérée comme une créature humaine » ! (p. 178)

83. Dans *L'interprétation des rêves*. Nous nous référons à l'analyse que fait Woodward (1999b:150 et 164) de l'interprétation freudienne d'un rêve d'une femme de 50 ans.

84. *The Disposition to Obsessional Neurosis* (1913:323-4). Rapporté par Woodward (1999b:164).

85. Bien sûr, ce postulat ne s'applique pas au scénario inverse : l'homme-père est considéré ipso facto comme une personne dotée d'une maturité suffisante.

86. Le paradigme jeune fille/homme mûr associé au couple Colette/Willy revient souvent dans l'œuvre de Colette. Mais la fin est rarement euphorique pour l'un ou l'autre des protagonistes. Dans *L'ingénue libertine* (1970b), ou dans *Le tendron* (1968b), c'est plutôt « [l'] homme mûr [qui] se pique le cœur au fruit vert ». Dans *La vagabonde* (1967), par contre, c'est la jeune Renée Néré/Colette qui souffre des mensonges de son époux, Adolphe Taillandy/Willy. Dans *Mes apprentissages* (1972:29), Colette livre sa critique personnelle de ce type de liens entre une adolescente ingénue et un homme vieillissant. Commentant ses rapports avec Willy, elle écrit :

> La jeunesse et l'ignorance aidant, j'avais bien commencé par la griserie, une coupable griserie, un affreux et impur élan d'adolescente. Elles sont nombreuses, les filles à peine nubiles qui rêvent d'être le spectacle, le jouet, le chef-d'œuvre libertin d'un homme mûr. C'est une laide envie qui va de pair avec les névroses de la puberté. [...] Je fus donc punie, largement, et tôt.

87. Dans *Humain, trop humain*, Nietzsche suggérait qu'un homme devait se marier deux fois : à 20 ans, avec une femme expérimentée dans la trentaine ; à 30 ans, avec une jeune femme dont il pourrait maintenant assurer l'éducation. Rapporté par Borgese (1963:223-4).

88. Simone de Beauvoir (1968a:I:256) note que cette fonction d'éducatrice est véhiculée dans plusieurs romans masculins d'apprentissage. L'histoire de la formation du jeune héros par une maîtresse plus âgée se retrouve entre autres chez Balzac (*Le Lys dans la vallée*) et Stendhal (*L'Éducation sentimentale*).

89. Ce commentaire de Noël s'inspire de l'étude de Haskell (1974) sur l'image de la femme au cinéma (« *From Reverence to Rape : the Treatment of Women in the Movies* »).

90. Ce paragraphe est une synthèse des propos de Lise Noël (1989:76-80) sur quelques-uns des pseudo-arguments justifiant la domination androcratique.

91. Comme le traduisent les propos suivants de Carl Vogt : « en ce qui concerne les facultés intellectuelles, le Noir adulte partage la nature de l'enfant, de la femme et du Blanc sénile ». Cité par Ehrenreich et English (1982:126).

92. « L'Homme' éternel a [...] la peau blanche ; il est relativement jeune, ses goûts sexuels sont orthodoxes ; de classe moyenne ou supérieure, il a fait la révolution industrielle et inventé la démocratie. Bref, il est occidental. Mais avant tout, il est de sexe masculin » : Noël:50.

93. Évidemment, n'est pas complètement dysfonctionnel l'homme âgé qui ne gouverne plus mais s'adonne au sacerdoce.

94. L'accès au sacerdoce est toutefois limité à l'homme âgé qui a été d'abord citoyen.

95. Même si l'homme âgé (libre citoyen) peut accéder au sacerdoce, il est écarté de la véritable fonction politique, la plus valorisée puisqu'elle implique la prise de décision au sein de la cité. Pour Aristote, le citoyen au sens absolu se définit par « la participation aux fonctions judiciaires et aux fonctions publiques en général » (*La Politique*, III, I, 1275 a 20-25).

96. Lequel devient assimilable à celui d'un « surnuméraire » (voir 2.2.3.1).

97. Voir 2.2.4.1.

98. Prudence et sagesse sont des traits de la vieillesse qui sont déniés dans la *Rhétorique* : perçu comme vulnérable à la régression mentale, le vieillard est surtout décrit comme un être timoré et ayant l'esprit étroit.

99. Tout en assurant la conservation des biens qu'acquiert son époux.

100. Au regard de la classification aristotélicienne des êtres humains par ailleurs, l'esclave mâle n'est pas doté d'un esprit supérieur. Il l'emporte cependant sur l'homme libre par la taille et la force. Cf. Bouchard, G., note 57.

101. Ces propos négligent néanmoins l'opposition classuelle « homme libre vs esclave (naturel) ». Comme le montre Guy Bouchard (références citées à la note 57), le sommet de la hiérarchie aristotélicienne n'est pas l'homme

(vs la femme), mais l'homme libre, adulte, citoyen et bien nanti face aux femmes, aux travailleurs non asservis, aux métèques et aux esclaves.

102. Au cours des dernières décennies, Erikson (1964) et Bettelheim (1965) ont formulé des théories similaires. Le premier précise que l'identité d'une jeune femme est définie en grande partie par son pouvoir de séduction, grâce auquel elle peut choisir l'homme qu'elle convoite. À l'âge adulte, elle se développera par la maternité et par un engagement total à prendre soin de ses enfants. Quant à Bettelheim, même s'il concède que les femmes peuvent accéder à des fonctions publiques importantes, il croit qu'elles désirent avant tout être des épouses et des mères. Pour un développement sur ces auteurs, voir Weisstein (1971:133-4).

103. Les affirmations du Docteur Moebius, exprimées dans son ouvrage au titre révélateur, De la débilité mentale physiologique chez la femme (1898), en sont un bel exemple : « s'il pouvait se faire que les facultés féminines aient le même développement que les facultés masculines, les organes génitaux s'atrophieraient et nous serions en présence d'un androgyne aussi laid qu'inutile ». Rapporté par Hurtig et Pichevin (1982:10, n. 4).

104. Comme l'illustre bien le titre de la brochure *Mulieres homines non esse*, écrite à la fin du 16e siècle par le philosophe allemand Valens Acidalius, où l'auteur soutient de façon péremptoire que la femme ne fait pas partie du genre humain. Cité dans Darmon (1983:21).

105. D'après le concept de « maturité régressive », c'est par un phénomène de régression que la psychanalyse freudienne a fixé le début de la maturité psychosexuelle de la femme : elle ne peut en effet « grandir » qu'en devenant plus infantile ! Selon les psychanalystes, ce paradoxe s'explique par le fait que c'est uniquement en régressant que la femme peut surmonter l'envie du pénis de sa jeunesse. Comme elle est enfin réconciliée avec elle, elle peut alors accepter sa féminité et se soumettre, sans jalousie, à l'amour de son époux. En bref, la maturité de la femme ne peut s'acquérir que par régression : plus encore, une femme évolue à reculons. Pour un développement sur ce concept paradoxal, voir Ehrenreich et English (1982:217-230).

106. Selon les termes de Philibert (1968:50).

107. Les propos de Comte sont sans équivoque :

> Rapprochant, autant que possible l'analyse des sexes et celle des âges, la biologie positive tend finalement à représenter le sexe féminin principalement constitué, comparativement à l'autre, en une sorte d'état d'enfance continue, qui l'éloigne davantage, sous les plus importants rapports, du type idéal de la race. (50e leçon du Cours de Philosophie positive. Rapporté par Philibert, 1968:50).

108. Proudhon (1990:1945-1985) s'emploie à démontrer que l'infériorité de la femme est triple : physique, morale et intellectuelle. Et définitive, puisqu'elle tient à sa « non-masculinité ».

109. C'est même à partir de 28 ans, d'après Schopenhauer, qu'une femme ne peut plus attirer les hommes. Comme sa beauté est très passagère, disparaissant après deux ou trois accouchements, elle ne séduit qu'un seul homme qui, une fois pris au piège, aura l'obligation de l'entretenir toute sa vie. Sur la misogynie de Schopenhauer, voir l'étude de Sabrina Mailloux (1987:73-81).

110. Stannard fustige l'industrie des cosmétiques qui condamne les femmes à se conformer à un idéal esthétique qui correspond plutôt à un « masque de la beauté ». Elle mentionne à cet égard qu'à peine 5 % des hommes et des femmes peuvent prétendre correspondre à un standard élevé de la beauté.

111. French fait remarquer que, dans la Grèce classique, les rapports entre les époux laissaient beaucoup à désirer étant donné la disparité énorme d'âge, d'éducation et d'expérience entre un homme qui, à la fleur de l'âge, avait parcouru le monde librement et une adolescente séquestrée. Hommes et femmes vivaient séparés pour diverses raisons : la longueur du service militaire, l'homosexualité masculine et le mépris général où l'on tenait les femmes.

112. Platon et Aristote ne font que se conformer, à cet égard, à une pratique courante de l'époque concernant la différence d'âge qui doit prévaloir, eu égard au mariage, entre hommes et femmes.

113. D'après Chesler, ce modèle, d'un point de vue mythologique, serait d'origine olympienne : « Zeus le Père prit l'habitude de séduire, d'enlever et de féconder autant de Jeunes Vierges qu'il est possible ».

114. Dans « Brigitte Bardot et le syndrome de Lolita ». Publié aux États-Unis, ce texte n'a paru en France que tardivement. Sa traduction en langue française est reproduite dans *Les écrits de Simone de Beauvoir* (Francis et Gontier:1979:363-376).

115. Beauvoir signale entre autres le film de Roger Vadim, *Les liaisons dangereuses*, où l'héroïne est âgée de 14 ans.

116. En référence à la pièce d'Arthur Miller, *A View from the Bridge*, où l'héroïne atteint à peine l'âge de la puberté. Beauvoir mentionne aussi que le roman

de Vladimir Nabokov (*Lolita*), traitant des rapports entre un homme de 40 ans et une 'nymphette' de 12 ans, a connu un succès phénoménal aux États-Unis.

117. C'est à ce mythe que se réfère aussi Anne-Marie Dardigna (1980:225) pour décrire les contours de la compagne idéale de l'homme : « Qu'est-il donc demandé à une femme pour un accord parfait avec le Prince Charmant ? L'immaturité de la jeunesse : le caractère infantile des héroïnes de la presse du cœur est une constante condition à leur modelage par l'homme qui les aime ».

118. Geneviève Sellier (2002) souligne que cet article montre chez Beauvoir une conscience peu commune, à l'époque, des liens étroits du cinéma avec la construction sociale des identités sexuales. Son analyse du mythe Bardot témoigne d'une vision dialectique de la « culture de masse », très rare en France encore aujourd'hui :

> Contrairement à ce que pourrait laisser penser le titre de l'article, 'Brigitte Bardot et le syndrome de Lolita', Simone de Beauvoir met en évidence les aspects contradictoires de l'image de la star : nouvelle version de l'éternel féminin qui prend en compte l'évolution des mœurs, Brigitte Bardot dans *Et Dieu créa la femme* de Vadim propose aux hommes le cliché rassurant d'une femme-enfant qu'il faut domestiquer. Mais au-delà des films qu'on lui fait tourner, elle impose à travers les médias l'image subversive d'une femme amorale et activement désirante, sans aucune dimension perverse. 'Chasseur autant que proie', elle provoque l'identification des jeunes femmes et les malaise des hommes face à une femme sujet et non pas seulement objet du désir. (p. 447)

Dans le *Deuxième sexe*, Beauvoir avait déjà souligné ce phénomène :

> L'idéal de l'homme occidental moyen, c'est une femme qui subisse librement sa domination, qui n'accepte pas ses idées sans discussion, mais qui cède à ses raisons, qui lui résiste avec intelligence pour finir par se laisser convaincre. Plus son orgueil s'enhardit, plus il aime que l'aventure soit dangereuse ; il est plus beau de dompter Penthésilée que d'épouser une Cendrillon consentante. (I:257-258)
> C'est un lieu commun que de se représenter le Sphinx sous les traits d'une jeune fille : la virginité est un des secrets que les hommes, et d'autant plus qu'ils sont plus libertins, trouvent le plus troublants ; la pureté de la jeune fille permet l'espoir de toutes les licences et on ne sait quelles perversités se dissimulent dans son innocence ; encore proche de l'animal et de la plante, déjà docile aux rites sociaux, elle n'est ni enfant ni adulte ; sa féminité timide n'inspire pas la peur, mais une inquiétude tempérée. On comprend qu'elle soit une des figures privilégiées du mystère féminin. (p. 271-272)

119. « La hiérarchie qui donne les meilleurs salaires aux hommes rassis et les pires salaires aux femmes dans leur ensemble (quel que soit leur âge) est un mécanisme homogène qui met à la disposition des hommes faits l'usage privé des femmes jeunes (sans les priver pour autant d'ailleurs de l'usage général). »

120. Dans ses travaux sur la famille arabe, Philippe Fargues (1986:339-371) note que les différences d'âge élevées entre les époux (pouvant dépasser 10 ans) correspondent à une manifestation de l'autorité absolue de l'homme dans la famille. L'homme se marie à un âge tardif, étant donné qu'il doit prendre le temps d'accumuler le montant de la dot. Le déséquilibre d'âge entre des adolescentes et des hommes mûrs remplit ainsi une fonction sociale explicite : celle d'établir solidement la domination masculine « en renforçant le pouvoir du créancier par le pouvoir de l'âge ».

121. L'orientation précoce des femmes plus jeunes vers des hommes (sensiblement) plus âgés n'est pas « naturelle », soutient Bozon, dans le sens où elle s'appuie sur une expérience sociale qui les conduit vers un « réalisme plus précoce ».

122. Selon Bozon, ce sont en général les plus dominées des femmes qui désirent la domination de l'homme par le statut social, par l'expérience, comme par l'âge. Les femmes les plus autonomes socialement sont en quelque sorte assez indifférentes à l'écart d'âge, qui leur apporte relativement moins qu'aux femmes moins dotées (p. 600-601).

123. 15 avril 2002, p. 48-54.

124. À l'encontre de son étude virulente parue en 1974 sur la problématique du viol (*Against Our Will*). Tout en faisant valoir que l'étude de Brownmiller a été à l'avant-garde de la littérature contemporaine sur le viol, Angela Davis fait (1983:248-9) par ailleurs ressortir que le livre fut sévèrement critiqué pour son parti pris à la limite du racisme, en contribuant à ressusciter le vieux mythe raciste du violeur noir. En prétendant défendre la cause des femmes, explique Davis,

> Brownmiller adopte parfois une position où elle ne soutient plus que la cause spécifique des femmes *blanches*, sans tenir aucun compte des présupposés. [...] Son incapacité à faire prendre conscience aux femmes blanches de l'urgence à lier le combat contre le racisme à la lutte contre le sexisme se traduit par un apport supplémentaire au racisme aujourd'hui.

125. Cité dans Abu-Laban (1984:70).

126. Dans son livre, 150 témoignages portent sur les fantasmes sexuels de femmes qui, par ailleurs, sont toutes âgées de moins de 40 ans.

127. Comme l'expliquent les auteures (p. 1), « cette sexualisation s'exprime dans le fait d'induire chez des filles de huit à treize ans des attitudes et des comportements de 'petites femmes sexy'». Or, la construction de cette nouvelle génération de «Lolitas » (Millot:2000), axée sur les valeurs du patriarcat, ne peut que générer des effets négatifs eu égard au

vieillissement. En effet, non seulement le retour à ce mythe prive les très jeunes filles de leur enfance, mais il risque aussi de compromettre leur capacité à se développer et à s'épanouir dans toutes les phases de leur vie, particulièrement lors de leur vieillesse.

128. Dans le *Deuxième sexe* (1968a:I:28), Simone de Beauvoir notait qu'« un des bénéfices que l'oppression assure aux oppresseurs, c'est que le plus humble d'entre eux se sent supérieur : un 'pauvre Blanc' du Sud des U.S.A. a la consolation de se dire qu'il n'est pas un 'sale nègre' ». Transposé à la problématique de la vieillesse féminine, ce commentaire pourrait s'exprimer ainsi : une femme adulte (jeune), même assujettie à d'autres formes d'oppression (classe et race), a la consolation de se dire qu'au moins elle n'est pas une « vieille ». Néanmoins, l'oppression reliée à l'âge touche toutes les personnes et, de façon précoce, les femmes.
Si l'on en croit par contre l'auteure de *La Femme Totale*, Marabel Morgan (1975:88-89), l'apparence physique de la femme ne suffit pas à retenir l'intérêt d'un homme : une femme belle aux yeux de son époux est celle qui règle sa vie sur lui et qui accepte de se mettre à sa disposition ; elle devient alors « un joyau qui n'a pas de prix, la gloire de la féminité, sa reine ! ». Selon Morgan, c'est au moment où Sarah a consenti à se soumettre à Abraham que leur mariage a enfin porté des fruits ; c'est, en effet, âgés respectivement de 90 et de 99 ans que Sarah et Abraham ont conçu Isaac. Morgan, bien sûr, justifie cette longue rébellion par le caractère « chicanier » et « vicieux » de Sarah !

129. Dans *La Vieillesse* (I:172), Simone de Beauvoir mentionne que, d'après les psychanalystes, le complexe de castration, selon lequel l'homme âgé serait l'incarnation d'une anxiété inconsciente de l'homme qui a peur de désirer sans pouvoir assouvir, n'est jamais liquidé. Désireux de récuser les propos de Simone de Beauvoir (empruntés, rappelons-le, aux psychanalystes) qu'il considère comme des explications « *hasardeuses* » d'un « *supposé* » complexe de castration, voici l'argument présenté par l'historien George Minois (1987:81) : « À ce jeu, les vieilles femmes sont d'ailleurs désavantagées, car elles se fanent plus vite que les hommes » ! En clair, la pseudo-impuissance de l'homme âgé n'a rien de comparable avec la détérioration physique de la femme, laquelle est nécessairement fondée. Ayant décrété que le vieillissement féminin façonne une image corporelle qui serait altérée de façon précoce, Minois peut donc éviter de soulever la question de la capacité sexuelle de la femme âgée. Nous avons donc affaire à une argumentation dont la connotation gyniste, digne du discours aristotélicien, est évidente. Mais, surtout, nous avons aussi affaire à un exemple typique démontrant que le discours scientifique sur la vieillesse, loin d'être neutre, peut contribuer à véhiculer un savoir recelant un double standard.

130. Même s'il est fait référence au consentement des « parents », ledit consentement ne peut, vraisemblablement, être accordé que par le père. Que la mère détienne un droit de veto est en effet quasi impensable, étant donné les nombreuses indications textuelles qui soutiennent la légitimité de la suprématie paternelle.

131. Avec les conséquences qui s'ensuivent pour l'épouse de l'élu, c'est-à-dire de perpétuer la lignée patrilinéaire et patrilocale.

132. Espérance de vie qui pourrait excéder 70 ans, et qui correspond approximativement à l'âge du Tirsan, le vieux patriarche honoré par une fête publique.

133. Par contre, dans la nouvelle *Une paisible soirée* rédigée par Lee Hoffman en 1972, la solution logique pour maintenir l'équilibre de la population est de limiter le nombre d'enfants. Un couple ne pouvant obtenir des permis que pour deux enfants, le troisième est considéré, dès l'âge de cinq ans, comme une menace face aux ressources mondiales. S'il n'a pas été adopté par des personnes sans progéniture, il est alors éliminé.

134. Rédigé dans les années cinquante, le récit de Dave Dryfoos, *Début de carrière*, met plutôt l'accent sur le statut improductif de la personne âgée. Dans cette société de l'an 2054, l'insertion au marché du travail ne se fait qu'à partir de l'âge de 40 ans, pour une période de 35 ans. Ensuite, la personne est simplement éliminée du système.
Un autre texte rédigé dans la première moitié du 20e siècle, celui de René Gallun, fait ressortir l'ostracisme à l'égard de la vieillesse masculine dans un contexte de productivité. *Le vieux fidèle* raconte en effet l'histoire d'un Martien (No 774) qui apprend que son temps de vie est écoulé :

> Il y avait si peu d'eau et de nourriture que personne n'avait droit à une vie plus longue à moins de prouver par l'utilité de son travail qu'un sursis serait d'intérêt général. Sinon, les jeunes et les vigoureux devaient toujours remplacer les vieux et les faibles. Les Chefs pensaient que le travail de No 774 n'était pas utile, qu'il se servait à rien, que c'était même du gaspillage. Prolonger sa vie était hors de question : No 774 devait mourir.

Se révoltant contre cette tradition séculaire, le vieux Martien décide de se réfugier sur la Terre au moyen d'une comète, grâce aux informations obtenues par un Terrien avec lequel il réussit à communiquer. Même s'il meurt dès son arrivée, le Martien laisse cependant à son ami des plans pour la construction d'une fusée qui lui permettra de visiter Mars.
Enfin, au lieu de les éliminer, Boris Vian imagine dans *L'arrache-coeur* une « foire aux vieux » où l'on vend des vieillards infortunés aux enfants de paysans pour qu'ils s'amusent à en faire leurs souffre-douleurs :

> On pouvait compter sept hommes et cinq femmes. Le maquignon municipal était debout devant le banc, son registre de moleskine sous le bras. (...) Il sentait mauvais et les vieux encore plus. Plusieurs restaient immobiles, les mains croisées sur leur bâton poli par l'usage, tout couverts d'étoffes sales et informes, pas rasés, pleins de rides, pleines de crasse, les yeux plissés d'avoir trop travaillé au soleil. Ils mâchonnaient de leurs bouches édentées aux chicots puants. (1962:35-36)

135. Rédigé en collaboration avec William Johnson.

136. Cf. Bacon (1995).

137. Dans la société de Nolan et Johnson, la phase de la vieillesse est tout simplement amputée du parcours de vie. La catégorie des personnes âgées entre 18 et 21 ans correspond en effet à la période de maturité.

138. Gardanne, C.P.L. : les textes de l'auteur étant introuvables, nous nous référons aux résumés de Farge (1982) et de Greer (1992).

139. Quelques décennies après Diderot, Félicité de Lamennais considère que la femme ménopausée deviendrait « une sorte de métis, ni homme ni femme ». Bref, un troisième sexe. Alors qu'elle perd à un certain moment la puissance de concevoir, au contraire l'homme conserve jusqu'à la fin sa puissance génératrice et son génie. Donc, les hommes sont intelligents jusqu'à leur mort et, surtout, ils possèdent cette capacité que les femmes perdent trop tôt, celle d'engendrer. Rapporté par Groult (1977:78-79).

140. Ce qu'ont relevé peu de critiques du *Deuxième sexe* : sur cette question, cf. Diane Lamoureux (2002:62) et Mary Lynn Stewart (2002:70-71).

141. Simone de Beauvoir ne fait jamais mention de la ménopause comme élément déclencheur de ces phénomènes. En outre, même si elle évoque l'association entre ménopause et « troisième sexe », elle refuse les théories antérieures de la masculinisation. La ménopause, pour l'auteure, consacre uniquement la fin de la capacité de reproduction.

142. *De la Ménopause, ou de l'Âge Critique des Femmes*, 1821 : cité par Greer (1992:152). Évidemment, on avait observé bien longtemps auparavant les phénomènes accompagnant l'interruption de la menstruation.

143. Cité dans Farge (1982:164).

144. Chez les Samo par exemple, la femme change de nature lors de sa ménopause. Or même si, comme l'homme, elle est maintenant associée à la catégorie du « chaud », elle se voit par ailleurs privée de sa sexualité,

car l'accumulation du chaud sur le chaud la transformerait en sorcière. Comme la femme stérile, elle devient en somme un homme. Son nouveau rôle de conseillère l'autorise à cet égard à participer au conseil des anciens (Héritier:1978b:401). Notons que Simone de Beauvoir établit le même constat dans *La Vieillesse*.

145. Ehrenreich et English (1982:121) font remarquer que l'on retrouve fréquemment, dans la littérature médicale de la fin du 19e siècle, l'expression suivante pour qualifier la ménopause de maladie mortelle : « la mort de la femme dans la femme ».

146. C'est là d'ailleurs une expression répétée à l'envi dans son texte. Entre autres, au sein d'une même page (408) elle est utilisée à trois reprises.

147. Voir 2.2.3.3.

148. Deux brefs paragraphes font référence à une crise similaire chez l'homme, due surtout à la diminution de sa puissance sexuelle : « La self-assurance de l'homme est fortement touchée par la diminution de sa puissance, et sa crainte des jeunes, plus actifs et audacieux, et ses réactions à son propre déclin ont un caractère typique. Les hommes [...] peuvent vieillir avec dignité ou bien se détruire eux-mêmes dans l'humiliation narcissique » (p. 408).

149. Selon Chesler (p. 81), tout comme Harding, Deutsch voit dans la femme une Fille Soumise. En portant aux nues les « vertus féminines », l'une et l'autre s'accordent avec Freud sur le présupposé que « l'anatomie [de la femme] est [s]a destinée ».

150. Pour Margaret M. Gullette (« Menopause as Magic Marker. Discursive Consolidation in the United States and Strategies for Cultural Combat », 1997:176-199), les recommandations médicales sur la prise d'hormones de remplacement dans le but de rester jeunes après la ménopause relèvent d'une forme de *backlash* contre la montée d'un pouvoir social et économique des femmes dans la cinquantaine. Rapporté par Kérisit (2000, p. 217-8).

151. Friedan (1995:110) mentionne que la plupart des symptômes associés à la ménopause surviennent chez les femmes hospitalisées pour hystérectomie ou psychose d'involution.

152. Je souligne.

153. C'est un fait qu'avait d'ailleurs déjà relevé, avec pudeur, Louis-Sébastien Mercier.

154. Remarquons que Dallaire maintient une confusion entre les capacités associées à l'activité sexuelle et celles relevant du pouvoir de reproduction. Chez l'auteur, l'accent est mis sur la capacité reproductrice masculine qui, contrairement à la capacité reproductrice féminine, serait intacte et ce, quel que soit l'âge de l'homme. Nous verrons plus loin que des recherches récentes commencent à remettre en question cette croyance.

155. Le héros de Bazin semble être à l'abri de toute dysfonction reliée à la capacité reproductrice. Or, même si la spermatogenèse se déroule de façon continue de la puberté masculine à la fin de la vie, il est maintenant reconnu que les spermatozoïdes deviennent de moins en moins mobiles et fécondants avec l'âge. Selon une étude récente effectuée à l'Université de Washington à Seattle, c'est à partir de 35 ans que se produirait cette dégradation du sperme.

156. Tout en soulignant la tradition misogyne à l'égard du vieillissement féminin, Beauvoir note cependant que quelques rares auteurs se sont portés à la défense des vieilles femmes. Au 16e siècle, Pierre Le Loyer, tout en ayant écrit une ode faisant valoir combien il est honteux d'aimer une vieille femme, en rédige au moins une autre qui décrit avec tendresse la vieillesse féminine. De même, dans la *Vie des dames galantes*, Brantôme affirme que certaines sont toujours belles et peuvent être aimées au-delà de 70 ans. Au 17e siècle, dans *Ode à une belle vieille*, Maynard vante les grâces de la vieillesse féminine. Ailleurs, par contre, il avait déjà caricaturé la laideur de la vieille femme dont « [l]a bouche édentée [dégagerait] une odeur infecte qui fait éternuer les chats » ! (I:241, 242 et 272).

157. Pour connaître plus en détail cette hypothèse, voir : Clayton (1975:15-16); Comfort (1968:10-11); Guillerme (1964:16-22).

158. Il s'agit d'un périple inscrit à l'intérieur des quatre grands voyages qui titrent chacune des parties du livre.

159. Ceux-ci naissent avec au front un signe qui les voue à l'immortalité.

160. En attribuant ces propos à Virginia, Huxley marque l'opposition vécue entre deux groupes de femmes : les jeunes et les vieilles.

161. Mentionnons aussi les travaux de Voronoff (*La Conquête de la vie*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, 1928) au cours des années vingt et trente, soit des transplantations de glandes de testicules de chimpanzés dans les organes génitaux des hommes ; l'injection, dans les tissus dégénérés,

d'une solution saline de cellules fraîches provenant d'organes extraits de fœtus d'agneau, thérapie cellulaire développée par Hienans et appliquée à des hommes dont l'âge moyen était de 45 ans. Bref, c'est exclusivement l'activité des glandes sexuelles masculines que l'on cherchait à prolonger. Rapporté par Greer, p. 181.

162. Nous soulignerons plus loin (chapitre 5) les contradictions de Greer à ce sujet.

163. Voir 4.1.1.2.

164. Pouvoir rediscuté plus loin.

165. Paradoxalement, Diamond va même jusqu'à déplorer que « dans nos sociétés modernes de domination, on condamne ou mortifie les hommes qui [l']éprouvent » (p. 225 ; je souligne).

166. La thèse de Buss est représentative de l'idéologie masculiniste qui cautionne le double standard par des arguments dits « naturels ». L'auteur souligne entre autres que les femmes, moins préoccupées de la fidélité sexuelle de l'homme, s'inquiètent davantage de sa fidélité affective. Elles craignent, surtout, que leur partenaire les abandonne et leur coupe les vivres (p. 41-43).
Sur la question de l'importance de la jeunesse féminine, Buss déclare que demander à un homme de ne pas désirer une jolie jeune femme équivaut à demander à un carnivore de ne pas aimer la viande ! Rapporté par Angier (2000:381).

167. Dans cette argumentation qui allie jeunesse et capacité reproductive, il faut remarquer certaines contradictions que recèle la perspective essentialiste sous-jacente. En effet, si les périodes de chaleur permettent aux femelles de la plupart des espèces se reproduisant sexuellement d'attirer les mâles, il faut bien voir que les femelles humaines sont les seules à ne pas indiquer par ce signe qu'elles sont fécondables. On peut alors, en premier lieu, se demander par quelles forces naturelles les mâles humains seraient irrémédiablement attirés par la capacité reproductive de celles-ci. Deuxièmement, on peut aussi questionner le cadre temporel qui correspond à ce schéma de séduction, dans la mesure où la capacité reproductive d'une femme dépasse de loin la période de la jeunesse. Troisièmement, l'accent sur la capacité reproductive de la femme est peu légitime au sein des sociétés occidentales, puisque le taux de natalité est en deçà du taux de renouvellement des populations (ne dépassant pas, au Québec, 1,5 enfant).

168. Ces croyances reçues d'Hippocrate et de Galien ont entre autres été dénoncées par Poullain de la Barre comme sans fondement : rapporté par Angenot, p. 108.

169. Une fille peut être mariée dès l'âge de dix ans puisqu'elle est nubile plus tôt que le garçon.

170. Voici à ce sujet l'avis de Boudier de Villemert (1758) dans *l'Ami des femmes* : « Il est constant que la nature a mis les femmes en état de paraître avec avantage bien [plus tôt] que nous. Une jeune personne à 15 ans sent et s'exprime avec finesse et fait déjà les délices d'une société dans laquelle un homme du même âge ne saurait être admis ». Propos rapportés par Angenot (p. 109).

171. Voir 4.1.1.1.

172. Selon Ariès (1960:42-55), cette conception aura justifié longtemps l'exclusion des filles de l'enfance. Étudiant l'évolution du costume de l'enfant qui, jusqu'au 15e siècle, était habillé comme un adulte, l'auteur remarque qu'on assiste au 18e siècle à la particularisation d'un vêtement propre à l'enfant, mais au jeune garçon seulement. Car la fillette est toujours vêtue exactement comme sa mère, comme si elle avait été spoliée de son enfance. Au plan comportemental, les habitudes de précocité chez la fillette sont encouragées par un dressage attentif à réfréner toute manifestation enfantine. Très tôt, elles apprennent à se comporter comme de petites femmes. Notons que Firestone (1972) s'inspire largement de ces travaux pour la rédaction de son chapitre sur l'abolition de l'enfance.

173. Dont elle est, en moyenne, la cadette de quatre ans, selon les données de S. de Beauvoir.

174. Dans le chapitre 6, nous présenterons un roman de Doris Lessing qui aborde cette problématique.

175. La relation sexuelle entre les partenaires est présentée d'une manière très pudique. Dans les romans de Bazin et de Nabokov par contre, où il s'agit cette fois de la gérontophilie au profit de l'homme, les détails abondent sur cet aspect.

176. Même si cette situation est presque toujours envisagée avec répulsion, Chaucer fait remarquer qu'elle comporte au moins un avantage : l'homme ne risque pas d'être trompé ! Rapporté par Minois (1987:313).

177. Récit gyniste, puisque Gérard se retrouve toujours dans une position de supériorité socioprofessionnelle avec ses deux premières épouses, de même qu'avec ses maîtresses. Quant à ses rapports avec Yveline, ils s'établissent dans une dynamique de professeur à élève, celle-ci terminant une dissertation doctorale sur l'œuvre de Gérard. Enfin, point « d'épouses fanées » de la cinquantaine pour lui. D'Yveline, âgée de 33 ans, l'auteur ne nous offre aucune description physique autre que celle d'une « catherinette [...] faisant partie de la tribu des Visages-Lisses ». Qu'elle soit ingrate physiquement ne semble pas avoir d'importance, car son âge, et surtout son état de vierge, même « prolongée », lui confèrent un statut compensant largement la séduction de la beauté. Pour Bazin, le « capital jeunesse » d'une femme représente donc l'atout le plus important.

178. Voir 3.4.2.

179. Una Stannard (1971:121) fait par contre remarquer que dans l'ancienne Grèce, où la bisexualité était à l'honneur, les hommes étaient considérés comme le « beau sexe », ce dont témoignent entre autres la prédominance de statues représentant le corps masculin. Pour en savoir davantage sur les fondements de la bisexualité en Grèce, voir l'étude fouillée de Cantarella (1991).

180. *Le thème de la vieille femme dans la poésie satirique du seizième et du début du dix-septième siècles* (1964). Dans *La Vieillesse*, Beauvoir s'inspirera de cet essai afin de démontrer la misogérontie de certains auteurs de l'époque.

181. Rapporté par Bechtel (2000:142).

182. Laide, puisque la femme était acoquinée avec d'horribles démons. Vieille, dans la mesure où la sorcellerie est une connaissance apprise par l'expérience de tous les sortilèges, ce qui suppose un long apprentissage. Lors de la chasse aux sorcières d'ailleurs, ce sont surtout les femmes âgées qui ont été condamnées (Lazard:2001:198).

183. Cette image est encore prégnante au 20e siècle, comme le montrent deux textes science-fictionnels publiés à plus de trente ans de distance, ceux de Leigh Brackett (*Bestiaire Martien*, 1948) et de Tanith Lee (*Cyrion*,1982). Dans le premier roman, Burk Winters, homme grand, robuste et énergique, est à la recherche de sa ravissante fiancée, Jill Leland, qui a disparu sur Mars il y a quelques années. Il la rejoint enfin et l'enlève après avoir affronté deux femmes diaboliques : d'abord la jeune et fascinante Fang, grande prêtresse des lieux, qui exerce une force de destruction « aussi irrésistible que la mort » ; la mère de Fang ensuite, une vieille femme

drapée de noir, presque aveugle et à moitié folle, une « Cassandre couverte de rides attirant la malédiction sur sa tête ». En ce qui concerne l'âge des protagonistes, quelques détails concernant l'expérience professionnelle de notre héros permettent de le situer dans la trentaine avancée. Or, fait curieux, Jill semble imperméable au vieillissement : reconquise après quelques années de recherche, elle est toujours « ravissante comme un faon au printemps ». Ce scénario traditionnel axé sur la virilité du héros, consacrant ce que Vonarburg (1984:185) désigne comme le triple stéréotype féminin (la Vierge/la Mère/la Putain), montre bien que Brackett « écrit exactement comme un homme convaincu de la prédominance du mâle » (Sargent:1975:16). Les personnages féminins jeunes représentent en effet les deux images dominantes : celle de l'idéal masculin de la fragilité et, à l'opposé, celle de la perversion. Toutefois, si Fang et sa mère représentent toutes deux des personnages maléfiques, l'association de la femme âgée à la laideur et à l'anathème illustre encore plus le statut de sorcière qui a été longtemps accolé au vieillissement féminin. Quant au texte de Tanith Lee, il déploie à l'extrême une vision délirante de la sorcière âgée.

Dans *Cyrion*, celle qui règne sur une nef maléfique et semble défier l'univers par un « arrogant étalage de la ruine de ses traits » est décrite comme ayant un crâne chauve et le visage évoquant une tête de tortue (p. 306) :

> Tout dans son visage donnait l'impression d'avoir été aspiré vers l'intérieur. Il n'en restait que le linceul d'une peau parcheminée, tendue sur l'os du crâne [...]. Elle aurait pu avoir cent cinquante ans, peut-être plus. Mais s'agit-il bien d'une femme ? *Elle* ? La définir par son sexe n'avait pas de sens ; le temps, de toute manière, l'en avait dépouillée.

Pour parachever ce tableau lugubre, cette communauté de sorcières s'enorgueillit d'une tradition sanglante relevant de la régénération : le sacrifice d'un être humain de sexe mâle. Dans ce roman qui raconte les aventures de Cyrion, jeune homme beau comme un dieu, les hommes âgés qui sont présentés demeurent cependant, même veules et déments, des personnes à qui l'on reconnaît le plein statut d'humain, y inclus le droit à la gérontophilie.

184. Cette interprétation reflète bien, observe Guillaumin (1992:52), à quel point la femme est objectivée comme sexe. Machine dévorante, menace ou broyeur au moment de la ménopause, elle est toujours *un sexe*.

185. Évoquant l'hystérie, l'utérus « bouleverse tout le système vivant, occasionne surtout des affections nerveuses et une altération profonde dans les fonctions digestives ». Cité dans Greer (1992:150).

186. Thèse développée par Gaétane Corriveau (1992:13-29), qui s'inspire, entre autres, de Michel Foucault (*Histoire de la sexualité*, 1976:137) :

> *Hystérisation du corps de la femme* : triple processus par lequel le corps de la femme a été analysé – qualifié et disqualifié – comme corps intégralement saturé de sexualité ; par lequel ce corps a été intégré, sous l'effet d'une pathologie qui lui serait intrinsèque, au champ des pratiques médicales ; par lequel enfin, il a été mis en communication organique avec le corps social (dont il doit assurer la fécondité réglée), l'espace familial (dont il doit être un élément substantiel et fonctionnel) et la vie des enfants (qu'il produit et qu'il doit garantir, par une responsabilité biologico-morale qui dure tout au long de son éducation) : la Mère, avec son image en négatif qui est la 'femme nerveuse', constitue la forme la plus visible de cette hystérisation.

Remarquons que l'hystérie traumatique, en devenant également une maladie masculine, a définitivement consacré son caractère psychiatrique. Rapporté par Chaponnière (1989:266, note 13). Pour en connaître plus sur le thème de l'hystérie, voir l'étude fouillée effectuée par Trillat (1986:108-114 et 127-155).

187. Rapporté par Greer (p. 72).

188. C'est précisément le modèle décrit par Freud : cf. 4.1.1.1.

189. Livre au titre pédant : *Everything You Wanted to Know About Sex but Were Too Afraid to Ask.* Cité dans Abu-Laban (1984:71).

190. Cité par Greer (p. 126).

191. Dans son enthousiasme pour contrer ladite maladie, Wilson se mit à prescrire des stéréoïdes de substitution aux femmes avant l'apparition des premiers symptômes de la ménopause. La découverte de l'incidence accrue des cancers de l'endomètre chez les femmes traitées mit cependant un point d'arrêt à son initiative. Rapporté par Greer (1992:126-127).

192. Il s'agit d'une publicité placardée par une compagnie d'assurances norvégienne sur tous les murs d'Oslo. En ayant osé montrer un couple d'amants différent, un vieil homme et une vieille femme, cette affiche a provoqué un tel émoi qu'elle a dû être retirée. Rapporté par Claude Sarraute (1996:65).

193. Rapporté par Jaspard et Masari (1990:548).

194. Il semble que les textes masculinistes sont plus prolixes sur la capacité (théorique) reproductive de l'homme que sur ses capacités sexuelles, comme en font foi deux romans rédigés à trois siècles d'intervalle, l'un, par

Henry de Neville, l'autre, par Grainville. Dans *The Isle of Pines* (1668), l'auteur abandonne un homme avec quatre femmes sur une île déserte : 80 ans plus tard, l'île a 12 000 habitants. Dans *Le dernier homme*, récit écrit au début du 20e siècle, Philantor, ayant découvert le secret de jouvence, « craignait, s'il donnait à l'homme le pouvoir de prolonger ses jours, que la terre ne pût nourrir l'immense population qui la couvrirait ». Ces textes étant introuvables, nous nous référons aux résumés présentés par Versins (1972:234).

195. En vertu de la loi Pappia Poppeia.

196. À l'instar de la conception d'Aristote, l'on voulait probablement aussi assurer des enfants exempts de défauts.

197 Jeanne Flore, écrivaine du 16e siècle, témoigne d'ailleurs de la réalité en décrivant avec précision ce que furent les unions de très jeunes filles avec des vieillards souvent malades, dégradés par l'âge et le manque d'hygiène. Avec le même humour cruel, Louise Charly Labé décrira plus tard la laideur repoussante des vieux maris sans vigueur. Rapporté par Sarde (381-382).

198. *Remariage et fécondité : Contribution à l'étude des mécanismes de récupération des populations anciennes.* Colloque international de démographie historique, CISH et UIESP, Kristiansand, septembre 1979. Enquête commentée par Charbonneau (1979:1114-1116).

199. Sallmen ne soutient pas cette hypothèse. Selon lui, l'impact d'une baisse de fertilité au regard de l'âge du père ne serait significatif qu'à partir de 40 ans.

200. Publiée en avril 2001 dans *Archives of General Psychiatry*, cette recherche, effectuée à Jérusalem, a porté sur une cohorte de 87 907 personnes nées entre 1946 et 1976. Des 1337 personnes de cette cohorte admises en psychiatrie avant 1998, 658, dont l'âge du père était élevé, étaient identifiées comme schizophrènes. Il ressort de plus que l'âge de la mère ne présente, à cet égard, aucun lien significatif. Mentionnons aussi les résultats d'une récherche encore plus récente publiée par le *British Medical Journal* (BMJ) le 12 octobre 2004, résultats qui mettent l'accent sur la tendance à retarder l'âge où l'on devient père dans les pays développés. Selon cette recherche effectuée auprès de 712 014 personnes nées en Suède entre 1973 et 1980, 639 ont été hospitalisées pour schizophrénie entre 1989 et 2001. Après avoir pris en compte des éléments pouvant influer sur les résultats, tels le contexte socioéconomique, les antécédents familiaux de psychoses, les décès prématurés des parents, les

épidémiologistes ont trouvé un lien statistique entre schizophrénie et âge du père. Or, cette solide association statistique entre l'âge du père et la survenue de cette maladie chez les enfants est d'autant plus forte qu'elle concerne des familles ne comptant jusque là aucun cas de schizophrénie. Aussi, elle renforce la théorie selon laquelle l'accumulation avec l'âge de l'homme des anomalies (mutations) du sperme contribue au risque de schizophrénie. Qui plus est, dans 15,5 % des cas, le patient avait un père dépassant la trentaine à sa naissance. Cf. « Schizophrénie chez l'enfant. Avoir un père âgé accroît les risques », *Agence France-Presse*, site internet, 21 octobre 2004.

201. Enfin, Robin Murphy (2004) signale que des chercheurs ont établi une corrélation statistique entre le risque de contracter la maladie d'Alzheimer et l'âge du père à la naissance : la probabilité croît de manière significative chez les personnes dont le père avait dépassé le début de la trentaine.

202. Même si les résultats de cette étude ont paru dans des sites internet (*le-national.com* ; « *baby on web* »), ils n'ont pas fait l'objet de commentaires dans d'autres catégories de médias tels que journaux ou périodiques. Notons, par ailleurs, que la corrélation statistique entre la schizophrénie et l'âge du père a été diffusée dans certains journaux, dont le *Journal de Québec* (23 octobre 2004, p. 44).

203. D'un strict point de vue médical, Grabinski fait remarquer que la procréation d'une femme ménopausée est parfaitement envisageable ; on contourne en effet l'impossibilité naturelle qu'est la cessation de l'activité ovarienne en pratiquant une fécondation in vitro avec l'ovule d'une donneuse. Par la suite, l'embryon ainsi conçu est implanté dans l'utérus de la femme. Évidemment, un fort apport d'hormones est indispensable pour mener une telle grossesse à terme. En outre, afin de pallier les risques médicaux encourus tant par la femme (hypertension, hémiplégie) que par l'enfant (risques de handicap), il faut prévoir un suivi médical important.

204. Sur cette question, le Code civil québécois ne fait mention d'aucune limite d'âge. Par contre, le rapport de la commission Baird déposé en novembre 1993 recommandait que les femmes ménopausées (à un âge normal) ne puissent avoir droit à la procréation médicalement assistée (PMA).
Notons la parution d'un article récent (Hébert:2003:20-26) qui, en interrogeant les motivations « de[s] femme[s] qui désire[nt] devenir mère[s]... à l'âge d'être grand-mère[s] », ne prend pas la peine, encore aujourd'hui, de questionner celles qui soutiennent la paternité tardive des hommes de 40 ans et plus.

205. Projetée plus de 600 ans plus tard, soit en l'an 632 N.F. : « Notre Ford », ou, quand il s'agit de se référer aux questions psychologiques « Notre Freud ». N'est-ce pas Freud, rappelle Menier, qui a été le premier à révéler les dangers épouvantables de la vie de famille ? (p. 82-83).

206. Les Alphas et les Bêtas demeurent dans les couveuses jusqu'à leur mise en flacon définitive, tandis que les membres des trois autres classes en sont extraits après 36 heures pour être soumis au Procédé Bokanovsky : un œuf bokanovskifié a la propriété de proliférer, permettant de faire pousser 96 êtres humains identiques. Plus la caste est inférieure, moins on donne d'oxygène : le cerveau en est donc affecté et, par la suite, le squelette. On peut, à la limite, obtenir des monstres sans yeux.

207. Dont les capacités reproductrices sont utilisées, alors que les membres des autres classes sont stériles.

208. Au sein de ces postes, elles peuvent devenir infirmière en chef et directrice d'école, mais toujours sous la gouverne de dirigeants masculins.

209. Un succédané de l'alcool et de certains narcotiques pour soutenir le besoin d'évasion.

210. Mustapha Menier, racontant ses souvenirs aux « jeunes gens » (Bernard Marx et Helmholtz Watson) : « C'est moi le premier Chef, à présent. Mais il fut un temps où j'étais un jeune marmiton plein de curiosité » (p. 379). Le directeur de l'incubation et du conditionnement, racontant à Bernard Marx son voyage au Nouveau-Mexique : « Il y a combien de temps de cela ? [...] Vingt ans, je suppose. Vingt-cinq, plutôt. Je devais avoir votre âge » (p. 170).

211. Technique qui permet d'assimiler l'enseignement au cours du sommeil.

212. Les jeux érotiques des enfants sont encouragés.

213. Reliés au désir d'être « adulte », la propension de Marx pour la monogamie est exacerbée par une marginalité spécifique : il est doté en effet d'un physique ne correspondant pas au modèle idéal des Alphas.

214. Ce qui, notons-le, illustre le peu d'attention des critiques féministes à l'égard des thèmes reliés à la problématique du vieillissement/vieillesse.

215. Nous l'avons déjà fait remarquer dans la section 2.2.3.1.

216. L'allusion à l'absence de disproportion d'âge entre les époux (p. 232) n'étant pas explicitée, il faut supposer qu'un certaïn écart existe toujours. En d'autres termes, la femme est toujours la cadette de l'homme.

217. Élimination des asiles, des hôpitaux et des hospices qui, mal gérés par les magistrats, constituaient des lieux d'horreur. Mercier critique ici sévèrement deux institutions du 18e siècle : l'Hôtel-Dieu et Bicêtre (p. 63-64).

218. Espérance de vie déduite de celle d'un paysan (p. 275).

219. Espérance de vie déduite de l'âge chronologique du grand-père de Valmor, un des personnages principaux du récit.

220. La société de More sera analysée dans le chapitre 6.

221. Morris critique sévèrement la société de référence dans laquelle la personne âgée est condamnée à travailler durement, avec la crainte de se voir enfermer dans une sorte de prison avec d'autres vieillards, à demi mort de faim, sans aucune distraction. (p. 397)

222. Dans cette société anarchiste, il n'existe pas de règles conventionnelles régissant le mariage : sa durée peut être temporaire et la séparation se fait à l'amiable, sans action de divorce.

223. La famille n'est plus maintenue par la contrainte légale ou sociale mais plutôt par l'affection mutuelle de ses membres

224. Réunissant les administrateurs, celui-ci n'en regroupe que 2 %.

225. Aucun personnage ne semble dépasser cet âge, à l'exception d'un vieil octogénaire prolétaire. Il faut toutefois considérer que plusieurs décès étant en fait des suicides (p. 146), il est difficile d'estimer l'espérance de vie réelle.

226. Tout en jouissant d'un confort matériel très supérieur à celui des membres du Parti extérieur (logements spacieux, vêtements confortables, domestiques, voitures, nourriture, vin et tabac de qualité), ils mènent par contre une vie austère et laborieuse qui les vieillit précocement. À près de 50 ans, O'Brien est représenté comme un homme au visage fatigué, ridé et lourd, dont la peau s'affaisse sous les pommettes (p. 356 et 372).

227. L'accès au Parti intérieur n'est pas ouvert aux prolétaires. Dans le cas où un candidat de cette classe est jugé suffisamment doué, le Parti n'hésite pas à l'éliminer. Ajoutons que les femmes n'accèdent pas au Parti intérieur.

228. Quant aux femmes du Parti, elles vivent dans la terreur d'être dénoncées par leurs enfants, à l'exemple de madame Parsons. Âgée de 30 ans, celle-ci paraît beaucoup plus âgée : « femme incolore, aux cheveux en mèches, au visage ridé, et qui semblait accablée » (p. 35). Ou bien, à l'exemple de Catherine, l'ex-femme de Winston, elles sont toutes « imprenables », comme le Parti entendait qu'elles soient (p. 101). Soulignons que les efforts du Parti pour tuer l'instinct sexuel étaient largement couronnés de succès (p. 99).

229. Les prolétaires ne sont pas assujettis à cette règle. Comme l'exprime un slogan du Parti : « *Les prolétaires et les animaux sont libres* » (p. 107).

230. Si les futurs conjoints semblent attirés l'un par l'autre, le Parti refuse d'accorder la permission. Selon l'âge des époux Parsons, il semble que l'âge au mariage soit d'environ 20 ans pour les femmes et de 25 ans pour les hommes.

231. Même si la prostitution peut faire l'objet d'une peine de cinq ans de travaux forcés, elle est tacitement encouragée par le Parti, qui la considère comme une soupape aux instincts sexuels non entièrement refoulés, d'autant plus que le divorce n'est pas permis ; les conjoints sans progéniture peuvent toutefois se séparer. Le crime impardonnable, par ailleurs, est le contact sexuel entre les membres du Parti.

232. Contrairement à Catherine, l'ex-femme de Winston, qui considérait l'activité sexuelle comme un devoir.

233. Ce que prouvent plusieurs indications textuelles. Voir à ce sujet Bouchard (1988b:182-184).

234. Ordinateur surnommé « le Penseur ».

235. Cependant, il s'agit explicitement des hommes âgés.

236. Bacon, Mercier, Cabet et Morris.

237. Nous la déduisons de l'âge de la retraite obligatoire fixée pour le monarque.

238. Nous n'avons pas retracé de critiques féministes autres que celle de Bouchard (1992c:43), qui note que Mercier adopte « une position carrément sexiste ».

239. Sauf ceux de Lyman Tower Sergant (1973), présentés plus loin.

240. Cf. Albistur et Armogathe (1977); Bouchard (1992c); Cohen-Safir Groult (1977); Sarde (1983) et Sargent (1973).

241. Sarde ne précise pas ce point : le reste du texte laisse toutefois penser qu'elle se réfère aux droits relatifs à l'éducation ainsi qu'à l'accès à la sphère publique. (p. 562)

242. Sarde (p. 537) fait allusion à l'adulation de la féminité. Particulièrement au 19e siècle, « qui fut au mieux un purgatoire pour les Françaises », cette adulation a conduit « à [les] dépouiller de toute identité ».

243. L'examen très succinct de Cohen-Safir est inclus dans un chapitre intitulé « Sources européennes des utopies féministes ». À l'intérieur de moins d'une page, c'est d'abord dans le contexte d'un communisme révolutionnaire que les idées de Cabet, présenté comme un « procureur chaste et utilitariste » (p. 63), sont examinées. Cohen-Safir développe ensuite largement (le double de l'analyse de l'utopie de Cabet) les résultats négatifs de l'implantation du modèle icarien à Nauvoo, en Illinois. Commentant l'étude de Rancière (1981) sur cet aspect, elle signale que les femmes auraient été déçues d'observer que Cabet n'a pas été fidèle à son projet de les rendre électrices et éligibles pour toutes les fonctions publiques, même pour la gérance. Force est donc de conclure que le commentaire de Rancière aura influé largement sur sa critique initiale du texte utopique.

244. L'auteure se réfère fort probablement au statut de citoyenne.

245. À l'instar de Cohen-Safir, Sargent fait remarquer qu'au sein de la communauté icarienne implantée aux États-Unis, les femmes ne pouvaient pas voter.

246. Cette interprétation du texte morien est très discutable, comme nous le montrerons dans le chapitre 6.

247. Il faut ajouter une deuxième contradiction qui n'est pas soulevée directement : la reconnaissance de l'égalité des époux et la voix prépondérante du mari. Il faut cependant convenir que c'est là un droit qui, en pratique, n'est jamais utilisé :

> Vous voulez peut-être, monsieur le galant, que ce soit le mari qui *obéisse* à la femme ? – Non, monsieur le plaisant, je vous trouverais ridicule alors, et je suis sûr que votre femme est trop raisonnable et connaît trop bien son véritable intérêt pour désirer que son mari se ridiculise ; mais je voudrais que la loi proclamât, comme en Icarie, l'*Égalité entre les époux*, en rendant seulement la voix du mari

> prépondérante, et en faisant d'ailleurs tout ce que la loi fait ici pour que les époux soient toujours d'accord et heureux. (p. 299)

248. Il s'agit d'un qualificatif inventé par Groult, dont la connotation, très négative, s'applique autant à des auteurs tels que Jules Michelet, Auguste Comte, Léon Richer, Edmond et Jules de Goncourt, qu'à Cabet (p. 70).

249. Pour Groult, la misogynie s'exprime par un mépris plus ou moins déguisé. Or, le « paternalisme » (p. 43) ou « l'affectueuse pitié » (p. 70) à l'endroit des femmes, ne sont que des variantes de ce mépris visant soit à les étouffer, soit à les infantiliser.

250. Cf. Baruch (1979a et 1984a); Bouchard (1992c); Cohen-Safir; Patai (1974); Rabkin (1981); Rowbotham (1973) et Strauss (1976).

251. Selon Bouchard (p. 44),

> l'enjeu n'est pas seulement une évaluation plus nuancée et plus juste de la production utopique masculine. L'enjeu concerne le féminisme lui-même. Reconnaître la portée féministe de certaines utopies masculines ne devrait pas être plus scandaleux que d'admettre le caractère non féministe de certaines utopies féminines.

252. « Les deux principaux repas, le déjeuner et le dîner, se font au dehors et sont préparés par les cuisiniers nationaux, tandis que tous nos vêtements d'hommes et de femmes et tout notre blanchissage sont fournis par les ateliers de la République » (p. 66).

253. Ellen cohabite avec son grand-père, alors que les enfants de Dick et Clara sont, lors de leur séparation temporaire, sous la garde d'une tante âgée vivant vraisemblablement seule.

254. Voir 4.3.1.2.

255. Dans la société icarienne, l'âge moyen pour le mariage est de 18 ans pour les filles, de 20 ans pour les garçons.

256. L'absence de règles conventionnelles prévaut aussi sur cette question. Si l'on déduit l'âge de Dick à partir de l'âge de son arrière-grand-père, le vieil Hammond, on peut estimer que l'âge du mariage est entre 22 et 25 ans pour les hommes. Par ailleurs, une allusion faite par le visiteur laisse entendre que les relations amoureuses s'établissent plutôt entre égaux d'âge : « it was clear that so delightful a woman would hardly be without a due lover of her own age » (p. 366).

257. Voir 4.0.2.2.2.

258. Pour Strauss, cette remarque s'applique aussi au roman d'Edward Bellamy (*Looking Backward, 2000-1887*, 1888), de même qu'à celui de Herbert George Wells (*A Modern Utopia*, 1905).

259. Je souligne.

260. Sauf une nièce du vieil Hammond, donc âgée d'au moins 70 ans : grand-tante de Dick, elle s'occupe de garder ses enfants.

261. Comme le déclare Ellen à son grand-père : « Les livres, les livres ! toujours les livres, grand-père ! Quand comprendrez-vous enfin qu'en définitive c'est le monde dans lequel nous vivons qui nous intéresse ; ce monde dont nous faisons partie et que nous n'aimerons jamais trop » (p. 381).

262. Même si la mère du jeune Valmor arbore un visage ingrat, sa laideur est largement compensée par des qualités morales : « Sa mère était, de toutes celles qui se trouvaient là, celle que la nature avait le plus mal partagée du côté de la figure ; mais il semblait qu'on voulait l'en dédommager, ou qu'elle avait en bonté ce qui lui manquait en grâces, car c'est elle qui me paraissait le principal objet de toutes les caresses » (p. 26).

263. Outre le texte de Sargent, les autres références critiques qui alimentent l'analyse de ces deux utopies sont les suivantes : Baruch (1979a; 1979b; 1983; 1984a; 1984b; 1984c; 1984d); Bouchard (1988b); Munk (1983); Nielsen (1984); Patai (1974; 1984) et Rochon (1984).

264. C'est d'ailleurs une lecture dans ce sens qu'il présente pour le roman d'Orwell : « *1984* : le pouvoir des codes et le code du pouvoir » (1988b).

265. C'est d'ailleurs là une solution privilégiée par Shulamith Firestone (1972). Nous y reviendrons dans le chapitre 6.

266. Fanny et Lenina représentent, à l'exclusion de Linda la déviante, les deux principaux personnages féminins.

267. Lenina, en effet, est sollicitée par des personnages influents, et donc âgés : Sa Forderie le Grand-Maître de la Justice, l'Archi-Chantre de Canterbury et le Président de la Compagnie générale de Sécrétions Internes et Externes (p. 282-283).

268. Dans la mesure où le *Meilleur des mondes* ne présente que des personnages féminins hétérosexuels.

269. Thèse que l'on retrouvait déjà dans *Jouvence*.

270. Au moins une douzaine, selon l'analyse d'Esther Rochon (p. 28).

271. Comme c'est là une chose interdite pour les femmes du Parti, l'emploi du maquillage et du parfum constitue donc un acte de liberté dans la société océanienne : cf. Baruch (1983:51).

272. Julia ayant utilisé le même parfum que cette femme, Smith se remémore cette rencontre : « Il se souvint de la pénombre d'une cuisine en sous-sol et de la bouche caverneuse d'une femme. [Julia] avait employé exactement le même parfum, mais cela ne semblait pas, en cet instant, avoir d'importance » (p. 203).

273. C'est avec un membre influent du Parti intérieur que Julia vit sa première relation sexuelle à l'âge de 16 ans (188), un sexagénaire qui s'est suicidé par la suite.

274. « Beside the fantasy of rape and murder, Orwell presents another ancient fantasy here, so prevalent in the medieval chanson de geste, that of the beautiful young girl forcing her way into the hero's arms, except that this hero is not so young or so beautiful. The double standard prevails – in dystopia as in life » (1979:41).
« Later he not only dreams but is able to live out the ancient fantasy of having a beautiful young creature declare that she loves him before he even knows her name – he with his varicose veins and false teeth – and then be utterly unresisting » (1983:50)
En fait, il est regrettable que Baruch n'ait pas investi cette sensibilité dans la question de la différence d'âge entre les sexes lors de son analyse de la société de Morris.

275. « Il détestait presque toutes les femmes, surtout celles qui étaient jeunes et jolies. C'étaient toujours les femmes, et spécialement les jeunes, qui étaient les bigotes du Parti : avaleuses de slogans, espionnes amateurs, dépisteuses d'hérésies » (p. 22).
« Les femmes du Parti étaient toutes semblables. La chasteté était aussi profondément enracinée chez elles que la fidélité au Parti » (p. 101).

276. À ce sujet, Guy Bouchard (1994b:486) signale que l'évaluation des dystopies masculines pose un problème théorique important : dans une société pire que la nôtre où la condition des femmes peut n'être guère enviable, si le propre de la dystopie est de condamner une telle société, comment juger des rapports qu'elle institue entre les sexes ? C'est une lecture dans ce sens qu'il présente dans « *1984* : le pouvoir des codes et le code du pouvoir » (1988b).

277. Dans *The Orwell Mystique* (Amherst : The University of Massachusetts Press, 1984). Pour un plus ample développement sur la critique féministe de *1984*, notamment sur celle de Patai, voir Bouchard (1988b:175-191).

278. À l'instar des autres types d'interprétations idéologiques (sociologique, politique, religieuse, philosophique), l'analyse féministe ne peut, à l'égard d'un texte donné, faire l'économie d'une lecture qui soit la plus globale possible. Guy Bouchard propose à cet égard une lecture qui se fonde sur la structure immanente du texte, sans recours à des facteurs allogènes (tels que la vie de l'auteur, ses œuvres antérieures ou subséquentes). L'approche immanente, précise-t-il (1992a:17), « permet d'éviter d'appliquer au texte des présupposés en vertu desquels [les interprétations idéologiques] en privilégie les éléments orthodoxes tout en disqualifiant ou en occultant les autres éléments ». Pour plus de développement, voir l'application qu'en fait l'auteur au roman de Thomas More, *L'Utopie* (1992a:137:190).

279. Pour Marilyn French (1986:363), le totalitarisme est « le prolongement d'une tradition 'aussi vieille que notre civilisation' : le patriarcat ».

280. Selon French (1986:372-3) :

> Réglementer la sexualité revient à rejeter sur [la femme] blâme et responsabilité. La crainte et la réserve qui en résultent font d'elle une partenaire moins disponible, alors que, chez l'homme, la bonne conscience renforcée encourage l'agressivité. La sexualité se trouve « masculinisée » ; le viol et la possession, formes de rapport sexuel excluant la réciprocité, accentuent le contrôle du mâle, transforment l'expérience mutuelle en conquête et impliquent l'absence d'influence de la femme sur l'homme.

281. Cette affirmation de Baruch est en quelque sorte contredite dans un article postérieur où l'auteure met l'accent non plus sur la relation qu'entretiennent Winston et Julia mais plutôt sur celle, teintée d'homosexualité latente, de Winston à l'égard de Big Brother (via O'Brien). Or, cette dynamique de pouvoir/soumission, qui exclut quasi complètement les femmes, constitue l'une des particularités d'un système extrêmement patriarcal, particulièrement lorsque les rapports de domination sont, à l'instar d'une société totalitaire, poussés à l'extrême :

> The domination of male over male in *1984*, that of O'Brien over Winston, for example, is far more severe than the domination of male over female. Polarization need not be sexually based ; indeed it is not in *1984*, where the opposition is between the ruling class and the ruled, and ultimately between one leader and his followers. Here the basic model is not male/female but rather parent/child, as it is in most political groups. Winston is passively masochistic and submissive to O'Brien in ways that Julia never is to her lover. [...]
> There is an affective tie that remains and Winston confesses it at the end : 'He loved Big Brother'. He is therefore able to participate vicariously in the power that

> intoxicates the Inner Party. Traditional sexual love has been transformed into a sublimated homosexuality, which may in fact be part of all patriarchal institutions – but which is here pushed to its furthest extreme. (1983, p. 55-56)

En ce sens, comme l'accent est mis exclusivement sur les rapports qui prévalent entre les hommes, il n'est pas justifié de prétendre que la tyrannie d'un système totalitaire s'applique de façon indifférenciée selon les sexes. À titre d'exemple, le personnage de Catherine, victime par excellence de l'endoctrinement du Parti eu égard à la sexualité, n'est jamais analysé en fonction d'une dynamique de rapports sexuaux. Or, s'ils sont eux-mêmes victimes de la domination masculine, les hommes peuvent toujours exercer un quelconque pouvoir sur les femmes qui, elles, ne sont pas concernées par ces enjeux politiques. Rappelons que, pour Winston, sa femme Catherine, totalement endoctrinée par le Parti, était jugée trop stupide pour le dénoncer.

282. Publié en 1937, ce roman décrit une société hitlérienne dystopique et ce, particulièrement à l'égard des femmes. La dimension féministe du roman permet de voir, souligne Patai (1985:V), que « l'appât de la domination sexuale assure la coopération d'hommes qui sont eux-mêmes victimes de la domination » (nous empruntons à Guy Bouchard la traduction française de cet extrait). Autrement dit, contrairement à la description du totalitarisme de George Orwell dans *1984*, le roman féministe met en évidence non seulement que les femmes ne participent pas à l'oppression, mais qu'elles sont toutes opprimées en vertu de leur sexe.

283. Comme le signale Françoise Parturier (1974:29), cette expression renvoie aux quatre propositions suivantes :
   a. La physiologie de la femme la destine à un rôle à part, différent et complémentaire.
   b. Le destin de la femme est dans ses ovaires.
   c. La physiologie de la femme conditionne jusqu'à ses pensées.
   d. La femme raisonne avec son ventre.

284. Reproduisant ceux de Kérisit (p. 203-204), ce tableau vise à mettre en lumière la manière dont se définit la corporéité de la femme âgée au regard de la norme strictement sociale d'une vieillesse masculine définie par le travail salarié. Selon Kérisit, il s'agit ici de « parcours de vie standardisés » qui ne tiennent pas compte des expériences individuelles. Sont indiqués entre parenthèses les « événements » probables qui, justement, peuvent ne pas survenir dans le courant d'une vie (p. 202).

285. Même si elle fait mention de ce facteur de risque survenant avec l'âge, Kérisit ne l'inscrit pas dans son tableau. Nonobstant le biais andriste qui

pourrait à la limite être relevé à cet égard, ce thème, signale l'auteure, est loin de correspondre à la prédominance de la problématique de l'ostéoporose chez la femme. En effet, la prégnance des questions osseuses dans le discours sur le vieillissement des femmes renvoie directement à la représentation du corps de la femme ménopausée : fragile, en voie de dessèchement. La ménopause constitue ainsi le moment où le corps des femmes est de plus en plus vulnérable, parce que cassant et friable.

286. Physique et/ou mentale.

287. En lien avec la conception freudienne.

288. Cet article a d'abord été publié en 1976 dans la revue *Social Problems* (*23*:488:504).

289. « Feminists are united by a belief that the unequal and inferior social status of women is unjust and needs to be changed. »

290. « All the unwanted elements of our society – aggression, pollution, sexism, ageism, alienation – are the components of dystopia ». (je souligne)

291 Je souligne.

292. Rappelons que le masculinisme désigne l'idéologie de la domination masculine (Bouchard:1994d:161). Les écrits étant rédigés soit par des femmes, soit par des hommes, il existe donc des discours masculins masculinistes ainsi que des discours féminins masculinistes. Au cours du prochain chapitre, nous aborderons des textes masculinistes rédigés par des femmes.

293. Par rapport au modèle de société, nous utilisons les lettres « e » (eutopique), « d » (dystopique), « s » (stable) et « i » (instable) pour identifier leur position : le signe « + » marque la présence des caractéristiques mentionnées. Eu égard à la valence idéologique, les textes se répartissent au sein de trois sous-catégories, dont deux ressortissent au modèle masculiniste, alors que le troisième s'apparente au modèle féministe. Au sujet des deux variables (âge et sexe), le signe « + » souligne la présence de l'une ou l'autre des quatre caractéristiques. Le signe « (+) » fait référence à quelques traces de gynisme, de misogynie ou de misogérontie qui ont été relevées dans le texte ; dans le cas de l'âgisme, l'application de ce signe aux sociétés instables de Nolan et Bloch montre leur évolution vers la variante mésocratique, à l'intérieur de laquelle il y aura partage du pouvoir avec les personnes âgées. En ce qui concerne

la variable âge, nous utilisons les lettres « f » et « h » si la présence de l'âgisme et de la misogérontie s'applique aux deux sexes, ou exclusivement à l'un d'eux. Quant au signe « - », il signale l'absence de telles caractéristiques.

294. De l'avis des critiques féministes au sujet des textes de Bacon, Mercier et Huxley.

295. Cette discrimination s'effectue, dans les trois cas, sur le mode de l'invisibilité. Par contre, les hommes vieillissants et âgés, très présents, non seulement continuent d'être actifs au sein de la sphère publique, mais sont au surplus respectés et honorés, comme c'est le cas du Tirsan dans l'utopie baconienne.

296. Tout en ne remettant pas en cause radicalement les aspects gynistes qui prévalent dans la société océanienne, voire, tout en étant misogérontiste à l'endroit de certaines femmes, il faut reconnaître que le texte orwellien réussit à tout le moins à restreindre la portée de l'une des stratégies privilégiées par l'idéologie patriarcale : la compétition (voire, la division) des femmes de générations différentes. Or, cette pseudo-rivalité entre les femmes, considérée « naturelle », n'est-elle pas atténuée par la conception fort marginale d'une beauté féminine qui, non seulement n'est pas le monopole de la jeunesse, mais ne n'inscrit pas à l'intérieur de normes établies ?

297. Dès le début de la quarantaine.

B
20.5
UL
2005
P388
2
C.2

CAROLE PELLETIER

UNE APPROCHE PHILOSOPHIQUE, HÉTÉROPOLITIQUE ET FÉMINISTE DE LA VIEILLESSE

Thèse présentée
à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval
dans le cadre du programme de doctorat en philosophie
pour l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

AOÛT 2005

(Tome 2)

© Carole Pelletier, 2005

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITÉ LAVAL

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

0.1 Éléments descriptifs 5
0.1.1 Origines 7
0.1.2 Objet 8
0.1.2.1 Extension de l'objet 8
0.1.2.2 Visions sous-jacentes : négative et positive 11
0.1.3 Méthodes 12
0.1.4 Subdivisions et disciplines 13
0.1.5 Thématiques 14
0.1.5.1Types de documents 14
0.1.5.2 Approches : disciplinaire et ontologique 15
0.1.5.3 Thématiques selon la perspective multidisciplinaire 16
0.1.5.4 Thématiques selon la perspective monodisciplinaire 17
0.1.5.5 Contenu de la gérontologie 20

0.2 Éléments critiques 22
0.2.1 Autocritique 22
0.2.1.1 Origines 23
0.2.1.2 Éléments de prospective 26
0.2.2 Critique radicale 28
0.2.2.1 Lacunes reliées à un consensus définitionnel 28
0.2.2.2 Limites de la gérontologie comme science «objective» 32
0.2.3 Apport de disciplines « extrascientifiques » au champ gérontologique 36
0.2.3.1 Contribution de la philosophie à une clarification conceptuelle 36
0.2.3.2 Importance d'une approche féministe 38
0.2.3.3 Élargissement à des prospectives «autres» 40

0.3 Synthèse 42

TABLEAUX 45

NOTES 51

PREMIÈRE PARTIE : **78**
VERS UNE DÉFINITION DE LA VIEILLESSE

CHAPITRE 1. LA MÉTHODE DU CHAMP DÉFINITIONNEL **79**

1.0 Introduction 80

1.1 Illustration de la méthode du champ définitionnel par le concept d'utopie 84
1.1.1 Première phase : choix du corpus 84
1.1.2 Deuxième phase : construction du tableau 85
1.1.3 Troisième phase : examen critique de l'élément générique 85
1.1.4 Quatrième phase : examen critique de l'élément spécifique 88
1.1.5 Cinquième phase : la combinatoire 90
1.1.6 Sixième phase : choix justifié d'une définition 92

1.2 Illustration de la méthode du champ définitionnel par le concept de féminisme 96
1.2.1 Les enjeux de la définition générique 98
1.2.2 Les enjeux de la spécification négative 99
1.2.3 Les enjeux de la spécification positive 100
1.2.4 Vers un champ définitionnel du féminisme 101

1.3 Conclusion 103

TABLEAUX 104

NOTES 108

CHAPITRE 2. UN CHAMP DÉFINITIONNEL DE LA VIEILLESSE **114**

2.0 Introduction 115

2.1 Application de la méthode du champ définitionnel au concept de vieillissement 117
2.1.1 Choix du corpus et construction du tableau 117
2.1.2 Examen critique de l'élément générique 118
2.1.3 Examen critique de l'élément spécifique 122
2.1.4 Impasses 122

2.2 Application de la méthode du champ définitionnel au concept de vieillesse 125
2.2.1 Choix du corpus et construction du tableau 125
2.2.2 Examen critique de l'élément générique 126
2.2.2.1 La vieillesse comme période 127
2.2.2.2 Le seuil de la vieillesse 130
2.2.2.3 Le terme de la vieillesse 134
2.2.2.4 La période antécédente 135
2.2.2.5 Les phases de la vieillesse 136
2.2.2.6 Les éléments résiduels 140
2.2.3 Élément spécifique négatif 141
2.2.3.1 En général 142
2.2.3.2 Par rapport à la deuxième phase 146
2.2.3.3 Par rapport à la dimension sexuale 147
2.2.4 Élément spécifique positif 152
2.2.4.1 En général 152
2.2.4.2 Par rapport à la deuxième phase 156
2.2.4.3 Par rapport à la dimension sexuale 157
2.2.5 Combinatoire des éléments et formulation des enjeux 160
2.2.5.1 Les éléments génériques 160
2.2.5.2 Les éléments spécifiques 161
2.2.5.2.1 Les éléments spécifiques négatifs 161
2.2.5.2.2 Les éléments spécifiques positifs 162
2.2.5.3 Les enjeux 163
2.2.6 Vers un champ définitionnel de la vieillesse 164

2.3 Conclusion 166

TABLEAUX 167

NOTES 178

CHAPITRE 3. LES PRÉSUPPOSÉS THÉORIQUES ET LE CADRE SOCIÉTAL 190

3.0 Introduction 191

3.1 Interrelations entre philosophie, féminisme et hétéropolitique 191
3.1.1 Philosophie et féminisme 193
3.1.2 Féminisme et hétéropolitique 194
3.1.2.1 Le modèle hétéropolitique 194
3.1.2.2 La philosophie hétéropolitique du féminisme 196

3.1.2.3 Du féminisme au postféminisme ? 197

3.2 La dimension hétéropolitique du thème de la vieillesse 201
3.2.1 Les définitions de la vieillesse 201
3.2.2. Les thématiques 202

3.3 Les assises d'un cadre féministe de la vieillesse 205
3.3.1 Le féminisme et le thème de la vieillesse 205
3.3.1.1 Les omissions du féminisme 205
3.3.1.2 L'émergence d'un discours féministe 207
3.3.2 L'application du schéma féministe à la vieillesse 208
3.2.2.1 L'oppression spécifique à la vieillesse : l'âgisme et la misogérontie 208
3.3.2.2 La double oppression : l'âgisme et le gynisme 210

3.4 Les conceptions politisées de la nature humaine 213
3.4.1 Les principales conceptions sexualisées de l'être humain : androtrope, gynotrope et androgyne 213
3.4.2 La nature humaine vs la vieillesse 216

3.5 Les modèles de société : androcratique, gynocratique/gynocentrique, androgynocratique 217

3.6 Conclusion 219

TABLEAUX 220

NOTES 223

DEUXIÈME PARTIE : **244**
UNE APPROCHE HÉTÉROPOLITIQUE ET FÉMINISTE DE LA VIEILLESSE

CHAPITRE 4. LE MODÈLE ANDROCRATIQUE **245**

4.0 Introduction 246
4.0.1 Justification du recours à la fiction 246
4.0.1.1 L'intérêt philosophique de la littérature en général 247
4.0.1.2 L'intérêt philosophique de la science-fiction 248
4.0.1.3 L'intérêt philosophique de l'utopie 249
4.0.1.4 Féminité et masculinité 249

4.0.2 Typologie des textes utilisés et démarche d'analyse 250
4.0.2.1 Typologie du langage-objet 251
4.0.2.2 Démarche d'analyse 252
4.0.2.2.1 Axes de la problématique en fonction des variantes, du corpus et des thématiques 252
4.0.2.2.2 L'analyse féministe de l'hétéropolitique 255

4.1 La variante andro-acmècratique 258
4.1.1 Textes non hétéropolitiques 258
4.1.1.1 Présentation 259
4.1.1.2 Discussion 270
4.1.2 Textes hétéropolitiques 282
4.1.2.1 Présentation 283
4.1.2.2 Discussion 287

4.2 La variante andro-gérontocratique 290
4.2.1 Textes non hétéropolitiques 291
4.2.1.1 Présentation 291
4.2.1.2 Discussion 312
4.2.2 Texte hétéropolitique 321
4.2.2.1 Présentation 321

4.3 La variante andro-mésocratique 324
4.3.1 Textes utopiques 325
4.3.1.1 Présentation 325
4.3.1.2 Discussion 334

4.4 Synthèse et conclusion 353

TABLEAUX 362

NOTES 367

CHAPITRE 5. LE MODÈLE GYNOCRATIQUE/GYNOCENTRIQUE 409

5.0 Introduction 410
5.0.1 L'hypothèse d'un matriarcat 410
5.0.2 Description du corpus et démarche d'analyse 415

5.1 La variante gyno-gérontocratique 417

5.1.1 Textes non hétéropolitiques 417
5.1.1.1 Présentation 417
5.1.1.2 Discussion 427
5.1.2 Textes hétéropolitiques 430
5.1.2.1 Présentation 430
5.1.2.2 Discussion 434

5.2 La variante gyno-acmècratique 438
5.2.1 Textes hétéropolitiques 438
5.2.1.1 Présentation 438
5.2.1.2 Discussion 443

5.3 La variante gyno-mésocratique 444
5.3.1 Textes hétéropolitiques 444
5.3.1.1 Présentation 444
5.3.1.2 Discussion 457

5.4 Synthèse et conclusion 467

TABLEAUX 474

NOTES 477

CHAPITRE 6. LE MODÈLE ANDROGYNOCRATIQUE 499

6.0 Introduction 500
6.0.1 L'androgynie : un concept et une démarche 500

6.0.1.1 La fonction hétéropolitique du concept d'androgynie 501
6.0.1.2 L'androgynie comme modèle féministe 503
6.0.2 Description du corpus et démarche d'analyse 504

6.1 La variante androgyno-gérontocratique 506
6.1.1 Textes non hétéropolitiques 506
6.1.1.1 Présentation 506
6.1.2 Textes hétéropolitiques 528
6.1.2.1 Présentation 528
6.1.2.2 Discussion 534

6.2 La variante androgyno-acmècratique 544
6.2.1 Textes hétéropolitiques 544
6.2.1.1 Présentation 544

6.3 La variante androgyno-mésocratique 545
6.3.1 Textes hétéropolitiques 545
6.3.1.1 Présentation 546
6.3.1.2 Discussion 555

6.4 Synthèse et conclusion 571

TABLEAUX 578

NOTES 581

CONCLUSION **605**

7.1 Préliminaires 606

7.2 Jalons d'un gérontisme d'inspiration féministe 609
7.2.1 Hétéropolitique de la vieillesse 609

7.2.1.1 Volet critique 609
7.2.1.1.1 Misogérontie 609
7.2.1.1.2 Âgisme 612
7.2.1.1.2.1 Prise de conscience 612
7.2.1.1.2.2 Dénonciation des facteurs d'oppression 614

7.2.1.2 Volet constructif 632
7.2.1.2.1 Modèle androcratique 632
7.2.1.2.2 Modèle gynocratique/gynocentrique 634
7.2.1.2.3 Modèle androgynocratique 636

7.2.1.3 Volet effectif 638

7.2.2 Pour une vieillesse humanisée dans le cadre d'une société androgynocratique 642
7.2.2.1 L'élément générique du gérontisme 644
7.2.2.2 L'élément spécifique négatif 644
7.2.2.3 L'élément spécifique positif 646
7.2.2.3.1 Réforme ou révolution 647
7.2.2.3.2 Le modèle masculiniste vs les modèles féministes 648

7.2.2.3.3 Les modèles gynocratiques/gynocentriques vs androgynocratiques 650
7.2.2.3.4 Les orientations du modèle androgynocratique 652
7.2.2.4 Bilan 654

TABLEAUX 656

NOTES 660

BIBLIOGRAPHIE **678**

LISTE DES TABLEAUX

0.1 Collectifs et hyper-thèmes 46
0.2A Hyper-thèmes selon l'axe disciplinaire 47
0.2B Hyper-thèmes selon l'axe ontologique 47
0.3 Remaniement des thématiques en fonction des sous-thèmes : Listes initiales (8,6) 48
0.4 Thématiques et sujets apparentés : Liste-type (Hooyman) 49
0.5 Gérontologie et thématiques 50

1.1 Corpus définitionnel relié à l'utopie 105
1.2 Bilan de l'analyse du concept d'utopie 90
1.3 Matrice définitionnelle de l'utopie comme société imaginaire 106

2.1 Vieillissement/vieillesse 116
2.2 Définitions du vieillissement 168
2.3 Définitions de la vieillesse : premier corpus 169
2.4 Définitions de la vieillesse : deuxième corpus 172
2.5 Analyse de l'élément générique 176
2.6 Analyse de l'élément spécifique 177

3.1 Découpage des thématiques selon une double structure 221
3.2 Modèles de société vs conceptions de l'être humain 222

4.1 Les thèmes d'analyse 364
4.2 Liste des (40) textes utilisés 365

4.3 Comparaison des parcours «normatifs» des âges masculins et des âges féminins 366
4.4 Interprétation des textes hétéropolitiques vs le modèle de société et la valence idéologique 357

5.1 Les thèmes d'analyse 475
5.2 Liste des (25) textes utilisés 476
5.3 Interprétation des textes hétéropolitiques vs le modèle de société et la valence idéologique 469

6.1 Les thèmes d'analyse 579
6.2 Liste des (24) textes analysés 580
6.3 Interprétation des textes hétéropolitiques vs le modèle de société et la valence idéologique 575

7.1 Liste des 35 textes hétéropolitiques (utopiques et para-utopiques) 657
7.2 Liste des 31 textes fictifs (romans réalistes) 658
7.3 Liste des 19 textes théoriques 659
7.4 Les thèmes d'analyse 615

LISTE DES SCHÉMAS

0.A Collectifs 16
0.B Vieillissement 31

1.A Thème sociopolitique 94
1.B Les personnages en eux-mêmes 95
1.C Société composée (d'/de) 107

2.A Vieillissement 125

3.A Démarche hétéropolitique 195

4.A Typologie du langage-objet : textes/catégories 363

CHAPITRE 5

LE MODÈLE GYNOCRATIQUE/GYNOCENTRIQUE

5.0 Introduction

Au cours de ce chapitre, nous présenterons un corpus de textes illustrant un modèle de société qui, dans un contexte de rapports entre les sexes, défie la société androcratique. À l'encontre de celle-ci, qui s'appuie sur une conception androtrope, les sociétés gynocratiques/gynocentriques[1] reposent sur une conception gynotrope[2] de la nature humaine. En inversant les rapports de pouvoir hommes-femmes, la première instaure un système visant à mettre fin à la dictature des hommes ; la deuxième met en place une société entièrement féminine, puisque les hommes ont été éliminés soit de façon réelle, soit de façon symbolique.

Trois sections seront consacrées à l'examen de notre corpus en fonction des trois variantes du modèle gynocratique/gynocentrique (gyno-acmècratique, gyno-gérontocratique et gyno-mésocratique) ainsi que d'une série de thèmes reliés à la vieillesse et au vieillissement. Une section complémentaire permettra de formuler un bilan critique de l'ensemble des textes.

Avant de décrire la démarche d'analyse et la typologie au sein de laquelle se distribuent les textes du corpus utilisé, cette introduction présente, à titre d'information préalable, un bref résumé de l'hypothèse du matriarcat[3] originel et met en relief sa portée hétéropolitique et féministe.

5.0.1 L'hypothèse d'un matriarcat originel

Entre un âge d'or ou un modèle véritable, quels sont les principaux paramètres sur lesquels repose l'hypothèse d'un matriarcat qui, selon Evelyn Reed (1975)[4], aurait précédé le patriarcat ? En d'autres mots, quelle que soit sa crédibilité, de quelle façon les valeurs identifées au système matriarcal diffèrent-

elles des principes qui fondent le système patriarcal ? Voire, quels sont les traits de ce modèle dont se serait inspirée l'hétéropolitique féministe, particulièrement dans sa variante gynocratique/gynocentrique ?

Pour Adrienne Rich (1980:53), « le pouvoir des pères », qui représente le patriarcat, se définit comme « un système sociofamililal, idéologique, politique, dans lequel [l]es hommes, par la force, par pression directe, ou à travers les rites, la tradition, la loi, le langage, les habitudes, l'étiquette, l'éducation, et la division du travail, décident du rôle que jouera la femme, ou qu'elle ne jouera pas, et dans lequel la femme subit, partout, le joug du mâle ».

Face à cette structure patrinominale, patrilinéaire et patrilocale, des historiens du 19e siècle et du début du 20e siècle, tels Bachofen[5], Morgan[6], Briffault[7] et Engels[8], ont soulevé l'hypothèse d'une organisation prépatriarcale où la mère, et non le père, « est le chef de famille et où la filiation et les liens familiaux découlent des mères et non des pères »[9]. C'est d'ailleurs dans ce contexte qu'Evelyn Reed, en réfutant l'argumentation stipulant que l'utérus aurait toujours maintenu les femmes dans un état d'infériorité, remet en cause l'oppression éternelle des femmes. Selon elle, une société matriarcale apparentée à une communauté clanique communiste aurait précédé la prise de pouvoir patriarcale : « Le fondement de cette structure sociale, c'était l'égalité à tous les niveaux : économique, social, sexuel » (p. 83).

À l'encontre de ces auteurs qui insistent sur une période de suprématie des femmes suivie de la révolution patriarcale, d'autres prétendent que cette croyance relève de la fiction. C'est ce qu'affirment entre autres Simone de Beauvoir, Shulamith Firestone et Marilyn French :

> [E]n vérité cet âge d'or de la Femme n'est qu'un mythe. [...] La société a toujours été mâle ; le pouvoir politique a toujours été aux mains des hommes. (1968:II:91)
> C'est [...] le rôle biologique reproducteur de la femme qui est la cause de l'asservissement auquel, dès l'origine, [elle] a été soumise, et non quelque soudaine révolution patriarcale. (1972:96-7)

> Le patriarcat est peut-être apparu en réponse à une prédominance féminine, mais si cette prédominance a existé, les femmes ne l'ont jamais institutionnalisée (il n'a jamais existé de matriarcat, pour autant que l'on sache) [...]. (1992:21)

Quant à l'anthropologue Françoise Héritier (1984:10), elle signale que si « les matrones commandaient la vie des grandes maisons et dirigeaient le travail féminin [...], elles étaient représentées au Conseil des anciens par un représentant masculin qui parlait en leur nom et faisait entendre leur voix ».

Or, c'est dans ce contexte où les femmes sont souvent assujetties à l'oncle maternel qui exerce des fonctions très importantes même sur le plan affectif, qu'Ida Magli (1983) refuse d'établir une analogie entre sociétés matriarcales et sociétés patriarcales, ces dernières ne limitant pas le cadre du pouvoir et de l'organisation sociale à la seule famille. Aussi, Magli conclut que

> toute réflexion sur les processus de formation du pouvoir apparaît [...] invalidée par l'absence d'une donnée essentielle : l'exclusion fondamentale des femmes. L'analyse des structures de la société politique doit donc renvoyer à l'analyse des structures culturelles qui ont permis d'éliminer du conflit, a priori, la moitié du genre humain. (p. 50)[10]

Par ailleurs, soutenir, dans une perspective évolutionniste, l'hypothèse d'un matriarcat originel, pourrait équivaloir à considérer le patriarcat comme une forme de société plus évoluée. C'est ce que note Adrienne Rich (p. 84) en examinant plus en profondeur le texte de Bachofen : chez lui, souligne-t-elle, l'idée d'un matriarcat représente essentiellement une étape vers la phase plus élevée du droit du père. En ce qui concerne les rapports entre les sexes, le domaine de l'idée appartient à l'homme, alors que celui de la vie matérielle est l'apanage de la femme. On retrouve aussi les mêmes biais chez Briffault : « [L]es femmes, de par leur constitution même, manquent des qualités qui caractérisent l'intelligence masculine [...]. L'intelligence féminine diffère de l'intelligence masculine, en 'nature': elle est concrète, et non abstraite ; elle va vers le particulier, et non vers le général »[11].

Sur la question des différences psychologiques, Briffault non seulement semble remarquer des différences entre les sexes, mais il entérine l'idée chère à Aristote et à Freud, celle d'une maturité féminine atrophiée par une précocité naturelle :

> Les femmes sont plus précoces que les hommes ; elles atteignent à la maturité plus tôt. Il existe, au cours de leur croissance, un blocage, dans le développement, dû à leur relative précocité. On a dit que l'homme n'apprend plus rien après la quarantième année. De la même façon, on peut dire qu'une femme n'apprend plus rien, après vingt-cinq ans. (Rich, p. 84-85)[12]

Quoi qu'il en soit de la plausibilité de la thèse du matriarcat, n'y aurait-il pas lieu de nous concentrer sur la portée hétéropolitique de ce modèle, comme le suggère Kate Millett (1971) ? Ne devrait-on pas retenir que les tenants de cette hypothèse, n'ayant pas de *statu quo* à défendre et peu d'exemples à proposer, sont surtout préoccupés de provoquer les partisans du patriarcat ? Alors que ceux-ci

> prétendent faire autorité en la matière, autorité fondée sur l'évidence des origines premières et sur la nécessité biologique et circonstancielle de l'institution qu'ils défendent [..,] eux estiment, au contraire, que le patriarcat ne constitue qu'un épisode de l'histoire humaine et que, comme toute institution, il peut disparaître un jour. (p. 128)[13]

Au regard des valeurs que l'un et l'autre sous-tendent, pour Bachofen le modèle matriarcal est précisément l'inverse du patriarcat :

> Qui dit patriarcat, dit restriction, limitation : au contraire matriarcat signifie élargissement, communauté. L'un rétrécit le cercle de famille, l'autre ne connaît pas plus de bornes que la nature animée. Le matriarcat fécond engendre la fraternité de tous les hommes, fraternité dont la notion périt avec le patriarcat. [...] Tous les hommes sont frères, toutes les femmes sont sœurs jusqu'à ce que la victoire du patriarcat dissolve l'homogénéité de la masse. [...] D'où la liberté et l'égalité qui sont les traits typiques des civilisations gynécocratiques ; de même que la bienveillance pour les étrangers, l'aversion de toute espèce de restrictions [...] ; de même enfin la faveur accordée à la *sympathie*, sentiment dont les limites étaient aussi reculées que celles d'un même peuple et qui en embrasse également tous les membres. Ni haines, ni discordes. [...] La répression plus sévère des voies de fait envers les hommes et même les animaux est remarquable.[14]

Par ailleurs, certains paramètres de l'hétéropolitique féministe ressemblent incontestablement à ceux des matriarcats, lesquels sont caractérisés surtout par la paix et l'amour (Choisy:1970:86). Pour Marcireau (1981:11), « le matriarcat [est] une religion de la maternité ». Analysées sous l'angle de la coopération, de

la compétition et de leur génie particulier, Marilyn French (1986:61) signale que plusieurs études ont fait ressortir le fait que les sociétés matrilinéaires sont presque toujours « obligeantes et accueillantes », à l'opposé des sociétés patrilinéaires favorisant la compétition tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du groupe. Les premières s'épanouissent dans la stabilité de leur population et tendent, par la coopération, à travailler à des objectifs communs, tout en aidant les personnes à atteindre leurs buts personnels. En outre, elles intègrent davantage les activités sexuelles et accordent plus de liberté aux femmes.[15] Les enfants sont élevés dans un climat d'amour et de sollicitude entretenu par les deux parents et même par le ou les frères de la mère. Au contraire, dans plusieurs sociétés patrilinéaires, le père reste distant, répressif ; il tient la femme pour inférieure et exige de ses enfants un respect et une obéissance aveugles. Au plan de la structure du pouvoir, même si, dans les groupes matrilinéaires, les femmes sont le noyau de l'organisation sociale, elles ne détiennent pas nécessairement le pouvoir : les postes de commande reviennent toujours aux hommes plus âgés. Les sociétés patrilinéaires et patrilocales ont par ailleurs tendance à augmenter la suprématie mâle.

Or, les utopies féministes présentent des traits qui s'accordent avec les valeurs des sociétés matriarcales/matrilinéaires[16] : structure sociale non hiérarchisée et privilégiant l'anarchie[17] ; égalitarisme ; reconnaissance d'une sexualité à part entière pour les femmes et permissivité sexuelle ; élimination de la distinction entre les sphères privée et publique ; refus du mariage et de la maternité comme institutions patriarcales ; préoccupations écologiques ; entraide et coopération ; ouverture aux autres (ethnies, espèces)[18].

5.0.2 Description du corpus et démarche d'analyse

Voyons maintenant comment, à partir du corpus choisi, s'articule notre problématique en fonction des variantes du modèle de société gynocratique/gynocentrique ainsi que des thématiques.

Dans une société gynocratique représentant un monde où, par définition, le pouvoir appartient aux femmes, il est manifeste que le statut des femmes sera supérieur à celui des hommes, ceux-ci ayant en principe un accès très limité au pouvoir. Comme toute utopie peut être stable ou instable, une société gynocratique, tout comme une société gynocentrique, peut aussi conjuguer les deux modalités : bisexuée[19] et unisexuée[20]. Au regard de la vieillesse, la société gynocratique/gynocentrique comporte trois variantes : gyno-mésocratique, gyno-acmècratique et gyno-gérontocratique. D'une manière générale, on peut supposer que la vieillesse féminine, dans les variantes acmècratique et mésocratique, ne correspondra pas à une partie de l'existence discréditée. Dans la variante gérontocratique, les femmes âgées d'une société gynocentrique auront un statut et des rôles supérieurs à ceux des femmes plus jeunes ; au sein d'une société bisexuée, elles détiendront de plus des positions supérieures à celles des hommes (adultes et âgés). Ces variantes doivent être discutées en fonction des deux paramètres d'analyse suivants : celui du partage (ou non) du pouvoir social entre les adultes et les vieux (ou, exclusivement, les vieilles[21]) ; celui des rapports hommes/femmes dans une perspective de vieillissement/vieillesse, voire, dans une société gynocentrique, des rapports entre les femmes. Le corpus pertinent totalise 26 textes, dont 15 relèvent de l'hétéropolitique ; parmi ceux-ci, 3[22] s'inscrivent dans la première variante, 8[23] dans la deuxième et 4[24] dans la troisième.

Outre les 14 thématiques déjà retenues[25] dans le chapitre précédent, nous ajoutons trois autres thèmes traités par l'un ou l'autre des textes : la ménopause comme étape du cycle de vie et de développement (Th. 18), et le bilan de vie qu'entraîne l'expérience du vieillissement (Th. 26). Comme les caractéristiques des textes féministes étaient pour la plupart absentes de l'hétéropolitique masculiniste, nous les associons à la thématique qui suggère l'existence de nouveaux défis et de nouvelles valeurs (Th. 17). Trois romans réalistes ainsi qu'un récit autobiographique approfondiront enfin les thèmes de la ménopause[26] et des rapports intergénérationnels, particulièrement les rapports de filiation mère/fille[27], simplement évoqués par des fictions utopiques. Le **tableau 5.1** (page 475) présente les thèmes retenus en fonction de cette division, ainsi que les thématiques d'origine auxquelles ils renvoient[28]. Le **tableau 5.2** (page 476) présente la liste des 26 écrits composant notre corpus[29] : nom de l'auteur, titre et année de parution.[30] Au sein d'un chapitre qui, en s'opposant au modèle androcratique, vise à montrer des projets de société différents, la majorité des textes sollicitent surtout l'hétéropolitique[31] : dès lors, nous abordons dès la première variante l'examen des écrits non hétéropolitiques[32], et les deux autres variantes seront exclusivement consacrées à l'analyse de textes hétéropolitiques.

En ce qui concerne l'analyse du corpus, nous traiterons d'abord de la variante gérontocratique[33] : la moitié des textes masculinistes s'y retrouvant[34], ils permettront de comparer les traits qui les opposent à ceux qui présentent une société féministe. Enfin, nous soulignerons, eu égard aux variables sexe et âge, la place faite aux femmes et aux hommes, de même que celle que l'on concède aux personnes vieillissantes et âgées.

5.1 La variante gyno-gérontocratique

5.1.1. Textes non hétéropolitiques

Sujets jusqu'à récemment discutés surtout par les hommes, la ménopause et le vieillissement féminin équivaudraient, nous l'avons vu[35], à la perte de la féminité, c'est-à-dire du pouvoir de séduction. La décennie quatre-vingt-dix marque toutefois un tournant avec l'affluence de textes théoriques rédigés par des femmes et des féministes célèbres sur cette question, dont Germaine Greer[36]. Après avoir esquissé les grandes lignes de son étude, nous utilisons deux romans réalistes concrétisant la façon dont vivent les femmes de la cinquantaine au cours de cette période de la vie.

Par la suite, nous traitons d'un thème qui, particulièrement dans la société gynocentrique, est nécessairement abordé : les rapports mère/fille. Deux textes fictifs (l'un para-fictif[37]) illustreront cette thématique.

5.1.1.1 Présentation

- **LA MÉNOPAUSE**

1. GERMAINE GREER

Dans son étude sur la ménopause, Greer axe son analyse sur l'un des dogmes du féminisme : le droit pour les femmes de définir elles-mêmes leur propre expérience. Au même titre que la puberté, le mariage et la grossesse, Greer veut rétablir la ménopause comme une étape de vie fondamentale méritant d'être célébrée et ritualisée. Selon elle, l'absence quasi absolue des femmes d'âge moyen dans la littérature en général[38] traduit bien l'image que la société renvoie à la femme de 50 ans, celle d'une personne devenue soudainement inutile comme procréatrice et non intéressante comme partenaire sexuelle. Or, soutient Greer, si cette conception doit être tenue comme relevant « d'une stupide

étroitesse d'esprit » (p. 191), comment la femme peut-elle subvertir cette situation opprimante ? La seule façon, explique l'auteure, consiste à affirmer de façon catégorique son appartenance à ce groupe méprisé, tout en ayant la certitude de différer du stéréotype.

Pour Greer, l'expérience vécue de la ménopause doit donc s'inscrire concrètement à l'intérieur d'une stratégie séparatiste, où les femmes choisissent l'invisibilité en refusant les rapports hétérosexuels. La fin de la sexualité, d'après Greer, se conjugue en effet avec la libération :

> [l]a femme de 50 ans devrait avoir la sagesse d'abandonner ces relations sexuelles, et rechercher un autre type de relation avec son mari en s'appuyant sur d'autres valeurs. En tout cas, il devrait être clairement établi qu'elle a le droit de s'abstenir de relations sexuelles sans qu'on l'accuse de déserter. (p. 265)[39]

À l'encontre du modèle de l'épouse mère soumise et effacée, Greer propose à la femme de 50 ans l'archétype de la sorcière excentrique, dont le statut témoigne qu'elle est enfin affranchie du devoir de séduire. Par rapport à la femme soucieuse d'être « restée jeune », celle qui a la chance de surmonter le choc de l'invisibilité découvrira les joies propres à la vieillesse : la sérénité, la sagesse, l'amitié entre femmes.

Deux romans de la maturité, *L'été avant la nuit* (Lessing) et *La dame en bleu* (Châtelet), présentent une interprétation de l'expérience du vieillissement féminin qui se réfère à cette position séparatiste de Greer.

1.a Doris Lessing

Kate Brown, 45 ans, mariée à un neurologue vivant de nombreuses aventures sexuelles, est mère de quatre enfants âgés de 19 à 23 ans. Jusqu'à maintenant, elle ne pouvait rien espérer d'autre que passer tranquillement, sans heurts, « de son activité ménagère dans la vieillesse » (p. 14). Comment madame Michael Brown, qui manquait totalement d'imagination, aurait-elle pu choisir quoi que ce soit ? Mais Kate Brown, jolie femme élégante, saine et

serviable, selon l'appréciation de son époux, allait vivre le processus du vieillissement en l'espace de quelques mois. Un jour, en effet, elle s'imagine qu'« un vent très froid s'était mis à souffler, droit sur elle, en provenance de l'avenir » (p. 26).

Dans son roman, Lessing présente une femme qui, au cours d'un été de solitude où ni son époux ni ses enfants ne sollicitent sa présence, s'abandonne à diverses expériences qui remettent totalement en question son statut d'épouse et de mère. Kate cherche à retrouver sa vraie nature, celle qu'elle avait toujours réprimée afin de répondre exactement aux vœux des siens : « Avec trois petits enfants, puis quatre, elle avait dû lutter pour acquérir des qualités qui n'avaient pas même existé dans son vocabulaire. Patience. Discipline. Maîtrise de soi. Abnégation. Chasteté. Adaptabilité aux autres – cela, surtout » (p. 106).

Expérimentant elle-même les difficultés entourant le vieillissement féminin, Kate découvre l'anxiété qu'éprouvent les femmes vieillissantes lorsqu'elles ne répondent plus aux stéréotypes de la beauté, tout en devinant leur inquiétude d'être abandonnées lorsque les hommes se détournent d'elles au profit des jeunes femmes. Kate se rend finalement compte que durant toute sa vie adulte, elle s'était conformée au schéma patriarcal de la séduction :

> Mme Brown se promena dans le parc tout l'après-midi. Elle n'avait pas tout de suite senti qu'elle était redevenue Mme Brown, mais ensuite elle remarqua des regards, de l'attention : c'était parce qu'elle portait la robe seyante de Maureen, d'un vert attrayant, et parce qu'elle s'était coiffée comme il convenait à ses traits 'piquants'. [...] Kate s'arrêta devant le grand miroir pour regarder la jolie femme mince (l'expression hébétée du visage s'était fondue dans l'impression générale d'une séduction aimable), ôta sa robe d'un geste brusque, remit l'une de celles qui pendaient lamentablement, s'ébouriffa les cheveux, et ressortit dans la nuit. À nouveau, elle aurait tout aussi bien pu être invisible. (p. 206-207)

Après avoir rempli avec efficacité un emploi temporaire comme traductrice, après avoir vécu une courte liaison avec un homme de 32 ans, c'est une Kate différente qui émerge. Ayant enfin exorcisé son désir désespéré de plaire, madame Brown, qui jusqu'à maintenant teignait soigneusement ses cheveux

poivre et sel, retourne à la maison avec une large bande grise qui ressortait comme une déclaration d'intention : « désormais elle disait *non* ; non, non, NON. Déclaration qui allait se concentrer sur ses cheveux » (p. 269).

1.b Noëlle Châtelet

Fable ou conte, *La dame en bleu*[40] raconte la joie d'une liberté retrouvée après des années de contrainte. Au cours d'une simple journée, tout bascule pour la belle Solange, la cinquantaine comblée par un métier et un amant. Car elle rencontre une vieille dame en robe de crêpe bleu qui, au milieu d'une foule enfiévrée, déambule au rythme de son pas tranquille. En choisissant de devenir elle aussi une vieille dame en bleu, Solange privilégie ce pas, ce nouveau rythme. Comme elle l'explique à son patron : « voyez-vous, j'ai besoin, dorénavant, de... comment dire, prendre mon temps. Oui c'est cela : prendre mon temps » (p. 22).

Abandonnant son travail, tenant à distance son amie Colette ainsi que Jacques, son amant, Solange découvre qu'elle n'éprouve plus le désir de briller et de plaire. Qui plus est, son divertissement favori consiste maintenant à devenir invisible :

> Grâce au gris du tailleur qui lui permet de disparaître dans les murs, de se fondre avec le trottoir, grâce à cette façon particulière qu'elle a gardée de marcher, tout en mesure, pesant chaque pression du pied sur le bitume, dans un balancement doux du corps, elle peut s'offrir le luxe d'aller et venir parmi ses frères humains aussi tranquillement que si elle était transparente. (p. 45)

Fréquentant désormais les pensionnaires d'une maison de retraite où elle loue une chambre, Solange devine à leur contact que le vieillissement, en dépit des maux qu'il apporte, peut se conjuguer avec la sérénité. Solange à la chevelure de jais désapprend désormais l'apparence en cessant enfin de surveiller la lente poussée de ses cheveux blancs ou de compter les taches brunes sur ses mains. Maintenant qu'elle ne prétend plus à rien, maintenant qu'elle se promène silencieuse comme une ombre, « elle est si libre qu'elle se sent invincible », particulièrement à l'égard des yeux des hommes, dont le verdict

a préoccupé les plus belles années de sa vie. De la même façon, elle partage une nouvelle intimité avec sa fille, Delphine, après avoir redéfini ses rapports avec elle :

> Terminées maintenant les rencontres où, en sœurs espiègles, débordées par d'éternelles intrigues amoureuses, elles se racontaient leurs fredaines. Cette fois, les rôles sont clairs : Delphine s'enflamme ? Solange tempère. Delphine se désole ? Solange console. De là où elle est, Solange a l'impression, une fois de plus, qu'elle peut tout entendre, avisée, toute-puissante [...]. (p. 126-127)

Et lorsque sa fille lui avoue qu'elle ressemble à sa grand-mère, Solange éprouve un grand contentement.

En synthèse, il importe de voir qu'à l'encontre de la position définitive de Greer, celle de Lessing et de Châtelet s'inscrit dans un cadre temporaire[41]. Pour Margaret Forster (1994:151-152) enfin, la conception de la sexualité de la femme ménopausée que présente Greer se réduit à la sexualité génitale, laquelle exclut la sensualité et l'intimité[42].

- **LA RELATION MÈRE-FILLE**

2. *ADRIENNE RICH, PHYLLIS CHESLER, NATHALIE ANGIER et ANNICK HOUËL*

Incarnant le foyer, la maternité constitue le fondement de toutes les institutions. Pivot central de la « nature féminine », la maternité institutionnalisée constitue un « métier sacré » qui, au cours des deux derniers siècles, s'est exercé en retrait du monde extérieur. À toutes fins pratiques, la maternité consacre le clivage sphère privée/sphère publique[43].

En ce qui concerne la filialité, Freud (1971:175) notait que les rapports mère-fils sont nettement supérieurs aux liens mère-fille :

> Seuls les rapports de mère à fils sont capables de donner à la mère une plénitude de satisfaction, car de toutes les relations humaines, ce sont les plus parfaites et les plus dénuées d'ambivalence. La mère peut reporter sur son fils tout l'orgueil qu'il ne lui a pas été permis d'avoir d'elle-même et elle en attend la satisfaction de ce qu'exige encore le complexe de virilité.

Même si elles s'accordent avec Freud sur cette préférence des mères pour leur fils, Rich, Chesler et Angier l'expliquent néanmoins par une motivation différente de celle axée sur la puissance du pénis.

Si, au cours de l'histoire humaine, les pères ont naturellement souhaité des fils, on peut comprendre, signale Rich[44], pourquoi les mères n'ont pas souhaité supporter neuf mois de grossesse dont le résultat serait une enfant traitée comme un produit de rebut, d'autant plus que les enfants de sexe féminin ont été beaucoup plus souvent les victimes de l'infanticide. Un des motifs qui justifie cette préférence pour le fils est lié à la certitude qu'il ne sera pas brimé comme c'est le cas pour la fille. La plupart des mères sont tenues à distance par leurs filles parce qu'elles représentent le compromis, les limitations et l'avilissement de la condition féminine. À l'opposé, c'est sur leurs fils qu'elles projettent leurs désirs (non réalisables) d'indépendance, de dynamisme et de créativité. Par contre, Rich (p. 223) fait remarquer que « [la] catharsis entre mère et fille, primordiale, distordue, malmenée, est la grande histoire non écrite » : dans les archives du patriarcat, cette relation d'affinités profondes entre mère-fille a été, en effet, jugée insignifiante. Toutefois, note l'auteure, l'expérience féminine de la maternité est en évolution sur la question de la surestimation du fils, *en tant que mâle*. Nombreuses, en effet, sont les mères qui estiment qu'il vaut mieux être une femme en ce moment de l'histoire, grâce au féminisme qui, en suscitant la revendication à l'autodétermination, a ouvert le champ des possibles.

D'après Phyllis Chesler (1979:35), si la plupart des mères préfèrent les fils aux filles et leur apportent davantage du point de vue physique et familial, c'est précisément parce qu'elles sont conditionnées à ne pas aimer les femmes et/ou le corps de la femme. Tout en éprouvant la phobie du saphisme, elles sont jalouses de la jeunesse de leurs filles ; elles doivent de plus être dures envers elles afin de leur apprendre à être « féminines », c'est-à-dire à servir pour survivre et ce, à un

âge très précoce. Par ailleurs, Chesler mentionne qu'au sein du féminisme des années '70, les groupes de prise de conscience ont permis aux femmes, en leur fournissant le moyen de mettre un nom sur leur condition, de rompre le silence entre mères et filles[45].

Nathalie Angier contredit toutefois les propos de Chesler. Selon elle, le féminisme n'est pas parvenu à nous guérir « de la haine de la mère, de la grippe maternelle. Nous cultivons la colère anti-maternelle » (p. 274). De tout temps, souligne-t-elle, la mère demeure un personnage ambivalent, à la fois tranquille et féroce, aimant et envahissant. D'une part, les filles sont très dures envers leur mère ; d'autre part, elles restent généralement très proches d'elles. Le lien affectif très fort entre mère et fille tient en grande partie à ce qu'elles sont de même sexe. À l'encontre du fils qui doit établir une coupure pour s'affirmer, la fille s'identifie d'emblée à sa mère. Et ce besoin se poursuit bien au-delà de la puberté. Angier croit que les jeunes femmes ont longtemps besoin du soutien psychologique de leur mère qui représente une aînée, voire la grand-mère des premières sociétés matriarcales : « Un groupe de la même tranche d'âge est par essence instable. Ses membres entrent en concurrence exactement comme le font des frères et sœurs. La solidarité féminine [doit traverser] les générations ». (p. 278)

Pour Annick Houël (2002:411 et 412) par contre, qui privilégie la filiation mère/fille[46], la mise en scène de la mort de la mère et de sa déchéance physique permet non seulement d'exorciser la part agressive de cette relation, mais aussi de témoigner de ses aspects passionnels : à la fois perte dans l'autre et amour démesuré, illimité mais toujours inassouvi.

Nous présentons maintenant deux textes qui, tout en relevant les avatars de la maternité vécue comme institution patriarcale, explorent des voies particulières pour rétablir une solidarité perdue ou inexistante entre mère et fille : *Une mort très douce* (Beauvoir) ; *Journal d'une voisine* (Lessing)[47].

2.a Simone de Beauvoir

Rédigé alors qu'elle a déjà entamé la cinquantaine, le récit de Simone de Beauvoir[48] raconte les souffrances de sa mère à la suite d'un cancer ainsi que sa fin qu'elle qualifie, paradoxalement, d'une « mort très douce ». Le premier tiers de ce court ouvrage (à peine cent cinquante pages) s'inscrit dans l'entreprise autobiographique de l'auteure[49]. Par la suite, Beauvoir, tout en s'interrogeant sur la maladie et la mort, retrace l'évolution des liens qu'elle a entretenus avec sa mère, montrant d'abord le contexte social dans lequel celle-ci a évolué et livrant petit à petit, avec pudeur, un témoignage d'amour à son égard.

De son enfance, la mère de S. de Beauvoir n'a conservé qu'une profonde amertume. Élevée par une mère distante, c'est dans un milieu de conventions provinciales et de principes rigides qu'elle apprend à refouler ses appétits dans la colère : « Dans son enfance, on a comprimé son corps, son coeur, son esprit, sous un harnachement de principes et d'interdits. On lui a appris à serrer elle-même étroitement ses sangles. En elle subsistait une femme de sang et de feu : mais contrefaite, mutilée et étrangère à soi » (p. 61).

Elle connaît le bonheur avec son époux durant une dizaine d'années. Mais c'est au moment où elle atteint l'âge de 35 ans qu'il met fin à leur vie sexuelle. Dénonçant l'institution « contre nature qu'est le mariage bourgeois » dont sa mère fut victime, Beauvoir se réfère aux commentaires du premier rapport Kinsey sur la sexualité masculine pour expliquer le comportement de son père : « On sait assez que chez l'homme l'habitude tue le désir. Maman avait perdu sa première fraîcheur et lui sa fougue. Pour la réveiller, il recourait aux professionnelles du café de Versailles ou aux pensionnaires du Sphinx » (p. 51)[50].

À plus de cinquante ans, laissée sans un sou à la mort de son mari, madame de Beauvoir passe des examens, travaille comme aide-bibliothécaire, réapprend à monter à bicyclette et entreprend ce qu'elle n'avait jamais osé faire : voyager. À la grande admiration de sa fille, elle s'invente une foule d'activités et elle noue de nombreuses relations d'amitié.

Tout en se remémorant les chagrins de sa jeunesse dus au caractère possessif et dominateur de sa mère, Beauvoir comprend que celle-ci n'a pas eu souvent l'occasion de s'affirmer, ayant eu trop de revanches à prendre, trop de blessures à panser pour se mettre à la place d'autrui : « l'imprévu l'affolait, parce qu'on lui avait enseigné à ne jamais penser, agir, sentir qu'à travers des cadres tout faits » (p. 98). Beauvoir sait maintenant ce qui avait empêché sa mère de lui témoigner un peu de confiance et de sympathie ; elle devine surtout que, vis-à-vis des choix de sa fille, elle s'est cabrée « en préférant la terreur à l'amitié » (p. 97). Dans une relation d'aidante, c'est donc avec tendresse qu'elle veille jusqu'à la fin cette mère qu'elle redécouvre, acceptant de poser sur son propre visage les traits de celui de sa mère mourante et de se laisser envahir par la compassion :

> Je parlai à Sartre de la bouche de ma mère, telle que je l'avais vue le matin et de tout ce que j'y déchiffrais : une gloutonnerie refusée, une humilité presque servile, de l'espoir, de la détresse, une solitude – celle de sa mort, celle de sa vie – qui ne voulait pas s'avouer. Et ma propre bouche, m'a-t-il dit, ne m'obéissait plus : j'avais posé celle de maman sur mon visage et j'en imitais malgré moi les mimiques. Toute sa personne, toute son existence s'y matérialisaient et la compassion me déchirait. (p. 43)
> Je m'étais attachée à cette moribonde. Tandis que nous parlions dans la pénombre, j'apaisais un vieux regret: je reprenais le dialogue brisé pendant mon adolescence et que nos divergences et notre ressemblance ne nous avaient jamais permis de renouer. (p. 111)
> La 'petite maman chérie' de mes dix ans ne se distingue plus de la femme hostile qui opprima mon adolescence; je les ai pleurées toutes les deux en pleurant ma vieille mère. (p. 152)

D'après Houël (p. 410), la mère de Beauvoir aura peut-être finalement été le personnage principal de sa vie, si l'on en croit cette autre citation : « Dans mon sommeil – alors que mon père apparaissait très rarement et d'une manière anodine – elle jouait souvent le rôle essentiel : elle se confondait avec Sartre, et nous étions heureuses ensemble » (p. 152).

2.b Doris Lessing

Dans *Journal d'une voisine*[51], Lessing offre une deuxième chance à son personnage de se réconcilier avec le souvenir de sa mère par l'intermédiaire d'une mère substitut. Ce roman raconte l'histoire de Janna, une quinquagénaire veuve et indépendante qui, jusqu'au jour de sa rencontre avec Maudie, a entretenu des relations plutôt superficielles avec ses proches. Elle s'est à peine préoccupée de son époux, mort d'un cancer. Lorsque sa mère est elle aussi atteinte de cette maladie, Janna, prise sans arrêt de nausées et de panique, répugne à la soigner. Après le décès de sa mère, elle répond à une annonce parue dans le journal demandant la collaboration de personnes désirant être l'amie d'une personne âgée, ce qu'on appelle une « bonne voisine ». Janna rencontre quelques vieilles femmes mais elle ne parvient pas à établir des rapports satisfaisants avec l'une d'elles.

Par la suite, elle rencontre inopinément une vieille femme rabougrie et décharnée, et elle la raccompagne chez elle : c'est le coup de foudre. Maudie a 92 ans et vit dans un endroit sale et sordide. Malgré tout, s'amorcent entre ces deux femmes que tout sépare, la culture, l'âge, l'expérience, des rapports étroits qui transforment la vie de Janna. Alors que Janna ne voyait que ceux qui étaient « jeunes, agréables, bien habillés [et] beaux », elle découvre tout d'un coup l'univers des vieux et des infirmes. Au début, les relations entre les deux femmes sont teintées de méfiance de part et d'autre. Maudie garde farouchement ses distances, craignant que Janna ne soit qu'une « bonne voisine » et ne s'intéresse pas réellement à elle. Janna, qui dans cette atmosphère de pauvreté et d'odeurs rances doit vaincre constamment ses répugnances, craint quant à elle les responsabilités que génère cette relation. L'une et l'autre s'apprivoisent donc lentement, Maudie se racontant de plus en plus et Janna apprenant l'écoute et offrant les soins physiques qu'exige une Maudie incontinente. Un jour, Janna apprend que Maudie souffre d'un cancer. La veillant avec amour et respect,

Janna l'accompagne patiemment tout au long de son agonie. Mourante, Maudie n'est ni résignée, ni soumise, loin de là. Jusqu'à la fin, tout en demandant inlassablement à Janna de l'amener vivre avec elle, Maudie luttera pour sauver sa dignité et son autonomie. Révoltée autant que Maudie par l'injustice de la souffrance et de la mort, Janna est maintenant différente de cette femme égoïste et immature qui refusait la vieillesse, la maladie et la mort :

> Ce que j'aime, c'est de voir rire et étinceler les yeux bleus [de Maudie] animés et farouches ; j'aime la regarder à ces moments-là, car j'oublie la vieille femme et je n'ai aucun mal à l'imaginer telle qu'elle était dans sa jeunesse. (p. 133)
> Il me plaît de m'asseoir sur un banc à côté d'un vieillard, car maintenant je n'en ai plus peur, mais j'attends qu'ils me fassent suffisamment confiance pour me raconter leur vie, si pleine d'histoires. (p. 249)
> Je reste assise des heures durant auprès de Maudie, prête à lui donner ce que ma mère [...] attendait de moi : ma compréhension de ce qui se passe, ma participation. (p. 326)

Même si l'accent est mis ici sur les rapports privilégiés mère-fille, signalons que ces deux récits illustrent aussi le thème des aidantes naturelles[52].

5.1.1.2 Discussion

Alors que Cristofovici (1999:277) mentionne les aspects positifs que Greer (**1**) attribue au « passage » (l'expérience de la ménopause) : estime de soi, sérénité et pouvoir, Woodward (1999:XIV), par contre, déplore la perspective essentialiste au sein de laquelle s'inscrit une tactique séparatiste. Même si Greer dénonce la mise en retrait que la culture patriarcale dominée par la jeunesse impose à la femme de 50 ans[53], elle fait du concept d'invisibilité la condition nécessaire permettant de transcender le vieillissement/ménopause. Or, fait observer Woodward, la signification de la ménopause en termes de transition d'une phase reproductive/sexuée à une phase réflexive/asexuée relève clairement d'une vision biologisante, de même qu'elle renvoie à un donné existentiel qui est loin d'être généralisable. Il faut aussi, poursuit Woodward, remettre en question l'adoption de l'âge chronologique de 50 ans[54] comme âge pivot de l'expérience vécue du vieillissement/ménopause ; arbitraire, ce chiffre occulte le fait que les femmes ont des parcours de vie très différenciés : « We must abandon the older models of age-appropriate behavior and experience

(when the birth of children should occur, or marriage, or retirement, for example). We need to imagine a long course of life that will realistically stretch for women into their eighties and nineties and reach to one hundred years ».

C'est aussi dans ce sens que s'inscrit la critique de Margaret Forster[55], selon qui il est exagéré de cristalliser ce choix par le déni de la sexualité.

On peut admettre avec Woodward que le concept d'invisibilité crée un certain malaise, dans la mesure où il peut s'apparenter à une démarche réfractaire au message d'un rejet dont sont victimes les femmes vieillissantes. Mais la position de Greer n'est pas le résultat d'une exclusion faite par les hommes : à l'encontre d'une stratégie subie, c'est-à-dire associée à une contrainte venant de l'extérieur, elle se présente comme une solution que les femmes devraient favoriser[56]. Par ailleurs, il faut admettre que le fait d'identifier la ménopause à une expérience de remise en question des multiples contraintes venant du milieu socioculturel, entre autres celle de l'exigence de séduire, est une chose. Mais suggérer que la fin de la sexualité soit la condition quasi nécessaire pour avoir accès à d'autres valeurs, le respect, le temps pour méditer et l'autorité, est autre chose. Il s'agit là d'une tactique qui, évidemment, ne pourra rallier toutes les femmes, d'autant plus que Greer en fait un moyen dont le caractère permanent risque d'induire un écart gyniste.[57] Margaret Forster, quant à elle, trouve que cette voie est exagérée, alors que Bethany Ladimer (1999:217) déplore que Greer se soit attardée à une conception restreinte de la sexualité (via la sexualité génitale) au lieu de l'insérer dans une perspective élargie qui inclut la sensualité et l'intimité[58].

À cet égard, les romans de Lessing (***1.a***) et de Châtelet (***1.b***) présentent par contre des héroïnes qui, au moment de la prise de conscience de leur vieillissement, choisissent temporairement cette issue. Cela est d'abord vrai pour Kate, qui retourne vivre avec son époux. Remarquons que pour Greer, ce récit a

trait à la crise de la ménopause et, en ce sens, il ne traite pas seulement du thème banal de la recherche d'identité : « c'est la description précise d'une expérience vécue, absolument et authentiquement féminine » (p. 21). D'après Greer, même si la ménopause n'est pas identifiée comme facteur déclencheur, elle en serait la cause : « après une période très tourmentée, [Kate Brown] décide d'accepter sa nouvelle condition » (p. 29). Mais Pearson et Pope (1981)[59] n'associent pas l'expérience de Kate au phénomène de la ménopause. Selon elles, ce roman correspond à la crise existentielle d'une femme de 45 ans qui remet entièrement sa vie en question après avoir rempli ses rôles de mère et d'épouse. Quant à Tiger (1986)[60], elle considère qu'il s'agit surtout d'une remise en question positive du pouvoir de séduction de la femme, comme le signalait elle-même Lessing dans un article publié en 1973[61] :

> [...] you can only begin to discover the difference between what you really are, your real self, and your appearance, when you get a bit older. [...]. A whole dimension of life suddenly slides away and you realize that what in fact you've been using to get attention has been what you look like [...,] it's a biological thing. It's totally and absolutely impersonal. It has nothing to do with you. It really is a most salutary and fascinating experience to go through, shedding it all. Growing old is really extrordinarily interesting.

Quant à la fin de l'histoire de *La dame en bleu*, elle laisse entendre que même si Solange tient à rester évasive sur la durée de son retrait, elle s'est enfin apprivoisée au rythme du vieillissement. Considérant que ce discours positif sur le vieillissement féminin est l'un des rares à explorer des territoires nouveaux, Ladimer (1990:202) mentionne que Solange est maintenant rassérénée : « when in the end she re-enters the world of her age cohorts, we know that [...] aging will no longer have the power to frighten her ».

Pour conclure, il faut voir que la position séparatiste préconisée par Greer se rapporte explicitement à une solution permanente envisagée dans un contexte androcratique qui dénie aux femmes vieillissantes l'expression d'une sexualité épanouie.

5.1.2 Textes hétéropolitiques

Dans cette section, nous examinons des textes hétéropolitiques qui, dans un contexte d'extermination ou de domination des hommes par les femmes, accordent le pouvoir aux femmes vieillissantes ou âgées.

5.1.2.1 Présentation

Des quatre textes examinés, trois présentent une société géro-gynocentrique : *Le Satellite de l'Amande* (Françoise d'Eaubonne), *War Against The Yukks* (Keith Laumer) et *Misandra* (Claude Veillot). Quant au deuxième roman de d'Eaubonne, *Les Bergères de l'Apocalypse*, il raconte comment s'est effectué le passage d'une société androcratique à une société gynocratique et, par la suite, gynocentrique.

I) FRANÇOISE D'EAUBONNE[62]

Rédigés sous forme de diptyque[63], les deux romans *Le Satellite de l'Amande* (1975) et *Les Bergères de l'Apocalypse* (1977) s'articulent autour de l'idée que le régime androcratique est devenu, du point de vue des femmes, un monde si dystopique qu'il devient nécessaire de le remplacer. C'est dans *Les Bergères de l'Apocalypse* que l'on apprend que, suite au refus des gouvernements masculins de mettre fin à leur destruction croissante de la vie terrestre, les femmes n'ont eu d'autre choix que de s'engager dans une guerre des sexes. Après 17 années de lutte[64], s'instaure une gynocratie remplacée, après la mort naturelle des derniers survivants mâles, par une société gynocentrique.

Située à la fin du 21e siècle et totalisant 3,5 milliards de personnes, cette nouvelle société composée uniquement de femmes est gérée par un Conseil de femmes âgées. Dans le premier roman, Ariane et Concepcion dirigent une expédition à laquelle participent cinq femmes ouranautes[65]. Chargées de retrouver les débris d'un vaisseau spatial et de ses occupantes, d'explorer le

satellite inconnu et de lui donner un nom, ces quatre générations de femmes, âgées de 14 à 75 ans, découvrent une planète riche en surprises. À cette époque où l'ectogenèse[66] est devenue l'unique mode de transmission de la vie, Concepcion, septuagénaire (née en 2025), est l'une des dernières vieilles femmes à avoir eu jadis un père[67]. Quant à Ariane, quinquagénaire représentant la première génération des filles de l'Ectogenèse qui étaient déposées au Centre d'Adoption du Conseil, elle a été élevée dans une crèche. Chaque femme choisit son secteur d'activité et, dans un contexte de formation continue, elle doit aussi, au cours de sa vie, changer de spécialité.

Au sein de communes gynocentriques qui caractérisent la civilisation d'Anima, les femmes qui décident de vivre en couple et d'avoir des enfants forment des cellules familiales homosexuelles. Les femmes vieillissantes et âgées peuvent choisir de vivre seules[68]. La maternité comme institution n'existe pas : les femmes sont toutes associées aux naissances. Même s'il y a une hausse de la natalité, elle ne signifie pas pour autant une augmentation des types existants[69].

Dans cette société où tout ce qui se rapporte à la sexualité est sacré, sont célébrées et ritualisées les menstrues, les grossesses et la ménopause. Bénéficiant d'une ère d'abondance et de conditions de vie où le temps consacré au travail est réduit au minimum, les femmes jouissent d'une espérance de vie élevée, pouvant dépasser 90 ans. Concepcion traverse d'ailleurs une phase de l'existence qui représente la pleine maturité d'une femme, alors que Néfertiti, nonagénaire et Doyenne des doyennes, « tient encore fermement la tête et sa voix ne chevrote pas. De tout le Losange, c'est le savoir le plus universel » (p. 25).

BIBLIOTHÈQUE ★ UNIVERSITÉ LAVAL ★

II) KEITH LAUMER

En expédition archéologique au Honduras, Elton et Boyle découvrent une capsule contrôlée par un ordinateur lunaire qui les transporte d'abord près de la Forteresse des Yukks-hommes, et ensuite près de la colonie assiégée sur Callisto. Cette colonie est une société gynocentrique monarchique issue d'un combat ayant exterminé les hommes. Après avoir rencontré des jeunes filles très jolies, les deux explorateurs sont interrogés par la Mère de cette société, une femme âgée particulièrement repoussante au plan physique :

> Two of the girls went forward, spoke briefly to the fat woman in the water. Elton could hear an answer in a hearty, police-matron voice [...]. Elton and Boyle [...] averted their eyes in embarrassment as the matronly figure, totally nude, reached out for a fruit bowl at poolside, selected a mango-like ovoid, took a large bite, chewed noisily. (p. 178)

Croyant avoir affaire non pas à des hommes mais à des femmes « spéciales » en provenance d'autres dômes[70], deux jeunes filles, Tikki et Nid, leur expliquent avec une candeur qui désarme les deux héros qu'elles ont d'étranges pensées à propos des hommes : «'Strange Things ?' Elton's voice was a squeak. Tikki was just finishing the last shirt button. He peeled it back over his shoulders. - And the terrible power they had was, that they made perfectly nice Girls *want* them to do the Strange Things » (p. 183).

Elton et Boyle découvrent finalement que les femmes se reproduisent par insémination artificielle[71] mais que leur réserve de sperme est maintenant épuisée. Les jeunes filles, ayant appris qu'ils sont bel et bien des Yukks, décident quand même de les soutenir contre la volonté de la Mère. Cette dernière est évincée et les deux héros, entourés de toutes les jeunes filles, peuvent enfin envisager de retourner sur Terre. En procurant aux jeunes filles du sperme à tour de rôle, il y aura en effet suffisamment de techniciens mâles au cours de la prochaine génération.

III. CLAUDE VEILLOT

Dans *Misandra*, la cheftaine Uther chasse le Viril depuis des années, ce qui lui vaut de porter un collier de prépuces comptant plus de 150 petits anneaux de peau séchée. Au sein de cette société gynocentrique gérée par des femmes vieillissantes, les jeunes femmes enfantent des filles par parthénogenèse. Mais comme les Virils, rusés, fourbes et cruels, peuvent mettre l'Espèce en danger, les filles sont éduquées à pourchasser les derniers survivants mâles jusqu'à la mort.

Dans cette guerre d'extermination ordonnée par la Générale-Mère, toutes ces femmes hystériques et déchaînées sont mues par un leit-motiv : « Le seul bon Viril est un viril mort » (p. 7). Aucun scrupule humanitaire n'est toléré, car doivent être balayées de la surface du globe « les dernières traces de cette souillure qui s'appelle Homme ! » (p. 34).

Les homosexuels, potentiellement capables d'engendrer, constituent eux aussi une menace aussi grande que les hétérosexuels. Aussi la cheftaine n'hésite-t-elle pas à les tuer : « Après tout, ce ne sont jamais que des hommes » (p. 17).

Niss, une jeune et belle guerrière, est élevée dans la croyance que le contact avec le mâle est ignoble. Comme le définit le Livre Philogyne, seuls les commandos de chasse forment la femme et révèlent sa pleine féminité. Mais elle est finalement capturée par un Viril, Hélian, qui lui murmure qu'elle est la plus belle. Même s'il la viole, même s'il la traite avec brutalité[72], Niss devient amoureuse et choisit finalement de mourir avec lui au lieu de retourner avec ses compagnes à Parthéno, où sont enfantées les filles sans le contact ignoble du mâle.

5.1.2.2 Discussion[73]

Si, d'après Rich (p. 68-69), la « controverse matriarcale » a servi de catalyseur dans le réexamen de la question de la biologie féminine et, en ce sens, a représenté un premier jalon de la pensée féministe, il faut considérer que l'idée du matriarcat permet de contester l'idée pérenne du patriarcat. C'est de la même façon qu'il faut souligner la présence de qualités féminines qui, à l'instar des caractéristiques dont auraient été dotées les Amazones, remettent en question la représentation figée de la femme comme être relatif. Qu'un âge d'or du matriarcat et/ou de l'amazonat ait existé ou non quelque part, il ressort une corrélation nécessaire entre deux concepts : la maternité et le pouvoir.

D'après Choisy, (1970:227), « féministes comme antiféministes oublient l'enfant ». Lees (1984:230) croit, elle aussi, que la maternité a pu signifier pour les femmes une entrave à leur libération. Mais, ajoute-t-elle, cette interprétation n'a pas été soutenue par l'utopie féministe. Dans le sillage du néo-féminisme, dont l'une des luttes a entre autres consisté à dissocier féminité et maternité, il faut bien voir, souligne Russ (1980:15), que l'hétéropolitique féministe considère la maternité et l'enfance comme des problématiques essentielles. Et comme « le corps de la femme est le terrain en lequel se fonde le patriarcat » (Rich:51), il est apparu fondamental de redéfinir la maternité. Alors que, pour Beauvoir[74] et Firestone, la fonction maternelle de la femme constitue la racine de son oppression, pour d'Eaubonne et French, par contre, elle exprime la source originelle de son pouvoir prépatriarcal, en la faisant source de vie et en l'associant plus profondément que l'homme aux cycles et aux processus naturels ; pouvoir de la fertilité et de la filiation, grâce auquel la femme relève des défis et assume un statut dont la dépossède le patriarcat. Aussi, c'est particulièrement en fonction du thème de la maternité que sont analysés les textes. Nous abordons d'abord l'examen des romans de d'Eaubonne (I),

identifiés par les critiques comme des textes féministes, particulièrement au regard des traits suivants : permissivité sexuelle ; élimination de la distinction entre les sphères privée et publique ; souci de l'écologie ; refus du mariage et de la maternité comme institutions patriarcales.

Même si la société gynocentrique de d'Eaubonne[75] s'inscrit dans un cadre matrilinéaire, c'est toutefois selon le mode de l'ectogenèse. Seule représentante d'une naissance par procréation hétérosexuelle, Concepcion ressent d'ailleurs cette filiation mixte comme une tare[76]. La maternité, comme institution qui a longtemps perpétué et servi l'ordre patriarcal, n'existe pas dans *Le Satellite de l'Amande*. Dans son échange avec la jeune Marie-Claude, qui lui demande si l'ectogenèse a été inventée par les Fécondateurs, Ariane se réfère à la réappropriation du pouvoir de création :

> [D]es recherches scientifiques ont [...] abouti, au-delà de l'insémination artificielle ou *parthénogenèse* à la possibilité de procréation sans intervention du mâle, par agent électrique ou biochimique. Ce procédé fut adopté pour les femelles des mammifères supérieurs, uniquement du cheptel ; jamais [pour les] femmes. Ce sont les Libératrices qui se sont emparées de cette découverte à notre profit. (SA, p. 77-78)

En outre, la filiation mère/fille met l'accent sur la primauté de l'image de la mère. Atteignant une dimension métaphorique, l'inversion des rôles entre Ariane et Concepcion fait particulièrement ressortir cette revalorisation :

> Je pris Concepcion dans mes bras et caressai ses cheveux blancs... Malgré la différence d'âge que marque l'horloge du sang, je me sens parfois sa mère : intransigeante, intempestive, elle est comme ma cadette. Parlant de 'nos mères', par instant elle parle peut-être de moi. (SA, p. 241).[77]

Chez d'Eaubonne, la maternité ne consiste pas en une relation de fusion. L'utopie féministe a, concernant cette thématique, un souci de stimuler l'indépendance et l'autonomie des enfants. Cela est explicite dans l'utopie de d'Eaubonne, où les filles sont incitées à explorer le monde et à vivre des expériences multiples dès la puberté, laquelle représente une période d'éveil à la sexualité adulte.

Mentionnons que la célébration des différentes phases biologiques de la vie féminine que l'on retrouve dans la société de d'Eubonne correspond à une caractéristique de toute utopie séparatiste, qu'Albinski (1988b:175) décrit comme suit : « Rites of passage, seasonal celebrations, menarche, conception or childbirth figure as events in the natural cycle of human life that unify society and continue tradition. The separatist novels naturally celebrate the functions of women's reproductive systems ».

Au regard de la variable âge, le pouvoir de la femme ne peut être que rehaussé par l'expérience conférée par les années, ce qui est entre autres le cas de Concepcion. Dans ce récit, il existe un respect des plus jeunes pour les plus anciennes, détentrices d'un pouvoir reposant entre autres sur le savoir. Et ce respect ne correspond nullement à une autorité qui s'érige en loi.

La différence d'âge entre les amantes est tolérée dans le *Satellite*[78]. Notons aussi que la maternité est vécue à des âges très diversifiés, ce qui exclut toute norme concernant l'âge idéal pour l'enfantement[79]. Quant à la vieillesse féminine, elle ne dégrade pas le corps et « n'oblige pas à le cacher, à nous cacher, comme il y était forcé sous les Fécondateurs obsédés de jeunesse éternelle » (p. 249). Cette vieillesse, qu'incarne Concepcion, « à la main fanée et si belle » (BA, p. 371), aux rides et à la gaîté de jeune fille, est en général synonyme de beauté et de grâce : « Quel soulagement de ne plus voir sa propre image ! dit Concepcion. Je lui répondis que, cependant jamais elle n'avait paru si jeune, et que la vue de son corps bien droit, de son visage aux traits bien disposés sous ce cadre de fiers cheveux blancs, n'avait rien qui pût l'affliger » (BA, p. 226).

Nous abordons maintenant l'examen des deux autres textes, qui relèvent de l'idéologie masculiniste.

Comment sont traitées les femmes dans les histoires de matriarcat racontées par les écrivains masculinistes, hommes ou femmes ? L'idée d'un géronto-matriarcat incarné par la Grande Mère est-elle plausible ? Comme c'est souvent autour d'une concurrence « naturelle » des femmes entre elles que s'articulent en général les histoires de matriarcat écrites par des hommes, ces écrits, souligne Russ (1980:12), évitent surtout de poser les véritables enjeux de l'opposition hommes-femmes. Le débat se porte donc à un autre niveau, celui de la division entre les femmes, comme dans *Yukks*, où l'on retrouve une opposition entre des femmes attrayantes et des femmes asexuées.

Dans le récit de Laumer (**II**), en effet, les deux Yukks sont convaincus que la guerre des sexes qui a prévalu était attribuable à une sorte de « mouvement féministe idiot », très probablement conduit par des femmes vieillissantes repoussantes, à l'image de la Mère caricaturée. Décrites comme très séduisantes, les jeunes filles sont par contre superstitieuses et peu efficaces[80]. Russ (1980:5) note, à leur égard, le burlesque d'un comportement exprimant à la fois une sexualité ostentatoire et une passivité totale.

En outre, les rapports hétérosexuels représentent la quintessence de la sexualité, comme c'est le cas dans le récit de Veillot (**III**). Hors de Misandra, la jeune Niss éprouve en effet pour Hélian qui l'a violée, une gamme de sentiments allant de la haine au mépris et jusqu'à la répulsion, pour enfin aboutir à l'« inavouable attraction » (p. 43).

Les textes de Laumer et de Veillot sont donc gynistes et misogynes. Mais le récit de Laumer fait aussi preuve de discrimination fondée sur l'âge : en éliminant la génération des femmes de 45 ans à titre de femmes fécondables par

insémination, Elton consacre, sans raison valable autre que celle de l'âgisme[81], leur invisibilité.

5.2 La variante gyno-acmècratique

5.2.1 Textes hétéropolitiques

Parmi les trois textes qui illustrent la variante gyno-acmècratique, deux décrivent des sociétés gynocentriques : *Le collier de marrons* (Roberts, 1957) et *Le dernier homme* (West, 1974). Nous présentons d'abord *Egalia's Daughters : A Satire of the Sexes* (Brantenberg, 1977), seul récit racontant l'histoire d'une gynocratie[82]. Avant de procéder à l'analyse des textes, nous soulevons les possibilités qu'offre la technique littéraire de l'inversion des rôles sexuaux, comme le manifeste ce scénario pour le moins insolite que soumet Russ (1972:3) dans un article intitulé « What Can a Heroine Do? Or Why Women Can't Write ? » :

> A handsome young man, quite virginal, is seduced by an older woman who has made a pact with the Devil to give her back her youth. When the woman becomes pregnant, she proudly announces the paternity of her child ; this revelation so shames the young man that he goes quite insane, steals into the house where the baby is kept, murders it, and is taken to prison where – repentant and surrounded by angel voices – he dies.

5.2.1.1 Présentation

Décrivant le phénomène du non-familier, voici comment Patai (1989:167-168) explique la capacité qu'offre l'inversion des rôles sexuaux de questionner avec efficacité le point de référence masculin considéré, à prime abord, pseudo-neutre :

> Working mainly through a process of assimilation and estrangement, such fiction habituates us to new worlds even as it renews our perception of the actual world whose customs, beliefs, and social conventions are not usually the objects of a distanced and critical eye. For there exists in most of us a habit of perceptual and psychic economy (strongly reinforced by ideology) that makes us look at our society through invisible frames that structure both what and how we see. Writers of utopian fiction alter this frame by envisioning new and different structures within which the behavior and attributes of their characters make sense, however farfetched these may seem if viewed through our conventional lens. In some cases, a writer's frame serves to reinforce our conventional ideas and behaviors. More often, however, reversals work to break down old assumptions.[83]

C'est en ce sens que la technique de l'inversion est déroutante : elle remet en cause le statu quo en obligeant à questionner le bien-fondé de la plus fondamentale des polarisations sociales, celle des rôles sexuaux. Le passage de l'androcratie à la gynocratie permet, en effet, de faire endosser le problème de la différence non plus cette fois par la femme, mais par l'homme. Ainsi, lorsqu'un misogyne comme Carapace rencontre Helga[84], qui mesure six pieds et pèse 160 livres, il ne peut s'empêcher de penser, pour la première fois de sa vie,

> que la féminité n'était pas impertinente, faible, fondamentalement indécente et méprisable, mais une chose massive, patiente, immensément puissante. Il était profondément effrayé qu'Helga *ne se croie pas inférieure à Alan [son mari], et si des femmes comme elle* devenaient la norme, pardieu, qu'adviendrait-il du monde ? (1994a:543)

Le roman *Egalia's Daughters...* correspond essentiellement à une utopie qui intervertit les rôles sexuaux et donc les victimes de la domination. En inversant complètement les conceptions de l'homme et de la femme, le texte de Brantenberg s'inscrit de façon exemplaire à l'intérieur de ce type de littérature. Aussi privilégions-nous l'examen de ce roman comme point de départ de l'analyse des textes.

IV) GERD BRANTENBERG

Publié en Norvège en 1977, le récit de Brantenberg a été traduit en anglais en 1985. Le texte étant toutefois introuvable, nous nous référons au résumé qu'en fait Daphne Patai (1994a:537-540)[85].

En Egalia, la notion familière que la biologie est un destin s'applique maintenant aux hommes. Grâce à la technique du renversement intégral des positions sexuales, ce sont eux qui portent ici le poids de la différence. Dans cette gynocratie où le milieu de travail est entièrement adapté aux besoins et habitudes des « fams », celles-ci dominent les « zomfams » en accomplissant toutes les tâches importantes : fams d'affaires, fams de mer, fams de pêche, etc.

Élément clé du renversement des rôles sexuaux, le langage fournit moult situations et descriptions qui s'opposent à tout ce qui caractérise la société androcratique : aux « Pères Fondateurs » sont substituées les « Mères Formatrices » ; l'analyse de la société de classes est redevable non pas à Marx mais à une certaine Clara Sparks[86] ; selon le code vestimentaire, le soutien-gorge est remplacé par le « soutien-pénis » que doivent porter les zomfams.

Mais c'est surtout à travers l'idéologie sexuale que Brantenberg récuse les explications relevant de la biologie. Inversant l'argument selon lequel la femme est à la nature comme l'homme est à la culture, la gynocratie de Brantenberg souscrit au principe de l'homme-nature. Selon cette conception, la supériorité « naturelle » des femmes est manifeste dans leur séparation caractéristique de la procréation (vs l'acte sexuel) et du plaisir sexuel (orgasme)[87]. Aussi, les zomfams, moins précieux pour la civilisation, sont relégués au statut de rois du foyer ; en cela, ils sont très anxieux d'obtenir des fams qui les dominent la protection due à la paternité, craignant particulièrement d'être abandonnés. Comme la conception instrumentale constitue la norme en Egalia, les zomfams sont, sur le plan sexuel, le jouet des fams qui n'hésitent pas à les utiliser pour leur propre plaisir et à imposer unilatéralement leurs exigences sexuelles. Molestés, abusés et violés, les zomfams sont même blâmés d'avoir été provocants.

Très sensibles au pouvoir féminin, les zomfams considèrent positivement les fams les plus âgées qui ont réussi et qui ont du pouvoir. Celles-ci sont donc « naturellement » considérées attirantes par plusieurs zomfams jeunes et ambitieux. Mais dans le cas où il advient que l'attrait sexuel du pouvoir échoue, le harcèlement et le pouvoir économique peuvent toujours prendre la relève.

V) JANE ROBERTS

Dans *Le collier de marrons* (1957), Roberts raconte la prise en charge par les femmes d'un monde après la catastrophe de la guerre atomique. Lors d'une initiation universitaire vécue sept ans auparavant, Olive, Cynthia et Win ont été conditionnées par la sorcière Lounze à obéir, en temps opportun, à la vengeance contre les mâles :

> Les femmes sont les créatrices [...]. Les hommes sont les destructeurs [...]. (p.131)
> Vous êtes désormais des [...] initiées. Nous vous enseignerons à vivre sur deux plans, à vous conditionner de telle sorte que chacune de nos réunions demeure secrète pour vos esprits conscients. Vous obéirez aux ordres, en les rendant acceptables pour votre conscience. (p. 133)

Sept ans plus tard[88], le fléau de la guerre atomique représente ce moment où les femmes doivent libérer leur haine. C'est alors que le souvenir de l'initiation vécue antérieurement reflue dans la mémoire d'Olive : elle revêt le collier de marrons la consacrant grande sorcière de la congrégation qu'elle dirigera désormais. Comme elle l'avait juré à l'époque, elle ne tolérera aucune faiblesse de la part des femmes. À titre exemplaire, elle abandonne froidement dans la forêt son amie Cynthia, dont le tort est de pleurer le chagrin de la perte de son enfant. Même si, dans l'avenir, les femmes la détesteront, « elles me craindront encore plus. Et bientôt, elles m'aimeront d'une passion plus forte qu'elles n'en ont jamais éprouvée envers un homme » (p. 145).

Elle prévoit donc réorganiser une société qui enseignera aux hommes les véritables valeurs. Mais ce nouveau monde, où les hommes et les femmes vivront séparément, sera érigé sur la vengeance et la haine : « [ces traîtres] deviendr[ont] des serfs jusqu'à ce que la haine des femmes, la haine des sorcières, leur [ait] de nouveau enseigné les vérités anciennes » (p. 146).

VI) WALLACE G. WEST

Dans *Le dernier homme* (1929), on découvre une société gynocentrique tyrannique, sans joie, sans amour et sans sexualité. Due essentiellement à un

débordement d'énergie des femmes suite à l'accroissement de leur espérance de vie, entre les XXe et XXVe siècles, et surtout au fait qu'elles n'ont plus à perdre l'essentiel de leur temps à porter des enfants, une telle société émerge d'abord d'une bataille entre les sexes au profit des femmes ; par la suite, la découverte d'un moyen chimique susceptible de reproduire la vie humaine conduit au massacre systématique des mâles. Quelques rares spécimens sont conservés dans des musées pour enseigner au monde l'horreur à laquelle il avait échappé. Quant aux femmes (p. 91), « n'ayant plus besoin de plaire, [elles] se dépouillèrent de leurs charmes comme d'un manteau usé et devinrent asexuées, maigres, plates ».

Dès qu'elles atteignent l'âge de l'inutilité correspondant au moment où elles ne peuvent plus travailler douze heures par jour, les femmes âgées sont conduites dans les chambres à gaz. Cette loi universelle prévoit cependant une exception pour les législatrices et les capitaines des unités de travail, qui sont censées conserver leurs facultés intellectuelles après le déclin de leurs forces physiques.

Ultime vestige de la race mâle, le dernier homme, un septuagénaire surnommé Adam par une jeune ataviste en liberté nommée Ève, parvient, après moult aventures, à s'enfuir avec elle : « Quand il reprit connaissance, Ève bassinait sa figure et lui parlait tendrement, comme à un enfant.[...] Il avait la tête sur les genoux de la fille, dans le cockpit d'un véhicule aérien. [...] Où allons-nous ? murmura-t-il en souriant à ce visage aimé [...] » (p. 115).

À l'encontre de cette société dégénérée, Adam et Ève ne pourront que développer une nouvelle race « meilleure et plus belle ».

5.2.1.2 Discussion

Nous discutons d'abord du texte de Brantenberg[89], qui s'inscrit dans un cadre féministe.

Le roman satirique de Brantenberg (**IV**) présente une inversion des rôles sexuaux qui, au plan de la variable sexe, donne nettement l'avantage aux femmes. C'est aussi le cas pour la variable âge, où les femmes âgées, considérées « naturellement » séduisantes, peuvent attirer des hommes beaucoup plus jeunes[90].

Même s'il existe une certaine prise de conscience de l'oppression dans le texte de Roberts (**V**), il faut bien voir que, d'une part, elle se limite à la représentation de l'homme destructeur (via la guerre) ; d'autre part, elle est vécue sur le mode d'un procédé d'endoctrinement mené de façon violente : « celles qui ne seront pas des nôtres seront nos ennemies » (p. 132), avait annoncé Lounze. Présentée comme un modèle fondé sur la domination et la force, la gynocratie de Roberts, par ailleurs, ne réclame pas le retour à une société androcratique.

Par contre, l'examen du récit de West (**VI**) montre bien qu'il s'inscrit dans une perspective masculiniste.

Selon le héros de West[91], une société gynocentrique ne peut être que dégénérée, d'autant plus que les femmes, n'ayant plus d'intérêt à séduire, deviennent « asexuées, maigres et plates »[92]. À l'opposé de ces créatures maussades et besogneuses, de ces « fossiles vivants » inefficaces qui, comme la vieille Wana, ne sont plus désirables, voici la description très complaisante d'Adam, le phénomène mâle septuagénaire exposé dans les musées :

> Il est grand, bien bâti, à peine différent de l'homme du XXe ou du XXVe siècle, sauf que son développement crânien est plus marqué. Il paraît assez jeune, et doit avoir soixante à soixante-dix ans. Son corps est svelte, musclé, c'est celui d'un homme dans la force de

> l'âge, mais ses épaules sont un peu voûtées, indiquant qu'il a passé beaucoup de temps penché sur des livres. Il a des hanches étroites et des épaules puissantes, et il lui manque cette souplesse asexuée que l'on pouvait remarquer chez les spectatrices de l'après-midi. (p. 88-89)

En synthèse, Adam est encore plus intelligent que les hommes des siècles précédents et il est à peine marqué physiquement par sa vieillesse. Voire, loin d'être un signe de vieillissement, la cassure de ses épaules est attribuée à une vie intellectuelle intense. Enfin, son absence de souplesse physique[93] reflète simplement une sexualité qui, malgré les possibilités pratiquement nulles qu'elle puisse s'exprimer au sein d'une telle société, est toujours notoire. Adam, à plus de 70 ans, représente donc l'idéal-type du mâle.

5.3 La variante gyno-mésocratique

5.3.1 Textes hétéropolitiques

Nous présentons dans cette section huit textes, dont quatre décrivent des gynocraties : *Le temps des masques* (Katia Alexandre), *Matriarchie* (Robert Bloch), *The End of This Day's Business* (Katharine Burdekin) et *Les hommes protégés* (Robert Merle). Les quatre autres récits présentent des sociétés gynocentriques : *Herland* (Charlotte P. Gilman) ; *Lorsque tout changea* et *L'autre moitié de l'homme* (Joanna Russ) ; *Houston, Houston, me recevez-vous ?* (James Tiptree Jr.).

5.3.1.1 Présentation

VII) KATIA ALEXANDRE

Dans *Le temps des masques*, Katia Alexandre met en scène une société gynocratique située en 2092 et gérée par une quadragénaire, Héloïa. Parce qu'ils étaient à l'époque arrogants, les hommes avançaient le visage nu. Aussi a-t-il été nécessaire pour les femmes de renverser l'ordre patriarcal avant que ne disparaisse la société humaine. Les femmes ont imposé leur pouvoir à partir

d'une raison très simple : leur supériorité. Les travaux de Karine Gath, l'Anti-Freud féminine, ont en effet démontré que la femme surpasse l'homme au plan biologique, parce qu'elle peut assurer la pérennité de la race, de même qu'aux plans psychologique et moral :

> elle seule pouvait, avec une goutte de semence prélevée au spasme dérisoire de l'homme, assurer la pérennité de la race ou, en tout cas, empêcher son extinction. [...] La femme était un être supérieur, non seulement par les facultés irremplaçables de son corps, mais aussi par les richesses fabuleuses et les pouvoirs exaltants de son âme. (p. 85-86)

Au sein de cette société où les femmes portent toutes un loup noir sur le visage, les conditions se sont nettement améliorées grâce à l'eugénisme ainsi qu'à une organisation du travail et de l'existence quotidienne beaucoup plus équitable. Qui plus est, toutes les femmes possèdent jusqu'à un âge avancé des jambes merveilleuses, ce dont se réjouit la présidente : « c'est notre plus complète, notre plus intime victoire » (p. 87).

Or, Héloïa aime Rylsen alors qu'il lui préfère la musique. Parce qu'elle ne peut accepter des émotions en contradiction avec le côté masculin qu'elle privilégie et qui correspond à l'action, parce qu'elle ne peut concilier sa vie affective avec sa vie professionnelle, elle le fait assassiner par sa meilleure amie, Monica.

Héloïa se rend ensuite au temple de grâce, lieu de retraite où l'on peut expier ses faiblesses en se confessant à la psychologue Bab-Mary Way, quinquagénaire dont « le cou est griffé de rides ». Dans notre société, souligne la psychologue, l'amour entre un homme et une femme ne peut exister. Car,

> chaque femme a au moins une histoire d'amour dans sa vie. Sinon, à quoi bon vivre ? Mais je ne suis pas sûre que notre société féministe nous offre le climat idéal pour le bonheur.
> Le bonheur n'existe pas, dit Héloïa nettement. Je pense que le bonheur est une idée que les hommes avaient mise dans la tête des femmes pour les occuper, au temps de leur domination. (p. 92-93)

La méfiance d'Héloïa à l'égard de la psychologue, après lui avoir avoué ce qu'elle qualifie de « sensiblerie », n'a d'égale que celle qu'elle voue à toutes les femmes qu'elle méprise, « [c]es 'perruches' qui babill[e]nt sous leur masque » (p. 95). Aussi, elle ordonne à Monica d'éliminer la psychologue. Lorsque celle-ci lui demande s'il y a des précautions particulières pour cette mission, elle lui répond par la négative. Après tout, pense-t-elle, « ce n'est qu'une femme » (p. 97).

VIII) ROBERT BLOCH

Située en 2121, la société gynocratique imaginée par Robert Bloch a été instaurée à la suite de la Troisième Guerre Mondiale au début des années soixante-dix ; celle-ci a décimé de façon telle la population masculine que le rapport femmes/hommes est maintenant de 4 à 1. Sous la présidence d'une femme vieillissante, Mère Veille, une Ère de la Féminité s'est instaurée, les hommes ayant été décrétés incapables de gouverner. Au sein de ce régime d'Amazones, ont été supprimés plusieurs fléaux, dont les guerres et les famines. L'espace urbain, beaucoup plus propre, a été considérablement amélioré[94]. La plupart des villes abritent moins de 100 000 personnes et presque toutes s'appuient sur l'énergie atomique.

Dans cette société où les enfants sont élevés dans une crèche dès l'âge de six mois, les femmes, très actives, occupent tous les postes sociaux importants, alors que les hommes sont relégués à des emplois inférieurs, agissant comme secrétaire ou travaillant dans le bâtiment et la mécanique. Fières d'être maintenant en « matriarchie », les femmes sont néanmoins conscientes que leur monde n'est pas parfait. Face aux critiques des mâles chauvinistes représentés par un groupe de Renégats qui se plaignent que le monde n'a pas encore atteint l'Âge d'Or, la Dr Lee fait remarquer : « Mais cela ne fait que cent cinquante ans que nous avons démarré, sur la base du plus beau désastre de toute l'histoire – un désastre légué par la masculinité. Ils ont disposé de cinq mille ans, et *voilà* ce

qu'ils nous ont transmis. Maintenant, ils veulent qu'on leur rende la planète » (p. 201).

Le mariage en tant qu'institution n'existe plus, ni le patronyme ni le nom à connotation sexuelle. Dans le but d'éliminer les relations familiales basées sur la rivalité, l'agressivité et la jalousie, la famille traditionnelle a disparu. Les naissances étant contrôlées, les femmes doivent obtenir un permis de reproduction, lequel est refusé à celles qui ont un casier judiciaire : à la troisième infraction, un jury de vieilles femmes les déclare impropres à la reproduction et elles sont alors stérilisées. Tout en se contentant de satisfaire leurs partenaires de permis, les hommes développent leurs dons artistiques : la majeure partie des écrivains, peintres, musiciens et acteurs se retrouvent parmi eux.

C'est dans cette société du futur que se retrouve, 153 ans plus tard, Dale Barton, réanimé après avoir été placé dans un état d'animation suspendue. Après avoir comparé le régime patriarcal d'antan au matriarcat que les femmes tentent de consolider, il décide de soutenir les femmes dans leur lutte pour mettre hors d'état de nuire les Renégats qui voulaient renverser par la force leur gouvernement. Les hommes avaient eu leur chance, conclut-il, « un million de chances – et ils avaient tout gâché. Pourquoi ne pas rester en paix tandis que les femmes essayaient de mieux s'en tirer ? Du moins, ne pas s'en faire en attendant que le balancier revienne, et essayer de trouver un juste milieu permanent » (p. 238).

IX) KATHARINE BURDEKIN

C'est parfois sous le pseudonyme de « Murray Constantine » que Katharine Burdekin (1896-1963)[95] a publié certains des romans qu'elle a rédigés entre 1922 et 1940, dont le récit intitulé *Swastika Night*[96]. Utopiste d'envergure à une époque marquée par les deux grandes guerres mondiales, Burdekin a toutefois été très négligée (Crossley:1987:98[97]; Albinski:1988b:79[98]).

À l'instar du texte de Brantenberg, *The End of This Day's Business* constitue une inversion des rôles sexuaux.

Situé 4000 ans dans le futur, ce roman fort complexe raconte l'histoire d'une gynocratie gérée dans la paix et l'harmonie. Dans cette société sans classes où la population est stable et où l'espérance de vie ne dépasse pas 80 ans[99], les femmes occupent tous les postes sociaux importants. Quant aux hommes, ils se voient confier des emplois techniques qui requièrent essentiellement l'utilisation de leur force physique. Chapeautant le gouvernement central, le Conseil suprême de l'Europe est présidé par Anna K., une quadragénaire très efficace, amie de Grania, mère de Neil et artiste célèbre âgée de 48 ans.

À l'opposé de *Swatiska Night*, androcratie décrivant une « réduction de la femme », le roman *The End...* présente une « réduction de l'homme » soutenue par une formation différente selon le sexe. Alors que l'éducation des garçons se limite à intégrer des notions élémentaires leur permettant d'acquérir une certaine autonomie[100], celle des filles est très poussée : apprentissage de langues (dont le latin), de la géographie et des mathématiques et, à partir de l'âge de 13 ans, des éléments des professions qu'elles choisiront (génie, art, biologie). Elles savent qu'elles sont supérieures aux garçons, sauf pour la force physique, et ce sentiment s'accroît au cours de leur formation. Fières de leurs seins qui leur permettent d'allaiter les bébés, elles sont des êtres essentiellement rationnels qui, à l'encontre des hommes, ne connaissent pas la jalousie sexuelle. En outre, elles n'ont guère d'émotions, leur ton de voix et leur visage n'exprimant que très rarement la surprise, la peine ou l'anxiété. Au terme de leurs études, elles ont développé une volonté très forte et sont finalement initiées aux secrets de l'Histoire dans la Maison des Femmes. À ce sujet, il leur est interdit de révéler aux hommes ce qu'elles verront et entendront.

Sans pouvoir, complètement subordonnés aux femmes, les hommes sont des objets sexuels. Alors qu'ils étaient auparavant vaniteux et arrogants, ils sont maintenant « naturellement » modestes ; ils n'aiment pas leur corps et sont totalement insécures face aux femmes. Ces dernières ont érigé un régime où la psyché des hommes est si faible qu'ils ne pensent même pas à utiliser leur force physique contre elles. Voire, ils acceptent naturellement d'être dirigés : « Well, it's perfectly natural to obey women », said Neil greatly bewildered, 'What else would we do ? I certainly wouldn't obey *men* » (p. 41).

Cependant, même privés de leur histoire et du langage du savoir[101], les hommes, qui vivent séparés des femmes et des enfants[102], mènent une vie relativement agréable. Par ailleurs, ils appréhendent vivement la vieillesse, cette étape qu'ils associent à la faiblesse et à la solitude, à l'incapacité de rivaliser dans les sports et d'attirer les femmes.

X) ROBERT MERLE

Dans *Les hommes protégés*, Robert Merle raconte la mise en place d'un matriarcat résultant d'une guerre en deux phases : d'abord une lutte entre les hommes et les femmes ; ensuite une lutte entre les femmes elles-mêmes, les lesbiennes et les hétérosexuelles. Une encéphalite foudroyante ayant conduit à l'extermination de la majorité de la population masculine des États-Unis, les femmes, immunisées contre ce fléau, se substituent aux hommes dans toutes les sphères publiques, jusqu'à la présidence. Or, quelques survivants masculins, dont Ralph, sont mis temporairement à l'abri de l'épidémie dans des zones protégées. Ce premier régime matriarcal, comparable au « nazisme », est soutenu par Sarah Bedford, dont le seul objectif est de castrer les hommes. Sous le régime dictatorial de cette dernière, il est stipulé que l'homme est l'ennemi. Aussi est-il prévu que « l'acte sexuel cessera d'être le moyen employé par la société pour renouveler la population ». Ce qui signifie, pense tristement Ralph,

que les rapports entre hommes et femmes seront abolis, la notion de mère deviendra périmée, les bébés seront fabriqués artificiellement et confiés dès leur naissance à des crèches où ils vivront une vie anonyme : « Quel désert morne, quelle humanité inhumaine! » (p. 67).

À l'encontre des femmes américaines, les femmes françaises, plus conservatrices et ayant toujours eu le culte du « Père », ont choisi pour président un « terrible vieillard » vénérable âgé de 88 ans qui ne touche pas aux libertés individuelles et respecte la liberté de la presse. Or, tous ces excès provoqués par Bedford sont dus, entre autres, à son orientation sexuelle : elle est lesbienne ! Ralph démontre donc aux femmes qu'elles ont été manipulées par des homosexuelles qui ont intronisé un discours non fondé sur le patriarcat[103]. Qui plus est, le matraquage quotidien de la propagande sur l'homme pseudo-sexiste contribuerait à rendre les femmes frigides. Guidé par Ralph qui parvient à convaincre les femmes hétérosexuelles des abus d'un système politique anti-mâle, un combat entre les deux camps[104] conduit enfin à troquer un matriarcat « haineux » en un matriarcat « libéral », celui du « nous » : refusant l'insémination artificielle parce qu'elles répugnent à concevoir « un enfant d'un homme qu'elles n'ont pas personnellement connu » (p. 355), les femmes décident dans une première phase de reconstruction démographique de se partager les rares hommes et donc de subordonner leur jalousie passionnée à l'intérêt général. Dans cette société où l'on convient que la libération des femmes consiste à instaurer une inégalité entre les sexes au profit des femmes et où les hommes n'occupent aucun emploi important, se retrouve à la présidence Elizabeth Hope, quinquagénaire « lourde et ridée », dont le compagnon Archie, âgé de 30 ans, est « aussi grand, mince et racé que la Présidente est petite et boulotte »[105].

Bref, Merle veut bien envisager la possibilité d'un matriarcat, d'autant plus que, pour les fins d'une démographie à reconstruire, la polygamie est à l'honneur : non seulement Ralph sera père d'enfants issus de plusieurs femmes, mais il sera

aussi délivré de toute responsabilité parentale à leur égard. Dans cette inversion des rôles où les hommes, devenus des objets sexuels, font l'apprentissage d'une position inférieure, Merle laisse deviner à la fin du roman le retour possible de la vieille complicité entre hommes et femmes, complicité basée sur le couple hétérosexuel, sur le mariage monogamique traditionnel et sur la famille nucléaire. La nostalgie du patriarcat est, en effet, toujours latente :

> Burage [...,] si nous quittions tout cela ? Si nous partions ? – Qui, « nous » ? - Toi, Dave et moi. La famille nucléaire, dit Burage, mais sans le sarcasme virulent qu'on aurait pu craindre. – Pourquoi pas ? – Oui, dit-elle avec une ironie attendrie, pourquoi pas ? Mais où ? [...] J'arrête là le jeu. Mais c'est un jeu où j'ai senti sa profonde complicité. (p. 377)

XI) CHARLOTTE PERKINS GILMAN

Le roman de Gilman, *Herland*[106], est considéré par plusieurs[107] comme la première utopie féministe[108]. *Herland* est née 2000 ans plus tôt, à la suite d'une série d'accidents historiques et géographiques[109]. Dans ce texte où Gilman crée une contrée peuplée uniquement de femmes, trois explorateurs américains découvrent une structure sociale qui repose sur la démocratie, l'égalité, la sécurité, l'amour et la sagesse. L'utopie gilmanienne présente un pays d'abondance reflétant la beauté, l'ordre et la propreté. Fondée sur l'amour maternel, c'est une société sans violence et sans guerre, où l'autorité des Mères, loin d'être répressive, est librement choisie ; les quelques lois qui la régissent sont adaptées au fur et à mesure à la situation présente. Enfin, la démographie herlandaise est jeune : 30 % des enfants composent une population maintenue à trois millions de personnes.

Une éducation non coercitive, dispensée par des spécialistes, permet à chaque femme de développer harmonieusement ses capacités et de choisir le type de travail qui lui convient le mieux.

De même qu'elles ignorent les standards de la féminité et de la masculinité, les Herlandaises n'ont aucune notion de la séparation des activités humaines entre sphère publique masculine et sphère privée féminine :

> Here was but one cycle, and that a large one.
> The child entered upon a broad open field of life, in which motherhood was the one great personal contribution to the national life, and all the rest the individual share in their common activities. (p. 101)

Cette suppression des caractéristiques sexuales influence même leur apparence physique : les femmes portent les cheveux courts et leurs vêtements répondent strictement à un principe d'utilité.

Enfin, élaborée à partir d'une unique famille descendue d'une seule ancêtre, la Reine Mère Grande Prêtresse, c'est par la parthénogenèse que les femmes se reproduisent. Dans l'utopie de Gilman, il n'existe pas de notion de sexualité, comme le découvrent avec étonnement les trois hommes qui épousent des Herlandaises : « They were not each choosing a lover ; they hadn't the faintest idea of love – sex-love, that is » (p. 88).

À la fin du récit, l'un d'entre eux est expulsé de la contrée pour avoir tenté d'imposer à sa compagne des rapports sexuels ; les deux autres, en attendant que leurs conjointes acceptent d'expérimenter la reproduction sexuelle, consentent à vivre un amour platonique, malgré les difficultés inhérentes à cette situation. Comme le fait remarquer le narrateur en évoquant ses relations avec son épouse :

> I don't say it was easy for me ; it wasn't. But when I made appeal to her sympathies I came up against another immovable wall. She was sorry, honestly sorry, for my distress [...]. She urged me to be patient, and I was patient. You see, I loved her so much that even the restrictions she so firmly established left me much happiness. We were lovers, and there is surely delight enough in that. (p. 128 et 139)

XII) JOANNA RUSS

Obligées de survivre seules à la suite d'une épidémie ayant entièrement décimé les hommes, les femmes de Lointemps ont érigé une société gynocentrique. Dans sa nouvelle intitulée *Lorsque tout changea* (1972c)[110], Russ présente une société composée de 30 millions de femmes, lesquelles exercent leur profession (techniciennes, mécaniciennes, etc.) toute la journée. Ayant édifié une société à leur mesure, entre autres en refusant de sacrifier la qualité de vie à la course à l'industrialisation, en l'absence des hommes les femmes ont mis en place des conditions de vie très satisfaisantes, hormis les conflits individuels pouvant conduire à un duel[111]. Dans cette société où est pratiquée la fusion des ovules, les enfants de la mère porteuse ressemblent à sa conjointe.

Or, l'arrivée d'hommes de la Terre et leur volonté d'utiliser les femmes comme reproductrices va mettre fin à cette collectivité eutopique. Annonçant le retour au rapport de force entre les sexes, l'un des hommes de cet équipage entièrement masculin souligne que le type de société de Lointemps est « entièrement anormal » : « Je crois aux instincts, même chez l'Homme, et je ne peux pas croire que vous deux [...] ne ressentiez pas d'une certaine manière ce qui vous manque. [...] Il n'y a qu'une demi-espèce ici. Les hommes doivent revenir à [Lointemps] » (p. 75).

XIII) JOANNA RUSS

Selon Cohen-Safir (2000:165), le titre du roman de Russ pose d'entrée de jeu la question de sa propre ambiguïté : « En anglais, *The Female Man* se réfère [...] à l'un des aspects narratifs de l'histoire littérale : la narratrice se change en homme. [...]. Pour le public français, en revanche, le contenu global est plus étendu : il s'agit de parler ici d'un pan occulté de l'humanité, son autre moitié, les femmes ».

Parmi les quatre sociétés différentes que présente Russ dans *L'autre moitié de l'homme*[112], se situe Lointemps, société gynocentrique où, à la suite d'une guerre entre les sexes, les hommes n'existent plus depuis neuf cents ans.

Au sein de cette société pastorale, anarchiste et sans classes, les Lointemporaines travaillent 16 heures par semaine, selon une distribution du travail qui permet aux femmes âgées de se voir confier tous les emplois sédentaires. Personne ne travaille plus de trois heures d'affilée à une même tâche, sauf en cas d'urgence. Société heureuse mais non parfaite. Si le meurtre et le vol sont interdits, la violence entre les personnes peut s'exprimer par le duel[113]. Pour les femmes de Lointemps, le monde est un endroit où, quel que soit l'endroit où vous vous trouvez : « personne ne peut vous empêcher d'aller où vous le désirez [...]. [P]ersonne ne vous suivra pour vous importuner en vous murmurant des obscénités à l'oreille, personne n'essayera de vous violer, personne ne vous mettra en garde contre les dangers de la rue [...] » (p. 117).

Les Lointemporaines, dont l'espérance de vie est élevée[114], bénéficient de tous les perfectionnements des soins de santé : « aucun rhumatisme, pas d'ennuis des sinus, pas d'allergie, [...], des pieds puissants, aucune désarticulation, et ainsi de suite » (p. 220).

Dans cette société sans mariage monogamique, les Lointemporaines portent leur enfant quand elles ont environ 30 ans, une enfant unique ou des jumelles, selon la demande démographique. Les enfants ont deux mères : la mère biologique, qui est le parent génotypique, et la mère qui donne l'autre ovule. Pendant les cinq premières années, les mères s'occupent exclusivement de leurs fillettes et par la suite, elles recommencent à voyager. Concernant l'éducation, le système mis en place est relativement sophistiqué : les petites filles ont accès à toutes les disciplines, médicale, mécanique et physique. Un éventail complet d'activités est proposé (natation, tir, couture, peinture), ce qui contribue à les

rendre très intelligentes et, surtout, indépendantes : « Actuellement, la fille lointemporaine typique est capable d'accomplir n'importe quel travail sur la planète, sauf les spécialités et les tâches particulièrement dangereuses ».

À partir de l'âge de 25 ans, les jeunes femmes deviennent membres d'une famille ; elles peuvent se marier dans des familles déjà existantes ou former la leur. Source de sécurité, chaque famille est habituellement composée d'une vingtaine ou d'une trentaine d'autres personnes, regroupant à titre de membres permanents des femmes adultes, dont les plus âgées ont légèrement dépassé la cinquantaine[115]. Quant aux vieilles Lointemporaines, elles vivent ensemble : « Les familles vieillissent un peu comme les gens ; les personnes âgées forment de nouveaux groupes. Une fille sur quatre environ fonde une nouvelle famille ou rejoint une famille récemment créée » (p. 79).

Si les tabous sont rares sur Lointemps, on retrouve cependant les suivants : le gaspillage, l'ignorance, offenser quelqu'une sans en avoir eu l'intention, ainsi que les relations sexuelles avec quelqu'une de beaucoup plus âgée ou beaucoup plus jeune que soi.

XIV) JAMES TIPTREE JR.[116]

La nouvelle *Houston, Houston, me recevez-vous ?* décrit une société de l'an 2290. À la suite d'une épidémie mondiale qui a entraîné la stérilité, la population du globe a été réduite à deux millions de personnes, des femmes uniquement. En fait, il ne reste qu'onze mille génotypes, chacun comportant en moyenne deux cents femmes obtenues par clonage.

Dans cette société gynocentrique qui ne comporte pas de structure gouvernementale formelle[117], la durée de vie moyenne permet aux femmes de vivre, en pleine santé, au moins jusqu'à 90 ans. La pêche, l'agriculture, les communications, les usines et les enfants composent les cinq principaux secteurs

d'activités au sein desquels toutes les femmes travaillent. Sauf en ce qui concerne l'éducation, entreprise collective, chaque personne change d'activité en moyenne tous les cinq ans. Pour les femmes de cette société, l'évolution ne s'est pas arrêtée : elle s'est juste ralentie parce qu'elles aiment expérimenter pleinement les choses. Occupant les fonctions traditionnellement attribuées aux hommes, les femmes ne se considèrent pas comme la moitié inférieure de l'humanité : « Nous nous appelons des êtres humains », énonce Lady Blue.

C'est dans ce monde paisible, sans religion[118], sans armée, argent ni propriété privée, où n'existent ni le mariage ni la famille au sens traditionnel, que surgissent trois astronautes américains mâles détournés de leur orbite. Projetés 300 ans dans le futur[119], ils sont accueillis par les femmes de ce nouveau monde. Après avoir été soumis à une drogue qui annule les inhibitions, ils révèlent leur véritable nature. Bud Geirr, qui incarne le macho, voyant toutes ces femmes comme des « poules », projette ses fantasmes d'une communauté polygame regroupant exclusivement des jeunes filles de 15 ans : « Hé, ces poules sont du tonnerre. [...] Planquez-vous, les nanas [...], les hommes des cavernes arrivent pour vous engrosser » (p. 274).

Le Major Davis, représentant le mâle autoritaire, sombre quant à lui dans un délire mystique : « [Ces femmes] sont des enfants perdus. Elles ont oublié leur Créateur. Elles ont vécu dans les ténèbres durant des générations. [...] Le chef de la femme, c'est l'homme » (p. 312).

Quant au physicien Orren Lorimer, complexé par son physique qui ne répond pas au modèle Alpha[120], c'est lui qui, écoutant plus que les deux autres le « bavardage » des femmes, découvre graduellement les traits de leur société : la nouvelle conception des rapports affectifs, le respect des animaux, l'amour de la musique, en particulier le chant. Mais malgré les écarts de ses compagnons, qui ont obligé les femmes à les éliminer, il se sent solidaire d'eux : « C'étaient de

braves hommes, [répète-t-il], presque comme en une élégie. Il sait qu'il parle en leur nom à tous, au nom du Père de Dave, de la virilité de Bud, de lui-même [...] » (p. 317).

Comprenant que Lorimer tenait moins à protéger les personnes qu'à soutenir les autres mâles, les femmes sont finalement contraintes de le tuer : « Nous ne pouvons pas nous permettre de vous laisser en liberté sur Terre et nous ne disposons pas de facilités d'accueil pour des personnes souffrant de problèmes émotionnels comme vous. De plus, nous ne pensons pas que vous seriez très heureux » (p. 317).

5.3.1.2 Discussion

Des huit textes analysés, abordons d'abord les six qui s'inscrivent de façon évidente dans une perspective féministe, puis ceux de Robert Merle et de Katia Alexandre.

Dans la nouvelle de Russ (**XII**[121]), nous avons affaire non pas à des furies mais, comme le souligne P. Sargeant (p. 38), à des femmes saines, équilibrées et normales. Libérée de tout rôle imposé, chacune d'entre elles fait ce qui lui convient le mieux ; il se forme des couples de lesbiennes et la culture est parfaitement viable. C'est aussi le cas des trois autres sociétés gynocentriques de Gilman (**XII**)[122], de Russ (**XIII**)[123] et de Tiptree (**XIV**)[124], basées sur l'entraide et la coopération, où n'existent ni un gouvernement centralisateur, ni la séparation entre les sphères privée et publique, ni l'union monogamique hétérosexuelle.

Sauf chez Gilman, ces eutopies pratiquent la permissivité sexuelle. Au sein des sociétés gynocratiques de Burdekin (**X**)[125] et de Bloch (**IX**)[126], on retrouve aussi la plupart de ces traits[127] qui caractérisent l'utopie féministe.

Or, ces utopies proposent une mythologisation de la maternité qui, loin d'être aliénante, permet au contraire, en réhabilitant la Mère, de renverser le patriarcat. Pour aucun de ces utopistes, en effet, la maternité n'est enfermée dans la norme biologique.[128] En faisant équivaloir humanité à maternité, les auteurs mettent surtout l'accent sur le maternage, c'est-à-dire sur les capacités de nourrir, aider, éduquer, soigner et communiquer.

Dans ce contexte, *Herland*, première utopie féministe, constitue une œuvre de réappropriation du maternel refoulé[129]. Dans cette utopie où les Herlandaises ne représentent pas toutes des mères biologiques, les enfants sont pris en charge par l'ensemble de la communauté :

> Mother-love [...] was not a brute passion, a mere 'instinct', a wholly personal feeling ; it was *a religion*.
> It included that limitless feeling of sisterhood, that wide unity in service which was so difficult for us to grasp. And it was National, Racial, Human – oh, I dont't know how to say it. (p. 68-69).

Sur Lointemps, où mères et filles vivent une relation passionnée au cours des cinq premières années, « la nourriture, l'hygiène et la protection ne sont pas du ressort de la mère ; les Lointemporaines affirment tranquillement que la mère doit avoir le temps de prêter attention aux 'plus importants besoins spirituels' de l'enfant » (p. 75).

Dans *Houston, Houston...*, une des tâches préférées des femmes est de s'occuper des crèches : « c'est notre faiblesse. Pouponner. Nous sommes attirées par tout ce qui est faible et a besoin d'être protégé » (p. 300).

Chez Burdekin, l'inversion des positions sexuales repose sur le principe suivant : « The central point [is] the relation between Mother and son. If the Mother brings up the boy to regard her as inferior to himself, men rule. If she brings him up to regard himself as inferior, women rule » (p. 57).

Dans cette société dystopique[130], en effet, les mères préfèrent leur garçon, pour la raison inverse de celle que l'on retrouve dans la société patriarcale[131]. En accordant plus d'attention aux fils en raison de leur infériorité, elles tendent par contre à développer chez leurs filles une indépendance à laquelle ne peuvent prétendre les garçons. C'est pour cette raison, d'ailleurs, que Grania souhaitait accoucher d'une fille. Lorsqu'elle confie à Neil qu'elle est sa mère et non sa tante, Grania avoue que la naissance d'un garçon l'avait d'abord beaucoup déçue : « I was very disappointed you were a boy, my poor little Neil [...]. I didn't think it would be good for a boy to bring him up first in one country and then in another until he was fourteen and old enough to go to school. It wouldn't have mattered so much for a girl, who goes to school at eight anyhow » (p. 18).

La filiation mère/fille constitue donc un rapport privilégié, d'autant plus que l'une et l'autre ont en commun l'accès exclusif au savoir et à l'histoire. Pour Burdekin (p. 63-64), les hommes sont néanmoins beaucoup mieux traités dans cette gynocratie que l'ont été les femmes dans le système androcratique car, et c'est là un point important, une société dirigée par des femmes protège les enfants, alors qu'une société androcratique repose sur l'objectif de protéger le pouvoir masculin : « [t]he fundamental object of all purely female governance is to protect the young ; but the fundamental object of all purely male rule is to protect male power ».

Dans *Matriarchie* enfin, en attendant que le mythe de l'instinct maternel disparaisse, les femmes possèdent toutes une poupée en caoutchouc.

En considérant que les soins donnés aux enfants constituent la raison d'être d'une société, en accordant priorité aux dons éducatifs et aux qualités du maternage, ces textes mettent l'accent sur une sphère privée radicalement remodelée.

Particulièrement en ce qui concerne les rapports entre les sexes, on trouve, au sein des utopies de Gilman, de Russ (**XIII**) et de Burdekin, plusieurs extraits témoignant d'une prise de conscience de l'oppression exercée par l'androcratie. Plusieurs de ses avatars sont identifiés dans *Herland* : le viol domestique qui fait des femmes habituellement libres de véritables ménagères non apprivoisables ; l'accomplissement du devoir conjugal ; l'enfermement domestique qui permet l'exercice de tâches considérées comme traditionnellement appropriées aux femmes. Quant aux nombreux stéréotypes que véhiculent les trois visiteurs mâles, ils se réfèrent à une féminité traditionnelle à laquelle s'opposent les Herlandaises :

> The women of Herland do not understand why [...] long hair is considered womanly by men when only male lions and male buffaloes have manes and only men in China wear queues ; why loved pets are imprisoned on a leash and why they are allowed to bite children and why they are permitted to leave their wastes on streets where people walk ; what women in the outside world do all day long if they do not work [...]. (Lane, p. XV)

Sur un ton plus caustique encore, Russ met en scène les principaux stéréotypes de la conception masculine des femmes :

> *Tout le monde sait* que, même si des femmes veulent être des scientifiques et des techniciennes, elles veulent surtout être les compagnes des hommes (hein ?) et se charger des enfants ; *tout le monde sait* qu'une grande part de la personnalité d'une femme réside dans son attrait physique. (p. 89)[132]
> On ne peut pas être à la fois une femme et un être humain [...]. Tu aimes jouer avec les autres enfants – pendant dix minutes ? Bien ! Cela prouve que tu as l'Instinct Maternel et que tu seras malheureuse toute ta vie si tu n'as pas immédiatement un bébé bien à toi (ou trois ou quatre), et si tu ne prends pas soin de ce misérable objet-victime vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours par semaine, cinquante-deux semaines par an, durant dix-huit ans ; et il faudra t'en occuper toute seule [...]. Tu es seule ? Bien ! Cela prouve que tu es une Femme Inachevée ; marie-toi et rends beaucoup de services à ton époux, encourage-le quand il n'a pas le moral [...]. p. 207-208

Quant à Burdekin, elle montre les défauts de l'androcratie sous différentes facettes. Entre autres, livrer au sexe opposé les secrets de la Maison des femmes constitue une faute grave. C'est là un trait de l'androcratie qui limite l'accès à un savoir au sexe masculin. Qui plus est, refuser de partager ce pouvoir contribue à opposer les sexes entre eux, tout en maintenant des liens privilégiés entre les membres du groupe dominant. Or, c'est en cela que le récit de Burdekin décrit

une inversion des rôles sexuaux : en appliquant simplement à un régime gynocratique des caractéristiques provenant de l'androcratie, Burdekin conserve dans sa société ce symbolisme séparatiste du groupe dominant ; ici, ce sont les femmes qui se regroupent en société secrète[133].

Par ailleurs, comme la plupart de ces récits[134] présentent de nombreux personnages féminins vieillissants, parfois même âgés, des éléments d'information sont fournis sur la variable de l'âge.

Dans *The End...*, le pouvoir de la femme s'accroît au cours des années, ce qui est entre autres le cas de Grania. Relativement à la sexualité, Burdekin définit des rôles qui inversent la situation qui prévaut dans le monde androcratique : ici, ce sont les femmes qui, jugeant que le pouvoir de séduction des hommes décline en fonction de leurs capacités physiques, s'éloignent d'eux au moment de leur vieillesse. Ce sont donc les hommes qui, à la fin de leur vie, sont condamnés à la solitude ; méprisés, certains se retrouvent même parfois acculés au suicide. Au contraire, non seulement les femmes ne voient pas décliner leur sexualité au cours du vieillissement mais, à l'inverse du modèle patriarcal, elles ont le privilège de choisir des partenaires plus jeunes[135].

Dans *Herland*, où Cohen-Safir (p. 157) signale la présence d'une libération due à un culte du corps, les femmes âgées, grâce à la gymnastique et à la danse, sont grandes et fortes[136]. Mais c'est de façon subtile que, par la voix de l'un des explorateurs, Gilman dénonce l'invisibilité des femmes qui, pour les hommes, ne représentent plus le pouvoir de la jeunesse : « In all our discussions and speculations we had always unconsciously assumed that the women, whatever else they might be, would be young. Most men do think that way, I fancy. 'Woman' in the abstract is young, and, we assume, charming » (p. 20).

Cette définition de la féminité associée exclusivement à la jeunesse traduit on ne peut mieux l'une des valeurs fondamentales de l'idéologie patriarcale.

Dans le roman de Russ, c'est d'abord en ces termes qu'est dénoncée la débâcle du vieillissement féminin dans les sociétés androcratiques : « [À quarante-cinq ans], vous disparaissez comme le sourire du chat du Cheshire, ne laissant derrière vous qu'une répugnante indécence et un poison subtil qui infecte automatiquement tout homme âgé de moins de vingt et un ans » (p. 184-185).

À l'opposé, sur Lointemps où la mort est célébrée, la vieillesse, associée à la sagesse[137], n'est pas une période de la vie que l'on redoute. Voire, « si vous avez de la chance, vos cheveux blanchissent précocement ; et si [...] on s'attendrit sur son propre sort, on rêve alors à sa vieillesse » (p. 80). À partir de l'âge de 60 ans, les femmes ont enfin le temps de s'adonner intensément à « l'éternelle tentation de l'art » qui habite chaque Lointemporaine. Elles peuvent, entres autres activités, passer leurs journées à dresser des cartes, dessiner, penser, écrire, examiner des ouvrages et composer. Grâce aux tâches sédentaires qu'elles détiennent exclusivement, les femmes âgées retrouvent une liberté d'esprit qui fait l'envie des plus jeunes[138]. En ce qui concerne la sexualité, rien n'empêche les femmes d'avoir une vie sexuelle au-delà de la période de la ménopause. Et même s'il existe un tabou sur la différence des âges, il n'est pas nécessairement respecté[139]. Évoquant le souvenir d'Elena, une sexagénaire qu'elle a assassinée sur Lointemps, Janet exprime avec beaucoup de tendresse les fantasmes sexuels qu'elle aurait souhaité vivre avec elle. Sur Terre, où les femmes âgées sont jugées répugnantes, Janet sait qu'aucun homme ne toucherait Elena, à la peau parcheminée et aux muscles flasques. Quant à elle, c'est d'une autre façon qu'elle voit ce visage qui, même ridé et sans attrait, ressemble à celui « d'un cheval très amical et très intelligent». Aussi, Janet, qui est néanmoins sa cadette de 25 ans, pense qu'«elle aurait beaucoup [aimé] faire l'amour avec l'Elena [...] en chair et en os » (p. 202).

Le roman de Tiptree présente des femmes vieillissantes sages qui apprennent aux plus jeunes que le vieillissement est un processus de développement. Chaque personne a son livre-bibliothèque où sont consignés les messages, les aventures, les souvenirs et les problèmes personnels de chacune. Ce livre, relu par chacune à tous les dix ans, permet une exploration et un enrichissement continus de la personnalité : « Ça nous inspire beaucoup. Au fur et à mesure que l'on vieillit, on comprend mieux certains passages en les relisant » (p. 298-299).

Le récit de Bloch présente aussi des femmes vieillissantes et âgées en pleine possession de leurs moyens : non seulement les femmes ménopausées sont très actives, mais la présidente est elle-même une femme âgée[140].

À l'opposé, en mettant en scène les travers et les excès de la faction radicale du mouvement féministe, le LIB, Merle (**XI**) prête aux féministes des arguments délirants sur la misogynie masculine, arguments pseudo-scientifiques qui visent plutôt à invalider les critiques de l'oppression sexuale. Voyons, à cet égard, comment est décrite la Révérende Ruth Jettison, laquelle prétend établir que l'homme nourrit un profond dégoût pour le corps de la femme, voire « en termes plus crus, la 'haine du vagin' », mais

> sans références précises de personnes, de lieux ou de temps, par le moyen, surtout, d'une série d'anecdotes où les attitudes névrosées et sadiques d'adolescents dévoyés à l'égard des filles étaient présentées comme la norme masculine. [...] Il était bien évident pour les chercheurs qui se trouvaient là que, pour établir sa thèse, Ruth Jettison ne s'était livrée à aucun moment à une recherche scientifique sérieuse, qu'elle n'avait pas pratiqué des interviews nombreuses et exhaustives, mais qu'elle avait procédé par la plus effrontée et la plus illégitime des extrapolations. Comme une pyramide inversée, sa thèse reposait sur quelques faits isolés, et remplaçant la modeste méthode des enquêtes par l'affirmation dogmatique, elle avait construit une énorme montagne à partir de quelques taupinières. (p. 57-58)

C'est doublement discréditée que nous est présentée la missionnaire : peu crédible intellectuellement, elle est en outre ridicule physiquement : affublée d'un complet gris anthracite avec un col ecclésiastique, cette femme incarne, d'après

les canons de beauté de Ralph, la femme laide et repoussante : cheveux courts[141], nez busqué, menton prononcé et, finalement, de grands yeux noirs fixes et fanatiques.

L'hypothèse d'un renversement de pouvoir n'est donc jamais considérée avec sérieux : aucune prise de conscience de l'oppression n'est jugée valable car, pour l'auteur, le patriarcat ne peut constituer la source de la tyrannie masculine. À la limite, ce sont les hommes qui se trouveraient aliénés par l'ambition démesurée de femmes aspirant seulement à prendre le pouvoir. D'ailleurs, la misogynie des hommes, à supposer qu'elle existe réellement, est vécue sur un mode non conscient. Il s'agit, en effet,

> d'un préjugé à la fois universel, superficiel et cependant difficilement déracinable, dans la mesure justement où c'était un fait de culture et non une position raisonnée. Il n'y avait donc pas à en vouloir aux hommes de leur sexisme : il leur avait été inculqué par un certain type de civilisation et s'il gouvernait leurs actes, c'était la plupart du temps à leur insu. C'était donc pure folie que de répondre à sa misogynie par une misandrie du type bedfordien. Il ne s'agissait pas de haïr l'homme, mais de le rééduquer. (p. 342-343)

Le vieillissement féminin occupe par ailleurs une place importante dans le roman : si, pour la femme hétérosexuelle, le début de la quarantaine semble constituer la plénitude de la féminité, la cinquantaine n'est pas sans poser des problèmes à Ralph : anonymes dès qu'elles ne sont pas jolies, les quinquagénaires peuvent toutefois, à l'instar de la présidente Hope, être considérées attachantes et compétentes en fonction de leur statut de mère. Plus âgées, les femmes sont de riches veuves à l'affût de jeunes corps, ou bien elles jouissent d'une sagesse assimilable à une intuition toute féminine (p. 90). Mais le cas le plus caricaturé est celui de la femme invisible ou sans âge que représente madame White. Il s'agit là d'un nom « passablement ironique », précise Merle (p. 9) en la présentant comme suit :

> Il y a une cinquième personne dans la pièce, et qui tient vraiment peu de place. C'est une femme. [...] Mrs. White est grise de la tête aux pieds. Robe, teint, cheveux, tout est de la même nuance souris. Elle est sans âge et sans attrait, et s'affaire, les écouteurs aux oreilles, autour d'un magnétophone. Comme tous les gens très effacés, elle me donne l'impression qu'elle s'est elle-même gommée de la vie.

Existe-t-il, par contre, des différences entre les textes écrits par des hommes et ceux des femmes ? Y a-t-il effectivement des différences entre le roman de Merle et la nouvelle de Katia Alexandre (**VIII**), que Marianne Leconte (1976:277) juge comme l'une des nouvelles « féministes » les plus misogynes ?[142] Dans un texte qui prétend montrer une société féministe, cette misogynie de la toute-puissante présidente n'occulte-t-elle pas une vision gyniste ?

Il convient de remarquer que le récit de K. Alexandre, tout en ressemblant aux quatre récits masculinistes, en diffère aussi. Afin de classer avec pertinence ce texte au sein des deux catégories féministe/masculiniste, référons-nous préalablement à Vonarburg (1984:187) qui, pour expliquer l'évolution de l'image science-fictive de la femme, propose quatre modèles :

- la dénégation féminine[143], où les auteures, souvent non identifiables en tant que femmes, écrivent des récits dont les héros sont masculins et où les stéréotypes sexuaux sont maintenus, sinon exaltés ;
- la revendication virile, où le personnage principal est une héroïne, mais pourvue d'attributs « masculins » traditionnels ; cette simple inversion des stéréotypes ne supprime pas l'aliénation ;
- la revendication féminine, où l'héroïne est une femme authentique, non plus un « homme à forme de femme », et qui revendique sa féminité ; si elle triomphe, c'est grâce à des vertus spécifiquement « féminines » ;
- l'intégration bisexuelle, où apparaissent des personnages complets et complexes, dotés de qualités aussi bien « mâles » que « femelles » : cette phase ultime, qui équivaut au dépassement des stéréotypes, repose sur l'hypothèse d'un être humain qui ne serait plus mutilé ni dans ses émotions ni dans sa rationalité.

Selon la typologie de Vonarburg, dans le texte de K. Alexandre on a affaire à une héroïne dont l'objectif, au plan de la libération, correspond à la stratégie de la revendication virile, laquelle est néanmoins articulée en fonction de la primauté du modèle masculin. Dans le cas de ce récit, l'inversion des stéréotypes, émotion/principe masculin vs raison/principe féminin, non seulement ne conduit pas à gommer l'aliénation, mais ne peut être, dans une lecture masculiniste, que dysphorique. Or, même si, selon Leconte (p. 262)[144], est comparable à un texte masculiniste celui où l'on cherche à diviser les femmes en suscitant rivalités et jalousie, il faut bien admettre que la société de K. Alexandre est, d'une certaine façon, eutopique[145] : nulle part, en effet, on ne retrouve une nostalgie de l'androcratie.

Pour conclure, le texte de K. Alexandre, tout en mettant en scène quelques personnes abusant de leur pouvoir, s'inscrit dans une veine féministe. Dans la mesure où une société féministe décrit soit l'oppression des femmes, soit leur libération, la nouvelle de K. Alexandre, en insistant sur la légitimité du concept d'oppression, décrit avec pertinence la première phase.

5.4 Synthèse et conclusion

S'il est une crainte masculine, c'est bien celle d'une société gérée par les femmes. Dès 1977, dans son constat du féminisme, Hervé Bazin[146] notait que les mentalités étaient déjà en mutation sur les rapports entre les sexes. D'après lui, en effet, il en serait fini de la définition de la femme par le ventre, de son asservissement à la fatalité reproductrice, de son assujettissement à la répression sexuelle et à l'éros masculin : « Qui au début du siècle [...] aurait osé opposer au 'devoir d'état' cet autre devoir que les femmes ont envers elles-mêmes, ne serait-ce que pour inculquer aux autres (au mari, aux enfants) le sentiment de la justice ? » (p. 101).

Par ailleurs, il invite les femmes à ne pas dépasser la revendication d'égalité par un hyperféminisme de rupture, c'est-à-dire par le rêve d'une ère « gynoïde » remplaçant l'ère « androïde », bref par un sexisme qui réveillerait le sexisme opposé. Pour l'auteur, le féminisme ne libérerait personne s'il aboutissait à une désastreuse guerre des sexes. À cet égard, les prédictions de Bazin sont nettement dysphoriques :

> L'évolution ne serait pas meilleure si triomphait une improbable gynécocratie (théoriquement possible : les électeurs sont moins nombreux que les électrices). Les rêveurs qui croient que la femme, c'est l'ange de la paix, qu'elle assurerait le respect de la vie et de la nature, ont oublié que de Sémiramis à Catherine de Russie, de la Médicis à Marie-Thérèse, les souveraines n'ont pas été moins belliqueuses ni sanglantes que les souverains (de nos jours Indira a rossé le Pakistan et Golda les Arabes). Ils oublient que si la technique, à la rigueur, peut être considérée comme masculine, la consommation est d'abord féminine et que ceci pollue autant que cela. (p. 100)

Le moins qu'on puisse dire est que Bazin ne craint pas les contradictions : les femmes peuvent inculquer le sentiment de justice dans la sphère privée, mais non dans la sphère publique[147]. Pour conclure, Bazin souligne que le pouvoir de transmettre la vie donne déjà à la femme le monopole ; aussi, dans le contexte d'une égalité à venir, elle serait déjà supérieure à l'homme (p. 102).

Voilà un exemple d'une parole masculine paternaliste qui, en montrant aux femmes les « excès » d'un féminisme aboutissant à la gynocratie, tente de les rassurer sur les acquis actuels :

> [R]ien ne fera que les chances de l'homme et de la femme ne soient complémentaires. [...] Reste [pour la femme] sa reconquête économique que court-circuitera, on l'espère, un changement de société. [...] Un prêtre ne l'est jamais tout à fait, s'il n'est évêque, s'il ne possède ainsi la plénitude du sacerdoce. [...] Mais [...] *la femme naît évêque !* Car elle seule a, dans sa plénitude, le pouvoir de transmettre la vie ; et dans l'égalité, du fait de ce monopole, la voilà supérieure. (p. 100, 101 et 102)[148]

Il faut bien admettre que certains récits font écho à cette crainte, comme le montrent les quatre textes masculinistes du **tableau 5.3**. Dans presque tous les cas, une société gynocratique ou gynocentrique est jugée dystopique. Dans *Les hommes protégés*, où prévaut la polygamie, il est évident que la gynocratie peut constituer un régime eutopique pour les hommes. Mais nous avons fait valoir que, dans ces textes, gynistes et misogynes, âgistes et/ou misogérontistes[149], le retour à la société androcratique (eutopique) est effectif ou souhaité.

Tableau 5.3

Interprétation des textes hétéropolitiques vs le modèle de société et la valence idéologique[150]

	MODÈLE DE SOCIÉTÉ			VALENCE IDÉOLOGIQUE						
	Gyno-Cratique	Gyno-centrique	Androcratique	Neutre	Masculiniste	Féministe	Variable sexe		Variable âge	
	Eutopique/ Dystopique Stable/ Instable	Eutopique/ Dystopique Stable/ Instable	Eutopique/ Dystopique				gyniste	misogyne	âgiste f/h	misogérontiste f/h
Laumer	-	D I	E	-	+	-	+	+	+ f	+ f
Merle	(E) (S)	-	E	-	+	-	+	+	+ f	+ f
Veillot	-	D I	E	-	+	-	+	+	-	-
West	-	D I	E	-	+	-	+	+	+ f	+ f
Alexandre	E S	-	D	-	-	+	-	+	-	+ f
Bloch	E S	-	D	-	-	+	-	-	-	-
Brantenberg	E D (H) S	-	D	-	-	+	-	-	+ h	+ h
Burdekin	E D (H) I	-	D	-	-	+	-	-	+ h	+ h
D'Eaubonne (1)		E I	D	-	-	+	-	-	-	-
D'Eaubonne (2)	E D (H) I	E I	D	-	-	+	-	-	-	-
Gilman	-	E I	D	-	-	+	-	-	-	-
Roberts	E S	-	D	+	-	-	-	+	+ f + h	-
Russ (1)	-	E S	D	-	-	+	-	-	-	-
Russ (2)	-	E S	D	-	-	+	-	-	-	-
Tiptree	-	E S	D	-	-	+	-	-	-	-

Françoise d'Eaubonne
1) *Le Satellite de l'Amande*
2) *Les Bergères de l'Apocalypse*

Joanna Russ :
1) *Lorsque tout changea*
2) *L'autre moitié de l'homme*

Examinons maintenant le texte de Roberts, le seul de la catégorie dite « mésocratique ». Tout en dénonçant la violence de la guerre, qui est l'apanage des hommes, ce récit ne parvient pas à articuler l'oppression sexuale. Associée à une initiation vécue sous forme d'hypnose, la prise de conscience individuelle de la tyrannie de la guerre est nécessairement très atténuée. De plus, on ne trouve pas d'application de cette oppression aux rapports hommes/femmes. Par ailleurs, même édifiée par une femme violente, la société gynocratique représente l'espoir d'une société meilleure. Mentionnons toutefois qu'il s'agit d'un texte misogyne qui recèle une forme d'âgisme particulière, celle de l'invisibilité des personnes (des deux sexes) vieillissantes et âgées.

Quant aux 10 sociétés gynocentriques/gynocratiques féministes présentées dans ce chapitre, huit d'entre elles sont eutopiques ; les deux autres, celles de Brantenberg et Burdekin, sont par ailleurs dystopiques pour les hommes[151]. Ainsi, pour cinq romancières[152] et un romancier (Bloch), un monde gynocratique ou gynocentrique ne serait pas un désastre, comme pourraient le laisser croire les commentaires de Marianne Leconte (p. 277) sur *Le Satellite de l'Amande* (d'Eaubonne) : « Nous y assistons à un panégyrique de la femme, et les hommes ont disparu complètement de l'humanité. Mais est-ce qu'être féministe consiste à vouloir supprimer les hommes ? »

Nonobstant le fait que le deuxième roman de la trilogie n'avait pas encore été publié[153], la remarque de Leconte est singulière. D'après elle, le roman de d'Eaubonne se limiterait, à la rigueur, à dépeindre une rébellion qui reste très primaire. En cela, elle semble minimiser l'impact d'une révolte qui, parce qu'elle refuse une situation d'aliénation jugée intolérable, représente un préalable incontournable à toute volonté de changement. En outre, elle se contredit en désavouant en quelque sorte le caractère libérateur que comportent les

caractéristiques des utopies féministes qu'elle avait elle-même identifiées précédemment (p. 272-273), entre autres :

1) la quasi-absence de super-héros ou de super-héroïnes ;

2) la non-acceptation du pouvoir masculin ;

3) l'exercice d'un pouvoir féminin non relié à un appétit d'expansion colonialiste, de guerre et de violence ;

4) la démystification de l'amour-opium soit par un meurtre rituel, soit par la remise en question de l'exigence de plaire pour les femmes ;

5) la disparition ou l'élargissement de la notion de couple.

Or, le roman de d'Eaubonne[154], comme les huit autres textes gynocentriques/gynocratiques relevant d'une approche féministe, réunit la plupart de ces traits. Sauf les deux qui présentent une inversion des rôles sexuaux[155], tous, en plus d'être non gynistes et non misogynes[156], sont non âgistes et non misogérontistes.

Certes, certaines sociétés prônent l'élimination de l'homme, mais ce n'est jamais par simple misandrie[157]. Dans l'ensemble, elles posent le problème de la violence légitime : celle qui est nécessaire pour assurer le maintien d'une eutopie, et celle qui peut contribuer à la dissolution de la dystopie. De toutes ces sociétés, l'émergence est jugée eutopique[158]. Qu'il s'agisse d'une catastrophe naturelle (*Houston...*,[159] *Lorsque tout changea*, *Herland*[160]), d'une guerre destructrice (*Le temps des masques*, *Matriarchie*, *The End...*) ou d'une guerre des sexes (*Le satellite de l'Amande*, *Les bergères de l'Apocalypse*, *L'autre moitié de l'homme*),

l'assujettissement des hommes ou leur élimination (accidentelle ou non) résulte d'une violence originelle.

À l'opposé, contrairement au texte de Robert Bloch, où non seulement le héros légitime la description de l'oppression sexuale mais endosse la stratégie de libération adoptée par les femmes, les quatre textes masculinistes, en termes d'émergence de la société nouvelle, refusent la violence originelle. Ils utilisent maints artifices visant à invalider l'injustice de la domination séculaire de l'homme sur la femme :

- une description tronquée du matriarcat, perçu comme essentiellement statique et hiérarchique[161] ;

- la falsification des personnages, surtout les personnages masculins[162] ;

- une représentation du pouvoir féminin comme anti-érotique[163] ;

- une pseudo-guerre des sexes où une poignée d'hommes parviennent facilement à convertir à la domination masculine des femmes médusées[164].

La dissolution de ces sociétés n'est donc possible que dans une perspective androtrope, inspirée par la nostalgie de l'androcratrie.

Dans aucune des sociétés féministes il n'est envisagé un risque de dissolution imputable à quelque dissension interne, puisque le danger ne peut venir que de l'extérieur. Cela est particulièrement évident dans les sociétés gynocentriques, dont celle de Russ (*Lorsque tout changea*) : il est significatif de voir que le passage du gynocentrisme à l'androcratie équivaut au passage de l'eutopie à la dystopie.

Or, cette violence, pouvant aller jusqu'à l'extermination de l'homme, ne peut-elle pas être interprétée comme la condition de possibilité de la création d'un monde entièrement féminin (Bouchard:1992e:149) ? C'est ce que laissent entendre trois textes (*Les bergères de l'Apocalypse*, *Herland* et *The End...*), pour lesquels l'avènement d'une société androgynocratique est souhaité, mais dans la mesure où les hommes se convertiront aux valeurs féminines.

Le prochain chapitre mettra en évidence des sociétés qui présentent une autre contestation du modèle androcratique en visant, dans une perspective androgyne, à réconcilier les composantes psychologiques et comportementales des deux sexes.

TABLEAUX

Tableau 5.1

Les thèmes d'analyse

Structure sociopolitique	Thématiques	Rapports avec la société	Rapports avec l'environnement immédiat
		Thèmes/sujets	
L'organisation économique et sociale	Th. 15 Th. 19 Th. 11	Le statut et les rôles Le pouvoir gris Le travail et la retraite	
	Th. 10	Le logement	
	Th. 1	La démographie vs l'espérance de vie	
	Th. 5 Th. 5 et 6		La santé L'autonomie (physique et mentale) vs la dépendance
	Th. 8		L'adaptation et la créativité
L'organisation (para-) familiale	Th. 9 Th. 12		L'amour, la sexualité (vs la gérontophilie), le mariage Le veuvage, le deuil, l'immortalité vs la régénérescence, la mort
	Th. 9		Les rapports intergénérationnels
	Th. 9 et 12		Les réseaux socioaffectifs vs l'isolement
Les représentations socioculturelles	Th. 2		Les images/normes de la beauté vs les modifications biopsychologiques
	Th. 17		Défis, modes de vie alternatifs, valeurs, éthique
	Th. 20		L'âgisme, la misogérontie et le double standard (vs sexisme)
	Th. 23/18 Th. 23		Ménopause vs cycle de vie et développement La ménopause vs l'andropause
	Th. 24		L'éducation
	Th. 26		Bilan de vie

TABLEAU 5.2

Liste des (26) textes utilisés

TEXTES FICTIFS			
AUTEUR	TITRE	CATÉGORIE	ANNÉE DE PARUTION
ALEXANDRE, Katia	*Le temps des masques*	Fiction irréaliste (eutopie)	1976
BEAUVOIR, Simone	*Une mort très douce*	Para-fictif (biographique)	1964
BLOCH, Robert	*Matriarchie*	Fiction irréaliste (eutopie)	1968
BRANTENBERG, Gerd	*Egalia's Daughters : A Satire of the Sexes*	Fiction irréaliste (eutopie)	1977
BURDEKIN, Katharine	*The End of This Day's Business*	Fiction irréaliste (dystopie rose)	1935
D'EAUBONNE, Françoise	*Le Satellite de l'Amande*	Fiction irréaliste (eutopie)	1975
	Les Bergères de l'Apocalypse	Fiction irréaliste (eutopie/dystopie)	1977
CHÂTELET, Noëlle	*La dame en bleu*	Fiction réaliste	1996
GILMAN, Charlotte Perkins	*Herland*	Fiction irréaliste (eutopie)	1915
LAUMER, Keith	*War Against The Yukks*	Fiction irréaliste (dystopie)	1965
LESSING, Doris	*L'été avant la nuit*	Fiction réaliste	1973
	Journal d'une voisine	Fiction réaliste	1983
MERLE, Robert	*Les hommes protégés*	Fiction irréaliste (dystopie)	1974
ROBERTS, Jane	*Le collier de marrons*	Fiction irréaliste (dystopie)	1957
RUSS, Joanna	*L'autre moitié de l'homme*	Fiction irréaliste (dystopie)	1975
	Lorsque tout changea	Fiction irréaliste (eutopie →péri-u/dystopie)	1972
TIPTREE, James	*Houston, Houston, me recevez-vous ?*	Fiction irréaliste (eutopie)	1976
VEILLOT, Claude	*Misandra*	Fiction irréaliste (dystopie)	1974
WEST, Wallace G.	*Le dernier homme*	Fiction irréaliste (eutopie)	1929
TEXTES NON FICTIFS			
AUTEUR	TITRE	CATÉGORIE	ANNÉE
ANGIER, Nathalie	*Femme !*	Théorie	2000
GREER, Germaine	*La ménopause*	Théorie	1992
HOUËL, Annick	*La mère morte, la libération des filles ?*	Théorie	2002
MAGLI, Ida	*Matriarcat et/ou pouvoir des femmes ?*	Théorie	1983
MILLET, Kate	*La politique du mâle*	Théorie	1971
PHYLLIS, Chesler	*Les femmes et la folie*	Théorie	1979
RICH, Adrienne	*Naître d'une femme*	Théorie	1980

CHAPITRE 5

NOTES

1. Même s'il s'agit de deux modèles différents, ils sont réunifiés en vue de simplifier l'analyse. Nous apportons néanmoins des précisions plus loin.

2. Fondée sur les concepts de différence et d'inégalité, cette conception, rappelons-le, se réfère à la polarisation sexuale à dominante féminine : cf. 3.4.1.

3. Synonyme utilisé fréquemment pour gynocratie. Par ailleurs, lorsque le terme est pris non pas dans le sens du pouvoir oligarchique des mères mais en tant que domination d'une classe sur l'autre, il s'agit du pouvoir de la classe bio-sociale des femmes dans une société où la relation patriarcale peut être simplement inversée : Castro:1984:36.

4. Outre Reed, qui a défendu avec fougue la thèse du matriarcat originel, il faut signaler les témoignages en ce sens qu'apportent plusieurs auteurs, dont Phyllis Chesler (1979), Françoise d'Eaubonne (1976), Marilyn French (1986) et Jacques Marcireau (1981).

5. Pour Johan Jakob Bachofen (*Le droit maternel*, 1861), c'est la femme qui serait à l'origine de la famille. Développant plus de 150 thèmes empruntés aux mythologies et aux traditions juridiques de l'Antiquité, l'essai de Bachofen soutient donc l'hypothèse de l'existence d'une culture féminine très importante, mais dont l'histoire reste encore inconnue. Soulignons aussi que l'idée de « gynécocratie », selon le terme de Bachofen, ne correspond pas à celle d'androcratie. Les liens entre gynocratie et androcratie sont développés plus loin.

6. Entre autres, c'est en étudiant les mœurs et l'organisation de la société Iroquoise qu'Henry Morgan (*Ancient Society*, 1877) développe l'idée selon laquelle les relations sexuelles des humains ont passé par trois étapes : la promiscuité, le mariage par groupes et la monogamie.

7. *The Mothers*, 1927.

8. Dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1963), Engels s'attaque au problème de la structure patriarcale de la famille. Fortement influencé par les travaux de Bachofen et de Morgan, il voit le matriarcat comme le premier système communiste, où l'on ne retrouve ni la propriété des personnes, ni les problèmes de propriété familiale. Pour une

présentation critique de l'analyse d'Engels, voir Kate Millett (1971:125-129).

9. Définition du dictionnaire Oxford : rapporté par Magli (1983:11).

10. C'est d'après cette interprétation que Margaret Mead définit la société matriarcale comme « une société où une partie sinon la totalité des pouvoirs légaux qui relèvent de l'organisation et du gouvernement de la famille – propriété, héritage, mariage, maison - sont entre les mains des femmes plutôt que des hommes ». Parler de sociétés matrilinéaires, c'est se référer à « une société où un homme tient soit son nom, soit ses terres, soit tout du frère de sa mère par l'intermédiaire de cette dernière. Ce qui n'implique pas que les femmes disposent d'un grand pouvoir, bien qu'elles soient assez favorisées pour qu'il n'y ait pas de polygamie » (p. 272).

11. Cité par Rich, p. 84.

12. Notons que pour Gérard Leclerc (2002:181-182), ardent défenseur de la thèse du matriarcat, l'émancipation de la femme n'est pas une révolution mais plutôt une restauration. Il faut par contre signaler que, pour l'auteur, le patriarcat est un régime beaucoup moins aliénant que le matriarcat. En effet, « en dépit du cliché qui voudrait que l'élément féminin soit nécessairement gage de paix, de douceur et d'équilibre », les sociétés matriarcales auraient été des sociétés incestueuses d'une extrême violence, essentiellement fondées sur la guerre. Aussi y a-t-il lieu de se réjouir de l'avènement de la société patriarcale qui a introduit une notion déterminante pour l'avenir : la loi. La société patriarcale, conclut Leclerc, est beaucoup plus pacifique ; elle a marqué un progrès et elle peut, paradoxalement, favoriser l'émancipation de la femme (!).

13. Millett (408, n. 119) émet cependant des réserves sur la possibilité de fonder, au plan épistémologique, la pertinence d'un système matriarcal originel. D'une part, nous disposons de trop peu d'informations sur l'organisation sociale dans la préhistoire pour formuler un jugement ; d'autre part, l'organisation sociale des peuples contemporains illettrés ne peut fournir un guide sur la préhistoire. Par ailleurs, la probabilité d'une période prépatriarcale serait essentiellement basée sur l'importance de la force procréatrice des femmes.
Dans ce sens, mentionne Millett (p. 41-42), il est possible de postuler que la découverte de la paternité aurait imprimé une orientation radicalement différente, ce que montrent certains indices témoignant d'un déclin des cultes de la fertilité : le patriarcat aurait donc consacré la fin du rôle exceptionnel de la femme dans la procréation.

14. Dans la Préface au *Droit maternel*. Rapporté par Choisy, p. 85-86.

15. Cette interprétation va à l'encontre de celle de Bachofen, qui conçoit le matriarcat comme l'acceptation, par la femme, de sa « vocation naturelle » : il s'agit donc d'un modèle indissociable du mariage monogame. Même si l'idée de matriarcat va de pair avec l'idée d'amazonisme, elles ont été considérées le plus souvent comme antagonistes par les premiers écrivains allemands (comme Bachofen). Certaines féministes font de même une lecture polarisée de la culture matriarcale et de la culture amazonienne. C'est le cas entre autres de Helen Diner, qui publie en 1920 *Mothers and Amazons*. Rapporté par Rich, p. 82-85.

16. Dans la mesure, cependant, où les mythes qui tentent de cautionner l'existence de matriarcats sont analysés en fonction d'une perspective féministe. C'est d'ailleurs dans cette voie que Françoise d'Eaubonne s'inspire de l'hypothèse d'un matriarcat antérieur pour imaginer des projets de société gynocratique/gynocentrique, où les femmes non seulement détiennent le pouvoir mais tentent de l'exercer de façon différente. Ces textes seront examinés plus loin.

17. Selon Lyman Tower Sargent (1983:6 et 8), l'anarchisme revêt le sens suivant :

> Anarchism is a political philosophy contending that no one (individual or group) should hold coercitive authority. [...] Anarchism has always recognized that life is not limited to the economic and political. [...] According to anarchists (and most thinking human beings) sex, family, life, education, friendship and so forth are at least as, and probably more, important.

18. Ce sont là des caractéristiques reconnues par certains auteurs à la suite de leur analyse d'utopies féministes : Albinski (1988:841); Bouchard (1988a:37); Cohen-Safir (2000:107 et 138); Nielsen (1984:152); Russ (1980 et 1981b).

19. Comme c'est le cas pour *Les Bergères de l'Apocalypse* (d'Eaubonne) qui présente une société d'abord bisexuée/gynocratique, ensuite unisexuée/gynocentrique.

20. Dans certaines sociétés gynocentriques, par exemple celle de *Misandra* (Veillot), c'est de façon temporaire que peuvent coexister les deux modalités : les couples hétérosexuels sont pourchassés et finalement éliminés.

21. Dans le cas d'une société gynocentrique.

22. Textes gyno-acmècratiques : *Egalia's Daughters : A Satire of the Sexes* (Brantenberg, 1977); *Le collier de marrons* (Roberts, 1957); *Le dernier homme* (West, 1974).

23. Textes gyno-mésocratiques : *Le temps des masques* (Alexandre, 1976); *Matriarchie* (Bloch, 1966); *The End of This Day's Business* (Burdekin, 1935); *Herland* (Gilman, 1915); *Les hommes protégés* (Merle, 1974); *Lorsque tout changea* (Russ, 1972c); *L'autre moitié de l'homme* (Russ, 1975); *Houston, Houston, me recevez-vous ?* (Tiptree, 1976).

24. Textes gyno-gérontocratiques : *Le Satellite de l'Amande* et *Les Bergères de l'Apocalypse* (d'Eaubonne, 1975 et 1977); *War Against The Yukks* (Laumer, 1965); *Misandra* (Veillot, 1974).

25. Voir Tableau 4.1 (page 364).

26. *La dame en bleu* (Châtelet, 1996); *L'été avant la nuit* (Lessing, 1973).

27. *Une mort très douce* (Beauvoir, 1964); *Journal d'une voisine* (Lessing, 1983).

28. Rappelons que ces thèmes sont rassemblés à l'intérieur d'un découpage bipartite portant soit sur les rapports de la personne avec la société en général, soit sur ceux de la personne avec l'environnement immédiat.

29. Sont distingués les 4 textes fictifs non sociopolitiques (relevant de la sous-catégorie « romans réalistes ») et ceux (15) qui se réfèrent aux romans sociopolitiques. Ces derniers sont identifiés selon leur appartenance à la science-fiction ou à l'utopie (eutopie ou dystopie).

30. Les références aux critiques féministes sont signalées au fur et à mesure.

31. Dans une proportion de 60 % : 15 textes sur 25.

32. Relevant, selon le schéma 4.A déjà présenté dans le chapitre précédent (p. 363), de la catégorie « théorie » (6 textes) et de la catégorie « roman non sociopolitique » (4 fictions réalistes).

33. Nous situons à 50 ans le seuil d'âge d'une société gyno-gérontocratique. Associé à la ménopause, cet âge chronologique est utilisé souvent en

gérontologie (et même par le néo-féminisme : voir 3.3.1.1) comme seuil de la vieillesse féminine.

34. Soit 2 sur un total de 4 écrits.

35. Voir 4.2.1.1.

36. Avec la parution, en 1991, d'un livre intitulé *The Change. Women, Ageing and the Menopause (Le passage. L'expérience de la ménopause*, 1992). Dans cette veine, ont été publiés les textes suivants : *Writing a Woman's Life* (Carolyn Heilbrun, 1988); « Coming of Age » (Carolyn Heilbrun, 1991 : article publié dans *New York Woman*, février:56-58); *The Fountain of Age* (Betty Friedan, 1993); *La peur de l'âge : ne craignons pas nos 50 ans* (Erica Jong, 1996); *The Last Gift of Time : Life beyond Sixty* (Carolyn Heilbrun, 1997).

37. Le texte de S. de Beauvoir s'inscrit dans la catégorie des romans réalistes ; au sein de cette catégorie on peut retrouver une double application : les textes fictifs et les textes para-fictifs. La dernière sous-catégorie regroupe le texte de S. de Beauvoir, puisqu'il s'agit d'un récit biographique non inventé.

38. Se référant surtout à la littérature anglaise, Greer (p. 20) affirme que, quel que soit le sexe de l'auteur, la femme d'âge moyen n'existe pas. Voire, même les romancières d'âge mûr, comme Barbara Cartland, optent presque toujours pour l'héroïne de moins de 35 ans.

39. Greer se réfère aux sociétés paysannes qui ont souvent des notions très claires sur le moment de la vie où doit cesser l'activité sexuelle : pour les femmes, ce moment coïncide avec l'âge où leur fille est susceptible de se marier. Dans ces sociétés où les personnes âgées ne ressentent plus de « furia » puisqu'elles ne trouvent « aucune séduction à un vieux corps », d'autres plaisirs comme la nourriture, l'alcool, le tabac, le pouvoir, l'argent, les affaires et la politique leur sont accessibles. Dans certaines de ces sociétés, les hommes âgés puissants « disposent de toutes les jeunes femmes de leur entourage, tandis que jeunes gens et vieilles femmes se passent pareillement de sexe » (p. 265).

40. Premier volet d'une trilogie qui raconte les métamorphoses de la femme à trois moments de sa vie (maturité, vieillesse et enfance), ce roman a reçu le Prix Anna de Noailles de l'Académie française en 1996. Le deuxième récit, *La femme coquelicot*, sera analysé dans le chapitre suivant.

41. Par ailleurs, la transgression de madame Brown est définitive sur un point qui est loin d'être négligeable : en refusant de teindre à l'avenir ses cheveux gris qui symbolisent l'invisibilité, elle exprime concrètement son rejet d'un signe de l'apparence de la jeunesse. Sur la question de la canitie, qui constitue une des modalités de l'oppression spécifique à la femme vieillissante (voir Gerike 1990), le texte de Lessing est donc très subversif.

42. Il convient de se demander si ce commentaire de Forster est réellement fondé. Notons d'abord que Greer s'insurge contre l'idée de la nécessaire continuation de relations sexuelles comme signe de vitalité du couple au moment de la vieillesse (p. 250). À cet égard, elle mentionne que « la persistance du désir sexuel et d'une harmonie entre deux partenaires ayant vécu ensemble pendant plus de 30 ans est chose si rare et si difficile que personne ne devrait se reprocher de ne pas y être parvenu » (p. 259-260).
Greer admet par ailleurs que certains couples vieillissants peuvent encore éprouver du désir l'un envers l'autre. Par contre, elle impute principalement l'échec d'une sexualité épanouie au déclin de la capacité sexuelle de l'homme. Elle signale en effet « qu'en vieillissant, l'homme doit, pour obtenir des résultats moindres, faire plus d'efforts, et [...] sa partenaire doit procurer des stimuli de plus en plus intenses pour que tout se passe au mieux » (p. 253). C'est pourquoi l'auteure favorise des rapports amoureux qui, même teintés de tendresse et de complicité, peuvent être célébrés sans la présence « d'harmonieux grincements de matelas hebdomaires » (p. 251).

En ce sens, le jugement de Forster est recevable, dans la mesure où, parce qu'elle ne parvient à identifier ce que pourraient être les modalités d'expression d'une sexualité qui, au moment de la maturité et de la vieillesse, différeraient de celles de la jeunesse, axées sur le besoin de procréer et sur le besoin d'orgasme (p. 265), Greer propose une option séparatiste permanente.

43. Rich (p. 42-43) fait remarquer que, jusqu'à l'installation d'usines comme centres de production, « le home » n'a jamais été un refuge, un lieu de loisir et de retrait à l'écart des cruautés du « monde extérieur » ; il était partie du monde, centre de travail, élément d'existence.

44. Nous résumons le développement que fait Rich des rapports de filiation mère/fils et mère-fils. Pour en savoir davantage, voir les chapitres 8 et 9 de son essai.

45. Chesler (p. 213) est l'une des très rares critiques à mentionner que la question de la dimension intergénérationnelle (mère-fille) a fait l'objet d'une préoccupation du néo-féminisme. Par contre, comme elle ne fournit pas d'éléments concrets permettant de valider une telle hypothèse, nous nous en tenons aux résultats de nos recherches (voir 3.3.1), démontrant plutôt que cette problématique a été, à cette époque, à toutes fins pratiques occultée.

46. L'une des rares à explorer la dimension intergénérationnelle au sein du néo-féminisme, Houël soutient qu'il existe un lien entre le rapport à la mère et le féminisme. D'après elle,

> [i]l serait maintenant intéressant [..,] après une période euphorique d'amour, de sororité, de s'interroger sur ce qu'il en est [...] de ces mouvements de haine, qui n'ont peut-être pas été pour rien dans la fin du mouvement [féministe], en tout cas en France. La théorisation de cette relation mère-fille ne pourrait que nous aider à mieux les comprendre, et par conséquent à les dépasser. (p. 411)

47. Depuis les années '80, on assiste à une quête de la chaîne générationnelle mère/fille dans les textes fictifs de plusieurs écrivaines qui sont plus ou moins en marge du féminisme. Notons, entre autres : Annie Ernaux (*Une femme*, 1987 ; *Je ne suis pas sortie de ma nuit*, 1997) ; Édith Fournier (*La mère d'Édith*, 1983) ; Marilyn French (*Telle mère, telle fille*, 1988); Benoîte Groult (*Les trois quarts du temps*, 1983); Erica Jong (*De mémoire de filles*, 1998) ; Marge Piercy (*My Mother's Body*, 1985; *Three Women*, 2001); Danièle Saint-Bois (*Ma mère, celle qui m'a tout donné et tout pris*, 1993) ; Noëlle Châtelet (*La dernière leçon*, 2004) ; Francine Noël (*La femme de ma vie : récit*, 2005).
Des titres d'écrits théoriques témoignent aussi de l'importance de cette problématique : *George Sand et Solange, mère et fille* (Bernadette Chovelon, 1996); *Le récit de vie : transmettre de femmes en femmes* (Danielle Coles, 1995); *Pourquoi les femmes aiment-elles les hommes? : et non pas plutôt leur mère : essai sur Freud et la féminité* (Marie-Christine Hamon, 1992); *Entre mère et fille : un ravage* (Marie-Magdelaine Messala, 2000); *The mother mirror : self-representation and the mother-daughter relation in Colette, Simone de Beauvoir, and Marguerite Duras* (Corbin Laurie, 1996); *De mères en filles : imagos de la féminité* (Annick Le Guen, 2001).

48. Récit autobiographique constituant un chapitre qui s'intercale entre *La Force des choses* et *Tout compte fait*, les deuxième et troisième tomes de ses mémoires.

49. L'événement déclencheur de l'hospitalisation de sa mère, une cassure du fémur à la suite d'une chute, est raconté dans le style propre aux *Mémoires d'une jeune fille rangée* : un récit de type « journal » dans lequel sont notés scrupuleusement les faits et gestes du quotidien.

50. D'après Kinsey (*Sexual Behavior in the Human Male*, 1948:261), il arrive à l'homme qui vieillit de ressentir moins d'appétit que sa compagne « du fait qu'il connaît trop bien d'avance les souhaits, les préférences et les expressions qu'elle manifeste dans l'amour physique ». Nous empruntons la traduction de Keeton (1987:202).

51. En septembre 1984, dans une entrevue qu'elle accordait au *Sunday Times*, Lessing désamorçait le piège qu'elle avait tendu aux éditeurs et critiques anglo-saxons en écrivant deux romans sous le pseudonyme de Jane Somers. *Journal d'une voisine* est le premier de ces deux romans.

52. Ce thème est développé de façon très explicite chez Lessing. Elle dépeint avec une grande justesse le quotidien de vieilles gens qui, parfois négligées par leurs proches, appréhendent plus que tout le placement en institution. D'après le titre du roman, il s'agit du journal d'une « bonne voisine » qui assure bénévolement des soins susceptibles de maintenir à son domicile une vieille femme : à l'instar de personnes qui visitent les vieux et les vieilles vivant seuls, Janna s'occupe particulièrement de Maudie. Mais, comme nous l'avons montré, elle développe avec elle des liens qui dépassent ce type de rapports.

53. Contrairement aux hommes qui sont attirés par de jeunes femmes, les femmes, « moins sensibles à l'attrait sensuel de la jeunesse et plus sensibles aux signes extérieurs d'autorité, de pouvoir et d'argent, [...] sont souvent attirées par des hommes plus âgés qu'elles. Elles vont jusqu'à trouver plus d'attrait sexuel à un homme puissant, quelle que soit son allure » (p. 239-240). Notons ici la parenté avec la thèse de Jeff Diamond et David Buss (voir 4.2.1.1).

54. Greer définit une échelle des âges de la femme en fonction de sept étapes axées sur la biologie : la ménopause constituerait la cinquième. La période de la ménopause, incluant pour Greer la péri-ménopause, couvre une période de dix ans se situant entre les âges de 45 et 55 ans.

55. Critique rapportée par Ladimer (1999:217).

56. Autrement dit, alors que la première comporte un caractère oppressif, puisqu'elle est imposée par l'homme, la seconde, définie par la femme elle-même, est associée à un acte de libération.

57. Greer recense des sociétés où les femmes ménopausées, enfin libérées des attentes des hommes, détiennent une sagesse fondée sur l'expérience. En Sicile, par exemple, les femmes qui décident de prendre le deuil pour toujours quittent leur rôle d'épouse pour embrasser celui de grand-mère. Couvertes de vêtements noirs qui leur permettent, « un peu comme une religieuse sécularisée », de rester invisibles, elles peuvent s'adonner à leurs propres pensées (p. 37). Quant au pouvoir de l'autorité de l'âge, on le retrouverait en Asie et en Afrique, où les femmes âgées sont au centre de l'organisation sociale (p. 52). Mais ces remarques ne masquent-elles pas un écart gyniste ? Dans des cultures où l'absence de revendications féministes permet encore aux hommes de priver les femmes de l'accès à l'éducation et à la sphère publique, de disposer de leur corps et de leur sexualité et où elles sont reléguées à des rôles de grand-mères, peut-on penser que ces pouvoirs octroyés au moment de la ménopause relèveraient, soudainement, d'une perspective égalitaire ? Dans un cas comme dans l'autre, la femme n'est-elle pas toujours, qui dans sa jeunesse, qui dans sa maturité, sous le contrôle de l'homme ?
Sur l'intérêt qu'éprouveraient les femmes ménopausées à l'égard du rôle de grand-mère, Friedan (1995:114 et 461) met en relief deux études qui remettent en question cette idée. L'une fait ressortir que les grand-mères noires, loin de souhaiter poursuivre des rôles maternels, éprouvent une véritable colère lorsqu'elles sont interpellées par leur filles à ce sujet. Quant aux grand-mères russes, elles manifestent le même manque d'enthousiasme pour le rôle de *babouchka*. Une autre étude faite par Elisa Facio (1996) révèle aussi une forte résistance des femmes âgées Chicana face à ce rôle : rapporté par Calasanti et Slevin (2001:198).

58. Après avoir réclamé pour les femmes leur libération sexuelle (*La femme eunuque*), Greer a publié récemment (2003) un livre qui invite les femmes à exprimer leur sensualité d'une manière quelque peu discutable. Intitulé *Les garçons. Figures de l'éphèbe* (*The Boy*), ce livre présente plus de 200 illustrations de nus masculins reproduits au cours de l'histoire soit par la peinture, la sculpture ou, plus récemment, par la photographie. Or, ces images décrivent exclusivement des adolescents qui, à l'instar des femmes considérées au cours des siècles comme des objets passifs, sont dominés par le regard de leurs aînés. Axées sur la «beauté mâle», les illustrations offertes par Greer montrent que la période de beauté de l'homme se situe dans sa prime jeunesse. L'auteure veut ainsi établir que «*le goût féminin pour les stimulants sexuels*» peut, au moyen de l'art, être satisfait par le

regard de jeunes corps masculins : « Ce que l'on voit de beau dans la vie s'évanouit avant même qu'on ait eu le temps de l'apprécier : c'est dans l'art seulement que le charme fugitif de l'adolescence peut être garanti contre les ravages du temps » (p. 11).
À cet égard, Greer invite les femmes à explorer et à extérioriser leurs phantasmes sexuels par le plaisir des yeux, en privilégiant uniquement l'image de la jeunesse (masculine) : « [l]e regard posé sur un enfant et l'hommage qu'une femme lui rend peuvent être simplement empreints de sensualité, mais ce n'est pas possible, semble-t-il, quand il ne s'agit plus d'un enfant mais d'un homme » (p. 244).
Enfin, d'après Greer, « les petites filles et les grand'mères sont sensibles au charme éphémère des adolescents ; les femmes qui cherchent un père pour leurs enfants, beaucoup moins » (p. 7).

Il faut admettre que Greer innove en remettant en question le stéréotype du privilège de la beauté féminine. Mais en voulant défier une culture gyniste qui, particulièrement au 19e siècle note-t-elle, refusait aux femmes tout intérêt actif pour le sexe (p. 11), elle refuse d'accorder à l'homme adulte le droit de symboliser une forme de beauté qui pourrait séduire la femme. Ce qui correspond, à toutes fins pratiques, à induire une forme d'âgisme envers les hommes.

59. « Kate Brown is reexamining her entire life [...]. All her life, she has played roles [...]. She can now begin a new life – not as a wife and mother, but as herself. She is able, finally, to live if necessary without the good opinion of other people » (p. 138-139).

60. « Alone on London streets, [Kate] suffers the shame of old women who are no longer flattered by lascivious eyes and the anger of attractive women who are treated as sexual objects. By experimenting with different roles, she tests how much her inner self [...] fits into the expectations which her appearance alone has created. Her effort to solidify this self involves detaching her emotions from the conventional strains of bitterness, self-pity, and anger » (p. 92-93).

61. « Doris Lessing : The Phoenix 'Midst Her Fires' » : *Harper's* July, 1973 :85. Rapporté par Tiger (p. 86). Ayant tenu ces propos au moment de la cinquantaine, Lessing n'aura toutefois eu de cesse d'explorer, dans son œuvre romanesque, les besoins affectifs et, surtout, amoureux de la femme vieillissante et âgée ; en témoignent particulièrement les trois romans suivants : *Les carnets de Jane Sommers. Si vieillesse pouvait* (1985) ; *L'amour, encore* (1996) ; *Le Rêve le plus doux* (2004).

62. Les deux textes de d'Eaubonne sont analysés au sein de la même sous-section. Il faut donc comptabiliser en double cette auteure.

63. À l'époque, d'Eaubonne annonçait plutôt un triptyque.

64. De 2007 à 2024.

65. Le passage du terme d'astronaute à « ouranaute » signifie que le ciel sera toujours plus grand que les astres (p. 19).

66. Synonyme de parthénogenèse ; il s'agit d'un mode de reproduction asexuée où l'ovule se dédouble sans être fertilisé par le sperme, ce qui produit uniquement une progéniture femelle.

67. Elle est donc une représentante de la fécondation « à l'androcée » (équivalent, pour les hommes, du gynécée), c'est-à-dire nécessitant l'intervention de l'homme (p. 62).

68. Comme c'est le cas pour Ariane et Concepcion.

69. Ce qui inquiète d'ailleurs Concepcion : « au temps des Fécondateurs [,...] le nombre des combinaisons de types humains, y compris chez les femmes, était illimité » (p. 248).

70. Ce qui, à la limite, pourrait être vraisemblable, étant donné qu'elles n'ont pas vu d'hommes depuis longtemps (!).

71. Grâce à du sperme XY congelé.

72. Lorsque Niss lui tient tête, Hélian lui fait savoir qu'elle dépasse les bornes en la frappant rageusement : « On ne parle pas comme ça à un homme » (p. 41).

73. Comme la discussion met l'accent sur les caractéristiques féministes des textes et ce, presque exclusivement au regard de la variable sexe, nous présentons une synthèse des propos des critiques chez qui, en général, nous avons remarqué un consensus. Au besoin, par contre, nous soulignons les différences d'interprétation. Cette sous-section « discussion » sera traitée de la même façon pour chacune des variantes.

74. Trente ans après le *Deuxième sexe*, Beauvoir maintient toujours que la maternité est un piège pour les femmes. Ce qu'elle condamne, rappelle-t-

elle, ce ne sont pas les mères, mais « l'idéologie qui incite toutes les femmes à devenir mères, et les conditions dans lesquelles elles doivent l'être ». Cf. Schwarzer:1984:80.

75. Nous avons déjà mentionné la pénurie de critiques concernant les textes francophones : cf. 4.3.1.2.1. Nous nous inspirons, pour la variable sexe, des analyses des auteurs suivants : Arbour (1984), Bouchard (1990a; 1991c; 1992g; 1995a) et Leconte (1976).

76. D'autant plus qu'elle aurait pu naître homme.

77. Cette scène évoque aussi la transgression du mythe de la chaîne générationnelle comme destin : Ariane, la mal aimée d'une mère qui l'a abandonnée à la Crèche, a refusé d'être mère par crainte de répéter cette situation.

78. Ainsi que l'illustre la relation amoureuse de Marie-Claude (16 ans) et de Margaret (40 ans).

79. Il existe des maternités tardives, celle de Marie-Ève qui donne naissance à Concepcion au moment où elle atteint l'âge de la ménopause. Quant à Concepcion, c'est à l'âge de 45 ans qu'elle accouche de sa fille Dorothy. À l'opposé, il arrive aussi que les adolescentes célèbrent leurs nouvelles amours par une maternité comme c'est le cas de Freida qui devient mère à 15 ans.

80. Comme il est impossible d'imaginer des techniciens de sexe féminin, les prévisions d'un retour sur Terre sont formulées en fonction d'une progéniture mâle.

81. Dans un contexte de fécondation artificielle, où les femmes de 45 ans ne peuvent présenter, à l'encontre d'un système de fécondation dit orthodoxe, des problèmes de fécondabilité, cet élément est évidemment très saugrenu.

82. Les textes de Brantenberg et de West auraient pu être classés au sein de la variante gyno-mésocratique, les sociétés décrites n'excluant pas un *certain* partage du pouvoir avec les personnes âgées. Mais il s'agit d'un pouvoir conditionnel qui, loin d'être accordé à une classe de personnes, ne concerne que des cas d'exception répondant à des critères précis : dans Egalia, le maintien au cours de la vieillesse d'un pouvoir personnel acquis lors de la maturité ou, dans la société de West, l'exigence d'une pleine

autonomie (physique et mentale). Dans un cas comme dans l'autre, il faut voir que la perte de ces conditions exclut le partage du pouvoir.

83. Voir aussi un autre texte de Patai (1982) sur cette question : « When Women Rule : Defamiliarization in the Sex-Role Reversal Utopia ».

84. Une héroïne de Burdekin dans le roman *Quiet Ways*, publié en 1930.

85. Nous empruntons la traduction de Guy Bouchard (1994b).

86. Nom d'invention métonymique inspiré par la chaîne de grands magasins anglais appelée « Marks and Spencer», maintenant nommée «Mark and Sparks » (p. 538).

87. C'est seulement chez l'homme que plaisir sexuel et procréation sont intimement liés, l'orgasme accompagnant l'éjaculation.

88. C'est en 1972 que le texte de Roberts anticipe une guerre atomique.

89. Nous nous référons à l'unique critique offerte par Patai (1994).

90. Remarquons une certaine similitude avec la comédie d'Aristophane, *L'assemblée des femmes*, où, comme l'exigeait une loi nouvellement adoptée par les femmes d'Athènes qui venaient de s'emparer du pouvoir, un jeune homme qui convoitait une jeune fille était d'abord « contraint » à avoir des relations sexuelles avec trois vieilles femmes qui se disputaient ses faveurs.

91. Nous nous inspirons, pour la variable sexe, des deux critiques suivantes : Bouchard (1995a); Russ (1980).

92. Évidemment, c'est dans un cadre hétérosexuel que s'inscrit ce commentaire.

93. Selon Adam, ce sont les femmes asexuées qui détiennent une telle souplesse (p. 89).

94. Les bâtiments ne dépassent pas trois étages et les rues ont été élargies par l'ajout de pelouses et d'arbres.

95. Daphne Patai a rendu accessibles deux romans importants de Burdekin : *Swastika Night* et *The End of This Day's Business*, ce dernier rédigé autour de 1935 mais publié seulement en 1989.

96. Des commentaires comparatifs avec le roman de George Orwell (*1984*) ont déjà été apportés dans la section 4.4.

97. D'après Crossley, *Swastika Night* est une œuvre qui anticipe, dans un futur proche, les horreurs plus subtiles du récit de Margaret Atwood (*The Handmaid's Tale*, 1985) sur la dégradation des femmes par des gynophobes fondamentalistes. Encore plus que les romans de Huxley et d'Orwell, cette dystopie s'élabore sur une infrastructure réfléchie et profondément humaine.
C'est dans le même sens que Patai (1985:XIII) intervient dans son introduction au roman de Burdekin, lequel décrit un régime totalitaire en fonction d'une dimension critique qu'on ne retrouve aucunement dans le roman d'Orwell.

98. Pour Albinski, *Swastika Night* « [is] the most nightmarish of the dystopias. »

99. Chiffre déduit d'abord de l'espérance de vie des hommes, dont la pleine vigueur physique prévaut jusqu'à 50-55 ans ; pendant les vingt années qui suivent, il y a déclin graduel. C'est le moment où les hommes âgés ne font que dormir et prendre soin d'un petit jardin, comme c'est le cas pour le vieil Andréas. Quant à l'espérance de vie des femmes, elle équivaut grosso modo à celle des hommes, si l'on s'en tient à l'énoncé suivant : « we don't live much longer than [the men] did » (p. 105). Le vieillissement féminin risque par ailleurs d'être très différent de celui des hommes : assujettis essentiellement à des travaux requérant leur force physique, ceux-ci connaissent en effet un vieillissement biologique prématuré.

100. Lire, écrire, connaître l'arithmétique simple, un peu de géographie, d'hygiène et de physiologie ; apprendre à cuisiner et à s'occuper de leur logis et de leurs vêtements (p. 100).

101. Le latin est la langue secrète exclusivement connue des femmes.

102. Les femmes vivent soit seules, soit en communauté avec deux ou trois autres femmes. Quant aux hommes, ils vivent au sein d'un groupe de cinq à six personnes. Seuls les hommes âgés peuvent choisir de vivre seuls.

103. Entre autres, Ralph tient à rétablir les faits concernant la sexualité féminine qui, contrairement à ce qu'énoncent ces harpies, se fonde sur l'orgasme vaginal.

104. Les hétérosexuelles contre les homosexuelles.

105. Dans cette société, le pouvoir est partagé entre femmes adultes et femmes âgées : sont en effet rattachées à la présidente des conseillères spéciales recrutées autant dans la jeune trentaine que dans la quarantaine (p. 341).

106. Publié pour la première fois en 1915, ce roman a été réédité et réinterprété dans le cadre du féminisme contemporain. Notons que Gilman a aussi écrit des textes non utopiques. C'est entre autres le cas du récit intitulé *The Yellow Wallpaper* (*Le papier peint jaune*, 1976), histoire d'une femme qui s'identifie aux formes de la tapisserie de sa chambre et qui sombre dans la folie : ces dessins représentaient une femme enfermée derrière des barreaux.

107. Entre autres, Cohen-Safir (2000); Freibert (1983); Lane (1979).

108. Mary Bradley Lane a publié en 1880-1881 *Mizora* dont le caractère féministe, reconnu par certains critiques, est toutefois dénié par Freibert (1983:67) : « Mizora, although it purports to present a classless society, posits a money – and property-based economy, retains the concept of servants, and boasts of having eliminated dark-complexioned people because they supposedly embodied evil. »

109. Décimé par la guerre, un peuple d'origine aryenne polygame et esclavagiste dressa des fortifications pour se protéger contre les attaques éventuelles. Une éruption volcanique a détruit les hommes partis en guerre, tout en isolant leur pays. Les esclaves se révoltèrent et, après s'être débarrassés des vieilles femmes et des quelques hommes encore vivants, ils comptaient prendre possession du pays et des jeunes femmes. Or, loin de se soumettre, ces dernières ont dû les exterminer.

110. Cette nouvelle, publiée initialement en 1972 (version anglaise), a servi d'ébauche au roman *L'autre moitié de l'homme (The Female Man)*. Notons qu'elle a obtenu le prix *Nebula*, une palme de prestige dans l'univers de la science-fiction

111. Ces duels servent essentiellement de soupape à des conflits individuels. Janet, à cet égard, a déjà survécu à trois duels. (p. 76)

112. Quatre femmes servent d'intermédiaires pour mettre en contact quatre mondes distincts. La société de Jeannine est contemporaine de la nôtre, alors que celle de Joanna est située en 1969. Situé dans un futur proche,

le monde de Jael présente une guerre des sexes. Janet, protagoniste principale de la nouvelle *Lorsque tout changea*, dépeint la société gynocentrique de Lointemps. C'est cette société qui est présentée ici. Dans la discussion, nous reviendrons cependant sur les quatre versions de la femme que propose Russ avec ses personnages.

113. À l'instar de la nouvelle, c'est la même Janet qui déclare fièrement à un homme médusé : « Cette cicatrice-là, je l'ai reçue de mon troisième duel » (p. 64).

114. Celle-ci n'est pas précisée dans le récit. Par ailleurs, même s'il est fait mention d'une Vieille Philosophe âgée de 103 ans (p. 210), l'espérance de vie des Lointemporaines, qui sont décrites comme beaucoup plus faibles physiquement lors de la phase de la vieillesse (amorcée à 60 ans), serait d'environ 75 ans : ce chiffre correspond à peu près à l'espérance de vie des femmes vivant dans les sociétés occidentales au cours des années soixante-dix, soit à l'époque où le roman a été rédigé.

115. Au sein de la famille, l'on compte quatre couples mère-enfant en même temps dans la crèche commune. N'étant plus membres de la famille à partir de l'âge de 5 ans, les fillettes vont habiter par la suite dans une école régionale jusqu'à la période de puberté, qui consacre la fin de leurs obligations scolaires et le début de l'apprentissage de l'indépendance par les voyages. En tout temps, par ailleurs, elles ont droit à la nourriture et à l'hébergement et ce, partout où elles vont. À partir de l'âge de 17 ans, elles sont enrôlées dans les forces de travail. De 17 à 25 ans, elles habitent temporairement dans l'une ou l'autre des familles.

116. Pseudonyme de l'écrivaine Alice Sheldon.

117. Il existe un système de crédit social reposant sur un consensus (p. 292).

118. « Nous avons foi en nous-mêmes », explique Judy Paris (p. 267).

119. Une éruption solaire a provoqué une distorsion temporelle.

120. À l'instar de Bernard Marx dans *Le Meilleur des mondes*, Lorimer se considère comme un Bêta face à ses compagnons : « Trente centimètres et cinquante kilos en plus, et je serais comme eux. Je serais l'un d'eux. Un Alpha » (p. 248).

121. Trois critiques, axées sur la variable sexe, ont été consultées : Albinski (1988b); Bouchard (1987e); Leconte (1976).

122. Nous nous inspirons des sept critiques suivantes qui, presque toutes, se limitent à la variable sexe : Albinski (1988b); Bouchard (1986b); Cohen-Safir (2000); Freibert (1983); Lane (1979); Lees (1984); Pearson (1981).

123. Notre discussion sur la variable sexe s'appuie sur les cinq critiques suivantes : Albinski (1988b); Bouchard (1986c; 1992e); Cohen-Safir (2000); Mellor (1982).

124. Eu égard à la variable sexe, nous nous référons aux six critiques suivantes : Albinski (1988b); Bouchard (1988a); Frisch (1982); Heldreth (1982); Patai (1981); Russ (1981b)

125. Le roman n'ayant été rendu accessible par Patai qu'en 1989, on ne retrouve évidemment aucune critique dans les grandes études de l'utopie et de la science-fiction féminines et féministes (Pearson et Pope:1981; Rohrlich et Baruch:1984; Barr:1987). Par contre, Cohen-Safir ne mentionne aucunement l'auteure dans son étude publiée en 2000. Les commentaires concernant la variable sexe sont empruntés à Patai (1989 et 1994) et à Bouchard (1992f). Ni l'un ni l'autre cependant n'examinent la variable âge.

126. Nous nous basons, au regard de la variable sexe, sur la seule critique disponible, celle de Bouchard (1995a).

127. Sauf l'anarchisme, puisqu'une société gynocratique repose sur la domination des femmes. De même, les Renégats représentent une menace interne qui risque de faire basculer cette société dans une dystopie.

128. En Herland et sur Lointemps, on ne favorise pas les maternités précoces, les femmes portant leur premier enfant à l'âge de 25 ou 30 ans, alors que dans le récit de Tiptree, on a plutôt affaire à de « jeunes mères ».

129. D'après Cohen-Safir (p. 128), le roman de Gilman « donne le ton 'mythlogique' de ce qu'on pourrait appeler l'utopie maternelle ».

130. D'après Patai (1989:187), qui l'évalue par rapport à la société dystopique que montre *Swastika Night*, il s'agirait d'une société eutopique. Bouchard (1992f:79), par contre, soutient qu'il s'agit plutôt d'une dystopie rose, à l'instar du *Meilleur des mondes* d'Huxley. Dans cette veine, le caractère néfaste de la société est en effet masqué par le dessein, ou parfois la simple prétention, de vouloir garantir le bonheur des personnes dominées.

131. Rappelons les propos de Freud déjà évoqués sur cette question (voir 5.1.1.1).

132. Russ fait clairement référence à la conception de Bettelheim, déjà présentée (voir 4.1.1.2).

133. Comme c'était le cas des Pères de la Maison de Salomon dans l'utopie de Bacon.

134. Dans la nouvelle de Russ, ce sont surtout des femmes d'âge moyen qui sont présentées, même s'il y a partage du pouvoir entre les deux générations. Des indications textuelles permettent de penser qu'il n'existe pas de retraite pour les femmes âgées.

135. Grania, malgré sa laideur (thème dont nous reparlerons dans le chapitre 6), poursuit à 48 ans sa relation avec le « vieil Andreas », âgé de près de 75 ans. Or, la réflexion de Neil sur l'attirance de Grania, au moment où elle était âgée de 24 ans, pour un homme beaucoup plus âgé qu'elle (« Why [Grania] had she been so attracted by a man of fifty ? » (p. 21), laisse entendre qu'il s'agit là d'un comportement inhabituel. Il n'existe pas de gérontophilie au profit des hommes, ceux-ci étant perçus peu séduisants non seulement pour les femmes plus jeunes, mais aussi pour leurs contemporaines. Il faut donc croire qu'au fur et à mesure qu'elles vieillissent, les femmes ont la possibilité de séduire des hommes de plus en plus jeunes. D'ailleurs Anna qui, à 43 ans, est toujours belle (p. 144), ne séduit-elle pas toujours la plupart des hommes ?

136. Cohen-Safir voit dans cette libération qu'entraîne le sport une contestation d'une mystique de la féminité qui, au 19e siècle, était associée à la faiblesse.

137. « [O]n s'assagit en prenant de l'âge » (p. 73).

138. « [L]es vieux cerveaux utilisent un cinquantième de leur capacité pour diriger une cité [...] tandis que les quarante-neuf autres parties s'agitent avec une liberté qu'elles n'avaient pas connues depuis l'adolescence » (p. 80).

139. C'est d'ailleurs avec ironie que Janet se moque de ce tabou : « **tout le monde sait** qu'il n'y a rien de pire au monde que faire l'amour avec quelqu'un d'une génération plus jeune » (p. 102).

140. On ne connaît pas l'âge chronologique de Mère Veille autrement que par la mention suivante : « elle [est] maintenant trop âgée pour la reproduction » (p. 220).

141. Comme l'explique Angenot (1977:118), la chevelure féminine, symbolisant la beauté et la pudeur, est spécialement admirée car elle suscite le désir et défend la femme contre son indiscrétion. Dans le texte de Merle, Ralph a, à cet égard, un attrait tout spécial pour la chevelure féminine, qu'il considère comme une caractéristique (quasi obligatoire) de la féminité. Son épouse, Anita, est d'ailleurs dotée de « beaux cheveux acajou épars en auréole » (p. 25) ; c'est aussi le cas de madame Burage qui, « étrill[ant] sa somptueuse crinière » (p. 353), balaie son visage « de ses magnifiques cheveux acajou » (p. 339) ; que dire enfin d'Audrey, au physique « pétri de féminité fragile » avec « son auréole de cheveux blonds vaporeux » (p. 225) ?
Rappelons que, dans *Herland*, les explorateurs déploraient eux aussi que les femmes portent leurs cheveux courts : « If their hair was only long [...], they would look so much more feminine » (p. 30).
Quant à Dale Barton (*Matriarchie*), d'abord intrigué et déçu, il finit par accepter l'apparence des femmes qui, presque toutes, portent les cheveux en brosse ; elles sont, de surcroît, vêtues de pantalon. À l'opposé de cet « archétype même de la race », Dale découvre tout de même avec plaisir une autre catégorie, celles des *vraies* femmes : cheveux roux bouclés, lèvres et joues maquillées, jambes minces scintillant sous une jupe. Représentante de ce modèle, la Dr Lee, qui deviendra son épouse (p. 184) !
Malgré cette représentation *sui generis* de la féminité, il est néanmoins intéressant de remarquer la tolérance de cette société face à l'expression de modèles différents.

142. Leconte suppose-t-elle qu'une société dominée par les femmes est nécessairement féministe et non misogyne ?

143. Typique des années trente et quarante, où soit les femmes occupent dans les récits des rôles très secondaires, soit elles sont invisibles. Il s'agit donc soit d'un dénigrement absolu des femmes en général, soit d'un dénigrement partiel de certaines catégories.

144. Leconte n'explique pas comment on peut être à la fois féministe et misogyne. Utilisant paradoxalement un des arguments qu'elle-même réprouve, le mépris des femmes entre elles, elle conclut simplement que « seule une femme pouvait être aussi dure envers son 'espèce' » !

145. Nonobstant les états d'âme de la présidente.

146. Dans l'essai intitulé *Ce que je crois.*

147. Remarquons aussi que les femmes « belliqueuses » et « sanglantes » que met en scène Bazin n'agissaient pas en tant que femmes mais comme représentantes (par défaut) d'un pouvoir mâle dans un contexte patriarcal.

148. La thèse de Bazin correspond à celle des antiféministes (hommes et femmes) qui considèrent que le féminisme a tout de même ses limites : les femmes ne doivent pas aller « trop loin » : cf. 3.1.2.3.

149. Seul le texte de Veillot ne fournit pas d'information sur la variable de l'âge.

150. Le classement des textes fait ressortir leur rapport vis-à-vis des deux variables déjà utilisées dans le chapitre 4 (p. 407, n. 293). Dans la première subdivision de la valence idéologique cependant, les textes se répartissent selon trois catégories : « neutre », « masculiniste » et « féministe ».

151. Celle de Burdekin le devient aussi graduellement pour Grania.

152. Alexandre, d'Eaubonne, Gilman, Russ et Tiptree.

153. Notons que *Les Bergères de l'Apocalypse* permet d'interpréter de façon plus nuancée la guerre des sexes et l'élimination des hommes.

154. À la limite, la discussion entre Concepcion et Ariane sur les autres possibilités qui auraient pu être explorées aurait dû inciter Leconte à adopter une position plus mesurée. Dans le chapitre 12, on retrouve à ce sujet des extraits témoignant du doute qu'entretient Ariane sur le bien-fondé de l'élimination des hommes ; en voici deux : « nous avons préféré les tuer [;...] c'est moins une affirmation qu'une espèce de suggestion, une ombre qui passe en moi, d'autres solutions étaient possibles » (p. 235). Quant à Marie-Ève, elle a haï « l'idée d'avoir contribué à massacrer – ah non pas tant des vivants, ces criminels – mais tout un champ de possibles » (p. 238).

155. Brantenberg et Burdekin. Au regard de la variable de l'âge, les romans de ces deux auteures soulignent bien, sur le mode de l'inversion sexuale, le double standard qui existe au sein de l'androcratie.

156. Sauf le texte de K. Alexandre, où la misogynie touche les femmes de tous les âges.

157. L'évaluation qui suit s'effectue principalement en fonction des raisons qui non seulement motivent l'instauration de sociétés gynocratiques/gynocentriques, mais aussi justifient leur maintien ou leur dissolution. Nous nous inspirons, à cet égard, de deux textes de Bouchard (1992e et 1995a).

158. Même si la synthèse du roman de Brantenberg faite par Patai ne fournit pas de renseignements à ce sujet, on peut supposer qu'il s'agit d'une société eutopique pour les femmes. C'est aussi le cas chez Burdekin, puisque ce n'est qu'au terme d'un long processus historique et en présence de la remise en question faite par Neil et Grania que sont associées gynocratie et dystopie.

159. On retrouve partiellement une guerre des sexes dans ce texte.

160. L'émergence de *Herland* résulte d'un accident naturel suivi d'une lutte de légitime défense.

161. Ce qui caractérise les récits de Laumer et de West, où décadence et absence de progrès sont nécessairement associées à de tels régimes. Le lecteur doit comprendre que le retour des « Pères » est nécessaire.

162. Comme dans le récit de Merle, où Ralph s'attribue les qualités positives habituellement associées aux femmes, celles-ci étant évidemment affublées des qualités négatives reliées à la composante masculine.

163. Particulièrement dans la société de West.

164. Comme dans les récits de Laumer et de Veillot.

CHAPITRE 6
LE MODÈLE ANDROGYNOCRATIQUE

6.0 Introduction

Au cours de ce chapitre, nous présenterons un corpus de textes illustrant un modèle de société qui, face à l'androcratie, présente une version différente de la variante gynocratique/gynocentrique qui, rappelons-le, s'appuie sur une conception gynotrope de la nature humaine. Une société androgynocratique[1] repose, quant à elle, sur une conception gynandre[2] de la nature humaine.

Trois sections seront consacrées à l'examen de notre corpus en fonction des trois variantes du modèle androgynocratique (androgyno-acmècratique, androgyno-gérontocratique et androgyno-mésocratique) ainsi que d'une série de thèmes reliés à la vieillesse et au vieillissement. Une section complémentaire permettra de formuler un bilan critique de l'ensemble des textes.

Avant de présenter la démarche d'analyse et la typologie au sein de laquelle se distribuent les textes du corpus utilisé, il convient, toutefois, d'explorer dans cette introduction les particularités des modèles de personnalité androgyne et de société androgynocratique.

6.0.1 L'androgynie : un concept et une démarche[3]

Aborder l'examen des textes dans le cadre d'une société androgyne suppose au préalable que soient définis les paramètres à l'intérieur desquels ce concept s'articule. Nous faisons d'abord ressortir les liens qui existent entre l'androgynie et l'hétéropolitique et, par la suite, les rapports qu'entretiennent l'androgynie et le féminisme.

6.0.1.1. La fonction hétéropolitique du concept d'androgynie

> [The] ideal person combines characteristics usually attributed to men with characteristics usually attributed to women ; he is, as the Greek word goes, 'androgynous'. – After a long period of celebrating the differences between men and women, we are heading into an androgynous world in which the most important thing about a person will no longer be his or her sex. (Caroline Bird,1968[4])
> I defined androgyny as 'a condition under which the characteristics of the sexes and the human impulses expressed by men and women are not rigidly assigned'. I went on to that 'androgyny suggests a spirit of reconciliation between the sexes ; it suggests, further, a full range of experience open to individuals who may, as women, be agressive, as men, tender ; it suggests a spectrum upon which human beings choose their place without regard to propriety or custom'. We live now, I postulated, in an anti-androgynous world, a world of excessive, indeed obsessive, sexual polarization, and from this polarization great evils have come. (Carolyn Heilbrun, 1974 et 1982[5])
> Androgyny is the capacity of a single person of either sex to embody the full range of human character traits, despite cultural attempts to render some exclusively feminine and some exclusively masculine. (Cynthia Secor, 1974[6])

Parmi ces trois formulations de l'androgynie, celle de Bird met l'accent sur une personne idéale qui combinerait des caractéristiques respectivement attribuées d'habitude à l'homme et à la femme. La conception de Heilbrun se réfère, quant à elle, à un monde idéal où, loin d'être imposés par la polarisation sexuale, les caractéristiques, les impulsions et les comportements des individus seraient librement choisis au sein d'une gamme complète d'expériences. Enfin, contrairement à Bird, Secor parle plutôt d'une personne non idéale. Au plan des éléments génériques, l'androgynie pourrait donc, à partir de ces trois conceptions, se définir soit en termes de personne, soit en termes de société, idéale ou non.

Or, nous avons affaire ici à un échantillon trop restreint qui masque les différences réelles articulant le champ des définitions ainsi que les enjeux théoriques qu'elles impliquent[7]. Par contre, en ajoutant à cet ensemble quelques autres définitions, nous obtiendrions un corpus suffisant qui, comme l'a démontré Bouchard (1989e), permet de construire un champ définitionnel. Voici la matrice définitionnelle que propose l'auteur (p. 618) à partir de l'analyse d'une quinzaine de conceptions :

L'androgynie est une société, idéale ou non, peuplée de personnes, ou une personne, idéale ou non, disposant de l'ensemble des caractéristiques humaines exclusivement positives ou non aux niveaux biologique et/ou psychique et/ou comportemental, et transcendant les stéréotypes du masculin et du féminin.

L'examen des 15 définitions ayant fait ressortir qu'elles se situent presque toutes aux niveaux psychique et/ou comportemental, l'on peut conclure qu'elles assument la différence biologique. Tout en ne niant pas le corps ni la différence entre les sexes, les partisans de l'androgynie déplacent en quelque sorte cette dernière. En effet, récuser la différence absolue entre les sexes n'équivaut pas à prôner l'uniformité, comme le souligne pertinemment Simone de Beauvoir :

> D'abord, il demeurera toujours entre l'homme et la femme certaines différences : son érotisme, donc son monde sexuel, ayant une figure singulière ne saurait manquer d'engendrer chez elle une sensualité, une sensibilité singulière : ses rapports à son corps, au corps mâle, à l'enfant ne seront jamais identiques à ceux que l'homme soutient avec son corps, avec le corps féminin et avec l'enfant ; ceux qui parlent tant d'« égalité dans la différence » auraient mauvaise grâce à ne pas m'accorder qu'il puisse exister des différences dans l'égalité. (1968a:II:502-503)

En présupposant la critique systématique des stéréotypes traditionnels du masculin et du féminin tant sur le plan psychologique que sur le plan comportemental, le concept d'androgynie relève donc indirectement de la perspective para-utopique, si l'on considère que la personnalité androgyne ne peut s'épanouir véritablement (à grande échelle) que dans une société qui ne polarise pas les caractéristiques masculines et féminines ni ne considère d'emblée les premières comme supérieures aux secondes. Notons que la personnalité androgyne se retrouve parfois dans des sociétés gynocratiques/gynocentriques : celles-ci peuvent inverser la valorisation et elles sont alors gynotropes ; elles peuvent aussi intégrer le masculin en refusant la polarisation en le considérant comme de l'humain usurpé/monopolisé par les hommes[8].

6.0.1.2 L'androgynie comme modèle féministe

La notion d'androgynie a été l'objet de plusieurs critiques de la part de certaines féministes. Ainsi, Jewell Parker Rhodes (1983)[9] considère qu'elle contribue à renforcer les stéréotypes qu'elle veut annuler : d'une part, l'androgynie biologique équivaut à une apologie de l'hétérosexualité ; d'autre part, l'androgynie psychologique ne peut que soutenir la conception d'un féminin à compléter par le masculin. Catherine Stimpson (1974)[10] fait valoir que l'androgynophile est placé face à un dilemme : s'il peut endosser la liberté des choix sexuels, comment peut-il alors promouvoir la liberté dans les rôles sexuaux, l'androgynie étant par définition mélange et combinaison des rôles masculins et féminins ?

À l'encontre de ces critiques, le concept a été jugé très pertinent par d'autres, telles Ann Ferguson (1981)[11], Anne K. Mellor (1982)[12] et Mary Anne Warren (1982)[13], qui notent que son caractère subversif lui permet de s'intégrer étroitement au modèle féministe. À toutes fins pratiques, le concept permet de transcender la polarisation des rôles sexuaux traditionnels. Ferguson déclare que l'androgyne idéal n'est ni féminin ni masculin, car il existe des caractéristiques négatives et déviées associées à ces idées tout en étant considérées comme exclusives ; en échappant à ces stéréotypes, l'androgyne transcende donc les vieilles catégories afin de développer les potentialités humaines souvent aliénées dans les stéréotypes. D'après Mellor, le concept d'androgynie contribue à pulvériser l'idée d'une nature masculine qui s'opposerait de façon immuable à une nature féminine. Enfin, Warren (1982:171) formule le commentaire suivant :

> To understand the concept of androgyny as an ideal of human character development for both sexes, we must first consider what it means to call a particular trait 'feminine' or 'masculine'. It is standard practice in most [...] patriarchal culture, including our own, to associate a certain range of psychological characteristics with the male sexe. These associations are not only descriptive, but normative in effect. To call a trait feminine, for instance, is generally not only to imply that it is found more often or to a greater degree in women, but also to imply that this situation is proper and desirable. (p. 171)

L'on voit que le concept permet ainsi de dépasser la polarisation des rôles sexuaux traditionnels et, surtout, d'assurer leur dissolution. Car cette polarisation,

loin d'être seulement descriptive, est de surcroît normative, femmes et hommes devant respectivement incarner idéalement tout ce qui est jugé « féminin » et « masculin ».

Ainsi, non seulement le concept d'androgynie revêt un caractère hétéropolitique mais, grâce à sa critique des stéréotypes traditionnels du masculin et du féminin tant sur le plan psychologique que sur le plan comportemental, il s'inscrit d'emblée dans le cadre de l'hétéropolitique féministe, dans la mesure du moins[14] où celle-ci conjugue au futur un modèle de société sexuellement égalitaire, c'est-à-dire où le pouvoir n'a pas de sexe[15]. Nous verrons plus loin comment la notion d'androgynie peut aussi se greffer à la variable de l'âge.

6.0.2 Description du corpus et démarche d'analyse

Dans une société androgynocratique, on peut prévoir que, de façon générale, les statuts des femmes et des hommes seront égaux. Illustrant un monde où, par définition, le pouvoir appartient aux deux sexes, la société androgynocratique comporte, au regard de la vieillesse, trois variantes : androgyno-mésocratique[16], androgyno-acmècratique et androgyno-gérontocratique. D'une manière générale, on peut supposer que, dans les variantes acmècratique et mésocratique, la vieillesse féminine ne correspondra pas à une partie discréditée de l'existence. Dans la variante gérontocratique, les femmes âgées, dont l'influence sociopolitique sera en principe équivalente à celle des hommes âgés, auront un statut et des rôles supérieurs à ceux des femmes et des hommes plus jeunes. Ces variantes doivent être discutées en fonction des deux paramètres d'analyse suivants : celui du partage (ou non) du pouvoir social entre les adultes et les vieux ; celui des rapports hommes/femmes dans une perspective de vieillissement/vieillesse.

Il convient de faire remarquer que, dans le contexte où une utopie peut être stable ou non, certains textes qui ont permis d'illustrer le modèle de société gynocentrique/gynocratique peuvent aussi se référer à la notion d'androgynie : c'est effectivement le cas de trois textes déjà discutés. Le corpus pertinent regroupe donc un ensemble de 24 textes, dont 13 écrits hétéropolitiques : 6[17] s'inscrivent dans la première variante, 1[18] dans la deuxième et 6[19] dans la troisième.

Aux 17 thématiques déjà retenues[20] dans le chapitre précédent, nous ajoutons la thématique intitulée « *féminisme et vieillissement/vieillesse* » (th. 21) ; nous approfondissons en outre un thème déjà abordé dans le chapitre 4 : les normes de la beauté féminine[21]. Le **tableau 6.1** (page 579) présente les thèmes retenus en fonction de cette division, ainsi que les thématiques d'origine auxquelles ils renvoient.

En ce qui concerne l'analyse du corpus, nous traiterons d'abord les documents de la variante gérontocratique, celle-ci recensant une proportion importante des textes rédigés par des auteurs masculins[22], Le tableau **6.2** (page 580) présente la liste des 24 textes (fictifs[23] et non fictifs[24]) composant notre corpus : nom de l'auteur, titre et année de parution[25]. Nous abordons dès l'examen de la première variante l'analyse des documents associés aux catégories « théorie » et « roman sociopolitique non idéalisé ». Les deux autres variantes seront donc consacrées à l'analyse de textes hétéropolitiques.

6.1 La variante androgyno-gérontocratique

6.1.1 Textes non hétéropolitiques

Se référant à des textes théoriques, la première partie de cette section expose d'abord la conception de la vieillesse articulée par Betty Friedan. Reliés à la thématique de la sexualité, des textes fictifs permettront de mettre en relief des exemples de vieillissement/vieillesse dans le cadre d'une perspective égalitaire.

Par la suite, nous présentons deux textes, ceux de Shulamith Firestone et Naomi Wolf, qui constituent des discours dénonçant, dans une perspective féministe, la domination fondée sur les normes de la beauté.

6.1.1.1 Présentation

Le néo-féminisme, nous l'avons vu[26], a négligé d'intégrer la variable âge au sein de ses préoccupations. Or, Betty Friedan est l'une des rares à faire le lien entre féminisme et vieillissement/vieillesse ; c'est, en effet, dans une démarche féministe qu'elle compare dans son essai ces deux « problèmes sans nom » que sont la mystique féminine et la mystique de la vieillesse. Selon les propos de Colette Browne (1998) et de Bethany Ladimer (1999) :

> Extending themes from de Beauvoir's *The Second Sex*, Friedan too rejects biological determinism and women's inferior status to men, instead advocating for older adults' equality. [...] While nothing challenges of age, Friedans's focus is one of growth, not decline. (1998:57)
> Friedan offers a sensitive analysis in The Fountain of Age of the parallels between the 'feminine mystique' and what she has diagnosed as a mystique of aging. (1999:32)

Voilà pourquoi nous présentons ce texte comme une illustration de la thématique « féminisme et vieillissement/vieillesse » (Th. 21).

❑ FÉMINISME ET VIEILLISSEMENT/VIEILLESSE

1. BETTY FRIEDAN

Phyllis Chesler (1979:59) écrivait à la fin des années soixante-dix :

> la plupart des femmes ne peuvent être 'sexuelles' aussi longtemps qu'existeront la prostitution, le viol et le mariage patriarcal, avec les concepts et les pratiques qui en découlent, telles que la grossesse 'illégitime', la maternité forcée, la paternité 'non-maternelle' et 'l'abstinence de la femme 'âgée'. (je souligne)

Une décennie plus tard, Barbara Copper (1988) et Gloria Steinem (1993) déploraient, au moment d'aborder leur vieillesse, l'absence de modèles positifs reliés à ce temps de vie[27].

Dans son essai publié en 1993 (*La révolte du 3ème âge. Pour en finir avec le tabou de la vieillesse*[28]), Betty Friedan constate que le caractère discriminatoire de la retraite s'appuie sur la conception d'une vieillesse-déclin. À l'évidence, note-t-elle, « les différentes pertes qu'entraîne la retraite elle-même – d'identité, de pouvoir, de défi, de liens sociaux, de statut, d'appartenance à la société active – expliquent que la vieillesse soit perçue comme un déclin spectaculaire par rapport à l'apogée de la jeunesse » (1995:149).

Les données des enquêtes recensées par Friedan (p. 153-4) dans les années quatre-vingt-dix sur les effets perturbateurs de la retraite (surtout masculine) montrent les effets négatifs d'une retraite perçue comme le « début d'un rôle sans rôle » : sentiment d'impuissance, de passivité, de perte et d'isolement ; augmentation des dépressions nerveuses et des taux de suicide ; raccourcissement de la durée de vie.

Pour l'auteure, la diminution des capacités cognitives n'est pas intrinsèque à la vieillesse : elle est causée par d'autres facteurs, tels que les « différences d'éducation » (p. 64). Faisant valoir les recherches qui démontrent la plasticité de l'intelligence[29], Friedan souligne que le déclin intellectuel n'est pas inévitable : des

octogénaires et des nonagénaires peuvent accomplir des tâches intellectuelles avec compétence et efficacité (p. 65).

Betty Friedan vise donc comme objectif principal à substituer au cliché d'une vieillesse synonyme de déclin, l'image d'une vieillesse synonyme d'aventure, c'est-à-dire comme une étape d'un développement continu et d'un engagement positif durable, même si la carrière n'est plus en jeu (p. 415). D'entrée de jeu, tout en notant que même les féministes ne remettent pas souvent en question la crainte de l'âge[30], l'auteure fait remarquer, au plan de l'identification de la question de la vieillesse, le parallélisme entre le « problème de la femme » et le « problème de la vieillesse » :

> Je me souviens de ces premiers colloques [...] au cours desquels des « spécialistes » masculins parlaient d'« elles », de ces femmes au foyer frustrées qui refusaient [...] de s'adapter au rôle qu'on leur attribuait. Prenant la parole, je demandai comment des experts, âgés de trente ou quarante ans, pouvaient savoir quelles étaient les questions cruciales et les problèmes éthiques qui préoccupaient des gens qui en avaient plus de soixante-cinq ?

Examinant les recherches sur la vieillesse portant spécialement sur les femmes, Friedan met ainsi en valeur plusieurs constats issus de chercheurs avant-gardistes[31] qui, contrairement aux conclusions pessimistes reprises dans les travaux gérontologiques, font ressortir que, depuis les années soixante, les femmes s'adaptent mieux que les hommes au vieillissement et à la vieillesse. C'est dans la foulée du féminisme, soutient l'auteure, qu'on découvre une diminution très nette des troubles mentaux et des détresses physiques qui dissimulaient les forces des femmes[32]. Plus encore, les recherches montrent que les femmes continuent de se développer après leurs années de fécondité, ce qui leur permet de traverser dans la sérénité des épreuves considérées jadis très traumatisantes : nid vide, ménopause et même veuvage.

Par la suite, Friedan en appelle à des rôles et à des enjeux spécifiques à la vieillesse. Mais, déclare-t-elle à plusieurs reprises, pour opérer un changement

radical susceptible d'explorer des projets inédits, il est nécessaire de déroger au modèle de la jeunesse. Ainsi, tant qu'une personne âgée restera fixée aux paramètres juvéniles du travail, du pouvoir et de la sexualité reproductive, elle ne pourra reconnaître les forces et possibilités nouvelles qui émergent. Intervenant particulièrement auprès des hommes, Friedan les invite donc à abandonner une identité masculine presque entièrement définie par le travail, tout comme celle des femmes l'était par le mariage et la maternité[33]. Selon l'auteure, la vieillesse est une étape de vie totalement différente des autres, particulièrement de la jeunesse. En s'attachant à décrire la portée négative d'une culture âgiste, Friedan invite les personnes âgées à refuser les tactiques qui, alimentées par le culte de la jeunesse, nient les différences que comporte la vieillesse :

> Porté à son comble, le refus de l'âge peut se traduire par un déplorable retour à l'enfance. Si on interdit à un plus de soixante-cinq ans de jouer son rôle d'adulte, si on lui refuse la possibilité d'un développement ultérieur ou de faire profiter la société de son expérience et de sa maturité, celui-ci, faute de pouvoir singer la jeunesse, n'aura plus qu'à régresser dans la petite enfance. (p. 45)[34]
> Si nous pouvions passer pour 'jeunes' même à quatre-vingts ans et plus, réussirions-nous à nier notre âge jusqu'à la mort, à ne jamais devenir 'vieux' ; honnêtement, ne souhaiterions-nous pas trouver la fontaine de Jouvence ? (p. 54)

Eu égard aux modes de vie, elle dénonce avec véhémence les « ghettos institutionnalisés » qui, pour la plupart, conduisent à une déshumanisation et à une dépersonnalisation :

> La croissance exponentielle des maisons de retraite et la domination grandissante d'une politique en faveur des maisons de retraite et des soins à long terme pas toujours appropriés sont dangereuses, car elles menacent de supprimer la possibilité de vivre au sein de la société et de contrôler sa vieillesse. (p. 358)

Aussi, Friedan privilégie les voies qui, dans un cadre intergénérationnel (p. 279), permettent aux personnes âgées de satisfaire leur besoin d'indépendance et d'amitié :

> [s]i nous voulons être vraiment chez nous dans un nouveau lieu, il faut le partager d'une manière qui nous permette de confronter notre moi avec autrui, de garder un contact avec les gens. Qui nous permette de contrôler notre vie, tout en gardant intacte notre indépendance et en partageant, de nous sentir enracinés à un lieu et libres de le quitter, si nous voulons conserver notre identité. Si la solution choisie peut et doit changer à mesure que nos besoins évoluent avec l'âge, elle doit nous permettre de repartir pour courir de nouvelles aventures. (p. 292)

Sur la sexualité au moment de la vieillesse, Friedan constate qu'elle repose sur le modèle masculin de la jeunesse :

> le dilemme apparemment insoluble de la vieillesse et la sexualité – les hommes meurent, perdent leur pouvoir phallique, ou choisissent une femme plus jeune dans l'espoir de le stimuler à nouveau, tandis que les femmes vivent seules par pénurie de partenaire sexuel – repose uniquement sur le modèle du jeune mâle ayant une intimité sexuelle, une sexualité génitale qui est à son maximum dans la jeunesse. (p. 193-4)
> [L]a définition d'une sexualité masculine entièrement tournée vers la performance est à la fois la cause et la conséquence des stéréotypes sexuels qui continuent à limiter l'idée que nous nous faisons de la tendresse amoureuse associée à la vieillesse. (p. 204)

C'est pourquoi l'auteure convie les femmes et les hommes âgés à répondre au besoin d'une véritable tendresse, besoin qui doit s'inscrire dans une perspective d'intimité. Friedan croit que, dès la cinquantaine, il existe une redistribution des rôles sexuels qui permet une intégration de la personnalité. C'est donc dans ce sens que sa vision de la vieillesse correspond à une conception androgyne[35], car, d'après elle : « Le rapprochement des genres, des aspects 'masculin'/'féminin' qui coexistent en chacun de nous, [est] l'une des clés de la vieillesse réussie » (p. 121).

Au sujet de la sexualité, Calasanti et Slevin (2001:89) déplorent, encore maintenant, la quasi absence de recherches sur ses formes d'expression différentes au moment de la vieillesse :

> little attention has been given to issues like the need for affection and intimacy in various forms. Female-centered notions of eroticism, especially in old age, are also missing ; 'women's eroticism is defined as either non-existent, pathological, or peripheral when it is not directed to phallic goals' (Morgan:1998:151). By concentrating on the penis and men's performance, researchers not only ignore women's perspectives on sex and sexuality, they may also reinforce sexist and ageist notions about male prowess and male dominance. As a result, they may even contribute to men's performance anxieties.

Comme les récits utopiques abordent rarement les histoires de passion amoureuse entre des femmes et des hommes vieillissants ou âgés, nous présentons maintenant un bref résumé de huit fictions réalistes qui traitent de ce sujet et qui, pour la plupart, offrent des regards nouveaux sur l'amour et la

sexualité à l'époque de la maturité ou de la vieillesse : *La femme coquelicot* (Noëlle Châtelet, 1997) ; *Les vaisseaux du cœur* (Benoîte Groult, 1988) ; *Une veuve de papier* (John Irving, 1999) ; *Désirs de femmes* (Marge Piercy, 1995) ; *Malentendu à Moscou* (Simone de Beauvoir, 1965) ; *Si vieillesse pouvait* et *L'Amour, encore* (Doris Lessing, 1983 et 1996) ; *Jours tranquilles à Manhattan* (Marilyn French, 1997). Les quatre derniers romans (ceux de Beauvoir, Lessing et French), développés dans une autre perspective, sont présentés à la fin.

1.a Noëlle Châtelet

Histoire d'amour d'une femme qui s'éveille aux couleurs de la vie, *La femme coquelicot* lève le voile sur les passions tardives. C'est, en effet, à 70 ans que Marthe découvre enfin le plaisir d'aimer et d'être aimée. Consternés, ses enfants et petits-enfants assistent à sa métamorphose en jeune fille amoureuse de Félix, un vieil artiste de 80 ans. La scène d'amour entre les deux amants qui s'abandonnent à leur désir est, remarquons-le, tout à fait différente de celle de Fermina et de Florentino présentée dans *L'amour au temps du choléra* (Gabriel Marcia Márquez) :

> Marthe ne pense plus à rien. Elle se dit seulement : 'J'aime le vieillard nu qui s'approche de mon lit'. Elle en est assez sûre pour se dévêtir à son tour sur le couvre-lit fleuri, avec la même lenteur, la même simplicité, jusqu'à la nudité. Marthe ne pense plus à rien. Elle se dit seulement : 'Lui aussi aime la vieille femme nue qui l'attend sur le lit...' Les peaux sont douces d'être usées, d'avoir frotté contre le temps, les années, inlassablement polies comme les galets sur la grève. [...] 'Félix, pour vous servir !' N'est-ce pas ainsi qu'il s'était présenté ? Servie, elle le sera, pour la première fois de sa vie de femme, de femme coquelicot. (p. 98-100)

1.b Benoîte Groult

À Jean Dutourd[36] qui croyait bon de fixer aux femmes un âge limite pour prendre des amants, Benoîte Groult répondait ainsi dans « Nouvelles françaises et vieux misogynes » : « Est-ce qu'on en sortira un jour ? Est-ce qu'un jour une femme, fût-elle grand-mère, pourra faire l'amour avec le monsieur de son choix, fût-il jeune, sans que sa personnalité soit remise en question, que son statut

moral et social s'effondre, sans qu'on la traite de 'bohémienne, de clown ou de folle' ? »[37]

En 1988, *Les vaisseaux du cœur*, une histoire d'amour qui dure toute une vie entre une historienne parisienne, George, et un marin breton, Gauvain, livre une parole de femme qui affirme sa liberté et son désir[38]. Car c'est de jouissance que traite ce roman, entre deux êtres qui ne partagent rien d'autre que cette perpétuelle attirance qui, pendant 30 ans, les ramène l'un vers l'autre. À plus de 50 ans, George ne se soucie plus des années ou des miroirs lors de ses rencontres avec Gauvain : « c'est dans [ses] yeux que je vais me voir désormais. Mon âge ? Lequel ? Puisque c'est celui d'être aimée ! [...] Je déguste chacun de ses regards. Je sais que je ne serai plus jamais pour personne cette bombe sexuelle qu'il voit en moi » (p. 226 et 228).

D'après Groult (1997:238) qui, dans *Histoire d'une évasion*[39], avoue être devenue féministe à près de 50 ans, il s'agit là d'une histoire féministe car, pour une fois, passion ne se conjugue pas avec fatalité[40] : « l'héroïne ne sombre pas dans la folie, le malheur ou le suicide, et n'encourt pas de châtiment céleste... À la fin de l'histoire, c'est une femme qui a réussi sa vie et un peu plus que sa vie ».

1.c John Irving

Seul récit écrit par un auteur masculin, *Une veuve de papier* est un éloge de la différence des âges au profit des femmes. Dans ce roman, Eddie O'Hare cultive un travers qui dérange ses proches : il a « éliminé les femmes plus jeunes que lui de son répertoire » (p. 497). Eddie, en effet, nourrit toujours une flamme pour son premier amour, Marion, âgée de 39 ans alors qu'il était âgé de 16 ans. Même si Marion, qui a disparu peu de temps après leur liaison, est toujours introuvable, Eddie entretient cette passion en rédigeant des romans où la protagoniste principale représente invariablement une femme mûre. À 48 ans,

Eddie avoue à Ruth, la fille de Marion, qu'il sera toujours un amoureux transi de sa mère, dût-elle vivre jusqu'à l'âge de 90 ans.

Quelques années plus tard, après 37 ans d'attente, il retrouve enfin Marion, maintenant âgée de 76 ans. Voici comment Eddie décrit l'apparence physique de cette femme qui non seulement est toujours belle pour lui, mais ne correspond pas au cliché habituel d'une septuagénaire :

> même dans son imperméable vague, qu'elle serrait contre elle à cause du froid, on voyait qu'elle avait des formes superbes. Ce n'était pas du tout le corps d'une femme âgée, même si, à présent, [il] voyait qu'elle n'était plus toute jeune, quoique encore très belle. [...] Marion avait croisé ses longues jambes toujours galbées. [...] Son joli foulard nacré, gris perle, séparait parfaitement ses seins, qui étaient encore bien formés. (p. 571-573)

Pour Eddie, cette femme demeure toujours désirable car, quand bien même ses seins se seraient flétris et tomberaient : « (Au) moins, elle en avait toujours, qui étaient doux et chauds [...]. [Eddie] était stupéfait, en posant sa tête sur ses seins, de retrouver son parfum tel qu'il était dans son souvenir [...]. Après [...], ils firent l'amour avec d'infinies précautions » (p. 576-577).

1.d Marge Piercy

Leila est une universitaire de 45 ans mariée à un homme dont elle dépend affectivement au point de subir ses infidélités régulières. Ayant tout misé sur lui, elle est contrainte de reconnaître qu'elle doit retrouver son indépendance et sa dignité en mettant fin à un mariage de près de 25 ans. Après une période de solitude, elle rencontre Zac, un homme qui l'aime enfin telle qu'elle est, saine et robuste, une femme attirante pour lui, même si elle n'a pas la taille mannequin :

> Vous êtes une belle femme, Leila, une femme solide, au physique et au moral. Vous me fascinez. (p. 263)
> M]oi, justement, j'ai une préférence pour les femmes qui ont autre chose à faire qu'à se soucier de leur tour de taille. J'aime les femmes actives, celles qui ont la tête sur les épaules et sont capables de parler... après !. (p. 297)

Leila, tout en ne privilégiant pas la vie commune, choisit de vivre cette relation amoureuse. À chaque fois qu'elle regardait Zac, « elle le trouvait beau et

attendait que se posent sur elle ces yeux qui la trouvaient belle. C'est là le secret de son assurance nouvelle. À quarante-six ans, elle était plus confiante et sexuellement plus épanouie qu'elle ne l'avait jamais été depuis la naissance de [son fils] » (p. 459).

Ces quatre récits, en explorant de façon euphorique la possibilité d'établir de nouvelles relations amoureuses soit lors de la période de la maturité, soit lors de la vieillesse, illustrent la conviction de Robert Butler. Celui-ci affirme en effet : « old age may be the time to make sex a work of art. It would be tragic if older persons seek merely to recapture the physical sensations of their younger days. Age offers the opportunity to view sex as intimate communication in its best sense »[41].

Voici maintenant quatre textes qui, tout en s'inscrivant dans une quête de l'androgynie, soulignent plutôt les difficultés d'expression de la sexualité au cours de ces phases de la vie.

1.e Simone de Beauvoir

Inédit jusqu'en 1992, *Malentendu à Moscou* est un texte rédigé en 1965[42]. Il a été remplacé par la nouvelle *L'âge de discrétion*, qui complète le recueil de trois nouvelles de *La Femme rompue*[43].

André et Nicole, deux retraités sexagénaires mariés depuis plus de 30 ans, vivent une crise qui menace une entente jusqu'ici très harmonieuse. L'étroite complicité de ces deux intellectuels, « soudés comme des frères siamois » (p. 162), est mise à l'épreuve lors d'un voyage à Moscou pour visiter la fille d'André, Macha, issue d'un premier mariage. C'est à ce moment que Nicole ressent douloureusement la différence de l'âge. Face à Macha, dont les quarante ans lui rappellent la femme qu'elle était à cet âge, elle se rend compte que, malgré leurs ressemblances, l'âge les sépare :

> Au fond, c'était à cause [de Macha] que depuis l'arrivée [elle] sentait si vivement son âge. Elle se rendait compte qu'elle avait arrêté à quarante ans l'image qu'elle avait d'elle-même : elle se reconnaissait dans cette vigoureuse jeune femme ; d'autant plus que Macha était pleine d'expérience et d'autorité, aussi mûre que Nicole : deux semblables. Et puis, soudain, un geste, une inflexion de voix, une prévenance lui rappelaient qu'il y avait une différence de vingt ans entre elles – qu'elle avait soixante ans. (p. 155)

Nicole découvre que, dans une société qui exige de conserver la vitalité et la gaieté de la jeunesse, la vieillesse est un sujet tabou :

> On lui disait [...] souvent : vous avez l'air jeune, vous êtes jeune. Compliment ambigu qui annonce de pénibles lendemains. [...] Donc le lot de la vieillesse c'est la routine, la morosité, le gâtisme. Ils disent : la vieillesse, ça n'existe pas, ce n'est rien ; ou même : c'est très beau, très émouvant, mais quand ils la rencontrent, ils la déguisent pudiquement sous des mots mensongers. (p. 155)

Elle se remémore l'événement qui, dix ans plus tôt, a déclenché sa résistance à poursuivre des rapports sexuels avec André. Le regard indifférent d'un homme qu'elle désirait à cette époque avait suffi pour qu'elle cesse de coïncider avec son corps : pour cet homme, en effet, elle était aussi asexuée qu'une vieillarde de 90 ans[44]. Devenu « une dépouille étrangère», son corps ne lui plaisait plus : «Au lit désormais elle était restée de glace : il faut s'aimer un peu soi-même pour se plaire dans des bras. André ne l'avait pas comprise, mais peu à peu il s'était laissé gagner par sa froideur » (p. 161).

Un peu plus tard, elle déclarait à André « qu'elle était trop vieille pour les plaisirs du lit » (p. 144). Reconnaissant qu'elle n'avait jamais tout à fait accepté sa condition de femme, elle était revenue à sa réserve ancienne : « deux vieux époux jouant aux tourtereaux, ç'aurait été ridicule » (p. 161).

André a donc dû consentir à cette continence forcée, puisqu'il l'aime « aussi totalement qu'autrefois » (p. 144). Mais il craint, en ne plaisant plus aux femmes, de devenir un être entièrement asexué : « À peine commençait-il à s'habituer à sa condition d'adulte, il allait être précipité dans celle du grand vieillard. Non ! » (p. 160) .

Refusant d'abord de se communiquer leurs réflexions personnelles sur la vieillesse, André et Nicole en arrivent à une dispute qui les plonge dans le désarroi. Tous deux sont obsédés par l'idée de ne plus se suffire l'un à l'autre. De son côté, André pense qu'il avait trop misé sur le caractère indéfectible d'un amour qui exorciserait sa crainte de la décrépitude physique :

> Du moins avait-il espéré que pour leur amour il n'y aurait jamais de déclin ; même, il lui semblait que Nicole vieillie lui appartiendrait davantage. Et voilà qu'entre eux quelque chose était peut-être en train de se défaire. Comment distinguer dans leurs gestes, dans leurs paroles ce qui n'était qu'une répétition routinière du passé, ce qui était neuf et vivant ? Lui, ses sentiments pour Nicole restaient aussi jeunes qu'aux premiers jours. Mais elle ? (p. 181-182)

Nicole, pour sa part, tout en s'opposant à l'image d'un couple qui vieillit sans véritable raison de vivre ensemble, se rappelle que, grâce à la délicatesse et à la tendresse d'André, elle s'était enfin « réconciliée avec son sexe » :

> Trop couvée par sa mère, négligée par son père, il y avait cette blessure en elle, d'être une femme. L'idée de s'allonger sous un homme la révoltait [...]. Elle avait joyeusement accepté [avec André] le plaisir. Et même, au bout de quelques années, elle avait souhaité un enfant, et la maternité l'avait comblé. Oui, c'était bien de lui, non d'un autre qu'elle avait eu besoin. Et lui, pourquoi l'avait-il aimée alors qu'en général, à cause de son agressivité, elle déplaisait ? [..] Elle l'avait aidé à devenir, tant bien que mal, un adulte. En tout cas, elle avait toujours eu l'impression qu'aucune femme ne lui aurait mieux convenu qu'elle. Se trompait-elle ? [...] Questions oiseuses. Le seul problème, c'était de savoir ce qui demeurait entre eux aujourd'hui. Elle ne le savait pas. (p. 183-184)

Mais comme leurs relations ont toujours été fondées sur l'égalité et le dialogue, ils arrivent enfin à partager leur crainte face au vieillissement et à la vieillesse[45]. À la surprise de Nicole, c'est d'abord André qui en fait le témoignage:

> - Il y a une chose que je ne t'ai pas dite et qui a compté [...]. Depuis mon arrivée à Moscou, j'ai eu un coup de vieux. J'ai réalisé qu'il me restait si peu de temps à vivre : ça rend les moindres contrariétés insupportables. Toi tu ne sens pas ton âge : moi si.
> - Oh ! Je le sens [...]. J'y pense même très souvent.
> - C'est vrai ? tu n'en parles jamais.
> - Pour ne pas t'attrister. Tu n'en parles pas non plus.
> Pendant un moment ils gardèrent le silence. Mais ce n'était plus le même silence : une pause seulement dans ce dialogue enfin renoué et qui ne s'arrêterait plus [...]. Ils s'étaient retrouvés [...].
> - Pourquoi est-ce que tu t'es sentie vieille ? demanda [André]. (p. 188)

Dans cette nouvelle qui s'ouvre sur une crise existentielle face à l'imminence de la vieillesse, Beauvoir annonce plusieurs thèmes qui seront développés dans son essai, entre autres, le tabou de l'âge, le mythe de l'altérité, le rapport au corps et au temps, ainsi que la sexualité. Nonobstant l'abstinence sexuelle imposée par la femme, Beauvoir développe de façon optimiste l'histoire d'un couple âgé au sein duquel on retrouve des rapports égalitaires. Grâce à une entente intellectuelle et affective intense tissée au fil des années, tous les deux réussissent en effet à redéfinir une relation positive. Cependant, malgré leur grande complicité, ni l'un ni l'autre n'osent aborder la question de la sexualité de la femme âgée. Dans *L'âge de discrétion*[46], nouvelle qui empruntera à ce texte plusieurs éléments[47], Nicole avouera par contre que la fin de la sexualité équivaut à une pseudo-sérénité :

> Ce lien que crée dans un couple le bonheur physique, j'ai tendance à en sous-estimer l'importance. La sexualité pour moi n'existe plus. J'appelais sérénité cette indifférence ; soudain, je l'ai comprise autrement : c'est une infirmité, c'est la perte d'un sens ; elle me rend aveugle aux besoins, aux douleurs, aux joies de ceux qui le possèdent. (1967:27)

Par ailleurs, l'on retrouve un aspect qui, évoqué de façon négative dans le *Deuxième sexe*[48], est développé tout autrement dans le récit : la complicité entre femmes, concrétisée par les relations d'amitié qu'entretiennent Nicole et Macha[49]. Ce point constitue un élément subversif, d'autant plus qu'il s'agit de femmes appartenant à des générations différentes. En outre, pour la première fois, Beauvoir explore l'expérience du vieillissement vécue par un personnage masculin[50].

Contrairement au texte de Simone de Beauvoir, les deux romans suivants racontent une histoire d'amour impossible à l'âge mûr et dont l'échec est attribuable au partenaire masculin. Les deux textes mettent l'accent sur les difficultés qu'éprouvent certains hommes à s'investir affectivement dans une nouvelle passion à l'époque de la maturité. Relié au thème de la gérontophilie, cette fois au profit de la femme, le dernier récit est l'un des très rares à présenter l'expression du désir d'une femme âgée pour un jeune homme.

1.f Doris Lessing

Dans *Si vieillesse pouvait*, deuxième volet du diptyque des Carnets de Jane Somers[51], on retrouve Janna qui, à 55 ans, découvre l'amour auprès de Richard, un médecin quinquagénaire américain marié et dont l'un des trois enfants est infirme. Dès le départ, Janna et Richard vivent une relation passionnée. Richard, par ailleurs, contourne soigneusement la sphère personnelle et c'est à *ses* règles que Joanna doit obéir. Mais la relation demeurera platonique à la suite d'un incident qui, au début, a paru anodin. À la demande de Richard, Janna avait une photo d'elle étant jeune. L'attitude bizarre de Richard, qui contemple longuement la jeune fille qu'elle a été 30 ans auparavant, devient l'événement déclencheur. Janna s'aperçoit en effet que la comparaison n'est pas à son avantage :

> Comme je regrettais de la lui avoir donnée. Comme je souffrais, assise là, le cœur battant et sachant que quelque chose d'irréparable venait d'être commis [...;] me reproche-t-il de ne pas ressembler à celle que j'étais à vingt ans maintenant que j'en ai cinquante ? [...] Puis il m'a dit judicieusement, donnant à la situation, ou à moi, son exact dû : 'Félicitations' ! (p. 67)

Janna qui, jusqu'ici, se sentait bien dans son corps, se regarde maintenant autrement dans la glace :

> Je me suis mise nue devant la glace. Oh ! je m'étais certainement fait des illusions. Je me disais vaguement que je n'avais pas beaucoup changé tout en ajustant sur mon corps vieillissant les vêtements si bien étudiés que je porte, les étoffes et matières si évocatrices de peau, de chair... Quand je m'imagine – ce que je préfère éviter – faisant l'amour avec Richard, je sens la tristesse m'envahir, et même une sensation de vide, comme si je me proposais de convier un fantôme à un festin. (p. 60)

Leur profonde attirance mutuelle est par la suite vouée à l'échec car, au moment de faire l'amour, Richard lui demande de fermer les lumières. Même si la passion couve entre eux, elle se mue en amitié sensuelle :

> Nos étreintes ont décidément une étrange saveur. Elles respirent l'amitié, oui, surtout, et toujours une intimité immédiate [...]. La passion, oh oui ! la passion est là, imminente, naissante, semblable à un paysage qui s'étendrait tout autour de nous mais dans lequel il nous serait interdit de pénétrer par quelque loi mystérieuse. [...] Si nos lèvres se rencontraient, mon Dieu, quel événement ce serait, mais cela marquerait aussi – et c'est là

tout le problème – la fin de quelque chose. Quoi exactement ? Le savons-nous ? (p. 221-222)

Après des semaines de rencontres décevantes, Janna réplique à Richard qui conserve toujours sur lui la photo : « Fantômes [...]. C'est à cause des fantômes que nous ne pouvons pas faire l'amour » (p. 280).

Ce roman sombre sur l'amour au cours de la maturité (Sprague & Tiger:1986:18) correspond au modèle que dénonce Friedan, celui qui s'appuie sur la jeunesse[52].

1.g Marilyn French

Publié en 1996 sous le titre *My Summer with George* (*Jours tranquilles à Manhattan* pour la traduction française, 1997), ce roman plein d'humour sur les rapports amoureux raconte l'histoire d'Hermione, une belle sexagénaire deux fois divorcée qui depuis dix ans croyait en avoir fini avec l'amour. Or, la sérénité d'Hermione est sérieusement mise en question lorsqu'elle tombe follement amoureuse de George : dès leur première rencontre, tous les deux semblent éprouver la même attirance : « en moi le désir avait soudain éclos sous la chaleur du regard qu'il m'avait renvoyé » (1997:100).

Mais elle découvre très tôt que ce quinquagénaire misogyne qui la relance et la fuit à la fois, refuse d'exprimer ses sentiments et ses désirs. George, en effet, est plutôt intéressé à séduire les femmes qu'à développer avec elles une relation égalitaire : « [Il] est persuadé de se comporter amicalement, en bon petit gars de la campagne, alors qu'il fait tout pour séduire. Ensuite, bien sûr, il fait un bond en arrière et prend un air dégoûté quand les femmes répondent à ses avances. Il dit qu'il ne comprend pas les femmes » (p. 306).

Après le départ de George qui a maintenu jusqu'à la fin des rapports ambigus, Hermione est non seulement meurtrie et humiliée, mais elle vit plusieurs mois dans un état de profonde tristesse :

> J'ai planté dans ce bonhomme tous les rêves réprimés de mes soixante ans. Un type que je connaissais à peine ! Ce que j'ai pu ressentir m'a profondément choquée. Ce que je ressens encore. Cette éclosion de rêves, de scénarios, de projets. Je n'en dormais plus. J'ai encore du mal à trouver le sommeil. C'est fou. (p. 306)
> En dépit de mes efforts, je n'étais pas parvenue à mettre une fin heureuse à ma rencontre avec George. Il était encore en moi, imprégné dans ma chair et dans mon cœur. Oh, il finirait par disparaître. Un jour, je me réveillerais, et il ne serait plus là. (p. 330)

Cependant, elle ne se défend plus contre le rêve de la passion amoureuse : même si elle appréhende les dégradations physiques de la vieillesse, elle reconnaît maintenant qu'il est toujours vivace en elle :

> Il se peut que j'atteigne un grand âge, que mon visage s'affaisse, que mes yeux s'enfoncent dans de sombres réceptacles de douleur, que ma marche se fasse plus incertaine que les premiers pas de l'enfance, que ma chair pende sur mes os comme un vêtement oublié sur un cintre, et il se peut que, malgré ça, mon œil guette encore du fond de son orbite un certain regard, une main tendue, une voix grave et veloutée, une invitation à la valse. (p. 331)

1.h Doris Lessing

Dans *L'Amour, encore*, Lessing présente un personnage féminin comblé par sa vie amoureuse avec des hommes plus jeunes qu'elle. À l'âge de 65 ans, Sarah Durham, veuve et productrice de théâtre, se réjouit cependant de n'avoir plus succombé à la passion depuis une vingtaine d'années, même si ce choix a été déchirant : « Elle avait pensé trop souvent : Plus jamais je ne tiendrai un corps de jeune homme dans mes bras. Plus jamais. Cela lui avait paru être la plus terrible sentence assénée par le Temps » (p. 314).

« Encore » belle et toujours désirable, Sarah aspire à « vieillir avec grâce » ; elle frissonne même à l'idée de vivre à nouveau l'expérience de « tumultes émotionnels » (p. 17). Mais lorsqu'elle s'éprend successivement de deux jeunes hommes[53], surtout de Bill, un jeune « démon débordant de vitalité » et de surcroît gérontophile[54], elle doit reconnaître qu'elle est loin d'être immunisée

complètement à l'amour. Abandonnant le personnage de la femme prudente qu'elle avait été jusqu'ici, elle reconnaît être « dévorée » de désir pour Bill :

> [e]lle ne se souvenait pas d'avoir souffert comme aujourd'hui. [...] Elle ne pouvait trouver d'équivalent dans aucun épisode de sa vie d'adulte [...]. (p. 145)
> [s]on moi érotique avait ressurgi comme si la porte n'avait jamais été fermée. Par-dessus tout, elle n'était plus déchirée. Ses fantasmes étaient aussi romantiques à présent qu'au temps de son adolescence [...]. (p. 173)

Mais comme elle est tiraillée entre le désir et la honte, la tendresse et l'irritation, elle s'oblige à « guérir de cette maladie », voire de cette « folie ». Malgré les déclarations d'amour du jeune homme, pour Sarah, céder à cette passion est chose impossible. En effet, se demande-t-elle, quel est le sens de cette « fatalité » qui surgit au moment de la vieillesse ?

> Est-ce que nous devons tous endurer la fatalité de tomber amoureux, dans notre grand âge, *d'un être jeune et beau, et, dans ce cas, pourquoi ? De quoi s'agissait-il donc ? On* s'éprend de son propre moi jeune – oui, c'était vraisemblable : Narcisse, tous autant que nous sommes -, mais cela ne peut certainement pas correspondre à une fonction ou à un besoin biologique. Quel renouvellement, quel exercice de souvenir la Nature exige-t-elle de nous ? (p. 130)
> [l]orsque Cupidon lance ses flèches (pas des fleurs ni des baisers) sur les personnes âgées, et les conduit au chagrin, est-ce une manière de chasser de la scène des êtres qui risquent de vivre trop longtemps, pour faire de la place aux autres ? (p. 404)

Plus tard, l'on retrouve une femme qui a vieilli de dix ans : « ses cheveux, qui ont si longtemps conservé l'apparence d'un métal lisse terni, ont maintenant des bandes grises sur le devant. Elle a désormais le regard lent et prudent des vieilles personnes, qui semblent craindre ce qu'elles vont découvrir au prochain détour du chemin » (p. 402).

Tout en éprouvant de la colère envers elle-même, Sarah, au nom des convenances sociales, décide finalement de classer cette « passion angoissante » comme une « inconséquence » attribuée à Bill : « [Ce] jeune homme – [...] aussi instable qu'un adolescent – [...] n'avait pas été lui-même » (p. 404)[55].

La théorie féministe des années soixante-dix a vivement critiqué la notion d'amour telle qu'elle s'exprime dans une société androcratique, c'est-à-dire fondée sur une relation de pouvoir entre les sexes qui induit une inégalité des rôles masculin et féminin. Suggérant la présence de rapports égalitaires, ces romans montrent que l'amour, comme le note Ballorain (1972:296), est un sentiment que tout un jeu d'émotions vient enrichir. Ils témoignent aussi de la nostalgie de la passion amoureuse, qui peut apparaître plus d'une fois dans une vie. La plupart révèlent enfin l'importance, pour les hommes tout autant que pour les femmes, de l'expression d'une sexualité élargie (incluant la sensualité et l'intimité) qui peut s'épanouir, voire se découvrir au cours de la maturité et même de la vieillesse. La nouvelle de S. de Beauvoir met l'accent sur les relations de tendresse et de complicité qui peuvent maintenir un couple uni au moment de la vieillesse. Elle suggère aussi la possibilité d'une réciprocité concrète entre les sexes[56], tant au plan affectif qu'au plan intellectuel.

Le roman de Lessing sur l'amour au moment de la vieillesse aborde deux thèmes peu traités : l'un, la sexualité féminine au moment de la vieillesse ; l'autre, la gérontophilie au profit de la femme. Sur ce dernier point, notons, d'une part, que l'on retrouve un rare témoignage sur la préférence d'une femme, même âgée, pour un jeune partenaire[57]. D'autre part cependant, Lessing ne transgresse pas les tabous qui s'y réfèrent[58]. Dans une société patriarcale, comme le font remarquer Calansanti et Sleven (2001:77), « [w]e can]...] see how sexism interfaces with ageism when we consider our notions about appropriate cross-generational sex and gender – it is acceptable for older men to have considerably younger women as partners but it is not similarly acceptable for old women to have young lovers ».

Quant aux deux autres récits (Lessing et French), ils montrent de façon dysphorique les difficultés de nouer de nouveaux rapports amoureux à l'époque de la maturité et de la vieillesse. Le texte de Lessing, pour sa part, met

particulièrement en relief que l'un des partenaires non seulement ne parvient pas à se libérer du poids du passé, mais refuse de transgresser le mythe de la jeunesse.

Ce qui nous mène à l'examen de textes qui ont traité du piège mythique de la beauté.

❑ LE THÈME DE LA BEAUTÉ

Déjà au 18e siècle, Mary Wollstonecraft mettait en garde les femmes contre le piège mythique de la beauté associée à la jeunesse :

> Les hommes ont une force physique supérieure mais si les femmes n'avaient pas de fausses notions de la beauté, elles acquerraient une instruction suffisante pour pouvoir gagner leur vie, et par conséquent leur indépendance, et pour supporter les inconvénients et les efforts physiques qui servent à fortifier l'esprit. (*Défense des droits de la femme*, 1976:141)

Un siècle plus tard, John Stuart Mill soulignait que cette priorité imposée par la société, celle de plaire, constituait un leurre. Pour les hommes, en effet : « le pouvoir de séduction des femmes ne dure que tant que la femme est jeune et séduisante et même souvent seulement tant que son charme est nouveau et n'a pas été terni par l'habitude ».[59]

À la fin des années soixante-dix, Benoîte Groult déplore toujours l'assujettissement de la femme à une notion de beauté fondée sur la jeunesse et la minceur :

> On pouvait croire que les progrès du féminisme et l'émergence de personnalités féminines qui existent grâce à ce qu'elles possèdent au-dedans... et pas seulement au-dehors, allait élargir le champ d'existence des femmes. On espérait voir enfin des visages plus variés, de belles rides signant l'intelligence ou l'humour, des 'gueules' intéressantes, des laideurs pleines de charme... une autre forme de beauté en somme, car la beauté a mille facettes. Il faut bien se rendre à l'évidence : il n'en est rien. Au contraire le terrorisme de la jeunesse s'exerce avec plus de rigueur que jamais. (*La moitié de la terre*, 1981:155[60])
>
> [D]epuis une dizaine d'années, nous croyions naïvement [...] avoir apprivoisé la mode [...] et beaucoup pensaient que c'était une tendance irréversible et un des acquis du féminisme. Eh, pas du tout. Notre anatomie, elle gênerait plutôt les couturiers. Que cette mode ne soit portable que par des mannequins de moins de trente ans, qui ont en même temps plus de 1,70 m et moins de 55 kg, n'est pas leur problème. À nous de nous conformer [...]. (*La moitié de la terre*, 1981:143[61])

Ce conditionnement du corps féminin s'est exercé à toutes les époques. Or, précise Kathy Keeton, cette « sacralisation » du corps idéal s'est toujours effectuée en fonction de critères qui, tout en étant variables, reproduisent toujours exactement le rôle qu'on assigne à la femme dans la société : « selon les époques et les cultures, la beauté suprême [a] consisté pour elle à s'identifier aux Vénus adipeuses de la fécondité, aux madones boursouflées de Rubens et, aujourd'hui, aux mannequins filiformes ou à certaines actrices de cinéma » (1987:161).

À vingt ans de différence, deux études féministes étoffées ont mis en évidence le caractère aliénant et réducteur du mythe de la beauté féminine. Dans *La Dialectique du Sexe* (1970), Shulamith Firestone explique comment l'unicité de l'idéal esthétique remplit une fonction politique précise. En 1990, alors qu'on croyait que le féminisme avait enfin définitivement libéré la femme du mythe de la féminité, Naomi Wolf (1991:12) fait remarquer qu'au contraire, « le Mythe de la Beauté actuel est plus insidieux que toute mystique de féminité précédente ». Notons cependant que le modèle de la beauté féminine axé sur la jeunesse et la minceur a été imposé à partir des années cinquante[62]. Comme le montrent des analyses recensées par Calasanti et Slevin (2001:66-7), à partir de la deuxième moitié du 20e siècle,

> [w]omen of all ages are encouraged to compare themselves to models who are very young, very thin, and very beautiful. [...]
> There is general agreement, nevertheless, that the social dictate to be young and slim intensifies the pressure to manage bodies in order to avoid looking old. Until the mid-twentieth century, old women in most Western societies were expected to have 'mature' figures and to dress accordingly [...]. Starting in the 1950s and accelerating at a rapid pace each decade thereafter, we have witnessed a breakdown of the demarcation between 'mature' and youthful bodies for women. With growing consumerism and globalization, we have seen the rise of a fitness craze and a powerful fashion-beauty industry that seeks to persuade women to spend ever-growing amounts of money on products touted to perpetuate youthfulness and deny the biological realities of growing old.[63]

Voyons maintenant comment Firestone et Wolf développent cette problématique.

2. *SHULAMITH FIRESTONE*

Afin de maintenir les femmes dans l'ignorance de leur condition, le pouvoir masculin a développé des outils culturels qui accentuent la discrimination sexuelle : l'un d'entre eux est l'idéal esthétique[64]. Comme les femmes n'ont le droit d'exprimer leur individualité que par leur apparence, celle-ci est jugée en fonction de sa plus ou moins grande conformité à une norme extérieure définie par les hommes. Et lorsque la majorité des femmes parvient à ressembler à un idéal prescrit, celui-ci change. L'atteindre est donc sans intérêt : l'important est de chercher à tout prix à ressembler à l'image définie. C'est pour cela que les femmes sont confrontées à un dilemme : devenir de plus en plus semblables les unes aux autres, tout en exprimant leur personnalité dans leur aspect physique. Autrement dit, il faut parvenir à concilier similitude et unicité, même si les exigences de l'individualisation du sexe contredisent celles de l'idéal esthétique. Et ce conflit, explique Firestone, répond à une fin politique, puisque les femmes, qui ne se distinguent les unes des autres que par leur degré de similitude avec un idéal de papier, sont plus facilement stéréotypées et, dès lors, réduites à une classe : « leur aspect est identique, leurs pensées sont identiques, et ce qui est pire, elles-mêmes sont si stupides qu'elles croient ne pas être identiques » (p. 195).

Or plus qu'une simple image, la femme est l'image du sex-appeal. L'idéal esthétique envahit tout, jusqu'à l'érotisme, qui devient de l'érotomanie. En répandant partout ces images sexuelles qui uniformisent les femmes, les *mass medias* ont contribué à l'érosion de la « féminité ». Par ailleurs, Firestone émet une réserve importante : elle ne vise pas à faire le procès de la beauté ou à nier la beauté d'un visage qui orne la couverture d'un magazine. Ce qui est en jeu, souligne-t-elle, c'est de savoir

> si la beauté de ce visage est *humaine*. Peut-il encore évoluer, se transformer, se flétrir, peut-il exprimer les émotions négatives comme les émotions positives, lorsqu'on le prive de ses artifices, ou bien cherche-t-il à imiter faussement la beauté très différente d'un objet *inanimé*, comme du bois qui voudrait emprunter l'aspect du métal ? (p. 198)

C'est pourquoi, conclut Firestone, réclamer l'élimination de l'érotisme ne signifie pas la fin de tout plaisir et de toute excitation sexuels, mais leur redistribution dans l'ensemble de la vie.

3. NAOMI WOLF

Dans une étude très documentée[65], Wolf, à l'instar de Firestone, dévoile le fondement politique du mythe de la beauté. Ce mythe, d'après elle, constitue une contre-offensive violente contre le féminisme. À mesure que les femmes se sont libérées du mythe de la femme au foyer, celui de la beauté a pris possession du terrain perdu pour maintenir l'idéologie masculine du contrôle social. Ce nouveau dogme, qui utilise, selon Wolf, des techniques d'endoctrinement propres aux sectes, fait « son apparition autour du vieillissement et de la minceur », tout en occultant le fait que la beauté n'est ni universelle, ni immuable, ni l'apanage des femmes[66].

Quant aux conséquences sociales de ce mythe, elles sont nombreuses : il renforce le système du double standard[67] ; il maintient les femmes dans un état de pauvreté psychologique et matérielle[68] ; il épuise les femmes[69] ; il diminue la durée des carrières féminines[70] ; il renforce l'isolement des femmes[71]. Au regard du vieillissement féminin, le mythe est d'autant plus pernicieux qu'il empêche la femme d'atteindre la plus fondamentale des libertés : celle d'imaginer son propre avenir et d'être fière de sa propre vie.

Fustigeant les effets dévastateurs du culte de la minceur[72], Wolf fait ressortir comment le terrorisme de la beauté travestit l'idéal féministe des années soixante-dix, pour lequel « ce qui était sain était beau ». En sabotant les acquis du féminisme, la nouvelle définition, en effet, pose les termes autrement : « ce qui

est beau est sain et il est sain de s'affamer, de souffrir et de verser son sang pour être belle » (p. 234). Aussi, il importe que

> [l]es femmes [revendiquent] l'anorexie comme un préjudice politique qui leur est imposé par l'ordre social, lequel n'accorde pas d'importance à leur destruction à cause de ce qu'elles sont : elles valent moins. Elles devraient l'identifier comme les juifs les camps de la mort, les homosexuels le SIDA ; comme une disgrâce qui n'est pas la leur mais celle d'un ordre social inhumain. (p. 216)

Tout comme l'anorexie et la boulimie, les signes du vieillissement féminin se rapportent à la maladie. L'idéologie de la beauté n'a que faire des femmes vieillissantes, même si la société est souvent dirigée par des vieillards. C'est pourquoi plusieurs femmes vieillissantes et âgées, craignant de devenir « invisibles », recourent à la chirurgie esthétique. Persuadées qu'elles sont maintenant classées « indésirables », elles prêtent leur corps à toutes les formes d'eugénisme, c'est-à-dire à une identité physique fabriquée en chaîne[73].

Décrivant le « calvaire de la beauté » qui a depuis longtemps tyrannisé les femmes au cours de leur vieillissement, Wolf compare l'oppression de l'âge à celle de la race :

> Effacer les traces de l'âge des visages des femmes a le même écho politique qu'aurait le fait d'éclaircir systématiquement toutes les photos de noirs. Cela reviendrait à porter le même jugement de valeur sur la négritude que cette falsification sur la valeur de la vie féminine : moins est mieux. Retoucher le visage d'une femme revient à gommer l'identité, le pouvoir et l'histoire des femmes. (p. 78)

Enfin, Wolf propose d'établir une contre-culture féminine qui réinventerait d'autres images de la beauté. La seule façon de rejeter cette manipulation antiféministe consiste donc à relancer une troisième vague de féminisme qui, entre autres, politiserait les troubles alimentaires et les signes du vieillissement féminin. Afin de détruire le cœur du mythe de la beauté, dont la fonction est de diviser en créant une concurrence et une rivalité artificiellement produites, elle suggère fortement de rétablir la solidarité qui existe naturellement entre les femmes. À cet égard, elle lance un appel spécial aux femmes plus âgées qui doivent jouer un rôle de modèles et de mentors[74].

Une fois libérées de ce mythe, les femmes, prédit Wolf, auront des choix de vie multiformes, axés sur une vision de la sensualité où toute femme est belle :

> Peut-être que nous allons laisser notre corps se faner, prendre plaisir à le voir changer, et éviter la douleur puisque lorsque quelque chose nous fait mal, nous le trouvons laid. Peut-être que nous allons trouver un vrai plaisir à nous parer, avec l'impression de renchérir sur la perfection. Peut-être qu'à force de moins maltraiter notre corps, nous finirons par le trouver de plus en plus beau. Peut-être allons-nous oublier de rechercher l'admiration des inconnus et découvrir que cela ne nous manque pas ; peut-être allons-nous attendre les signes de l'âge avec impatience et être incapables de voir notre corps comme une masse d'imperfections, puisque tout en nous sera précieux. [...] Une définition proféminine de la beauté remplace le désespoir par le jeu, le narcissisme par le respect de soi, le démantèlement par la complétude, l'absence par la présence, l'immobilité par le mouvement. (p. 307-308)[75]

6.1.2 Textes hétéropolitiques

Cette sous-section regroupe des textes proposant des modèles de sociétés qui, dans un cadre androgynocratique, attribuent le pouvoir aux personnes âgées. Il s'agit de trois récits utopiques : *L'Utopie* (Thomas More), *La Cité du Soleil* (Tommaso Campanella), *Le nom du monde est forêt* (Ursula Le Guin), auxquels s'ajoute la para-utopie platonicienne *La République*. Nous ferons aussi valoir, dans la sous-section « discussion » (6.1.2.2), la dimension androgyne de deux textes déjà analysés dans le chapitre précédent : ceux de Burdekin et de d'Eaubonne (*The End of This Day's Business ; Les Bergères de l'Apocalypse*).

6.1.2.1 Présentation

I) THOMAS MORE

L'île d'Utopie contient 54 villes spacieuses, bâties sur le même plan, possédant les mêmes établissements, les mêmes édifices publics, mais modifiés suivant les exigences des localités. Tous les ans, chaque ville nomme comme députés trois vieillards expérimentés et capables afin de traiter les affaires du pays. Dans l'utopie morienne, l'abolition de la propriété privée est présentée comme la condition de l'émergence d'une société juste, égalitaire et heureuse[76]. Un horaire de travail très allégé permet de produire toutes les nécessités et

commodités de la vie, avec même un superflu bien supérieur aux besoins de la consommation.

Bénéficiant d'une espérance de vie élevée[77], attribuable entre autres à des services publics de santé particulièrement développés[78], les Utopiens et Utopiennes cultivent la beauté, la vigueur et l'agilité du corps.

Dans la république utopienne, la famille est la cellule de base de la société. Qu'il s'agisse de la famille agricole ou de la famille urbaine, elle est patrilocale[79] et sous la gouverne de personnes âgées. La famille agricole, composée d'une quarantaine de personnes, est dirigée par un père et une mère de famille, « gens graves et prudents » (p. 55), alors que la seconde relève du plus âgé[80] : « le plus ancien membre d'une famille en est le chef, et si les années ont affaibli son intelligence, il est remplacé par celui qui approche le plus son âge » (p. 66).

Au plan du pouvoir social, trente familles élisent annuellement un magistrat appelé philarque. Dix philarques et leurs 300 familles obéissent à un protophilarque (premier philarque). Enfin, les philarques, au nombre de 200, choisissent par scrutin secret le plus moral et le plus capable des citoyens comme prince[81].

Dans cette société où l'adultère est sévèrement réprimé[82] et le divorce rarement permis[83], les femmes servent leurs maris, les enfants, leurs pères et mères. En outre, si les femmes font cuire les aliments, servent et desservent la table, ce sont toutefois les esclaves[84] qui sont chargés des travaux les plus pénibles et les plus sales.

Assurée par le sacerdoce, l'éducation est offerte à tous les enfants des deux sexes : « L'instituteur en Utopie emploie tout ce qu'il a d'expérience et de

talent à graver dans l'âme encore tendre et impressionnable de l'enfant les bons principes qui sont la sauvegarde de la république » (p. 115-116).

Tous apprennent l'agriculture de même qu'une industrie particulière, dont le tissage, la maçonnerie et la poterie. Les plus doués pour les études intellectuelles sont exemptés du travail mécanique et élevés à la classe des lettrés. Et c'est parmi cette classe que sont, entre autres, choisis les ambassadeurs, les magistrats et les prêtres.

Les femmes qui, à l'instar des hommes, ont un métier, peuvent s'entraîner militairement, participer à la culture et accéder, une fois veuves et âgées, à la prêtrise, considérée comme la magistrature la plus honorée.

II) TOMASSO CAMPANELLA

À l'instar de la république platonicienne, la société solarienne prône le communisme économique et la communauté des femmes :

> [T]out appartient à tous ; mais ce sont les officiers qui détiennent le pouvoir de distribution. Ainsi non seulement la nourriture est commune, mais aussi les études, les honneurs et les divertissements, ce qui signifie aussi qu'il n'est pas possible de s'approprier quoi que ce soit. [...] La propriété provient du fait que l'on vit dans des maisons séparées avec sa femme et ses enfants et que cela fait naître l'égoïsme. [...] Mais supprimez l'amour-propre, il ne subsiste que l'amour universel. (p. 10-11)

Dans *La Cité du Soleil*, gouvernée par un sophocrate, existe un Conseil général composé d'hommes et de femmes âgés d'au moins vingt ans. Au sein de cette société où on ne travaille que quatre heures par jour et où sont prescrites plusieurs règles liées à la santé[85], l'espérance de vie est très élevée : « Ils vivent au moins cent ans, au maximum cent soixante-dix ans ou même, mais fort rarement, deux cents ans » (p. 40).

Hommes et femmes s'adonnent aux mêmes disciplines libérales et manuelles. Toutefois, les travaux qui exigent des efforts physiques importants et

de grands déplacements sont assumés par les hommes[86]. Quant à l'éducation, assurée d'abord par les mères dans des salles communes, elle est offerte aux enfants des deux sexes dès l'âge de deux ans, aussitôt après la fin du sevrage. À ce moment, des maîtresses et des maîtres âgés leur apprennent à marcher, courir et lutter ; ils les guident en outre dans l'apprentissage de la langue et des lettres lorsqu'ils atteignent l'âge de trois ans. À partir de l'âge de 7 ans, garçons et filles abordent l'étude des sciences et font ensuite l'apprentissage des métiers. De vieux capitaines expérimentés s'occupent de l'entraînement militaire des jeunes de plus de 12 ans. Ceux qui réussissent particulièrement dans une discipline en deviennent les officiers, et les magistratures suprêmes sont exercées par ceux qui en savent le plus, « qu'il s'agisse des femmes ou des hommes ».

En ce qui concerne le pouvoir domestique, ce sont les personnes vieillissantes et âgées qui détiennent les postes importants : un vieil homme et une vieille femme sont à la tête de chaque département ; des vieillards sont affectés à la surveillance de la cuisine et des réfectoires. Bref, considérées comme des sages, les vieilles personnes sont souvent requises pour des conseils.

Sur le plan des rapports entre hommes et femmes, la reproduction, réglementée à des fins eugéniques, est dissociée de la sexualité et de l'amour :

> Les filles ne sont pas exposées à un homme avant qu'elles aient atteint 19 ans et les hommes ne s'adonnent pas à la génération avant 21 ans, ou plus, s'ils n'ont pas bonne mine. Auparavant, certains peuvent faire l'amour avec des femmes stériles ou enceintes, pour éviter les récipients indus. (p. 19)
> [S]i quelqu'un s'éprend d'une femme il a le droit de lui parler, de lui dédier des poésies, de plaisanter, d'offrir des fleurs et des plantes. Mais si la race est en cause, ils n'ont pas le droit de s'aimer physiquement, à moins qu'elle ne soit enceinte ou *stérile.* Il n'y a le plus souvent pas d'autre amour chez eux qu'amitié. Ils sont exempts des ardeurs de la passion. (p. 24 ; je souligne)

Et en vue d'améliorer la race, la République favorise les unions entre personnes différentes : « les grandes et belles filles avec les hommes grands et intelligents, les grasses avec les maigres, et les maigrelettes avec les gros » (p. 19).

III) URSULA LE GUIN

Ursula Le Guin est considérée par plusieurs critiques comme l'une des figures dominantes de la science-fiction américaine du 20e siècle[87]. Dans *Le nom du monde est forêt*[88], c'est moins le sexisme que l'impérialisme qui est mis en évidence. Formant un peuple doux, pacifique et rêveur, les Athshéens, des êtres au corps revêtu d'une soyeuse fourrure verte et ne mesurant pas plus d'un mètre, ignorent la violence et le viol. Pour ces gens, le toucher constitue un moyen important de communication, dont la signification est tout autant maternelle et sexuelle que sociale. Par contre, ils doivent apprendre à tuer afin d'empêcher les Terriens, qu'on appelle les « umins », de les asservir et de saccager leur planète. Car si les umins sont des hommes, « ce sont des hommes qui ne peuvent ou n'ont pas appris à rêver et à agir en hommes. Alors ils s'occupent à détruire et à tuer d'une manière affreuse, poussés par les dieux intérieurs qu'ils tentent de déraciner et de nier au lieu de les libérer » (p. 49).

À l'opposé des Athshéens, les Terriens n'utilisent généralement le toucher que pour la menace et l'agression : « il n'y a souvent rien entre la poignée de main formelle et la caresse sexuelle » (p. 98).

En ce qui concerne les rapports sexuaux, chez les Athshéens certains rôles sont liés non seulement au sexe mais aussi à l'âge. Même si ce sont les femmes âgées qui détiennent le pouvoir politique[89], on remarque que les rôles traditionnels s'enchevêtrent non en vertu de qualités naturelles, mais d'un ajustement fondé sur un compromis : « Les Athshéens sont gouvernés, pour autant qu'ils aient un gouvernement, par de vieilles femmes. La réflexion aux

hommes, la politique aux femmes, et l'éthique à leur interaction : voilà leur arrangement » (p. 101).

Mais la situation est tout autre chez les Terriens. À l'intérieur de ce système fortement androcratique, c'est le Capitaine Davidson qui incarne la quintessence de la virilité, comme le soulignent les propos suivants : « le seul instant où un homme est vraiment, totalement un homme, c'est quand il vient de se faire une femme ou de tuer un autre homme » (p. 85).

Quant aux femmes, Davidson les voit uniquement comme des femelles de reproduction : « Elles étaient ici, [...] la deuxième fournée de femelles de reproduction pour la Colonie de la Nouvelle Tahiti, bien saines et bien propres, deux cent douze têtes de bétail humain de premier choix » (p. 9).

À la fin du récit, grâce à l'intervention de la Fédération des Mondes Habités, l'impérialisme terrien quitte la planète définitivement.

IV) PLATON[90]

Dans *La République*, où Platon préconise le communisme économique et la communauté des femmes, l'instauration d'une cité juste implique que chaque personne y accomplisse l'unique fonction à laquelle la nature l'a destinée. Dans cette société composée de trois ordres de citoyens (les chefs, les gardiens et les auxiliaires), chaque personne doit accomplir la fonction pour laquelle elle est la mieux douée[91]. C'est à partir de ce principe de monofonctionnalité que Platon peut neutraliser la différence sexuelle entre l'homme et la femme. D'où l'identité des fonctions sociales destinées aux hommes et aux femmes de la classe supérieure et, par conséquent, la nécessité de leur donner une éducation commune. Afin que tous puissent se considérer membres de la même famille, femmes et enfants sont communs aux gardiens. Les enfants, dès leur naissance, seront donc enlevés à leur mères et pris en charge par des spécialistes de

l'élevage humain. Par ailleurs, c'est respectivement à l'âge de 55 et de 40 ans que Platon fixe la fin de la procréation obligatoire de l'homme et de la femme, ces seuils respectifs correspondant au début de la période de liberté sexuelle[92].

Dans ce contexte, il ne semble y avoir de discrimination ni entre les sexes, ni, en principe, entre les âges. C'est à l'État, en effet, que revient la préoccupation d'attribuer à ses membres les rôles qui leur sont dévolus, quel que soit leur âge. Le principe de monofonctionnalité exclut que l'activité de reproduction soit considérée comme une fonction sociale :

> [S']il nous apparaît que le sexe masculin diffère du féminin pour l'aptitude à tel art ou à telle fonction, nous dirons qu'il faut les attribuer à l'un ou à l'autre ; mais s'il nous paraît qu'ils ne diffèrent qu'en ce que la femme enfante et que l'homme engendre, nous n'admettrons pas pour cela comme démontré que la femme diffère de l'homme relativement à la question qui nous occupe, et nous persisterons à penser que nos gardiens et leurs femmes doivent avoir les mêmes emplois. (*La République*, 454de)

Ainsi, Platon peut proposer une société androgynocratique à l'intérieur de laquelle hommes et femmes âgées peuvent accéder, à partir de l'âge de 50 ans, au statut de « philosophe-roi » ou de « philosophe-reine » :

> - Ils sont d'une beauté achevée, Socrate, s'écria-t-il, tes gouvernants ; un sculpteur ne les ferait pas plus beaux !
> - Les gouvernantes aussi, Glaucon, ajoutai-je ; car ne va pas croire que ce que j'ai dit s'applique plus aux hommes qu'aux femmes, du moins à celles qui ont reçu de la nature des aptitudes convenables. (540c)

Dans les *Lois*, par contre, Platon restreint l'accès des femmes aux fonctions publiques. Par ailleurs, dans un cas comme dans l'autre, le modèle platonicien s'appuie sur une vision hiérarchisée des âges dont la ligne est ascendante : il correspond à une géronto-sophocratie, c'est-à-dire à un pouvoir reposant sur la sagesse que confère l'activité philosophique.

6.1.2.2 Discussion[93]

Amorçons d'abord la critique de la para-utopie de Platon (**IV**)[94], qui présente des éléments concernant les deux variables dont la portée est loin d'être négligeable. Ensuite, nous abordons les romans de More (**I**)[95] et de

Campanella(II)[96], en mettant entre autres en relief leurs affinités avec la république platonicienne. Nous complétons cette sous-section en faisant valoir le caractère androgyne des romans utopiques de Le Guin, Burdekin et d'Eaubonne.

Tout comme le modèle d'Aristote, la conception de Platon repose sur une double polarité : celle des âges et celle des classes[97]. Mais Platon s'oppose à Aristote sur un point essentiel : il n'existe pas de polarité des sexes[98]. Faut-il alors conclure que Platon est féministe, comme le suggèrent des commentateurs qui, entre autres, mettent en relief l'abolition du mariage et de la famille nucléaire[99] ? Si l'éducation commune et l'accès des femmes à toutes les tâches civiles correspondent à des mesures féministes apparentées aux exigences du féminisme contemporain, il faut pourtant reconnaître qu'elles ne sont alimentées par aucune démarche féministe. En effet, et c'est là un point important, nulle part Platon ne conteste l'oppression subie par les femmes en tant que classe, ni ne propose des mesures susceptibles de corriger cette situation injuste. Enfin, l'interprétation d'une position platonicienne égalitaire peut difficilement s'accorder à moult propos misogynes[100], dont certains suggèrent l'infériorité des femmes[101]. Si l'image d'un Platon suggérant des mesures apparemment « féministes » et celle d'un philosophe méprisant systématiquement les femmes semblent incompatibles, il faut bien voir que, malgré leur faiblesse et leur sujétion, les femmes peuvent être utiles à l'État. C'est pourquoi Bouchard (1989b:47) conclut que le projet platonicien est hétéropolitique, mais dans une perspective non féministe[102].

À l'encontre de celle d'Aristote, la conception de Platon n'est pas âgiste. Mais elle n'est cependant pas complètement exempte de misogérontie. En premier lieu, tout en notant que les personnes âgées présentent des traits d'infantilisme (Sherman:1997:17[103]), Platon montre une certaine répulsion à l'égard des modifications corporelles consécutives au vieillissement. Même si son dualisme l'autorise à ne pas tenir compte du déclin corporel, nonobstant le fait

qu'il concède le droit à une liberté sexuelle aux hommes et aux femmes âgés, cela ne l'empêche pas de faire remarquer que les visages flétris sont « rebutants » et que les corps ridés[104] sont « peu agréables à voir ».[105] Voire, un corps âgé peut être ridiculisé par autrui[106]. Il faut bien reconnaître que Platon adhère malgré tout aux normes culturelles de son époque, axées sur la beauté de la jeunesse[107].

Par ailleurs, en ce qui concerne la variable de l'âge, la position non gyniste de Platon présente des contradictions. Rappelons d'abord qu'à l'instar d'Aristote, Platon préconise une différence d'âge entre l'homme et la femme pour le début de l'activité procréatrice[108] : mais dans sa première cité idéale, cette différence n'est que de cinq ans[109]. La distinction sexuale à la fin de l'exercice des activités militaires constitue par contre un écart gyniste : alors que l'homme dispose d'une trentaine d'années pour exercer cette fonction (de 30 à 60 ans), la femme peut y avoir accès, avec réserve, durant une période de 10 ans. Comme il n'est pas sans connaître le phénomène de la ménopause marquant la fin de la capacité procréatrice féminine, n'est-ce pas en fonction d'un seuil biologique qu'il limite à l'âge de 50 ans la participation de la femme à des activités pour lesquelles elle a, néanmoins, reçu une éducation comparable à celle de l'homme ?[110] En ce sens, malgré son ouverture sur la différence d'âge entre les conjoints, on ne peut conclure à une complète égalité entre les sexes <u>et</u> les âges.

Enfin, des commentaires mitigés sur la femme vieillissante et/ou âgée ont été relevés par des critiques : « Plato regarded aging women as wise, both spiritually and sexually (Banner, 1992), whereas others have pointed to the depiction of irrationality (Maxwell, 1990) or childishness (similar to older men) of older women » (Covey, 1992-1993)[111].

L'utopie morienne, où l'on retrouve le communisme économique de la république platonicienne, présente des traits qui, selon plusieurs critiques (dont Baruch, Patai et Sargent), relèveraient avec évidence du patriarcat : les femmes se voient confier des rôles traditionnels en portant les enfants, en pourvoyant à leur alimentation et à celle des hommes. Elles servent leurs maris, leurs enfants et leurs parents, tout en étant obligées, lors de certaines fêtes, de se confesser à leurs maris qui ont le droit de les châtier. Voire, elles seraient exclues du pouvoir politique. À l'encontre de ces remarques, des commentateurs (entre autres, Borgese, Bouchard et Le Doeuff) mettent en relief une série de caractéristiques qui relèvent plutôt d'une société égalitaire : éducation similaire pour les deux sexes ; collectivisation des tâches relevant de la sphère privée, ce qui libère les femmes de la plupart des corvées domestiques ; accès égal à la culture et au travail public, ce dernier point permettant aux femmes de ne pas dépendre économiquement des hommes ; fin du double standard vis-à-vis de la fidélité conjugale.

Mais l'examen de la variable de l'âge peut-il permettre de modérer certains traits négatifs ? Remarquons d'abord la place importante qu'occupent les personnes âgées au sein de l'utopie morienne. Même si la structure familiale peut sembler gérontocratique[112], l'intérêt de More pour les personnes âgées repose en effet sur une critique fondamentale du statut qui était le leur à l'époque. Comme l'explique Minois (1987:371), alors que le bilan littéraire de la vieillesse au 16e siècle est complètement négatif, More montre que les vieux sont à son époque profondément méprisés et rejetés, particulièrement ceux des classes inférieures.

More entreprend donc leur « réinsertion sociale » de diverses façons : il élimine toute idée de retraite dans la cité idéale ; les métiers et les magistratures sont exercés à vie, à raison de six heures de travail par jour[113] ; si quelqu'un veut voyager, il doit obtenir le consentement de sa femme <u>et</u> de son père ; la famille,

loin d'être nucléaire, est multigénérationnelle ; une réciprocité des services[114] favorise particulièrement les vieillards ; lors des repas, la disposition des places vise autant à rapprocher les égaux qu'à confondre tous les âges[115] ; les Utopiens, qui ne craignent pas la mort, ont foi en la présence des ancêtres, qui leur inspire une confiance extrême dans leurs entreprises ; l'euthanasie est offerte aux personnes affligées de maux incurables[116]. Aussi, conclut More :

> [e]st-il un sort plus heureux que celui de ne pas trembler pour son existence [...] mais d'être sûr et certain de l'existence et du bien-être pour soi et pour tous les siens, femme, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, jusqu'à la plus longue postérité dont un noble puisse s'enorgueillir ? La république utopienne garantit ces avantages à ceux qui, invalides aujourd'hui, ont travaillé autrefois, aussi bien qu'aux citoyens actifs capables de travailler encore. (p. 121)

En ce qui concerne la combinaison des deux variables, il existe une similitude entre Platon et More concernant l'âge des époux : l'écart d'âge est beaucoup moins grand que celui qui existe dans la société de référence. En déclarant que « les filles ne peuvent se marier avant dix-huit ans [et] les garçons avant vingt-deux » (p. 92), More va nettement à l'encontre des mœurs sociales de l'époque où la pratique courante, dans les classes supérieures, était de marier les enfants très jeunes, ou de livrer de très jeunes filles à des vieillards[117]. En outre, déclare More, il n'est pas permis de répudier sa femme pour le seul motif « qu'il lui sera survenu quelque infirmité corporelle ». Car, « [a]bandonner ainsi une épouse au moment où elle a le plus grand besoin de secours, c'est, aux yeux de nos insulaires, une lâche cruauté ; c'est encore enlever à la vieillesse tout espoir dans l'avenir et toute confiance dans la foi jurée » (p. 94).

Il convient de voir que l'infirmité dont il est question ici se rapporte au vieillissement féminin, comme le fait remarquer pertinemment Baruch (1979a:33) : « no man is allowed to divorce his wife simply because she has grown old ». Or, une telle mesure, qui abolit le double standard au regard du vieillissement, est aussi étrangère à l'époque de More[118] qu'elle l'est dans la société d'aujourd'hui, l'une et l'autre vouant un culte à la jeunesse, comme le note Baruch : « In this

latter matter, we differ considerably »[119]. En cela, il faut bien admettre que More est particulièrement progressiste.

Enfin, une dernière disposition concerne l'accès des femmes non seulement à toutes les magistratures, mais à celle qui est la plus honorée : la prêtrise. S'il faut saluer ce trait avant-gardiste, faut-il cependant en atténuer la portée en déplorant la présence des deux conditions qui en limitent l'accès ? D'une part, même si les femmes éligibles doivent être veuves et âgées, le critère décisif pour le choix n'est-il pas l'éminence de la sainteté ? D'autre part, si l'on situe cette mesure dans son contexte historique, n'y a-t-il pas lieu de faire ressortir surtout sa portée révolutionnaire [120]?

Quoi qu'il en soit, le roman de More constitue, sur la question du vieillissement/vieillesse, un texte très subversif. Si plusieurs traits patriarcaux ont été dénoncés, une lecture du texte morien en fonction des deux variables soulève aussi des aspects qui attestent d'une authentique prise de conscience des rapports entre les sexes, surtout de la situation particulière des femmes à une époque où leur sort était beaucoup moins eutopique que dans *L'Utopie*.

Dans *La Cité du Soleil*, Campanella retient l'idée platonicienne de la communauté des femmes[121]. Sauf Bouchard, qui fait ressortir plusieurs aspects témoignant d'une égalité entre les sexes, d'autres critiques ont un avis plutôt mitigé. C'est d'abord le cas de Sargent, pour lequel il existerait une égalité passable pour les femmes ; c'est aussi l'avis de Baruch, qui juge que l'éducation des femmes est presque égale à celle des hommes, étant donné que les deux sexes ont plusieurs occupations communes. Par contre, c'est en s'attardant à la question de l'interdiction du maquillage et du port des talons hauts que Baruch conclut : « nonetheless, the punishment for the crime seems extraordinary and prophetic of the great dystopias like Zamyatin's *We* and Orwell's *1984* ». Mais y

a-t-il vraiment lieu de déplorer cet élément prohibitif[122] qui non seulement demeure théorique mais comporte une dénonciation de ce qui se passe ailleurs ?

Ainsi, les commentaires de Sargent et de Baruch s'accordent mal aux paramètres d'une société où les femmes ne dépendent pas économiquement des hommes, où elles reçoivent une éducation similaire à la leur et où elles ont en principe accès aux postes supérieurs[123]. Et comme les magistratures sont offertes aux personnes qui en savent le plus, nous ne voyons pas comment les femmes peuvent en être exclues, sauf par mention explicite. Enfin, et c'est là un point que Baruch et Sargent ont laissé dans l'ombre, la fin du texte de Campanella fait référence à une déclaration pour le moins surprenante : ayant indiqué que l'élément féminin confère au ciel la fécondité alors que l'élément masculin est le siège d'une énergie plus faible, l'utopiste, après avoir cité plusieurs souveraines, exalte « l'hégémonie des femmes » (p. 63).

À l'égard de la variable de l'âge, la société solarienne présente, de façon similaire à l'utopie morienne, des caractéristiques qui ne peuvent donner prise ni à l'âgisme, ni à la misogérontie, ni au double standard. Au plan du pouvoir familial, par exemple, *La Cité du Soleil* privilégie l'expérience et la sagesse de la vieillesse, tant féminine que masculine et, rappelons-le, les deux sexes ont accès aux postes les plus élevés[124]. En outre, on ne retrouve pas, entre les partenaires, un écart d'âge susceptible de favoriser des rapports de domination[125]. Remarquons enfin qu'à l'encontre de More, muet sur la question de la sexualité des personnes âgées (hommes et femmes), Campanella considère que la ménopause ne constitue pas une entrave à la sexualité, ce qui représente une mesure avant-gardiste[126].

Nous débattons maintenant les textes de Le Guin (**III**)[127], de Burdekin[128] et de d'Eaubonne[129].

Gouvernée par des femmes âgées, la société des Athshéens pourrait, à première vue, représenter une gynocratie. Par ailleurs, plutôt que d'une disposition « naturelle » qui légitimerait un pouvoir féminin, c'est en fonction d'un « arrangement » entre les sexes que les femmes détiennent le gouvernement. Plus précisément, c'est à partir des prophéties des vieux Rêveurs qu'elles prennent leurs décisions :

> Quand un Grand Rêveur [...] lui affirmait que Selver était un dieu, un transformeur, un pont entre les réalités, [la vieille femme] le croyait et agissait aussitôt. C'était au Rêveur qu'incombait la responsabilité de faire attention, d'être certain que son jugement était correct. Sa responsabilité à elle était alors de prendre acte de ce jugement et d'agir en conséquence. (p. 40)

Il s'agit donc d'une société androgynocratique où non seulement les rôles sont distribués de façon équitable entre les sexes, mais où il y a subversion des rôles traditionnels hommes-femmes. Les femmes sont actives, alors que les hommes rêvent. Les femmes agissent comme chasseresses, alors que les hommes, à titre de guérisseurs, sont ceux qui prodiguent des soins.

Concernant la variable âge, la vieillesse, à laquelle on attribue une sagesse particulière, est nettement considérée. Or, dans ce roman où elle questionne la notion d'humanité, Le Guin ose aborder le thème de la sexualité de la femme âgée. Lyubov, l'un des rares Terriens dissidents, souligne qu'il n'existe pas de personnes âgées au sein de la Colonie impérialiste. Mais c'est surtout l'absence de femmes âgées qu'il déplore :

> J'aurais aimé que l'Administration nous envoie quelques mémés avec toutes ces jeunes femmes nubiles, fertiles et charmantes. D'accord, cette fille que j'ai invitée l'autre nuit, elle est vraiment très gentille, et gentille au lit, elle a un cœur d'or mais mon Dieu il lui faudra quarante ans avant de pouvoir dire quelque chose à un homme... (p. 101)

Pour Lyubov, les femmes plus âgées, loin d'être repoussantes, sont au contraire attirantes parce qu'elles « disent ce qu'elles pensent ».

Au sein de la gynocratie mise en scène dans *The End of This Day's Business*, Neil représente dès le début du roman l'élément subversif. Lorsqu'il questionne son statut d'objet sexuel, il démontre, en effet, qu'il peut exprimer des signes d'humanité. C'est pourquoi, lui explique Grania, l'inertie de l'esprit des hommes n'est pas plus « naturelle » que celle des femmes sous le régime androcratique. Il s'agit donc d'une dystopie instable, où la gynocratie est jugée par Grania comme une forme de domination qui, comme celle exercée auparavant par l'homme sur la femme, est devenue insatisfaisante. Aussi croit-elle finalement qu'à l'instar du monde masculin, ce monde féminin n'est pas correct : « It is safe, reasonable, uncruel, loveless and *dull*. The men's world was not right either. It was absurd and too unsafe, cruel and stupid, and at certain times as entirely without spiritual sex-love as ours is » (p. 105).

Ce monde gynocratique est ennuyeux, déclare-t-elle : alors qu'il n'existe plus ni violence ni maladie, l'espérance de vie n'est pourtant pas plus élevée qu'avant. Et nous mourons, poursuit-elle, parce que notre vieillesse est trop malheureuse :

> This female world [...] is not *right* [...]. We die because our old age is unhappy, and our old age is unhappy because our world is *too* reasonable and *too* unemotional. In a right life, no one would hate old age, and no one, though this sounds ridiculous, would dread death, except physically, when it was actually upon them. So there never has been any right life yet for human beings, because they have always, in all ages, hated old age, and have always dreaded death spiritually and in the abstract, unless they were under the influence of death-hysteria. (p. 105)

En faisant remarquer qu'à l'instar d'une société androcratique, la société gynocratique n'a pas réussi à assurer aux personnes une existence heureuse, Burdekin met l'accent sur le caractère pseudo-eutopique d'une gynocratie. Celle-ci s'apparenterait plutôt à une dystopie.

Ayant échoué dans sa tentative de sensibiliser quelques hommes[130], Grania est condamnée à mourir. Elle sait cependant qu'Anna, la présidente, continuera son œuvre : l'établissement d'un nouveau monde enfin égalitaire, où

Neil aura représenté le premier homme. C'est pourquoi une société androgynocratique représente, pour Burdekin, la véritable eutopie.

De son analyse du premier roman de d'Eaubonne, Arbour (1984:156) conclut que la communauté du Satellite est en quête d'androgynie. Dans *Le Satellite de l'Amande*, Concepcion et Ariane se demandent, en effet, si l'extermination totale des hommes, qui avait semblé à ce moment la seule solution, n'aurait pas dû être considérée comme l'une des solutions parmi d'autres[131].

Dans *Les Bergères de l'Apocalypse*, poussant plus loin sa remise en question, Ariane s'interroge sur le bien-fondé d'une société gynocentrique qui, jugée appropriée à une certaine époque, apparaît maintenant illégitime. C'est dans les termes suivants qu'elle s'inquiète d'une société qui ne correspond plus à ses principes fondateurs : « Aujourd'hui, nous nous conduisons comme des manichéennes, donc des infantiles, en mettant au masculin ce qui est négatif et au féminin ce qui est positif » (p. 388).

Aussi, déclare-t-elle (p. 396), parce qu'« Animus et Anima ne découlent pas du sexe d'une personne [...], il faut accélérer l'avènement du monde nouveau où Animus et Anima disparaîtront parce que l'homme, fécondateur ou non, et la femme auto-fécondée ou non, renonceront grâce à l'amour enfin possible à se rechercher comme des contraires. Ou à s'entre-détruire, ce qui est la même chose » (p. 401).

Après avoir découvert deux adolescents miraculeusement épargnés, Ariane se prépare à demander au Conseil de se dissoudre au profit d'une société gynandre.

6.2 La variante androgyno-acmècratique

6.2.1 Texte hétéropolitique

Un seul texte relevant d'une société androgyno-acmècratique est présenté : *La planète des poupées* (Christine Renard, 1972). Il sera discuté avec ceux qui représentent la variable andro-mésocratique.

6.2.1.1 Présentation

V) CHRISTINE RENARD

Dans *La planète des poupées*, Renard nous fait découvrir Margaretta d'Eridan, une société habitée par deux millions de personnes, dont la moitié est âgée de moins de 20 ans. Dans ce monde démocratique où tout appartient à tous, les Margarettiens vivent presque exclusivement d'une économie artisanale. Jusqu'à l'âge de dix ans, les jeunes vont à l'école et, par la suite, ils commencent à travailler. Entre 20 et 25 ans, les garçons font leur service civique. À première vue, la société est équilibrée et tout le monde y semble heureux : pas de divorce, pas de séparation, pas de criminalité. Mais c'est la situation des femmes qui révèle à une visiteuse arrivée de la Terre que cette société est, au contraire, dystopique. Plus précisément, il s'agit d'une dystopie rose.

L'existence des Margarettiennes, dont l'unique but est le mariage, se limite entièrement à la sphère privée. Seules responsables des corvées domestiques et de l'éducation d'une nombreuse famille (une douzaine d'enfants en moyenne), elles éprouvent à l'égard de la sexualité une répulsion que l'on prétend « naturelle ». Or, conditionnées dès l'enfance à se considérer frigides, ces femmes légitiment une idéologie qui assure leur fidélité ainsi que la solidité de la structure familiale. Créé au début de la colonisation par un biologiste misogyne et maintenu par la suite par des prêtres retranchés dans des monastères, un

système de poupées vivantes, modelées à l'image de leurs épouses[132], servent d'objets sexuels aux hommes, qui les emmènent avec eux en voyage et se les échangent. Voici comment la Terrienne résume les propos d'une Margarettienne qui lui vantait le mérite des statues :

> Les hommes n'avaient pratiquement pas de rapports sexuels avec leurs femmes. Il n'en était question que pour la procréation. Par contre, les statues étaient leurs compagnes de plaisir. Elles ne vieillissaient pas, n'étaient jamais malades et souriaient toujours. Ils pouvaient les emmener partout, le climat ne les affectait pas. Elles n'étaient jamais enceintes, et ne mouraient jamais. (p. 78)

La Terrienne ayant incité les femmes et les hommes à apprendre à s'aimer sans un tiers artificiel, une révolte contre les prêtres conduit les jeunes à brûler les statues. Graduellement, devrait s'instaurer la fin de la dictature des statues :

> On ne brûlait plus de statues, et ceux qui voulaient conserver l'ancien système n'étaient plus l'objet de sévices. Les mariages sans statue étant institution maintenant légale, en parallèle avec les mariages à l'ancienne mode, il se trouvait parfois que, dans la même famille, des frères et des sœurs se marient en suivant l'une ou l'autre méthode. Bien qu'un nombre important de jeunes filles aient refusé de se faire modeler, les prêtres avaient tout de même encore beaucoup de travail dans ce domaine, car [...] toutes les femmes dont on avait brûlé les statues contre leur gré disaient ne pouvoir se passer de ce double éclatant de jeunesse et venaient demander au Monastère s'il était possible de refaire la statue de leur quinze ans. Oui, c'était possible. [...] Un jour, sans doute, il leur faudrait trouver une autre source de revenus. (p. 232)

6.3 La variante androgyno-mésocratique

6.3.1 Textes hétéropolitiques

Cette section illustre des modèles de sociétés où le pouvoir est partagé entre les hommes et les femmes, de même qu'entre les adultes et les personnes âgées. Nous présentons d'abord cinq nouveaux textes hétéropolitiques, dont les trois utopies suivantes : *Écotopie* (Ernest Callenbach, 1975) ; *À la veille de la Révolution* (Ursula Le Guin, 1979b) ; *He, She and It* ; (Marge Piercy, 1991). Les deux autres documents se réfèrent aux para-utopies esquissées par Simone de Beauvoir (*Le Deuxième sexe*, 1949) et Shulamith Firestone (*La dialectique du sexe*, 1972). Dans la sous-section « discussion », nous intégrons le récit relevant de la variante androgyno-acmècratique, ainsi que l'utopie déjà présentée dans le chapitre précédent : *Herland* (Gilman).

6.3.1.1 Présentation

VI) ERNEST CALLENBACH

Deuxième roman d'un diptyque[133], *Écotopie* (1975) est une société dont le but est d'être au service des êtres humains, comme le découvre progressivement William Weston, spécialiste des affaires internationales au *Time-Post* des États-Unis. La société écotopienne a, en effet, instauré une économie d'équilibre avec la nature, à laquelle la technologie et l'industrie sont subordonnées. Les villes ont été réaménagées en petites communautés, le travail revêt une acception ludique et la notion de pouvoir a été complètement renouvelée. Un régime de sécurité sociale garantit à chaque personne, pour toute la durée de sa vie, une nourriture, un logement et des soins suffisants. Ignorant le culte de la productivité reliée au travail, les Écotopiens ont opté pour la semaine de vingt heures.

Au plan de la santé publique, les soins médicaux donnés par de nombreux spécialistes se situent à un haut niveau de sophistication. Les médecins ne détiennent plus l'autorité morale et scientifique, puisque tout l'entourage médical peut intervenir. Quant aux hôpitaux écotopiens, ils s'apparentent à de petites polycliniques qui accueillent une trentaine de malades. Est notamment considérée comme essentielle la présence de l'infirmière auprès d'un malade. Le personnel soignant reçoit une formation très poussée ; il pratique notamment avec beaucoup de compétence le massage, auquel on attribue un rôle important pour la réhabilitation physique et morale des malades. Le gouvernement écotopien met aussi l'accent sur la médecine préventive, grâce à la présence de nombreux dispensaires de quartier permettant d'effectuer régulièrement des bilans de santé.

Mais ce qui distingue surtout cette société sécessionniste, c'est la redéfinition des relations interpersonnelles. Très intenses et très personnalisées, les relations de famille et de voisinage procurent un sentiment de confiance et de sécurité.

Pour les Écotopiens, grâce aux femmes, qui attachent de l'importance à la famille et à la continuité des générations, la cellule familiale représente la base de ralliement. Aussi les Écotopiens, qui recherchent le contact physique, ont-ils le sentiment « de n'être jamais seuls ».

La structure politique, centrée sur la biologie et l'esprit coopératif, est inspirée des valeurs féminines. Dirigé par la présidente Vera Allwen, le Parti de la Survie se compose majoritairement de femmes, mais certains hommes détiennent des responsabilités importantes :

> En Écotopie comme aux États-Unis, il y a une majorité de femmes [...] ; ce qui a fait le succès et la vitalité du Parti de la Survie, c'est d'avoir su reconnaître non seulement que les femmes étaient plus nombreuses, mais qu'elles avaient des intérêts distincts de ceux des hommes et que ces intérêts avaient été, sauf exception, complètement négligés pendant les deux cents ans d'existence des États-Unis. (p. 163-164)

Afin de restaurer l'équilibre avec l'environnement, la démographie est contrôlée grâce à la contraception et à l'avortement sur demande. La famille nucléaire a été remplacée par des « groupes familiaux » de cinq à vingt personnes, rassemblées ou non par des liens de parenté et parmi lesquels vivent les personnes âgées. Au sein de plusieurs de ces groupes, existe un partage des repas et des tâches ménagères. Tous et toutes collaborent aussi à l'éducation des enfants, mais la mère, qui choisit le père de ses enfants, a le dernier mot :

> Dans beaucoup de [...] familles, on partage non seulement les repas et les diverses tâches ménagères mais aussi l'éducation des enfants – à laquelle hommes et femmes prennent part également, du moins en ce qui concerne le temps qu'ils y consacrent, car le pouvoir de l'homme en ce domaine est nettement inférieur à celui de la femme. (p. 127)

Parallèlement à ces groupes, l'on retrouve des familles sans enfant, composées en majorité de jeunes gens qui exercent une même activité ou travaillent dans une même entreprise. Dans un cas comme dans l'autre toutefois, sur le plan affectif, chaque personne est soutenue par la communauté[134]. Par rapport aux sociétés traditionnelles, les relations sexuelles à l'intérieur de ces unités familiales ne sont pas plus instables et, surtout, les couples homosexuels

des deux sexes sont mieux acceptés. Sauf pendant quatre courtes périodes chaque année où la promiscuité sexuelle a cours, la monogamie est courante sans toutefois être une loi.

Quel peut être l'avenir de l'Écotopie, se demande Weston, amoureux d'une Écotopienne, Marissa ? Ou plutôt, quel peut être l'avenir de Weston, qui écrit ces lignes ?

> Marissa dort encore, ses cheveux noirs éparpillés sur l'oreiller. Je commence à me rendre compte que je suis tombé amoureux de l'Écotopie autant que de Marissa. J'ai l'impression d'être devenu un autre homme, meilleur, plus humain, et j'en rends grâce à elle, mais aussi au peuple de ce pays dans son ensemble. Ce nouveau moi m'est encore étranger, c'est un Écotopien, et sa venue me terrifie, m'excite et redouble ma force... je crois que mon cœur est prêt à l'accueillir. (p. 318-319)

VII) URSULA LE GUIN

Dans une brève nouvelle intitulée *À la veille de la Révolution*, Le Guin raconte une histoire originale axée sur une héroïne septuagénaire très particulière : Odo, une philosophe soucieuse de l'égalité entre les sexes et qui s'est illustrée par ses activités révolutionnaires[135].

Le texte livre l'état d'esprit de la vieille femme, dont les écrits ont préparé l'achèvement d'une révolution anarchiste imminente. Au cours de ses 50 années de combat, Odo a été incarcérée pendant 15 ans. Au déclin de sa vie, à demi paralysée par une attaque cardiaque, elle pense beaucoup à Taviri, son compagnon de vie décédé, tué dans le combat : « Je ne t'ai jamais oublié ». Mais même s'il est mort, même si elle est vieille, elle refuse de penser qu'elle doit devenir une femme asexuée.

Face aux jeunes qui la considèrent comme un « monument », Odo a le souci de ne pas les choquer en faisant l'effort de se lever et de s'habiller proprement. Mais quand Noi, son jeune secrétaire âgé de 30 ans, la surprend au

moment où elle change de chemise, elle se voit elle-même comme il la voit, une vieille femme :

> Elle aurait pu brosser ses cheveux et changer de chemise, porter ses vêtements de la semaine précédente et la lingerie de la nuit. Elle aurait pu mettre des habits d'or et couvrir son crâne rasé de poussière de diamant. Rien de tout cela n'aurait fait la moindre différence. La vieille femme aurait été simplement un peu plus ou un peu moins grotesque. (p. 237)

VIII) MARGE PIERCY

C'est au sein d'un roman très audacieux, *He, She and It*[136], que Piercy met en scène un cyborg de l'an 2059 nommé Yod, robot humanoïde construit de façon illégale par le vieil Avram pour protéger les citoyens. Or, Yod est programmé de façon particulière par une septuagénaire, Malkah[137] :

> Malkah had given Yod the equivalent of an emotional side : needs programmed in for intimacy, connection. A given need to create relationships of friendship and sexual intimacy. A need for bonding, the ability to bond strongly and consistently. [She] had given him a positive reaction to novelty. When he encountered something new, his programming said : Explore, taste, try, then evaluate. Compare this new experience to what you already have in your base. Curiosity was a given for him. (p. 351)

Dans cette société s'opposent deux villes. La première, Tikva, est une cité juive socialiste et démocratique, où les citoyens peuvent voter pour former le Conseil de la ville et où les hommes et les femmes travaillent dans une structure égalitaire. C'est là qu'a grandi Shira, petite-fille de Malkah : « [she was] accustomed to warm friendships with women, to men who were her pals » (p. 3). Au sein de cette ville axée sur les valeurs matricentriques, les femmes évitent le plus possible l'intervention des hommes en ce qui concerne l'éducation des enfants : dès que l'une d'entre elles accouche, elle remet son enfant à sa mère pour qu'elle l'élève. C'est en fonction de cette tradition que Shira a elle-même été élevée par Walkah :

> Walkah told her that when a woman had a baby, it was of her line. Men came, men went, but she should remember that her first baby belonged to her mother and to her but never to the father. Walkah said love was mostly nonsense and self-hypnosis, and men were by and large fine to work with and fun in bed, but never expect much otherwise. Of her Malkah expected much. She was the daughter of the line. (p. 38)

La deuxième ville, la « multi-corporation » Y-S, représente l'une des nombreuses autres villes capitalistes sans aucune cohésion politique et sans démocratie, chaque personne obéissant à des règles différentes. De fait, la justice y est rendue selon le niveau que les gens occupent dans l'échelle de travail. Afin d'identifier la classe sociale[138] à laquelle elles appartiennent, les personnes portent des vêtements de couleurs différentes. Chaque personne est toujours consciente d'être observée ou jugée. C'est ce que découvre Shira, qui a travaillé dans cette ville : « [I] always felt too physical here, too loud, too female, too Jewish, too dark, too exeburant, too emotional » (p. 5). Quant aux rapports entre les sexes, ils sont institutionnalisés à l'intérieur de contrats matrimoniaux d'une durée de cinq à dix ans. Très souvent les hommes ne renouvellent pas leur union avec leur partenaire : selon la coutume, ils épousent une femme de vingt ans plus jeune qu'eux. Quant aux femmes âgées de plus de 40 ans et occupant des postes inférieurs, elles peuvent être évincées de la ville si elles ne sont pas la propriété temporaire d'un homme appartenant à la classe supérieure. Les femmes de cette classe jouissent cependant des mêmes privilèges en épousant souvent des hommes jeunes.

Parallèlement à ces deux villes, il existe une société d'Amazones vivant en Israël, région coupée du monde et que l'on avait cru complètement détruite par une bombe nucléaire. Israël non seulement a survécu, mais elle est maintenant devenue très avancée dans plusieurs domaines importants de la technologie, en médecine par exemple. Dans des collines, hors de tout contact avec les hommes, vivent les Amazones, femmes originaires d'Israël et de Palestine. Au sein de cette société gynocentrique où les femmes, quel que soit leur âge, peuvent vivre leur sexualité, les fillettes (conçues par clonage) sont élevées par l'ensemble de la communauté. Mais leur biologie a été modifiée selon des paramètres physiques exceptionnels axés sur l'endurance et la survie, l'objectif des Amazones étant de rebâtir Jérusalem. Nili, qui vient visiter Tikva, représente

ce modèle : « She has [...] a body that [...] would stop the snow cold. She can band metal with her hands. She can jump eight feet straight up » (p. 355).

Après s'être fait enlever son enfant par la multi-corporation Y-S[139], Shira se réfugie chez sa grand-mère[140]. Elle se fait engager par Avram, le père de son ancien amant, pour travailler à la socialisation de Yod, lequel est une personne, comme le fait remarquer Malkah à Shira : « He is a person [...]. Not a human person, but a person » (p. 76). D'ailleurs, Yod lui-même se perçoit comme une personne :

> I'm conscious of my existence. I think, I plan, I feel, I react. I consume nutrients and extract energy from them. I grow mentally, if not physically, but does the inability to become obese make me less alive ? I feel the desire for companionship. If I can't reproduce, neither can many humans. Doesn't infertility afflict half [the] population ? (p. 93)

Au plan affectif, Yod exprime un besoin irrépressible de communiquer par le toucher, ainsi que le font les femmes entre elles. Comme il l'explique à Shira, avec laquelle il vit une relation amoureuse passionnée : « I... need to touch you. I need to be touched [...]. It is more important to me than the rest » (p. 182).

Sur le plan sexuel, Malkah a programmé Yod selon le principe qu'il vaut mieux donner que recevoir : « [She] had given him an overweening need to please and no particular attachment to any one method of giving pleasure » (p. 352).

Après avoir découvert que son fils sert d'otage pour qu'elle retourne à Y-S afin de faire connaître les secrets d'Avram et de son cyborg, Shira réussit à le récupérer, avec l'aide de Yod et de Nili. L'ex-mari de Shira étant tué accidentellement dans cette opération, Yod prend soin de l'enfant comme s'il était un père humain : Yod seemed willing to do anything for Ari [...]. [He] could carry on a nonsense conversation with Ari [...]. [He] had downloaded into his memory all of Mother Goose [...]. Yod was also studying pedagogical theory, child-rearing manuals, advice books, psychosociological tomes (p. 349).

Ayant reçu l'ordre d'Avram d'occuper le poste de gardien de sécurité de la ville durant 20 heures par jour, Yod se présente à un tribunal institué pour établir s'il mérite d'être payé pour son service. Un débat s'engage pour déterminer sa nature : soit Yod est une personne entière, ayant en cela pleins droits, soit il est un être contrôlé, donc sans aucun droit. Mais le tribunal, inquiété par les menaces de Y-S d'attaquer la ville si Yod ne leur est pas livré, ne parvient pas à prendre une décision. Aussi, Avram donne l'ordre à Yod de s'auto-détruire dès qu'il arrivera à Y-S. Jugeant injuste d'être forcé à se suicider contre sa propre volonté, Yod décide d'empêcher la création d'un autre cyborg : il meurt en faisant exploser une bombe dans le laboratoire d'Avram, celui-ci étant également tué dans la mêlée.

IX) SIMONE DE BEAUVOIR

Le *Deuxième sexe*, qui s'inscrit manifestement dans une perspective féministe[141], constitue un texte para-utopique proposant une société androgynocratique. Notons d'abord que Beauvoir, en analysant à travers les différentes phases de la vie l'expérience vécue des femmes, établit un lien entre les variables sexe et âge tout au long de son essai. Par rapport au vieillissement, elle souligne que, contrairement à la femme, symbolisant l'immanence, l'homme est privilégié, puisque sa vie génitale « se déroule d'une manière continue, sans crise et généralement sans accident » (1968a:I:50). Tout en faisant une brève allusion au déclin sexuel de l'homme mûr[142], Beauvoir fait remarquer que « l'altération de son visage et de son corps ne ruine pas ses possibilités de séduction », alors que la femme est obsédée par « l'horreur du vieillissement » (II:277)[143].

Dans sa para-utopie, S. de Beauvoir rappelle que la femme est « un produit élaboré par la civilisation » (p. 495). Dès l'enfance, elle est définie de manière concertée autrement que l'homme. Or,

> [s]i dès l'âge le plus tendre, la fillette était élevée avec les mêmes exigences et les mêmes honneurs, les mêmes sévérités et les mêmes licences que ses frères, participant aux mêmes études, aux mêmes jeux, promise à un même avenir, entourée de femmes et d'hommes qui lui apparaîtraient sans équivoque comme des égaux, [les significations] du 'complexe de castration' et du 'complexe 'd'Œdipe' seraient profondément modifiées. Assumant au même titre que le père la responsabilité matérielle et morale du couple, la mère jouirait du même durable prestige ; l'enfant sentirait autour d'elle un monde androgyne et non un monde masculin. (II:496 ; je souligne)

Si les hommes acceptaient d'aimer une semblable, les femmes seraient beaucoup moins hantées par le souci de leur féminité. Voire, « [e]lles y gagneraient du naturel, de la simplicité, et elles se retrouveraient femmes sans tant de peine puisque, après tout, elles le sont » (p. 440).

Afin qu'ils se reconnaissent comme des semblables, Beauvoir réclame pour les deux sexes un monde différent, où les idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité seraient enfin traduits dans la réalité. Au sein d'une société androgynocratique, deux principes permettent d'assurer une véritable égalité politique entre les sexes : l'égalité sociale et l'égalité économique (1968a:II:494). Beauvoir vise surtout une égalité concrète qui, dans un contexte de réciprocité, prenne en compte la différence sexuelle. Dans cette humanité bisexuée, « le couple humain trouvera sa vraie figure » :

> se reconnaissant mutuellement comme sujet chacun demeurera cependant pour l'autre un *autre* ; la réciprocité de leurs relations ne supprimera pas les miracles qu'engendre la division des êtres humains en deux catégories séparées : le désir, la possession, l'amour, le rêve, l'aventure ; et les mots qui nous émeuvent : donner, conquérir, s'unir, garderont leur sens ; c'est au contraire quand sera aboli l'esclavage d'une moitié de l'humanité et tout le système d'hypocrisie qu'il implique que la 'section' de l'humanité révélera son authentique signification et que le couple humain trouvera sa vraie figure. (II:503-504)

Tout en privilégiant des rapports égalitaires entre les sexes, Beauvoir intègre aussi la perspective de l'âge[144] : « Dans les deux sexes se jouent le même drame de la chair et de l'esprit, de la finitude et de la transcendance ; les deux sont

rongés par le temps, guettés par la mort, ils ont un même essentiel besoin de l'autre » (1968a:II:499).

X) SHULAMITH FIRESTONE

Dans sa para-utopie où elle vise à libérer les femmes, entre autres par l'utilisation des technologies de reproduction, Firestone propose un système de maisonnées qui regrouperaient une dizaine d'adultes d'âges différents, liés dans une première période par une licence d'une durée de 7 à 10 ans. Au terme de ce temps, la licence serait renouvelable. Ainsi serait ménagée une certaine stabilité à court terme, jugée nécessaire pour l'éducation des enfants[145]. Il est prévu une période de transition au cours de laquelle on ne retrouverait que les enfants génétiques des couples de la maisonnée. Ensuite, viendraient les enfants nés artificiellement, condition jugée indispensable pour que la maisonnée soit « une forme sociale totalement libératrice ». Les enfants seraient pris en charge par tous les membres de la maisonnée, de telle sorte que les relations entre adultes et enfants s'établiraient par affinité pure : « Toutes les relations seraient donc basées sur l'amour seul, et il ne serait pas corrompu par des relations de dépendance et les inégalités de classes qui en résultent. Des liens durables entre personnes d'âges très divers seraient chose commune » (p. 295).

En outre, enfants, femmes et hommes jouiraient des mêmes droits légaux et auraient les mêmes possibilités de transfert d'une maisonnée à l'autre. Il n'y aurait plus d'âge mineur, donc plus de clivage de générations[146]. De même, afin d'éliminer le système des classes sociales, un revenu annuel garanti serait distribué à chaque personne, sans distinction d'âge, de travail, de prestige ou de naissance.

En ce qui concerne l'éducation, les institutions seraient remplacées par des centres culturels où les connaissances fondamentales consisteraient surtout à savoir programmer, ce qui permettrait d'acquérir rapidement les connaissances

voulues, parallèlement à l'apprentissage d'une discipline spécifique. Quant au choix des métiers et des professions, il ne devrait obéir à aucune raison imposée, ne répondant qu'à l'intérêt qu'éprouve une personne. D'après Firestone, cela limiterait les changements d'orientation au cours de la vie.

Quant aux rapports sexuels et affectifs, Firestone préconise une sexualité affranchie qu'elle qualifie de « perversité polymorphe » : relations homosexuelles, amitiés non sexuelles et prohibition de l'inceste. Dans ce contexte, « la concentration sur le sexe proprement dit et sur le plaisir orgasmique serait remplacée par des relations totales, physico-affectives, *englobant* le plaisir génital. [Mais celui-ci] n'étant plus au centre du rapport, le manque d'orgasme ne serait pas un problème grave » (p. 304).

6.3.1.2 Discussion

L'analyse des textes montre d'abord, au plan de la variable sexe, une ressemblance manifeste entre presque toutes les sociétés proposées ; sauf pour le texte de Callenbach, il existe un consensus sur la présence d'un contexte égalitaire entre les sexes. Par rapport à la question de l'âge, au sujet de laquelle la plupart des critiques n'interviennent pas, tous les textes hétéropolitiques soulèvent par ailleurs des éléments qui s'y rapportent. Au sein d'une variante androgyno-mésocratique, même si le pouvoir n'est relié ni au sexe ni à une catégorie d'âge, les personnes vieillissantes ou âgées représentent, entre autres, des personnages emblématiques pour plus de la moitié des textes[147], dont certains explorent aussi des sujets tels : la sexualité vs le vieillissement/vieillesse ; la domination fondée sur l'âge ; les rapports intergénérationnels ; l'éducation permanente ; la mort. Enfin, le thème de la beauté est abordé de façon explicite dans quatre romans[148]. Vu le nombre important de textes[149], c'est en fonction de ce double découpage thématique relié à la variable âge que nous les regroupons pour les fins de la discussion. Néanmoins, pour chacun des textes nous procédons d'abord à une brève analyse de la première variable.

6.3.1.2.1 Thématiques reliées à la vieillesse dans les sociétés de Beauvoir, Callenbach, Firestone, Le Guin et Piercy

Au plan de la variable sexe, la société de Callenbach (**VI**) a fait l'objet de commentaires plutôt positifs[150]. Lue dans le même contexte que les utopies féminines et féministes contemporaines, la société écotopienne est jugée comme un monde illustrant des thèses similaires : l'homme en tant qu'être biologique n'est pas l'ennemi ; le travail, la famille et la sexualité doivent être redéfinis pour favoriser une vie plus harmonieuse. En Écotopie, les femmes occupent des postes de responsabilité, elles se voient octroyer des salaires équivalents à ceux des hommes et, surtout, elles tiennent les commandes du Parti de la Survie (p. 127).

Mais il faut enregistrer le désaccord de Tschachler (1984) qui, signalant que la société écotopienne est moins anarchiste que les récits utopiques féministes, la compare à une utopie totalitaire à l'intérieur de laquelle l'individu serait complètement subordonné à la société. Or, comme le démontre Bouchard (1992c:38-39), une telle interprétation ne peut en aucune façon s'appliquer à une société où, dans des écoles « anarchiques et fantaisistes » (p. 233), il existe un climat de « totale liberté » (p. 228) ; où « des tas de choses se passent sans autorisation gouvernementale » (p. 43) ; et où « [les] décisions une fois prises ne sont formellement ratifiées que lorsqu'on a consacré un certain temps à apaiser les esprits de ceux qui ont accepté de céder du terrain pour qu'on parvienne à un consensus » (p. 166). De plus, une société qui estompe « la distinction entre travail et non-travail » (p. 306) ne peut que poser autrement les relations entre les personnes. En effet, « le respect que l'on accorde aux gens est fonction de ce qu'ils *font* : la créativité et la faculté d'invention sont hautement appréciées par le prix qu'elles donnent à une personnalité et par l'utilité qu'elles ont pour la société » (p. 253).

Enfin, correspond au modèle androgynocratique une société où les gens sont respectés non en tant que femmes ou en tant qu'hommes, mais en tant qu'êtres humains ; où la coopération entre eux constitue un élément-clé ; où les hommes, capables de pleurer sans honte, cherchent à créer entre eux des rapports chaleureux et intimes[151], à l'instar des relations que les femmes établissent entre elles. Correspond aussi à un modèle féministe une société où il existe une famille élargie au sein de laquelle les personnes vivent dans une atmosphère sexualisée, où le mariage ne représente pas une relation amoureuse problématique, c'est-à-dire fondée sur la possessivité et la jalousie[152]. En Écotopie, les femmes, qui exercent sur leur corps un contrôle absolu, choisissent les pères de leurs enfants[153]. Ayant totalement échappé à la situation de dépendance économique, elles ne dominent cependant pas les hommes. Tout comme eux, elles ont un pouvoir[154], aussi bien dans le travail que dans les relations de personne à personne. Comme le souligne Weston,

> les gens sont simplement des gens, abstraction faite des vieilles notions sur les rôles respectifs des deux sexes. Elles ont de lourdes responsabilités tout en continuant à assumer leur état de femmes et de mères. Quant aux hommes, ils laissent libre cours à leurs émotions et ne dissimulent pas leurs faiblesses. (p. 68)

Par rapport à la variable âge, il n'existe pas de ségrégation au plan de l'éducation. D'une part, les professeurs favorisent la formation de groupes composés d'enfants d'âges différents et, d'autre part, un système d'éducation permanente est accessible à tous[155]. La reconnaissance du caractère adaptatif de la personnalité constitue aussi un élément qui permet aux Écotopiens de se développer constamment[156]. Quant aux personnes âgées, très alertes, elles sont intégrées dans la communauté où elles jouent un rôle important auprès des jeunes enfants. En ce sens, la continuité des générations revêt une grande importance pour les Écotopiens. Sur le thème de la mort, les vieux Écotopiens, qui préfèrent mourir chez eux, consacrent une bonne partie de leur temps et de leur énergie à s'y préparer : « lorsqu'ils estiment le temps venu, ils [la] laissent

venir, puisant leur force dans leurs convictions écologiques : c'est leur tour d'être recyclés » (p. 276).

Sur la question du double standard à l'égard de l'âge et du sexe, rien ne permet de croire que les hommes détiennent un pouvoir de domination sur les femmes plus jeunes. Au contraire, il existe des couples présentant un écart d'âge au profit des femmes[157]. Quant à la vieillesse féminine, elle semble s'accorder à une sagesse particulière, d'après les réflexions de Weston à propos de la présidente, une « étrange vieille dame [...] vraiment remarquable » : « on a le sentiment qu'elle vous fait don d'un bien précieux – la clarté, la force, la sagesse » (p. 77).

Cette femme « plutôt petite et un peu grassouillette », qui donne néanmoins une forte impression d'autorité et qui « cherche à se mêler de votre âme », est comparée par Weston aux vieux leaders communistes (Ho Chi Minh et Mao Tsé-toung), de même qu'à sa grand-mère, « dont les déceptions ont pesé sur toute sa descendance » (p. 287)[158].

L'élimination du mariage et de la famille nucléaire, deux institutions patriarcales, sont au coeur des para-utopies androgynes de Beauvoir (**IX**)[159] et de Firestone (**X**)[160]. S'opposant à l'idéologie dominante de la première moitié du 20e siècle, qui appréhendait la femme d'abord comme épouse et mère[161], Beauvoir considère que les institutions du mariage[162] et de la maternité[163] constituent, pour la femme, des formes d'esclavage qui la subordonnent à l'homme ; en la confinant dans la sphère privée, elles ne peuvent que perpétuer son oppression. C'est pourquoi Beauvoir met l'accent sur l'autonomie économique, qui permet à la femme de s'affirmer enfin comme sujet. Pour elle, il s'agit essentiellement de garantir à deux individualités autonomes l'établissement d'engagements personnels et réciproques. À cet égard, elle identifie les principaux paramètres susceptibles d'assurer une égalité concrète et, partant, la fin de l'enfermement

des femmes dans la sphère privée : droit à la liberté sexuelle[164] ; droit à la contraception et à l'avortement ; droit au divorce ; éducation égale pour les deux sexes ; indépendance économique.

Pour Firestone, le mariage monogame doit être remplacé par d'autres formes d'aménagement des rapports entre les sexes. Sensible à l'augmentation de l'espérance de vie[165], Firestone préconise des contrats qui s'inscrivent dans une durée temporaire, mais renouvelables lorsqu'il y a consensus des deux conjoints. De cette façon, les personnes pourront vivre des expériences diversifiées au cours de leur vie, incluant des périodes de célibat.

Quant à la famille, remplacée par la maisonnée[166], elle implique un large groupe de personnes vivant ensemble dans un contexte démocratique où toutes les relations sont basées sur l'amour[167], où l'éducation est partagée entre tous les membres et où les travaux domestiques font l'objet d'une rotation équitable. Ce n'est que de cette façon que l'on peut transgresser les relations de dépendance que l'on retrouve dans la famille nucléaire, car « les femmes seraient les égales des hommes devant la loi » (p. 295). L'indépendance économique, l'autodétermination et leur totale intégration à la société assurent ainsi la libération des femmes.

En ce qui concerne la variable âge, l'utopie de Firestone présente des éléments que l'on retrouve rarement dans les utopies féminines féministes de l'époque du néo-féminisme. Firestone, en effet, insiste à plusieurs reprises pour intégrer les personnes de tous âges dans sa para-utopie, qu'il s'agisse du système d'éducation qui permet aux personnes « de tous âges » d'acquérir des connaissances[168] ; de la participation d'hommes et de femmes « de tous âges » au processus d'éducation ; de la formation professionnelle qui permet aux personnes «de tous âges» de travailler ensemble à tous les niveaux ; de la distribution du revenu annuel garanti « sans distinction d'âge » ; des liens

d'affection que l'enfant forme lui-même avec des personnes de sexe et « d'âge » quelconques, voire des liens durables qui s'établissent entre des personnes « d'âges très divers ». En ce qui concerne la sexualité, rien ne précise dans le texte que les personnes âgées, hommes et femmes, sont considérées comme asexuées. Firestone, à cet égard, établit seulement une distinction entre le plaisir génital, qui concerne les adultes, et la sexualité propre aux enfants. Rappelons enfin ses propos au sujet de la beauté féminine (section 6.1.1.1), selon lesquels l'apparence physique de la femme vieillissante demeure humaine, dût-elle se transformer, voire « se flétrir ».

Ainsi, à l'opposé de la famille nucléaire qui n'intègre que deux générations, les personnes âgées, hommes et femmes, peuvent jouer un rôle aussi important que les collatéraux dans cette famille où n'existe pas de ségrégation fondée sur l'âge. La préoccupation de l'auteure pour l'élimination du clivage des générations révèle donc l'importance qu'elle accorde à la chaîne générationnelle, biologique ou non.

Dans le texte de Le Guin (**VII**)[169], Odo témoigne de la relation égalitaire qu'elle a vécu avec Taviri qui, à sa mort, lui a laissé la Révolution. « Qui suis-je », se demande-t-elle maintenant ? « La femme qui aimait Taviri », ce partenaire de vie avec lequel elle avait des rapports de réciprocité.

Mais c'est sur le plan de la variable de l'âge que le récit est le plus significatif, comme l'ont fait ressortir Pearson et Pope, Rabkin ainsi que Yoke. À la fin de sa vie, Odo, qui ne craint pas la mort, nous dit que la vieillesse, lorsqu'elle est accompagnée de la maladie, peut être une période difficile à assumer : « Sa main droite la démangea et elle la frotta, puis la secoua dans les airs, par dépit. Elle n'était plus en possession d'elle-même, ni de sa jambe droite, ni de son œil droit, ni de la commissure droite de sa bouche, depuis sa crise de paralysie. [...] Elle avait l'impression d'être un robot court-circuité » (p. 325).

C'est d'abord de sa dépendance vis-à-vis des autres personnes que nous parle Odo, et de sa réclusion forcée, car, avant son attaque, six mois plus tôt, elle voyageait encore. C'est aussi du désir de plaire, malgré un corps délabré. Avant sa maladie, Odo, vieille femme aux cheveux gris et au visage roussi, s'arrangeait pour que les hommes la regardent et aiment la regarder. Mais c'est surtout à l'égard de la sexualité qu'Odo se révolte, défiant les « puritains » qui croient à l'extinction des sens lors de la vieillesse : « Que la décence soit damnée [,..] devrait-elle prétendre qu'elle n'avait plus de sexe ? [Mais] à présent, bien qu'elle ne puisse plus donner de plaisir, Bon Dieu ! Eh bien, elle pouvait encore en prendre ! » (p. 327).

Odo sait que pour Taviri son âge n'aurait pas eu d'importance, ce qui n'est pas le cas du jeune Noi. Alors qu'il la voit comme une vieille femme asexuée, elle éprouve pour lui une attirance sexuelle, même s'il ne peut être comparé à Taviri : « un garçon mince et musclé, à la voix douce et aux yeux vifs et noirs. Voilà ce que Noi avait de spécial. C'était simple, le bon vieux sexe » (p. 326).

Souvent décrite comme une personne sage et sereine, la femme âgée qui est dépeinte par Le Guin livre, au contraire, des réflexions rarement évoquées par les utopistes, surtout lorsqu'elles concernent la sexualité. Le texte révèle aussi une absence de réciprocité entre les générations. Contrairement à Odo, qui continue à apprendre des jeunes, ceux-ci ne sont pas intéressés à comprendre vraiment ce que vivent les personnes au cours de leur vieillesse :

> [Odo] aimait les jeunes. [...] Elle apprenait beaucoup d'eux, mais ils n'apprenaient rien d'elle ; ils avaient appris tout ce qu'elle avait à leur enseigner par ses livres, par le Mouvement. Ils venaient simplement la voir, comme si elle était la Grande Tour de Rodarred, ou le Canyon de Tulaeva. Un phénomène, un monument. Ils étaient craintifs et l'adoraient. (p. 330)

C'est pourquoi Odo, perçue comme une grand-mère aimée officiellement par tout le monde, se sent seule, comme si elle était un « bon vieux monument, le symbole de l'Utérus » (p. 330).

Dans le roman de Piercy (**VIII**), *He, She and It*[170], on a affaire à trois sociétés différentes : la première, fortement androcratique ; la deuxième, égalitaire ; la troisième, gynocentrique. Au sein de la société de Tikva, il n'existe pas de différences entre les femmes en ce qui concerne la distribution des rôles sociaux. Au plan des relations interpersonnelles, hommes et femmes vivent toutefois des relations qui ne sont pas nécessairement harmonieuses ; comme le fait remarquer Malkah, être homme correspond à la raison, à la logique et à la violence. Tout en étant parfois vulnérables, les hommes sont distants dans leur échanges avec les femmes, voire arrogants et quelquefois méprisants[171]. Même s'ils sont encore assujettis à certains relents de la culture patriarcale[172], des liens étroits unissent par ailleurs les femmes entre elles, liens basés sur des valeurs telles que la tendresse, l'émotion et le sens du toucher. C'est pourquoi Yod ne peut communiquer ses sentiments à Avram qui le considère uniquement comme une machine et s'intéresse plus à ce qu'il fait qu'à ce qu'il est. Quant à Malkah, Yod souligne qu'elle est une amie, puisqu'elle le traite comme une personne et non comme un jouet. Malkah elle-même, à cet égard, « further realized she was thinking the pronoun 'he' » (p. 93).

Le mariage n'est pas une institution que les femmes adoptent fréquemment. Dans la famille de Shira, par exemple, parmi quatre générations de femmes, elle est la première à s'être mariée. Contrairement à ce qui se passe dans la ville Y-S, à Tikva les enfants appartiennent aux mères et aux grand-mères. Par contre, Yod considère que c'est grâce à son rôle de beau-père auprès d'Ari, le fils de Shira, qu'il se sent enfin heureux : « I had never been happy. I had been only fully engaged or bored. I had been puzzled. I had been frightened. I had

been angry. [...] But I had never been happy until we came back here with Ari and you told him I was his stepfather » (p. 364).

Les personnes âgées, hommes et femmes, sont très actives dans la communauté, comme en témoignent les activités socio-professionnelles d'Avram et de Malkah, tous deux septuagénaires et représentant les personnes subversives défiant le régime d'Y-S. Pourtant, dans cette ville où les rôles sociaux n'ont pas de sexe, sévit le double standard à l'égard du vieillissement. Comme Avram, qui est attiré par la jeunesse de Shira, les hommes vieillissants et âgés de Tikva jugent que les femmes vieillissantes sont tout simplement asexuées. Malkah, qui n'a jamais recherché l'amour, est une femme indépendante et libérée sexuellement : un grand nombre d'amants ont, pour une courte durée, partagé sa vie. D'après Malkah, c'est tardivement que les femmes parviennent enfin à s'épanouir sexuellement. Pourtant, le jour où Shira découvre que sa grand-mère a eu des rapports sexuels avec Yod, elle est scandalisée, voire « dégoûtée ». Malkah lui signale toutefois qu'elle-même vieillira et qu'elle connaîtra alors la discrimination que vivent les femmes vieillissantes au regard de leur sexualité : « you're going to get older too. We all do. We'll see how sane you find attitudes toward aging women when you start to age » (p. 353).

Alors qu'il ignore ce qu'est le tabou œdipien, Yod ignore de même ce qu'est le sexisme, l'âgisme ainsi que le double standard vis-à-vis de l'âge :

> The sex roles of old stories confused him. (p. 377)
> [H]e has no prejudices against age. (p. 353)
> [He] has no prejudice against a woman because of age. (p. 162)

Après son aventure amoureuse avec Yod, Malkah décide de mettre fin à sa vie hétérosexuelle :

> Wrinkles, infirmities meant nothing to him [...]. Yod was my true last lover. After him, I would desire none other. I had created him to be all I might want, and now I had truly let him go. My body and my mind mourned him. (p. 174)

> How can I regret someone I truly loved ? I feel guilty. I understand the crime we committed against him by the very act of programming him for our purposes. But I cannot regret knowing him. (p. 421)

Attirée par de nouveaux modes de vie, elle rejoint la communauté gynocentrique des Amazones, avec lesquelles elle travaillera à bâtir un monde meilleur : « I am not excused from labor in my old age but rallied to work harder. [...] I go to teach and to learn from women who will lift me up, wash me as if for burial and then give me renewed strenght, rededicated life and the light I crave » (p. 418-419).

Mais à la fin du récit, grâce à l'expérience de Yod, « personne » qui réunit les traits psychologiques et comportementaux des deux sexes de l'espèce humaine, on peut lire un souhait à long terme de rendre accessible aux hommes ce monde meilleur : « If we can love a date palm or a puppy or a cyborg, perhaps we can love each other better also » (p. 419).

D'après Van Hoof (p. 30), le roman de Piercy est l'un des rares à aborder les implications sociales et politiques de l'être posthumain (le cyborg).

6.3.1.2.2 Le thème de la beauté dans les sociétés de Callenbach, Gilman, Piercy et Renard

Parmi les quatre utopies féministes qui ont soulevé des éléments critiques concernant les normes de la beauté, deux ont déjà été présentées dans la sous-section précédente : *Écotopie* ; *He, She and It* ; nous procédons d'abord à leur examen. Nous verrons par la suite comment le récit de Gilman (*Herland*), qui a déjà fait l'objet d'un examen critique à titre de société gynocentrique, comporte aussi un caractère androgyne. Quant au roman de Renard (*La planète des poupées*), il fera l'objet d'une critique plus ample, incluant les deux variables.

Dans la société de Callenbach, il n'existe pas de discrimination au plan de l'apparence physique : jeunes et vieux se baignent ensemble, complètement nus, dans les bassins publics. Mais c'est particulièrement sur le plan de la beauté féminine que Callenbach présente un discours très progressiste. Dotées d'une santé qui fait plaisir à voir, les Écotopiennes répondent à des canons de beauté qui diffèrent considérablement de ceux des femmes de la société de référence : « Belles, d'une beauté simple, sans artifices [...], leur attrait ne dépend pas du maquillage ou du vêtement. D'une façon générale, les femmes donnent une impression de force et d'équilibre » (p. 69-70).

Écoutons William Weston, habitué aux jeux de séduction et aux artifices des femmes américaines, parler de Marissa, femme sérieuse, passionnée et qui n'est pas exactement belle, du moins selon ses critères habituels :

> [Elle a une] présence physique forte et chaleureuse ; mince, mais des hanches solides ; des cheveux noirs et bouclés, de grands yeux au regard pénétrant [...;] elle porte un épais chandail tricoté, un blue-jean et de grosses chaussures de marche ou de travail. Seule petite touche de coquetterie : un joli petit foulard de soie à fleurs autour du cou. (p. 99)
> [Elle] se sert de son corps avec tant de simplicité et de spontanéité que je ne peux que faire la même chose. Elle est pleinement en accord avec *elle-même*, avec son être biologique, et du coup je le suis, moi aussi, avec le mien. (p. 206)
> Marissa ne se maquille pas, jamais, et maintenant que la mode aux États-Unis est revenue au rouge à lèvres, au fard à paupières et à tout le reste, je l'ai d'abord trouvée un peu pâle, j'ai pensé qu'elle ne se mettait pas assez en valeur. Et pourtant quelle intensité il y a dans son regard, comme ses lèvres sont expressives, comme son corps est souple et vif ! [Elle est] la sensualité et la vitalité mêmes, [elle] n'a pas besoin de ces signes... (p. 207-208)

Contrairement aux Américaines, dont les jeux de séduction invitent à la compétition, à la comparaison et au flirt, les Écotopiennes ne se présentent jamais « comme un objet pour la possession duquel on se bat » (p. 208). En projetant un modèle de la beauté qui conteste celui où la personnalité d'une femme se concentre tout entière dans son apparence physique, Callenbach offre un modèle novateur. En outre, parce que ce modèle ne s'inspire pas d'un stéréotype artificiel, il permet d'annuler non seulement la rivalité entre les hommes mais aussi la compétition entre les femmes.

Dans *He, She and It*, Piercy montre, avec le personnage de Malkah, que la beauté féminine, définie selon des normes relevant d'une société androcratique, ne représente pas le critère primordial. En effet, Piercy atténue l'importance de ce facteur au profit de la personnalité. À l'instar des hommes qui, même laids peuvent toujours séduire, Malkah, tout en étant dotée d'un physique jugé ingrat, est une conquérante au plan sexuel :

> I had always believed that as long as I lived, I would be interested in love ; in making love. My identity was fused with the notion of conquest, perhaps. From the time I was a young girl, all through womanhood, I was never beautiful ; I was considered so by many men, never by any woman. It was a fleshy, sensual, highly charged sexuality I emitted, a focused desire full of ripples and zing. It worked. It was honest. (p. 162)

Malgré son apparence physique, Malkah n'a jamais été repoussée par les hommes, comme elle le confie à Shira : « I was never a beauty. You're far prettier than I never was. But I had a good body and a roving eye. [The men] always came after me when I wanted them to » (p. 76).

Mais alors que le vieillissement féminin sur Tikva est jugé négativement par les hommes, il en est tout autrement dans la société des Amazones, où non seulement il n'existe pas de discrimination fondée sur l'âge, mais où l'apparence physique constitue un élément secondaire. Les rapports amoureux entre les femmes sont plutôt basés sur des affinités morales et psychologiques, ce que découvre Malkah, attirée par Karmia, une femme médecin sexagénaire :

> She is a small woman, intense, very strong [...]. I mean we started explaining our work to each other, straining to grasp, each of us, started talking politics and religion, and also started telling each other our lives [...]. I don't know if she will be my friend, my lover, or only my support [...]. Her mind excites and delights me. She is extraordinarily intelligent, and her life, too, has been a twisted rope of many colors. (p. 420)

Dans la société de Gilman[173], les trois explorateurs ont, au début de leur visite d'Herland, une définition de la féminité associée exclusivement à la jeunesse : les femmes vieillissantes et âgées sont pour eux virtuellement invisibles. Quant aux jeunes femmes de la société herlandaise, dont la grandeur

impressionne les visiteurs, elles ne répondent pas aux canons de beauté de la société de référence, particulièrement en ce qui concerne la chevelure :

> In the matter of personal appearance, there was a great difference. They all wore short hair, some few inches at most ; some curly, some not. [...]
> If their hair was only long [...], they would look so much more feminine. (p. 30)

Par la voix de l'un d'entre eux, c'est avec humour que Gilman discute du bien-fondé de cet idéal de féminité proposé uniquement aux femmes : « Why we should so admire 'a woman's crown of hair ' and not admire a Chinaman's queue is hard to explain, except that we are so convinced that the long hair 'belongs' to a woman. Whereas the 'mane' in horses is on both, and in lions, buffalos, and such creatures only on the male » (p. 30).

La dystopie rose de Christine Renard (**V**)[174] nous fait découvrir de façon progressive les paramètres d'une société androcratique, dont le clivage entre les deux sphères, le double standard en ce qui concerne la fidélité conjugale, ainsi que l'absence de divorce. Selon l'idéologie masculiniste qui maintient la double représentation de la femme identifiée soit à la mère, soit à la putain, les Margarettiennes, traitées essentiellement comme des mères, se voient lésées de leur sexualité :

> Les statues permettent aux hommes de mener une vie sexuelle intense sans y mêler leurs épouses. Ils n'ont de rapports sexuels avec elles que pour avoir des enfants. (p. 88)
> [Dans] cette société [...], les femmes sont des compagnes avec lesquelles on ne couche pas, et les poupées des compagnes avec lesquelles on ne fait que coucher. (p. 150)

Les statues permettent aussi aux hommes d'assouvir un besoin de domination totale sur les femmes de toutes les générations :

> Ils ont toutes les femmes qu'ils veulent y compris leurs mères, leurs grand-mères, leurs sœurs et les femmes des autres. Ils ont les femmes de tous les temps, ils les ont dans leur prime jeunesse et dans leur plus radieuse beauté, et tout en les possédant, ils savent qui elles ont épousé, quels enfants elles ont eus, et quelle vie elles ont menée. Chacun d'eux se sent un Dieu pouvant choisir entre les mortelles. (p. 214-215)

Misogynes, les Margarettiens s'adressent aux femmes « d'un ton protecteur, presque méprisant » (p. 17).

Au plan de la variable de l'âge, même si l'on ne retrouve pratiquement pas de personnes âgées dans le texte[175], celui-ci offre des éléments qui accentuent l'écart gyniste souligné. En effet, par le biais d'un système de poupées modelées à l'image des épouses lorsqu'elles avaient 15 ans, les Margarettiens comblent leurs besoins sexuels avec des entités qui, parce qu'elles ont toujours l'apparence de la jeunesse, ne vieillissent pas. Et c'est pourquoi aucune femme sans statue ne peut se marier : « il est bien évident qu'aucun garçon de Margaretta ne voudrait épouser une fille qui n'ait pas sa statue. Il serait obligé de se contenter d'une femme qui vieillirait, qui serait malade de temps en temps, sans compter les périodes de grossesse » (p. 137).

En cela, Margaretta est une société qui privilégie la domination fondée sur l'âge, de même que le double standard face au vieillissement. Mentionnons par contre que le texte de Renard fait ressortir un trait qui sous-estime la capacité d'adaptation au cours du vieillissement. En effet, il est mentionné que les hommes et les femmes de 40 ans et plus ne peuvent, à l'encontre des jeunes, se passer du système des statues :

> Mais ce n'était rien comparé aux bouleversements qu'apportaient ces nouvelles méthodes chez les gens qui avaient passé quarante ans. Yann Guerlain allait d'un système à l'autre, passant de sa femme à la statue en traînant un remords constant [...;] il n'avait pas l'habitude d'être ainsi frustré. Depuis sa naissance, il savait que les hommes avaient toujours une statue pour satisfaire leurs désirs, et, depuis l'âge de vingt ans, il avait eu pour compagne de toujours la statue de sa femme. Pour la première fois, il n'avait pas cet objet sexuel parfait. (p. 200-201)

Quant à Anaïs, une quadragénaire dont l'époux ne s'est pas débarrassé de sa statue, elle signale que le système offre l'avantage de lui restituer son image lorsqu'elle était jeune : « C'est tout de même bien de voir comment j'étais à quinze ans [...] » (p. 192).

Sur la question des normes de la beauté, celle qu'impose la société margarettienne se réfère donc d'abord à la jeunesse. Or, contrairement aux critères qui ont cours sur la Terre, ceux qui prévalent sur Margaretta sont diamétralement opposés : « les Margarettiennes étaient, dans l'ensemble, beaucoup plus grandes et fortes que les Terriennes. Les hanches et les épaules étaient larges, les bras qui sortaient des manches des corsages étaient robustes et pleins, les visages colorés et hâlés » (p. 21).

Pour résumer, « la minceur, les tailles flexibles et les airs éthérés n'étaient pas à la mode [...]. Il fallait être robuste, et en avoir l'air, pour plaire ici » (p. 31). Quant à la Terrienne, dotée d'épaules carrées de « débardeur », de bras musclés et de mains « comme des battoirs », elle se sent à l'aise sur Margaretta ; elle découvre par contre qu'elle s'est abusée en croyant que, sur Terre, l'intelligence peut compenser ce qui est jugé comme une disgrâce physique : « Je pensais que l'intelligence compensait. Eh bien non, ce n'était pas vrai, l'intelligence ne compensait pas, enfin ne compensait pas toujours » (p. 127).

En modifiant complètement les conceptions d'une société quant à l'apparence physique que privilégient les hommes, Renard met ainsi en relief le caractère injustifié des normes de la beauté.

Remarquons finalement que les conceptions de More et de Campanella sur cette question s'inscrivent dans le cadre du discours féministe. More attache une importance secondaire à la beauté, préférant exalter la vigueur et l'agilité du corps[176] : « Beaucoup se laissent séduire par la beauté ; mais pas un n'est constant et fidèle, s'il ne trouve avec la beauté complaisance et vertu » (p. 95).

Dans la *Cité du Soleil*, Campanella affirme qu'il n'existe pas de laideur en soi : « [n]ul besoin de boules truquées pour que les laids s'accommodent des laides, puisqu'on n'y trouve pas de laideur. Grâce à l'exercice les femmes acquièrent un teint coloré, un corps solide et élancé. Or c'est dans la vigueur, la vivacité et la grandeur qu'ils font consister la beauté » (p. 23)[177].

La section suivante présente un bilan de l'interprétation féministe des textes hétéropolitiques que nous avons discutés.

6.4 Synthèse et conclusion

Avant de procéder au classement des textes, il convient de questionner plus avant le concept d'androgynie. Comme le but de ce chapitre consistait à présenter des écrits hétéropolitiques qui, dans une perspective féministe, proposent une société androgynocratique, comment distinguer l'androgynie dite féministe de l'androgynie non féministe ? En d'autres mots, quels sont les rapports entre le féminisme, l'androgynie biologique et l'essentialisme androcentrique ? Dans une perspective féministe de l'androgynie, explique Rosinsky (1984), c'est l'environnement, et non la nature, qui constitue l'influence dominante sur le développement physique et mental des hommes et des femmes. Selon l'auteure, l'androgynie féministe s'oppose à l'androgynie biologique, laquelle est souvent hiérarchisée androcentriquement. Mais qu'en est-il alors de l'essentialisme gynocentrique ?

Eu égard aux sous-modèles gynocentrique, androcentrique et féministe, Bouchard (1990a) fait d'abord ressortir qu'il n'existe pas nécessairement de contradictions entre ces concepts. D'une part, une position féministe axée sur l'androgynie psycho-comportementale peut montrer que le gynocentrisme n'est pas nécessairement lié à l'essentialisme ; également, elle met en relief que l'androgynie n'est pas l'apanage d'une société bisexuée. D'autre part, la gynocratie et l'androcratie ne sont pas foncièrement incompatibles avec le féminisme et l'androgynie ; une dénonciation (implicite ou explicite) du caractère dystopique de l'inégalité sexuale que recèlent forcément ces deux types de société, peut conduire à l'ébauche (à la limite, en termes de souhait) d'un projet de société égalitaire.

En mettant l'accent sur le type de société et la nature du pouvoir qui s'y exerce, Bouchard identifie donc huit modèles de société distribués en trois groupes et ce, :

Société bisexuée :

- Androcratique
- Gynocratique
- Androgynocratique.

Société unisexuée :

- Androcentrique (androgyne ou non)
- Gynocentrique (androgyne ou non).

Société hermaphrodite (androgynocratique).

Remarquons d'abord qu'aucun des textes de notre corpus ne s'inscrit à l'intérieur du huitième modèle, la société hermaphrodite. Au sens strict, la notion d'hermaphrodisme correspond, en effet, à une androgynie purement biologique[178]. Dans les conceptions contemporaines par ailleurs, Guy Bouchard (1989e:621) fait remarquer que le niveau biologique, « s'il est parfois conjoint aux dimensions psychiques et/ou compartimentales, n'est jamais considéré isolément ». Or, dans le seul texte où l'on retrouve une composante biologique[179], celle-ci est neutralisée au profit des composantes psychologiques et comportementales.

Voyons maintenant comment, en fonction de ce regroupement, se répartissent les 14[180] sociétés utopiques auxquelles se réfère notre corpus :

- 11 sociétés bisexuées, dont 7 sociétés androgynocratiques, une société gynocratique, une société androcratique et une société mixte où se côtoient androcratie et androgynie[181] ;
- 3 sociétés unisexuées, toutes gynocentriques mais instables.

L'examen critique vise à identifier l'androgynie psycho-comportementale, tout en débattant du caractère féministe de certains textes.

Une utopie étant nécessairement stable ou instable, parmi les 11 sociétés bisexuées, 6 relèvent de la première catégorie et 5 de la seconde. Les sociétés stables proposées par 3 utopies et 3 para-utopies : *L'Utopie* (More) ; *La Cité du Soleil* (Campanella) ; *Écotopie* (Callenbach) ; *La République* (Platon) ; *Le Deuxième sexe* (Beauvoir) ; *La dialectique du sexe* (Firestone), relèvent toutes, quels que soient leurs modes d'organisation, de l'androgynie psycho-comportementale. Nous avons montré que l'une d'entre elles, *La République*, ne se référait pas à l'idéologie féministe. Mais qu'en est-il des sociétés de More et de Campanella, à l'intérieur desquelles on retrouve quelques traits patriarcaux dénoncés par la critique féministe ? Nous devons reconnaître que, grâce à l'analyse des deux variables qui ont permis de moduler certains traits négatifs, ces sociétés reflètent adéquatement une société androgynocratique féministe. En insistant sur leurs efforts pour éliminer le plus possible toute forme de domination entre les sexes, nous avons, en effet, suffisamment démontré que leurs visées progressistes contribuaient à fournir des rôles exemplaires qui permettent de réaliser l'androgynie féministe.

Quant à la catégorie des utopies instables, elle rassemble deux sous-catégories de sociétés : une première réunit deux sociétés qui, tout en étant égalitaires, cherchent à s'améliorer : *À la veille de la Révolution* (Le Guin) ; la société de Tikva dans *He, She and It* (Piercy). Dans l'une et l'autre, nous retrouvons quelques personnes qui symbolisent l'androgynie psycho-

comportementale recherchée : Taviri et Odo, dans la première, le robot Yod, dans la seconde.

La deuxième sous-catégorie annexe trois sociétés qui constituent des exemples de dystopie se métamorphosant en eutopie : *The End of this Day's Business* (Burdekin) ; *Le nom du monde est forêt* (Le Guin) ; *La planète des poupées* (Renard). Qu'il s'agisse de la gynocratie de Burdekin ou des régimes androcratiques des deux autres, dans les trois cas il y a mutation vers des modèles sociaux qui, en facilitant l'androgynie psycho-comportementale, permettront l'avènement (réel ou souhaité) d'une société androgynocratique. Dans le cas de la société de Le Guin, c'est la communauté des Athshéens qui sert de modèle à cet égard.

Enfin, les trois sociétés gynocentriques qui conjuguent toutes la société unisexuée, le gynocentrisme et l'androgynie, proviennent des récits suivants : *Les Bergères de l'Apocalypse* (d'Eaubonne)[182] ; *Herland* (Gilman) ; *He, She and It* (Piercy) : la société des Amazones. Toutes les trois évolueront, à court ou à long terme, vers une société bisexuée androgynocratique.

Le **tableau 6.3** montre maintenant la répartition des textes en fonction de deux rubriques : le modèle de société et la valence idéologique. C'est au sein de la dernière catégorie que sont illustrées les deux variables, sexe et âge.

Tableau 6.3

Interprétation des textes hétéropolitiques vs le modèle de société et la valence idéologique[183]

	MODÈLE DE SOCIÉTÉ				VALENCE IDÉOLOGIQUE				
	Andro-cratique	Gyno-cratique	Gyno-centrique	Androgy-nocratique	Féministe/ Masculi-niste	Variable sexe		Variable âge	
	Eutopique/ Dystopique	Eutopique/ Dystopique	Eutopique/ Dystopique	Eutopique/ Dystopique		gyniste	miso-gyne	âgiste	miso-gérontiste
	Stable/ Instable	Stable/ Instable	Stable/ Instable	Stable/ Instable				h/f	h/f
Platon	-	-	-	E S	M	-	+	-	+ h + f
Beauvoir	-	-	-	E S	F	-	-	-	-
Burdekin	-	D I	-	E	F	-	-	+ h	+ h
Callenbach	-	-	-	E S	F	-	-	-	-
Campanella	-	-	-	E S	F	-	-	-	-
D'Eaubonne	-	-	E I	E	F	-	-	-	-
Firestone	-	-	-	E S	F	-	-	-	-
Gilman	-	-	E I	E	F	-	-	-	-
Le Guin (1)	D I	-	-	E	F	-	-	-	-
Le Guin (2)	-	-	-	E S	F	-	-	-	+ f
More	-	-	-	E S	F	-	-	-	-
Piercy (1)	-	-	-	D I	F	-	+	+ f	+ f
Piercy (2)	-	-	E I	(E)	F	-	-	-	-
Renard	D I	-	-	E	F	-	-	-	+ h+f

Ursula Le Guin : 1) *Le nom du monde est forêt* ;
2) *À la veille de la Révolution*

Marge Piercy 1) la société de Tikva ;
2) la société des Amazones

Une première catégorie se réfère au texte de Platon qui a été considéré non féministe. Non âgiste, la société platonicienne présente par ailleurs quelques traits de misogérontie à l'endroit des deux sexes.

Une deuxième catégorie se réfère aux deux sociétés androcratiques de Renard et de Le Guin (*Le nom du monde est forêt*). Toutes les deux mettent l'accent sur le caractère dystopique de la société androcratique par une dénonciation de ses aspects négatifs : à l'égard de la variable sexe, le gynisme et la misogynie ; à l'égard de l'âge, le double standard, puisque l'âgisme et la misogérontie ne concernent que la femme.

La troisième catégorie regroupe les sept sociétés androgynocratiques présentées par Beauvoir, Callenbach, Campanella, Firestone, Le Guin (*À la veille de la Révolution*), More et Piercy (la société de Tikva). Parmi ces sociétés bisexuées, cinq présentent les caractéristiques positives d'une société androgynocratique au plan des deux variables. Par ailleurs, la société de Le Guin montre les difficultés d'un rapport de réciprocité entre les générations, de même que le double standard qui s'exerce à l'égard de la sexualité de la femme âgée. Quant à la société de Piercy, elle insiste sur le caractère dystopique d'une société qui, même égalitaire au plan de la sphère publique, ne réussit pas à éliminer la misogynie et le double standard à l'égard de la variable âge.

La dernière catégorie rassemble les trois sociétés gynocentriques de d'Eaubonne, Gilman et Piercy (la société des Amazones), ainsi que la société gynocratique de Burdekin. À plus ou moins long terme, ces quatre sociétés souhaitent l'avènement d'une société androgynocratique (bisexuée) exempte d'âgisme et de misogérontie.

En conclusion, les textes présentés suscitent notre réflexion sur les différents moyens de créer de nouveaux rôles définis en termes d'androgynie psycho-comportementale. Ils montrent d'abord que les écrivains féministes, en distinguant l'identité sexuale de l'identité sexuelle, attachent une importance très secondaire au déterminisme biologique, lequel ne se retrouve pas d'ailleurs dans notre corpus d'utopies féministes. Ils montrent aussi que l'accès à l'androgynie psycho-comportementale n'est pas l'exclusivité des sociétés bisexuées, et que le gynocentrisme n'est pas nécessairement lié à l'essentialisme, ni opposé à l'androgynie. Enfin, plusieurs éléments recensés par le biais de la variable âge ont permis d'exposer comment les utopistes féministes parviennent à enfreindre l'éthique d'une société androcratique axée sur des valeurs telles que la compétition, le solipsisme, l'idéal de la jeunesse, les critères artificiels de la beauté, ainsi que la crainte de la mort.

TABLEAUX

Tableau 6.1

Les thèmes d'analyse

Structure sociopolitique	Thématiques	Rapports avec la société	Rapports avec l'environnement immédiat
		Thèmes/sujets	
L'organisation économique et sociale	Th. 15 Th. 19 Th. 11	Le statut et les rôles Le pouvoir gris Le travail et la retraite	
	Th. 10	Le logement	
	Th. 1	La démographie vs l'espérance de vie	
	Th. 5 Th. 5 et 6		La santé L'autonomie (physique et mentale) vs la dépendance
	Th. 8		L'adaptation et la créativité
L'organisation (para-) familiale	Th. 9 Th. 12		L'amour, la sexualité (vs la gérontophilie), le mariage Le veuvage, le deuil, l'immortalité vs la régénérescence, la mort
	Th. 9		Les rapports intergénérationnels
	Th. 9 et 12		Les réseaux socioaffectifs vs l'isolement
Les représentations socioculturelles	Th. 2		Les images/normes de la beauté vs les modifications biopsychologiques
	Th. 17		Défis, modes de vie alternatifs, valeurs, éthique
	Th. 18 Th. 23		Ménopause vs cycle de vie et développement La ménopause vs l'andropause
	Th. 20		L'âgisme, la misogérontie et le double standard (vs sexisme)
	Th. 21		Féminisme et vieillissement/vieillesse
	Th. 24		L'éducation
	Th. 26		Bilan de vie

TABLEAU 6.2

Liste des (24) textes utilisés

TEXTES FICTIFS*			
AUTEUR	TITRE	CATÉGORIE	ANNÉE DE PARUTION
BEAUVOIR, Simone	*Malentendu à Moscou*	Fiction réaliste	1965
BURDEKIN, Katharine	***The End of This Day's Business***	**Fiction irréaliste (eutopie/dystopie)**	**1935**
CALLENBACH, Ernest	*Écotopie*	Fiction irréaliste (eutopie)	1975
CAMPANELLA, Tommaso	*La Cité du Soleil*	Fiction irréaliste (eutopie)	1623
CHÂTELET, Noëlle	*La femme coquelicot*	Fiction réaliste	1997
D'EAUBONNE, Françoise	***Les bergères de l'Apocalypse***	**Fiction irréaliste (eutopie)**	1977
FRENCH, Marylin	*Jours tranquilles à Manhattan*	Fiction réaliste	1997
GILMAN, Charlotte Perkins	***Herland***	**Fiction irréaliste (eutopie)**	**1915**
GROULT, Benoîte	*Les vaisseaux du cœur*	Fiction réaliste	1988
IRVING, John	*Une veuve de papier*	Fiction réaliste	1998
LE GUIN, Ursula	*Le nom du monde est forêt*	Fiction irréaliste (dystopie/eutopie)	1972
	À la veille de la Révolution	Fiction irréaliste (eutopie)	1979
LESSING, Doris	*Si vieillesse pouvait*	Fiction réaliste	1985
	L'Amour, encore	Fiction réaliste	1996
MORE, Thomas	*L'Utopie*	Fiction irréaliste (eutopie)	1516
PIERCY, Marge	*Désirs de femmes*	Fiction réaliste	1994
	He, She and It	Fiction irréaliste (dystopie/eutopie)	1992
RENARD, Christine	*La planète des poupées*	Fiction irréaliste (dystopie rose/eutopie)	1972
TEXTES NON FICTIFS			
AUTEUR	TITRE	CATÉGORIE	ANNÉE
BEAUVOIR, Simone	*Le Deuxième sexe*	Para-utopie	1949
FIRESTONE, Shulamith	*La dialectique du sexe*	Para-utopie	1972
FIRESTONE, Shulamith	*La dialectique du sexe*	(Para-utopie)	1972
FRIEDAN, Betty	*La révolte du 3e âge*	Théorie	1995
PLATON	*La République*	Para-utopie	1992
WOLF, Naomi	*Quand la beauté fait mal*	Théorie	1991

- Les trois textes déjà présentés dans le chapitre précédent sont en caractères gras.

NOTES
CHAPITRE 6

1. Ou « gynandrocratique ».

2. Fondée sur les concepts de ressemblance et d'égalité, la conception androgyne ou gynandre renvoie à l'unité sexuale : cf. 3.4.1.

3. Pour le développement de cette sous-section sur le concept d'androgynie, nous nous référons principalement à l'analyse approfondie faite par Guy Bouchard (1988d ; 1989e ; 1990a ; 1994b ; 1997). Dans ces textes, la notion d'androgynie joue sur les deux tableaux (individuel et social), ultérieurement distingués, sur le plan terminologique, par le couple « androgyne »/ »androgynocratique ».

4. *Born Female : The High Cost of Keeping Women Down*, New York : MacKay.

5. « Further Notes Toward a Recognition of Androgyny », *Women's Studies* 2/2, 143-149 ; *Toward a Recognition of Androgyny*, New York : W. W. Norton.

6. « The Androgyny Papers », *Women's Studies* 2/2, 139-141 ; « Androgyny : An Early Reappraisal », *Women's Studies* 2/2, 151-169.

7. Pour l'application de la méthode du champ définitionnel, voir le chapitre 1.

8. Les précisions apportée dans cette section font ressortir que la notion d'androgynie peut être politisée ou non.

9. « Ursula Le Guin's *The Left Hand of Darkness* : Androgyny and the Feminist utopia » : Barr et Smith (1983), p. 108-120.

10. « The Androgyn and the Homosexual », in *Women's Studies*, 2/2, 237-247.

11. « Androgyny as an Ideal for Human Development », in Vetterling-Braggin, Elliston et English, p. 45-69.

12. « On Feminist Utopias », in *Women's Studies*, 9, 3, p. 241-262.

13. « Is Androgyny the Answer to Sexual Stereotyping ? », in Vetterling-Braggin, p. 170-186.

14. Car, nous le savons, ce n'est pas sa seule orientation.

15. Ce qui correspond précisément à la dimension politisée de la notion d'androgynie.

16. Où la variable de l'âge n'intervenant pas, il y a partage du pouvoir entre les deux sexes. Dans les variantes acmècratique et gérontocratique, le pouvoir est partagé soit par les femmes et les hommes adultes, soit par les femmes et les hommes âgés.

17. Textes androgyno-mésocratiques : *Écotopie* (Callenbach, 1975) ; *Herland* (Gilman, 1915) ; *À la veille de la Révolution* (Le Guin, 1979) ; *He, She and It* (Piercy, 1992). Nous complétons ce groupe de textes utopiques avec les para-utopies de Simone de Beauvoir (*Le Deuxième sexe*, 1949) et de Shulamith Firestone (*La dialectique du sexe*, 1972). Mentionnons que le document de Firestone est aussi utilisé à titre de texte théorique, afin d'étoffer une thématique particulière.

18. Texte androgyno-acmècratique : *La planète des poupées* (Renard, 1972).

19. Textes androgyno-gérontocratiques : *The End of This Day's Business* (Burdekin, 1935) ; *La Cité du Soleil* (Campanella, 1623) ; *Les Bergères de l'Apocalypse* (D'Eaubonne, 1977) ; *Le nom du monde est forêt* (Le Guin, 1972) ; *L'Utopie* (More, 1516). Nous complétons ce groupe de textes utopiques avec la para-utopie de Platon : *La République*.

20. Voir Tableau 5.1 (page 475).

21. Voir 4.1.1.1.

22. Soit un total de 3 (Platon, More et Campanella) sur 4.

23. Sont distingués les 8 romans qui relèvent de la littérature réaliste et ceux (10) qui se réfèrent à la littérature non réaliste.

24. Le document de Firestone est utilisé à la fois comme texte théorique et comme texte para-utopique.

25. Quant aux références aux critiques féministes, elles sont signalées au fur et à mesure.

26. Voir 3.3.1.1.

27. Rapporté par Woodward (1999:160).

28. Version française de l'essai intitulé *The Fountain of Age.*

29. Entre autres, celles de W. Schaie, de G. Labouvie-Vief et de P. Baltes,

30. Friedan présente néanmoins un résumé de l'essai de Carolyn Heilbrun (*Writing a Woman's Life*, 1988) ; elle souligne en outre l'article de Jane O'Reilly (« A Candle at 50, for Accomplishment », *New York Times*, 10 juillet 1986) sur Gloria Steinem qui, fêtant son 50e anniversaire de naissance, avouait avoir redouté cet âge, le qualifiant de « sérieux, adulte et vieux. [...] Cinquante ans, c'est comme quarante d'avant ». En réplique, O'Reilly fait remarquer que « le mot 'adulte' devrait [...] avoir un vrai sens à 50 ans. [...] Cinquante ans [...] ne signifie pas un peu plus [que] la quarantaine [...] Cinquante ans, c'est cinquante ans ; le nier, c'est nier la sagesse, l'expérience et la vie elle-même » : rapporté par Friedan (p. 40-41).

31. Dont James Birren, Charlotte Buhler, Robert Butler, David Gutmann, Robert Kastenbaumm et Peter Laslett.

32. Par exemple (p. 107), l'« American Psychiatric Association » a cessé d'utiliser le terme « psychose d'involution » pour caractériser une dépression liée à la ménopause.

33. « Confrontés à l'âge, des hommes [...] peuvent distinguer - derrière la terrible porte de la jeunesse qui se referme - une **libération** des obligations de compétition sexuelle, sociale, financière ou professionnelle, la possibilité d'exprimer des choses profondément enfouies en eux, de répondre de manière nouvelle à leur besoin d'amour et d'activité, de devenir enfin et pleinement eux-mêmes » (p. 141).

34. En cela, Friedan s'oppose à l'idéologie qui prétend masquer la catégorie de l'âge. Mentionnons à ce propos qu'une théorie psychosociologique du vieillissement élaborée en 1989 par Featherstone et Hepworth (*The Body : Social Process and Cultural Theory*) repose sur le principe du « masque du vieillissement » (*mask of ageing*). Cette théorie soutient l'énoncé suivant : je peux *paraître* vieux mais je me *sens* jeune. En résumé, il y aurait dichotomie entre le corps et l'esprit dans la mesure où on considère que le corps et l'esprit ne vieillissent pas ensemble. Voire, comme son esprit ne

vieillit pas, la personne serait en quelque sorte dotée d'un « *ageless self* ». Cette théorie a fait l'objet de nombreuses critiques axées sur l'âgisme qu'elle recèle, entre autres en refusant de considérer que l'âge constitue, au même titre que le sexe et la race, une variable importante qui induit des inégalités dans les rapports sociaux. Pour en savoir plus sur cette théorie, voir Calasanti et Slevin (2001:184-187). Pour sa part, Molly Andrews (1999) montre, à partir de l'analyse des travaux qui s'inscrivent à l'intérieur de cette théorie (dont *I Dont Feel Old*, Thompson et *al.*, 1990), à quel point celle-ci influence « the seductiveness of agelessness ». Elle signale enfin que « [the] researchers of ageing must learn to resist the temptation of agelessness » :

> Ironically, this denial of difference, the erasure of the years lived, further entrenches the barrier between us and them, as it strips the old of their history and leaves them with nothing to offer but a mimicry or their youth. Thus, the cycle continues : the young are divided from the old, and the old are within themselves, pitting body and soul against each other as if they were not part of one whole. But it is not old age which is thus conquered, but our very selves. (p. 316-317)

35. Une telle option au regard d'une société androgynocratique s'inscrit au sein d'une para-utopie nucléaire, c'est-à-dire non détaillée. Le choix par Friedan (p. 69) de ce modèle s'inspire, entre autres, de David Gutmann qui, à partir de l'analyse de certaines sociétés primitives, montre que, lors de la vieillesse, il se produit une « permutation » des pouvoirs reliés au rôle parental du sexe opposé. À ce moment, l'homme peut récupérer son côté féminin ; quant à la femme, elle peut retrouver son côté masculin agressif et péremptoire.
Weisbord (1994:145) mentionne que Gutmann utilise l'expression « androgénie du troisième âge » pour désigner la tendance des femmes et des hommes âgés à se ressembler au plan psychologique.

36. Dans *Le Point*, janvier 1974.

37. Rapporté dans un recueil d'articles intitulé *La moitié de la terre* (1981:78).

38. Ce roman a connu un immense succès non seulement en France, mais aussi en Allemagne et dans toute l'Europe du Nord.

39. Selon Groult (p. 9), il s'agit d'un document relevant de trois genres : l'autobiographie, les entretiens et l'essai féministe. En somme, conclut-elle, « plutôt que l'histoire de ma vie, ce livre est [...] celle d'une prise de conscience et la chronique d'une évasion qui me permettrait de commencer le long apprentissage de la liberté » (p. 14).

40. C'est en réalité Gauvain qui meurt d'un accident cardiaque.

41. Rapporté par Norman M. Lobsenz (1980:98).

42. Sylvie Le Bon de Beauvoir a autorisé la *Revue d'étude du roman du XXe siècle* à publier cette longue nouvelle de 96 pages, visiblement prête pour la publication. Jacques Deguy signale que ce texte, qui devait prendre place dans le recueil intitulé *La Femme rompue*, semble avoir été victime, vers 1967, d'une suspicion fatale de son auteure. Or, fait remarquer Deguy (p. 7), « cette suspicion est d'autant plus incompréhensible au regard de sa qualité et de la richesse des thèmes qui s'y croisent ».

43. Dans la section des notes, nous utilisons également des extraits du *Deuxième sexe* qui font écho à ce texte fictif.

44. Ces propos sont évoqués dans le *Deuxième sexe* (II:288), où Beauvoir décrit la femme âgée comme un être asexué. Or, même si cette représentation est imposée par une société androcratique, Beauvoir refuse en quelque sorte de la transgresser. Lorsque Schwarzer, trente ans après la publication du *Deuxième sexe*, lui demande si elle s'est soumise personnellement à ce tabou, Beauvoir confie :

> En quelque sorte, je me suis toujours soumise. Pas aux tabous, mais à la tête. Parce que je pense que la tête chez moi est plus forte que le corps [...]. Je [n'avais des désirs sexuels] que dans la mesure où ces désirs pouvaient être réalisés [...].
> Il faut dire que, pour moi, la sexualité a toujours été liée à l'amour, sauf peut-être quand j'étais très jeune [...].
> Aujourd'hui, c'est absolument fini. Il y a quelque chose dans mon corps qui est mort. Tant mieux d'ailleurs. Parce que si je pense à ces femmes âgées qui frémissent encore sexuellement, je ne les blâme pas, mais je me dis qu'elles doivent avoir bien des emmerdements. (1984:89-90)

45. Cette crainte partagée par le couple atténue le discours de S. de Beauvoir dans le *Deuxième sexe*, relativement à une hantise du vieillissement/vieillesse vécue exclusivement par la femme.

46. C'est en ces termes que, dans *Tout compte fait* (1972a:176), Beauvoir résume ce texte :

> Dans <u>l'Âge de discrétion</u> je reprenais un des thèmes du roman que j'avais abandonné : la vieillesse. Un mot de Bachelard, dénonçant la stérilité des vieux savants, m'avait frappée : Comment un individu actif peut-il survivre quand il se sent réduit à l'impuissance? J'ai imaginé qu'un couple d'intellectuels, jusqu'alors très unis, se trouvait divisé parce qu'ils ne supportaient pas de la même manière le poids des ans. La crise éclatait à propos d'un conflit avec leur fils; mais ce qui m'intéressait c'était le rapport des parents entre eux. De mes trois récits, c'est celui qui me satisfait le moins. Il n'est pas construit à travers des silences : il est écrit en

> clair, selon mon ancienne technique. Et puis le sujet était trop vaste pour un texte si bref, je l'ai à peine effleuré.

Parmi les trois nouvelles du recueil (publié en 1967), *L'âge de discrétion* a cependant été jugée par la critique comme l'une des moins négatives. Commentant l'accueil très mitigé de ce recueil axé principalement sur « la solitude et l'échec » (sauf *L'âge de discrétion* où « l'échec est surmonté », l'héroïne conservant « l'amour de la vérité »), Beauvoir conclut qu'elle avait échoué à traiter la vieillesse féminine sous une forme romanesque. Aussi, note-t-elle (1972a:183) : « la vieillesse, je l'étudierais dans un essai qui serait, touchant les personnes âgées, le symétrique du Deuxième Sexe ». Comme le font entre autres remarquer Derdre Bair (1990:616) et Bethany Ladimer (1999:119-120), au regard de la problématique de la vieillesse, Beauvoir prévoyait donc originellement analyser la condition de la femme vieillissante et âgée. Ladimer souligne aussi que, dans l'ensemble du corpus de S. de Beauvoir, et particulièrement dans les mémoires et les romans, sont étroitement interreliées les notions de « féminité » et de « vieillissement/vieillesse ». Pour en savoir plus sur cette interprétation, cf. Ladimer (p. 91-144).

47. Ladimer (p. 124), qui a analysé les deux nouvelles, considère que le premier texte (1965)

> expresses the essence of Beauvoir's late-life revision of gender roles and of the values that might govern an older woman's existence. Large parts of it were reworked and integrated into the first chapter of *All Said and Done* in 1972 [...], in a series of moves that provide the final insights into Beauvoir's womanhood as she lived it in her sixties and seventies.

48. « [I]l est rare que la complicité féminine s'élève jusqu'à une véritable amitié; les femmes se sentent plus spontanément solidaires que les hommes, mais du sein de cette solidarité ce n'est pas chacune vers l'autre qu'elles se dépassent ; ensemble, elles sont tournées vers le monde masculin dont elles souhaitent accaparer chacune pour soi les valeurs. L'entente des femmes provient de ce qu'elles s'identifient les unes aux autres : mais par là même chacune conteste sa compagne » (1968a:II:229).

49. « C'était rare que [Nicole] sympathisât avec une femme. [...] Elle avait fait des cours et milité dans des mouvements féministes. Mais, comme les autres – ces autres qu'elle n'aimait pas – elle s'était laissé manger par son mari, son fils, son foyer. Macha ne se laissait certainement manger par personne. Cependant elle acceptait avec aisance sa féminité [...] » (p. 164).

50. Dans ses œuvres de fiction antérieures sur cette problématique, Beauvoir ne présente que le témoignage des protagonistes féminins : c'est entre autres le cas de Paule et d'Anne dans *Les Mandarins* ; Dominique dans *Les belles images* ; Murielle dans *Monologue* ; Monique dans *La Femme rompue*. Par ailleurs, Beauvoir reconnaîtra plus tard la pertinence de l'analyse critique d'Anne Ophir (1976) qui fait ressortir qu'elle n'avait guère cherché à élucider le rôle des hommes :

> Anne Ophir me pose à leurs propos des questions tout à fait pertinentes : pourquoi André a-t-il pendant trois ans laissé sa femme écrire un livre qu'il juge mauvais ? Quels sont les torts de Maurice et les limites de sa bonne volonté ? Quels événements, quelles injustices, quelles malchances ont fait sombrer Muriel dans une méchanceté paranoïaque ? (1976:13-14)

51. Sur le premier, *Journal d'une voisine*, cf. 5.1.1.1.

52. En 2001, dans un roman intitulé *The Sweatest Dream* (*Le Rêve le plus doux*, 2004), Lessing présente pour la première fois une aventure passionnée durable entre deux personnages vieillissants : une femme de 60 ans et un homme de dix ans plus jeune qu'elle. Contrairement à Janna et Richard, Frances et Rupert réussissent à exorciser leurs « fantômes » de jeunesse : « Quand on avance en âge, il arrive assez souvent de ces moments où des embrouillaminis entiers de passé saignant et douloureux se drapent purement et simplement avant de s'éloigner » (2004:237-8).

53. Bill et Henry, âgés respectivement de 28 et 35 ans.

54. Avouant à Sarah qu'il « adore les femmes âgées », c'est avec fierté qu'il déclare aux membres de la troupe être amoureux « d'une femme assez vieille pour être sa grand-mère » (p. 129).

55. Mentionnons que les rapports entre Sarah et Henry demeureront, eux aussi, platoniques. Doté d'une maturité qui fait défaut à Bill, Henry représente pour Sarah un homme avec lequel, si elle avait eu 30 ans, elle aurait envisagé une « relation engagée suivie. Pour le meilleur ou pour le pire » (p. 279-280). Mais Bill avoue être « très marié » et surtout très attaché à son jeune fils.

56. Au sujet de l'amour, Beauvoir écrit dans le *Deuxième sexe* :

> Les hommes ont proclamé à l'envi que l'amour est pour la femme son suprême accomplissement [...]. L'homme n'a pas besoin du dévouement inconditionné qu'il réclame, ni de l'amour idolâtre qui flatte sa vanité; il ne les accueille qu'à condition de ne pas satisfaire aux exigences que réciproquement ces attitudes impliquent [...]. Le jour où il sera possible à la femme d'aimer dans sa force, non dans sa faiblesse, non pour se fuir, mais pour se trouver, non pour se démettre, mais pour

> s'affirmer, alors l'amour deviendra pour elle comme pour l'homme source de vie et non mortel danger. (1968a:II:415)

57. Dans son *Traité de l'amour courtois*, André le Chapelain (1974:174-5) rapporte les propos d'Aliénor d'Aquitaine illustrant que les femmes de tous âges seraient davantage attirées par les hommes plus jeunes :

> si l'on considère l'instinct naturel de l'amour, les jeunes gens ont coutume de rechercher plus avidement le plaisir avec une femme faite qu'avec une jeune fille de leur âge ; mais les hommes mûrs préfèrent les caresses et les baisers des jeunes filles plutôt que ceux d'une femme plus âgée. Une femme au contraire, jeune ou adulte, recherche davantage les étreintes et les caresses d'hommes plus jeunes que d'hommes plus âgés. C'est plutôt une explication physique qui peut rendre compte de ce phénomène.

À toutes fins pratiques, le commentaire de la reine rend caduque la gérontophilie au profit de l'homme !
Mais ajoutons que la reine soulignait préalablement que c'est par « sa sagesse, ses vertus et sa conduite louable qu'un homme peut être un bon amant, ou un amant meilleur encore, et non par ses ans » (p. 174).

58. On retrouve dans une des nouvelles de son dernier recueil (*The Grandmothers*, 2004) le même refus de l'amour à l'époque de la vieillesse, même si la différence d'âge entre les partenaires est cette fois-ci moins considérable. Ce recueil n'étant pas encore disponible au Québec, voici le résumé de cette nouvelle (dont le titre se rapporte à l'appellation du recueil) qui apparaît sur la page couverture de l'ouvrage : « Two women, close friends, fall in love with each other's teenage sons, and these passions last for years, until the women end them, promising a respectable old age » : information retracée sur site internet.

59. *L'asservissement des femmes*, 1975:155.

60. Dans un article intitulé « 'Encore' belle ». Rédigée pour *F Magazine* en 1979, cette chronique a été compilée dans *La moitié de la terre* (1981).

61. Rédigée pour *F Magazine* en 1978, cette chronique intitulée « Mode : le facisme ne passera pas » a aussi été compilée dans *La moitié de la terre*.

62. Ce modèle a été diffusé avec succès principalement dans les sociétés occidentales. Des recherches effectuées dans des régions rurales non exposées à la culture occidentale ont montré que les hommes considèrent au contraire que les femmes robustes sont les plus séduisantes. Associant la minceur à la malnutrition, ces sociétés privilégient le corps pulpeux qui

représente la prospérité, la santé et la force. Rapporté par Calasanti et Slevin (2002:58-9).

63. Mentionnons que S. de Beauvoir, dans son article publié en 1959 (« Brigitte Bardot et le syndrome de Lolita »), constatait déjà que le virage axé sur la femme-enfant correspondait à une contre-offensive face à l'autonomie croissante des femmes :

> [l]'amour peut se passer de mystère mais pas l'érotisme. Son rôle dans les films a diminué considérablement quand la différence sociale entre les deux sexes s'est amenuisée. Entre 1930 et 1940 l'érotisme a fait place au romantisme et à la sentimentalité. La vamp a été remplacée par la petite amie [...]. Cependant, lorsqu'en 1947 le cinéma s'est trouvé menacé d'une crise sérieuse, les cinéastes sont revenus à l'érotisme pour regagner l'intérêt du public. À une époque où la femme conduit une auto et joue à la Bourse, à une époque où elle expose sa nudité sur les plages sans cérémonie, il n'est pas question de tenter de ressusciter la vamp et son mystère. Les cinéastes ont tenté de provoquer de la façon la plus élémentaire une réaction des hommes au corps féminin. Les stars ont dû leur célébrité à leur anatomie plutôt qu'à leurs regards passionnés ou langoureux. Marilyn Monroe, Sophie Loren et Lollobridgida sont des preuves suffisantes que la femme épanouie n'a pas perdu son pouvoir sur les hommes. Cependant les marchands de rêves allaient aussi dans d'autres directions. Avec Audrey Hedburn [...] et Brigitte Bardot, ils ont inventé le garçon manqué érotique. Vadim a engagé une fillette de quatorze ans pour son prochain film : *Les Liaisons dangereuses*. (p. 364-5)

De plus, et c'est là un point très novateur, Beauvoir remet en question les modèles imposés par la culture en suggérant que la notion de sexualité inclut une forme d'érotisme qui n'est pas l'apanage de la jeunesse. Dans son analyse du film *African Queen* (produit au milieu des années cinquante), elle fait remarquer que

> [d]ans la vie réelle, et généralement dans les bons films, les individus ne sont pas définis exclusivement par leur sexualité. Chacun a son histoire et l'érotisme est pris en considération. C'est même cette situation qui peut le créer. Dans *African Queen*, ni Humprey Bogart ni Katharine Hepburn qui nous sont présentés âgés et fatigués, n'excitent le désir. Pourtant quand Bogart met la main sur l'épaule de Katharine pour la première fois, son geste libère une émotion érotique intense. Les personnages sont transfigurés par leurs sentiments et les spectateurs s'identifient à l'homme ou à la femme. (p. 371)

64. C'est au sein d'un chapitre intitulé « L'exploitation de la sentimentalité » que Firestone présente sa critique de l'idéal esthétique. Selon l'auteure, la sentimentalité correspond à l'amour faussé par le système de classes fondé sur la discrimination sexuelle. Étant donné que, dans le monde moderne, les bases économiques et sociales de l'oppression des femmes ne suffisent plus à maintenir cette dépendance, le pouvoir masculin a développé une sous-culture du sentimentalisme romantique dont les

méthodes de diffusion sont l'érotisme, le mythe de la personnalisation du sexe ainsi que l'idéal esthétique.

65. Comportant plus de 300 pages dans la traduction française : *Quand la beauté fait mal* (1991) ; la version anglaise originale s'intitule *The Beauty Myth* (1990).

66. Wolf cite le cas de la tribu des Wodaabes nigériens, obsédée par la beauté masculine. Dans cette société où les femmes détiennent le pouvoir économique, les hommes consacrent des heures à des séances de maquillage élaboré et participent à des concours de beauté jugés par des femmes (p. 6).

67. En jugeant différemment l'apparence des hommes et des femmes, le système des deux poids, deux mesures renforce le système de castes biologiques mis en place : les femmes 'belles' n'arrivent pas à se persuader qu'elles ont réussi grâce à leurs compétences professionnelles, et les 'laides' apprennent à se dévaloriser (p. 46).

68. En se concentrant sur les dépenses élevées de « représentation », les femmes plus privilégiées s'écartent de l'expérience masculine de la richesse (p. 47).

69. Avec ses exigences contraignantes, non seulement le mythe accable physiquement les femmes, mais il les empêche de se mobiliser afin de remettre en question ses fondements (p. 48).

70. En conduisant les femmes mûres à interpréter les signes de l'âge non pas comme un atout pour être promues, comme c'est le cas chez les hommes, mais comme la « nécessité » de recourir à la chirurgie esthétique (p. 49).

71. En perpétuant le règne de chacun pour soi, il sape la solidarité féminine ; de plus, il crée une séparation entre les générations en visant à décourager toutes les jeunes femmes de s'identifier aux premières féministes, tout simplement parce que ce sont des femmes plus âgées (p. 50, 70 et 218).

72. Un chapitre spécial (p. 183-227) traite de la « maladie » de l'anorexie qui, particulièrement chez les jeunes filles et aux États-Unis seulement, provoque plus de décès à tous les 12 mois que le SIDA n'en a causé dans 177 pays et territoires et ce, entre le début de l'épidémie et la fin de l'année 1988 : 17 024, selon les données recueillies par l'Organisation de la

santé. Voire, conclut Wolf : « on meurt davantage d'anorexie aux États-Unis chaque année qu'en dix ans de guerre civile à Beyrouth » (p. 186).

73. Pour Wolf, l'expansion de l'ère chirurgicale dans les années 1980 s'appuie sur la volonté de modifier complètement les femmes, en étiquetant comme « difformités » toutes les parties du corps féminin qui ne correspondent pas à l'idéal proposé, lequel est d'ailleurs quasi inatteignable. Or, déclare-t-elle (p. 263), il faut voir là « une contre-offensive Beauté vis-à-vis du féminisme ».

74. Elle invite aussi les hommes conscients que le mythe trompe les femmes, à participer à sa destruction. Et même, ils ont d'autant plus d'intérêt à le faire que ce sera bientôt leur tour de le subir :

> Les publicitaires se sont récemment rendu compte que saboter l'assurance sexuelle était payant quel que soit le sexe visé. [...] Utilisant des images de la sous-culture homosexuelle, la publicité a commencé à créer un Mythe de la Beauté masculine. Plus ce registre d'images se concentrera sur la sexualité masculine, plus il minera l'estime de soi. Comme on conditionne davantage les hommes à se sentir distincts de leur corps et à rivaliser dans l'excès, la version masculine leur fera vraisemblablement plus de mal que la version féminine n'en fait aux femmes. (p. 305)

75. L'identification de ces possibilités correspond à la phase constructive d'un texte qui, en présentant des éléments associés à une para-utopie nucléaire, aurait pu relever de la catégorie des textes hétéropolitiques.

76. Notons que les Utopiens, qui ne travaillent pas pour s'enrichir, changent de maison tous les dix ans.

77. Non précisée dans le texte.

78. Des hôpitaux spacieux ; une abondance de remèdes nécessaires au rétablissement de la santé ; des soins affectueux et assidus dispensés par d'habiles médecins (p. 68).

79. Alors que les fils et petits-fils restent dans leur famille, les filles vont habiter avec leur mari.

80. La famille urbaine est plus nombreuse que la famille agricole : même si elle ne peut contenir que de 10 à 16 jeunes gens dans l'âge de la puberté, le nombre des enfants impubères est illimité. Par contre, si une famille s'accroît outre mesure, le trop-plein est versé dans les familles moins nombreuses. Notons que dans un contexte d'équilibre démographique, chaque ville comporte 6 000 familles.

81. Le prince n'est pas un roi ; il agit plutôt comme maire d'une ville. La principauté est à vie, sauf si le prince est soupçonné d'aspirer à la tyrannie.

82. La récidive en adultère est punie de mort.

83. Lorsqu'il y a autorisation du divorce pour motif d'incompatibilité d'humeur, c'est par consentement mutuel que les deux parties plaignantes se séparent ; elles peuvent par la suite se remarier (p. 94).

84. Face au problème du crime, l'esclavage morien est une option plus humanitaire que la peine de mort, d'autant plus qu'il est adouci par plusieurs mesures. Tout en portant symboliquement la chaîne, les criminels sont en effet bien traités en Utopie : assujettis à un travail continu, ils ne connaissent ni prisons ni geôliers et ne constituent pas une classe. Voire, la condition d'esclave n'atteint pas la famille du criminel. Ajoutons que des travailleurs étrangers se soumettent de façon volontaire à cette forme d'esclavage : ils bénéficient cependant du statut de citoyen et sont libres de partir quand ils le veulent.

85. Particulièrement en ce qui concerne le régime alimentaire.

86. Comme le labourage, les semailles ou la garde des moutons.

87. Dont Monk (1980), Klein (1979a) et Yoke (1980).

88. Roman qui a reçu le prix Hugo 1973.

89. Dotées d'un bon sens pratique, ce sont elles qui prennent acte des jugements que posent les Rêveurs.

90. Des précisions ayant déjà été apportées (chapitre 2), nous ne détaillons pas le projet de société que comporte *La République*. Ce qu'il convient de mettre en évidence ici ressortit principalement aux éléments qui relèvent d'un texte hétéropolitique (para-utopique) décrivant une société androgyno-gérontocratique.

91. Cette monofonctionnalité est prescriptive : « chaque individu ne <u>doit</u> exercer qu'un seul emploi dans la société, celui pour lequel la nature lui a donné le plus d'aptitude » (433ab ; je souligne).

92. Voir 2.2.2.2.

93. La discussion visant surtout à faire ressortir le caractère androgyne des textes, nous la limitons à un résumé des commentaires critiques ayant fait l'objet d'un consensus. Bien sûr, nous mettons en relief les différences d'interprétation qui ont un impact sur la variable sexe, l'autre variable faisant très rarement l'objet de commentaires.

94. Nous nous référons principalement à la critique synthèse qu'en font Bluestone (1987) et Bouchard (1989b).

95. L'utopie de More a fait l'objet de nombreuses critiques, dont les 11 suivantes : Baruch (1979a) ; Borgese (1963) ; Bouchard (1989a, 1992a et 1992c) ; Cohen-Safir (2000) ; Le Doeuff (1983) ; Minois (1987) ; Patai (1974) ; Sargent (1973) et Versins (1972).

96. Par l'entremise des trois auteurs suivants : Baruch (1984b) ; Bouchard (1990a) ; Sargent (1973).

97. Le maintien des rôles sociaux traditionnels dans la classe inférieure est un des points qui, selon certains critiques, discrédite la portée féministe du projet platonicien : dans la mesure où rien dans la biologie de la femme n'autorise à l'écarter des tâches dites masculines, comment justifier la perdurance, dans la classe inférieure, de la propriété privée et de la famille ? Bouchard (1989:16-19) apporte à ce sujet des arguments qui remettent en question la pertinence de cette interprétation.

98. Pour des détails sur la polarité des sexes chez Aristote, voir 4.1.1.1.

99. C'est le cas de Crossman qui, considérant que la sphère publique est l'apanage de l'homme, et la sphère privée, celui de la femme, juge que cette mesure est une confirmation peu commune des droits de la femme (rapporté par Bouchard:1989b:32).

100. Dans *La République*, on retrouve plusieurs traits méprisants portant sur la mesquinerie des femmes et, surtout, sur leur faiblesse : traiter en ennemi le cadavre de leur adversaire est le signe d'un esprit de femme, mesquin (469d) ; il faut laisser les lamentations aux femmes ordinaires et aux hommes lâches (388a, 605c) ; passions, plaisirs et peines abondent chez les enfants, les femmes, les serviteurs et la foule des hommes de peu (431c).

101. Dans les *Lois* : sous le rapport de l'excellence la nature féminine est inférieure à la nature masculine (784ac) ; en raison de sa nature et de sa

faiblesse, la femme est plus encline que l'homme au mystère et à la ruse (781a).

102. Cette brève discussion ne fait ressortir que certains des arguments de Bouchard (1989b). Voir le texte intégral pour connaître en détail sa critique du caractère pseudo-féministe de la position soi-disant égalitariste de Platon.

103. Sherman se réfère à un article de Herbert C. Covey (1992-93), article non disponible.

104. Trait négatif déjà identifié : cf. 2.2.3.1.

105. Rappelons que, dans *La République*, cette remarque vise les deux sexes. Dans *Phèdre*, cependant, elle ne concerne que les hommes : Cf. 2.2.3.1 (page 186, n. 67).

106. C'est pour ce motif que Platon invite les personnes âgées à ne pas s'exercer dans les palestres.

107. Cette norme culturelle est attestée par les historiens de la vieillesse, entre autres par Beauvoir (1979a:I), Bourdelais (1997), Bois (1994), Minois (1987) et Markson (1997).

108. Nous avons déjà fait remarquer les variations de chiffres à ce sujet (section 2.2.2.5). De façon générale, dans les *Lois* les différences entre les seuils masculin et féminin montrent un écart de 10 à 15 ans, lequel est encore inférieur à celui d'Aristote.

109. Ce qui constitue un écart bien en-deçà de celui qui prévalait à une époque où la différence de l'âge contribuait à assurer la domination sur la femme.

110. Jean-Pierre Vernant (1993:134) est l'un des rares critiques à avoir établi cette corrélation.

111. Rapporté par Sherman (p. 17). À nouveau, les textes des trois auteurs cités (Lois W. Banner, Herbert C. Covey et Marilyn Maxwell) sont introuvables.

112. Formulée par Versins (1972:609), cette affirmation nous semble un peu précipitée. Si, au plan du pouvoir familial, il s'agit d'une gérontocratie, elle serait modérée, dans la mesure où on s'assure que le plus âgé de la famille a la capacité de gérer. Quant au pouvoir social, exercé par des

gens provenant de la classe des lettrés, c'est parce que leur mandat est renouvelable qu'ils deviennent des « Anciens » et non le contraire ; de plus, cette disposition ne s'applique qu'aux philarques, puisque les autres magistrats sont remplacés annuellement.

113. L'horaire de travail est l'une des vues les plus hardies de More ; on constate qu'à l'époque la durée du travail pour les ouvriers et les cultivateurs était de plus de 14 heures par jour. Rapporté par Bottigelli, qui annote le texte de More.

114. Depuis l'âge de la puberté jusqu'à celui du mariage, garçons et filles font le service de la table (p. 69). Si les femmes servent leurs maris, elles-mêmes sont servies par leurs enfants, lesquels servent aussi les plus anciens (p. 67). L'interprétation d'une structure strictement hiérarchique ne tient pas compte de la dynamique d'un échange complexe de services entre les personnes, c'est-à-dire « d'entraide mutuelle et de partage en commun [...], de réciprocité des services » (p. 80-81).

115. Des deux côtés de la salle sont rangés alternativement deux jeunes gens et deux individus plus âgés. Les meilleurs morceaux sont portés aux anciens des familles, qui occupent des places fixes et remarquables. Les plus âgés entament les conversations, mais pleines d'enjouement et de gaieté. Loin de parler seuls et toujours, ils écoutent volontiers les jeunes gens, provoquant même les discussions (p. 70).

116. Qu'il s'agisse de personnes âgées ou plus jeunes. Est toutefois privé de sépulture quiconque se suicide sans avoir obtenu l'approbation du magistrat et du prêtre.

117. Dans *The Praise of Wisdom* (1957:237), Surtz cite à ce propos le témoignage d'Érasme :

> In France [...] it is not rare for a girl to be a wife at ten and a mother at eleven. In England and Italy, a septuagenarian often maries a young girl in a union which will not succeed unless they offer a special sacrifice of atonement to Venus. Rapporté par Guy Bouchard (1992a:36, n. 15).

118. Le fait que le texte ne souligne pas la réciprocité à l'égard du vieillissement masculin en constitue une preuve.

119. Baruch est la seule critique à faire valoir cette remarque, qui est d'autant plus étonnante qu'elle s'insère à l'intérieur d'une analyse de l'utopie morienne qui est loin d'être positive.

120. Comme le fait Minois (1987:374) lorsqu'il met en relief que More, en rendant accessible à la femme âgée la fonction sociale la plus élevée, contribue à renverser la représentation de la vieillesse féminine du 16e siècle, marquée par le mépris. Ajoutons aussi que More questionne le bien-fondé, au sein du catholicisme, du monopole masculin de la prêtrise qui non seulement s'exerçait à son époque, mais prévaut encore aujourd'hui.

121. Contrairement à More.

122. Sur cette question, notons que Campanella est, en principe, beaucoup plus sévère que More, qui se limitait à signaler que « [l'emploi de] l'artifice et [du] fard y est une infâme impertinence » (p. 95).

123. Même si tous les titres de fonctions ne font pas systématiquement l'objet d'une mention explicite du sexe féminin. À cet égard, Bouchard souligne qu'à l'instar de l'époque de More, au 17e siècle on ne distinguait pas linguistiquement la perspective féminine. En effet, « la présence d'un narrateur masculin suffit à expliquer que la réciprocité des perspectives ne soit pas toujours déployée » (1992c:48, n. 20).

124. Alors que Platon fixe à 50 ans l'accès au statut de philosophe-roi, Campanella détermine un seuil de 35 ans pour l'accès au statut de prêtre suprême. Or, cet âge correspond malgré tout à la fin de la période de maturité, si l'on tient compte de deux indices : au niveau du pouvoir domestique, « la jeunesse est au service des vieux qui ont passé quarante ans » (p. 16) ; en ce qui concerne le régime alimentaire, les prescriptions sur l'usage du vin sont sévères : hommes et femmes le coupent d'eau, mais « seuls les vieillards de cinquante ans et plus le boivent pur » (p. 40).

125. La différence entre les âges masculin et féminin est encore moins élevée que chez More : à peine deux ans.

126. Nous avons déjà fait remarquer que, dans un contexte eugéniste, les hommes peuvent avoir des rapports sexuels avec « des femmes stériles ou enceintes, pour éviter les récipients indus » (p. 19). La question n'est toutefois pas soulevée en ce qui concerne les désirs sexuels des femmes non ménopausées, l'andropause ne rendant pas les hommes stériles !

127. Nous nous rapportons aux critiques des auteurs suivants : Albinski (1983) ; Bouchard (1990a) ; Sanders (1981) ; Sargent (1983).

128. La critique du texte de Burdekin s'inspire des deux auteurs suivants : Bouchard (1990a ; 1992f) et Patai (1989).

129. Nous nous référons aux deux critiques formulées par Arbour (1984) et Bouchard (1990a).

130. Grania est trahie par une de ses ennemies de longue date, à qui l'un d'entre eux s'était confié.

131. Voir 5.4.

132. Chaque jeune fille se fait modeler sa statue par les prêtres ; la statue est ensuite enchaînée près de la maison. Comme la jeune fille en détient la clef, le jeune homme qui désire l'épouser la lui demande et peut emporter la statue. À partir de ce moment, il ne peut plus reculer ; au retour de son service civique, il doit épouser la jeune fille dont il possède la statue.

133. Le premier, *Ecotopia Emerging* (1981), montre comment l'État de Washington, l'Orégon et la partie nord de la Californie se sont séparés du reste des États-Unis pour former l'Écotopie. Le deuxième illustre les particularités de cette nouvelle société.

134. En cas de séparation par exemple, le groupe peut lui offrir un soutien au plan des relations interpersonnelles, ce qui permet d'atténuer le choc de la rupture.

135. Le personnage d'Odo est mentionné dans le roman *Les dépossédés* (1975a), qui présente deux planètes, Urras et Anarres. Sur la première, où se retrouvent des systèmes politiques totalitaires, les femmes sont épouses, mères et objets sexuels. À l'opposé, sur Anarres, qui a été colonisée par des membres du mouvement révolutionnaire anarchiste, aucune distinction n'est faite entre les sexes, les deux étant représentés également dans tous les domaines. Or, la philosophie politique d'Anarres est due à Odo, qui relie les valeurs féministes aux valeurs anarchistes. Pour une étude approfondie de ce roman, cf. Bouchard (1987d).

136. Abordant les problèmes posés par l'avancement des technologies et par la possibilité de créer une intelligence artificielle, ce roman très touffu (plus de 400 pages) a paru au Royaume-Uni sous le titre suivant : *Body of Glass* (1993). Il a reçu le Arthur C. Clarke Award, décerné au meilleur roman de science-fiction publié dans l'année.

137. Très complexe, ce roman comporte deux récits parallèles. Le premier, qui correspond à l'histoire principale, se réfère à la société que nous présentons ici. Le deuxième, situé au 17e siècle dans un ghetto de Prague, raconte l'histoire de la création de Yod, dont l'ancêtre serait un golem d'argile créé par un rabbi très sage pour protéger la communauté juive, toujours victime de violences injustifiées de la part des chrétiens qui habitent aussi cette ville.

138. La classe supérieure regroupe les techniciens, superviseurs et professionnels. La classe inférieure comprend les exécutants (secrétaires) et les travailleurs manuels.

139. Shira n'a pu confier son fils à sa mère, d'une part parce que celle-ci est une fugitive politique ; d'autre part, parce que Shira voulait défier cette tradition en prenant soin elle-même de son enfant.

140. La garde de son fils a été confiée à Josh, son ex-mari, pour deux motifs : son salaire est inférieur à celui de Josh et elle fait montre de peu d'ambition, sa situation professionnelle n'ayant pas évolué au cours des dernières années. Mais la raison principale est reliée à un principe de Y-S d'après lequel ce sont les pères qui détiennent le droit de propriété sur leurs fils.

141. Même si Beauvoir n'était pas féministe à l'époque, plusieurs reconnaissent la portée féministe de ce texte. Entre autres, Albistur et Armogathe (1977:606) affirment que «le féminisme contemporain procède du Deuxième sexe». D'après Audry (1979:54), l'essai a été « particulièrement utile au mouvement et [il lui a fourni] une analyse historique et des bases théoriques auxquelles se référer ». Selon Andrew (2003:24), le *Deuxième sexe* continue, encore aujourd'hui, à influencer la pensée féministe.

142. « Ses ardeurs érotiques sont moins vives que dans sa jeunesse ».

143. En cela, elle a une expérience de la mort et du temps plus intime que celle de l'homme (I:347). Toutes ses activités domestiques sont « une lutte contre le temps », car son corps est « un objet que la durée ronge » (I:214). Aussi, la femme inspire à l'homme l'horreur de sa propre contingence charnelle, car sa première trahison, écrit-elle,

> c'est celle de la vie même qui, fût-elle revêtue des formes les plus attrayantes, est toujours habitée par les ferments de la vieillesse et de la mort. L'usage même que l'homme fait d'elle détruit ses vertus les plus précieuses : alourdie par les maternités, elle perd son attrait érotique ; même stérile, il suffit du passage des

> ans pour altérer ses charmes. Infirme, laide, vieille, la femme fait horreur. On dit qu'elle est flétrie, fanée, comme on le dirait d'une plante. (I:220)

Mentionnons que Beauvoir fait remarquer à Sartre (dans les *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*) qu'elle avait toujours eu une conscience aiguë de son âge, contrairement à lui. Pour plus de détails sur cet entretien, cf. Beauvoir (1981:509-535).

144. C'est là un aspect qui n'est pas retenu par la plupart des critiques du *Deuxième sexe*.

145. Les enfants composent le tiers des membres de la maisonnée.

146 Pour ce parallèle entre la condition de l'enfant et celle de la femme, Firestone se réfère largement à l'ouvrage de Philippe Ariès (*L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, édition 1960) qui dénonce, entre autres, la ségrégation entre les âges et, concernant l'enfance, entre les sexes (cf. 4.1.1.1, n. 163). Dans un contexte féministe, Firestone compare le mythe de la faiblesse et de l'innocence de l'enfance qui place l'enfant sur un piédestal au mythe de la féminité : la femme et l'enfant ont un statut inférieur puisque tous deux sont considérés « comme asexués et par conséquent 'plus purs' que les hommes » (p. 114).

147. Les textes suivants : *Écotopie* ; *He, She and It* ; *La dialectique du sexe ; Lorsque tout changea et L'autre moitié de l'homme* ; *À la veille de la Révolution* ; *Houston, Houston, me recevez-vous ?*.

148. Les quatre récits suivants : *Écotopie* ; *Herland* ; *He, She and It* ; *La planète des poupées*.

149. Les sept textes qui relèvent spécifiquement de cette variante, auxquels nous ajoutons le récit de la variante androgyno-acmècratique.

150. Critiques formulées par les trois commentateurs suivants : Bouchard (1989a et 1992c) ; Nielsen (1984) ; Pearson et Pope (1981).

151. Qu'il s'agisse là d'une conséquence d'une société où la compétitivité est absente, cela mérite cependant d'être souligné, car cet élément est très rarement évoqué dans les utopies féministes, tant féminines que masculines. Soulignons cependant que dans son roman *Le nom du monde est forêt*, Le Guin intègre elle aussi cette dimension d'une communication affective entre les hommes concrétisée par le toucher.

152. Sur cet aspect, la société écotopienne ressemble à la société de Morris, où est absente toute forme de sentimentalisme fallacieux qui génère, en cas de rupture, des sentiments d'échec et de culpabilité. Pour les Écotopiens, chez qui il n'existe pas de « partenaire idéal », l'objectif du mariage est de prendre soin de l'autre tout comme l'on prend soin de soi : « Et c'est peut-être pour cela que leurs mariages sont plus solides que les nôtres – mari et femme attendent moins l'un de l'autre » (p. 210).

153. L'homme s'occupe aussi de l'enfant, parfois même beaucoup, mais c'est la mère qui, en cas de conflit, a le dernier mot (p. 127).

154. En Écotopie, il existe des combats rituels réservés aux hommes, alors que la compétitivité des femmes se déploie sur d'autres terrains : lutte pour le pouvoir politique, organisation du travail, rivalité dans l'exercice de l'autorité « paternelle », etc. En cela, Callenbach transgresse l'image traditionnelle selon laquelle l'ambition et le goût du pouvoir constitueraient des caractéristiques masculines.

155. Grâce à la généralisation des techniques video, les citoyens de tous âges peuvent accroître leurs connaissances dans plusieurs secteurs d'études, ce qui leur permet d'acquérir une vaste culture générale aussi bien dans les lettres que dans les sciences (p. 254). Remarquons que l'idée d'un décloisonnement entre les groupes d'âges au plan de l'éducation se retrouve aussi dans l'utopie de Cabet, tout comme celle de l'éducation permanente.

156. Selon Marissa, l'être humain est « parfaitement adaptable » (p. 161).

157. Bert, un journaliste, est lié à Clara, une femme charmante, très spontanée et qui a « quelques années de plus que lui » (p. 65). À l'hôpital, où l'on pratique des « massages» sexuels », les malades sont accompagnés d'un infirmier ou d'une infirmière, ceux-ci étant presque toujours d'un sexe opposé au leur. On y découvre un infirmier-amant de 30 ans avec une patiente de 45 ans : « il y a en toute personne quelque chose à aimer » (p. 278).

158. Selon cette information, on peut déduire que la Présidente serait âgée d'au moins 75 ans.

159. Nous nous référons aux critiques de Chaperon (1995), de Gothlin (2001) et de Lamoureux (2002).

160. Nous utilisons les deux critiques suivantes : Ballorain (1972) et Castro (1984).

161. « La destinée que la société propose traditionnellement à la femme, c'est le mariage. La plupart des femmes, aujourd'hui encore, sont mariées, l'ont été, se préparent à l'être ou souffrent de ne l'être pas. C'est par rapport au mariage que se définit la célibataire, qu'elle soit frustrée, révoltée ou même indifférente à l'égard de cette institution » (II:9).

162. Beauvoir signale que les charges du mariage demeurent beaucoup plus lourdes pour la femme que pour l'homme : « les soins des enfants comme l'entretien du foyer sont encore supportés presque exclusivement par la femme ». Beauvoir relève aussi les difficultés qu'éprouve la femme à concilier sa vie familiale et sa vie professionnelle (I:178).

163. « Comme l'amoureuse, la mère s'enchante de se sentir nécessaire [..;] mais ce qui fait la difficulté et la grandeur de l'amour maternel, c'est qu'il n'implique pas de réciprocité [..;] en face de [l'enfant] la femme demeure seule [...]. Ordinairement, la maternité est un étrange compromis de narcissisme, d'altruisme, de rêve, de sincérité, de mauvaise foi, de dévouement, de cynisme » (II:181-182).

164. Particulièrement en ce qui concerne la sexualité, Beauvoir précise que les valeurs définies par la société androcratique peuvent constituer des embûches importantes pour la femme. Dans sa quête d'émancipation, la femme doit en effet affronter le conflit entre l'expression de sa sexualité et ses revendications comme sujet :

> [La femme] refuse de se cantonner dans son rôle de femelle parce qu'elle ne veut pas se mutiler ; mais ce serait aussi une mutilation de répudier son sexe. L'homme est un être humain sexué ; la femme n'est un individu complet, et l'égale du mâle, que si elle est aussi un être humain sexué. Renoncer à sa féminité, c'est renoncer à une part de son humanité. (II :437)
>
> Si [la femme] entend demeurer pleinement femme, c'est qu'elle entend aussi aborder l'autre sexe avec la maximum de chances. C'est dans le domaine sexuel que les problèmes les plus difficiles vont se poser. Pour être un individu complet, l'égale de l'homme, il faut que la femme ait accès au monde masculin comme le mâle au monde féminin, qu'elle ait accès à l'*autre* ; seulement les exigences de *l'autre* ne sont pas dans les deux cas symétriques. (p. 438)

165. Il s'agit là d'un trait qui mérite d'être souligné, car il ne fait pas l'objet d'une préoccupation spéciale de la plupart des utopies féministes. À nouveau, rappelons l'influence d'Ariès sur cet aspect.

166. La maisonnée, notons-le, correspond à l'unité de reproduction. Mais ce mode de vie n'exclut pas la vie privée, Firestone prévoyant des chambres particulières dans la maisonnée ou des lieux de « retraites » dans la ville, partagés avec des membres d'autres maisonnées (p. 297).

167. Comme chez Morris et chez Callenbach, Firestone préconise une forme d'amour dénuée de sentimentalisme, lequel est « un amour faussé par le contexte de puissance – le système de classes fondé sur la discrimination sexuelle -, dénaturé jusqu'à devenir une forme maladive qui à son tour vient renforcer ce système » (p. 187).

168. À l'instar du système d'éducation qui prévaut dans les utopies de Cabet et de Callenbach.

169. Nous recourons aux cinq critiques suivantes : Bouchard (1987d) ; Freibert (1983) ; Pearson et Pope (1981) ; Rabkin (1980) ; Yoke (1980).

170. Documentation : retracés sur internet, trois textes qui présentent un résumé critique du roman : celui de Jane Bomberger (1996), de Marine Van Hoof (2004) et de Barbara Summerhawk (1998). Notons qu'aucune de ces critiques ne fait ressortir la variable de l'âge.

171. Par exemple, selon Avram, « the moon had a strong effect on females » (p. 121). Remarquons que la jeune génération n'est pas différente : Shira ne parvient pas, elle non plus, à communiquer avec le père de son enfant.

172 Dans la société de Tikva, des rapports de jalousie prévalent encore entre les femmes. Malgré son caractère égalitaire, cette société perpétue des séquelles de la société patriarcale, entre autres le double standard eu égard au vieillissement et à la vieillesse.

173. Parmi les nombreuses critiques du roman de Gilman, nous avons choisi les suivantes : Albinski (1988b) ; Bouchard (1989c ; 1990a) ; Cohen-Safir (2000) ; Freibert (1983) ; Lane (1979) ; Lees (1984) ; Pearson (1981).

174. Il existe peu de commentaires concernant ce texte francophone. Nous nous référons aux critiques de Bouchard (1990a ; 1992e).

175. Il s'agit du seul texte de notre corpus qui ne présente aucune personne âgée, même à titre de grand-parent.

176. Mentionnons à cet égard la remarque d'Edmond Privat (*Le chancelier décapité,* 1935) sur le caractère féministe du fait d'accorder à l'instruction

des femmes plus d'importance qu'à la beauté ou à la fortune. Rapporté par Bouchard (1992a:129).

177. Ce point sera discuté de façon plus précise dans la section 6.4.

178. Comme c'est le cas des androgynes d'Aristophane dans *Le Banquet* de Platon (189 de). D'abord triple, mâle, femelle et androgyne, la nature humaine, divisée à la suite d'une punition exercée par les dieux, aspire à la réconciliation : « Quiconque trouve sa moitié désire fusionner avec elle à jamais, reconstituant l'unité de l'ancienne nature ». Constituant l'un des textes essentiels de la tradition androgyne, ce discours a fait l'objet de moult interprétations de la part des féministes. Tout en occultant l'exaltation de l'homosexualité masculine qu'il recèle, certaines interprétations y voient même une sorte de complémentarité des sexes. Pour une analyse détaillée, voir Bouchard (1990a:5-13).

179. Celui de Piercy, où les Amazones présentent des caractéristiques physiques similaires à celles des hommes.

180. Pour le texte de Piercy, nous distinguons la société de Tikva de celle des Amazones.

181. Ce que l'on retrouve dans le roman de Le Guin, *Le nom du monde est forêt*. Comme pour le roman de Piercy, nous aurions pu procéder à une division des deux groupes sociaux qui s'y retrouvent, les Terriens et les Athshéens. Par ailleurs, contrairement au texte de Piercy, ils sont difficilement dissociables, la trame narrative mettant l'accent sur le pouvoir impérialiste des premiers sur les seconds.

182. Remarquons que la société de d'Eaubonne, qui évolue finalement vers l'androgynie, était initialement une société bisexuée gynocratique qui a aboli le régime androcratique. À la mort des derniers survivants mâles, la société, alors unisexuée, est devenue gynocentrique.

183. L'interprétation de ce tableau est similaire à celle qui a été établie dans le chapitre précédent (voir page 497, n. 150).

CONCLUSION

7.1 Préliminaires

Faire valoir le bien-fondé d'une approche philosophique de la vieillesse, telle a été l'intention de ce travail. Dans une perspective méthodologique d'abord, l'apport de la philosophie a permis d'identifier et de classer systématiquement les différents éléments définitionnels que comportaient des conceptions relevant de discours diversifiés reliés au vieillissement/vieillesse. Au moyen de la méthode du champ définitionnel, nous avons ainsi présenté un cadre définitionnel auquel les spécialistes des diverses disciplines pourraient se référer. Mais au-delà de l'apport philosophique portant sur l'aspect méthodologique, nous avons tenté de dégager les grands axes d'une orientation philosophique qui permettent de faire de la vieillesse une lecture hétéropolitique et féministe.

Sur le premier objectif, il faut constater la présence d'une certaine disparité dans notre recours à la méthode de l'analyse combinatorielle. Dans le cas de l'utopie, la démarche aboutit non seulement à un champ définitionnel actualisé[1], mais aussi au choix d'une définition raisonnée. Dans celui du féminisme, si l'approche déductive conduit à la détermination d'un champ définitionnel, la dernière étape (le choix raisonné d'une définition) est loin d'être achevée. Nous avons, en effet, adopté une position de repli en privilégiant une définition minimale (oppression et libération) qui n'écarte aucune option. Dans le cas de la vieillesse enfin, l'analyse s'est limitée à circonscrire un champ définitionnel. Or, cette disparité avait ses raisons.

Celles-ci tiennent d'abord aux limites de l'approche philosophique de clarification conceptuelle appliquée à un objet non (exclusivement) philosophique. La méthode du champ définitionnel permet de calculer le nombre de définitions possibles et de dégager les enjeux théoriques qui les sous-tendent, mais il ne lui appartient pas de choisir la définition la meilleure : cela revient aux disciplines

concernées. Sur la notion d'utopie par ailleurs, c'est grâce à sa double compétence disciplinaire que Bouchard peut poursuivre la démarche jusqu'à son terme[2]. Certes, le philosophe qui pratique la méthode du champ définitionnel pourrait se permettre certaines suggestions : ainsi, à propos de la vieillesse, il pourrait faire ressortir que toutes les définitions purement négatives[3], voire exclusivement positives de ce phénomène[4], ne méritent pas créance pour une raison évidente, à savoir qu'elles ne correspondent pas à la réalité[5] ; mais ces suggestions ne l'autoriseraient pas à conduire lui-même la démarche jusqu'à sa limite. Certes encore, on pourrait alléguer que la question de la vieillesse s'apparentant à celle de l'utopie[6], une définition raisonnée de celle-ci aurait dû être proposée. Mais cette objection porterait à faux pour un autre motif : notre projet ne consistait pas, prioritairement, à contribuer à cette philosophie de la vieillesse[7], ce qui nous mène à un second ordre de remarques.

C'est bien improprement que l'expression « philosophie hétéropolitique et féministe de la vieillesse » désigne une réalité qui, paradoxalement, semble ne pas exister vraiment encore : d'où une autre disparité, celle de notre documentation, en apparence hétéroclite. Cette appellation, selon nous, sous-tendait une démarche qui serait à la vieillesse (ou aux « vieilles gens ») ce que le féminisme est aux femmes. Mais le point de départ du féminisme n'est pas une définition de la femme[8] ; le point de départ du féminisme, rappelons-le, c'est la notion d'oppression[9]. Analogiquement, le point de départ de ce qu'il faudrait bien appeler le « gérontisme », et plus précisément un « gérontisme féministe », c'est aussi la notion d'oppression, envisagée, cette fois, non par rapport aux femmes comme telles, mais par rapport aux personnes âgées. Et le fait que ces deux groupes se trouvent en position d'intersection justifierait à lui seul le recours au féminisme pour clarifier, voire combattre cette situation.

Or, nous avons aussi montré que le féminisme comporte une

incontournable dimension hétéropolitique[10]. Il en va donc de même du gérontisme. Nous avons aussi mentionné que les textes de nature hétéropolitique font partie d'une démarche globale, le modèle hétéropolitique ; celui-ci peut aussi intégrer des textes non hétéropolitiques parce que l'utopie, et a fortiori la para-utopie, comportent une dimension de critique (implicite ou explicite) de la situation existante et, dans une perspective d'ensemble (celle du féminisme considéré globalement par exemple), tout élément de cette critique, même s'il ne propose pas expressément de solution, est récupérable[11]. Si donc le gérontisme, abordé dans une perspective féministe, comporte nécessairement une dimension hétéropolitique, alors on peut esquisser ses contours en fonction de la démarche d'ensemble dans laquelle s'inscrivent également les textes utopiques, les discours para-utopiques et les revendications féministes. Cette démarche, rappelons-le, part de la prise de conscience du caractère intolérable d'une situation sociopolitique donnée et traverse une étape de révolte aboutissant éventuellement à une proposition de réforme et/ou de révolution ; mais ce moment discursif, pour devenir efficace, doit déboucher sur un « relais idéologique » qui constitue la phase opérationnelle collective indispensable à toute tentative d'implantation historique[12]. Pour simplifier, nous avons affaire à trois volets :

- un volet critique (depuis la prise de conscience jusqu'à l'identification et à l'analyse des facteurs de l'oppression) ;
- un volet constructif (le modèle de société proposé) ;
- un volet effectif (relais idéologique, implantation).

Il s'agit maintenant, en premier lieu, d'examiner comment cette grille permet d'articuler globalement, mais de manière synthétique, les documents analysés dans les chapitres précédents. Puis, comme cette réarticulation intégrera des modèles de sociétés différents et inconciliables, il faudra, dans la

foulée d'un regard rétrospectif sur le champ définitionnel de la vieillesse, dont les enjeux ont également été laissés en veilleuse, procéder à un choix raisonné parmi eux.

7.2 Jalons d'un gérontisme d'inspiration féministe

Deux étapes, donc, dont la première vise à présenter, dans ses grandes lignes, la démarche hétéropolitique appliquée à la vieillesse.

7.2.1 Hétéropolitique de la vieillesse

Au total, 85 textes[13] ont fait l'objet d'une analyse au cours de la deuxième partie du travail[14]. Répartis selon le modèle 4.A (page 363), 35 parmi ceux-ci relèvent de la catégorie des documents hétéropolitiques (utopiques ou para-utopiques), 31 constituent des récits réalistes et 19 représentent des textes théoriques. Les **tableaux 7.1** (page 657), **7.2** (page 658) et **7.3** (page 659) présentent la liste des documents pour chacune de ces catégories. Afin de faciliter leur consultation, ils identifient chaque texte en fonction de sa numérotation (chapitre, section, codification selon la catégorie).

7.2.1.1 Volet critique

Notre intention, au sein de ce volet, est de faire ressortir que l'oppression des personnes âgées non seulement repose sur l'âgisme et/ou la misogérontie, mais comporte une part de gynisme qui aggrave la discrimination que vivent particulièrement les femmes.

7.2.1.1.1 Misogérontie

Plusieurs éléments négatifs des définitions de la vieillesse[15] ressortissent à la misogérontie. Rappelons qu'au 17e siècle déjà, l'on retrouve dans les premiers dictionnaires (Richelet et Furetière) des propos méprisants à l'égard du vieil

homme. Caractérisé surtout au plan moral, l'homme âgé serait affublé de défauts qu'il ne possédait pas auparavant : soupçonneux, avare, causeur et incapable d'amitié. Quant à la vieille femme, décrite presque toujours par son aspect physique (fort dégoûtante, décrépite et ratatinée), elle symbolise à elle seule la laideur : c'est ce qu'affirme au 19e siècle le Littré, en déclarant qu'à l'opposé l'homme âgé serait doté d'une certaine beauté. Mentionnons aussi les textes théoriques d'auteurs (inspirés par Aristote) qui, tout au long de l'histoire, n'hésitent pas à vilipender le vieillissement féminin, considéré beaucoup plus précoce que le vieillissement masculin.

Toujours prégnante au 20e siècle, cette misogérontie se retrouve dans certaines définitions[16] qu'inspire la conception aristotélicienne axée sur le déclin. L'accent sur la diminution, les infirmités, la détérioration, la régression, voire le déclin généralisé, conduit à accoler à la vieillesse une terminologie univoque relevant essentiellement du pathologique. Mais c'est la vieillesse féminine qui, le plus souvent, est décrite de façon particulièrement sombre ; le seuil étant parfois associé à la ménopause[17], époque où le jugement de la femme se trouverait diminué, surgissent alors une pléthore de problèmes tels que le narcissisme, la mélancolie morbide, la dépression et même la paranoïa[18]. Au plan de la sexualité, nonobstant la réduction des capacités de l'homme âgé, la gérontophilie ne se conjugue qu'au masculin ; pour la femme âgée, par contre, la vieillesse s'avère une tragédie.

La plupart de ces traits péjoratifs sont illustrés surtout par les textes hétéropolitiques relevant du modèle de société androcratique et, de façon explicite, cette misogérontie vise uniquement la femme âgée[19]. L'on retrouve le même mépris à l'égard de la vieillesse dans une dizaine de romans réalistes, dont la plupart sont contemporains. Dans *L'amour au temps du choléra* (G. Márquez), les deux vieux partenaires sont rebutants au plan physique, tout comme ceux

présentés dans la nouvelle intitulée *Pour le restant de leurs jours* (P. Highsmith). Dans ce dernier récit, la caricature du couple Albert et Mamie Forster semble si réelle que le lecteur ne peut que souscrire au caractère quasi inévitable de la décision radicale prise à leur égard.

Apologie du vieillard gérontophobe, *Le démon de minuit* de Bazin est un roman très misogérontiste, spécialement à l'égard des femmes. Soutenant l'image pérenne de femmes aux Visages-Lisses, ce roman montre l'hostilité de la société androcratique face aux signes extérieurs du vieillissement féminin. Dans cette société, en effet, la mi-trentaine non seulement consacre la fin de la jeunesse féminine, mais annonce déjà les stigmates d'une vieillesse obscène et répugnante qui, d'après Huxley (*Jouvence*) et Swift (*Voyage à Luggnagg*), n'a pas d'équivalent au masculin. Qu'il s'agisse de Léa (*La fin de chéri*), de Paule (*Les Mandarins*), d'Iris (*La part des choses)* ou de Dominique (*Les belles images*), toutes ces femmes vieillissantes[20] présentées par Beauvoir et Groult évoquent l'image de sorcières repoussantes que façonne l'idéologie patriarcale. Enfin, à en croire le héros de *Lolita*, la beauté féminine serait même exclusivement représentée par les « nymphettes » ne dépassant pas l'âge de 15 ans !

En ce qui concerne les deux autres modèles de société (gynocratique/gynocentrique et androgynocratique), la misogérontie est quasi inexistante dans les textes féministes[21], mais c'est loin d'être le cas dans les textes masculinistes, à peu près tous misogérontistes[22] uniquement à l'endroit des femmes[23].

Or, si la misogérontie s'exprime de façon contrastée au regard de la variable sexuelle, les modalités de l'âgisme s'articulent différemment, elles aussi, selon cette variable.

7.2.1.1.2 Âgisme

7.2.1.1.2.1 Prise de conscience

La haine et le mépris subis par des groupes de personnes vont souvent de pair avec la discrimination à leur égard. Si, au nom de la justice et de l'égale dignité de tous les êtres humains en tant que tels, on veut mettre fin à celle-ci, il faut d'abord prendre conscience de la situation. La prise de conscience concerne donc surtout des textes susceptibles de mettre en lumière l'oppression fondée sur l'âge, en l'occurrence les textes hétéropolitiques (utopiques et para-utopiques).

Parmi les 14 sociétés du modèle androcratique[24], celles de Bloch, de Matheson, de Morris et de Nolan attestent d'une prise de conscience de l'oppression vécue par les hommes âgés. Quant à la société de Cabet, elle met en relief une forme d'âgisme spécifique à la femme. Quelles que soient les variantes de ce modèle, nous avons vu, en effet, que les personnes âgées font en général l'objet d'une attention particulière dans la plupart des sociétés de ce modèle. Mais ce sont souvent les hommes âgés qui occupent la scène. Si l'on considère les quatre textes utopiques antérieurs au 20e siècle, deux d'entre eux (ceux de Bacon et de Mercier) montrent des sociétés qui accordent un respect particulier à la vieillesse... masculine. Gynistes, ces sociétés le sont doublement en restant aveugles à la question du vieillissement féminin. Dans les deux sociétés « quasi féministes », celle de Cabet recèle une part de gynisme tout en ne comportant pas d'âgisme ; à l'opposé, la société non gyniste de Morris présente un double standard sur la question de la vieillesse. Des 11 textes hétéropolitiques masculinistes contemporains, quatre[25] proposent des sociétés où l'on retrouve des traits âgistes explicites à l'égard des deux sexes et quatre autres[26] cautionnent le double standard vis-à-vis de la vieillesse[27].

Au sein des quatre sociétés gynocratiques féministes[28], celles de

Brantenberg et de Burdekin sont âgistes et ce, uniquement à l'égard des hommes : à titre d'inversion des rôles sexuaux, ces deux textes témoignent d'une conscience certaine de la discrimination que vivent les femmes âgées. À l'instar des sociétés gynocratiques, les six sociétés du modèle gynocentrique[29], loin de prôner l'âgisme, valorisent la vieillesse féminine de diverses façons ; l'on ne retrouve toutefois pas d'hommes âgés dans ces dernières. Même si cela va de soi, puisque par définition celles-ci ne s'intéressent pas aux hommes, et donc aux vieux, c'est leur absence totale qu'il faut questionner. Cet aspect sera toutefois traité plus loin.

Dans les 13 textes utopiques relevant du modèle androgynocratique, six[30] dénoncent explicitement une forme d'âgisme spécifique à la femme. Parmi les deux para-utopies féministes[31] que comporte ce modèle, celle de Simone de Beauvoir présente des éléments critiques explicites sur le double standard relié à l'âge. Dans le *Deuxième sexe*, l'idée de la précocité du vieillissement féminin suggérée par Aristote est mise en évidence à plusieurs reprises par Beauvoir, qui fixe à 35 ans la perte de justification de l'existence d'une femme[32]. Quant à la para-utopie masculiniste de Platon (*La République*), elle est exempte d'âgisme.

Enfin, notons encore les biais d'une critique féministe qui, au regard de l'hétéropolitique, n'a pas tenu compte de la variable de l'âge[33], tout en étant sensible à la variable classuelle. Rappelons aussi les limites du féminisme des années soixante-dix qui, sur la base d'une conception restreinte de la sororité, semble avoir négligé systématiquement les femmes âgées[34]. À l'instar d'une attitude raciste induite envers les femmes noires[35], le féminisme n'a pas été à l'abri de considérations âgistes, ne serait-ce que par le maintien d'un certain silence sur cette question. À la limite, un féminisme inconscient du sort des vieilles personnes équivaut au féminisme libéral insouciant de la lutte des classes. Or, au lieu de se contenter de dénoncer ce silence, on peut l'interpréter comme

un accident de parcours qui n'élimine pas la pertinence des principes. Car si le féminisme ne peut à lui seul représenter toute l'hétéropolitique, n'est-il pas justifié d'appliquer au gérontisme la démarche féministe qui, axée sur le concept d'oppression, vise (en principe[36]) à combattre toutes les oppressions ? Avant, toutefois, d'en arriver là, il convient d'identifier les facteurs de l'oppression reliée à l'âge qui ont été dénoncés par certains textes du corpus car, bien entendu, il existe une corrélation entre les facteurs de l'oppression et la configuration de la libération.

7.2.1.1.2.2 Dénonciation des facteurs d'oppression

Les textes qui identifient les éléments discriminatoires rendant la situation intolérable sont relus en fonction des trois grands sous-groupes de thématiques utilisés dans la deuxième partie ; ces thématiques, au nombre de 18[37], ont été préalablement choisies dans le tableau 0.5 (page 50). Parmi celles-ci, nous en avons identifié 14 qui, en raison de leur lien non seulement avec la ségrégation reliée à l'âge, mais aussi avec les différences sexuées de l'âgisme, alimentent principalement le discours sur l'oppression. Toutefois, ce nombre peut être réduit en procédant à un regroupement des thématiques autour de grandes rubriques qui permettent d'étayer correctement le volet de la dénonciation. Le **tableau 7.4** présente les huit rubriques retenues ; il indique aussi les thématiques d'origine que chacune d'elles regroupe. Remarquons que le caractère transversal de la dernière, axée sur le double standard eu égard à la variable sexe, autorise qu'elle soit traitée au sein des sept autres.

Tableau 7.4

Les thèmes d'analyse

Structure sociopolitique	Rapports avec la société	Rapports avec l'environnement immédiat
	Thématiques	
L'organisation économique et sociale	La participation au pouvoir (statut et rôles) [Th. 11 et 19]	
	Les aspects économiques (travail/retraite, volontaire ou non [Th. 11] et sociaux ; logement et modes de vie) [Th. 10]	
		La santé (physique et mentale) vs les psychopathologies [Th. 6 et 7]
		La capacité d'adaptation et la créativité [Th. 8 et 18] vs l'atrophie de la personnalité [Th. 7]
L'organisation (para-) familiale		Les réseaux socioaffectifs (rapports intergénérationnels [Th. 9 et 12] vs l'isolement et la mort [Th. 12 et 25]
Les représentations socioculturelles		L'image du corps vs les normes de la beauté [Th. 2]
		La sexualité (ménopause/andropause/ gérontophilie) vs les stéréotypes [Th. 22 et 23]
	L'âgisme et le sexisme (double standard) [Th. 20]	

Dans la catégorie des textes non hétéropolitiques, nous utiliserons le traité beauvoirien sur la vieillesse comme fil conducteur de rassemblement des éléments pertinents disséminés dans les chapitres précédents. Ainsi que le souligne Kérisit (2001:119-127), malgré certaines données périmées qu'il comporte[38], ce document fournit des éléments de critique indispensables à la compréhension de l'oppression de l'âge : toutes les thématiques y sont en effet abordées. Nous aurons recours à d'autres textes théoriques, entre autres ceux de Friedan et de Greer, pour compléter l'analyse de l'auteure. Nous nous référerons aussi à des textes fictifs (romans réalistes) qui permettent de préciser les contours d'une thématique particulière. Nous montrerons enfin que certains textes utopiques contribuent de façon explicite à ce volet. Mais avant d'aborder l'examen des thématiques, deux précisions concernant le texte beauvoirien s'imposent.

En premier lieu, à l'encontre de l'essai optimiste de Cicéron sur la vieillesse[39], l'ouvrage de S. de Beauvoir vise essentiellement à mettre en lumière ce qu'est aujourd'hui le sort misérable des personnes âgées dans la société, lequel relève d'une véritable « conspiration du silence ». Guidée par le même souci de démystification qui soutenait son analyse de la condition féminine, Beauvoir rédige son essai selon une structure comparable. En effet, la thèse qu'elle s'emploie à défendre tout au long de son ouvrage s'apparente étroitement au célèbre postulat sur lequel repose le *Deuxième Sexe* : « *on ne naît pas femme, on le devient* ». D'entrée de jeu, S. de Beauvoir fait ressortir qu'à l'instar de la « féminité », la vieillesse est un construit social : elle « n'est pas seulement un fait biologique, mais un fait culturel » (1979a:I:26).

Or, même si Beauvoir reconnaît que la vieillesse, en tant qu'expérience personnelle, concerne autant les femmes que les hommes, elle annonce dès l'Introduction que l'application de la thèse du *Deuxième Sexe* à la condition de la personne âgée porte plus spécialement sur « l'homme âgé ». À titre d'objet de spéculation, la vieillesse concerne « essentiellement la condition des mâles », étant donné qu'il s'agit d'un problème de pouvoir entre les jeunes et les vieux :

> Le problème noir [...] est un problème de Blancs ; celui de la femme, un problème masculin : cependant elle lutte pour conquérir l'égalité, les Noirs se battent contre l'oppression ; les vieillards n'ont aucune arme et leur problème est strictement un problème d'adultes actifs. Ceux-ci décident selon leur propre intérêt, pratique et idéologique, du rôle qu'il convient de conférer aux anciens. (I:142-3)

Aussi le but de l'ouvrage est-il principalement de dévoiler une vieillesse construite par une société qui mutile l'homme retraité[40]. Néanmoins, l'essai livre malgré tout des caractéristiques différenciées selon le sexe qui permettent de dégager les principaux éléments qui fondent l'oppression particulière que vit la femme âgée.

En deuxième lieu, il faut tenir compte des convictions personnelles de S. de Beauvoir qui, particulièrement à l'égard de deux thématiques, attestent d'une

opposition marquée avec l'ensemble du corpus[41].

1. La participation des personnes âgées au pouvoir sociopolitique

Pour Beauvoir, c'est davantage la lutte des classes que le conflit des générations qui a donné à la vieillesse son ambivalence (I:342). En mettant en évidence l'ambiguïté qui marque le statut de l'homme âgé dans les sociétés primitives, Beauvoir établit un parallèle entre sa situation et celle de la femme. Alors que celle-ci est traitée dans les mythes masculins à la fois comme une « idole et comme un paillasson », celui-là est un « sous-homme et un surhomme ». Il est vraiment l'Autre[42], avec l'ambivalence qu'entraîne ce terme : « Impotent, inutile, il est aussi l'intercesseur, le magicien, le prêtre : en deçà et au-delà de la condition humaine, et souvent les deux ensemble » (I:137).

Ainsi, le sort des personnes âgées dans les sociétés primitives dépend en grande partie de leurs capacités, du prestige et des richesses qu'elles leur ont valu. Mais il dépend aussi du sens que le groupe accorde à l'existence. Rappelant l'axiome du *Deuxième Sexe* selon lequel le prestige de la femme issu de son pouvoir magique est dû aux hommes, Beauvoir signale que l'homme âgé ne conquiert jamais son statut, lequel lui est octroyé par les hommes matures (I:142-3)[43] : quand ceux-ci s'affranchissent de la crainte ou du respect qui en était le fondement, il peut être dépossédé de son autorité.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre que, pour elle, on n'est pas vieux mais on le devient plus ou moins vite et plus ou moins mal selon la valeur utilitaire que chaque société accorde à cette phase de la vie. Or, ce pragmatisme des sociétés à l'égard de la vieillesse s'appuie sur des conceptions philosophiques qui, selon l'auteure, relèvent bien davantage des mythes que de la réalité. Selon l'opposition progrès-déclin, elle établit que les discours philosophiques qui

confèrent une valeur positive à l'avancée en âge (Platon, Cicéron et Sénèque) sont du ressort des mythes ; par contre, les propos d'Aristote, qui mettent l'accent sur le déclin (physique et psychologique) et sur l'involution de l'expérience, s'inspirent « non d'une thèse *a priori* mais d'observations étendues et pertinentes » (I:178). Et cela est encore plus évident dans la société capitaliste du 20e siècle qui, axée sur la productivité et les valeurs de la jeunesse, a contribué à saper considérablement le prestige de la vieillesse. Loin de reconnaître que le savoir s'accumule au cours des années, une telle société estime au contraire que le vieillissement entraîne une disqualification (I:334).

Publié 25 ans plus tard que celui de S. de Beauvoir, l'essai sur la vieillesse de Betty Friedan (6.1.1.1:1) fait aussi ressortir que les différentes pertes générées par la retraite (pertes de pouvoir, de statut, d'identité et de liens sociaux) sont attribuables à une société qui, axée sur la productivité, privilégie la jeunesse.

Dans le contexte où elle est vécue comme une perte irrémédiable du statut de travailleur et des rôles qui y sont associés, la vieillesse masculine est jugée par Beauvoir beaucoup plus problématique que la vieillesse féminine : « Quand [le vieillard] perd ses capacités, il apparaît comme *autre* ; il devient alors, beaucoup plus radicalement que la femme, un pur objet ; elle est nécessaire à la société ; lui ne sert à rien : ni monnaie d'échange, ni reproducteur, ni producteur, il n'est plus qu'une charge » (I:142).

Eu égard à la femme, Beauvoir mentionne d'abord que la ménopause peut, dans certaines sociétés primitives, accroître son statut. Dans nos sociétés, par contre, c'est à ce moment qu'elle perd la place qui lui était assignée, celle d'objet érotique et de reproductrice. Toutefois, la femme âgée conserve des rôles dans la sphère privée qui atténuent la transition au moment de la vieillesse, même pour celle qui prend sa retraite[44]. À l'instar de Friedan[45] par contre, Beauvoir récuse le rôle

(exclusif) de grand-mère en faisant valoir, à l'encontre de Deutsch, les difficultés qu'il comporte, particulièrement dans les pays socialistes où les femmes sont mises à la retraite plus tôt que les hommes afin de remplacer la mère à la maison[46].

Sur le thème de la ménopause, Germaine Greer (5.1.1.1:1) critique longuement la société androcratique qui, en associant la femme ménopausée à un « troisième sexe », la juge inutile et inintéressante sexuellement : ce que traduisent d'ailleurs, de façon explicite, trois romans réalistes : ceux de S. de Beauvoir (4.2.1.1:5a), de Benoîte Groult (4.2.1.1:5b) et de Gertrude Atherton (4.2.1.1:10a).

2. Le statut économique (travail/retraite, volontaire ou non)

Beauvoir signale que c'est seulement à partir du 19e siècle que la lumière se fait sur les vieux des classes exploitées, pour lesquels les changements économiques et sociaux sont néfastes. Au contraire, ces nouvelles transformations ont avantagé les vieux des classes privilégiées : en favorisant la collaboration entre les jeunes et les vieux, leur ancienneté constitue pour eux une qualification.

Comme l'industrialisation et l'urbanisation ont conduit au démantèlement de la famille patriarcale, l'État s'est graduellement substitué à la famille. Or, sa politique de la vieillesse est scandaleuse[47]. Jugé incompétent, improductif et incapable de s'initier à des tâches nouvelles, le vieux travailleur est réduit très souvent au chômage ou à une retraite-guillotine. Devenu « objet d'exploitation », traité en « paria » par la société, le retraité n'est plus uni par des rapports de réciprocité avec les jeunes et les adultes. En étant brutalement précipité de la catégorie des individus actifs dans celle des inactifs et classé comme vieux, le retraité subit

aussi une diminution importante de ses ressources et de son niveau de vie. Éliminé de plus en plus tôt du marché du travail, le retraité représente une charge que les sociétés basées sur le profit assument chichement. C'est pourquoi le mythe du repos est mis en brèche par Beauvoir : le *carpe diem* n'est accessible, en effet, qu'à un nombre limité de personnes âgées.

Quant à la population des femmes âgées, elle est la plus discriminée au plan économique : elle regroupe en effet les grandes vieillardes solitaires qui constituent la couche la plus défavorisée de la population (I:417).

Parmi les textes utopiques, rappelons que ceux de Cabet et de Morris dénonçaient de façon similaire la misère des vieux au 19e siècle. Mentionnons de même la sensibilité spéciale de More qui, dès le 16e siècle, montrait le caractère injuste d'une société à l'intérieur de laquelle l'ouvrier, exploité tout au long de sa vie, ne pouvait qu'être acculé à l'indigence au moment de sa vieillesse. Écoutons ce vibrant plaidoyer critique :

> Mais l'ouvrier, quelle est sa destinée ? Un travail infructueux, stérile, l'écrase présentement, et l'attente d'une vieillesse misérable le tue ; car son salaire journalier ne suffit pas à tous ses besoins du jour ; comment donc pourrait-il augmenter sa fortune et mettre chaque jour de côté un peu de superflu pour les besoins de la vieillesse ? [...] Dans son cruel égoïsme, [la société] abuse de la vigueur de leur jeunesse pour tirer d'eux le plus de travail et de profit ; et dès qu'ils faiblissent sous le poids de l'âge ou de la maladie, alors qu'ils manquent de tout, elle oublie leurs nombreuses veilles, leurs nombreux et importants services, elle les récompense en les laissant mourir de faim. (p. 121-122)

À l'instar de ces trois utopistes, plusieurs autres réfutent implicitement l'idée d'une retraite en la supprimant de leur société[48]. En outre, ressort une contestation explicite de certains textes hétéropolitiques qui s'efforcent d'élaborer des structures organisationnelles (via les horaires de travail et les soins de santé) favorisant la pleine participation des personnes au développement de la communauté et ce, jusqu'à la fin de leur vie. Cette préoccupation se retrouve surtout dans les textes de Cabet, de Callenbach, de Campanella, de d'Eaubonne, de Firestone, de Gilman, de More, de Morris, de Russ (5.3.1.1:XIII) et de Tiptree.

En éliminant les différences classuelles et en faisant éclater le clivage entre les deux sphères (publique et privée), ces sociétés sapent carrément les principes de compétitivité et de productivité de l'idéologie capitaliste.

3. La santé (physique et mentale) vs la dépendance

Les aspects biologiques et psychologiques de la personne, loin d'être neutres, dépendent des valeurs (positive ou négative) qu'une société leur attribue. À cet égard, Beauvoir résume ainsi les apports positif et négatif de la vieillesse :

- la mémoire et l'expérience multiplient les capacités d'exécution et de jugement de la personne âgée ;
- la détérioration de sa force physique et le déclin de sa faculté d'adaptation à la nouveauté et à l'invention contribuent, par contre, à justifier la discrimination dont elle fait l'objet.

Au plan physique, même si le vieillissement de l'individu peut être retardé en fonction de variables (dont la santé, l'hérédité, l'environnement et le niveau de vie), aucune personne n'échappe au déclin biologique, lequel, signale souvent Beauvoir, constitue un fait inéluctable et irréversible. Des données comparatives entre les sexes montrent que, tout en bénéficiant d'une espérance de vie supérieure à celle des hommes, les femmes sont souvent plus malades tout au long de leur existence ; lors de la vieillesse, ce sont elles, beaucoup plus que les hommes âgés, que l'on retrouve dans les hôpitaux[49]. Or, dans presque toutes les sociétés historiques, la vieillesse a toujours inspiré une répugnance biologique : « par une sorte d'autodéfense on la rejette loin de soi » (I:345). Et cette exclusion n'est possible que parce que la complicité de principe avec toute entreprise ne joue plus dans son cas.

Au plan psychologique, Beauvoir note que plus le niveau intellectuel d'un

individu est élevé, plus la décroissance de ses facultés est faible et lente. Or, la vieillesse étant par excellence « le domaine du psychosomatique », les diverses formes de maladie mentale qui affectent certaines personnes âgées sont souvent un refuge, voire une réfutation de la situation qui leur est faite[50]. Dans la majorité des cas, souligne à plusieurs reprises Beauvoir, la retraite est un drame qui, chez l'homme, entraîne de graves conséquences psychologiques et morales. En font foi les nombreux cas pathologiques reliés à la dépression chronique. Puisqu'il est dépossédé de son travail qui faisait de lui un homme, le retraité ne sert plus à rien. Sauf exception, l'homme âgé, défini par une *exis* et non par une *praxis*, ne *fait* plus rien. Qu'il s'agisse d'une retraite-guillotine ou d'une retraite choisie, elle est très souvent vécue comme une dévaluation, un deuil et un exil. Voire, la situation est si intolérable qu'elle peut conduire au suicide. Ajoutés à l'angoisse face à la mort prochaine, des sentiments d'ennui et de léthargie sont éprouvés par le retraité, quel que soit son environnement.

Enfin, Beauvoir constate que le mode de vie en institution, seul recours possible lorsqu'il y a déclin de l'autonomie (physique, mentale et financière), est, dans la plupart des pays, parfaitement inhumain. Apparentés à des « mouroirs », les hospices ou foyers sont par ailleurs occupés en grande partie par des femmes, veuves ou célibataires, alors que les hommes vivent dans une large proportion (les deux tiers) au sein d'une relation de couple (I:397[51]). Mais une fois qu'elles ont surmonté l'angoisse du changement, les femmes, plus sociables, sembleraient mieux s'adapter à cette situation que les hommes (p. 415)[52].

Sur la question de l'institutionnalisation, en dénonçant les « ghettos des soins » qui infantilisent les personnes âgées et les dépossèdent de leur liberté, Friedan fait une lecture similaire à celle de Beauvoir.

Trois romans réalistes traitent de la question de la dépendance. Un récit

beauvoirien (6.1.1.1:1e) attire d'abord l'attention sur l'appréhension que peuvent éprouver des personnes âgées face à une éventuelle perte de l'autonomie intellectuelle. Deux autres textes, l'un de S. de Beauvoir (5.1.1.1:2a) et l'autre de Lessing (5.1.1.1:2b), portent sur les problèmes associés à la dépendance physique de femmes âgées.

Par contre, plus du tiers des récits utopiques s'opposent implicitement au paradigme d'un déclin physique et intellectuel inévitable. Alexandre, Bloch (5.3.1.1:VIII), Burdekin, Cabet, Callenbach, Campanella, d'Eaubonne, Gilman, More, Morris, Piercy, Russ et Tiptree, en mettant en scène des personnages (masculins et/ou féminins) vieillissants et âgés jouissant d'une santé parfaite et d'un jugement irréprochable, font obstacle à l'image décadente du vieillard gâteux que présentent les textes de Matheson et de P. Highsmith.

Le texte de Friedan, en mettant aussi en brèche l'idée d'une stagnation intellectuelle au cours du vieillissement, s'oppose aussi à la vision beauvoirienne du caractère inévitable d'une décroissance intellectuelle. Adhérant à la thèse de la plasticité de l'intelligence, Friedan souligne qu'une lecture en termes de déclin ne peut reposer que sur une mystique de la jeunesse.

4. La diminution de la capacité d'adaptation et de la créativité vs l'estime de soi

En corollaire avec la thématique précédente, Beauvoir, cependant, ne peut que remettre en question le mythe d'un progrès accompagnant la vieillesse. L'inactivité imposée aux vieillards n'est pas une fatalité naturelle, soutient-elle, mais la conséquence d'une option sociale. Dans la plupart des cas, en outre, « la société d'aujourd'hui [ne leur octroie] des loisirs qu'en leur ôtant les moyens matériels d'en profiter » (II:260).

Selon l'auteure, puisque l'inactivité conduit au déclin de la curiosité et à l'inappétence intellectuelle, il est illusoire de croire que le vieillard pourrait se « frayer des chemins inédits » (p. 265). Pour les favorisés qui ont des intérêts polyvalents, une reconversion peut être possible. Mais chez la plupart d'entre eux, Beauvoir relève la même tendance au mécontentement et à la morosité, due au sentiment de leur inutilité et de leur solitude au sein d'un monde qui n'a pour eux qu'indifférence (p. 283).

Par contre, il faut bien voir qu'à l'instar d'Aristote[53], Beauvoir ne croit pas que l'expérience constitue un atout, même si certaines personnes âgées ont une plus grande érudition que les jeunes. Adhérant à la théorie des « obstacles épistémologiques » de Bachelard reprise par Lehman[54], elle soutient que « le vieux savant souvent n'hésite pas à contrarier le progrès de la science » (II:176)[55]. À cet égard, elle discute longuement[56] des difficultés qu'éprouvent tant les savants, les philosophes, les écrivains que les artistes, à s'adapter à la nouveauté. En général, note-t-elle, leurs œuvres marquent un appauvrissement, voire un net déclin par rapport à celles de la jeunesse et de la maturité[57]. C'est entre autres le cas de Platon, dont la pensée se serait sclérosée au cours de la vieillesse[58]. Face à un avenir « barré », au poids « plus ou moins paralysant du passé », le progrès, évalué constamment par rapport à un projet originel considéré immuable, revêt le plus souvent un caractère de « répétition » et de « piétinement » : « Nos racines, notre passé, notre ancrage dans le monde demeurent immuables : c'est par là que se définissent les buts qui nous attendent dans l'avenir, les choses à faire, les choses à dire. On ne peut pas s'inventer arbitrairement des projets [..] » (II:191 ; je souligne).

Friedan apporte un démenti à cette interprétation. Comme nous l'avons vu précédemment, l'auteure envisage la vieillesse comme une phase de

développement continu de la personne.

Or, des textes hétéropolitiques dénoncent aussi, sur le mode implicite, la thèse de l'incapacité d'adaptation au cours du vieillissement, ne serait-ce qu'en privilégiant un système d'éducation permanente ou en intégrant les personnes âgées au processus de formation des jeunes, comme on le retrouve dans les sociétés de Cabet, de Callenbach, de Firestone et de Tiptree. Mais c'est surtout le récit utopique de Russ (5.3.1.1:XIII), où seules les vieilles Lointemporaines peuvent déployer pleinement leur potentiel de créativité, qui contribue de façon manifeste à remettre en question la croyance que l'être humain est inadaptable.

5. La sexualité et la gérontophilie

S'il est un thème qui a été vilipendé par S. de Beauvoir, c'est bien celui de la sérénité sexuelle. C'est à l'encontre de ce mythe que l'auteure se montre, en effet, la plus vindicative. Car pour Beauvoir, c'est surtout dans le domaine sexuel que s'exerce la répression à l'égard de la personne âgée (I:348) : « [l'homme âgé] dégoûte, quoi qu'il fasse. Boccace se moque de son impuissance ; chez Chaucer, il s'est rendu artificiellement vigoureux ; mais par sa laideur et ses ridicules il fait de l'amour physique un exercice répugnant » (I:230).

Vouer la vieillesse à la chasteté, soutient-elle, c'est refuser à une personne sexuée, fût-elle âgée, son intégrité : « Le vieillard souvent désire désirer, parce qu'il garde la nostalgie d'expériences irremplaçables, parce qu'il reste attaché à l'univers érotique qu'a construit sa jeunesse ou sa maturité [...]. Nous souhaitons la jeunesse éternelle et elle implique la survivance de la libido » (1979a:II:67-68).

Pour Beauvoir, la fin de la libido équivaut à une sorte de mutilation, comme en témoignent les extraits suivants :

> [Quand le désir] a cessé de surgir spontanément, on peut regretter réflexivement sa

disparition. (II:67)
Cette mutilation en entraîne d'autres puisque sexualité, vitalité [et] activité sont indissolublement liées. Parfois, l'affectivité même s'émousse quand tout désir est mort. (p. 114).
Disons seulement qu'il y a une dimension de la vie qui disparaît quand manque le contact charnel avec le monde ; ceux qui conservent cette richesse jusque dans un âge avancé sont privilégiés. (p. 115)

Aussi, la sérénité sexuelle est un préjugé qui doit être radicalement écarté, comme si la vieillesse correspondait à la résolution de tous les conflits vécus précédemment, principalement celui de la sexualité. La tradition satirique qui a indéfiniment ressassé le thème du « vieillard lubrique », du « barbon amoureux » ou de la « vieille dévergondée » est beaucoup plus proche de la vérité que les discours édifiants des idéalistes intéressés à décrire la vieillesse telle qu'elle devrait être. De fait, l'idée de relations sexuelles entre gens âgés scandalise.

En général, le désir de prolonger leur vie sexuelle dans la vieillesse ne se rencontre que chez les personnes qui ont accordé une valeur positive à la sexualité. À cet égard, Beauvoir souligne que les activités sexuelles les plus gratifiantes sont basées sur la complicité et la tendresse : « Dans un couple qui s'aime d'un amour où s'abolit la distance du moi à l'autre, l'échec même est surmonté » (II:67).

Or, même les personnes qui ont eu une vie sexuelle heureuse peuvent avoir des motifs de ne pas vouloir la prolonger : l'un d'eux se réfère au narcissisme sénile. Avec l'âge, en effet, le dégoût de son propre corps peut inciter à refuser de le faire exister pour un autre. En outre, la pression de l'opinion est telle qu'elle pousse très souvent la personne âgée à céder aux consignes de décence et de chasteté imposées par la société. Par crainte du scandale ou simplement du ridicule, elle refuse d'être à ses propres yeux un vieillard lubrique, une vieille dévergondée. Or, ce sont les femmes qui sont particulièrement victimes de ces tabous et inhibitions : elles savent en effet que la société est sévère pour celles qui ne

jouent pas leur rôle d'aïeule sereine et désincarnée.

La sexualité des femmes âgées est un sujet si tabou qu'on ne dispose d'aucun témoignage valable à ce sujet. Par contre, les témoignages sur la vie sexuelle des hommes âgés sont assez nombreux. Au 20e siècle, les exemples abondent d'hommes âgés, liés ou mariés avec de jeunes femmes. Jeune, tout homme éprouve le besoin de changer de partenaire : la monotonie tue chez lui le désir. Âgé, il est évident qu'il se fatigue d'une compagne trop connue qui, de surcroît, ne lui paraît plus désirable parce qu'elle a vieilli. Si le désir subsiste chez l'homme, il s'adresse à des femmes plus jeunes, ce qui peut susciter une violente jalousie chez son épouse. Selon Beauvoir, beaucoup d'hommes âgés, s'ils en ont la possibilité, « retrouvent une vigueur virile en échangeant leur ancienne partenaire contre une nouvelle qu'ils choisissent en général jeune » (II:71)[59]. C'est pourquoi la femme âgée ne peut être qu'invisible sexuellement aux yeux d'un homme jeune. Celui-ci peut, à la limite, désirer une femme assez âgée pour être sa mère, mais non sa grand-mère : « Aux yeux de tous, une femme de 70 ans a cessé d'être un objet érotique » (p. 110)[60].

Par ailleurs, le texte théorique de Harding montre le caractère dysphorique des relations de type mère-fils, ce qu'illustrent les deux récits fictifs de Colette (*Chéri* et *La fin de Chéri*). Quant aux liens relevant de la gérontophilie, thème discuté longuement au cours du chapitre 4, ils représenteraient une modalité d'expression de la sexualité dont bénéficierait « naturellement » quasi exclusivement la population masculine[61]. Ce thème est traité sur un mode euphorique dans les romans de Bazin et de Nabokov. Mais dans le cas où la gérontophilie est au profit de la femme, il s'agit d'un jeu funeste, comme le révèle le récit de Higgins, dans lequel Maude finit par se suicider.

Soulignons enfin la perspective de dénonciation qu'adoptent clairement

cinq textes utopiques, dont les deux récits de Le Guin et de Russ (5.3.1.1:XIII), où s'expriment la révolte de la vieille Odo ainsi que les protestations de Lyubov et de Janet face au caractère indu de l'invisibilité de la femme âgée. De façon plus explicite encore, grâce à la technique de l'inversion des rôles sexuaux, les textes de Brantenberg et de Burdekin sont une critique manifeste de la pseudo-légitimité d'une gérontophilie exclusivement au profit des hommes.

6. Les réseaux socioaffectifs (rapports intergénérationnels) vs l'isolement

Beauvoir met en relief le rôle important des femmes âgées qui, grâce aux rapports actifs qu'elles entretiennent, assurent le maintien de l'ensemble des réseaux socioaffectifs. Or, si la famille peut constituer un havre pour l'homme âgé, elle peut par ailleurs accroître davantage sa solitude. Beauvoir dénonce à cet égard la duplicité des membres de la famille qui, de manière sournoise, tyrannisent l'homme âgé de diverses façons. Dans plusieurs cas, les enfants ont intérêt à le traiter en être inférieur et à le convaincre de sa déchéance (I:347). Cependant, les rapports d'affection et d'entraide les plus positifs sont ceux qui prévalent entre le père et sa fille, ainsi qu'entre une mère et son fils.

Au sein des couples, la vieillesse exaspère les antagonismes, même pour ceux qui ont vécu heureux et unis. Aussi, les relations affectives et sexuelles se détériorent. Comme souvent, au moment de la retraite masculine, il y a permutation des rôles, les femmes se retrouvent dans une position de supériorité dont elles tirent une impression de revanche[62]. Certaines « s'efforcent agressivement d'humilier l'homme dans sa virilité » (I:418)[63]. Beauvoir souligne que, sauf dans les couples où la femme est beaucoup plus jeune que son partenaire[64], l'homme âgé garde des appétits sexuels alors que la femme n'est plus un objet de désir[65].

Dans le reste du corpus, le récit utopique de Le Guin (6.3.1.1:VII) est une critique explicite de l'absence de réciprocité entre les générations. En outre, c'est sur fond de dénonciation implicite de la solitude générée par leur exclusion de la famille nucléaire que plusieurs textes hétéropolitiques des modèles féministes[66] inventent de nouveaux modes de vie susceptibles de maintenir les personnes âgées dans la communauté. Par ailleurs, en réhabilitant les rapports mère-fille, des textes utopiques, particulièrement ceux relevant du modèle gynocentrique, témoignent d'une opposition certaine à la thèse de Freud (4.1.1.1:3), thèse remise notamment en question par les textes théoriques de Rich, Chesler, Angier et Houël (5.0.1). À cet égard, on retrouve une contestation implicite dans deux récits réalistes, l'un, de S. de Beauvoir (5.1.1.1:2a), l'autre, de Lessing (5.1.1.1:2b), où deux femmes, agissant comme aidantes naturelles auprès de mères dépendantes physiquement, se réconcilient avec l'image maternelle. Beauvoir, particulièrement, apprend à aimer la femme-mère refoulée et possessive construite par la société patriarcale.

7. Les images/normes de la beauté vs les modifications biopsychologiques

Sur ce thème, très étayé dans les chapitres précédents, ajoutons que Beauvoir fait ressortir que laideur et vieillesse féminine s'accordent :

> Parce que le destin de la femme est, aux yeux des hommes, d'être un objet érotique, en devenant vieille et laide, elle perd la place qui lui était assignée dans la société : elle devient un *monstrum* qui suscite de la répulsion et même de la crainte ; comme chez certains primitifs, en tombant hors de la condition humaine, elle prend un caractère surnaturel : c'est une magicienne, une sorcière aux dangereux pouvoirs. (I:197-8)

Les marques du vieillissement qui déguisent la femme âgée en *monstrum*, ennoblissent au contraire l'homme âgé. Il n'existe pas de « belle vieillarde », conclut-elle.

Les textes théoriques de Firestone (6.1.1.1:2) et de Wolf (6.1.1.1:3) sont sans contredit une contestation corrosive de cette tactique politique visant à restreindre les femmes à un modèle qui non seulement les réduit à des stéréotypes inaccessibles mais consolide le double standard eu égard à leur vieillissement. À ce sujet, il faut voir que certains récits réalistes, qu'ils soient dysphoriques (ceux de S. de Beauvoir [4.1.1.1a] et de Groult [4.2.1.15b]) ou euphoriques (ceux de J. Irving et de Piercy [6.1.1.1:1d], contestent implicitement ces valeurs.

L'on retrouve une dénonciation des normes de la beauté axée sur la jeunesse et la minceur dans plusieurs récits utopiques, notamment ceux de Callenbach, de Gilman, de Le Guin, de Piercy et de Russ (5.3.1.1:XIII). Mais c'est surtout dans le texte dystopique de Renard, où les hommes expriment leur sexualité avec des entités qui ont toujours l'apparence de jeunes filles de 15 ans, que cette critique ressort avec évidence.

Rappelons enfin que, dans le *Deuxième sexe*, Beauvoir en appelait à une société androgynocratique où ne prévaudrait plus le mythe de la féminité associée à la beauté (6.3.1.1:IX). En attendant la venue d'un monde où la femme ne serait plus hantée par le souci de plaire, c'est dans les termes suivants qu'elle répondait, au cours de la décennie soixante-dix, aux phallocrates[67] qui se demandaient ce que « deviendr[aient] les laides après la révolution sexuelle»[68] : «Et que deviennent-elles, avant ? Leurs chances seront certainement meilleures dans un monde qui ne rendra plus un culte à la femme-objet » (1972c:503).

Face à la lenteur des progrès sociaux à ce sujet, il y a certes lieu de reconnaître le bien-fondé de la critique de Wolf concernant le caractère coercitif du Mythe de la Beauté auprès des femmes et ce, dès l'adolescence[69]. D'après

Marge Piercy, s'il est une question qui devrait préoccuper actuellement le féminisme, c'est bien celle de l'image du corps. Dans une entrevue accordée en 2002 (Rodriguez:3-4), elle soulignait que, malgré les progrès qu'a connu la condition des femmes au cours des trente dernières années :

> [o]ne way in which things have not improved is body image. The standard required body image for women to achieve or maintain is impossible for 90 percent of the population. The media [...] are constantly pushing the image of these perfect, skinny blond women which doesn't correspond to the genes, body structure, or health requirements of most women. And this matters a lot because women are always comparing themselves to these media images. Just about every woman we know is dissatisfied with their body and feels inferior. This is insane. It's gotten much, much, much, much worse.

De façon générale, les médias véhiculent encore l'idée d'un vieillissement féminin prématuré, confinant ainsi les femmes d'âge moyen dans l'ombre. Du côté masculin, par contre, l'on maintient l'hypothèse d'un pouvoir de séduction inaltérable. Même si quelques rares percées progressistes livrent des représentations culturelles qui défient cette norme[70], le texte de Simone de Beauvoir sur le mythe de Lolita conserve, encore aujourd'hui, toute sa pertinence[71]. Sans verser dans l'âgisme[72], doit-on se demander, en paraphrasant John Stuart Mill (1975:122), si les hommes, dans leur ensemble, ne peuvent pas encore accepter l'idée de vivre avec une égale... de leur âge ?[73]

En conclusion, même si l'essai beauvoirien est axé sur la vieillesse/retraite masculine, la représentation de la vieillesse féminine qui s'en dégage demeure toujours contemporaine. Si, d'une part, la femme âgée subit une discrimination plus importante que l'homme âgé tant au plan économique qu'au plan de l'expression de sa sexualité[74], d'autre part, en demeurant le pivot des échanges familiaux et sociaux, elle semble mieux s'adapter à sa situation[75]. À cet égard, Friedan fait ressortir que la femme, parce qu'elle doit affronter graduellement une série de pertes (ménopause, nid vide, veuvage) reliées à ses rôles, développe une capacité d'adaptation aux changements ainsi qu'un sentiment de vitalité et d'estime de soi. C'est pourquoi elle manifeste, beaucoup plus souvent que

l'homme, une volonté de relever le défi de la vieillesse.

Or, la prise de conscience de ces types de facteurs, et surtout de leur accumulation, peut susciter la révolte et en appeler à une vision hétéropolitique corrigeant la situation : celle-ci constitue le volet constructif que nous abordons maintenant.

7.2.1.2 Volet constructif

Comme il n'existe guère de modèles (hétéropolitiques) centrés sur la vieillesse, on pourrait croire que le gérontisme n'existe pas vraiment. Pourtant, à l'instar des préoccupations féministes qui ont prévalu bien avant la formation d'un mouvement organisé, ont été articulés et documentés plusieurs thèmes reliés à la vieillesse. En ce sens, le gérontisme a un héritage à réclamer. Celui-ci prend la forme des trois variantes (acmècratique vs gérontocratique vs mésocratique) des trois modèles de sociétés : androcratique vs gynocratique/gynocentrique vs androgynocratique.

Au sein du volet constructif, il s'agit maintenant de voir de quelle manière les textes hétéropolitiques de chacun de ces modèles contribuent à offrir une image autre de la vieillesse. Dans la mesure où nous visons à présenter une réplique constructive, la synthèse que nous présentons s'articule principalement en fonction des thématiques qui ont alimenté le volet de la dénonciation.

7.2.1.2.1 Modèle androcratique

Même si une seule illustre le pouvoir gérontocratique dans la sphère publique (*Le meilleur des mondes*), presque toutes les sociétés[76] des deux autres variantes non seulement intègrent la personne âgée, mais lui confèrent très souvent des rôles spécifiques attribués au nom d'une certaine sagesse acquise par l'expérience[77]. Dans les variantes acmècratique et mésocratique, la

reconnaissance de sa sagacité peut même mener à lui permettre d'assurer un pouvoir gérontocratique au sein de la sphère privée[78]. Il y a ainsi présence réelle d'un pouvoir gris qui s'exerce de différentes manières. Totalement intégrée dans les sociétés du modèle androcratique puisqu'elle partage le pouvoir avec les adultes, la personne âgée, le plus souvent grâce à la souplesse d'un horaire de travail qui permet à chaque personne de travailler à son rythme et selon ses capacités[79], n'est donc pas acculée à une retraite forcée[80]. En outre, comme la grande majorité de ces sociétés[81] ont éliminé les distinctions classuelles et donc la compétition entre les individus, la personne âgée ne se retrouve pas dans une situation d'infériorité au plan économique.

Qui plus est, comme son autonomie (physique et mentale) est assurée par la mise en place de mesures très positives reliées au système de santé et de soins[82], son espérance de vie a augmenté considérablement. La famille représente aussi un soutien important, spécialement dans les sociétés où la structure multigénérationnelle ne présente pas le caractère coercitif de la famille baconienne. Chez Cabet, le modèle familial multigénérationnel fondé sur les liens biologiques est bénéfique à tous les membres ; les rapports intergénérationnels sont aussi favorisés au plan social. Dans la société de Morris, où les regroupements familiaux sont plutôt fondés sur des affinités entre les personnes, d'autres modes de vie familiaux peuvent coexister : les personnes âgées peuvent vivre soit seules[83], soit avec leurs enfants[84]. Remarquons enfin que le système d'éducation permanente offert par certaines sociétés s'appuie sur la reconnaissance de la capacité d'adaptation de la personne tout au long de sa vie[85].

Mais il faut admettre que la plupart de ces transformations, particulièrement celles reliées aux rôles sociopolitiques, concernent surtout la population masculine. Les rares femmes âgées présentées sont maintenues dans la sphère

privée où elles exercent le rôle de grand-mère[86]. Renforcé par le double standard des normes de la beauté et de la sexualité, ainsi que par la domination fondée sur l'âge qui justifie une gérontophilie au profit de l'homme exclusivement[87], c'est en effet sur le mode de l'invisibilité que se traduit souvent le gynisme à l'égard des femmes âgées. Toutefois, échappent totalement à cette dernière critique les sociétés icarienne et océanienne.

Enfin, les quatre textes masculinistes qui présentent une inversion des rôles sexuaux sont presque tous gynistes et misogynes, âgistes et/ou misogérontistes. À toutes fins pratiques, ces sociétés ne contribuent aucunement à la recherche d'améliorations valables. Leur intention, en caricaturant les comportements des femmes et, surtout, en mettant l'accent sur le caractère dystopique de sociétés gérées par des femmes vieillissantes ou âgées, traduit l'aspiration au retour du seul système crédible, l'androcratie.

7.2.1.2.2 Modèle gynocratique/gynocentrique

Au sein de ce modèle où il existe une prédilection pour la variante mésocratique[88], le statut des femmes vieillissantes et âgées est toujours élevé[89] : l'expérience et le savoir des aînées, fortement valorisés, imposent en effet le respect. Par ailleurs, cette déférence ne s'inscrit pas dans un contexte d'autorité formelle et ce, même dans les deux sociétés géro-gynocentriques[90]. Vivant dans des sociétés sans classes et où n'existe pas la séparation entre les sphères privée et publique, les femmes âgées partagent concrètement le pouvoir avec les femmes plus jeunes : en général, leur sont assignés spécialement les rôles de conseil et de transmission des connaissances. L'organisation de la vie étant fondée sur le principe de la coopération, des conditions de travail très flexibles[91] leur permettent de poursuivre leurs activités sans le spectre de la retraite. L'adaptabilité est en outre soutenue par des mesures de formation continue ainsi que par l'alternance des postes[92]. Envisagé de façon positive, le vieillissement

correspond donc, tout simplement, à un processus de développement et d'enrichissement de la personnalité. Quant à la vieillesse, elle peut même constituer l'étape la plus créatrice de l'existence[93], avant le terme normal de la mort, qui est d'ailleurs célébrée, tout comme les diverses phases de la vie biologique, notamment la ménopause. Or, ce qui rend possible cette attitude différente, c'est la mise en place de structures sophistiquées reliées à la santé, qui assurent une espérance de vie élevée[94] : les nonagénaires, voire les centenaires, ne sont pas des cas isolés[95]. Qui plus est, ces femmes très âgées jouissent toutes de leur pleine autonomie, physique et mentale.

Par ailleurs, la famille, symbole de sécurité et de continuité, revêt un sens élargi qui se concrétise par des formules diversifiées. Composée de membres unis ou non par des liens biologiques et vivant ensemble de façon permanente ou non[96], l'unité familiale intègre, en principe, les femmes vieillissantes et âgées[97]. Mais celles-ci peuvent aussi choisir de vivre soit seules, soit entre elles[98]. La prolifération de ces options correspond moins à des divergences de principe qu'à la mise en évidence du caractère étroitement unilatéral de la vision courante de la vieillesse (et de la famille ainsi que des modes de vie).

Les représentations reliées à l'image du corps et à l'expression de la sexualité sont entièrement renouvelées. Rompant avec les normes patriarcales d'une féminité associée à la jeunesse, elles mettent maintenant l'accent sur la beauté des rides et des cheveux blancs, ainsi que sur le culte d'un corps qui, au moyen de l'exercice, affiche des valeurs d'agilité et de vigueur. Ces sociétés prônent pour la plupart la permissivité sexuelle[99], laquelle n'est pas restrictive aux jeunes femmes. La sexualité des femmes vieillissantes et âgées ne fait donc l'objet d'aucun tabou. Quant aux rapports amoureux qui, dans les sociétés gynocentriques, s'établissent entre des personnes de générations différentes, ils ne s'inscrivent pas dans une dynamique de domination fondée sur l'âge[100].

Par ailleurs, si les femmes âgées vivent en eutopie dans l'ensemble de ces sociétés, quel est le sort de la vieillesse masculine dans les sociétés gynocratiques ? Rappelons que, dans ce modèle, les hommes détiennent toujours des postes inférieurs à ceux de l'ensemble des femmes. Or, comme le montrent les deux sociétés présentant une inversion des rôles sexuaux, c'est lors de la vieillesse que leur condition s'aggrave, particulièrement en ce qui concerne l'expression de leur sexualité. Les hommes âgés se retrouvent, en effet, dans une position similaire à celle des femmes âgées vivant dans le modèle androcratique : en perdant leur statut d'objets sexuels basé, dans leur cas, sur leurs performances strictement physiques, ils deviennent dès lors virtuellement invisibles. Conséquemment, ils vivent des états dépressifs pouvant aller jusqu'au suicide. Le message adressé aux lecteurs masculins est donc le suivant : si vous considérez injuste cette façon de traiter les hommes âgés, ne devriez-vous pas reconnaître l'injustice que subissent les femmes vieillissantes dans la société actuelle ?

7.2.1.2.3 Modèle androgynocratique

Dans les 12 sociétés[101] de ce modèle, le partage équitable du pouvoir entre les sexes se distribue, selon la variable de l'âge, au sein de deux variantes : gérontocratique[102] et mésocratique[103]. Dans le cas des sociétés relevant de la première, même si le pouvoir politique est généralement conféré aux personnes âgées des deux sexes[104], il peut aussi être exclusif aux femmes âgées, sans qu'il y ait discrimination[105]. Or, comme elles représentent des géronto-sophocraties, c'est en vertu de leur sagesse et de leur expérience que ces sociétés attribuent les postes les plus élevés aux personnes âgées. Cette reconnaissance se retrouve aussi dans les sociétés de la deuxième variante : de nombreux rôles d'importance leur sont alloués, reliés très souvent au conseil et à l'éducation. L'intégration des gens âgés est d'autant plus favorisée qu'elle s'inscrit à l'intérieur

de sociétés où les clivages de classe, de sexe et d'âge ont été éliminés et qui, en outre, misent sur la capacité de l'individu à se développer constamment[106]. L'accès permanent à des soins médicaux de haut niveau et l'allégement parfois considérable[107] des conditions de travail, garantissent une amélioration constante de leur espérance de vie[108] ainsi que le maintien de leur participation au bien-être de la communauté jusqu'à la fin[109].

Par sa structure multigénérationnelle[110], la famille aplanit grandement les problèmes de solitude. Définie comme cellule de base de la société, elle peut adopter différents modes d'aménagement. Unis ou non par des liens de parenté, les membres se regroupent généralement selon une organisation qui, à l'encontre de la famille patriarcale, est non hiérarchisée[111]. Mentionnons aussi l'insistance, dans un cadre intergénérationnel, sur l'importance de liens d'amitié chaleureux et intimes, empreints de réciprocité[112]. Et cette foi en la continuité des générations incite à la sérénité face à la mort[113].

À l'instar du modèle gynocratique/gynocentrique, ce modèle réinvente d'autres représentations sociales de la beauté féminine qui ne se limitent pas à l'aspect physique. En effet, sont associées à la beauté des caractéristiques telles l'endurance, la vigueur, la santé, l'équilibre et l'émotion[114]. En traduisant ainsi le caractère à la fois diversifié et évolutif de la notion de beauté, ces représentations peuvent inclure les femmes âgées, d'autant plus qu'est annulée la contrainte de la norme exclusivement associée à la jeunesse. La suppression du double standard face au vieillissement, notamment l'écart sexual entre les âges[115] et la gérontophilie[116], rend donc possible l'expression de la sexualité des femmes vieillissantes et âgées dans toutes ses manifestations.

En conclusion, il faut bien voir que ces trois modèles sont en partie incompatibles. D'où, se pose la question du choix, qu'on abordera après avoir

signalé certains aspects qui relèvent du volet effectif.

7.2.1.3 Volet effectif

Rappelons que ce volet comporte un relais idéologique, soit une étape opérationnelle collective, préalable à une implantation historique. Celle-ci peut prendre deux voies : réformiste ou révolutionnaire.

Dans le premier cas, il peut s'agir de mesures en vue d'améliorer la situation socioéconomique des personnes âgées, mais sans perturber l'organisation d'ensemble de la société : bonification des régimes de retraite ou de pensions, logements sains, loisirs organisés. Dans le deuxième cas, les transformations souhaitées s'inscrivent à l'intérieur d'un changement radical.

Dans son essai qui vise à démystifier le modèle de la jeunesse sur lequel s'appuient les deux activités qui définissent la nature humaine, c'est-à-dire le travail et l'amour, Friedan propose une série de mesures susceptibles de soutenir une vieillesse épanouie, entre autres, le partage du travail, la préretraite, le tutorat, la recherche de nouvelles activités (non reliées à la productivité) permettant de continuer à utiliser et à développer les aptitudes ainsi que de nouveaux modes de vie, et le renouvellement des relations amoureuses dans un contexte d'androgynie.

Par ailleurs, Friedan ne s'engage pas à transformer radicalement la structure sociale. Les propos de l'auteure (p. 448, 452-3) sur cet aspect sont clairs :

> [N]ous devons rechercher *le pouvoir du troisième âge*, de nouveaux rôles [...] qui utilisent [la sagesse des aînés] pour résoudre les difficultés de notre société vieillissante. Je ne crois cependant pas que ce soit comparable au mouvement des femmes ou des Noirs en faveur des droits civiques, aux syndicats ou aux révolutions contre les oppressions du passé. Il serait dangereux de voir dans le troisième âge 'un groupe de pression', même s'il est déjà clair qu'il peut mobiliser beaucoup d'énergie. [...]
> Le mouvement issu de la vieillesse active ne peut pas être un groupe de pression. Ce serait violer notre sagesse et notre générativité que de nous octroyer des pouvoirs uniquement pour améliorer notre sécurité et nos soins. [...] Le président des États-Unis

> [...] s'est engagé à faire davantage appel aux jeunes et aux vieux dans le service national afin de rapiécer le tissu social, à innover en matière de flexibilité et de responsabilité partagée sur le marché du travail et à l'intérieur de la société.

Pareillement, Germaine Greer, en évitant d'interpeller la dimension sociale, inscrit son analyse des femmes vieillissantes dans un contexte réformiste. En fait foi sa proposition d'une stratégie séparatiste face à une société âgiste à l'égard des femmes :

> Tandis que les anaphobes nous dressent des portraits caricaturaux de la femme en ménopause non traitée, que celles qui prennent des hormones de substitution déchirent leurs vêtements en se lamentant sur la cessation de l'ovulation, les femmes se taisent. Tandis que les jeunes s'interrogent anxieusement, que les chercheurs s'embrouillent dans diverses définitions qui ne conviennent jamais, la femme de 50 ans vaque à ses propres affaires, qui ne les regardent pas. Laissons les spécialistes de la ménopause se réunir en congrès dans de luxueux hôtels du monde entier [...] ; la femme concernée n'a pas le temps d'écouter. (p. 321)

Comparant les deux essais, Browne fait ressortir que la libération souhaitée est individuelle :

> Friedan [...] neglects the need for fundamental social and political structural alterations to truly change society's treatment of the aged. (p. 61)
> We see themes in Greer's work that are part of the template for liberal feminist thought. Aging may be societally influenced and defined, but it is still a personal experience that one must come to terms with via individual freedoms and interpretations. [...] Greer provides a clear view of aging as change, growth, spirituality, and as a challenge from within. However, her view is primarily apolitical. In Greer's comments, the main work here for aging women is internal, not structural [...]. Nevertheless, society is clearly let off the book [...]. (p. 62 et 64)

Pour Beauvoir, par contre, des programmes palliatifs ne peuvent, d'une part, suffire à assurer la pleine intégration sociale des personnes âgées. D'autre part, la société telle qu'elle est ne peut soutenir une vision de la vieillesse où les gens âgés ne seraient pas des parias. Une société idéale serait celle où la vieillesse serait un moment de l'existence qui, différent de la jeunesse et de la maturité, posséderait néanmoins son propre équilibre et laisserait ouverte à l'individu une large gamme de possibilités. Une société idéale serait celle où, le moment venu, « une maladie emporterait l'homme sans qu'il se soit dégradé ».

Une société idéale, enfin, serait celle où, dans sa vieillesse, « un homme demeurerait pleinement un homme ». Pour que soit possible un tel monde, pour que dans sa vieillesse un homme demeure un homme, il faudrait qu'il ait toujours été traité en homme tout au long de son existence. Aussi, conclut Beauvoir, c'est l'homme tout entier qu'il faut refaire, toutes les relations entre les hommes qu'il faut recréer si l'on veut que la condition du vieillard soit acceptable[117]. C'est donc à un bouleversement social que convie l'auteure lorsqu'elle affirme, en conclusion : « Quand on a compris ce qu'est la condition des vieillards, on ne saurait se contenter de réclamer une politique de la vieillesse plus généreuse [...]. C'est tout le système qui est en jeu et la revendication ne peut être que radicale : changer la vie » (II:400).

Or, certains regroupements organisés en vue de combattre les injustices faites aux personnes âgées proposent, eux aussi, un changement radical. Nous présentons à cet égard un mouvement très dynamique axé spécifiquement sur l'âgisme : les Panthères grises.

Fondée par Margaret Kuhn en 1970[118], l'organisation a comme objectif principal de susciter une image positive de la vieillesse susceptible de permettre aux aînés d'investir leur éducation, leur expérience et leur savoir-faire dans l'évolution de la société. Coalition de jeunes et de vieux qui vise « l'avènement d'une nouvelle humanité » en dénonçant toutes les formes de discrimination (impérialisme, racisme, sexisme, jeunisme, âgisme), l'organisation développe des stratégies d'action dans tous les secteurs. Voici quelques-unes de ses interventions :

- mise en place d'une Commission de surveillance des médias nationaux chargée de recenser les attaques âgistes, sexistes ou racistes ;
- revendications concernant une modification à la loi sur la discrimination par l'âge au travail (*Age Discrimination in Employment Act*) : cette loi

repousse maintenant l'âge de la retraite obligatoire de 65 à 70 ans ;

- en corollaire, revendications auprès du Congrès américain pour que soit abolie la retraite couperet, contrainte et forcée, et que soit mis sur pied un dispositif plus flexible de cessation d'activité professionnelle selon un projet de retraite à la carte ;
- manifestations contre les conditions scandaleuses de prise en charge des personnes âgées en institution, afin que soit appliquée concrètement la Charte des Droits des Patients ;
- campagnes de dénonciation des abus envers les vieux ;
- dénonciation de l'exploitation commerciale des funérailles via la participation à des enquêtes de la Commission Fédérale du Commerce sur les funérailles ;
- protestation sur les pratiques frauduleuses des multinationales pharmaceutiques ;
- expérimentation de nouveaux modes de vie qui, en s'inscrivant dans une perspective intergénérationnelle, visent à l'établissement d'une nouvelle société non axée sur la famille nucléaire[119].

S'inspirant de la stratégie du mouvement féministe, le mouvement organise des groupes de réflexion qui permettent aux personnes âgées de prendre conscience de leur oppression et il propose de nouvelles approches susceptibles de résoudre les nombreux problèmes que vivent les personnes âgées : la mise à la retraite obligatoire, la santé, le transport en commun, le logement, l'économie, etc.[120] En luttant particulièrement contre les représentations sociales âgistes véhiculées par une culture axée sur les valeurs de la jeunesse, l'organisation en appelle à un changement social qui, entre autres, établirait le droit à l'expression de la sexualité, particulièrement pour la femme âgée[121].

Au cours des années '80, l'organisation des Panthères Grises[122] s'est déployée

dans une vingtaine de pays européens[123].

En conclusion, il faut convenir que les mesures actuelles relevant de l'implantation ne dépassent pas encore la voie réformiste. En termes de relais idéologiques, les Panthères grises présentent certes des résultats concrets, mais qui constituent surtout des réformes, puisque le changement radical souhaité par ce mouvement isolé n'a pas encore eu lieu. Ce constat rend encore plus crucial le choix d'un modèle rassembleur[124].

7.2.2 Pour une vieillesse humanisée dans le cadre d'une société androgynocratique

S'il n'appartient pas à la philosophie de pousser sa contribution méthodologique jusqu'au choix d'une définition particulière de la vieillesse, il lui incombe par contre, en tant que philosophie politique d'inspiration féministe et hétéropolitique, non seulement d'interpréter le gérontisme en fonction de la démarche hétéropolitique, mais encore d'indiquer en quel sens celle-ci devrait s'orienter. Pour cela, il faut tirer au clair les options qui s'offrent à elle en construisant un champ définitionnel modelé, à titre heuristique, sur celui du féminisme :

> ***Théorie et/ou pratique (3) [individuelle et/ou collective (3), de personnes âgées exclusivement ou non (2)], dénonçant l'oppression subie par les vieilles gens en raison de leur âge et/ou de leur sexe et/ou de leur race et/ou de leur classe (x 15), et réclamant soit sur le mode de la réforme, soit sur celui de la révolution, une libération de type acmècratique ou gérontocratique ou mésocratique (x 3) dans le cadre d'une société androcratique ou gynocratique ou gynocentrique ou androgynocratique (x 4).***

Dans ce champ, on peut découper une orientation autonome (centrée sur l'âge), des orientations hétéronomes (l'âge est subordonné au sexe et/ou à la classe et/ou à la race) et des orientations polynomes (l'âge conjugué à 1, 2 ou 3 autres facteurs). Mais tout comme on ne peut être féministe de 756 façons à la fois[125], on ne peut être gérontiste de 3 240 façons[126] : il faut donc dégager les enjeux que recèle ce champ définitionnel et qui débordent le féminisme parce que la méthode du champ définitionnel est, en elle-même, idéologiquement neutre[127]. Ces enjeux s'articulent autour des questions suivantes :

- le gérontisme est-il une lutte rassemblant uniquement les personnes âgées ?
- qu'est-ce qui distingue l'oppression des personnes âgées des autres formes d'oppression ?
- l'oppression subie par les femmes et les hommes âgés comporte-t-elle des différences ?
- comment s'opère la critique de la société ou, en d'autres termes, quelle est la cause que l'on attribue à l'injustice faite aux personnes âgées ?
- cette critique est-elle centrée exclusivement sur le sort des personnes âgées ou peut-elle s'étendre à d'autres catégories de personnes dont le sort est également injuste ?
- quels sont les nouveaux modèles de société préconisés et sont-ils accessibles aux deux sexes ?

Pour répondre à ces questions et pour élucider les enjeux qu'elles enveloppent, nous allons procéder systématiquement à la discussion de l'élément générique, puis de l'élément spécifique négatif et de l'élément spécifique positif de ce champ définitionnel du gérontisme. La démarche doit aboutir à des choix fondés sur des arguments rationnels, donc discutables.

7.2.2.1 L'élément générique du gérontisme

Le gérontisme est une théorie et/ou une pratique qui vise à améliorer le sort des personnes âgées. À l'instar du féminisme, on peut dire qu'il est « un concept politique autant qu'un mouvement » (Atkinson:1975:93) : théorie et pratique, en effet, ne sont pas exclusives. Dans le premier cas, on se réfère à la prise de conscience de la discrimination injuste que vivent les personnes âgées à cause de leur âge, ce dont témoignent les nombreux textes théoriques qui ont alimenté le volet de la dénonciation. Dans le deuxième, on favorise l'adoption d'un concept praxéologique qui renvoie à une lutte, ce qu'illustrent les nombreux regroupements de gens âgés.

L'analyse de l'expérience de l'aliénation peut également se faire individuellement[128] et/ou collectivement[129]. Par ailleurs, la prise de conscience et la révolte ne sont pas nécessairement exclusives aux personnes âgées. Tout comme l'émancipation des Noirs a été soutenue par des Blancs, des personnes provenant ou non de l'entourage des personnes âgées peuvent aussi dénoncer la situation d'oppression[130].

Théorie et/ou praxis, individuelle et/ou collective, rassemblant des personnes âgées exclusivement ou non, le gérontisme comporte donc, sur le plan générique, 18 formulations possibles.

7.2.2.2 L'élément spécifique négatif

Avant de questionner la pertinence des orientations que peut prendre le gérontisme, voyons d'abord qui est l'oppresseur. Pour sa part, Beauvoir (1979a) vise la société dans son ensemble ; plus particulièrement, elle dénonce les effets pervers du capitalisme, dont les valeurs économiques basées sur la productivité sont préjudiciables aux personnes vieillissantes et âgées[131]. En outre, l'auteure

met l'accent sur l'oppression concrète exercée par le groupe des adultes (jeunes et matures) et ce, dans les deux sphères de la vie. Quant à Greer (1992:253), elle incrimine le patriarcat qui, spécialement à l'égard des femmes, a propagé au cours des siècles des représentations âgistes et misogérontistes.

L'analyse de l'oppression ne se limite donc pas à la variable de l'âge, du moins lorsqu'on considère l'âgisme spécifique vécu par les femmes. En fait, et en nous inspirant encore une fois du champ définitionnel du féminisme, nous pouvons poser qu'elle peut aussi s'élaborer en termes de sexe, en termes de classe ou de race, voire en termes mixtes, ce qui nous oblige à examiner les enjeux reliés aux trois orientations (autonome, hétéronome et polynome).

Un gérontisme autonome, c'est-à-dire sans conscience de sexe et/ou de race et/ou de classe, pourrait cautionner certaines formes d'oppression et d'exploitation. C'est le cas de Bacon et de Mercier qui occultent complètement la variable sexe, de sorte que les misères des femmes âgées n'entrent pas, pour eux, en ligne de compte. La même omission se retrouve chez Morris, pour lequel les femmes vieillissantes et âgées sont invisibles ; néanmoins, Morris prend en compte les variables classuelle et raciale. Or, on peut difficilement retenir une solution qui condamne une forme d'oppression tout en cautionnant d'autres injustices, ne serait-ce que parce que, ce faisant, elle repose nécessairement sur des principes soit pseudo-universels et favorisant la règle occulte du « deux poids, deux mesures », soit d'emblée discriminatoires.

Un gérontisme hétéronome, qui assujettit par exemple l'analyse des autres formes d'oppression à celle de la classe, risque pareillement de ne pas réussir à résoudre l'oppression des gens âgés, comme l'a d'ailleurs démontré la révolution soviétique au regard de l'oppression des femmes. Le témoignage de Simone de Beauvoir est à cet égard fort instructif. À l'époque du *Deuxième sexe*

(1968a:II:432), elle plaçait l'amélioration du sort des femmes à la remorque de la révolution socialiste : « [I]l ne faudrait pas croire que la simple juxtaposition du droit de vote et d'un métier soit une parfaite libération : le travail aujourd'hui n'est pas la liberté. C'est seulement dans un monde socialiste que la femme en accédant à l'un s'assurerait l'autre »[132].

Mais deux décennies plus tard, dans un entretien avec Alice Schwarzer (1984:40), elle déclare : « ce que je peux constater, et qui m'a amenée à modifier mes positions du Deuxième Sexe, c'est que la lutte des classes proprement dite n'émancipe pas les femmes. Qu'il s'agisse des communistes, des trotskistes ou des maoïstes, il y a toujours une subordination de la femme à l'homme. »

Ce qui revient à répudier l'allégeance antérieure au féminisme hétéronome, au profit d'une conjugaison des luttes. La question de l'articulation de la lutte des femmes et de la lutte des classes, note Beauvoir, est chose complexe. L'auteure refuse l'analyse qui fait de l'oppression classuelle la contradiction première, puisque l'exploitation de la ménagère se s'identifie pas à celle de l'ouvrier, cette dernière seule produisant de la plus-value. Cependant, l'oppression des femmes n'est pas moins importante :

> Pour [les hommes de gauche], la lutte des sexes n'est qu'une 'contradiction secondaire' et divise la lutte des classes qui est, elle, la contradiction primordiale [...].
> La contradiction femme-homme est aussi fondamentale que n'importe quelle autre. C'est tout de même la moitié de l'humanité contre l'autre moitié. Cela me semble aussi important que la lutte des classes. Tout cela est très complexe. Il faut que le MLF trouve le lien entre les deux. (p. 73)

En généralisant la démarche de S. de Beauvoir, il reste donc une seule option, celle d'un gérontisme polynome à l'intérieur duquel seraient associées les luttes des autres groupes d'opprimés[133].

7.2.2.3 L'élément spécifique positif

Reliée à la phase positive, celle de la libération, cette section doit répondre

à deux questions :

a) cette libération doit-elle s'inscrire dans un contexte réformiste ou révolutionnaire ?

b) s'il s'agit d'un contexte révolutionnaire[134], quel modèle de société nouvelle (via les trois variantes : acmècratique, gérontocratique et mésocratique) doit-elle privilégier ?

7.2.2.3.1 Réforme ou révolution

Toute amélioration du sort des gens âgés est souhaitable. En principe, elle est donc entérinable par les partisans de la révolution. Par ailleurs, toutefois, les réformes sont assujetties, dans la plupart des pays, aux impératifs économiques d'une société capitaliste qui doit composer avec une démographie en vieillissement. Dans ce contexte, en matière de santé par exemple, des politiques pourraient restreindre leur accessibilité à certains services considérés très coûteux.

Un autre exemple traduit comment des réformes peuvent contribuer à fragiliser davantage la condition économique des femmes âgées. Il est en effet prévu de rendre temporaire pour une durée de trois ans la rente de conjoint survivant versée aux femmes[135]. D'une part ce ne sont pas toutes les femmes qui occupent le marché du travail ; d'autre part, elles ne gagnent encore qu'une proportion d'environ 65 % du salaire des hommes. Statistiquement, les femmes survivent à leur conjoint, et ce, souvent dans des conditions économiques difficiles. Or, même si elle reçoit une rente pendant trois ans, une femme âgée de plus de 50 ans, sans formation ni emploi, aura peu de chances par la suite de se trouver un emploi[136]. D'où, cette mesure ne ferait que retarder de quelques années son entrée dans le système de l'aide sociale, avec toutes les conséquences d'appauvrissement qui s'ensuivent[137]. Enfin, les changements de régimes et d'orientations politiques confèrent aux réformes un caractère aléatoire, ce qui

exige de refaire constamment une analyse critique de leur portée afin de s'assurer qu'elles ne portent pas préjudice aux personnes âgées.

De façon générale, il faut voir que la voie réformiste, en présentant le plus souvent une image indifférenciée de la vieillesse, offre une lecture partielle, voire partiale, du vécu de la vieillesse. Ainsi, peuvent être occultées des situations qui accroissent l'oppression des personnes âgées, telles que la maltraitance (subie tant dans le milieu institutionnel qu'au sein de la famille) ou la diminution des soins de santé en fonction des contraintes budgétaires. De plus, une perspective réformiste ne prend pas nécessairement en compte la diversité des situations vécues selon le sexe, selon le statut économique et/ou selon la race/ethnie. À cet égard, elle peut négliger de soulever le caractère discriminatoire de l'exploitation sexuelle des femmes, lesquelles, par exemple, agissent majoritairement comme aidantes naturelles, tout comme elle peut aussi, dans une telle analyse pseudo-neutre, omettre de mettre en relief les problèmes que vivent les personnes plus démunies au plan économique ainsi que celles qui ne correspondent pas au modèle standard en vertu de leur race et/ou de leur ethnie. Enfin, comme on l'a déjà signalé, en se préoccupant uniquement d'améliorer le sort des vieilles gens ou de certaines catégories de personnes âgées, on risque de contribuer au maintien d'autres formes d'oppression.

Si donc, pour ces raisons, l'approche réformiste se révèle insuffisante, il semble souhaitable, sans renoncer aux améliorations possibles à l'intérieur du système actuel, de réclamer un changement plus radical. Voyons d'abord si le modèle androcratique, tributaire de l'idéologie masculiniste, est compatible avec un véritable gérontisme.

7.2.2.3.2 Le modèle masculiniste vs les modèles féministes

Dans une perspective féministe, la présente question ne se poserait pas :

la société androcratique, somme de tous les facteurs de l'oppression des femmes, constitue l'anti-modèle, objet d'un rejet automatique si l'on ne se satisfait pas d'une approche réformiste. Mais, si l'on adopte le point de vue du gérontisme, le point de vue change. Comme, en effet, le gérontisme n'est pas intégralement féministe, l'oppresseur n'étant pas l'homme en tant que tel, peut-il, en principe, s'accorder au modèle androcratique ? Pour ce faire, il faudrait que celui-ci soit exempt d'âgisme à l'égard des deux sexes. Or, le bilan de l'analyse des sociétés de ce type a montré qu'elles sont très majoritairement âgistes et/ou misogérontistes et que plus de la moitié d'entre elles le sont exclusivement à l'égard des femmes. Dans sa variante acmècratique, la société est soit intégralement âgiste, soit âgiste à l'égard de l'un ou l'autre des deux sexes. Dans les deux autres variantes, elle est âgiste soit à l'égard de toutes les femmes (mésocratie), soit à l'égard de celles qui n'ont pas le pouvoir (gérontocratie).

Certes, dans la mesure où cette analyse reposait sur certains faits de société et sur leur représentation occasionnelle dans la fiction, voire sur des projets hétéropolitiques inexistants, on pourrait objecter que le fait (surtout inventé) n'équivaut pas au droit. En réalité, toutefois, l'analyse confirme simplement ce qu'on peut attendre d'un tel modèle de société. Par définition, en effet, une société androcratique pratique le gynisme (sinon, en plus, la misogynie). Or, si le gynisme épargne les hommes âgés, il affecte nécessairement les femmes âgées. Quelle que soit la variante envisagée (acmècratique, gérontocratique ou mésocratique), l'androcratie recèle toujours une discrimination à l'égard des femmes, quel que soit leur âge. Le gérontisme peut donc difficilement agréer un modèle qui, par son biais gyniste, comporte une dimension âgiste. Ce modèle, et on le lui a reproché, n'a sans doute pas assez tenu compte des personnes âgées, mais on peut ajouter maintenant qu'il aurait dû le faire ; encore plus, comme il l'a fait d'une manière très marginale, il est plausible de penser qu'il continuera à le faire de cette façon, spécialement à

l'égard des femmes. Car si les femmes peuvent être opprimées selon leur appartenance de classe ou de race, ne le sont-elles pas aussi selon le facteur de l'âge ? Moins analysé jusqu'à récemment, ce facteur d'oppression n'en constitue pas moins un enjeu féministe important, comme certaines féministes l'ont reconnu. Ainsi, selon Louise Dulude (1980:4), ce sont les femmes qui vivent, de façon beaucoup plus exacerbée que les hommes, le « tabou de l'âge ». Et Maggie Khun (1980:63), en décrivant le féminisme comme un mouvement de libération contestant non seulement le gynisme, le racisme et l'impérialisme économique, mais aussi l'âgisme, nous suggère la possibilité de tenir compte de ce quatrième type d'oppression dans la spécification de l'élément négatif du féminisme, portant le nombre initial de sept tendances possibles à 15[138]. En outre, la déclaration de Kuhn sous-entend que l'intégration de la variable de l'âge à l'intérieur du féminisme établit sa compatibilité avec le gérontisme.

Ce qui signifie que la solution à ce problème, si elle existe, se trouve nécessairement au sein des modèles proposés par le féminisme.

7.2.2.3.3 Les modèles gynocratiques/gynocentriques vs androgynocratiques

Il n'existe point de sociétés gynocratiques ou gynocentriques ? Sans doute, quoique le gynocentrisme symbolique, c'est-à-dire l'art de vivre entre femmes comme si les hommes n'existaient pas, dans des communes par exemple, comporte un certain ancrage dans le réel. Mais celui-ci est secondaire. Si l'on conteste la société existante, il va de soi que l'organisation qu'on veut lui substituer n'existe pas encore et, en ce sens, les fictions que nous avons présentées ne faisaient qu'illustrer la façon dont elle <u>pourrait</u> s'incarner si les vœux de certaines para-utopistes pouvaient se réaliser. Les étudier ne relevait pas d'une vaine spéculation, mais d'un quadrillage des voies/voix du possible destiné à concrétiser les buts entre lesquels doit choisir tout esprit révolutionnaire

opposé à l'androcratie et à l'âgisme.

Or, la société gynocratique est l'inverse de la société androcratique. Elle repose sur le postulat que la femme est par nature mentalement supérieure à l'homme, lequel est par nature un être de destruction utilisant sa force physique brute. Par le procédé de l'inversion des valeurs, c'est le féminin qui devient positif, et le masculin, négatif. Comme elle pratique l'andrisme, la société gynocratique est aussi entachée par l'âgisme. À cet égard, les trois sociétés instables[139] qui aspirent au modèle androgynocratique confirment le caractère inacceptable de cette société. Qui plus est, le récit utopique de Burdekin met explicitement en relief le caractère pseudo-eutopique de la société gynocratique qui, à l'instar de la société androcratique, ne peut assurer aux personnes une vieillesse heureuse. Rappelons les propos de Grania à ce sujet :

> This female world [...] is not *right* [...]. We die because our old age is unhappy, and our old age is unhappy because our world is *too* reasonable and *too* unemotional. In a right life, no one would hate old age, and no one, though this sounds ridiculous, would dread death, except physically, when it was actually upon them. So there never has been any right life yet for human beings, because they have always, in all ages, hated old age, and have always dreaded death spiritually and in the abstract, unless they were under the influence of death-hysteria. (p. 105)

Quant à la société gynocentrique, basée en tant que théorie sur le rejet effectif ou symbolique des hommes, elle est en principe andriste et donc âgiste. En tant que fiction, si elle repose sur une violence originelle envers les hommes (les sociétés de Burdekin et de Russ [5.3.1.1:XIII]), elle est non âgiste par défaut, sauf dans la variante acmècratique qui exclut du pouvoir les femmes âgées : aucune, cependant, n'illustre cette variante. Dans le cas des deux sociétés mésocratiques dues à un accident (celles de Gilman et de Tiptree), le caractère instable de la première l'entraîne vers l'androgynocratie ; dans la seconde, l'élimination des trois hommes survivants l'apparente aux cas de violence originelle. Quant aux quatre textes masculinistes qui parodient ce modèle[140], ils réduisent le féminisme à une seule orientation, la plus excessive.

Ainsi, il ne reste que le modèle androgynocratique. Mais celui-ci peut se réaliser de quatre manières, qui correspondent aux quatre orientations majeures du féminisme, lequel, on l'a vu (Cf. 1.2.2), peut être libéral, marxiste, radical ou socialiste.

7.2.2.3.4 Les orientations du modèle androgynocratique

L'orientation autonome du féminisme libéral peut cautionner la domination et l'exploitation de certains groupes. Chez Friedan, tant au niveau de l'analyse que des propositions de solutions aux problèmes de la vieillesse, les variables classuelle et raciale ne sont pas prises en compte. Comme le fait remarquer Browne (p. 61) :

> One area neglected in this book is the diversity in the lives of aging women, By ignoring such differences, Friedan fails to highlight the higher financial and other risks among women who are marginalized, and the intersection of racism and sexism on women throughout their lives. Friedan rarely focuses on financial security for any group of women.

C'est aussi le cas de Greer, pour laquelle le vieillissement féminin, abordé sous l'angle de la ménopause, peut constituer une expérience de croissance personnelle pour toutes les femmes, quel que soit leur statut socioéconomique ou leur appartenance raciale/ethnique. Or, note Browne (p. 63-4) :

> Like Friedan, Greer does not address women's poverty per se [...].
> While Greer suggests new conceptualization of personal empowerment, any discussion of the effects of sexism and racism on public policies and their impact on women's lives throughout their life cycle is left for another book.

La libération réclamée est donc partielle puisqu'elle ne s'adresse qu'à une minorité de femmes chez Greer ; chez Friedan, elle ne vise qu'une partie des hommes et des femmes âgés.

Quant au féminisme marxiste, dont l'orientation est hétéronome, il ne conduira pas nécessairement à la résolution de l'oppression de la vieillesse. À cet égard, Engels[141] souligne que la question des femmes n'est « qu'un côté de la

question sociale générale ». C'est pourquoi Beauvoir fait remarquer que la suppression du capitalisme n'assure pas l'égalité sexuale[142]. Parce qu'il identifie l'ennemi au seul capitalisme, le féminisme marxiste occulte, en effet, l'existence du patriarcat. Or, tout en subordonnant la variable sexuale à la variable classuelle, il met aussi dans l'ombre la variable de l'âge qui, particulièrement en ce qui concerne les femmes, double leur oppression.

Le féminisme radical[143], qui soutient que les femmes sont opprimées en tant que femmes, considère que l'oppression sexuale est première et fondamentale, donc plus importante que l'oppression classuelle. Comme les racines de l'oppression sont biologiques[144], c'est d'abord par la disparition de la famille biologique, prototype du système des rôles sociaux, que les femmes pourront accéder à une autodétermination entière. En principe, ce féminisme radical ne peut soutenir le modèle gynocratique/gynocentrique, andriste et âgiste à l'égard des hommes. Mais l'exemple des trois sociétés féministes instables du modèle gynocratique/gynocentrique (Burdekin, d'Eaubonne et Gilman), ne montre-t-il pas que la gynocratie et le gynocentrisme peuvent être considérés comme des étapes préalables à l'avènement d'une société androgynocratique ? Eu égard à ce dernier modèle, les variantes acmècratique et gérontocratique induisent, néanmoins, une discrimination soit à l'endroit des personnes âgées, soit envers les personnes matures. Mais même dans la variante mésocratique, où il existe un partage du pouvoir entre les sexes et entre les groupes d'âge, les femmes ne sont pas nécessairement à l'abri de l'âgisme et du double standard, comme le montre la société de Tikva présentée par Piercy (6.3.1.1:VIII). En se basant sur l'antériorité de l'oppression sexuale, le féminisme radical correspond à une orientation hétéronome qui, à l'instar du féminisme marxiste, ne peut soutenir efficacement un véritable gérontisme.

Il ne reste enfin que le modèle féministe socialiste, le seul à pouvoir

associer l'analyse polynome de l'oppression à une société androgynocratique ni gyniste, ni andriste, ni âgiste. Comme le souligne Alison Jaggar (1981:5-21), en intégrant les aspects pertinents du féminisme radical et du féminisme marxiste, le féminisme socialiste se caractérise par la conjonction de toutes les formes d'oppression[145]. Cette voie est d'ailleurs reconnue comme la plus prometteuse par plusieurs gérontologues féministes. Pour Shulamit Reinharz (1986:504), la lutte contre l'âgisme est indissociable de toutes les formes d'oppression. Aussi doit-elle inclure « besides sexism, 'racism, anti-Semitism, heterosexism, capitalism, elitism, beautyism', etc ».

C'est dans les termes suivants que Colette Browne (1998:120) souligne le bien-fondé de l'orientation polynome du féminisme socialiste :

> Socialist feminism [...] views women's problems more as a manifestation of the larger social world that is both capitalistic and patriarchal. Socialist feminists are, historically, more equipped to understand the effects of both capitalism and patriarchy in explaining women's oppression, and are also more attuned to issues of race, class, heterosexism, and - more recently – age.

7.2.2.4 Bilan[146]

Au sein du champ définitionnel du gérontisme, nous venons de tracer un parcours préconisant une orientation à la fois théorique et pratique, individuelle et collective, de personnes dénonçant l'oppression subie par les vieilles gens en raison de leur âge et aussi, le cas échéant, de leur sexe, de leur race et/ou de leur classe ; et ces personnes réclament une libération de type mésocratique dans le cadre d'une société androgynocratique envisagée dans une perspective socialiste. L'acceptation ou le rejet de cette orientation constitue le préalable indispensable à toute démarche gérontiste qui ne se contenterait pas de réformes ponctuelles à la merci des impératifs liés à la conjoncture économique tout comme au caractère fortuit des politiques. L'orientation énonce un but rassembleur impliquant non seulement les personnes âgées mais aussi les autres groupes d'opprimés. Elle soulève en ce sens un gigantesque problème, celui de

l'intégration des diverses luttes contre l'oppression. Mais ce problème n'est pas propre au gérontisme, il s'inscrit aussi au cœur des préoccupations du féminisme socialiste, comme en témoigne, entre autres, Simone de Beauvoir (Schwarzer:1984:47) : « Les femmes qui luttent pour l'émancipation de la femme ne peuvent pas être vraiment féministes sans être de gauche parce que, si le socialisme n'est pas suffisant pour assurer l'égalité des sexes, il est nécessaire ».

Or, la solution d'un tel problème ne relève pas des deux premiers volets de la démarche hétéropolitique mais du troisième, plus précisément du relais idéologique où, pour traduire le but en objectifs plus spécifiques et en stratégies et tactiques de réalisation, on passe du domaine discursif à celui d'une pratique nécessairement collective. Nous nous contenterons donc d'avoir ouvert une porte sur un monde où le couple Malkah et Yod (6.3.1.1:XIII:554) aurait sa place et où Maude (4.2.1.1:13a:306) ne serait pas contrainte de se suicider.

TABLEAUX

Tableau 7.1
Liste des 35 textes hétéropolitiques (utopiques et para-utopiques)

AUTEUR	TITRE	CHAPITRE	NUMÉROTATION
ALEXANDRE, Katia	*Le temps des masques*	5	5.3.1.1:VII
BACON, Francis	*La nouvelle Atlantide*	4	4.1.2.1:I
BEAUVOIR, Simone de	*Le Deuxième sexe*	6	6.3.1.1:IX (6.1.1.1:1e)*
BLOCH, Robert	*La fourmilière*	4	4.1.2.1:IV
	Matriarchie	5	5.3.1.1:VIII
BRANTENBERG, Gerd	*Egalia's Daughters : A Satire of the Sexes*	5	5.2.1.1:IV
BURDEKIN, Katharine	*The End of This Day's Business*	5 6	5.3.1.1:IV 6.1.2.2
CABET, Étienne	*Voyage en Icarie*	4	4.3.1.1:VII
CALLENBACH, Ernest	*Écotopie*	6	6.3.1.1:VI
CAMPANELLA, Tommaso	*La Cité du Soleil*	6	6.1.2.1:II
D'EAUBONNE, Françoise	*Le Satellite de l'Amande*	5	5.1.2.1:I
	Les Bergères de l'Apocalypse	5 6	5.1.2.1:I 6.1.2.2
FIRESTONE, Shulamith	*La dialectique du sexe*	6	6.3.1.1:X (6.1.1.1:2)*
GILMAN, Charlotte P.	*Herland*	5 6	5.3.1.1:XI 6.1.2.2
LAUMER, Keith	*War Against The Yukks*	5	5.1.2.1:II
HUXLEY, Aldous	*Le meilleur des mondes*	4	4.2.2.1:V
LE GUIN, Ursula	*Le nom du monde est forêt*	6	6.1.2.1:III
	À la veille de la Révolution	6	6.3.1.1:VII
MATHESON, Richard	*Le test*	4	4.1.2.1:II
MERCIER, Louis-Sébastien	*L'an 2440*	4	4.3.1.1:VI
MERLE, Robert	*Les hommes protégés*	5	5.3.1.1:X
MORE, Thomas	*L'Utopie*	6	6.1.2.1:I
MORRIS, William	*Nouvelles de nulle part*	4	4.3.1.1:VIII
NOLAN, W.F. & JOHNSON, G.C.	*Quand ton cristal mourra*	4	4.3.1.1 :III
NOLAN, William F.	*Retour à l'âge de cristal*	4	4.3.1.1:III 4.3.1.1:X
ORWELL, George	*1984*	4	4.3.1.1:IX
PIERCY, Marge	*He, She and It*	6	6.3.1.1:VIII
PLATON	*La République*	6	6.1.2.1:IV
RENARD, Christine	*La planète des poupées*	6	6.2.1.1:V
ROBERTS, Jane	*Le collier de marrons*	5	5.2.1.1:V
RUSS, Joanna	*Lorsque tout changea*	5	5.3.1.1:XII
	L'autre moitié de l'homme	5	5.3.1.1:XIII
TIPTREE, James	*Houston, Houston, me recevez-vous ?*	5	5.3.1.1:XIV
VEILLOT, Claude	*Misandra*	5	5.1.2.1:II
WEST, Wallace G.	*Le dernier homme*	5	5.2.1.1:VI

* Utilisé comme texte théorique.

Tableau 7.2
Liste des 31 textes fictifs (romans réalistes)

AUTEUR	TITRE	CHAPITRE	NUMÉROTATION
ATHERTON, Gertrude	*Black Oxen*	4	4.2.1.1:10a
BAZIN, Hervé	*Le démon de minuit*	4	4.2.1.1:11b
BEAUVOIR, Simone de	*Les Mandarins*	4	4.1.1.1:1a
	Une mort très douce	5	5.1.1.1:2a
	Les belles images	4	4.2.1.1:5a
	Monologue	4	4.1.1.1:1a
	La femme rompue	4	4.1.1.1:1a
	Malentendu à Moscou	6	6.1.1.1.1e
CESBRON, Gilbert	*Dom Juan en automne*	4	4.2.1.1:8b
CHÂTELET, Noëlle	*La dame en bleu*	5	5.1.1.1:1b
	La femme coquelicot	6	6.1.1.1:1a
COLETTE, Gabrielle-Sidonie	*Chéri*	4	4.1.1.1:4a
	La fin de Chéri	4	4.1.1.1:4a
	Gigi	4	4.1.1.1:4a
FRENCH, Marilyn	*Jours tranquilles à Manhattan*	6	6.1.1.1:1g
GARY, Raymond	*Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*	4	4.2.1.1:8a
GROULT, Benoîte	*La part des choses*	4	4.2.1.1:5b
	Les vaisseaux du cœur	6	6.1.1.1:1b
HIGGINS, Colin	*Harold et Maude*	4	4.2.1.1:11a
HIGHSMITH, Patricia	*Pour le restant de leurs jours*	4	4.1.1.1:2a
HUXLEY, Aldous	*Jouvence*	4	4.2.1.1:9b
IRVING, John	*Une veuve de papier*	6	6.1.1.1.1c
LESSING, Doris	*L'été avant la nuit*	5	5.1.1.1:1a
	Journal d'une voisine	5	5.1.1.1:2b
	Si vieillesse pouvait	6	6.1.1.1.1f
	L'Amour, encore	6	6.1.1.1.1h
MÁRQUEZ, Gabriel Marcia	*L'Amour au temps du choléra*	4	4.2.1.1:10a
NABOKOV, Vladimir	*Lolita*	4	4.2.1.1:11c
PIERCY, Marge	*Désirs de femmes*	6	6.1.1.1:1d
SWIFT, Jonathan	*Voyages à Luggnagg*	4	4.2.1.1:9a
VIZINCZEY, Stephen	*Éloge des femmes mûres*	4	4.1.1.1:4b

Tableau 7.3
Liste des 19 textes théoriques

AUTEUR	TITRE	CHAPITRE	NUMÉROTATION
ANGIER, **Nathalie**	*Femme !*	5	5.0.1
ARISTOTE	*La Politique*	4	4.1.1.1:1
BEAUVOIR, **Simone de**	*La Vieillesse*	4	4.2.1.1:10
CICÉRON	*La vieillesse*	4	4.1.1.1:2
DALLAIRE, **Yvon**	*L'andropause existe-t-elle ?*	4	4.2.1.1:8
DEUTSCH, **Hélène**	*La psychologie des femmes : maternité*	4	4.2.1.1:7
DIAMOND, **Jeff**	*L'andropause*	4	4.2.1.1:11
DIDEROT, **Denis**	*Sur les femmes*	4	4.2.1.1:5
FREUD, **Sigmund**	*Nouvelles conférences sur la psychanalyse*	4	4.1.1.1:3
FRIEDAN, **Betty**	*La révolte du 3e âge*	6	6.1.1.1.1
GARDANNE	*Avis aux femmes….*	4	4.2.1.1:6
GREER, **Germaine**	*La ménopause*	5	5.1.1.1:1
HARDING, **Esther**	*The Way of All Women*	4	4.1.1.1:4
MAGLI, **Ida**	*Matriarcat et/ou pouvoir des femmes ?*	5	5.0.1
MILLET, **Kate**	*La politique du mâle*	5	5.0.1
PHYLLIS, **Chesler**	*Les femmes et la folie*	5	5.0.1
RICH, **Adrienne**	*Naître d'une femme*	5	5.0.1
WOLF, **Naomi**	*Quand la beauté fait mal*	6	6.1.1:1:3

NOTES

CONCLUSION

1. Les 60 définitions possibles : cf. tableau 1.3 (p. 106).

2. D'une part, c'est à titre de philosophe que Bouchard intervient, puisque le concept d'utopie possède un ancrage au sein de la philosophie politique ; d'autre part, au-delà de l'approche méthodologique, Bouchard est un théoricien de l'utopie et de la science-fiction, comme en témoignent entre autres les références suivantes : 1985; 1987a; 1989e; 1991b; 1993a.

3. Entre autres, les conceptions négatives axées essentiellement sur le déclin, telles celles de Verzar et de Sauvy, sévèrement critiquées par Philibert, Ennuyer et Levet-Gautrat : voir 0.2.1.1.

4. Celles de Platon et de Cicéron, remises en question dans l'essai beauvoirien sur la vieillesse.

5. Autrement dit, l'idée d'une vieillesse toute négative ou toute positive est une aberration ne tenant pas compte de l'hétérogénéité du groupe des personnes âgées.

6. À l'instar du concept d'utopie qui relève en partie du champ philosophique, il existe en effet une certaine philosophie de la vieillesse qu'ont articulée, entre autres, Simone de Beauvoir et Michel Philibert.

7. L'intitulé de la thèse met l'accent sur l'orientation hétéropolitique <u>et</u> féministe du thème de la vieillesse.

8. Même si cette définition peut faire partie de sa dimension théorique.

9. Comme le souligne Christine Delphy : cf. 3.1.1. Des féministes utilisent aussi d'autres concepts jouant le même rôle : l'injustice, l'inégalité et l'exploitation.

10. Voir 3.1.2.2 sur les rapports entre la philosophie hétéropolitique et le féminisme.

11. Nous référant à S. de Beauvoir et à E. Badinter, nous avons souligné l'intérêt qu'offre la forme littéraire romanesque pour illustrer, dans une perspective hétéropolitique, les mythes de la féminité et de la masculinité : cf. 4.0.1.4.

12. Voir 3.1.2.1 (schéma 3.A).

13. Sur un total initial de 90, trois récits utopiques sont comptabilisés deux fois, puisqu'ils sont analysés dans deux modèles de société : *Les bergères de l'Apocalypse*, *Herland* et *The End of This Day's Business*. C'est aussi le cas de deux autres textes, ceux de Firestone (*La dialectique du sexe*) et de S. de Beauvoir (*Le Deuxième sexe*), utilisés à l'intérieur de deux catégories différentes, théorique et hétéropolitique.

14. Plus d'une trentaine de documents d'appoint (textes théoriques) supplémentaires ont aussi été utilisés pour compléter l'analyse des thématiques : la plupart sont concentrés dans le chapitre 4. Rappelons aussi que les discussions critiques sur les textes hétéropolitiques ont exigé le recours à un nombre important de textes.

15. Voir 2.2.

16. Cf. les définitions de Bourlière, de Tibbits et de l'*Encyclopaedia Universalis*.

17. Comme c'est le cas chez Deutsch, dans la lignée de Diderot, Gardanne et Lamennais.

18. D'après Freud et Deutsch. Cette idée est reprise par Beauvoir dans le *Deuxième sexe*.

19. Sur un total de 13, les 10 textes des auteurs suivants : Bacon; Huxley; Laumer; Mercier; Merle; Morris; Nolan & Johnson; Nolan; Orwell et West. Pour Platon, la misogérontie vise les deux sexes. Les textes de Matheson et de Veillot ne reflètent, pour leur part, aucun trait de misogérontie.

20. L'âge de ces femmes varie entre 37 et 56 ans.

21. La misogérontie n'apparaît dans aucun des textes féministes du modèle gynocentrique. Parmi les sociétés gynocratiques, le texte d'Alexandre recèle une misogérontie visant uniquement les femmes. Chez Brantenberg et Burdekin par ailleurs, il est évident que la misogérontie ne s'adresse qu'aux hommes, puisqu'il s'agit de sociétés traduisant l'inversion des rôles sexuaux.

22. Sauf Veillot.

23. La misogérontie de Platon vise les deux sexes dans *La République*.

24. Aux dix textes analysés dans ce modèle, nous ajoutons les quatre textes masculinistes du modèle gynocratique/gynocentrique.

25. *L'âge de cristal*; *Retour à l'âge de cristal*; *La fourmilière* et *Le test*.

26. *Le meilleur des mondes*, *War Against The Yukks*, *Les hommes protégés* et *Le dernier homme*.

27. Seules les deux sociétés d'Orwell et de Veillot sont exemptes d'âgisme. Dans la société océanienne qui tolère la gérontophilie au profit de l'homme, Winston défie par ailleurs cette représentation discriminatoire.

28. *Le temps des masques*; *Matriarchie*; *Egalia's Daughters...* ; *The End....* Rappelons que la société de Roberts (*Le collier de marrons*), considérée « neutre », est âgiste à l'égard des deux sexes.

29. *Le Satellite de l'Amande*; *Les Bergères de l'Apocalypse*; *Lorsque tout changea*; *L'autre moitié de l'homme*; *Herland*; *Houston, Houston, me recevez-vous ?*

30. Outre les trois utopies de Burdekin, de d'Eaubonne et de Gilman, déjà analysées au sein du modèle gynocratique/gynocentrique, celles de Piercy (la société de Tikva), de Le Guin (*À la veille de la Révolution*) et de Renard (*La planète des poupées*).

31. *Le Deuxième Sexe* et *La dialectique du sexe.*

32. Quelles que soient ses variations (entre 30 et 40 ans), ce seuil a toujours été reconnu comme inférieur à celui qui marque le vieillissement masculin. Au 6e siècle déjà, le droit wisigothique réclamait une compensation pécuniaire en cas de meurtre d'un homme libre. Variant en fonction de l'âge et du sexe, cette compensation commençait à décroître à 50 ans pour les hommes et à 40 ans pour les femmes. Rapporté par Jaspard et Massari (1990:542).

33. Voir 4.0.2.2.2.

34. Voir 3.3.1.1.

35. À ce sujet, Angela Davis (1983:272) critique sévèrement les féministes blanches qui, en ayant négligé de comprendre l'histoire spécifique des femmes noires, n'ont pas revendiqué concurremment le droit à l'avortement <u>et</u> la condamnation de la stérilisation forcée. Si elles avaient été plus ouvertes à la double oppression vécue par les femmes noires,

soutient l'auteure, « elles auraient su combien il était important de faire oublier les menées racistes de ceux qui avaient défendu le contrôle des naissances et la stérilisation obligatoire afin d'éliminer les 'éléments inadaptés' ».
D'autres féministes noires américaines, dont Awa Thiam (1978) et Bell Hooks (1986), ont aussi remis en question l'impérialisme des féministes blanches. Pour un développement sur cette question, cf. l'analyse de Gertrude Mianda (2001).

36. Ce principe n'est pas retenu par toutes les tendances du féminisme. Nous débattons cette question plus loin.

37. 14 parmi les 26 thématiques d'origine ont d'abord été choisies pour l'analyse du chapitre 4. Au cours des deux chapitres suivants, quatre autres thématiques ont été ajoutées.

38. Entre autres, les données sur la biologie se rapportant à des traités (*Handbook*) américains parus au début des années soixante.

39. Traité fustigé d'ailleurs par S. de Beauvoir. Tout en considérant l'essai cicéronien comme une œuvre de privilégié, elle mentionne qu'il reprend certains lieux communs exposés dans la *République* de Platon (I:191-192). « Alors qu'il traite de 'préjugés' les idées qu'on se fait de la vieillesse [...,] il reconnaît qu'en général on la déteste » (p. 199).

40. À l'époque où elle rédige son essai (1968), Beauvoir note que peu de femmes âgées font partie de la population des retraités. Par ailleurs, Philippe Pitaud (1983:28) mentionne à cet égard que Beauvoir réintègre assez curieusement le discours classique en ne traitant, au regard de la retraite, que la population masculine, comme si l'auteure n'avait pas pressenti que les femmes pouvaient également être concernées par « cette radicale discontinuité ».

41. Dans *Tout compte fait* (1972a:185), Beauvoir mentionne que l'expérience vécue de la vieillesse est un sujet qui la saisit personnellement :

> Ce qu'il y a d'essentiel dans un travail de cette espèce, ce sont les questions que l'auteur se pose ; seules ma propre expérience et ma réflexion m'ont amenée à définir celles que j'ai traitées : quel est le rapport du vieillard à son image, à son corps, à son passé, à ses entreprises, quelles sont les raisons de son attitude à l'égard du monde, à l'égard de son entourage?

42. Ce qu'était la femme dans le *Deuxième sexe*.

43. Il importe de retenir la nuance faite par S. de Beauvoir lorsqu'elle affirme que même si, à titre personnel, des femmes et des hommes âgés ont pu diriger, les personnes âgées comme classe n'ont jamais conquis le pouvoir. Ce point a fait déjà l'objet d'un développement (cf. 4.0.2.2, n. 21).

44. Remarquons ici le double standard concernant la responsabilité des activités domestiques.

45. Cf. 5.1.1.2.

46. Informations issues de l'Annexe III (tome 2) présentant la condition des vieux travailleurs dans les pays socialistes (419-438).

47. L'auteure fait ici référence aux données issues des enquêtes faites par la Commission Laroque, créée en 1960. Se référant au nom de son président, cette commission avait comme mission d'identifier les paramètres d'une politique globale de la vieillesse. Le rapport de la commission a été déposé en 1962. Mentionnons que certaines données ont été approfondies par des visites qu'a effectuées Beauvoir dans des foyers et des asiles.

48. Sauf Mercier (4.3.1.1:VI).

49. Dans le *Deuxième Sexe* (1968a:I:51), Beauvoir faisait déjà le même constat.

50. À ce sujet, Kérisit (p. 25) fait remarquer que l'approche beauvoirienne de la maladie mentale est « très actuelle ».

51. Ces statistiques se réfèrent à la société américaine.

52. Beauvoir ajoute que « leurs commérages et leurs intriques les occupent ». Notons que le bavardage féminin des femmes âgées tel que le décrit Beauvoir correspond à une forme inférieure de discours.

53. Rappelons que pour Beauvoir la faculté d'adaptation à la nouveauté et à l'invention décline au cours du vieillissement : cf. 2.2.3.1.

54. Cette théorie a été présentée dans l'Introduction : cf. 0.2.2.2.

55. Nous avons déjà souligné qu'il s'agit là d'une thèse que l'on retrouve dans une de ses nouvelles, *L'âge de discrétion* (1967a) : cf. 6.1.1.1.

56. Plus de 30 pages dans le chapitre consacré au rapport à l'activité (II:169-202).

57. Sauf les peintres, dont les œuvres les plus accomplies seraient produites au cours de la vieillesse (II:197).

58. *Les Lois*, ouvrage que Platon rédige à l'âge de 80 ans, marquerait un « recul », un « reflux », un « appauvrissement », un « abandon » (II:183).

59. En insistant sur le déclin du désir d'un homme vieillissant à l'égard d'une femme dont l'âge correspond approximativement au sien, Beauvoir entérine toujours les constats du Rapport Kinsey sur la sexualité masculine, texte publié en 1948.

60. Dans un entretien avec Alice Schwarzer (1984:90), Beauvoir signale crûment : « Si je pense à ces femmes âgées qui frémissent encore sexuellement, je ne les blâme pas, mais je me dis qu'elles doivent avoir bien des emmerdements » !
Ces propos renvoient aux difficultés que vivent les femmes âgées dans une société patriarcale : comme la gérontophilie n'existe pas pour elles, elle doivent affronter une solitude due à la quasi absence de partenaires masculins. Mentionnons par ailleurs que les commentaires de Boccace et de Chaucer sur le dégoût qu'inspirerait l'homme âgé au plan de la sexualité relativisent grandement le caractère « naturel » de la gérontophilie dont il peut bénéficier.

61. Selon Jeff Diamond : cf. 4.2.1.1.

62. On retrouve dans le *Deuxième Sexe* (1968a:II:304-305) la même idée de « revanche » chez la femme : « elle assiste à sa déchéance avec une silencieuse complaisance : c'est sa revanche; s'il meurt le premier, elle supporte allègrement ce deuil ».

63. Cette allusion au déclin sexuel de l'homme âgé qui ferait l'objet de difficultés au sein du couple n'atténue cependant pas la possibilité pour l'homme de vivre ailleurs une sexualité épanouie.

64. Auquel cas, note Beauvoir, il aurait plus de raisons d'être jaloux que sa compagne.

65. Ce qui était déjà signalé dans le *Deuxième Sexe*. Les indications textuelles sur la sexualité de la femme âgée que l'on retrouve dans ce

paragraphe ainsi que dans le précédent nous permettent de conclure qu'il s'agit d'une sexualité très « réduite ».

66. En ce qui concerne le modèle androcratique, on retrouve cette préoccupation chez Cabet et chez Morris.

67. Il s'agit explicitement des propos de Maurice Clavel (1972).

68. Une société patriarcale considère que, chez la femme, vieillissement et laideur s'accordent.

69. Actuellement, via la dictature d'une industrie vestimentaire axée sur la (prétendue !) précocité d'une sexualisation du corps des femmes, ce phénomène atteint même les très jeunes filles pré-pubères, c'est-à-dire celles qui sont âgées d'environ 8 ans et plus.

70. Au cinéma, entre autres, les acteurs vieillissants sont toujours accompagnés d'actrices plus jeunes d'au moins une quinzaine d'années : c'est là, en effet, le stéréotype du couple. Rares sont les films qui abordent l'amour entre deux personnes d'âge mûr, encore moins entre des personnes âgées. À la fin des années soixante-dix, le film de Nelly Kaplan, *Charles et Lucie*, a été très mal reçu par la critique. Commentant la rencontre amoureuse de deux partenaires dans la cinquantaine, François Chalais (dans le *Figaro Mazazine*) parle avec un certain dégoût du « numéro de déshabillage de la vieille ». Rapporté par Groult (1981:164). En 2001, par ailleurs, dans *Fast Food, Fast Women*, Amos Kollek présente avec justesse une histoire d'amour entre un homme et une femme, tous deux septuagénaires. Normand Provencher (*Le Soleil*:3/03:G6) fait remarquer qu'il s'agit là d'une des rares représentations de la vieillesse dans un cinéma « obnubilé par la jeunesse ». Il salue donc le courage de ce cinéaste qui a osé montrer des personnages incarnant « des êtres de chair et de sang qui ont autant de rides et d'imperfections qu'ils ont d'états d'âme. »

71. Ce que reflète bien, notamment, le phénomène actuel de la génération des Lolitas : cf. 4.1.1.2.

72. Un article récent de Silvia Galipeau (2002) portant sur le tabou de l'écart d'âge au profit de la femme recense les témoignages de la part de femmes qui vivent cette situation : l'écart d'âge se situe entre 10 et 20 ans. Il ressort que les femmes privilégient ce type de relation, puisqu'il permettrait de concrétiser des rapports égalitaires au sein du couple. À l'encontre des hommes plus âgés, décrits comme étant conservateurs et moins

dynamiques, les hommes plus jeunes, « ayant grandi avec le féminisme », auraient davantage le goût d'apprendre et de découvrir ; ils seraient même plus sereins et plus optimistes. Par ailleurs, certains témoignages mettent en relief des difficultés dues au décalage de la vie professionnelle, aux divergences d'intérêts culturels, ainsi qu'à la peur de vieillir chez les femmes (surtout lorsque l'écart d'âge est élevé). Or, d'une part il faut reconnaître le caractère subversif d'un modèle (« femme mûre/homme vert ») qui défie la norme patriarcale. Mais, d'autre part, il faut souligner que l'attribution de qualités différentes et quasi exclusives à l'un et à l'autre des groupes d'âge pourrait, à la limite, relever d'une lecture âgiste qui, dans ce cas, serait préjudiciable aux hommes vieillissants et âgés : non seulement, par un effet de génération, ces derniers n'ont pas intégré au moment de leur jeunesse les valeurs féminines, mais ils semblent en quelque sorte incapables d'évoluer. Qui plus est : si, à l'encontre de leurs aînés, certains jeunes hommes (âgés entre 20 et 35 ans) sont plus ouverts aujourd'hui aux revendications féministes, rien n'assure qu'ils y adhéreront de façon permanente, puisque nous vivons encore au sein d'une société patriarcale. C'est dans ce sens que Marilyn French (1986:212 et 297) analyse le phénomène de contestation des pères par leur fils. Même si ceux-ci épousent des valeurs féminines, explique-t-elle, leur révolte contre les pères est temporaire, car elle est dirigée contre la forme de pouvoir plutôt que contre l'exercice même du pouvoir, en tant que valeur fondamentale : une fois en place, le régime des fils impose sa propre tyrannie !

Enfin, seul l'avenir pourra nous dire si l'acceptation de relations égalitaires par des jeunes hommes de la génération actuelle est due réellement à l'effet d'une cohorte générationnelle ayant intégré, dans une perspective de générations sexuées, les valeurs de la première génération des femmes qui ont participé (de façon individuelle et/ou collective) à la deuxième vague de la révolution féministe.

Selon Claudine Attias-Donfut (1988), jusqu'à très récemment, en effet, filles et garçons s'identifiaient plutôt à leur père (c'est le cas de Lou Andreas Salomé et de Simone de Beauvoir) étant donné la dépendance sociale des femmes :

> le renouvellement social des générations – et l'organisation sociale qui en est garante – est [...] une affaire d'hommes puisqu'il est régi par, et régit à son tour, les formes de reproduction ou de distribution du pouvoir. La mobilité sociale se mesure en relation avec le statut social du père. [...] Les lignées des identifications féminines d'une part, masculines, d'autre part, tendent à ordonner le renouvellement des générations dans des formes reproduisant à la fois la distinction de sexe et les structures de classe telles qu'elles sont représentées par les hommes qui en contrôlent les transformations. (p. 121)

Par contre, poursuit l'auteure, la mutation actuelle des statuts respectifs des sexes entraîne également une transformation des rapports entre les générations. Et cette mutation « affecte les générations dont l'adolescence et la jeunesse se sont déroulées dans les années cinquante et soixante ». C'est pourquoi, conclut Attias-Donfut,

> [a]vec la remise en question de la division sociale des sexes et du rapport de domination qui la fonde, sont du même coup ébranlées toutes relations de domination, qu'elles interviennent entre générations ou entre classes sociales.
> Dans une vision peut-être futuriste, on peut postuler une implication possible de ces changements solidaires des rapports de sexes et de générations dans l'ensemble des rapports sociaux [...]. (p. 125)

73. L'expression soulignée est ajoutée par moi.

74. Étant donné le double standard face au vieillissement.

75. Selon Kérisit (p. 128), c'est en fonction de ces deux angles (la pauvreté et les échanges intergénérationnels) que s'articulent encore les analyses actuelles sur le vieillissement féminin.

76. Sauf celle de Matheson.

77. C'est aussi le cas des sociétés instables de Bloch et de Nolan.

78. C'est le cas des sociétés de Bacon et de Cabet.

79. Sauf chez Orwell. Dans les autres sociétés, loin d'être pénible, le travail est souvent ponctué d'intervalles de repos.

80. Seul Mercier prévoit une retraite à l'âge de 70 ans.

81. Sauf celles de Mercier et de Matheson.

82. Ce qui n'est évidemment pas le cas dans la société océanienne où les conditions pénibles de vie mènent au contraire à un vieillissement prématuré. Mais, dans une dystopie, les traits positifs correspondent souvent à l'inverse des facteurs décrits ; en ce sens, ils peuvent confirmer les visions eutopiques.

83. Comme c'est le cas pour la sœur du vieil Hammond.

84. Un vieillard vit avec sa petite-fille, Ellen.

85. Dans la société de Cabet.

86. Ce que l'on retrouve dans la société de Morris et dans celle d'Orwell.

87. C'est particulièrement le cas dans la société de Huxley. Même si ce principe prévaut aussi dans la société d'Orwell, rappelons qu'il est défié par Winston : voir 4.3.1.2.2.

88. Soit six récits sur onze : ceux d'Alexandre, de Bloch, de Burdekin, de Gilman, de Russ (*L'autre moitié de l'homme*) et de Tiptree.

89. Sauf dans la société de Roberts, où elles sont invisibles. Mais comme cette synthèse ne retient que les textes féministes, nous écartons ce récit, qui a été considéré neutre.

90. Celles de d'Eaubonne.

91. Les Lointemporaines de tous âges ne travaillent que trois heures par jour.

92. Chaque personne de la société de Tiptree doit changer d'activité tous les cinq ans. Ce principe de réorientation professionnelle prévaut aussi dans les sociétés de d'Eaubonne et de Russ.

93. Sur Lointemps, c'est l'époque où les femmes s'adonnent enfin librement à toutes les formes de la création, littéraire ou artistique.

94. Sauf dans la société de Burdekin, même si la violence et la maladie n'existent plus.

95. Particulièrement dans les sociétés de d'Eaubonne et de Tiptree.

96. Ce qui est le cas dans la famille lointemporaine.

97. La famille multigénérationnelle existe dans les sociétés de Gilman et de Tiptree.

98. Dans les sociétés de d'Eaubonne et de Burdekin, les deux options sont possibles. Dans la société de Russ (*L'autre moitié de l'homme*), où les jeunes femmes mènent une vie nomade, les femmes vieillissantes représentent les membres permanents de la famille. Quant aux femmes âgées, responsables exclusivement des emplois sédentaires, elles se regroupent entre elles. Enfin, même si peu d'indices sont fournis dans le texte de Bloch, on peut déduire que les femmes vieillissantes et âgées vivent seules.

99. Sauf dans la société de Gilman.

100. Dans les deux sociétés gynocratiques qui présentent une inversion des rôles sexuaux, la situation est différente. Si la société de Burdekin montre le mépris des femmes de tous âges à l'égard des hommes âgés, celle de Brantenberg met surtout en relief une gérontophilie au profit de la femme axée sur le pouvoir. Quant à la gynocratie d'Alexandre, elle se termine par le meurtre de l'être aimé.

101. Les textes de Le Guin (*À la veille de la Révolution*) et de Renard, dont la portée est davantage critique que constructive, ont été utilisés dans le volet de la dénonciation. Nous incluons dans ce groupe les para-utopies de S. de Beauvoir, de Firestone et de Platon.

102. Les six sociétés suivantes : d'abord celles de Campanella, de Le Guin (*Le nom du monde est forêt*), de More et de Platon, auxquelles sont ajoutées les sociétés de Burdekin et de d'Eaubonne, qui évoluent vers ce modèle. Nous classons les deux dernières dans cette variante en supposant qu'elles maintiendront l'octroi du pouvoir aux personnes âgées des deux sexes.

103. Les sociétés de Beauvoir, de Callenbach, de Firestone et de Piercy (la société de Tikva), ainsi que celle de Gilman, qui aspire à ce modèle. Remarquons que le texte de Piercy présente une deuxième société (celle des Amazones), qui relève du modèle gynocentrique. En principe, cette société aurait dû être classée dans le modèle précédent ; mais, comme elle souhaite intégrer éventuellement les hommes, nous la rattachons au modèle androgynocratique.

104. De façon explicite dans les sociétés de Campanella, de More et de Platon.

105. La société de Le Guin présente cette option qui ne correspond pas à une gynocratie, puisqu'elle s'inscrit dans un contexte de subversion des rôles sexuaux traditionnels : cf. 6.1.2.2.

106. La précision concernant le caractère adaptatif de la personnalité se réfère aux textes de Callenbach et de Firestone. Rappelons que Burdekin, d'Eaubonne et Gilman soulignent aussi ce point.

107. Spécialement dans les sociétés solarienne (Campanella) et écotopienne (Callenbach), où l'horaire de travail est respectivement de quatre et de cinq heures par jour.

108. C'est Campanella qui fournit le plus de détails sur ce point : dans sa cité, les centenaires seraient très nombreux.

109. La retraite n'est envisagée dans aucune société.

110. Cette structure ne se retrouve pas dans la société de Callenbach.

111. Même si la famille utopienne est sous la gouverne de gens âgés, ce caractère hiérarchique est fortement atténué par la présence de rapports de réciprocité entre les membres. Sur cet aspect, voir 6.1.2.2.

112. C'est là une valeur prioritaire dans les sociétés de Callenbach, de Firestone, de Le Guin et de Piercy.

113. Cette conception positive face à la mort est développée dans les textes de More, de Callenbach et de Le Guin. Loin de la repousser par crainte, les personnes l'apprivoisent en s'y préparant.
Rappelons aussi que More promeut l'euthanasie dans les cas de maladies incurables.

114. Toutes les sociétés offrent l'une ou l'autre de ces représentations.

115. L'écart d'âge au profit de la femme se manifeste dans les sociétés de Callenbach, de Campanella et de Piercy. Rappelons aussi que les sociétés de Campanella et de More, en favorisant une nette réduction de l'écart d'âge entre les époux, contribuent à éliminer les rapports de domination fondée sur l'âge au profit de l'homme.

116. Toutefois, seul le texte de Piercy actualise une gérontophilie au bénéfice de la femme âgée.

117. Je souligne le vocable « homme » en attirant cependant l'attention sur le fait que ce mot n'a pas le même sens restrictif dans toutes les occurrences de la dernière phrase.

118. Au début, Maggie Kuhn et cinq autres personnes ont fondé la *Consultation of Older and Younger Adults for Social Change*. Ce n'est qu'en 1972 que l'organisation a adopté le vocable des *Gray Panthers*. Mentionnons que Kuhn, surnommée *The Wrinkled Radical* par la presse américaine, est désignée (en 1978) parmi les 25 femmes les plus influentes d'Amérique. La synthèse que nous présentons s'inspire de deux documents : la monographie de Renate Gossard et Jacques Huguenin (*La révolte des 'vieilles'. Les Panthères Grises toutes griffes dehors*, 2002), ainsi qu'un article de G. Sandoz (1976), qui est un résumé de sa rencontre avec Kuhn.

119. Sur cet aspect, Kuhn s'oppose carrément à toutes les formes d'institutionnalisation, dont les maisons de retraite, qui non seulement isolent les personnes âgées de la société mais n'établissent pas des rapports d'égalité avec elles : traitées avec paternalisme, celles-ci sont considérées comme des « bébés ridés ». Aussi, elle privilégie la formule des centres de vie (*life-centers*) des Quakers de Philadelphie, qu'ont déjà adoptée des Panthères Grises. Dans un contexte coopératif, des personnes de générations différentes, liées ou non biologiquement, cohabitent dans une maison d'une vingtaine de pièces et contribuent, selon leurs moyens financiers, à la caisse commune. Les maisons elles-mêmes forment une plus large communauté. Au sein de cette communauté ralliant environ 150 personnes, il y a partage de services selon les affinités et les qualifications des gens : rapporté par Sandoz, p. 46.

120. Dans une perspective de mobilisation politique, Kuhn siège au conseil d'administration de nombreux organismes impliqués dans la santé, le vieillissement ou la défense du consommateur. Qui plus est, elle n'hésite pas à interpeller personnellement les présidents. En 1971, elle demande à Richard Nixon de se préoccuper des retraités noirs et d'assurer leur représentation lors de la Conférence de la Maison Blanche sur le Vieillissement. À Ronald Reegan qui la consulte régulièrement sur la prise en charge des personnes âgées, elle rappelle que seul son âge constitue un trait commun avec les vieux : pour le reste, les riches sont ses seuls pairs ! (cf. Louis Bériot, 1991, *Le grand défi : tous centenaires et en bonne santé* : rapporté par Gossard et Huguenin, p. 23).

121. Kuhn est l'une des premières, au début des années soixante-dix, à parler ouvertement de la sexualité des femmes âgées : afin d'enrayer la solitude des veuves, elle encourage les relations homosexuelles entre femmes âgées et préconise des relations amoureuses avec de jeunes hommes (Gossard et Huguenin:22).

122. Après l'immense vide laissé par le décès de Maggie Kuhn en 1995, à quelques mois de son 90e anniversaire, le nombre des Panthères Grises américaines a diminué considérablement ; il rallie actuellement 20 000 membres, surtout des femmes âgées de 50 ans et plus. Particulièrement actif en Californie, le mouvement, cependant, représente toujours une avant-garde déterminée à se mobiliser contre toutes les formes d'oppression (Gossard et Huguenin:26).

123. Dont l'Allemagne, les Pays-Bas, la Suisse et la France.
Dans leur monographie, Gossard et Huguenin présentent l'historique et les objectifs des Panthères Grises françaises, dont l'objectif est d'apprendre

aux 10 millions de Françaises âgées de plus de 50 ans « à ne rouiller ni dans leur tête ni dans leur corps, une fois franchie la ménopause » (p. 29). Très actives et mobilisant largement les médias pour la cause des gens âgés, les Panthères Bleu-Blanc-Rouge offrent plusieurs services reliés, entre autres, à la lutte contre l'analphabétisme ainsi qu'au gardiennage (de personnes dépendantes en milieu familial). De plus, elles assurent des services de bénévolat auprès de toutes les clientèles (malades hospitalisés, prisonniers, élèves en difficulté, chômeurs, pauvres, handicapés, toxicomanes, etc.).

124. D'après Bartky (1981:125), dans la mesure où une situation intolérable « is apprehended as natural, inevitable, and inescapable» ; dans la mesure surtout où elle n'est pas porteuse d'un projet libérateur, elle ne s'inscrit pas dans une perspective féministe : «[feminist consciousness] emerges only when the partial or total liberation [...] is possible ».

Plusieurs récits réalistes peuvent proposer des solutions subversives, notamment ceux qui concernent la sexualité et l'amour lors de la maturité et de la vieillesse (cf. 6.1.1.1). Mais, comme les problèmes qu'ils soulèvent ne s'inscrivent pas dans une lecture sociale, les solutions (individuelles), même alimentées par une (certaine) prise de conscience féministe, sont inoffensives pour le système.

125. Nous comparons le champ définitionnel du gérontisme au champ initial du féminisme qui comporte 756 tendances. En effet, contrairement au concept de féminisme qui, par un procédé de simplification de l'élément générique (totalisant initialement 27 options) peut être réduit à trois (théorie et/ou pratique), ce qui permet d'aboutir à 84 tendances, nous faisons valoir ici l'ensemble des options possibles du gérontisme. Cf. 1.2.4.

126. Relevant de l'analyse combinatorielle, ce nombre très élevé des définitions possibles du gérontisme correspond tout simplement à l'application de la règle de construction des oppositions logiques de base permettant le calcul de toutes les options possibles. Tout en traduisant le foisonnement des diverses définitions du concept de gérontisme, l'analyse combinatorielle permet, en ce sens, de faire ressortir les orientations variées, souvent opposées, sur lesquelles s'appuient ces conceptions.

127. Ainsi que l'illustre, au plan de la libération, l'option d'une société androcratique.

128. Comme dans les traités théoriques qui examinent l'une ou l'autre des modalités de l'oppression des personnes âgées.

129. Au plan collectif, il peut s'agir d'organisations d'aînés. Quant à la forme mixte, elle est illustrée par les Panthères grises.

130. Comme c'est le cas de S. de Beauvoir qui, au nom des vieillards, dénonce dans son essai le sort inhumain qui leur est fait. Beauvoir (I:349) mentionne dans son traité la dénonciation faite en Tchécoslovaquie par les jeunes ; indignés par le sort des vieux, ce sont eux qui, en 1968, ont organisé une campagne de protestation. Mentionnons enfin l'apport précieux des familles relativement à la dénonciation des abus subis par les personnes âgées. En lien avec cette question, rappelons enfin que la violence conjugale s'exerce principalement à l'égard des femmes âgées.

131. L'oppression faite par le capitalisme vaut surtout pour les sociétés industrielles.

132. Beauvoir n'entrevoyait pas à ce moment la nécessité d'un mouvement autonome des femmes, ni celle d'une conjugaison de la lutte des sexes avec celle de la lutte des classes. En ce sens, le *Deuxième sexe* peut être rattaché au féminisme marxiste.

133. Cette formulation n'implique pas la supériorité ou la priorité du gérontisme ; elle reflète simplement le point de vue adopté dans la présente démarche.

134. Dans le présent contexte, la notion de révolution ne renvoie pas au renversement violent de l'ordre établi mais à la transformation radicale (quelles qu'en soient les modalités) de la société. Refuser a priori d'envisager celle-ci reviendrait à cautionner tous les aspects du capitalisme, dont le caractère démocratique est contesté par plusieurs.

135. Nous nous inspirons ici du communiqué de la FADOQ déposé sur site internet (février 2004). L'organisme souligne que « le visage de la problématique de la rente de conjoint survivant est surtout féminin ».

136. Leur seront surtout accessibles des emplois précaires et payés au salaire minimum.

137. D'autant plus qu'il est aussi prévu de réduire l'allocation d'aide sociale offerte aux personnes de plus de 55 ans. Ajoutons aussi que la situation économique des femmes âgées demeure toujours précaire, selon la revue de littérature préparée par Pierre-Joseph Ulysse (1997) : des études montrent en effet que les femmes âgées vivent avec des moyens économiques nettement inférieurs à ceux des hommes : « en plus de la

division sexuelle du travail et de la discrimination systémique en emploi, la discontinuité des carrières professionnelles des femmes réduit considérablement le nombre d'années leur permettant d'avoir accès à des prestations suffisantes dans les systèmes de pensions privés » (p. 30-1). Dans son dernier rapport, le Conseil du statut de la femme (2004:15) met notamment l'accent sur l'espérance de revenu inférieure à celle des hommes pour les femmes, puisque tout au long de leur vie, elles conservent une implication plus grande dans la famille : elles sont donc, à cet égard, plus vulnérables lorsqu'elles sont confrontées aux aléas de la maladie, du vieillissement, du divorce ou du décès du conjoint.

138. Cf. 1.2.2.

139. Celles de Burdekin, de d'Eaubonne (*Les Bergères de l'Apocalypse)* et de Gilman.

140. Ceux de Laumer, de Merle, de Veillot et de West.

141. Dans *L'origine de la Famille, de la Propriété privée et de l'État* (1966), p. 1.

142. Voir 7.2.2.2. Dans un entretien avec Sartre (1975:5), Beauvoir déclarait : « ni en U.R.S.S, ni en Tchécoslovaquie, ni dans aucun des pays dits socialistes que nous connaissons, la femme [n'est] vraiment l'égale de l'homme. »

143. On s'en tient, ici, aux féministes radicales qui ne préconisent ni la gynocratie, ni le gynocentrisme, par exemple Ti-Grace Atkinson, qui s'oppose expressément (1975:94) aux féministes enclines à éliminer les hommes (ce qui est une solution « inhumaine » : p. 70), ou à les placer sous tutelle à cause de leur « nature inférieure ».

144. Selon cette thèse, c'est à cause de la fonction reproductrice que les femmes sont dépendantes des hommes pour leur subsistance.

145. Tout en ne croyant pas que la révolution socialiste est suffisante pour l'émancipation des femmes, le féminisme socialiste refuse la définition étriquée du travail productif du féminisme marxiste qui, axée sur la sphère publique, occulte le travail domestique des femmes. Il se distingue particulièrement du féminisme radical en rejetant la thèse du fondement uniquement biologique de la famille.

146. Au terme de cette discussion sur les principes qui devraient guider la recherche d'un choix raisonné, nous n'avons cependant pas l'intention

d'étoffer davantage la solution gérontiste retenue. Dans plusieurs des sociétés du modèle androgynocratique féministe sont présentés plusieurs moyens qui révolutionnent la structure sociopolitique. Une synthèse des issues proposées a d'ailleurs déjà été effectuée dans le volet constructif (7.1.2).

BIBLIOGRAPHIE

1. ABU-LABAN, Sharon McIrvin, 1984. « Les femmes âgées : problèmes et perspectives », in *Sociologie et sociétés*, XVI, 2, p. 69-78.

2. ACHENBAUM, Andrew, Steven W. WEILAND et Carole HABER, 1996. *Key Words in Sociocultural Gerontology*, New York : Springer Publishing Company, 179 p.

3. ALBINSKI, Nan Bowman, 1988a. « Utopia Reconsidered : Women Novelists and Nineteenth-Century Utopian Visions », in *Signs*, 13, 4, p. 830-841.

4. ALBINSKI, Nan Bowman, 1988b. *Women's Utopias in British and American Fiction*, London : Routledge, 203 p.

5. ALBISTUR, Maïté et Daniel ARMOGATHE, 1977. *Histoire du féminisme français. 2 tomes*, Paris : Éditions des Femmes.

6. ALEXANDER, Jo et *al.*, eds., 1986, *Women and Aging : An Anthology by Women,* Corvallis, OR : Calyx Books, 262 p.

7. ALEXANDRE, Katia, 1976. « Le temps des masques », in LECONTE (1976), p. 81-97.

8. ALLEN, Prudence, 1985. *The Concept of Woman. The Aristotelian Revolution 750 BC – AD 1250*, Montréal : Eden Press, 577 p.

9. ANGRY, Getting et Susan B. ANTHONY,1971. *Notes From The Third Year : Women's Liberation*, New York.

10. ARBER, Sara et Jay GINN, 1991. « The Invisibility of Age : Gender and Class in Later Life », *Sociological Review* , 39(2), p. 260-291.

11. ARBER, Sara, ed., 1995. *Connecting Gender and Ageing. A Sociological Approach*, Buckingham, Philadelphia : Open University Press, 212 p.

12. ALONSO, Isabelle, 1995. *Et encore, je m'retiens !*, Paris : Laffont, 251 p.

13. ALONSO, Isabelle, 1999. *Tous les hommes sont égaux... même les femmes*, Paris : Laffont, 122 p.

14. ANDERSON, Susan Janice, 1976. « Introduction : Feminism and Science Fiction. Beyond BEMS and Boobs », in *Aurora : Beyond Equality*, S. J. Anderson S.J. et J. McIntyre, eds., New York : Fawcett Gold Medal.

15. ANDREW, Barbara S., 2003. « Beauvoir's place in philosophical thought », in CARD (2003), p. 24-44.

16. ANDREWS, Molly, 1999. « The Seductiveness of Agelessness », in *Ageing and Society* 19 (3), p. 301-18.

17. ANGENOT, Marc, 1977. *Les champions des femmes*, Les Presses de l'Université du Québec, 193 p.

18. ANGIER, Nathalie, 2000. *Femme !*, Paris : Laffont, 426 p.

19. ANNAS, Pamela J., 1978. « New Worlds, New Words : Androgyny in Feminist Science Fiction », in *Science Fiction Studies*, 5, 15, p. 143-156.

20. ARBER, Sara et Jay GINN, 1991. « The Invisibility of Age : Gender and Class in Later Life », in *Sociological Review* 39(2), p. 260-91.

21. ARBOUR, Kathryn Mary, 1984. *French Feminist Re-Visions : Wittig, Rochefort, Bersianik and D'Eaubonne Re-Write Utopia*, University of Michigan (University Microfilms International), 208 p.

22. ARIÈS, Philippe, 1960. *L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris : Plon, 316 p.

23. ARIÈS, Philippe. 1971. *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIIIe siècle*. Paris : Seuil, 412 p.

24. ARIÈS, Philippe, 1983. « Une histoire de la vieillesse ? », *Communications*, 37, p. 47-54.

25. ARISTOTE, *Traité du ciel suivi du traité pseudo-aristotélicien du monde*, 1949. (Traduction J. Tricot), Paris : J. Vrin, 204 p.

26. ARISTOTE, *Parva Naturalia*, 1951. (Traduction J. Tricot), Paris : J. Vrin, 194 p.

27. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*. 1959, (Traduction J. Tricot), Paris : J. Vrin, 539 p.

28. ARISTOTE, *De la génération des animaux*, 1961. (Traduction de P. Louis), Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 231 p.

29. ARISTOTE, *Politique*, 1962. (Traduction de J. Tricot), Paris : J. Vrin, 595 p.

30. ARISTOTE, *Rhétorique*, 1967. (Traduction Médéric Dufour), tome II, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres ».

31. ARISTOTE, 1967. *Topiques*, (Traduction J. Brunschwig), Paris : Société d'édition « Les Belles Lettres », 177 p.

32. ARISTOTE, *Protreptique*, 1989. (Traduction Édouard des Places), Paris : J. Vrin, Société d'édition « Les Belles Lettres », 172 p.

33. ATCHLEY, Robert, C. 1972. *Social Forces and Aging : an Introduction to Social Gerontology*, Belmont, Calif. : Wadsworth Publishing Company, 341 p.

34. ATKINSON, Ti-Grace, 1975. *Odyssée d'une* amazone, Paris : Éditions des femmes, 280 p.

35. ATTIAS-DONFUT, Claudine, 1988. *Sociologie des générations : l'empreinte du temps*, Paris : P.U.F., 249 p.

36. ATTIAS-DONFUT, Claudine, 1990. « Générations et vieillissement : de l'expérience historique à l'élaboration cognitive », in LORIAUX, RÉMY et VILQUIN (1990), p. 381-387.

37. ATTIAS-DONFUT, Claudine (sous la direction de), 1995. *Les solidarités entre générations : vieillesse, familles, État*, Paris : Nathan, Coll. « Essais et Recherches », 352 p.

38. ATWOOD, Margaret, 1987, *La servante écarlate*, Paris : Laffont, 346 p.

39. AUDET, Élaine, 2003. « Élisabeth Badinter dénature le féminisme pour mieux le combattre. Une critique de *Fausse route* », dans un article diffusé sur site internet : Sisyphe, article 598, 15 pages.

40. AUDIFFREN, Nicole, 1986. « Préface : la philosophie face à la question de la femme », in *Considérations*, 7, 2, p. 11-22.

41. AUDRY, Colette, 1979. « Simone de Beauvoir vue par Colette Audry », in *F Magazine*, 12, p. 52-55.

42. BACHOFEN, Johann Jacob, 1996. *Le droit maternel. Recherche sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique*, Lausanne : Éditions L'Âge d'Homme, 1373 p.

43. BACON, Francis, 1995. *La Nouvelle Atlantide/Bacon* (1623), traduction et postface de Michèle Le Doeuff et Margaret Llasera, Paris : Garnier Flammarion, 177 p.

44. BADAMI, Mary Kenny, 1976. « A Feminist Critique of Science Fiction », in *Extrapolation*, 18 (December), p. 6-17.

45. BADINTER, Elisabeth, 1986. *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*, Paris : Odile Jacob, 382 p.

46. BADINTER, Elisabeth, 1992. *XY. De l'identité masculine*, Paris : Odile Jacob, 319 p.

47. BADINTER, Elisabeth, 2004. *Fausse route*, Paris : Odile Jacob, 221 p.

48. BAHOVEC, Eva D., 2002. « Féminisme et ambiguïté : on ne naît pas féministe. Sur l'héritage commun de Beauvoir et de Wollstonecraft », in DELPHY et CHAPERON (2002), p. 173-179.

49. BAILBÉ, Jacques, 1964. « Le thème de la vieille femme dans la poésie satirique du seixième et du début du dix-septième siècles », in *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 26, p. 98-119.

50. BAINBRIDGE, William Sims, 1982. « Women in Science Fiction », in *Sex Roles*, 8, 10, p. 1081-1093.

51. BAIR, Barbara, 1990. *Simone de Beauvoir*, Paris : Fayard, 832 p.

52. BALLORAIN, Rolande, 1972. *Le nouveau féminisme américain. Essai historique et sociologique du Women's Liberation Movement*, Paris : Denoël-Gonthier, 430 p.

53. BARD, Christine, 1999a. *Un siècle d'antiféminisme*, sous la direction de, Paris : Fayard, 481 p.

54. BARD, Christine, 1999b. « Pour une histoire des antiféminismes », in BARD (1999a), p. 21-37.

55. BARR, Marleen, ed., 1981. *Future Females : A Critical Anthology*, Bowling Green : Bowling Green State University Popular Press, 191 p.

56. BARR, M. et N. SMITH, ed., 1983. *Women and Utopia. Critical Interpretations*, Lanham, New York : University Press of America, 171 p.

57. BARTKY, Sandra Lee, 1981. « Toward a Phenomenology of Feminist Consciousness », in VETTERLING-BRAGGIN, ELLISTON et ENGLISH (1981), p. 22-37.

58. BARTKY, Sandra Lee, 1990. *Femininity and Domination. Studies in the Phenomenology of Oppression*, New York : Routledge, 141 p.

59. BARUCH, Elaine H., 1979a. « A Natural and Necessary Monster : Women in Utopia », in *Alternative Futures*, 2, 1, p. 29-48.

60. BARUCH, Elaine H., 1979b. « Dystopia Now », *Alternative Futures*, 2, 3, p. 55-67.

61. BARUCH, Elaine H., 1983. « 'The Golden Country' : Sex and Love in *1984* », in HOWE, ed., *1984 Revisited*, New York : Harper and Row, p. 47-56.

62. BARUCH, Elaine H., 1984a. « The Quest and the Questions », in ROHRLICH et BARUCH (1984), p. XI-XV.

63. BARUCH, Elaine H., 1984b. « Introduction to Visions of Utopia », in ROHRLICH et BARUCH (1984), p. 203-208.

64. BARUCH, Elaine H., 1984c. « Orwell's Despair, Burdekin's Hope : Gender and Power in Dystopia », in *Women's Studies Int. Forum*, 7, 2, p. 85-95.

65. BARUCH, Elaine H., 1984d, « Women in Men's Utopias », in ROHRLICH et BARUCH (1984), p. 209-218.

66. BAZIN, Hervé, 1977. *Ce que je crois*, Paris : Grasset et Fasquelle, 222 p.

67. BAZIN, Hervé, 1988. *Le démon de minuit*, Paris : B. Grasset, 282 p.

68. BEAUDET-ZÉPHYR, Louise, 1981. *Le féminisme de Simone de Beauvoir : hier et aujourd'hui*, Thèse de doctorat, City University of New York, 580 p.

69. BEAUVOIR, Simone de, 1959. « Brigitte Bardot et le syndrome de Lolita », in *Esquire*, août, p. 32-38.

70. BEAUVOIR, Simone de, 1963. *La force des choses*, Paris : Gallimard, 686 p.

71. BEAUVOIR, Simone de, 1964. *Une mort très douce*, Paris : Gallimard, 157p.

72. BEAUVOIR, Simone de, 1966. *Les belles images*, Paris : Gallimard, 191 p.

73. BEAUVOIR, Simone de, 1967. *La Femme rompue*, Paris : Gallimard, 252 p.

74. BEAUVOIR, Simone de, 1967a. « L'âge de discrétion », in BEAUVOIR (1967), p. 7-84.

75. BEAUVOIR, Simone de, 1967b. « Monologue », *La Femme rompue*, in BEAUVOIR (1967), p. 85-118.

76. BEAUVOIR, Simone de, 1967c. « La femme rompue », in BEAUVOIR (1967), p. 119-252.

77. BEAUVOIR, Simone de, 1968a, *Le deuxième sexe* (2 vol.), Paris : Gallimard, Coll. Idées.

78. BEAUVOIR, Simone de, 1968b, *Les Mandarins* (2 vol.), Paris : Gallimard, Coll. Idées.

79. BEAUVOIR, Simone de, 1972a, *Tout compte fait*, Paris : Gallimard, 634 p.

80. BEAUVOIR, Simone de, 1972b. « La femme révoltée », in SCHWARZER (1984), p. 27-51.

81. BEAUVOIR, Simone de, 1972c. « Réponse à quelques femmes et à un homme », in FRANCIS et GONTIER (1979), p. 498-504.

82. BEAUVOIR, Simone de, 1975. « Simone de Beauvoir interroge Jean-Paul Sartre », in *L'Arc*, no 61, p. 3-12.

83. BEAUVOIR, Simone de, 1976. « Présentation », in OPHIR (1976), p. 12-14.

84. BEAUVOIR, Simone de, 1979a. *La Vieillesse* (2 vol.), Paris : Gallimard, Coll. Idées.

85. BEAUVOIR, Simone de, 1979b. « Préface », in *Le sexisme ordinaire*, Paris : Seuil, p. 7-8.

86. BEAUVOIR, Simone de, 1981. *La cérémonie des adieux suivi de Entretiens avec Jean-Paul Sartre, août-septembre 1974*, Paris : Gallimard, 559 p.

87. BEAUVOIR, Simone de, 1984. « Ce que je dirais maintenant si je devais écrire mes mémoires », in SCHWARZER (1984), p. 87-99.

88. BEAUVOIR, Simone de, 1992. « Malentendu à Moscou », in *Roman 20-50 : Revue d'étude du roman du XXe siècle*, 13, p. 137-188.

89. BECHTEL, Guy, 2000. *Les quatre femmes de Dieu. La putain, la sorcière, la sainte & Bécassine*, Paris : Plon, 335 p.

90. BÉLISLE-GOUAULT, Denise, 1990. *Les femmes et le vieillissement. Bibliographie annotée multidisciplinaire 1975-1989*. Ottawa : Chaire conjointe en études des femmes, Ottawa : Université d'Ottawa, 125 p.

91. BELL, Linda, ed. 1983. *Visions of Women : Being a Fascinating Anthology with Analysis of Philosophers' Views of Women from Ancient to Modern Times*, Clifton, N.J. : Humana Press, 489 p.

92. BELLEMARE, Diane, Lise POULIN SIMON et Diane-Gabrielle TREMBLAY, 1992. « La situation et les enjeux spécifiques des travailleuses vieillissantes », *Recherches féministes*, 5, 2, p. 123-148.

93. BELLEROSE, Carmen, et *al.*, 1994. *Enquête sociale et de santé 1992-1993 : faits saillants*, Québec : Santé Québec, 72 p.

94. BELOTTI, Éléna, 1974. *Du côté des petites filles*, Paris : Éditions des Femmes, 252 p.

95. BELOTTI, Éléna, 1983. *Les femmes et les enfants d'abord*, Paris : Seuil, 223 p.

96. BENGSTON, Vern L. et David A., 1975. « Sociological Approaches to Aging », in WOODRUFF et BIRREN (1975), p. 70-91.

97. BERNIER, Roger, 1984. « Éducation permanente et université du 3e âge », in *Sociologie et sociétés*, XVI, 2, p. 79-87.

98. BERSIANIK, Louky, 1994. « L'eutopie de la gynilité, un non-lieu provisoire », in *Philosophiques* (1994), p. 459-469.

99. BINET, Léon. 1962. *Gérontologie et gériatrie : la lutte contre les années*, Presses Universitaires de France, Coll. « Que sais-je? », no 919, 126 p.

100. BINSTOCK, Robert H. et Linda K. GEORGE, eds., 1996. *Handbook of Aging and the Social Science*, San Diego : Academic Press, 531 p.

101. BIRREN, James E., 1959. *Handbook of Aging and the Individual. Psychological and Biological Aspects*, Chicago : The University of Chicago Press, 939 p.

102. BIRREN, James E. et Warner K. SCHAIE, eds., 1990. *Handbook of The Psychology of Aging*, San Diego/Toronto : Academic Press Inc., 552 p.

103. BIRREN, James E., ed., 1996. *Encyclopedia of Gerontology : Age, Aging, and the Aged*, San Diego : Academic Press, 2 vol.

104. BISSERET, Noëlle, 1979. « Un coup de force : la retraite des femmes à 60 ans », in *Questions féministes*, 5, p. 73-106.

105. BLOCH, Robert, 1975a. *La fourmilière*, Paris : Bibliothèque Marabout, p. 99-246.

106. BLOCH, Robert, 1975b. *Matriarchie*, Paris : Bibliothèque Marabout, p. 7-98.

107. BLUESTONE, Nathalie Harris, 1987. *Women and the Ideal Society. Plato's 'Republic' and the Modern Myths of Gender*, Amherst : University of Massachusetts Press, 238 p.

108. BOIS, Jean-Pierre, 1989. *Les vieux, de Montaigne aux premières retraites*, Paris : Fayard, 446 p.

109. BOIS, Jean-Pierre. 1994. *Histoire de la vieillesse*, Paris : P.U.F., Coll. « Que sais-je ? », no 2850, 125 p.

110. BOMBERGER, Jane, 1996. « He, She And It. Reviewed by J. Bomberger », dans un article paru sur site web de l'auteure, 5 p.

111. BORENSTEIN, Audrey, 1982. *Older Women in 20th Century America : A selected annotated bibliography*, New York : Garland Pub, 351 p.

112. BORGESE, Elisabeth Mann, 1963. *Ascent of Woman*, New York : George Braziller, 241 p.

113. BOUCHARD, Guy. 1976. « Littérature et philosophie », in *Études littéraires*, 9, 3; p. 435-468.

114. BOUCHARD, Guy, Laurent GIROUX et Gilbert LECLERC, 1985. in *L'Utopie aujourd'hui*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 272 p.

115. BOUCHARD, Guy, 1985. « Eutopie, dystopie, para-utopie et péri-utopie », in BOUCHARD, GIROUX et LECLERC (1985), p. 133-227.

116. BOUCHARD, Guy, 1986a. «Féminisme et philosophie : jalons», in *Considérations*, 7, 2, p. 23-63.

117. BOUCHARD, Guy. 1986b. «Raison philosophique et imagination utopique : la question du féminisme», *Urgence de la philosophie* (Thomas de KONINCK et Lucien MORIN, éds., Québec : Presses de l'université Laval, p. 383-396.

118. BOUCHARD, Guy, 1987a. «L'art de la définition : l'utopie», in *Recherches sémiotiques*, 7, 3, p. 329-364.

119. BOUCHARD, Guy, 1987b. «Comment émasculiniser l'écriture philosophique», in *Femmes, écriture, philosophie*, Québec : Faculté de philosophie de l'Université Laval, Coll. «Les Cahiers du GRAD», no 1, p. 21-26.

120. BOUCHARD, Guy, 1987c. « De l'éthique patriarcale à l'hétéropolitique féministe : Mary Woolstonecraft », in *L'éthique à venir*, Rimouski : Éditions du Groupe de Recherche Éthos, p. 383-404.

121. BOUCHARD, Guy, 1987d. « Anarchisme et utopie dans l'œuvre d'Ursula Le Guin », in *Moebius*, p. 109-128.

122. BOUCHARD, Guy, 1987e. « Art, utopie et féminisme », in *U-topos*, p. 63-71.

123. BOUCHARD, Guy, 1988a. « Féminisme, utopie, philosophie », in *Ouvertures*, Québec : Faculté de philosophie de l'Université Laval, Coll. « Les Cahiers du GRAD », no 2, p. 3-60.

124. BOUCHARD, Guy, André ROCQUE et Jacques G. RUELLAND, 1988b. « *1984* : le pouvoir des codes et le code du pouvoir », *Orwell et 1984 : trois approches*, Montréal : Bellarmin (1988), p. 81-209.

125. BOUCHARD, Guy, 1988c. « Les utopies féministes et la science-fiction », in *Imagine* 44, p. 63-87.

126. BOUCHARD, Guy, 1988d. « L'androgynie comme modèle hétéropolitique ; à propos de L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes, d'Elisabeth Badinter », in *Philosophiques*, 15, 1, p. 210-220.

127. BOUCHARD, Guy, 1989a. « L'hétéropolitique féministe », in *Laval théologique et philosophique*, 45, 1, février, p. 95-120.

128. BOUCHARD, Guy, 1989b. « Le 'féminisme' de Platon : image ou réalité? », in *Misogynie, sexisme, féminisme : images ambiguës*, Québec :

Faculté de philosophie, Université Laval, Coll. « Les Cahiers du GRAD », no 3, p. 9-61.

129. BOUCHARD, Guy, 1989c. « Charlotte Perkins Gilman et la métamorphose du concept d'utopie », in *Protée* 17/2, p. 89-96.

130. BOUCHARD, Guy, 1989d. « Esthétisme et féminisme : le cas Le Guin », in *Misogynie, sexisme, féminisme : images ambiguës*, p. 193-212.

131. BOUCHARD, Guy, 1989e. « Cinquante-six conceptions de l'androgynie », in *Dialogue*, 28, 4, p. 609-636.

132. BOUCHARD, Guy, 1990a. « Androgynie et utopie », in *Féminisme et androgynie : explorations pluridisciplinaires*, Québec : Faculté de philosophie, Université Laval, Coll. «Les Cahiers du GRAD», no 4, p. 5-42.

133. BOUCHARD, Guy, 1990b. « Science-fiction et utopie : Margaret Atwood », in *Imagine*, XI, 4, p. 109-136.

134. BOUCHARD, Guy, 1991a. « Féminisme et théorie politique », in *Féminisme et philosophie politique*, Québec : Université Laval, Faculté de philosophie, Coll. « Les Cahiers du GRAD », no 5, p. 93-151.

135. BOUCHARD, Guy, 1991b. « Typologie des tendances théoriques du féminisme contemporain », in *Philosophiques*, Vol. XVIII, no 1, 119-167.

136. BOUCHARD, Guy, 1991c. « Les utopies féministes francophones », in *Revue francophone de Louisianne*, vol. VI, 1, p. 39-62.

137. BOUCHARD, Guy, 1992a. *Femmes et pouvoir dans la « cité philosophique ». Relire « L'Utopie » de Thomas More*, Montréal : Les Éditions Logiques, 207 p.

138. BOUCHARD, Guy, 1992b. « Le rôle des images du futur dans la pensée féministe », in *Images féministes du futur*, (sous la dir. de G. Bouchard), Québec : Université Laval, Faculté de philosophie, Coll. « Les Cahiers du GRAD », no 6, p. 1-6.

139. BOUCHARD, Guy, 1992c. « Sexisme et utopie », in *Imagine*, 61, XIII, 4, p. 11-57.

140. BOUCHARD, Guy, 1992d. « 'Utopie et féminisme' dans L'Euguélionne de Louky Bersianik », in *Images féministes du futur*, Québec, p. 7-35.

141. BOUCHARD, Guy, 1992e. « 'Violence et utopie' », in *Images féministes du futur*, p. 129-155.

142. BOUCHARD, Guy, 1992f. « 'Katharine Burdekin : une Orwell méconnue' », in *Images féministes du futur*, p. 65-100.

143. BOUCHARD, Guy, 1992g. *Du patriarcat à la gynocratie et au gynocentrisme : théorie, fictions*. Les Cahiers, [Essai et Littérature], 4, Québec : p. 121-145.

144. BOUCHARD, Guy, 1993a. « Féminisme, idéologie et utopie », in *Les discours féministes : de l'idéologie à l'utopie*, Québec : Université Laval, Faculté de philosophie, Coll. « Les Cahiers du GRAD », no 7, p. 1-7.

145. BOUCHARD, Guy, 1993b. « Les utopies féministes, le fantastique et la science-fiction », in *Les ailleurs imaginaires. Les rapports entre le fantastique et la science-fiction*, A. BOIVIN, M. EMOND et M. LORD, éds, Québec : Nuit blanche, p. 53-75.

146. BOUCHARD, Guy, sous la direction de, 1994a. *Les femmes et la société nouvelle*, in *Philosophiques* (Actes du XIIe colloque interdisciplinaire de la Société de Philosophie du Québec tenu en octobre 1992 et organisé conjointement par la Faculté de philosophie et la Chaire d'étude sur la condition des femmes de l'Université Laval), vol. XXI, 2, 644 p.

147. BOUCHARD, Guy, 1994b. « Les modèles féministes de la société nouvelle », in BOUCHARD (1994a), p. 483-503.

148. BOUCHARD, Guy, 1994c. « L'inversion des rôles masculins et féminins dans Chroniques du pays des Mères d'Élisabeth Vonarburg », in *Solaris* 112, p. 29-32.

149. BOUCHARD, Guy, 1994d. « Mâle ? Masculin ? Masculinisant ? Masculiniste ? La question de l'homme et son rapport au féminisme », in *Regards sur l'homme, la masculinité et leurs théorisations*, Québec : Université Laval, Faculté de philosophie, Coll. « Les Cahiers du GRAD », no 8, p. 125-182.

150. BOUCHARD, Guy, 1995a. « La guerre des sexes », in *Actes du IIe Congrès mondial de l'ASEVICO,* Montréal : Éditions Montmorency, t.2, p 225-233.

151. BOUCHARD, Guy, 1995b. « Science-fiction et philosophie : le problème de la nature humaine », in *Imagine*, XVI, 73, p. 43-80.

152. BOUCHARD, Guy, 1995c. « L'homme en quête de lui-même. À propos du livre d'Élisabeth Badinter : XY. De l'identité masculine », in *Laval théologique et philosophique* 51, 1, p. 159-181.

153. BOUCHARD, Guy, 1997. « Élisabeth Badinter et les 'différences subtiles' de l'androgynie », in *Mosaic* 30/3, p. 131-149.

154. BOUCHARD, Guy, 2004a. *Les «mâles mutilés». La conception aristotélicienne de la femme et de quelques autres spécimens humains (ou apparentés),* Volume 1/3, Québec : Université Laval, Faculté de philosophie, Coll. « Les Cahiers du GRAD », no 9, 434 p.

155. BOUCHARD, Guy, 2004b. *Les bœufs bipèdes. La théorie aristotélicienne de l'esclavage et ses interprètes francophones,* Québec : Presses de l'Université Laval, 208 p.

156. BOUCHARD, Guy, 2005. *Les langues fourchues. La néo-sophistique des commentateurs contemporains d'Aristote,* Québec : Université Laval, Faculté de philosophie, Coll. « Les Cahiers du GRAD », no 10, 340 p.

157. BOUCHARD, Nicole, Claude GILBERT et Marielle TREMBLAY, 1999. « Des femmes et des soins. L'expérience des aidantes naturelles au Saguenay », in *Recherches féministes*, 12, 1, p. 63-81.

158. BOUCHARD, Pierrette et Jean-Claude SAINT-AMANT, 1993. « La réussite scolaire et l'abandon des garçons : un enjeu à portée politique pour les femmes », in *Recherches féministes*, 6, 2, p. 21-37.

159. BOUCHARD, Pierrette, 2002. « Faire réussir les garçons ou en finir avec le féminisme ? La montée d'une idéologie conservatrice », dans un article paru sur site web, 29 octobre, 5 p.

160. BOUCHARD, Pierrette, 2003a. « Le ressac », Conférence donnée à l'Université (février) Laval lors d'une Table ronde s'inscrivant dans les activités de la Journée internationale des femmes.

161. BOUCHARD, Pierrette, Isabelle BOILY et Marie-Claude PROULX, 2003b. *La réussite scolaire comparée selon les sexes : catalyseur des discours masculinistes*, Étude financée par le Fonds de recherche en matière de politiques de Condition féminine Canada, 136 p.

162. BOUCHARD, Pierrette et Natasha BOUCHARD 2003c. *« Miroir, miroir... ». La précocité provoquée de l'adolescence et ses effets sur la vulnérabilité des filles*, Laval : Les cahiers de recherche du GREMF, Cahier 87, 74 p.

163. BOUCHARD, Renée, 1986. « La femme : corps biologique ou corps politique ? », in *Considérations*, 7, 2, p. 99-106.

164. BOURDELAIS, Patrice, 1997. *L'âge de la vieillesse. Histoire du vieillissement de la population*, Paris : Éditions Odile Jacob, 503 p.

165. BOURDIEU, Pierre, 1980. *Questions de sociologie*, Paris : Éditions de minuit, 268 p.

166. BOURDIEU, Pierre, 1980. « La 'jeunesse' n'est qu'un mot », in BOURDIEU (1980), p. 143-154.

167. BOZON, Michel. 1995. « Les rapports entre femmes et hommes à la lumière des grandes enquêtes quantitatives », in EPHESIA (1995), p. 655-668.

168. BOZON, Michel, 1990a. « Les femmes et l'écart d'âge entre conjoints : une domination consentie. I Types d'union et attentes en matière d'écart d'âge », in *Population*, 45, 2, p. 327-359.

169. BOZON, Michel, 1990b. « Les femmes et l'écart d'âge entre conjoints : une domination consentie. II Modes d'entrée dans la vie adulte et représentation du conjoint », in *Population*, 45, 3, p. 565-602.

170. BRACKETT, Leigh, 1948. « Bestiaire Martien », in SADOUL (1975), p. 37-86.

171. BRADBURY, Ray, 1985. *Fahrenheit 451*, Paris : Denoël, Coll. « Présence du futur », 191 p.

172. BRENNAN, Teresa, 1999. « Inertia, Energy, and Aging », in WOODWARD (1999a), p. 131-148).

173. BRISSON, Marcelle, 1992. *Le bruissement du temps. Le dynamisme du vieillissement*, Montréal : Triptyque, 151 p.

174. BROWN, Cheryl L. et Karen OLSON, eds., 1978. *Feminist Criticism : Essays on Theory, Poetry and Prose*, Metuchen N.J. : Scarecrow Press Inc., 369 p.

175. BROWNE, Colette, 1998. *Women, Feminism, and Aging*, New York : Springer Publishing Company, 323 p.

176. BROWNING, Tonya, 2004. « Protohistories and Protofeminists : Women and Science Fiction », dans un article paru sur site web, 28 p.

177. BURDEKIN, Katharine, 1989. *The End of This Day's Business*, New York : The Feminist Press at The City University of New York, 190 p.

178. BUTLER, Robert N. 1969. « Age-ism, another form of Bigotry », in *The Gerontologist, 9*, 243-246.

179. BURWELL, Elinor J., 1984. « Sexism in Social Science Research on Aging », in McCALLA VICKERS (1984), p. 185-208.

180. CALO, Jeanne, 1975. *La Création de la femme chez Michelet*, Paris : Nizet, 525 p.

181. CABET, Étienne, 1979. *Voyage en Icarie*, Genève : Slatkine Reprints, 603 p.

182. CALASANTI, Tony M., SLEVIN, Kathleen F., 2001. *Gender, Social Inequalities, and Aging*, AltaMira Press : New York/Oxford, 235 p.

183. CALASANTI, Toni M. et Anna M. ZAJICEK, 1993. « A Socialist-Feminist Approach to Aging : Embracing Diversity », in *Journal of Aging Studies*, 7 (2), p. 117-131.

184. CALLENBACH, Ernest, 1978. *Écotopie*, Montréal : Étincelle, 322 p.

185. CAMPANELLA, Tommaso, 1972. *La cité du soleil*, Introduction, édition et notes par Luigi Firpo, Genève : Droz, 65 p.

186. CAMUS, Albert, 1961. *Le mythe de Sisyphe*, Paris : Gallimard, Coll. « Idées », 187 p.

187. CANTARELLA, Eva, 1991. *Selon la nature, l'usage et la loi : la bisexualité dans le monde antique*, Paris : Éditions La Découverte, 341 p.

188. CARD, Claudia, ed., 2003. *The Cambridge Companion to Simone de Beauvoir*, Cambridge U.K., New York : Cambridge University Press, 336 p.

189. CARETTE, Jean, 1992. *Manuel de gérontologie sociale*, Boucherville : Gaëtan Morin, 2 vol.

190. CARETTE, Jean, 2002. *Droit d'aînesse. Contre tous les âgismes*, Montréal : Boréal, 238 p.

191. CARREL, Alexis, 1935. *L'homme cet inconnu*, Paris : Plon, 410 p.

192. CASTRO, Ginette, 1984. *Radioscopie du féminisme américain*, Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 303 p.

193. CESBRON, Gilbert, 1975. *Dom Juan en automne*, Paris : Robert Lafont, 341 p.

194. CHAMPAGNE, R. et *al.*, 1992. *La vieillesse : voie d'évitement... ou voie d'avenir? Le vieillissement et la santé mentale*, Boucherville : Gaëtan Morin, 138 p.

195. CHAPERON, Sylvie, 2000. *Les années Beauvoir (1945-1970)*, Paris : Fayard, 430 p.

196. CHAPERON, Sylvie, 1995. « Simone de Beauvoir, entre le naturalisme et l'universalisme, entre le sexisme et le féminisme », in EPHESIA (1995), p. 347-357.

197. CHAPONNIÈRE, Corinne, 1989. *Le mystère féminin ou vingt siècles de déni de sens*, Paris : Olivier Orban, 287 p.

198. CHAPPELL, Neena L. et Betty S. HAVEN, 1980. « Old and Female. Testing the Double Jeopardy Hypothesis », in *Sociological Q*, 21, p.157-171.

199. CHAPSAL, Madeleine, 1984. *Envoyez la petite musique*, Paris : Grasset, 335 p.

200. CHARBONNEAU, H., 1980. « Jeunes femmes et vieux maris : la fécondité des mariages précoces », in *Population*, p. 1101-1120.

201. CHARCOT, Jean-Martin, 1984. *Leçons sur l'hystérie virile*, [réimpression de textes publiés dans *Leçons sur les maladies des vieillards et les maladies chroniques* : 1868], Paris : Le Sycomore, 315 p.

202. CHARLES, Aline, 1990. *Travail d'ombre et de lumière : le bénévolat féminin à l'Hôpital Sainte-Justine, 1907-1960*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, Coll. Edmond-de-Nevers, no 9.

203. CHARPENTIER, Michèle, 1995. *Condition féminine et Vieillissement,* Montréal : Éditions du Remue-ménage, 169 p.

204. CHÂTELET, Noëlle, 1996. *La dame en bleu*, Paris : Stock, 140 p.

205. CHÂTELET, Noëlle, 1997. *La femme coquelicot*, Paris : Stock, 158 p.

206. CHÂTELET, Noëlle, 2004. *La dernière leçon : récit*, Paris : Seuil, 170 p.

207. CHESLER, Phyllis, 1979. *Les femmes et la folie*, Paris : Payot, 262 p.

208. CHOISY, Maryse, 1970. *La guerre des sexes*, Paris : Publications Premières, 284 p.

209. CHOVELON, Bernadette, 1996. *George Sand et Solange, mère et fille*, St-Cyr-sur-Loire : C. Pirot, 418 p.

210. CICÉRON, 1990. *Savoir vieillir. Cato Maior, De Senectute*, traduit du latin par Christiane Touya, Arléa, 94 p.

211. CITERNE, Catherine et *al.*, 2001. *Vous avez dit Égalitée ?* Paris : Éditions Le cherche midi, 147 p.

212. CLAYTON, Vivian. 1975. History of Gerontology », in WOODRUFF et BIRREN (1975), p. 15-27.

213. CODERRE, Cécile et Marie-Blanche TAHON (sous la direction de), 2001. *Le deuxième sexe : une relecture en trois temps, 1949, 1971-1999*, Montréal : Éditions du Remue-ménage, 175 p.

214. COHEN-SAFIR, Claude, 2000. *Cartographie du féminin dans l'utopie. De l'Europe à l'Amérique*, Paris : L'Harmattan, 204 p.

215. COLE, Thomas R., David D. VAN TASSEL et Robert KASTENBAUM, eds., 1992. *Handbook of the Humanities and Aging*, New York : Springer, 486 p.

216. COLETTE, Sidonie-Gabrielle,1960. *Gigi*, Paris : Hachette, 182 p.

217. COLETTE, Sidonie-Gabrielle, 1967. *La vagabonde*, Paris : Albin Michel, Coll. Le Livre de poche, 249 p.

218. COLETTE, Sidonie-Gabrielle, 1968a. *Le képi*, Paris : Fayard, Coll. Le Livre de poche, 158 p.

219. COLETTE, Sidonie-Gabrielle, 1968b. « Le tendron », in COLETTE (1968a), p. 65-111.

220. COLETTE, Sidonie-Gabrielle,1969. *Chéri*, Paris : Fayard, Coll. Le Livre de poche, 190 p.

221. COLETTE, Sidonie-Gabrielle, 1970a. *La fin de Chéri*, Paris : Flammarion, 184 p.

222. COLETTE, Sidonie-Gabrielle, 1970b. *L'ingénue libertine*, Paris : Albin Michel, Coll. Le Livre de poche, 251 p.

223. COLETTE, Sidonie-Gabrielle, 1972. *Mes apprentissages*, Paris : Hachette, Coll. Le Livre de poche, 157 p.

224. COLLIN, Françoise, 1992. « Différence et différent. La question des femmes en philosophie », in THÉBAUD (1992), p. 243-273.

225. COLLOQUE 'FEMMES ET QUESTIONS DÉMOGRAPHIQUES', 1991. *Femmes et questions démographiques : un nouveau regard*, actes du Colloque organisé en mai 1990 (tenu à Québec) par le Conseil du statut de la femme dans le cadre des activités de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, Québec : Gouvernement du Québec, le Conseil, 236 p.

226. COMFORT, Alex. 1968. *Vivrons-nous plus jeunes plus longtemps ? Bilan et perspectives de la gérontologie*, Belgique : Verviers, 187 p.

227. COMITÉ PERMANENT DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, DES AFFAIRES SOCIALES, DU TROISIÈME ÂGE ET DE LA CONDITION FÉMININE, 1993. *Rompre le silence sur le mauvais traitements infligés aux Canadiens âgés : la responsabilité de tous*, rapport, Ottawa, 67 p.

228. CONFÉRENCE INTERNATIONALE DE GÉRONTOLOGIE SOCIALE, 1980. *Adaptabilité et vieillissement*, 9e conférence internationale de gérontologie sociale tenue au Québec du 27 au 29 août, tome 2, Paris : Centre international de gérontologie sociale (CIGS).

229. CONSEIL DES AÎNÉS, 1997. *La réalité des aînés québécois*, Québec : Le Conseil, 107 p.

230. CONSEIL DES AÎNÉS, 2001. *La réalité des aînés québécois*, Sainte-Foy : Publications du Québec, 199 p.

231. CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME, 2004. *Vers un nouveau contrat social : synthèse*, Bibliothèque nationale du Québec, Gouvernement du Québec, 28 p.

232. CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME. 1999. *Des nouvelles d'elles. Les femmes âgées du Québec*, Bibliothèque nationale du Québec, Gouvernement du Québec, 56 p.

233. CONSEIL NATIONAL DU BIEN-ÊTRE SOCIAL, 1998. *Profil de la pauvreté, 1996*, Ottawa : Conseil national du bien-être social, 4 vol.

234. COPPER, Baba, 1986. « Voices : On Becoming Old Women », in ALEXANDER et *al.* (1986), p. 47-57.

235. CORBIN, Laurie, 1996. *The mother mirror : self-representation and the mother-daughter relation in Colette, Simone de Beauvoir, and Marguerite Duras*, New York : P. Lang, 169 p.

236. CORIN, Ellen, 1982. « Regards anthropologiques sur la vieillesse », in *Anthropologie et sociétés*, 6, 3, p. 63-89.

237. CORNILLON, Susan Koppelman, ed., 1972. *Images of Women in Fiction Feminist Perspectives*, Ohio : Bowling Green University Popular Press, 399 p.

238. CORRIVEAU, Gaétane, 1992. *Les nouvelles technologies de reproduction : libération ou aliénation des femmes ?*, in Les cahiers de recherche du GREMF, Laval, Cahier 47, 146 p.

239. CORVISIER, Jean-Nicolas, 1985. « La vieillesse en Grèce ancienne d'Homère à l'époque hellénistique », in *Annales de démographie historique 1985*, p. 53-70.

240. CÔTÉ, Denyse, Nancy GUBERMAN, Éric GAGNON, Claude GILBERT, Nicole THIVIERGE et Marielle TREMBLAY, 2003. *How the Trivilization of the Demands of High-Tech Care in the Home is Turning Family Members into Para-Medical Personnel*, Journal of Family Issues , volume 24, no 6.

241. CÔTÉ, Denyse, 1998. « Les partenaires invisibles et involontaires du virage ambulatoire au Québec : Les soignantes bénévoles à domicile », *5e Conférence canadienne sur la santé internationale (Les partenariats pour la santé : une œuvre en évolution*, Hull.

242. CÔTÉ, Denyse, Éric GAGNON, Claude GILBERT, Nancy GUBERMAN, Nicole THIVIERGE et Marielle TREMBLAY, 2001. *Les impacts du virage ambulatoire : responsabilités et encadrement dans la dispensation des soins à domicile*, rapport de recherche FRSQ-FCRSS, avril.

243. CÔTÉ, Denyse, 2002, *Le virage ambulatoire : vers l'humanisation des soins?*, dans Pérodeau, Guilhème et Denyse Côté, Le virage ambulatoire : défis et enjeux, Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 12-13.

244. COVEY, Herbert C., 1991. *Images of Older in Western Art and Society*, New York : Praeger, 184 p.

245. COVEY, Herbert C., 1992. « A return to infancy : Old age and the second childhood in history », in *International Journal of Aging and Human Development, 36*, p. 81-90.

246. COYLE, Jean M., ed., 1997. *Handbook on Women and Aging*, Grennwood Press, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 484 p.

247. CRANNY-FRANCIS, Anne, 1990. *Feminist Fiction. Feminist Uses of Generic Fiction*, New York : St. Martin's Press, 228 p.

248. CROSSLEY, Robert, 1987. « Dystopian Nights », in *Science-fiction Studies*, 14, 41, p. 93-98.

249. CRISTOFOVICI, Anca, 1999. « Touching Surfaces : Photography, Aging, and an Aesthetics of Change », in WOODWARD (1999a), p. 268-293.

250. CUMMING, Elaine,1961. *Growing Old : The Process of Disengagement by Elaine Cumming and William E. Henry*, New York : Basic Books, 293 p.

251. DAGENAIS, Huguette (sous la direction de), 1993a. « Temps et mémoire des femmes », in *Recherches féministes*, 6, 1, 153 p.

252. DAGENAIS, Huguette (sous la direction de), 1993b. « Enjeux », in *Recherches féministes*, 6, 2, 198 p.

253. DAGENAIS, Huguette, 1993c. « Enjeux pour les femmes, enjeux pour le féminisme », in DAGENAIS (1993a), p. 1-6.

254. DAGENAIS, Huguette (sous la direction de), 1996. *Science, conscience et action. 25 ans de recherche féministe au Québec*, Montréal : Éditions du Remue-ménage, Coll. Itinéraires féministes, 300 p.

255. DAGENAIS, Huguette (sous la direction de), 1999. *Pluralité et convergences. La recherche féministe dans la francophonie*, Montréal : Éditions du Remue-ménage, Coll. Itinéraires féministes 532 p.

256. DALLAIRE, Yvon, 1998. « L'andropause existe-t-elle ? », in *La force de l'âge. Le journal des baby-boomers*, vol. 1, no 1, p. 8.

257. DARDIGNA, Anne-Marie, 1978. *La Presse 'féminine'. Fonction idéologique*, Paris : Maspero, 248 p.

258. DARMON, Pierre, 1979. *Virilité et défaillances conjugales dans l'Ancienne France*, Paris : Seuil, 311 p.

259. DARMON, Pierre, 1983. *Mythologie de la femme dans l'Ancienne France. XVIe – XIXe siècle*, Paris : Seuil, 222 p.

260. DATAN, Nancy, 1989. « Aging Women : The silent majority », in *Women's-Studies-Quaterly*. Spring-Summer, 17, 1/2, p. 12-19.

261. DAVID, Hélène, sous la direction de, 1990. *Le vieillissement au travail, une question de jugement*, Actes du colloque organisé à Montréal en mai 1989 par l'Institut de recherche appliquée sur le travail (IRAT), Montréal : IRAT, 209 p.

262. DAVID, Hélène. 1994. « Les femmes vieillissantes au travail et à la retraite dans la littérature scientifique », in *Recherches féministes*, 7, 2, p. 145-155.

263. DAVIS, Angela, 1983. *Femmes, race et classe*, Paris : Éditions des Femmes, 341 p.

264. D'EAUBONNE, Françoise, 1951. *Le complexe de Diane*, Paris, Julliard, 301 p.

265. D'EAUBONNE, Françoise, 1974. *Le féminisme ou la mort*, Paris : Pierre Horay, Coll. « Femmes en mouvement », 274 p.

266. D'EAUBONNE, Françoise, 1975. *Le Satellite de l'Amande*, Paris : Éditions des femmes, 253 p.

267. D'EAUBONNE, Françoise, 1976. *Les femmes avant le patriarcat*, Paris : Payot, 239 p.

268. D'EAUBONNE, Françoise, 1977. *Les bergères de l'Apocalypse*, Paris : Simoën, 412 p.

269. D'EAUBONNE, Françoise, 1986. *Une Femme nommée Castor : mon amie Simone de Beauvoir*, Paris : Encre, 366 p.

270. DELISLE, Marc-André, 1996. *Aspects démographiques, économiques et sociologiques du vieillissement*, Sainte-Foy : Éditions La Liberté, 209 p.

271. DEGUY, Jacques, 1992, « Préface », in *Roman 20-50 : Revue d'étude du roman du XXe siècle*, 13, p. 5-9.

272. DELPHY, Christine, 1975. « Pour un féminisme matérialiste », *L'Arc*, 61, p. 61-67.

273. DELPHY, Christine, 1981. « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », in *Nouvelles questions féministes*, octobre, no 2, p. 59-74.

274. DELPHY, Christine et CHAPERON, Sylvie, sous la direction de, 2002. *Cinquantenaire du Deuxième sexe*, Paris : Syllepse, 523 p.

275. DELPHY, Christine, 2004. « Retrouver l'élan du féminisme. Les enjeux actuels du féminisme », dans un article diffusé sur internet : Sisyphe, no 1130, 7 pages.

276. DELUMEAU, Jean, 1978. *La Peur en Occident, XIVe-XVIIIe siècle*, Paris : Fayard, 485 p.

277. DEL REY, Lester, 1938. « Helen A'lliage », in SADOUL, (1979a), p. 128-142.

278. DESCARRIES, Francine, 1998. « Dévalorisation et déqualification du rôle maternel : est-ce la faute des féministes ? », Allocution présentée au Colloque organisé par le Conseil du statut de la femme et intitulé *Marcher sur des œufs. Certains enjeux du féminisme aujourd'hui,* 4 p.

279. DEUTSCH, Hélène, 1962. *La psychologie des femmes : maternité*, Paris : Presses Universitaires de France, 418 p.

280. DIAMOND, Jed, 1999. *L'andropause*, Montréal : Éditions Livre Expression, 344 p.

281. DICKASON, Anne, 1981. « The Feminine As a Universal », in VETTERLING-BRAGGIN, ELLISTON et ENGLISH (1981), p. 79-104.

282. Dictionnaire Robert,1977.

283. DIDEROT, Denis, 1994. *Œuvres. Tome 1 : Philosophie*, Édition établie par Laurent Versini, Paris : Laffont, 1490 p.

284. DOLAN, Eleanor F. et Dorothy M. GROPP, 1984. *The Mature Woman in America*, Washington D.C. : National Council on the Aging, 122 p.

285. DONAHUE, Wilma, 1960. « Trends in Social Gerontology », in *Geriatrics*, 15, p. 801-809.

286. DONAWERTH, Jane L. et Carol A. KOLMERTEN, eds., 1994. *Utopian and Science Fiction by Women. Worlds of Difference*, Syracuse : Syracuse University Press, 260 p.

287. DONOVAN, Josephine, ed., 1975. *Feminist Literary Criticism : Explorations in Theory*, Lexington : University Press of Kentuchy, 81 p.

288. DRISCOLL, Betty, 1988, « Introduction », in *Intervention*, no 81, p. 3-4.

289. DRYFOOS, Dave, 1985. « Début de carrière », in IOAKIMIDIS (1985), p. 353-366.

290. DUBÉ, Micheline, 1996. *Humaniser la vieillesse*, Sainte-Foy : Éditions Multi Mondes, 179 p.

291. DUBY, Georges Duby, éd., 1992. *Images de femmes*, Paris : Plon, 189 p.

292. DUCHESNE, Josiane et Guillaume WUNSCH, 1990. « Les tables de mortalité limite : quand la biologie vient au secours du démographe », in LORIAUX, RÉMY et VILQUIN (1990), p. 321-332.

293. DULUDE, Louise, 1978. *Vieillir au féminin*, Ottawa : Conseil consultatif de la situation de la femme, 150 p.

294. DUMONT, Micheline, 1999. « Où en sommes-nous ? Où allons-nous ? », in DAGENAIS (1999), p. 523-532.

295. DUMONT, Micheline et Nadia FAHMY-EID, 1993. « Temps et mémoire des femmes» » in *Recherches féministes*, 6, 1, 160 p.

296. DUMONT, Micheline, et *al.*, 1982. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal : Les Quinze, 521 p.

297. DUPONT, V., « Introduction », in MORRIS (1976), p. 9-81.

298. DUVEAU, Georges, 1961. *Sociologie de l'utopie et autres 'essais'*, Paris : P.U.F., 193 p.

299. EHRENREICH, Barbara et Deirdre ENGLISH, 1982. *Des experts et des femmes : 150 ans de conseils prodigués aux femmes*, Montréal : Éditions du Remue-ménage, 347 p.

300. ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS, 1995.

301. ENCYCLOPÉDIE ALPHA, 1969.

302. ENCYCLOPÉDIE PHILOSOPHIQUE UNIVERSELLE, sous la direction d'André Jacob, 1989. Paris : Presses Universitaires de France.

303. ENGELS, Friedrich, 1966. *L'origine de la Famille, de la Propriété privée et de l'État*, Paris : Éditions sociales, 358 p.

304. ENNUYER, Bernard, 1991. « Ni dément, ni flamboyant, vieux tout simplement », in *Gérontologie et Société*, no 56, avril, p. 21-30.

305. EPHESIA, 1995. *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, Mission de coordination de la 4e conférence mondiale sur les femmes, Pékin, septembre 1995, Paris : La Découverte, 740 p.

306. ERNAUX, Annie, 1987. *Une femme*, Paris : Gallimard, 106 p.

307. ERNAUX, Annie, 1997. *Je ne suis pas sortie de ma nuit*, Paris : Gallimard, 109 p.

308. ESPRIT, 1963. « Vieillesse et vieillissement », numéro spécial, mai, 280 p.

309. FALUDI, Susan, 1993. *Backlash*, Paris : Éditions des femmes, 573 p.

310. FARGE, Arlette, 1982. « Comment vieillir d'après les guides de conservation de la santé au XVIIIe siècle », in IMHOF (1982), p. 161-167.

311. FARGUES, Philippe, 1986. « Monde arabe : la citadelle domestique », in *Histoire de la Famille*, tome 2, André BURGIÈRE et *al.*, (sous la direction de), Paris : Armand Colin, p. 339-371.

312. FEATHERSTONE, Mike et Andrew WERNICK, eds., 1995. *Images of aging. Cultural representations of later life*, London : Routledge, 299 p.

313. FELLER, Élise, 1999a. « L'héritage perdu de Charcot. L'essor entravé de la gériatrie dans la France du premier XXe siècle », in *Gérontologie*, no 3, p. 2-14.

314. FELLER, Élise, 1999b. « La vieillesse et le regard médical dans la France du premier XXe siècle. De la 'verte vieillesse' à la 'séniculture' : l'émergence de la Gérontologie », in *Gérontologie*, no 4, p. 2-11.

315. FERGUSON, Ann, 1981. « Androgyny As an Ideal for Human Development », in VETTERLING-BRAGGIN, ELLISTON et ENGLISH (1981), p. 45-69.

316. FINCH, J., 1990 et Clare UNGERSON, eds, 1990. *Gender and Caring. Work and Welfare in Britain and Scandinavia*, London : Harvester Wheatsheaf, 197 p.

317. FINLEY, Moses I., 1983. « Les personnes âgées dans l'Antiquité classique », in *Communications*, 37, p. 31-44.

318. FIRESTONE, Shulamith et Anne KOEDT, 1971. *Notes from the Second Year : Radical Feminism*, New York : Radical Feminism.

319. FIRESTONE, Shulamith, 1972. *La dialectique du sexe : le dossier de la Révolution féministe* (traduction française de *The Dialectic of Sex*, 1970), Paris : Stock, 306 p.

320. FORD, W.C.L. et *al.*, 2000. « Increasing paternal age is associated with delayed conception in a large population of fertile couples : evidence for declining fecundity in older men », in *Human Reproduction*, 15, 8, p. 1703-1708.

321. FORSTER, Margaret, 1994. « How Was It for You ? », in GOLDSWORTHY, Joanna, ed., *A Certain Age : Reflecting on Menopause*, New-York : Columbia University Press, p. 151-155.

322. FOUCAULT, Michel, 1976. *Histoire de la sexualité : la volonté de savoir*, Paris : Gallimard, 2 vol.

323. FOUQUE, Antoinette, 2002. « La misogynie ? Ce qu'il y a de plus universel dans l'universalisme », in *Marianne*, no 294, p. 56-57.

324. FOURNIER, Édith, 1983. *La mère d'Édith*, Montréal : Libre expression, 151 p.

325. FRANCIS, Claude et Fernande GONTIER, 1979. *Les écrits de Simone de Beauvoir : la vie, l'écriture, avec en appendice textes inédits ou retrouvés*, Paris : Gallimard, 614 p.

326. FREEMAN, Joseph J., 1979. *Aging's History and Literature*, New York : Human Sciences Press, 161 p.

327. FREEMAN, Joseph J., 1979a. « Medical Perspectives in Aging. 12th-19th Century », in FREEMAN (1979), p. 1-24.

328. FREIBERT, Lucy M., 1983. « World Views in Utopian Novels by Women », in BARR et SMITH (1983), p. 67-84.

329. FRENCH, Marilyn, 1980. *Les bons sentiments*, Paris : Acropole, Le livre de poche, 636 p.

330. FRENCH, Marilyn, 1986. *La fascination du pouvoir*, Paris : Acropole, 597 p.

331. FRENCH, Marilyn, 1988. *Telle mère, telle fille*, Paris : Acropole, 648 p.

332. FRENCH, Marilyn, 1992. *La guerre contre les femmes*, Paris : L'Archipel, 296 p.

333. FRENCH, Marilyn, 1997. *Jours tranquilles à Manhattan*, Paris : Ramsay, 331 p.

334. FREUD, Sigmund, 1962. *Introduction à la psychanalyse*, Paris : Payot, 443 p.

335. FREUD, Sigmund, 1971. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris : Gallimard, 241 p.

336. FREUD, Sigmund, 1986. *Malaise dans la civilisation*, Paris : Presses Universitaires de France, 107 p.

337. FRIDAY, Nancy, 1993. *L'empire des femmes : les femmes ont changé : elles confient leurs fantasmes sexuels*, Paris : Albin Michel, 378 p.

338. FRIEDAN, Betty, 1995. *La révolte du 3ème âge. Pour en finir avec le tabou de la vieillesse*, Paris : Albin Michel, 494 p.

339. FRIGON, Sylvie et Michèle KÉRISIT, sous la direction de, 2000. *Du corps des femmes. Contrôles, surveillances et résistances*, Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, Coll. « Études des femmes », 307 p.

340. FRISCH, Adam J., 1982. « Toward New Sexual Identities : James Tiptree, Jr. », in STAICAR (1982), p. 48-59.

341. FULLER, Marie M. et Cora A. MARTIN, eds, 1980. *The Older Woman. Lavender Rose or Gray Panther*, Springfield Illinois : Thomas, 343 p.

342. FURETIÈRE, Antoine, 1978. *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots français (1690)*, Paris : Robert, 3 vol. À VÉR. 1690

343. GAGNON, Lysiane, 1983. *Vivre avec les hommes : un nouveau partage*, Montréal : Québec/Amérique, 308 p.

344. GALIPEAU, Silvia, 2002. « Tabou ! Ces femmes qui aiment des hommes plus jeunes qu'elles », in *La Presse*, samedi 23 mars, p. A25-A27.

345. GALIPEAU, Silvia, 2002. « Trop tard pour faire des bébés ? », in *La Presse*, samedi 4 avril, p. A21-23.

346. GALLUN, Raymond Z., 1979. « Le vieux fidèle », in SADOUL (1979b), p. 11-55.

347. GARANT, Louise et Marc BOLDUC. 1990. *L'aide par les proches; mythes et réalités ; Revue de littérature et réflexions sur les personnes âgées en perte d'autonomie, leurs aidants et aidantes naturels et le lien avec les services formes*, Québec : Direction de l'Évaluation, Ministère de la santé et des services sociaux, 157 p.

348. GARCIA GUADILLA, Naty, 1981. *Libération des femmes : le M.L.F, Mouvement de libération des femmes.* Paris : P.U.F., 146 p.

349. GARDINER, Judith Kegan, 1978. « The Heroine as Her Author's Daughter », in BROWN et OLSON (1978), p. 244-271.

350. GARNER, J. Dianne et Susan O. MERCER, eds, 2001. *Women As They Age*, New York : The Haworth Press, 256 p.

351. GARY, Romain, 1975. *Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable*, Paris : Gallimard, Coll. « Folio », 248 p.

352. GAULLIER, Xavier, 1988. *La deuxième carrière : âges, emplois, retraites*, Paris : Seuil, 408 p.

353. GAULLIER, Xavier, 1999. *Le temps de la vie. Emploi et retraite*, Paris : Éditions Esprit, 258 p.

354. GEARHART, Sally Miller, 1984. « Future Visions : Today's Politics : Feminist Utopias in Review », in ROHRLICH et BARUCH (1984), p. 296-309.

355. GEE, Ellen, M. et Meredith M. KIMBALL, 1987. *Woman and Aging*, Toronto : Butterworths, 142 p.

356. GERIKE, Ann E., 1990. « On Gray Hair and Oppressed Brains », in ROSENTHAL (1990), p. 35-46.

357. GILMAN, Charlotte Perkins, 1976. *Le papier peint jaune*, Paris : Éditions des femmes, 47 p.

358. GILMAN, Charlotte Perkins, 1979. *Herland*, New York : Pantheon Books : 147 p.

359. GLANVILLE, B. de. 1556. *Le Grand propriétaire de toutes choses, très utile et très profitable pour tenir le corps en santé*, traduit par Jean Corbichon, livre VI.

360. GLOSSAIRE INTERNATIONAL DE GÉRONTOLOGIE SOCIALE (GIGS), 1985. Préparé sous l'Égide de la Fédération Internationale de la Vieillesse, New York : Van Nostrand Reinhold, 96 pages.

361. GOBEIL, Madeleine, 1973. « Entretien avec Simone de Beauvoir. Changer la vie des femmes, pour qui est-ce dangereux ? » *Le Maclean*, février, p. 20, 41-45.

362. GOGNALONS-NICOLET, Maryvonne. 1990. « Vieillesses au féminin », in LORIAUX, RÉMY et VILQUIN (1990), p. 527-538.

363. GORNICK, Vivian et Barbara K. MORAN, eds., 1971. *Woman in Sexist Society*, New York : Basic Books, 515 p.

364. GOSSARD, Renate, HUGUENIN, Jacques, 2002. *La révolte des 'vieilles'. Les Panthères Grises toutes griffes dehors*, Paris : L'Hermattan, 182 p.

365. GRABINSKI, Anna, 2001. À propos de 'l'affaire de Draguignan' : ménopause et procréation médicalement assistée, dans un article diffusé sur site internet, 3 p.

366. GREER, Germaine, 1971. *La femme eunuque*, Paris : Laffont, 431 p.

367. GREER, Germaine, 1992. *Le passage. L'expérience de la ménopause*, Paris : Plon, 340 p.

368. GREER, Germaine, 2002. *La femme entière*, Paris : Plon, 346 p.

369. GREER, Germaine, 2003. *Les garçons. Figures de l'éphèbe*, Paris : Hazan, 256 p.

370. GRIFFIN, Jonh J., 1959. « Plato's Philosophy of Old Age », in *Geriatrics*, p. 242-255.

371. GRIFFITHS, Morwenna et Margaret WHITFORD, eds, 1988. *Feminist Perspectives in Philosophy*, Bloomington : Indiana University Press, 234 p.

372. GRIMSHAW, Jean, 1986. *Philosophy and Feminist Thinking*, Minneapolis : University of Minnesota Press, 280 p.

373. GROULT, Benoîte, 1972. *La part des choses*, Paris : Grasset, Coll. Le Livre de Poche, 286 p.

374. GROULT, Benoîte, 1975. *Ainsi soit-elle*, Paris : Grasset & Fasquelle, 220 p.

375. GROULT, Benoîte, 1977. *Le féminisme au masculin*, Paris : Denoël/Gonthier, 196 p.

376. GROULT, Benoîte, 1981. *La moitié de la terre*, Paris : Alain Moreau, 219 p.

377. GROULT, Benoîte, 1983. *Les trois quarts du temps*, Paris : Grasset & Fasquelle, 542 p.

378. GROULT, Benoîte, 1988. *Les vaisseaux du cœur*, Paris : Grasset, 261 p.

379. GROULT, Benoîte, 1993. *Cette mâle assurance*, Paris : Albin Michel, 275 p.

380. GROULT, Benoîte, 1997. *Histoire d'une évasion*, Paris : Grasset, 285 p.

381. GROUPE LYONNAIS D'ÉTUDES MÉDICALES, PHILOSOPHIQUES ET BIOLOGIQUES, 1961. *La vieillesse, problème d'aujourd'hui*, Paris : SPES, 341 p.

382. GRUMAN, Gerald, J., ed., 1979. *Roots of Modern Gerontology and Geriatrics*, New York : Arno Press, 335 p.

383. GUBAR, Susan, « Feminism and Utopia », *Science-Fiction Studies*, 13, 1, p. 79-83.

384. GUILLAUMIN, Colette, 1978. « Pratique du pouvoir et idée de nature. B) Le discours de la nature », *Questions féministes*, 3, p. 5-28.

385. GUILLAUMIN, Colette, 1979. « Question de différence », in *Questions féministes*, 6, p. 3-23.

386. GUILLAUMIN, Colette, 1992. *Sexe, race et pratique de pouvoir : l'idée de nature*, Paris : Côté-Femmes, 239 p.

387. GUILLEMARD, Anne-Marie, 1972. *La retraite : une mort sociale. Sociologie des conduites en situation de retraite*, Paris : Mouton, 303 p.

388. GUILLEMARD, Anne-Marie, 1984. « Jalons pour une sociologie des politiques sociales », in *Sociologie et Sociétés*, XVI, 2, p. 119-128.

389. GUILLEMARD, Anne-Marie, 1993. « Le vieillissement : un processus socialement défini », in *Le Gérontophile*, 15, 4, p. 7-12.

390. GUILLEMARD, Anne-Marie, Jacques LÉGARÉ et Pierre ANSART 1995. *Entre travail, retraite et vieillesse, le grand écart*, Paris, L'Harmattan, 326 p.

391. GUILLERME, Jacques. 1964. *La longévité*, Paris : P.U.F., Coll. « Que sais-je ? », 126 p.

392. GUTTON, Jean-Pierre, 1988. *Naissance du vieillard. Essai sur l'histoire des rapports entre les vieillards et la société en France*, Paris : Aubier, 279 p.

393. HAGESTAD, Gunhild, 1995. « La négociation de l'aide : jeux croisés entre familles, sexes et politiques sociales », in ATTIAS-DONFUT (1995), p. 157-168.

394. HAMANN, Jean, 2003. « Fragile éguilibre », in *Contact. Le magazine des diplômés et des partenaires de l'Université Laval*, Automne, p. 19-21.

395. HALIMI, Gisèle, 1995. *Droits des hommes et droits des femmes : une autre démocratie*, Conférence prononcée au Musée de la Civilisation, Québec, le 6 mai 1993, Saint-Laurent : Fides, Montréal, 43 p.

396. HALIMI, Gisèle, 2003. « Le 'complot' féministe. Critique de *Fausse route,* d'Élisabeth Badinter », dans un article diffusé sur site internet : Sisyphe, no 623, 6 p.

397. HALL, G. Stanley, 1922. *Senescence : the Last Half of Life*, New York : Arno Press, 525 p.

398. HARDING, M. Esther, 1970. *The Way of All Women : with an introduction by C.G.Jung*, New York : C.G. Jung Foundation, 314 p.

399. HARRIS, Diana K., 1988. *Dictionary of Gerontology*, New York : Grenwood Press, 201 p.

400. HAVIGHURST, R.J. et Ruth ALBRECHT, 1953. *Older people*, New York : Longman, Green & Co., 415 p.

401. HÉBERT, Claudine, 2003. « Devenir mère...à l'âge d'être grand-mère », in *Madame*, mai, p. 20-26.

402. HEILBRUN, Carolyn, 1984. « Why I Dont't Read Science Fiction », in *Women's Studies Int. Forum*, 7, 2, p. 117-119.

403. HELDRETH, Lillian M., 1982. « 'Live is the Plan, the Plan is Death' : The Feminism and Fatalism of James Tiptree, Jr. », in *Extrapolation*, 23,1, p. 22-30.

404. HÉRITIER, Françoise, 1978a. « Fécondité et stérilité : la traduction de ces notions dans le champ idéologique au stade préscientifique », in SULLEROT (1978), p. 387-397.

405. HÉRITIER, Françoise, 1978b. « La femme dans les systèmes de représentation, entretien de Françoise Héritier par Évelyne Sullerot », in SULLEROT (1978), p. 398-407.

406. HÉRITIER, Françoise, 1984. « L'Africaine. Sexes et Signes », in *Cahiers du GRIF*, no 29, automne, p. 9-21.

407. HÉSIODE, 1979. *Théogonie ; les travaux et les jours ; le bouclier*. Texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris : Société d'édition « Les Belles Lettres », 158 p.

408. HESS, Beth, B., 1990. « Preface », in ROSENTHAL (1990), p. XI-XII.

409. HESS, Beth B. et Elizabeth W. MARKSON, 1991. *Growing Old in America*, New Brunswick, N.J. : Transaction Publishers, 618 p.

410. HIGGINS, Colin, 1995. *Harold et Maude*, Paris : Gallimard, 303 p.

411. HIGHSMITH, Patricia, 1981. « Pour le restant de leurs jours », (trad. de *Old Folks at Home*), in *La proie du chat*, Paris : Calman-Lévy, Coll. Presses Pocket, no 2580, p. 63-89.

412. HILLMAN, James, 2001. *La force du caractère*. Paris : Laffont, 294 p.

413. HITE, Shere, 1977. *Le Rapport Hite (sur la sexualité féminine)*, Paris : Laffont, 557 p.

414. HITE, Shere, 1983. *Le Rapport Hite sur les hommes*, Paris : Laffont, 847 p.

415. HITE, Shere, 2002. *L'Orgueil d'être une femme. Hommes, femmes et société : les enjeux de la sexualité*, Favre : Lausanne-Paris, 214 p.

416. HOFFMAN, Lee, 1972. « Une paisible soirée », in REY (1983), p. 168-172.

417. HOOYMAN, Nancy R. et H. Asuman KIYAK, 1991. *Social Gerontology. A Multidisciplinary Perspective*, Second Edition, Allyn and Bacon, University of Washington, 598 p.

418. HOUËL, Annick, 2002. « La mère morte, la libération des filles ? », in DELPHY et CHAPERON (2002), p. 407-411.

419. HURTIG, Marie-Claude et Marie-France PICHEVIN. 1982. « La psychologie des femmes. Petite endoscopie d'une discipline », in *Nouvelles questions féministes*, automne, p. 3-33.

420. HUXLEY, Aldous, 1939. *Jouvence*, Éditions du Rocher, Coll. Le Livre de Poche, 433 p.

421. HUXLEY, Aldous, 1958. *Retour au meilleur des mondes*, Paris : Brodard et Taupin, Coll. Presses Pocket, 155 p.

422. HUXLEY, Aldous, 1970. *Le meilleur des mondes*, Paris : Brodard et Taupin, Coll. « Le Livre de poche », 433 p.

423. IMHOF, Arthur E. et *al.*, 1982. *Le vieillissement : Implications et conséquences de l'allongement de la vie humaine depuis le XVIIIe siècle*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 224 p.

424. IOAKIMIDIS, Demètre et *al.*, 1983. *La grande anthologie de la science-fiction. Histoires de Survivants*, Paris, Coll. « Le livre de poche », 413 p.

425. IOAKIMIDIS, Demètre et *al.*, 1985. *Histoires de sexe-fiction*, Paris : Librairie générale française, Coll. « Le Livre de poche », 445 p.

426. IRVING, John, 1999. *Une veuve de papier*, Paris : Seuil, 582 p.

427. ITHURRIAGUE, Jean, 1931. *Les idées de Platon sur la condition de la Femme*, Paris: Librairie Universitaire J. Gamber, 161 p.

428. JAEGER, Christophe de. 1992. *La gérontologie*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Que sais-je ? », no 2696, 127 p.

429. JAGGAR, Alison M., 1981. « Political Philosophies of Women's Liberation », in VETTERLING-BRAGGIN, ELLISTON et ENGLISH (1981), p. 5-21.

430. JAGGAR, Alison M., 1983. *Feminist Politics and Human Nature*, Totowa (N.J.) : Rowman et Allanheld, 408 p.

431. JAGGAR, Alison M., ed., 1994. *Living with Contradictions. Controversies in Feminist Social Ethics*, Westview Press, 698 p.

432. JASPARD, Maryse et Michèle MASSARI, 1990. « Rapport de sexe et vieillesse : une lecture possible », in LORIAUX, RÉMY et VILQUIN, p. 539-551.

433. JASPERS, Karl, 1973. *Les grands philosophes*, Paris : Plon.

434. JEANSON, Francis, 1966. *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre. Suivi de deux entretiens avec Simone de Beauvoir*, Paris : Seuil, 302 p.

435. JONG, Erica. 1996. *La peur de l'âge : ne craignons pas nos 50 ans*, Paris : Grasset, 431 p.

436. JONG, Erica, 1998. *De mémoire de filles*, Paris : Grasset, 327 p.

437. JUNG, C.C., 1987. *L'Homme à la découverte de son âme*, Paris : Albin Michel S.A., 353 p.

438. JUNOD, Jean-Pierre et Éric MARTIN, sous la direction de, 1977. *Abrégé de gérontologie*, Paris : Masson, 506 p.

439. JUNOD, Jean-Pierre et R. REYMOND, 1977. « Étapes de la gériatrie », in JUNOD et MARTIN (1977), p. 23-29.

440. JUNOD, Jean-Pierre et G. GODA, 1977. « Gérontologie médicosociale », in JUNOD et MARTIN (1977), p. 63-71.

441. KANT, Emmanuel, 1969. *Observations sur le sentiment du beau et du sublime*, traduction de Roger Kempf, Paris : Vrin.

442. KASSEL, Victor, 1966. « Polygamy after 60 », in *Geriatrics*, 21, p. 214-218.

443. KATZ, Stephen, 1999. « Charcot's Older Women. Bodies of Knowledge at the Interface of Aging Studies and Women's Studies », in WOODWARD (1999a), p. 112-127.

444. KÉRISIT, Michèle, 2000. « Les figures du vieillissement des femmes en gérontologie », in FRIGON et KÉRISIT (2000), p. 195-228.

445. KÉRISIT, Michèle, 2001. « La 'vieillesse' de Simone de Beauvoir : lecture en quatre temps », in CODERRE et TAHON (2001), p. 113-130.

446. KESSLER, Carole F., ed., 1984. *Daring to Dream*, Boston : Pandora Press, 326 p.

447. KESSLER, Carole F., 1984. « Annotated Bibliography : United States Women's Utopian Fiction 1836-1983 », in KESSLER (1984), p. 233-267.

448. KEETON, Kathy, 1987. *Femme de demain*, Montréal : Le Jour, 449 p.

449. KHANNA, Lee Cullen, 1981. « Women's Worlds : New Directions in Utopian Fiction », in *Alternative Futures* 4 (Spr.-Sum.), p. 47-60.

450. KHANNA, Lee Cullen, 1984a. « Change and Art in Women's Worlds : Doris Lessing's Canopus in Argos : Archives », in ROHRLICH et BARUCH (1984), p. 269-290.

451. KHANNA, Lee Cullen, 1984b, « Frontiers of Imagination : Feminist Worlds », in *Women's Studies Int. Forum*, 7, 2, p. 97-102.

452. KINSEY, Alfred C., 1948. *Sexual Behavior in the Human Male*, Philadelphia : W.B. Saunders Co., 804 p.

453. KLEIN, Gérard, 1979. « Malaise dans la science-fiction américaine », in LE GUIN (1979a), p. 165-245.

454. KOMESAROFF, P. et Daly J. ROTHFIELD, eds, 1997. *Reinterpreting Menopause. Cultural and Philosophical Issues*, New York : Routledge, 280 p.

455. KROUSE, Agate Nesaule, 1978. «Toward a Definition of Literary Feminism », in BROWN et OLSON (1978), p. 279-290.

456. KUHN, Margeret E., 1980. « Changer le statut et le rôle de la personne âgée », in CIGS, 2, p. 61-67.

457. L'ARC, 1975. « Simone de Beauvoir interroge Jean-Paul Sartre », numéro spécial sur Simone de Beauvoir et la lutte des femmes, no 61, p. 2-12.

458. LAFOREST, Jacques, 1989. *Introduction à la gérontologie. Croissance et déclin*, LaSalle : Hurtubise HMH, 166 p.

459. LAFOREST, Jacques, 2002. *La vieillesse apprivoisée*, Saint-Laurent : Éditions Fides, 153 p.

460. LAMOUREUX, Diane, 1994. « Vivons-nous dans un monde féministe? », in BOUCHARD (1994a), p. 321-332.

461. LAMOUREUX, Diane, 2002, « Le paradoxe du corps chez Simone de Beauvoir », in DELPHY et CHAPERON (2002), p. 59-63.

462. LANDRY, Yves, 1992. *Orphelines en France, pionnières en Nouvelle-France : les Filles du roi au XVIIe siècle ; suivi d'un Répertoire biographique des Filles du roi*, Montréal : Leméac, 434 p.

463. LANE, Anne J., 1979. « Introduction », in GILMAN (1979), p. V-XXIII.

464. LASCAULT, Gilbert, 1977. *Figurées, défigurées. Petit vocabulaire de la féminité représentée*, Paris : Union générale d'édition, 222 p.

465. LAUMER, Keith, 1965. « War Against The Yukks », in *Galaxy*, p. 158-194.

466. LAVIGNE, Marie, 1990. « Pour une approche féministe de la démographie », in COLLOQUE 'FEMMES ET QUESTIONS DÉMOGRAPHIQUES' (1991), p. 207-213.

467. LAWTON, Alfred H. 1979. « The Historical Developments in the Biological Aspects of Aging and the Aged », in GRUMAN (1979) : 25-32.

468. LAZARD, Madeleine, 2001. *Les avenues de Fémynie. Les femmes et la Renaissance*, Paris : Fayard, 437 p.

469. LE CHAPELAIN, André, 1974. *Traité de l'amour courtois*, Paris : Klincksieck, 260 p.

470. LECLERC, Annie, 1974. *Parole de femme*, Paris : Grasset & Fasquelle, Coll. « Le livre de poche », no 5061, 160 p.

471. LECLERC, Gérard, 2002. *Les dossiers brûlants de l'église. Au soir de la vie de Jean-Paul II*, Paris : Presses de la Renaissance, 291 p.

472. LECLERC, Gilbert et Jacques PROULX, 1984. « Les dynamismes positifs du vieillissement », *Questions de culture 6. La culture et l'âge*, Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, p. 39-55.

473. LECLERC, Gilbert, Richard LEFRANÇOIS et Norman POULIN, 1992. *Vieillissement actualisé et santé. Rapport de recherche.* GRASPA, Université de Sherbrooke, 267 p.

474. LECONTE, Marianne, 1976. *Femmes au futur*, Verviers, Belgique : Marabout, Coll. Bibliothèque Marabout/science-fiction, 279 p.

475. LE DOEUFF, Michèle, 1980. « Cheveux longs, idées courtes », in LE DOEUFF (1980a), p. 135-166.

476. LE DOEUFF, Michèle, 1983. « Utopies : scolaires », in *Revue de métaphysique et de morale*, 88, 2, p. 199-217.

477. LE GUIN, Ursula, 1975a. *Les dépossédés*, Paris : Lafont : 390 p.

478. LE GUIN, Ursula, 1975b. « American SF and the Other », in *Science Fiction Studies. Selected Articles on Science Fiction 1973-1975*, p. 238-240.

479. LE GUIN, Ursula, 1979a. *Le nom du monde est forêt*, Paris : Laffont, 245 p.

480. LE GUIN, Ursula, 1979b. « À la veille de la Révolution », in Sargent (1979), p. 316-337.

481. LEE, Taneth, 1984. *Cyrion*, Paris : Éditions J'ai Lu, 351 p.

482. LEE, Taneth, 1978. « La Trêve », *Le manoir des roses*, Paris : Coll. Presses Pocket, no 5035, p. 271-281.

483. LEES, S.H., 1984. « Motherhood in Feminist Utopias », in ROHRLICH et BARUCH (1984), p. 219-232.

484. LEE-GOSSELIN, Hélène, 2003. *Les Chaires de recherche du Canada... et les femmes. Réflexions d'une chercheuse inquiète*, Conférence présentée à la Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes (8 avril) dans le cadre du midi-recherche, 24 p.

485. LEE-GOSSELIN, Hélène et Pauline FAHMY, 1992. *Femmes entre vie et carrière : le difficile équilibre*, Montréal : Adage, 187 p.

486. LEHMAN, Harvey Christian, 1955. *Age and achievement*, Princetown, N.J. : Princetown University Press, 358 p.

487. LEHR, Ursula, 1980. « Le destin des femmes, un destin social plutôt qu'un destin biologique », in CIGS (1980), p. 75-89.

488. LEMIEUX, Sylvie, 2001. « Le retour des femmes au foyer. Un choix souvent imposé », in *Madame*, décembre 2001-janvier 2002, p. 32-39.

489. LESEMANN, Frédéric et Claude MARTIN, sous la direction de, 1993. *Les personnes âgées. Dépendance, soins et solidarités familiales. Comparaisons internationales*, Paris : Documentation française, 215 p.

490. LESNOFF-CARAVAGLIA, Gari, ed., 1984a. *The World of the Older Woman. Conflicts and Resolutions*, New York : Human Sciences Press, 189 p.

491. LESNOFF-CARAVAGLIA, Gari, 1984b. « Double Stigmata : Female and Old », in LESNOFF-CARAVAGLIA (1984a), p. 9-20.

492. LE SOLEIL, 1998. « L'AFEAS dénonce un virage ambulatoire 'sexiste' », samedi 6 juin, p. A24.

493. LESSING, Doris, 1981. *L'été avant la nuit*, Paris : Albin Michel, 272 p.

494. LESSING, Doris, 1985. *Les carnets de Jane Sommers. Journal d'une voisine*, Paris : Albin Michel, 376 p.

495. LESSING, Doris, 1985. *Les carnets de Jane Sommers. Si vieillesse pouvait*, Paris : Albin Michel, 371 p.

496. LESSING, Doris, 1996, *L'Amour, encore*, Paris :Albin Michel S.A., 405 p.

497. LESSING, Doris, 2004. *Le Rêve le plus doux*, Paris : Flammarion, 485 p.

498. LÉVESQUE, Claude, 2002. *Par-delà le masculin et le féminin*, Paris : Aubier, 317 p.

499. LEVET-GAUTRAT, Maximillienne, 1985. *À la recherche du troisième âge. Éléments de gérontologie sociale*, Armand Colin, 205 p.

500. LEVET-GAUTRAT, Maximilienne et Anne FONTAINE, 1987. *Gérontologie sociale*, Paris : P.U.F., Coll. « Que sais-je », 127 p.

501. LEVET-GAUTRAT, Maximilienne, 1995. *Vivre après 60 ans : un exposé pour comprendre : un essai pour réfléchir*, Paris : Flammarion, 124 p.

502. LEVIN, Jack et William C. LEVIN, 1980. *Ageism, Prejudice and discrimination against the elderly*, Belmont, California : Wasworth, 153 p.

503. LEWIS, Myrna I. et Robert N. BUTLER, 1972. « Why is Women's Lib Ignoring Old Women ? », in *International Journal of Aging and Human Development,* 3, p. 223-231.

504. LITTRÉ, Émile. *Dictionnaire de la langue française*. 1958. Tome 7.

505. LOBSENZ, Norman M., 1980. « Sex and the Senior Citizen », in FULLER et MARTIN (1980), p. 88-98.

506. LORDE, Audre, 1997. « Age, Race, Class, and Sex : Women Redefining Difference », in ZINN (1997), p. 539-544.

507. LORIAUX, Michel, Dominique RÉMY et Eric VILQUIN, 1990, *Populations âgées et révolution grise. Les hommes et les sociétés face à leurs vieillissements*, Actes du Colloque Chaire Quêtelet '86, Institut de Démographie, Université de Louvain : Éditions Ciaco, 1118 p.

508. LORIAUX, Michel,1990. « Il sera une fois... la révolution grise. Jeux et enjeux autour d'une profonde mutation sociale », in LORIAUX, RÉMY et VILQUIN (1990), p. 3-32.

509. LORIOT, Patrick, 1970. « Pourquoi on devient vieux ? », in *Le Nouvel Observateur*, mars, p. 48-60.

510. LUX, André, 1983, « Un Québec qui vieillit. Perspectives pour le XXIe siècle », in *Recherches sociographiques*, XXIV, 3, p. 325-377.

511. MACDONALD, Barbara, 1985. « Outside the sisterhood : ageism in women's studies », in ALEXANDER et *al.* (1986), p. 20-25.

512. MADDOX, George L., ed., 1995. *The Encyclopaedia of Aging : A Comprehensive Resource in Gerontology and Geriatrics*, Second Edition, New York : Springer Publishing Company, 1216 p.

513. MAGLI, Ida et Ginevra CONTI ODORISI, 1983. *Matriarcat et/ou pouvoir des femmes ?*, Paris : Des femmes, 342 p.

514. MALASPINA, Dolores, et *al.*, 2001. « Advancing Paternal Age and the Risk of Schizophrenia », in *Archives of General Psychiatry*, 58, 4, p. 361-367.

515. MARCIL-GRATTON, Nicole et Jacques LÉGARÉ, 1987. « Vieillesses d'aujourd'hui et de demain. Un même âge, une autre réalité ? », in *Futuribles*, 110, p. 3-21.

516. MARCIL-GRATTON, Nicole, 1990. « Vieillir comme on a vécu : la clef pour décoder la vieillesse de demain », in *Revue internationale d'action communautaire*, printemps, p. 57-71.

517. MARCIREAU, Jacques, 1981. *Le Matriarcat : pendant 20 000 ans la femme a dominé l'homme...*, Montréal : Éditions Le Nordais, 214 p.

518. MARKSON, Elizabeth W., 1983. *Older Woman. Issues and Prospects*, Lexington, Mass. : Lexington Books, 351 p.

519. MARKSON, Elizabeth W., 1997. « Sagacious, Sinful, or Superfluous ? The Social Construction of Older Women », in COYLE (1997), p. 53-71.

520. MÁRQUEZ, Gabriel Marcia, 1987. *L'Amour au temps du choléra*, Paris : Grasset, 379 p.

521. MARTEL, Laurent, 1997. *L'avènement du pouvoir gris*, texte primé dans le cadre du concours 1997 de vulgarisation scientifique de l'Acfas, 6 p.

522. MASSÉ, Jacqueline C. et Marie-Marthe BRAULT, 1984. « Présentation : Sociétés, vieillissement et stratification des âges », et *Sociologie et sociétés*, vol. XVI, no 2, octobre, p. 3-15.

523. MASSON, Dominique, 1999. « Repenser l'État. Nouvelles perspectives féministes », *Recherches féministes*, 12, 1, p. 5-24.

524. MASTERS, William H. et Virginia E. JOHNSON, 1975. *L'union par le plaisir*, Paris : Laffont, 270 p.

525. MATHESON, Richard, 1954. « Le test », in NUETZEL (1970), p. 7-28.

526. MATHEWS, Georges, 1980, *Le choc démographique: le déclin du Québec est-il inévitable ?*, Montréal : Boréal Express, 207 p.

527. MATHIEU, Nicole-Claude, 1991. *L'anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe*, Paris : Côté-femmes, 291 p.

528. McCALLA VICKERS, Jill, ed., 1984. *Taking Sex into Account : The Policy Consequences of Sexist Research*, Ottawa : Carleton University Press, 262 p.

529. MEAD, Margaret, 1979. *L'un et l'autre sexe*, Paris : Denoël/Gonthier, Collection Femme, 344 p.

530. MÉDA, Dominique, 2001. *Le temps des femmes. Pour un nouveau partage des rôles*, Paris : Flammarion, 199 p.

531. MELLOR, Anne K., 1982, « On Feminist Utopias », in *Women's Studies : An Interdisciplinary Journal*, Vol. 9, no 3, p. 241-262.

532. MENDRAS, H., 1984. « Le troisième âge animera la société française », in *Futuribles*, 80, 3-28.

533. MERCIER, Louis-Sébastien, 1977. *L'an 2440 : rêve s'il s'en fût jamais*, préface de Alain Pons, Paris : F. Adel, 349 p.

534. MERLE, Robert, 1974. *Les hommes protégés*, Paris : Gallimard, 378 p.

535. MERLEAU-PONTY, Maurice, 1963. *Sens et non-sens*, Paris : Nagel, 331 p.

536. MESSALA, Marie-Magdelaine 2000. *Entre mère et fille : un ravage*, Paris : Pauvert, 413 p.

537. METCHNIKOFF, Elie, 1908. *Études sur la nature humaine. Essai de philosophie optimiste*. (traduction de la version anglaise publiée en 1903), Paris : A. Maloine éd., 405 p.

538. MIANDA, Gertrude, 2001. « Le féminisme postcolonial et Le Deuxième Sexe : rupture ou continuité ? » in CODERRE etTAHON (2001), p. 143-160.

539. MICHARD-MARCHAL, Claire et Claudine RIBERY, 1982. *Sexisme et sciences humaines : pratique linguistique du rapport de sexage*, Lille : Presses universitaires de Lille, 200 p.

540. MICHEL, Andrée, 1980. *Le féminisme*, Paris : Presses Universitaires de France, Coll. « Que sais-je ? », 125 p.

541. MICHEL, Pierre, 1999. « Octave Mirbeau : 'gynécophobe' ou féministe? » in BARD (1999a), p. 103-118.

542. MILL, John Stuart, 1975. *L'asservissement des femmes*, Paris : Payot, 195 p.

543. MILLETT, Kate, 1971. *La politique du mâle*, Paris : Stock, 461 p.

544. MILLOT, Pascale, 2000. « L'ère des Lolitas », in *Châtelaine*, octobre, p. 90-97.

545. MINOIS, Georges, 1987. *Histoire de la vieillesse en Occident. De l'Antiquité à la Renaissance*, Paris : Fayard, 442 p.

546. MISHARA, Brian, L., 1985. *Le vieillissement*, Paris : P.U.F., 268 p.

547. MOLYNEUX, Maxine, 1977. « Androcentrism in marxist anthropology », in *Critique of Anthropology* 3, 9-10, p. 55-81.

548. MONK, Patricia, 1980. « Frankenstein's Daughters : The Problems of the Feminine Image in Science Fiction », in *Mosaic*, XIII/3-4, p. 15-27.

549. MONTGRAIN, Noël, 2003. « La sexualité masculine connaît un profond malaise », in *Le Journal de Québec*,14 juin, p. 28.

550. MORE, Thomas, 1983. *L'Utopie ou le traité de la meilleure forme de gouvernement*, traduit par Marie Delcourt, Droz, Genève, 153 p.

551. MORE, Thomas, 1997. *L'Utopie*, Paris : La Dispute, 125 p.

552. MORE, Thomas, 1999. *L'Utopie*, traduit de l'anglais par Victor Soutenel, revu et annoté par Marcelle Bottigelli, Paris : Flammarion, Coll. Librio, 125 p.

553. MORGAN, Marabel, 1975. *La Femme Totale*, Montréal : Presses Sélect Ltée, 216 p.

554. MORGAN, Robin, ed., 1970. *Sisterhood is Powerful : An Anthology of Writings from the Women's Liberation Movement*, New York : Random House, 577 p.

555. MORI, Monica, McNERN, Janet, 1991. *Women and Aging. An Annotated bibliography, 1986-1991*, Vancouver, B.C. : Gerontology Research Centre, Simon Fraser University, 223 p.

556. MORRIS, William, 1976. *Nouvelles de Nulle Part ou une ère de repos*, Paris : Aubier-Montaigne, 519 p.

557. MOSS, Zoe, 1970. « It Hurts to be Alive and Obsolete : The Aging Women », in MORGAN (1970), p. 170-175.

558. MUNK, Erika, 1983. « Love Is Hate. Women and Sex in '1984' », *Village Voice*, 1er février, p. 50-52.

559. NABOKOV, Vladimir, 1959, *Lolita*, Paris : Gallimard, 499 p.

560. NAHMIASH, Daphné et Frédéric LESEMANN, 1993. *Home Care... a Love Affair*, Toronto : Captus Press, York University, 170 p.

561. NASCHER, Ignatz, Leo, 1914. *Geriatrics ; the diseases of old age and their treatment, including physiological old age, home and institutional care, and medico-legal relations.* With an introduction by A. Jacobi. Philadelphia, Blakiston's Sons & Co, 517 p.

562. NETT, Emily M., 1982. «A Call for Feminist Correctives to Research on Elders», in *Ressources for Feminist Research*, 11, 2, p. 225-226.

563. NEUGARTEN, Beatrice et *al.*, 1963. « Women's Attitudes toward the Menopause », in *Vitae Humana*, 6, p. 140-151.

564. NIELSEN, Joyce McCarl, 1984. «Women in Dystopia/Utopia : *1984* and Beyond», in *International Journal of Women's Studies*, 7, 2, p. 144-154.

565. NOËL, Francine, 2005. *La femme de ma vie*,

566. NOËL, Lise, 1989. *L'intolérance : une problématique générale*, Montréal : Boréal, 308 p.

567. NOLAN, William F. et George C. JOHNSON, 1969. *L'âge de cristal*, Paris : Denoël, 203 p.

568. NOLAN, William F., 1979. *Retour à l'âge de cristal*, Éditions J'ai Lu, no 1019, 183 p.

569. NOVAK, Mark, W., 1996. *Issues in Aging. An Introduction to Gerontology*, Longman : New York, 446 p.

570. NUCCIO, Kathleen E., 1989. « The Double Standard of Aging and Older Women's Employment », in *Journal of Women and Aging*, 1, p. 317-338.

571. NUETZEL, Charles, éd., 1970. *Après*, Verviers : Gérard, Coll. Marabout, 302 p.

572. NUSSBAUM, Martha C., 2001. *The Fragility of Goodness : Luck and Ethics in Greek Tragedy and Philosophy*, Cambridge U.K. : Cambridge University Press, 544 p.

573. O'BRIEN, Mary, 1987. *La dialectique de la reproduction*, (traduction de : *The Politics of Reproduction*, 1981, par Claudine Vivier), Montréal : Éditions du Remue-ménage, 283 p.

574. OFFEN, Karen, 1987. « Sur l'origine des mots féminisme et féministe », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, no 3, juillet-septembre, p 492-496.

575. OKIN, Susan Moller, 1979. *Women in Western Political Thought*, Princeton (N.J.) : Princeton University Press, 371 p.

576. OLIVIER, Christiane, 1980. *Les enfants de Jocaste. L'empreinte de la mère*, Paris : Denoël/Gonthier, 192 p.

577. OPHIR, Anne, 1976. *Regards féminins, Beauvoir/Etcherelli/Rochefort. Condition féminine et création littéraire*, Paris:Denoël/Gonthier, 248 p.

578. ORWELL, George, 1950. *1984*, Paris : Gallimard, 439 p.

579. OUELLETTE, F. Romaine. 1996. « La transformation des âges et des parcours de vie », in *Recherches féministes*, 9, 2, p. 1-11.

580. PAILLAT, Paul, 1990. « Le vocabulaire du vieillissement : des concepts aux mesures », in LORIAUX, RÉMY et VILQUIN (1990), p. 203-307.

581. PAILLAT, Paul, 1991. « Vieillesses différentes/vieillesses inégales », in *Gérontologie et Société*, 56, avril, p. 3-6.

582. PAILLAT, Paul, 1993. « La population âgée en l'an 2000 », in *Gérontologie*, 85, p. 2-6.

583. PARÉ, Suzanne et Marc-André DELISLE, 1997. *Les préjugés et les stéréotypes à l'endroit des aînés. Revue de littérature*, Rimouski : Conseil consultatif des aînés et aînées de l'Est-du-Québec, 114 p.

584. PARKER, Elizabeth, 1968. *Les sept âges de la femme*, (adaptation française de : *The Seven Ages of Woman*, 1960) Belgique : Gérard & Co, Coll. Marabout service, 413 p.

585. PARTURIER, Françoise, 1974. *Lettre ouverte aux femmes*, Paris : Albin Michel, 160 p.

586. PASSILLÉ, Pierre de, 2002. « Contre un « certain » féminisme », in *La Presse*, 19 octobre, p. A-19.

587. PATAI, Daphne, 1974. « Utopia for Whom », *Aphra*. in *The Feminist Literary Magazine*, 5, 3, p. 3-16.

588. PATAI, Daphne, 1981. « British and American Utopias by Women (1836-1979) : An Annotated Bibliography », in *Alternative Futures*, Spring-Summer, p. 184-206.

589. PATAI, Daphne, 1982. « When Women Rule : Defamiliarization in the Sexe-Role Reversal Utopia », in *Extrapolation* 23, 1, p. 56-69.

590. PATAI, Daphne, 1983. « Beyond Defensiveness : Feminist Research Strategies », in BARR (1983), p. 148-169.

591. PATAI, Daphne, 1984. « Orwell's Despair, Burdekin's Hope : Gender and Power in Dystopia », in *Women's Studies Int. Forum*, 7, 2, p. 85-95.

592. PATAI, Daphne, 1985. « Introduction », in BURDEKIN (1985), p. III-XV.

593. PATAI, Daphne, 1989. « Afterword », in BURDEKIN (1989), p. 159-190.

594. PATAI, Daphne, 1994. « Le regard d'ailleurs : les constructions utopiques de la 'différence' », in *Philosophiques*, XXI, 2, p. 525-545.

595. PAYNE, Barbara et Frank WHITTINGTON, 1980. « Older Women : An Examination of Popular Stereotypes and Research Evidence », in FULLER et MARTIN (1980), p. 9-30.

596. PEARSON, Carol, 1981. « Coming Home : Four Feminist Utopias and Patriarcal Experience », in BARR (1981), p. 63-70.

597. PEARSON, Carol et Katherine POPE, 1981. *The Female Hero in American and British Literature*, New York : R.R. Bowker Co., 314 p.

598. PÉQUIGNOT, Henri, 1986. *Vieillesse de demain. Vieillir et être vieux*, Paris : Vrin, 158 p.

599. PERREAULT, Denyse, 2002. « F comme dans Féminisme». Pourquoi les jeunes femmes refusent de se dire féministes », in *Madame*, février-mars, p. 26-34.

600. PERROT, Jean-Claude, 1985. « La vieillesse en questions », in *Annales de démographie historique 1985 : vieillir autrefois*, p. 146-154.

601. PERROT, Michelle et Georges DUBY, sous la direction de, 1991. *Histoire des femmes en Occident*, Paris : Plon, 5 vol.

602. PERROT, Michelle, 1992. « Les femmes et leurs images ou le regard des femmes », in DUBY (1992), p. 175-181.

603. PERROT, Michelle, 1998. *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Flammarion, 494 p.

604. PHILIBERT, Michel, 1963. « L'essor de la gérontologie sociale aux États-Unis », in *Esprit*, p. 994-999.

605. PHILIBERT, Michel, 1963. « Le rôle et l'image du vieillard dans notre société », in *Esprit*, in p. 928-951.

606. PHILIBERT, Michel, 1968. *L'échelle des âges dans la philosophie, la science et la société. De leur renversement et des conditions de leur redressement*, Paris : Seuil, 420 p.

607. PHILIBERT, Michel, 1980a. « Fondation de la gérontologie (1ère partie) », in *Gérontologie*, no 34, avril, p. 6-12.

608. PHILIBERT, Michel, 1980b. « Fondation de la gérontologie (2e partie) », in *Gérontologie*, no 35, juillet, p. 17-23.

609. PHILIBERT, Michel, 1982. *De l'élaboration et de l'utilisation des indicateurs sociaux relatifs à la population âgée*, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, p. 7-10.

610. PHILIBERT, Michel, 1984. « Le statut de la personne âgée dans les sociétés antiques et préindustrielles », in *Sociologie et sociétés*, vol. XVI, no 2, octobre, p. 15-27.

611. PHILLIPSON, Chris, 1982. *Capitalism and the Construction of Old Age*, London : Macmillan, 188 p.

612. PICOT, Jean-Pierre, 1993. « Féminité et contre-utopie », *Les Cahiers du Grif*, sous la direction de Françoise Collin, Paris : Deuxtemps Pierce, p. 87-100.

613. PIERCY, Marge, 1991. *He, She and It*, New York : Ballantine Books Edition, 432 p.

614. PIERCY, Marge, 1995. *Désirs de femmes*, Paris : Belfond, 461 p.

615. PIÉRON, Henri, 1973. *Vocabulaire de la psychologie*, Paris : Quadrige/P.U.F., 576 p.

616. PITAUD, Philippe, 1981, « La retraite au féminin », in *Gérontologie et Société*, cahiers de la Fondation Nationale de Gérontologie, 17, p. 116-123.

617. PITAUD, Philippe, 1983. *La retraite au féminin*, Paris : P. Horay, Coll. Femmes en mouvement, 222 p.

618. PITAUD, Philippe et Richard VERCAUTEREN, 1993. *Acteurs et enjeux de la gérontologie sociale*, Toulouse : Érès, 143 p.

619. PITROU, Agnès, 1978. *Vivre sans famille ? Les solidarités familiales dans le monde d'aujourd'hui*, Toulouse : Privat, 235 p.

620. PITROU, Agnès, 1985. « Des solidarités entre générations », in *Futuribles*, no 80, p. 51-60.

621. PITROU, Agnès, 1990. « Étapes du cycle de vie et vieillissement : modes d'approche et rapports entre générations », in LORIAUX, RÉMY et VILQUIN (1990), p. 371-380.

622. PLATON, 1969. *La République*, (Traduction É. Chambry), Paris : Gonthier, 363 p.

623. PLATON, 1950. *Les Lois*, (Traduction L. Robin), in *Œuvres complètes II*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 635-1131.

624. PLATON, 1925. *Timée/Critias*, (Traduction L. Brisson), Paris : Flammarion, 438 p.

625. PLATON, 1964, *Le Banquet/Phèdre*, (Traduction É. Chambry), Paris : Garnier-Flammarion, 187 p.

626. PLATT, D., 1979. « Préface », in *Gérontologie interdisciplinaire*, Nyon, Suisse : Zima, Coll. «Forum medici», p. 6-8.

627. POLLAK, Otto, 1948. *Social Adjustment in Old Age*, New York : Social Science Research Council, 199 p.

628. POROT, Antoine, 1975. *Manuel alphabétique de psychiatrie clinique et thérapeutique*, Paris : Presses Universitaires de France, 679 p.

629. POULIOT, Sophie, 2002. « Les aidantes naturelles sont essoufflées », in *Madame*, mai, p. 26-32.

630. PRÉJEAN, Marc. *Sexes et pouvoir. La construction sociale des corps et des émotions*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 194 p.

631. PRÉLOT, Marcel, 1977. *Histoire des idées politiques*, Paris, Dalloz, 799 p.

632. PROUDHON, Pierre Joseph, 1990. *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, Paris : Fayard, vol. IV.

633. PROVENCHER, Normand, 2001. « Au café des cœurs brisés », in *Le Soleil*, 3 mars, p. G6.

634. RABKIN, Eric S., 1982. « Science Fiction Women Before Liberation », in BARR (1981), p. 9-25.

635. RANCIÈRE, Jacques, 1981. *La nuit des prolétaires, archives du monde ouvrier*, Paris : Fayard, 451 p.

636. RAVINEL, Hubert de, 1997. *Vieillir au masculin. Accepter le passage du temps*, Montréal : Éditions de l'homme, 163 p.

637. RAVINEL, Hubert de, 1980. *L'âge démasqué. Aujourd'hui notre demain*, Montréal : Éditions de l'homme, 190 p.

638. RAY, Ruth E., 1986. « A Postmodern Perspective on Feminist Gerontology », in *The Gerontologist*, 36/5, p. 674-680.

639. REBOUL, Hélène, 1973. *Vieillir, projet pour vivre*, Lyon : Chalet, 224 p.

640. REED, Evelyn, 1975. « La biologie détermine-t-elle le destin de la femme? », in *L'Arc*, p. 75-84.

641. REINHARZ, Shulamit, 1986. « Friends or foes : Gerontological and feminist theory », *Women's Studies International Forum*, 9, p. 503-514.

642. RENARD, Christine, 1972. *La planète des poupées*, Paris : Galliera, 238 p.

643. REY, Pierre K., 1983, *La femme infinie*, Paris : Casterman, 267 p.

644. RICE, Susan, 2001. « Sexuality and Intimacy for Aging Women : A Changing Perspective », in GARNER et MERCER, (2001), p. 147-164.

645. RICH, Adrienne, 1980. *Naître d'une femme. La maternité en tant qu'expérience et institution*, Paris : Denoël/Gonthier, 297 p.

646. RICHELET, Pierre, 1679. *Dictionnaire françois contenant les mots et les choses, plusieurs remarques sur la langue françoise, ses expressions propres, figurées & burlesques*, Genève : J.H. Widerhold, 2 t.

647. RILEY, Matilda White et John W., (1991) : « Vieillesse et changement des rôles sociaux », in *Gérontologie et Société*, 56, Avril, p. 6-13.

648. RIPON, Albert, 1992. *Éléments de gérontologie sociale*, Paris : Privat, 208 p.

649. ROBERTS, Jane, 1983. « Le collier de marrons », in IOAKIMIDIS (1983), p. 106-146.

650. ROBOWTHAM, Sheila, 1973. *Féminisme et révolution*, Paris : Payot, 311 p.

651. ROBOWTHAM, Sheila, 1976. *Conscience des femmes, monde de l'homme*, Paris : Éditions des femmes, 218 p.

652. ROCHON, Esther, 1984. « Les Femmes dans *1984* », in *Imagine*, 25, 2, p. 17-33.

653. RODRIGUEZ, Johnette, 2002. « Fighting Words. Marge Piercy's Powerful Poetry and Prose », in *The Providence Phoenix*, septembre, 27 (entretien retracé sur Internet), 4 p.

654. ROHRLICH, Ruby, et Elaine H. BARUCH, eds., 1984. *Women in Search of Utopia*, New York : Shocken Books, 325 p.

655. RONALD, Ann, 1978. « The Female Faust », in BROWN, OLSON (1978), p. 211-221.

656. ROSENMAYR, Léopold, 1983. « Les étapes de la vie », in *Communications*, 37, p. 89-104.

657. ROSENMAYR, Léopold, 1984. « Dix points sur la gérontologie sociale de demain ou À la recherche d'une 'Liberté sur le tard' », in *Sociologie et sociétés*, XVI, 2, p. 29-35.

658. ROSENTHAL, Evelyn R., 1990. *Women, Aging and Ageism*, New York : Haworth Press, 164 p.

659. ROSENTHAL, Evelyn R., 1990. « Women and Varieties of Ageism », in ROSENTHAL (1990), p. 7-18.

660. RUSS, Joanna, 1972a. « What Can a Heroine Do ? Or Why Women Can't Write », in CORNILLON (1972), p. 3-20.

661. RUSS, Joanna, 1972b. « The Image of Women in Science Fiction », in CORNILLON (1972), p. 79-94.

662. RUSS, Joanna, 1972c. « When It Changed », in *Again, Dangerous Visions* (éd. : H. Ellison), New York : Doubleday, p. 253-260 ; « Lorsque tout changea », in LECONTE (1976), p. 67-78.

663. RUSS, Joanna, 1977. *L'autre moitié de l'homme*, Paris : Laffont, 289 p.

664. RUSS, Joanna, 1980. « 'Amor Vincit Foeminam' : The Battle of the Sexes in Science Fiction », in *Science-Fiction Studies*, 7, p. 2-15.

665. RUSS, Joanna, 1981a. « Reflections on Science Fiction », in *Building Feminist Theory. Essays from Quest*, New York, London : Longman, p. 243-250.

666. RUSS, Joanna, 1981b. «Recent Feminist Utopias», in BARR (1981), p. 71-85.

667. RUSS, Joanna, 1995. *To Write Like a Woman. Essays in Feminism and Science Fiction*, Bloomington : Indiana University Press, 181 p.

668. RUSSELL, Cherry, 1987. « Ageing as a Feminist Issue », in *Women's Studies International Forum*, 10 (2), p. 125-132.

669. RUSH, Florence, 1971. « Woman in the Middle », in *Notes from the Third Year*, p. 18-21.

670. SADOUL, Jacques, 1973. *Histoire de la science-fiction moderne. Tome 11*, Paris : Éditions J'ai Lu, 154 p.

671. SADOUL, Jacques, 1974. *Les meilleurs récits de Amazing Stories, période 1926/32*, Paris : Éditions J'ai Lu, 313 p.

672. SADOUL, Jacques, 1975. *Les meilleurs récits de Planet Stories*, Paris : Éditions J'ai Lu, 252 p.

673. SADOUL, Jacques, 1979a. *Les meilleurs récits de Astounding Science-Fiction – 2 (1938-1945)*, Paris : Éditions J'ai Lu, 222 p.

674. SADOUL, Jacques, 1979b. *Les meilleurs récits de Astounding Stories*, Paris : Éditions J'ai Lu, 2 vol.

675. SAILLANT, Francine, 1994. « Femmes et soins dans la société post-moderne », in BOUCHARD (1994b), p. 381-392.

676. SAINT-JEAN, Armande, 1983. *Pour en finir avec le patriarcat*, Montréal : Les Éditions primeur Inc., 330 p.

677. SALLMEN, M. et R. LUUKKONEN, 2001. « Is the observed association increasing paternal age and delayed conception an artefact ? », in *Human Reproduction*, 16, p. 2027-2028.

678. SANDERS, Scott, 1981. « Woman as Nature in Science Fiction », in BARR (1981), p. 42-59.

679. SANTERRE, Renaud et Georges LÉTOURNEAU, sous la direction de, 1989. *Vieillir à travers le monde, contribution à une gérontologie comparée*, Québec : Presses de l'Université Laval, 350 p.

680. SANTERRE, Renaud, 1989. « Vieillir au Québec hier et aujourd'hui », in SANTERRE et LÉTOURNEAU (1989), p. 149-161.

681. SARDE, Michèle, 1983. *Regards sur les Françaises : Xe siècle – XXe siècle*, Paris : Stock, 667 p.

682. SARGENT, Lyman Tower, 1973. « Women in Utopia », in *Comparative Literature Studies*, 10, 4, p. 302-316.

683. SARGENT, Lyman Tower, 1981. « An Ambiguous Legacy : The Role and Position of Women in the English Eutopia », in BARR (1981), p. 88-99.

684. SARGENT, Lyman Tower, 1983. « A New Anarchism : Social and Political Ideas in Some Recent Feminist Eutopias », in BARR et SMITH (1983), p. 3-33.

685. SARGENT, Lyman Tower, 1988. *British and American Literature 1516-1975. An Annotated Chronological Bibliography*, New York : Garland, 559 p.

686. SARGENT, Pamela, 1975. *Femmes et merveilles*, Paris : Denoël, Coll. «Présence du futur», 245 p.

687. SARGENT, Pamela, 1979. *Encore des femmes et des merveilles*, Paris : Presses Pocket, 341 p.

688. SARRAUTE, Claude, 1996. *Des hommes en général et des femmes en particulier*, Paris : Plon, 230 p.

689. SARTIN, Pierrette, 1968. *La femme libérée ?*, Paris : Stock, 287 p.

690. SCHOPENHAUER, Arthur, 1979. « Essai sur les femmes », in *Pensées et fragments*, Genève : Slatkine Reprints, p. 129-145.

691. SCHWARTZ, Arthur N. et James A. PETERSON, 1979. *Introduction to Gerontology*, New York, Montréal : Holt, Rinehart and Winston, p. 3-27 ; 257-282.

692. SCHWARZER, Alice, 1984. *Simone de Beauvoir aujourd'hui. Six entretiens*, Paris : Mercure de France, 127 p.

693. SCINOVACZ, Maximilliane. 1990. « Les femmes et la retraite », in DAVID (1990), p. 146-149.

694. SELLIER, Geneviève, 2002. « **La vie conjugale**, mésaventures d'un scénario : Simone de Beauvoir et le cinéma français d'après-guerre », in DELPHY et CHAPERON (2002), p. 447-452.

695. SHEEHY, Gail, 1979. *Passages. Les crises prévisibles de l'âge adulte*, Montréal : Presses Sélect Ltée, 316 p.

696. SHERMAN, Susan R., 1997, « Images of Middle-aged and Older Women », in COYLE (1997), p. 14-28.

697. SINGLY, F. de, 1998. « La question politique des jeunes adultes », in THÉRY (1998).

698. SONTAG, Susan, 1973. « The Double Standard of Aging », in *No Longer Young : The Older Woman in America. Proceedings of the 26th Annual Conference on Aging* (1973), The Institute of Gerontology, p. 31-39. (Cet article a d'abord paru en 1972 dans *Saturday Review*).

699. SOURNIA, Jean-Charles, 1995. « La vieillesse : de Cicéron à Simone de Beauvoir », in *Gérontologie*, 94, p. 2-7.

700. SPRAGUE, Claire, TIGER, Virginia, 1986. *Critical Essays on Doris Lessing*, Boston : G.K. Hall, 237 p.

701. SQUIER, Susan, 1999. « Incubabies and Rejuvenates : The Traffic between Technologies and Reproduction and Age-Extension », in WOODWARD (1999a), p. 88-111.

702. STATISTIQUE Canada, 2002. *Enquête sociale générale cycle 16 : la prestation de soins dans une société vieillissante*, no 89-582-X1F2003 au catalogue, Ottawa, 19 p.

703. STATISTIQUE Canada, 1998. *La violence familiale au Canada : un profil statistique*, no 82-224-X1F au catalogue, Ottawa.

704. STAICAR, Tom, ed., 1982. *The Feminine Eye. Science Fiction and the Women Who Write It*, New York : Frederick Ungar Publishing Co., 148 p.

705. STANNARD, Una,1971. « The Mask of Beauty », in GORNICK et MORAN (1971), p. 119-130.

706. STEWART, Mary Lynn, 2002. « L'état de la biologie dans Le deuxième sexe », in DELPHY et CHAPERON (2002), p. 64-71.

707. ST-JACQUES, Sylvie, 2002. « Quand les filles devancent les garçons », in *Madame*, Septembre, p. 21-27.

708. STRACHEY, James, ed., 1953. *The standard edition of the complete psychological works of Sigmund Freud*, Ont. : Penguin Books, 24 vol.

709. STRAUSS, Sylvia, 1976. « Women in Utopia », in *South Atlantic Quartely*, 75, 1, p. 115-131.

710. SUMMERHAWK, Barbara, 1998. « He, She or It : The Cyborg De-Construct Gender in Post Modern Science Fiction », article retracé sur site web de l'auteure, 15 p.

711. SWIFT, Jonathan, 1976. *Voyages de Gulliver*, Paris : Gallimard, Coll. Folio, no 597, 443 p.

712. TANNER, Leslie B., ed., 1971. *Voices from Women's Liberation*, New York : The New American Library, 444 p.

713. TENTLER, Leslie (1984) : « I'm Not Literary, Dear' : George Orwell on Women and The Family », in JENSEN, Egner, ed., (1984), *The Future of 'Nineteen Eighty-Four'*, Ann Arbor : The University of Michigan Press, p. 47-63.

714. THÉBAUD, Françoise, sous la direction de, 1992. *Histoire des femmes en Occident : le XXe siècle*, tome 5, Paris : Plon, 647 p.

715. THE INSTITUTE OF GERONTOLOGY, ed., 1973. *No Longer Young : The Older Woman in America*, Proceedings of the 26th Annual Conference on Aging, Michigan : The Institute of Gerontology, The University of Michigan, 120 p.

716. THERRIEN, Rita. 1989. « La responsabilité des familles et des femmes dans le maintien à domicile des personnes âgées : une politique de désengagement ou de soutien de l'État », in *Santé mentale au Québec*, XIV, 1, p. 152-164.

717. THÉRY, Irène, 1998. *Couple, filiation et parenté aujourd'hui. Le droit face aux mutations de la famille et de la vie privée*, Rapport à la ministre de l'emploi et de la solidarité et au garde des sceaux, ministre de la justice, Paris : Odile Jacob, La Documentation française, 413 p.

718. THÉVENET, Amédée. 1989. *Le quatrième âge*, Paris : Presses Universitaires de France, Coll. « Que sais-je ? », no 2454, 125 p.

719. THIBAULT, Odette, 1978. « Le fait biologique », in SULLEROT (1978), p. 27-28.

720. THOMAS D'AQUIN, 1961. *Summa Theologiae*, Matrito: Biblioteca de Autores christianos.

721. TIBBITTS, Clark, 1954. « A Sociological view of aging », in *Proc. Am. Philosophical Soc.*, 98, p. 144-48.

722. TIBBITTS, Clark, ed., 1960. *Handbook of Social Gerontology : Societal Aspects of Aging*, Chicago : The University of Chicago Press, p. 3-26.

723. TIBBITTS, Clark, 1960, « Origin, Scope and Fields of Social gerontology », in TIBBITTS (1960), p. 3-26.

724. TIBBITTS, Clark, 1963. « La gérontologie sociale, ses origines, sa portée, ses tendances », in *Internationale des sciences sociales*, volume XV, p. 353-370.

725. TIGER, Virginia, 1986. « Woman of Many Summers : The Summer before the Dark », in SPRAGUE et TIGER (1986), p. 86-94.

726. TIPTREE, James, 1986. « Houston, Houston, me recevez-vous ? », in *Le Livre d'or de la Science fiction : James Tiptree Jr*, Paris : Presses Pocket, no 5243, p. 243-319.

727. TREMBLAY, Manon, 1996. « Québécoises, pouvoir et politique », in DAGENAIS (1996), p. 197-233.

728. TRILLAT, Étienne, 1986. *Histoire de l'hystérie*, Paris : Seghers, 282 p.

729. TRISTAN, Anne et Anne de PISAN, 1977. *Histoires du M.L.F.*, Paris, Calman-Lévy, 262 p.

730. TROYANSKY, David G., 1982. « Vers une histoire comparée de la vieillesse... », in IMHOF (1982), p. 179-191.

731. TROYANSKY, David G., 1983. *Old Age in Eighteenth-Century*, thèse de doctorat, Brandeis University, 434 p.

732. TROYANSKY, David G., 1985. « Le vieillard dans la société du XVIIIe siècle : images et réalités », in *Vieillir autrefois*, Annales de démographie historique 1985, p. 155-169.

733. TROYANSKY, David G., 1992. *Miroirs de la vieillesse en France au siècle des Lumières*. Paris : Éditions Eshel, 275 p.

734. TSCHACHLER, Heinz, 1984. « Despotic Reason in Arcadia ? Ernest Callenbach's Ecological Utopias », in *Science-Fiction Studies,* 11, 34, p. 304-317.

735. ULYSSE, Pierre-Joseph, 1997. *Le vieillissement des populations : les trente dernières années en perspective. Revue de la littérature*, Rapport préparé sous la direction de Frédéric Lesemann pour la Division du vieillissement et des aînés, Santé Canada, 90 p.

736. VALABRÈGUE, Catherine et *al.*, 1982. *Ces maternités que l'on dit tardives. Un nouvel itinéraire pour les femmes,* Paris : Laffont, 217 p.

737. VAN HOOF, Marine, 2004. *Voyage en Cybérie*, texte retracé sur site web de l'auteure, 35 pages.

738. VEILLOT, Claude, 1974. «Misandra», in VEILLOT (1974), *Misandra*, Paris : Éditions J'ai Lu, p. 5-83.

739. VERNANT, Jean-Pierre, sous la direction de, 1993. *L'homme grec*, Paris : Seuil, 366 p.

740. VERSINS, Pierre, 1972. *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, Lausanne : L'Âge d'Homme, 997 p.

741. VERZAR, F. 1977. « Aspects biologiques de la sénescence », in JUNOD et MARTIN (1977), p. 30-33.

742. VETTERLING-BRAGGIN, Mary, Frederick ELLISTON et Jane ENGLISH, eds, 1981. *Feminism and Philosophy*, Totowa, N.J. : Littlefield, Adams & Co., 452 p.

743. VIAN, Boris, 1962. *L'arrache-cœur*, Paris : Pauvert, 256 p.

744. VIANSSON-PONTÉ, Pierre, 1978. « Entretien avec Simone de Beauvoir », in *Le Monde*, 10 janvier, p. 1-2.

745. VIZINCKEY, Stephen, 2001. *Éloge des femmes mûres*, Monaco : Éditions du Rocher, 240 p.

746. VONARBURG, Élisabeth, 1977. « Les femmes et la science-fiction », in *Requiem* 3, 17, p. 10-15.

747. VONARBURG, Élisabeth, 1984. « Les femmes et la science-fiction », in *Actes du Congrès Langue et Société au Québec*, Tome III, Éd. Officiel du Québec, p. 1855-189.

748. VONARBURG, Élisabeth, 1994. « La science-fiction et les héroïnes de la modernité », in *Philosophiques*, vol. XXI, no 2, automne, p. 453-457.

749. WALKER, A., 1991. « The Relationship Between the Family and the State in the Care of Older People », in *Canadian Journal on Aging*, vol. 10, 2, p. 94-112.

750. WANG, André. 1995. « Gérontocratie et Antiquité », in *Gérontologie et société*, no 74, octobre, p. 42-52.

751. WHEELER, Helen Rippier, 1997. *Women and Aging. A Guide to Literature*, Boulder, Colo., London : Lynne Rienner, 259 p.

752. WEISBORD, Merrily, 1994. *Nous, demain. Vie, amour, sexualité et vieillissement*, Montréal : VLB éditeur, 254 p.

753. WEISSTEIN, Naomi, 1971, « Psychology Constructs The Female », in GORNICK et MORAN (1971), p. 133-146.

754. WEST, Wallace G., 1974. « Le dernier homme », in SADOUL (1974), p. 85-115.

755. WILCOX, Sara, 1997. « Age and Gender in Relation to Body Attitudes : Is There a Double Standard of Aging ? », in *Psychology of Women Quaterly* 21(4), p.549-65.

756. WILSON, Robert A., 1966, *Feminine forever*, Londres : Allen, 224 p.

757. WOLF, Naomi, 1991. *Quand la beauté fait mal*, Paris : First, 308 p.

758. WOLF, Naomi, 1994, « Hunger », in JAGGAR (1994), p. 223-229.

759. WOODRUFF, Diana S. et James E. BIRREN, eds, 1975. *Aging. Scientific Perspectives and Social Issues,* New York, Toronto : Van Nostrand, 421 p.

760. WOODWARD, Kathleen, 1995. « Tribute to the Older Woman : Psychoanalysis, Feminism, and Ageism », in FEATHERSTONE et WERNICK (1996), p. 79-96.

761. WOODWARD, Kathleen, ed., 1999a. *Figuring Age. Women, Bodies, Generations*, Indiana : Univ. Press, Bloomington & Indianapolis, 362 p.

762. WOODWARD, Kathleen, 1999b. « Introduction », in WOODWARD (1999a), p. IX-XXIX.

763. WOODWARD, Kathleen, 1999c. « Inventing Generational Models. Psychoanalysis, Feminism, Literature », in WOODWARD (1999a), p. 149-168.

764. WOOLF, Virginia, 1951. *Une chambre à soi*, (*A Room of Your Own*, 1929), Paris : Robert Marin, 157 p.

765. WOOLSTONECRAFT, Mary, 1976. *Défense des droits de la femme*, Paris : Petite bibliothèque Payot, 242 p.

766. YAGUELLO, Marina, 1981. *Les mots et les femmes*, Paris : Payot, 202 p.

767. YAGUELLO, Marina, 1989. *Le sexe des mots*, Paris : Belfond, 159 p.

768. YOKE, Carl, 1980. « Precious Metal in White Clay », in *Extrapolation* 21, 3, p. 197-208.

769. ZAY, Nicolas, 1981. *Dictionnaire-manuel de gérontologie sociale*, Québec : Presses de l'Université Laval, 767 p.

770. ZAY, Nicolas, 1988. « La vieillesse au seuil du troisième millénaire », in *Intervention*, 81, p. 5-12.

771. ZINN, Maxine Baca et *al*, 1997. *Gender Through the Prism of Difference*, Boston, Toronto : Allyn & Bacon, 562 p.

772. ZUNIGA, Ricardo B., 1988. « La gérontologie, comment vieillira-t-elle? », in *Intervention*, 81, p. 68-74.

773. ZWANG, Gérald, 1972. *La fonction érotique*, Paris : R. Laffon, 3 vol.